BIBLIOTHECA ORIENTALIS HUNGARICA

XXXIV

sous la direction de

GYÖRGY HAZAI

AKADÉMIAI KIADÓ

EDITIONS DU CNRS

LOUIS BAZIN

LES SYSTEMES CHRONOLOGIQUES DANS LE MONDE TURC ANCIEN

AKADÉMIAI KIADÓ
Maison d'Edition de l'Académie
des Sciences de Hongrie
Budapest

EDITIONS DU CNRS
15 quai Anatole-France
75700 Paris

1991

NIEDERSÄCHS.
STAATS. U. UNIV.-
BIBLIOTHEK
GÖTTINGEN

ISBN 2-222-04-217-8 CNRS
ISBN 963 05 5614 6 Akadémiai Kiadó

© Louis Bazin, 1991

Tous droits de reproduction, d'adaptation radiophonique et télévisée, de représentation publique et de traduction sont réservés, concernant également les chapitres à part.

Printed in Hungary
Akadémiai Kiadó és Nyomda Vállalat, Budapest

Z
Z 1995. 9903

TABLE DES MATIERES

AVERTISSEMENT 7

INTRODUCTION 9

BIBLIOGRAPHIE 13

CHAPITRE I: La Préhistoire: données linguistiques 35
CHAPITRE II: Le comput archaïque des turcophones du Haut-Iénisséï 88
CHAPITRE III: Les *Türk (T'ou-kiue)* et le Calendrier des Douze Animaux 117
CHAPITRE IV: Le Calendrier des Douze Animaux chez les *Uygur* de Mongolie 209
CHAPITRE V: La science des calendriers chez les *Uygur* postérieurs 228
CHAPITRE VI: Les premières recensions islamiques des calendriers turcs 358
CHAPITRE VII: Le calendrier uyguro-mongol et son extension..... 385
CHAPITRE VIII: Le double calendrier des Turcs Nestoriens 413
CHAPITRE IX: Le calendrier des Comans 430
CHAPITRE X: Vestiges chronologiques des *Bulgar* 452
CHAPITRE XI: Survivances d'un calendrier des Pléiades 498
CHAPITRE XII: Enseignements des calendriers populaires 526

CONCLUSIONS 538

INDICES 559

AVERTISSEMENT

Une première rédaction de ce travail, achevée en 1972, avait fait l'objet, en 1974, d'une reproduction par photographie du manuscrit, par les soins de l'Université de LILLE III, distribuée en nombre restreint à des bibliothèques et à divers spécialistes.

Invité à en donner enfin une édition accessible, nous en avons révisé et mis à jour le texte, à la lumière des découvertes de documents nouveaux, d'observations judicieuses qui nous ont été faites, et de nos propres réflexions.

Quelques publications récentes en rapport immédiat avec notre sujet, comme celle, en 1972, de S. Kljaštornyj et V. A. Livšic, de l'inscription de *Bugut*, en langue sogdienne mais de contenu « national » turc, où la mention d'une Année du Lièvre (571) révèle déjà l'utilisation du Calendrier des Douze Animaux, ou comme la magistrale édition, en 1986, par J. Hamilton, des manuscrits *uygur* du IX^{e}—X^{e} siècle de Touen-houang, précédée d'une introduction historique très précieuse, nous ont permis d'améliorer notre exposé, ou de réviser certaines de nos hypothèses (ainsi, pour la datation des inscriptions sur pieu de *Khočo*, excellemment mise au point par J. Hamilton).

Le caractère nécessairement très technique de nos recherches pourra rebuter une partie de nos lecteurs. Nous espérons toutefois qu'ils seront intéressés par celles de nos conclusions qui concernent l'histoire des sciences et des cultures.

Nous sommes très reconnaissant aux Editions du Centre National français de la Recherche Scientifique et à celles de l'*Akadémiai Kiadó* de Hongrie, dont la coopération permet à notre long travail d'être enfin publié.

Louis Bazin, mars 1988

INTRODUCTION

La chronologie a une fonction essentielle dans les sciences historiques et philologiques. Elle est, depuis de nombreux siècles, l'objet de travaux minutieux et continus, qui ont abouti à des résultats très satisfaisants et d'une excellente précision dans les domaines privilégiés où l'on dispose à la fois d'une grande masse de documents datés et de textes techniques sur le comput et les calendriers. C'est notamment le cas pour l'Asie antérieure, l'Europe, l'Egypte et la Chine.

Ainsi, l'on connaît bien les systèmes chronologiques et les calendriers étrangers qui, à des dates diverses et dans les lieux variés de l'Eurasie où les ont amenés leurs migrations mouvementées, se sont imposés avec le plus de vigueur, pour des raisons culturelles ou religieuses, aux peuples turcophones : à l'Est et depuis les débuts de leur histoire connue, ceux de la Chine ; à l'Ouest et depuis les environs de l'an mil, ceux de l'Islam.

Mais on reste, jusqu'à présent, faiblement informé de ce qu'il y a de spécifique dans le comput et les calendriers en usage dans le monde turc. Et pourtant, sans être très abondante, la documentation sur ce point est bien loin d'être négligeable. Des données linguistiques continues, depuis le VIII^e^ siècle de l'ère chrétienne, nous éclairent sur le vocabulaire en cause et permettent d'en dégager un système cohérent de divisions du temps. Dès la fin du VII^e^ siècle, les monuments épigraphiques turcs du Haut-Iénisséï et de Mongolie nous transmettent de nombreux éléments de comput et, pour le VIII^e^ siècle, les Inscriptions de l'Orkhon nous donnent des dates précises, contrôlables par les sources historiques chinoises. Le même contrôle peut s'exercer sur les riches documents ouïgours, épigraphiques puis manuscrits, qui, à partir du milieu du VIII^e^ siècle en Mongolie et du X^e^ dans la région de Tourfan, nous transmettent des informations chronologiques détaillées. La littérature ouïgoure de Tourfan contient même des dizaines de textes portant sur les calendriers et sur leurs rapports avec l'astronomie et l'astrologie, particulièrement aux XIII^e^ et XIV^e^ siècles. En regard, bien pauvres et de peu d'intérêt sont les rares informations sur les calendriers turcs que nous pouvons glaner, à partir du X^e^ siècle, dans ce qui nous reste des sources islamiques médiévales: fragmentaires et mal transmises, elles ont souvent

induit en erreur les historiens et philologues occidentaux. C'est seulement au milieu du XV[e] siècle que le monde islamique sera solidement informé du calendrier sino-ouïgour par l'œuvre magistrale d'Oulough Beg. Mais cette information tardive, élaborée dans une optique d'astronome, et non pas de chronologiste, ne nous apporte pratiquement rien de nouveau sur la période antérieure de l'usage turc, et elle vient au moment où ce calendrier perd beaucoup de son importance historique.

En dehors des sources précitées, il nous reste des bribes de la chronologie nationale des *Bulgar* pré-slaves, et, vers 1300, une notation latine du calendrier des Comans d'Europe, en partie christianisés. D'autres Turcs chrétiens, des Nestoriens du Khanat de Tchaghataï, ont laissé, à l'Ouest de l'Issiq-Koul, dans le bassin du Tchou, des inscriptions tombales datées à la fois en style ouïgour et selon l'ère séleucide (entre 1201 et 1345). Enfin, la comparaison de certaines traditions populaires anatoliennes, kirghizes, sibériennes et mongoles, qu'éclaire un texte épigraphique turc des environs de l'an 700 trouvé dans une île du Lac Baïkal, permet de reconstituer un intéressant calendrier ancien de la Haute-Asie, sans doute d'origine mésopotamienne, fondé sur l'observation des conjonctions de la Lune et des Pléiades, qui apporte une bonne solution empirique au délicat problème des correspondances luni-solaires.

Telles sont, en substance, les sources fondamentales de notre étude. On voit qu'exception faite du corpus ouïgour, qui lui-même présente des lacunes (par exemple, pour le XII[e] siècle), cette documentation est éparse et fragmentée. Son interprétation exige des recherches dans des directions très différentes, mais aussi leur coordination dans le cadre unitaire de la philologie turque. Nous devons, en outre, ne jamais perdre de vue les réalités astronomiques qui commandent l'élaboration de tout système de comput et de tout calendrier, même primitif.

Nous nous efforcerons, dans les chapitres qui vont suivre, de reconstituer et de décrire les divers procédés de comput et les divers calendriers en usage parmi les peuples turcophones anciens et médiévaux, des confins chinois aux Balkans, entre le VI[e] siècle et le XIV[e] inclus, en nous attachant avec prédilection à ce qu'ils ont de spécifique. Nous en profiterons pour proposer des solutions à plusieurs problèmes de chronologie restés en suspens.

*

S'agissant avant tout de mettre en évidence des systèmes chronologiques, dont tous les éléments doivent se définir et se combiner selon des rapports rigoureux, il importe de ne pas noyer raisonnements et démon-

strations dans l'apparat documentaire (souvent touffu, toujours complexe), ni surtout dans des digressions, aussi intéressantes qu'elles puissent paraître.

C'est pourquoi nous avons choisi de présenter les multiples références indispensables sous la forme la plus légère, sans leur ôter pour autant de leur précision. Elles figureront dans le texte en de brèves parenthèses (deux lettres et un nombre), selon un code simple qui sera décrit ci-après dans notre *Bibliographie*.

Celle-ci sera présentée sous une forme raisonnée, avec des remarques critiques et des indications pratiques quant à la façon dont nous l'utilisons. Elle sera suivie des précisions nécessaires sur les *Transcriptions*, qu'il nous a paru indispensable d'unifier pour notre propre usage.

Pour ce qui est des remarques de tous ordres qui pouvaient nous venir à l'esprit au cours de notre étude, nous avons estimé que la nature particulière de notre recherche, où tout doit tendre vers la rigueur et la clarté, nous faisait un devoir de n'en retenir que ce qui était vraiment utile à notre information et à nos démarches logiques. Auquel cas ces observations avaient tout intérêt à être intégrées à notre exposé.

C'est pourquoi, notre codification des références évitant par ailleurs toute annotation, l'on ne devra pas s'étonner de l'absence, dans notre travail, de notes en bas de pages ou en fin de chapitres, qui couperaient fâcheusement le fil d'une lecture déjà suffisamment difficile par moments.

En revanche, on trouvera à la fin de cet ouvrage des *Indices* détaillés, où figureront, avec les renvois à notre texte, telles informations annexes susceptibles d'éclairer le lecteur.

BIBLIOGRAPHIE

Nous distinguerons, d'une part, les *Etudes* déjà publiées sur notre sujet, et, d'autre part, les *Sources* originales de notre documentation. Ces dernières seront divisées en trois sections : *Données linguistiques*, *Epigraphie*, *Manuscrits*.

Deux lettres en capitale romaine, dans un ordre alphabétique : A A, A B, etc. ; B A, B B, etc. . . . , placées en marge, en regard de la mention de chaque ouvrage, indiqueront la façon conventionnelle dont nous le désignons dans nos *Références* entre parenthèses. Le nombre, en chiffres arabes, qui suit ces deux lettres dans nos références est, sauf indication expresse du contraire, un renvoi à la *page*. Le cas échéant, il est précédé, en chiffres romains, de la mention du tome.

PREMIERE PARTIE : ETUDES

1) ASTRONOMIE ET ASTROLOGIE

Des notions simples de cosmographie et d'astronomie seront nécessairement évoquées au cours de notre exposé. Les lecteurs qui n'en auraient pas la familiarité pourront se reporter, entre autres, à un manuel scolaire d'une parfaite clarté et d'une rédaction agréable, œuvre d'un astronome éminent :

A A – A. Danjon, *Cosmographie* (Classe de Mathématiques). Paris, 1948.

Sur l'histoire antique de l'astronomie, qui n'est pas sans rapport avec nos recherches, l'ouvrage suivant, bien qu'un peu ancien, donne un aperçu d'ensemble qui a gardé sa valeur :

A B – Abel Rey, *La science orientale avant les Grecs*. Paris, 1942.

Un travail collectif plus récent où l'on trouvera, rédigées par les meilleurs spécialistes, d'excellentes mises au point de l'histoire des astronomies ancienne et médiévale, avec des bibliographies, est le suivant :

A C – *La science antique et médiévale*, Tome I de l'*Histoire Générale des Sciences* publiée sous la direction de René Taton par les Presses Universitaires de France. Paris, 1957.

On en retiendra particulièrement les chapitres suivants :

— *La Mésopotamie*, par René Labat (pp. 73–138) ;

— *La science indienne antique*, par Jean Filliozat (pp. 152–201) ;

— *La science indienne médiévale*, par le même auteur (pp. 472—476);
— *La science chinoise antique*, par André HAUDRICOURT et Joseph NEEDHAM (pp. 184—201);
— *Les sciences en Chine médiévale*, par les mêmes auteurs (pp. 477—489).

Sur l'astronomie mésopotamienne antique, qui présente une grande importance pour notre Chapitre XI, nous avons consulté les trois ouvrages suivants:

A D — Charles VIROLLEAUD, *L'astrologie chaldéenne*. Paris, 1903 & suiv.

A E — J. SCHAUMBERGER, *Sternkunde und Sterndienst, Ergänzungsheft*. 1935.

A F — René LABAT, *Un calendrier babylonien des travaux, des signes et des mois*. Paris, 1965.

Pour l'antiquité classique, on dispose d'une œuvre considérable, très riche en références:

A G — BOUCHÉ-LECLERCQ, *L'astrologie grecque*. Paris, 1899. La Bibliothèque de la Sorbonne possède l'exemplaire personnel de l'auteur, interfolié et enrichi d'additions abondantes.

L'astronomie indienne et ses rapports avec les astronomies grecque, arabe et chinoise ont été étudiés, notamment, dans deux travaux déjà anciens:

A H — E. BURGESS & W. D. WHITNEY, Sūrya siddhānta (Traduction et commentaires), in *Journal of the American Oriental Society*, VI, 1860.

A I — W. D. WHITNEY, On the Lunar Zodiac of India, in *Oriental and Linguistic Studies*, 2e série. New York, 1874.

Sur l'astrologie indienne « classique », on trouvera des informations de seconde main, mais d'accès facile, dans un livre de « vulgarisation astrologique », qu'il convient de n'utiliser qu'avec prudence:

A J — P. E. A. GILLET, *Manuel d'astrologie hindoue*. Nice, 1955.

Pour les rapports, en Inde, entre l'astrologie et les fêtes, on peut consulter:

A J' — GARCIN de TASSY, « *Notice sur les fêtes populaires des Hindous* », in *Journal Asiatique*, Paris 1834.

Les premiers des grands travaux occidentaux sur l'astronomie chinoise, si importante pour l'ensemble de notre sujet, ont été réalisés au XVIIIe siècle par le Père GAUBIL, Jésuite de Pékin (*Observations mathématiques*, Paris, 1732; *Lettres édifiantes*, Paris, 1783 et Lyon, 1819), et magistralement repris par:

A K — J.-B. BIOT, Recherches sur l'ancienne astronomie chinoise, in *Journal des Savants*, Paris, 1839—1840.

On a aussi, du même auteur:

A L — J.-B. BIOT, *Etudes sur l'astronomie indienne et sur l'astronomie chinoise*. Paris, 1862.

Parmi les ouvrages plus récents sur les conceptions astronomiques des Chinois, les plus originaux ont été ceux de Léopold de SAUSSURE, dont la documentation sinologique est très riche et de première main, mais qui est moins heureux dans son appréciation des faits turcs anciens, fondée sur la connaissance indirecte d'un texte fragmentaire et altéré, celui de BĪRŪNĪ (N J):

A M – Léopold de SAUSSURE, Les origines de l'astronomie chinoise, in *T'oung pao*, Leiden, 1907, n° 3 et 1909, 1910, 1911, 1913, 1914, 1920–21 et 1922. Nouvelle édition photomécanique, Paris (Maisonneuve Frères), 1930, à laquelle nous renvoyons.

A N – Même auteur, Le système astronomique des Chinois, in *Archives des Sciences Physiques et Naturelles*, 5e période, Vol. 2, Genève, 1920. (Nous n'avons pas l'occasion de nous référer aux autres articles de cet auteur dans la même revue, 1919).

A O – Même auteur, Considérations sur le Cycle des Douze Animaux, in *Journal Asiatique*, Paris, 1920.

Sur l'astronomie chinoise ancienne, on lira :

A P – Henri MASPÉRO, L'astronomie chinoise avant les Han, in *T'oung pao* XXVI, Leiden, 1929.

Sur le rôle de l'astronomie dans la pensée et la civilisation de la Chine, on trouvera des analyses pénétrantes dans deux ouvrages devenus classiques :

A Q – Marcel GRANET, *La civilisation chinoise*. Paris, 1948.

A R – Même auteur, *La pensée chinoise*. Paris, 1950.

A S – Du même auteur, *La religion des Chinois*, Paris, 1922, était déjà un guide précieux, riche pour nous en enseignements.

A propos des rapports de la cosmologie chinoise avec la magie, nous aurons l'occasion d'un renvoi à un livre de vulgarisation :

A T – Louis CHOCHOD, *Occultisme et magie en Extrême-Orient*. Paris, 1949.

Sur la continuité de la pensée astrologique, on trouvera des idées intéressantes, et des références à de nombreuses lectures, dans :

A U – René BERTHELOT, *La pensée de l'Asie et l'astrobiologie*. Paris, 1949.

Enfin, sur les liens de l'astrologie et de l' « art talismanique », on trouvera de nombreuses informations dans :

A V – Jean MARQUÈS-RIVIÈRE, *Amulettes, talismans et pantacles*. Paris, 1938.

2) CALENDRIERS ET CHRONOLOGIE

Un accès agréable à la théorie et à la connaissance générale des calendriers est offert par un excellent petit livre d'un éminent astronome :

B A – Paul COUDERC, *Le calendrier*. Paris, 1948 (N° 203 de la Collection « Que sais-je ? », P.U.F.).

Bien qu'il ait maintenant vieilli, le monument le plus considérable de la science chronologique reste le classique :

B B – F. K. GINZEL, *Handbuch der mathematischen und technischen Chronologie. Das Zeitrechnungswesen der Völker;* 3 volumes. Leipzig, 1906, 1911, 1914. Une reproduction anastatique en a été faite à Leipzig en 1958.

De même, en dépit de l'écoulement des années, les travaux du Père HOANG sur le calendrier chinois restent pour nous d'une grande valeur, et nous aurons très souvent l'occasion de nous y référer. Nous avons vérifié que, pour les dates

précises qui nous intéressent, leurs résultats ne différaient pas de ceux de travaux plus récents. C'est donc eux que nous citerons ici, car ils ont le mérite de contenir un exposé très clair, en latin, du système chronologique des Chinois :

B C – Pierre HOANG, *De calendario sinico et europaeo*. Zi-ka-wei, 1885.

B D – Même auteur, *Concordance des chronologies néoméniques chinoise et européenne*. Chang-hai, 1910.

Pour une traduction d'un calendrier populaire chinois, voir :

B D' – *Chinesisch–Deutscher Almanach 1927–1928* (anonyme, sans lieu d'édition ; cote 6230, Bibliothèque des Langues Orientales, Paris).

Un astronome allemand eut le premier le mérite d'étudier simultanément les calendriers ouïgour et chinois :

B E – L. IDELER, Mémoire sur la chronologie de Khata et d'Igour, in *Journal Asiatique*, Paris, avril 1835.

B F – Même auteur, *Ueber die Zeitrechnung der Chinesen*. Berlin, 1839.

Il complétait opportunément un exposé antérieur de :

B G – J. KLAPROTH, *Tableaux historiques de l'Asie*. Paris, 1826.

Mais ces travaux n'apportaient pas beaucoup à la turcologie proprement dite, leur seule source, du côté turc, étant *Uluġ Beg*, dont les données « ouïgoures » très tardives n'étaient qu'une transposition exacte des données chinoises.
C'est la découverte des Inscriptions de l'Orkhon qui devait marquer le début d'un intérêt spécifique pour la chronologie turque ancienne, avec :

B H – J. MARQUART, *Die Chronologie der alttürkischen Inschriften*. Leipzig, 1898.

Cette étude limitée et solide, où les erreurs ne portent que sur des détails, a servi de base aux travaux ultérieurs. Elle a aussi attiré l'attention du monde savant sur l'usage turc du Calendrier des Douze Animaux. Quelques années plus tard paraîtra, sur ce sujet, un article très important d'un grand sinologue :

B I – Edouard CHAVANNES, Le Cycle turc des Douze Animaux, in *T'oung pao*, Leiden, 1906.

Tout en apportant sur la question une documentation sûre et de grande valeur, l'auteur en tirait, non sans réserves d'ailleurs, des conclusions provisoires erronées quant à l'origine, turque selon lui, de ce Cycle. Elles furent bientôt mises en doute, à la lumière de faits indiens et tibétains, par :

B J – B. LAUFER, Zur buddhistischen Literatur der Uiguren, in *T'oung pao*, Leiden, 1907.

Plus tard, de nouveaux et importants progrès dans l'interprétation de la chronologie turque ancienne furent accomplis grâce à :

B K – Paul PELLIOT, Neuf notes sur des questions d'Asie Centrale, in *T'oung pao*, XXVI, Leiden, 1929.

L'origine turque du Cycle des Douze Animaux y était formellement démentie, comme elle le fut ensuite par :

B L – Heinrich LÜDERS, *Zur Geschichte des ostasiatischen Tierkreises*, in *Sitzungsberichte der Preussischen Akademie der Wissenschaften*, Berlin, 1933.

Elle fut cependant reprise, en liaison avec des théories assez confuses sur le « totémisme » turc, par :

B M – Osman TURAN, *Oniki hayvanlı Türk takvimi*, Istanbul, 1941.
Cet ouvrage, en dépit d'erreurs de détail et d'une interprétation a priori « turquiste » de tous les faits, a une valeur certaine pour la documentation qu'il apporte, notamment à partir de quelques textes inédits, et sa bibliographie est intéressante. L'auteur est bien au courant des sources islamiques, sur lesquelles il se fonde avant tout. Mais son information est très déficiente en ce qui concerne la philologie turque ancienne et les rapports culturels sino-turcs, dont l'importance est ici capitale.

La chronologie des Mongols, qui a d'étroits rapports avec celle des Turcs, est solidement étudiée par :

B N – W. KOTWICZ, De la chronologie mongole, in *Rocznik Orientalistyczny*, II, Varsovie, 1925 ; et

B N' – Même auteur, Sur la chronologie mongole, dans la même revue, IV, Varsovie, 1926.

B O – Herbert FRANKE, *Mittelmongolische Kalenderfragmente aus Turfan*, Bayerische Akad. der Wissenschaften, Philosophische-Hist. Klasse, 1964, 2, Munich 1964.

Les influences iraniennes (sogdiennes, surtout) sur les calendriers des Turcs manichéens nous amèneront à citer:

B P – Reverend Martin J. HIGGINS, *The Persian War of the Emperor Maurice*, Washington, 1939. (Recherches chronologiques, avec étude du calendrier persan et discussion de la date de la mort de Mani, point de départ d'une chronologie manichéenne).

B Q – W. B. HENNING, *Zum soghdischen Kalender*, in *Orientalia*, VIII, Rome, 1939 ; pp. 87–95.

B R – Même auteur, The Manichaean Fasts, in *Journal of the Royal Asiatic Society*, Londres, 1945.

B S – S. H. TAQIZADEH et W. B. HENNING, The dates of Mani's Life, in *Asia Maior*, VL, 1, pp. 106–121, Londres 1957.
Pour tout ce qui concerne le calendrier islamique et le calendrier iranien, nous renverrons aux tables claires et complètes de :

B T – *Wüstenfeld-Mahler'sche, Vergleichungs-Tabellen*, unter Mitarbeit von Joachim MAYR, neu bearbeitet von Bertold SPULER. Wiesbaden (Deutsche Morgenländische Gesellschaft), 1961.
Pour le calendrier tibétain, on consultera :

B U – Ariane MACDONALD, Préambule à la lecture d'un Rgya-Bod yig-chaṅ, in *Journal Asiatique* CCLI, 1, Paris, 1963.

3) PHILOLOGIE

On dispose, depuis quelques années, d'un compendium de philologie turque (au sens large), pourvu d'*Indices* très détaillés et de bibliographies par sujets, donnant une description poussée des diverses langues du groupe turc, anciennes et modernes, et de leurs littératures. Cette œuvre collective de grande dimension,

à laquelle l'auteur de ces lignes a collaboré, sera pour nous une source abondante de références :

C A – *Philologiae Turcicae Fundamenta*, Volume I (Linguistique), Wiesbaden (F. Steiner), 1959.

C B – Idem, Volume II (Littératures), Wiesbaden (F. Steiner), 1964.

Une bonne introduction d'ensemble aux études de philologie « altaïque » (tongouse, mongole et turque) avait été précédemment donnée par :

C C – Johannes Benzing, *Einführung in das Studium der Altaischen Philologie und der Turkologie*. Wiesbaden, 1953.

On pourra aussi s'orienter utilement dans ces mêmes études en lisant les trois ouvrages collectifs suivants, qui font partie de la collection « *Handbuch der Orientalistik* » (Editions E. J. Brill), dirigée par Bertold Spuler :

C D – *Turkologie*, Leiden/Köln, 1963.

C E – *Mongolistik*, Leiden/Köln, 1964.

C F – *Tungusologie*, Leiden/Köln, 1968.

Les problèmes de la grammaire comparée des langues turques sont traités dans C A (ci-dessus); pour les comparatismes mongol et tongouse, on consultera respectivement :

C G – Nicholas Poppe, *Introduction to mongolian comparative studies*, Mémoires de la Société Finno-Ougrienne, n° 110. Helsinki, 1955.

C H – Johannes Benzing, *Die tungusischen Sprachen. Versuch einer vergleichenden Grammatik*. Wiesbaden (Académie de Mayence), 1955.

Pour le comparatisme phonétique, respectivement dans les domaines turc et « altaïque » (au sens évoqué ci-dessus, C C), on se reportera à :

C I – Martti Räsänen, Materialen zur Lautgeschichte der türkischen Sprachen. *Studia Orientalia*, XV, Helsinki, 1949. (Riche matériel, bien classé, et théories prudentes).

C J – Nikolaus Poppe, *Vergleichende Grammatik der altaischen Sprachen. Teil I : Vergleichende Lautlehre*. Wiesbaden, 1960. (Vaste information, commodément présentée, mais dans une vision, à notre avis, trop simple des problèmes génétiques ne tenant pas assez compte du fait que beaucoup de correspondances de vocabulaire peuvent s'expliquer par des inter-emprunts ou par des emprunts communs à des langues extérieures au groupe).

Un abondant matériel intéressant les langues turques et « altaïques » est réuni dans un ouvrage sur les emprunts (faits surtout à ces langues) du samoyède des Monts Sayan :

C K – Aulis J. Joki, *Die Lehnwörter des Sajansamojedischen*, Mémoires de la Société Finno-Ougrienne, n° 103. Helsinki, 1952.

A propos d'une langue isolée, vestige d'une culture dont les rapports historiques avec le groupe « altaïque » font l'objet d'hypothèses récentes, concernant notamment les anciens Kirghiz et même les Hiong-nou, on pourra consulter :

C L – Aulis J. Joki, *Ketica. Materialen aus dem Ketischen, oder Jenisseiostjakischen*, Mémoires de la Société Finno-Ougrienne, n° 108. Helsinki, 1955.

Sur les essais de reconstitution des vestiges linguistiques des Hiong-nou et des Huns, on trouvera dans un ouvrage mentionné ci-dessus (C A, pp. 683–687) une documentation bien choisie, à laquelle on ajoutera :

C M – Omeljan Pritsak, Ein hunnisches Wort, in *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, Band 104 — Heft 1, Wiesbaden, 1954.

Sur des essais du même ordre concernant les *T'o-pa*, ou *Tabgač*, envahisseurs « altaïques » de la Chine du Nord au V^e^ siècle, on peut lire :

C N – Louis Bazin, Recherches sur les parlers t'o-pa, in *T'oung pao*, XXXIX, 4–5, Leiden, 1950.

Un travail de même nature sur le parler des K'i-tan a été fait par :

C O – Louis Hambis, *Premier essai de déchiffrement de la langue khitan*, Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Paris, 1954.

Des problèmes particuliers sont posés quant à la place du *bulgar* pré-slave et de son descendant le tchouvache dans le groupe des langues turques. A ce propos, nous aurons à citer trois ouvrages :

C P – N. I. Ašmarin, Bolgary i Čuvaši, in *Izvestija Obščestva Arheologii, Istorii i Etnografii*, 18 ; Kazan, 1902.

C Q – Même auteur, Ob odnom musul'manskom mogil'nom Kamne v zagorodnom arxierejskom dome v Kazani, même revue, 21 ; Kazan, 1905.

C R – Johannes Benzing, Tschuwaschische Forschungen, V, in *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, Band 104 — Heft 2, Wiesbaden, 1954.

Enfin, nous aurons parfois à renvoyer à des mots chinois, et nous avons dû, pour cela, choisir un dictionnaire où les non sinologues, dont nous sommes, puissent se retrouver sans trop de mal. Notre propre expérience nous a conduit à opter pour les deux travaux connexes qui suivent, et dont le second a le mérite de donner un répertoire des idéogrammes d'après des critères purement extérieurs :

C S – I. M. Ošanin, *Kitajsko-Russkij Slovar'*. Moscou, 1955.

C T – Même auteur, *Priloženija i Ukazateli k Kitajsko-Russkomu Slovar'u*. Moscou, 1955.

4) HISTOIRE

Des retards sont intervenus dans la publication de :

D A – *Philologiae Turcicae Fundamenta, III* (Histoire) (cf. C A et C B, ci-dessus), encore attendue, mais dont nous avons pu consulter des manuscrits d'auteurs.

On trouvera une orientation historique générale sur les domaines qui nous intéressent dans la collection « *Handbuch der Orientalistik* » (cf. ci-dessus, C D, C E, C F) :

D B – *Geschichte der islamischen Länder*, Leiden/Köln, 1952–1959.
D C – *Geschichte Mittelasiens*, Leiden/Köln, 1966.

Pour tout ce qui concerne l'histoire du monde islamique, on consultera :
D D – *Encyclopédie de l'Islam*, Première édition, 4 volumes et 1 supplément, Leyde, 1913–1942; et, de préférence :
D E – *Encyclopédie de l'Islam*, Deuxième édition, en cours de publication à Leyde, éd. Brill.

Il n'est pas question de donner ici une bibliographie générale de l'histoire des peuples turcs dont nous étudions les chronologies et les calendriers, mais seulement de mentionner les travaux que, pour des raisons diverses, nous aurons l'occasion de citer. Ce seront, pour l'histoire ancienne de l'Asie Centrale, deux ouvrage d'ensemble, dont l'un est très vieilli :
D F – Deguignes, *Histoire générale des Huns*. Paris, 1756.
D G – De Groot, *Die Hunnen der vorchristlichen Zeit*. Berlin & Leipzig, 1921. (Ce dernier ouvrage est lui-même très dépassé).

Une orientation historique générale, avec d'abondantes références, donnant un bon aperçu des questions jusqu'en 1940 est assurée par :
D H – René Grousset, *L'Empire des Steppes*. Paris, 1941.
Cet ouvrage doit être révisé sur de nombreux points, notamment en utilisant :
D H'– S. G. Kljaštornyj, *Drevnetjurkskie runičeskie pamjatniki kak istočnik po istorii Srednej Azii*. Moscou, 1964.

Les rapports de la Chine ancienne avec ses voisins « altaïques » du Nord sont évoqués par :
D I – Wolfram Eberhard, *Lokalkulturen im alten China*. 2 volumes, Leiden/Pékin, 1942–1943 ; c'est le premier volume qui nous intéresse ici.
D J – Même auteur, *Çin'in şimal komşuları*. Ankara (Tarih Kurumu), 1942.
(Edition turque, avec quelques additions, du Volume I de l'ouvrage précédent).

Un ouvrage vénérable nous retiendra parfois :
D K – Gaubil, *Abrégé de l'histoire chinoise de la grande dynastie Tang*, dans les « *Mémoires concernant l'histoire ... etc ... des Chinois* », XV et XVI, Paris 1791 et 1814.

Trois travaux complémentaires, dont le premier est un peu ancien et cursif, mais dont le troisième, d'une grande richesse et d'une parfaite précision, a gardé toute sa valeur et sera pour nous une source importante et sûre d'informations, mettent à notre portée la documentation historique chinoise sur les Turcs anciens (« *Tou-kiues* ») :
D L – Stanislas Julien, Documents historiques sur les Tou-kioue (Turcs) extraits de Pien-i-tien et traduits du chinois, in *Journal Asiatique*, 6e série, III & IV, Paris, 1864.
D L'– Liu Mau-tsai, *Die chinesischen Nachrichten zur Geschichte des Ost-Türken (T'u-Küe)*, I–II, Wiesbaden (Harrassowitz), 1958. Ce vaste recueil de textes traduits et annotés remplace avantageusement le précédent.

D M – Edouard CHAVANNES, *Documents sur les Tou-kiue (Turcs) Occidentaux*. Saint-Pétersbourg (Académie Impériale des Sciences), 1903 ; reproduction anastatique, Paris (Adrien-Maisonneuve), sans date.

A propos des chronologies ouïgoures, nous aurons recours à une monographie très soignée et très riche :

D N – James R. HAMILTON, *Les Ouïghours à l'époque des Cinq Dynasties*. Paris, 1955, 2e éd. 1989.

Les documents byzantins sur les peuples turcs ont été remarquablement collationnés dans un ouvrage fondamental :

D O – Gyula MORAVCSIK, *Byzantinoturcica*. Tome I : *Die byzantinischen Quellen der Geschichte der Türkvölker*. Berlin, 1958. (2e édit.).

D P – Idem, Tome II : *Sprachreste der Türkvölker in den byzantinischen Quellen*. Berlin, 1958. (2e édit.).

L'un d'entre eux, particulièrement important, a été étudié avec un grand détail par :

D Q – H. W. HAUSSIG, *Theophylakts Excurs über die skythischen Völker*. Bruxelles, 1954 (*Byzantion*, Mémoires & Documents, XXIII, 1953).

Sur les problèmes posés par la chronologie nationale des *Bulgar* pré-slaves, on consultera :

D R – J. MIKKOLA, Die Chronologie der türkischen Donaubulgaren, in *Journal de la Société Finno-Ougrienne*, XXX, Helsingfors, 1915.

D S – Omeljan PRITSAK, Die sogennante Bulgarische Fürstenliste und die Sprache der Protobulgaren, in *Ural-Altaische Jahrbücher*, XXVI, 1–2 (pp. 61–77) et 3–4 (pp. 184–239). Wiesbaden, 1954.

D S' – A. VAILLANT et M. LASCARIS, La date de la conversion des Bulgares in *Revue des Etudes Slaves* XIII 1–2, pp. 5–15, Paris, 1933.

Pour l'époque mongole, on dispose, entre autres, de :

D T – Giorgio PULLE, *Historia Mongalorum. Viaggio di F. Giovanni da Pian del Carpine ai Tartari nel 1245–47*. Firenze, 1913. (Edition et traduction du texte latin de Plan-Carpin).

D U – Marco POLO, *La Description du Monde* (Editée par Louis HAMBIS). Paris, 1955. (Nombreuses notes, fort intéressantes, de Louis Hambis).

Sur les conceptions religieuses anciennes des peuples turcs, on pourra consulter :

D V – Jean-Paul ROUX, Tängri. Essai sur le Ciel-Dieu des peuples altaïques, in *Revue d'Histoire des Religions*, CXLIX et CL, avec des Notes additionnelles, même revue, CLIV, Paris, 1958.

D W – Même auteur, *Faune et Flore sacrées dans les sociétés altaïques*. Paris, 1966.

D W – Même auteur, La religion des Turcs et des Mongols Paris, 1984.

Il nous arrivera, à propos de la chronologie, de citer deux travaux d'histoire de l'écriture :

D X – O. DONNER, Sur l'origine de l'alphabet turc du Nord de l'Asie, in *Journal de la Société Finno-Ougrienne*, XIV-1, Helsingfors, 1896. (Excellent travail, dont les résultats n'ont été ensuite modifiés que sur des points de détail).

D Y – Sir Gerard CLAUSON, The origine of the turkish « runic » alphabet, in *Acta Orientalia* XXXI, pp. 51–76, Copenhague, 1970.

D Z – James FEVRIER, *Histoire de l'écriture*. Paris, 1948. (Œuvre magistrale, très solidement construite, et aussi prudente que bien informée ; vaste bibliographie).

5) TRADITIONS POPULAIRES

Sur les aspects religieux de ces traditions dans l'ensemble culturel « altaïque », il existe un ouvrage intéressant, mais présentant de nombreuses lacunes :

E A – Uno HARVA, *Die religiösen Vorstellungen der altaischen Völker* (*F. F. Communications*, n° 125). Helsinki, 1938.

Certaines croyances des anciens Ouïgours ont laissé des traces importantes chez leurs successeurs actuels du Sin-kiang, ainsi qu'on le verra d'après :

E B – N. Th. KATANOV, *Volkskundliche Texte aus Ost-Türkistan, II*. Berlin, 1943.

On trouvera d'importantes informations sur les calendriers populaires turcs d'Anatolie dans un ouvrage qui, tout en se présentant comme un appendice à une publication linguistique que nous mentionnons par ailleurs (ci-après, G H), constitue pratiquement un répertoire indépendant, où, à propos du vocabulaire dialectal, sont rapportées de nombreuses traditions folkloriques de la Turquie actuelle :

E C – *Türkiyede halk ağzından Söz Derleme Dergisi. Cilt 6 : Folklor Sözleri*. Ankara, 1952 (collectif : Türk Dil Kurumu).

Un petit traité turc de vulgarisation contient de nombreuses données traditionnelles sur le calendrier :

E D – Refik TOPKAN, *Sürekli Takvim*. Istanbul, 1946.

DEUXIEME PARTIE : SOURCES

PREMIERE SECTION : DONNÉES LINGUISTIQUES

1) *Grammaires et descriptions linguistiques*

Il n'est pas question d'en donner ici une bibliographie d'ensemble. Nous ne citerons que les ouvrages auxquels nous aurons à nous référer.

Pour le turc ancien, un travail fondamental :

F A – Annemarie von GABAIN, *Alttürkische Grammatik*. 2e édition, Leipzig, 1950. (Important glossaire, en annexe).

Pour le turc de Turquie, la première en date des grandes grammaires scientifiques, livre de chevet de tous les turcologues :

F B – Jean DENY, *Grammaire de la langue turque (Dialecte Osmanli)*. Paris, 1921.

Pour l'özbek, deux travaux solides, le second très complet :

F C – Annemarie von GABAIN, *Özbekische Grammatik*. Leipzig, 1945. (Bon glossaire, en annexe).

F D – A. N. KONONOV, *Grammatika sovremennogo uzbekskogo literaturnogo jazyka*. Moscou/Leningrad, 1960.

Pour le tchouvache, une bonne introduction :

F E – Johannes BENZING, *Kleine Einführung in die tschuwaschische Sprache*. Berlin, 1943.

Pour le yakoute, un ouvrage déjà vieux, mais qui contient un texte intéressant pour notre sujet :

F F – O. BÖHTLINGK, *Über die Sprache der Jakuten, I : Einleitung, jakutischer Text, jakutische Grammatik*. Saint-Pétersbourg, 1851. (La seconde partie de ce livre est un dictionnaire yakoute-allemand ; même lieu, même date).
Nous aurons l'occasion d'évoquer, à des fins de comparaison, des faits de grammaire mongole. Nous renverrons alors à l'ouvrage suivant :

F G – Louis HAMBIS, *Grammaire de la langue mongole écrite*. Paris, 1946.

2) *Dictionnaires*

Nous devrons, tout spécialement dans notre Chapitre I, citer des mots appartenant au vocabulaire de nombreuses langues turques. Donner, pour toutes les formes rencontrées, des références aux divers dictionnaires serait alourdir gravement, sans aucun bénéfice réel, notre exposé et notre bibliographie. On trouvera la liste des dictionnaires des diverses langues turques dans le compendium cité précédemment (C A).

Nous ne retiendrons ci-après que les ouvrages trop récents pour figurer dans ce compendium, et ceux que, pour des raisons particulières, nous devrons citer expressément dans notre étude.

Pour l'ensemble des langues et dialectes turcs :

G A – W. RADLOFF, *Versuch eines Wörterbuchs der Türk-Dialecte*, en 4 volumes. Petersburg, 1893–1911. (Ouvrage monumental, excellent pour les langues de l'Altaï, que connaissait très bien l'auteur, et pour celles de Sibérie ; sujet à caution pour le turc ancien et l'ouïgour).

Pour le turc ancien, outre le Glossaire de F A précité, on devra recourir à un important travail, récent et très complet, précédé d'une bibliographie très abondante et bien à jour :

G B – *Drevnetjurkskij Slovar'*, Akademija Nauk SSSR, Institut Jazykoznanija. Leningrad, 1969. (Ouvrage collectif).

Pour le turc karakhanide du XI[e] siècle, on a :

G C – Besim ATALAY, *Divanü Lûgat-it-Türk Dizini*. Ankara, 1943. (Index de l'ouvrage de Kāšġarī mentionné ci-après, N A et suivants).

Pour l'ottoman ancien, nous utiliserons :

G D – *Tanıklariyle Tarama Sözlüğü*, publication collective du Türk Dil Kurumu, 4 volumes, Istanbul/Ankara, 1943–1957.

G E – *Tarama Sözlüğü*, nouvelle édition, mieux classée, du précédent ; 8 vol., Ankara, 1963–1977.

Mais le meilleur dictionnaire ottoman reste toujours :

G F – Sir James W. REDHOUSE, *A Turkish and English Lexicon*. Constantinople, 1921. (Œuvre monumentale, précise et complète).

Autre excellent dictionnaire turc-ottoman (unilingue) :

G G – Š(emseddin) SAMI, *Qāmūs-i Türkī*, Der-i Se'ādet (= Istanbul), 1317 (1901).

Pour les parlers dialectaux turcs de Turquie, on trouve un abondant matériel lexical dans :

G H – *Türkiye halk ağzından Söz Derleme Dergisi*, publication collective du Türk Dil Kurumu ; 3 volumes, Istanbul 1939–1947.

G H' – *Tarama Dergisi*, Türk Dili Tetkik Cemiyeti, Istanbul 1934.

Pour le turkmène, dont la comparaison avec le yakoute permet seule une restitution sûre des voyelles longues anciennes, on dispose d'un très bon dictionnaire unilingue, qui respecte la notation des quantités vocaliques :

G I – *Türkmen diliniñ sözlügi*, publication collective de l'Académie des Sciences de la RSS du Turkmènistan, sous la direction de M. Ya. XAMZAEV. Aškabad, 1962.

Pour le yakoute, l'œuvre maîtresse est toujours :

G J – E. K. PEKARSKIJ, *Slovar' Jakutskogo Jazyka*, 3 volumes, Petrograd/Leningrad, 1917–1930.

On en possède une traduction turque :

G K – Edouard PEKARSKIY, *Yakut dili sözlüğü*, I, Istanbul, 1945 (les tomes suivants n'ont pas paru).

Apparentées historiquement au yakoute, les langues de l'Altaï et du Haut-Iénisséï (khakas et touva) ont fait l'objet de bons travaux lexicaux récents :

G L – N. A. BASKAKOV, *Russko-Altajskij Slovar'*. Moscou, 1964.

G M – N. A. BASKAKOV & A. I. INKIŽEROVA-GREKUL, *Xakassko-Russkij Slovar'*. Moscou, 1953.

G N – A. A. PAL'MBAX, *Tuvinsko-Russkij Slovar'*. Moscou, 1955.

D'autres dictionnaires soviétiques récents nous renseignent largement sur le vocabulaire du karatchaï-balkar du Caucase, des parlers turcs du Sin-kiang (néo-ouïgours), et du Kirghiz :

G O – X. I. SUJUNČEV & I. X. URUSBIJEV, *Russko-Karačajevo-Balkarskij Slovar'*. Moscou, 1965.

G P – E. N. NADŽIP, *Ujgursko-Russkij Slovar'*. Moscou, 1968.

G P' – K. K. JUDAXIN, *Kirgizsko-Russkij Slovar'*, Moscou, 1965.

Pour le tchouvache, qui occupe une place si particulière dans la dialectologie turque comme successeur du *bulgar* pré-slave, le plus riche dictionnaire est :

G Q – N. I. AŠMARIN, *Thesaurus linguae Tschuvaschorum*, en 17 fascicules, Kazan/Čeboksary, 1927–1950.

On a aussi un bon dictionnaire courant :

G R – M. Ja. SIROTKIN, *Čuvašsko-Russkij Slovar'*. Moscou, 1961.

Nous aurons parfois recours à des comparaisons avec le vocabulaire mongol. Pour la période ancienne (XIII[e] siècle), nous utiliserons le glossaire de l'« *Histoire Secrète* » :

G S – Erich HAENISCH, *Wörterbuch zu Manghol un niuca tobca'an (Yüan-ch'ao Pi-shi), Geheime Geschichte der Mongolen*. Leipzig, 1930.

Pour le mongol vivant, nous utiliserons le dictionnaire qui, de loin, est le meilleur et le plus riche, et qui donne aussi les formes de la langue classique :

G T – Antoine MOSTAERT, C.I.C.M., *Dictionnaire Ordos*, 3 volumes, Pékin, 1942–1944.

Nous consulterons aussi pour le Khalkha :

G T' – A. LUVSANDENDEV, *Mongol-Oros Tol'*, Moscou, 1957.

Enfin, lors de nos rares incursions comparatives dans les langues toungouses, nous aurons l'occasion d'utiliser un dictionnaire de l'even :

G U – V. I. CINCIUS & L. D. RIŠES, *Russko-Evenskij Slovar'*. Moscou, 1952.

Pour de plus amples informations sur le vocabulaire des langues toungouses, on consultera :

G U' – V. I. CINCIUS & alli, *Svravitel'nyj Slovar' Tunguzo–Man'čžurskih Jazykov;* 2 vol. Leningrad, 1975 & 1977.

DEUXIEME SECTION : EPIGRAPHIE

1) *Epigraphie turque ancienne en général*

On trouvera un répertoire descriptif des Inscriptions, dressé en 1962 par l'auteur de ces lignes, aux pages 192 à 211 du Volume II de *Philologiae Turcicae Fundamenta* (plus haut : C B). Il servira de base à notre nomenclature des textes.

On pourra le compléter, pour les monuments plus récemment publiés par les savants soviétiques (assez nombreux, mais de dimensions restreintes, et sans rapports essentiels avec notre sujet), par les indications très détaillées qui figurent aux pages XXI et suivantes de l'ouvrage mentionné plus haut sous le signe conventionnel : G B.

Il existe un vaste recueil de planches photographiques d'Inscriptions turques anciennes, malheureusement en partie retouchées, dans le sens de ses conjectures, par le trop affirmatif éditeur :

H A – W. RADLOFF, *Atlas der Altertümer der Mongolei*. Petersburg, 1892–1899. (118 Tableaux). (Ne pas utiliser les planches retouchées, déjà responsables de

nombreuses et graves méprises. Un examen attentif permet de les reconnaître : ce sont les plus nettes !)

Ce matériel sujet à caution a servi de base à une série de publications importantes, mais entachées de nombreuses erreurs, d'autant plus graves que l'auteur jouissait par ailleurs dans le monde scientifique d'une grande et légitime autorité :

H B – W. RADLOFF, *Die Alttürkischen Inschriften der Mongolei*. Petersburg, 1895.
H C – Idem, *Neue Folge*. Petersburg, 1897.
H D – Idem, *Zweite Folge*. Petersburg, 1899.

Cette autorité continue fâcheusement à se faire sentir dans les travaux de son disciple, qui reprennent en grande partie les mêmes textes, en ne corrigeant qu'une faible proportion des erreurs :

H E – S. E. MALOV, *Pam'atniki Drevnetjurkskoj Pis'mennosti*. Moscou/Leningrad, 1951.
H F – Même auteur, *Pam'atniki Drevnetjurskoj Pis'mennosti Mongolii i Kirgizii*. Moscou/Leningrad, 1959. (Intéressantes photographies de documents auparavant inédits).

Le grand contradicteur de Radloff a été le génial déchiffreur des Inscriptions de l'Orkhon, lui-même faillible, dont les travaux gardent toujours un vif intérêt :

H G – Vilhelm THOMSEN, *Déchiffrement des Inscriptions de l'Orkhon et de l'Iénisséï, Notice préliminaire*. Bulletin de l'Académie Royale de Danemark, Copenhague, 1893.
H H – Même auteur, *Turcica, Etudes concernant l'interprétation des Inscriptions turques de la Mongolie et de la Sibérie*. Mémoires de la Société Finno-Ougrienne, Helsingfors, 1916.

Un autre travail portant sur l'ensemble des Inscriptions turques anciennes a été effectué avec beaucoup de patience et de conscience par un savant turc, qui, tout en faisant une large part à la compilation des travaux précédents, a apporté de nombreuses améliorations à la lecture des textes :

H I – Hüseyin Namık ORKUN, *Eski Türk Yazıtları, I*. Istanbul, 1936.
H J – Idem. *II*. Istanbul, 1939.
H K – Idem. *III*. Istanbul, 1940.
H L – Idem. *IV*. Istanbul, 1941.

C'est cette édition, encore bien imparfaite, que nous citerons le plus souvent, quitte à l'amender.

2) *Epigraphie turque du Haut-Iénisséï*

On a pu disposer de bonne heure de relevés minutieux, avec photographies et croquis, de la partie la plus importante des Inscriptions turques du Haut-Iénisséï, grâce au travail parfaitement consciencieux d'une mission finlandaise, dont les membres avaient l'avantage (à l'encontre de Radloff) de n'avoir aucune théorie de déchiffrement, ce qui assurait l'objectivité de leurs constatations :

I A – *Inscriptions de l'Iénissei recueillies et publiées par la Société Finlandaise d'Archéologie.* Helsingfors, 1889.

Un autre instrument de travail qui garde toute sa valeur est le patient répertoire, bien classé, de tous les groupes de signes de ces textes épigraphiques par :

I B – O. Donner, *Wörterverzeichniss zu den Inscriptions de l'Iénisseï*, Mémoires de la Société Finno-Ougrienne, IV. Helsingissä, 1892.

On trouvera des interprétations des Inscriptions du Haut-Iénisséï dans les ouvrages de la rubrique précédente (H A à H L), et tout spécialement dans H K. La dernière publication d'ensemble en ce domaine, malheureusement trop fidèle à la tradition de Radloff, est la suivante :

I C – S. E. Malov, *Enisejskaja Pismennost' Tjurkov.* Moscou/Leningrad, 1952. (Bonnes photographies, améliorations des lectures, textes inédits ; se défier des reproductions des planches retouchées de Radloff).

La bibliographie du dernier état des publications est donnée par G B, pages XXII à XXVII. D'intéressantes observations directes et récentes ont été faites par :

I D – I. A. Batmanov, Z. B. Aragači & G. F. Babuškin, *Sovremennaja i drevnjaja Eniseika.* Frunzé, 1962.

Il reste encore beaucoup à faire pour améliorer la lecture et l'interprétation de ces textes, très importants pour l'étude des cultures turques anciennes. Nous avons, pour l'un d'entre eux, fait une tentative en ce sens :

I E – Louis Bazin, *L'Inscription d'Uyuğ-Tarlïq (Iénisséï)*, in *Acta Orientalia*, XXII, Copenhague, 1955.

Sur leur datation, on a :

I F – L. R. Kyzlasov, *Novaja datirovka pamjatnikov enisejskoj pismennosti*, in *Sovetskaja Arxeologia*, n° 3, 1960 ; pp. 93—120.

Mais le document fondamental est désormais :

I G – D. D. Vasil'ev, Korpus Tjurkskih Runičeskih Pamjatnikov Bassejna Eniseja, Leningrad (« Nauka »), 1983. On y trouve les photographies et relevés à la plume de 145 inscriptions.

3) *Epigraphie des Türk (« T'ou-kiue »)*

Comme pour les Inscriptions du Haut-Iénisséï, c'est au magnifique travail d'une expédition finnoise que l'on doit le premier et excellent relevé, avec photographies, croquis et précisions topographiques, des plus importantes inscriptions « tou-kiue » de Mongolie, celles de l'Orkhon :

J A – *Inscriptions de l'Orkhon recueillies par l'expédition finnoise 1890 et publiées par la Société Finno-Ougrienne.* Helsingfors, 1892.

Quelques années après en paraissait, avec d'importants et très solides commentaires, la première et déjà très bonne interprétation, due à un philologue de génie :

J B – Vilhelm Thomsen, *Inscriptions de l'Orkhon déchiffrées*, Mémoires de la Société Finno-Ougrienne, V, Helsingfors, 1896.

Entre le premier déchiffrement de Thomsen (ci-dessus, H G, 1893) et cette publication, Radloff, qui, de son côté, était parvenu indépendamment à une interprétation presque entièrement correcte des signes « runiformes » de ces textes, s'était efforcé de gagner de vitesse son émule et futur contradicteur, en en donnant une édition traduite et commentée qui se ressentait de sa hâte tout en apportant, maintes fois, des éléments très positifs : plus haut, H B, 1895. La polémique entre ces deux grands savants (cf. H H) devait projeter des lumières nouvelles, mais aussi provoquer chez eux un raidissement dogmatique préjudiciable au développement des études turques anciennes. Hüseyin Namık Orkun a souvent arbitré heureusement leurs différends (H I) ; Malov (H E et H F) a toujours tendu à suivre son maître Radloff.

Le dernier état des travaux de Thomsen est donné par l'ouvrage suivant :

J C – Vilhelm THOMSEN, *Alttürkische Inschriften aus der Mongolei*, traduction du danois par H. H. SCHAEDER, in *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, 1924/1925. (Une partie de ce travail traite du calendrier).

Dans la phase qui précédait le déchiffrement, une intelligente approche du problème avait été faite par :

J D – G. SCHLEGEL, La stèle funéraire du Téghin Giogh, in *Journal de la Société Finno-Ougrienne*, Helsingfors, 1892.

Parmi les travaux de valeur faits sur diverses Inscriptions *türk* de Mongolie, nous aurons à citer :

J E – W. KOTWICZ & A. N. SAMOILOVIČ, Le monument turc d'Ikhe-khuchotu en Mongolie centrale, in *Rocznik Orientalistyczny*, IV, Lemberg, 1928.

J F – René GIRAUD, *L'Inscription de Baïn Tsokto*. Paris, 1961. (Excellentes observations sur les règles graphiques).

J G – Même auteur, *L'Empire des Turcs Célestes*. Paris, 1960. (Intéressants commentaires historiques et philologiques sur les Inscriptions de l'Orkhon et sur celle de Tonyoukouk = Baïn Tsokto).

J H – Sir Gerard CLAUSON, The Ongin Inscription, in *Journal of the Royal Asiatic Society*, Londres, octobre 1957.

De très bons documents photographiques inédits ont été publiés par :

J I – Pentti AALTO, Materialien zu den Alttürkischen Inschriften der Mongolei, in *Journal de la Société Finno-Ougrienne*, 60 ; Helsinki. 1958.

J J – Sir Gerard CLAUSON et Edward TRYJARSKI, *The inscription at Ikhe-Khushotu*, in Rocznik Orientalistyczny XXXIV, 1, pp. 7–33, Varsovie, 1971.

Pour les inscriptions *türk* occidentales du Talas, on consultera :

J K – S. E. MALOV, Drevnetureckie nadgrobija s nadpisjami bassejna r. Talas, in *Izvestija Akad. Nauk SSSR*, n° 10, 1929.

La plus ancienne inscription des Türk connue, en sogdien (VI[e] s.) est publiée par :

J L – S. KLJASTORNYJ et V. A. LIVŠIC, The Sogdian Inscription of Bugut revised in Acta Orientalia Hungarica, XXVI, 1, Budapest, 1972.

Nous avions achevé le manuscrit du présent travail quand est parue la plus récente et la meilleure des éditions traduites (en turc moderne) et commentées des Inscriptions de l'Orkhon :

J M – Talât TEKIN, *Orhon Yazıtları* Ankara 1988.

4) *Epigraphie des Ouïgours*

Le principal travail sur des inscriptions ouïgoures runiformes est le suivant :

K A – G. J. Ramstedt, Zwei uigurische Runeninschriften in der Nord-Mongolei, in *Journal de la Société Finno-Ougrienne*, XXX, 3, Helsingfors, 1913.

Le plus récent (inscription découverte en 1957) est :

K A' – S. G. Kljaštornyj, *Terxinskaja Napdis'*, in *Sovetskaja Tjurkologija*, n° 3, Bakou, 1980.

D'autre part, une inscription ouïgoure cursive sur un pieu et une inscription chinoise analogue, provenant l'une et l'autre de Khotcho, ont été étudiées par :

K B – F. W. K. Müller, *Zwei Pfahlinschriften aus den Turfanfunden*, in *Abhandlungen der Königl. Preuss. Akademie der Wissenschaften*, Berlin, 1915.

Les autres inscriptions ouïgoures ont été publiées dans des travaux plus généraux, mentionnés précédemment de H B à H L. Pour les Inscriptions de Khoï-tou-Tamir, bonnes reproductions dans J I, ci-dessus.

5) *Autres sources épigraphiques*

A propos de la chronologie des Bulgar pré-slaves, nous évoquerons l'Inscription bulgaro-byzantine (en grec) de Čatalar, qui porte le n° 11 dans :

L A – V. Beševliev, *Pyrvobylgarski nadpisi, Uvody, tekst' i komentary*. Sofia, 1934.

L'épigraphie (arabo-bulgare) des Bulgar islamisés de la Volga est bien présentée, avec des photographies, par :

L B – T. V. Jusupov, *Vvedenie v Bulgaro-Tatarskuju Epigrafiku*. Akademija Nauk SSSR, Moscou/Leningrad, 1960.

Quant à l'épigraphie des Nestoriens turcophones d'Asie Centrale, en caractères syriaques, elle a été publiée par :

L C – D. Chwolson, *Syrisch-nestorianische Grabinschriften aus Semirjetschie*; Beilage : W. Radloff, *Über das türkische Sprachmaterial dieser Grabinschriften*; Mémoires de l'Académie Impériale des Sciences ; Saint-Pétersbourg, 1890.

L D – Idem, *Neue Folge*; Saint-Pétersbourg, 1897.

(Un travail préparatoire de cet auteur, *Syrische Grabinschriften aus Semirjetschie*, St. Petersbourg, 1886, contenait des erreurs qu'il a corrigées dès 1890; à ne pas utiliser !).

TROISIEME SECTION : MANUSCRITS

1) *Manuscrits ouïgours*

Nous ne mentionnerons ci-après que les éditions de manuscrits ouïgours qui ont servi de sources à notre étude (pour les autres, voir G B, pp. XXVIII–XXXVIII). Les textes cités ont été édités de façon satisfaisante ; ce sont :

M A – A. von Le Coq, *Türkische Manichaica aus Chotscho, I.* Abhandlungen der Preussischen Akademie der Wissenschaften. Berlin, 1911.
M B – Idem, *Anhang.* Ibid., 1912.
M C – Idem, *II.* Ibid., 1919.
M D – Idem, *III.* Ibid., 1922.
M D'– Idem, Dr. Stein's turkish Khastuanift from Tun-huang, in *Journal of the Royal Asiatic Society*, Londres 1911 ; VIII, pp. 277–314.
M E – W. Bang & A. von Gabain, *Türkische Turfan-Texte (I).* Akademie der Wissenschaften, Berlin, 1929.
M F – Idem, *II.* Ibid., 1929.
M G – Idem, *III.* Ibid., 1930.
M H – Idem, *IV.* Ibid., 1930.
M I – Idem, *V.* Ibid., 1931.
M J – Idem, *Analytischer Index.* Ibid., 1931.
M K – (Suite de cette publication :) A. von Gabain & G. R. Rachmati, *Türkische Turfan-Texte, VI.* Ibid., 1934.
M L – (Suite des précédents :) G. R. Rachmati, *Türkische Turfan-Texte, VII ; mit sinologischen Anmerkungen* von W. Eberhard. Ibid., 1936. (Source fondamentale pour les calendriers et l'astrologie des Ouïgours).
M M – (Suite :) Annemarie von Gabain, *Türkische Turfan-Texte, VIII.* Akademie Verlag, Berlin, 1954. (Textes en caractères *brāhmī*, dont un calendrier et un traité de comput bouddhique).
M N – A. N. Bernštam, *Ujgurskie juridičeskie dokumenty.* Moscou/Leningrad, 1940. (Repris en partie dans H E, pp. 200–218).

Ces textes sont en caractères « ouïgours » (variante de l'alphabet sogdien), sauf MM (en caractères indiens *brāhmī)* et M A à M D (en caractères « manichéens », variante de l'alphabet syriaque). Pour les textes en écriture cursive « runiforme », voir :

M O – V. Thomsen, *Ein Blatt in türkischer « Runen »-schrift,* Akademie der Wissenschaften, Berlin, 1910.
M P – Idem, Dr. M. A. Stein's manuscripts in turkish « runic » script from Miran and Tun-huang, in the *Journal of the R.A.S.*, Londres, 1912.

Les publications les plus récentes utilisées sont :

M Q – J. Hamilton, *Manuscrits ouïgours du IX^e–X^e siècle de Touen-houang,* I & II, Paris (Peeters), 1986 (ouvrage fondamental !).
M R – J. Hamilton & L. Bazin, Un manuscrit chinois et turc runiforme de Touen-houang, in *Turcica,* IV, Paris, 1972.
M S – J. Hamilton, Le colophon de l'Irq bitig, in *Turcica,* VII, 1975.

2) *Manuscrits islamiques*

Le premier traité de philologie turque qui nous soit parvenu est une œuvre magistrale, d'une grande étendue et d'une extrême richesse, qui nous transmet des documents de première main. Elle est due à un Turc karakhanide fixé à Bagdad, Maḥmūd Al-Kāšġarī, qui l'a composée entre 1072 et 1083 de l'ère

chrétienne (cf. Louis Bazin, Les dates de rédaction du « Divan » de Kāšġarī, in *Acta Orientalia Hungarica*, VII, 1, Budapest, 1957). Rédigée en arabe, elle donne en caractères arabes un vocabulaire et une grammaire du turc karakhanide, avec des textes choisis, des aperçus dialectologiques, et des informations ethnographiques. C'est un merveilleux instrument de travail pour les turcologues. L'édition la plus commode est celle de Besim Atalay :

N A – *Divanü Lûgat-it-Türk*, Çeviren : Besim Atalay, *I*. Ankara, 1939.

N B – Idem, *II*. Ibid., 1940.

N C – Idem, *III*. Ibid., 1941. (Publications du Türk Dil Kurumu).

Les imperfections de cette édition avec traduction turque peuvent être corrigées par un recours direct au manuscrit unique, publié en fac-similé photographique :

N D – *Divanü Lûgat-it-Türk Tıpkıbasımı « Faksimile »*, annexe de l'ouvrage précédent. Ankara, 1941. (Pour l'index, voir G C).

Un autre document karakhanide important (XI[e] s.) est le suivant, dont on a une bonne édition :

N E – Reşid Rahmeti Arat (auteur de l'édition), *Kutadgu Bilig*. Türk Dil Kurumu, Istanbul, 1947. (Introduction, texte, et apparat critique minutieux).

On peut consulter des fac-similés photographiques des trois manuscrits :

N F – *Kutadgu Bilig, Tıpkıbasım, I, Viyana Nüshası*. Türk Dil Kurumu, Istanbul, 1942. (En caractères ouïgours).

N G – Idem, *II, Fergana Nüshası*. Ibid., 1943. (En caractères arabes).

N H – Idem, *III, Mısır Nüshası*. Ibid., 1943. (En caractères arabes).

On possède un traité en arabe sur le kiptchak (cf. ci-après, O B), composé en Syrie au XIV[e] siècle, et qui a été édité avec un fac-similé photographique de l'unique manuscrit :

N I – *Ettuhfet-üz-Zekiyye fil-Lûgat-it-Türkiye*, Çeviren : Besim Atalay. Türk Dil Kurumu, Istanbul, 1945. (= *Kitāb al-tuḥfa al-zakīya fī luġat al-turkīya*).

Parmi les œuvres islamiques médiévales intéressant le plus la chronologie figure celle de Bīrūnī, *Al-atar al-bāqīya* (année 1030), en arabe, dont la partie turque, d'ailleurs minime et hésitante, nous est parvenue dans un très mauvais état, provoquant de graves méprises dont l'effet se fait encore sentir. La seule édition dont nous disposions est très imparfaite et la traduction anglaise bien vieillie :

N J – Eduard Sachau, *Chronologie orientalischer Völker*. Leipzig, 1878 (Réimpression, 1923).

N K – Albiruni, *The Chronology of Ancient Nations, an English Version of the Arabic Text* . . . by E. Sachau. Londres, 1879.

Sur le système calendérique des Mongols de Perse, adapté du calendrier de la Chine des Yuan sous domination mongole, des informations ont été données, en persan, par un contemporain de Hülägü (milieu du XIII[e] siècle). Nous en citerons ici le manuscrit utilisé par Osman Turan (cf. B M) :

N L – Naṣīr al-Dīn Tūsī, *Ziyj-i Ilḫānī*, Bibliothèque de la Mosquée Nûr-i Osmâniye d'Istanbul, n° 2933. (Non édité). (Autre manuscrit : Paris, Bibliothèque Nationale, Persan, Ancien Fonds, n° 162).

On trouvera un exposé détaillé de la bibliographie islamique sur la chronologie turque chez Osman Turan (B M, pages 10 à 23). Malheureusement, ces écrits, dont beaucoup ne sont pas publiés, apportent très peu à notre sujet, et sont insignifiants, pour les périodes qui nous occupent, en regard de la riche documentation de première main fournie par les manuscrits ouïgours. Seul a une grande valeur le traité d'Ulug Beg, dont on attend encore une édition moderne. Rédigé en persan au milieu du XV^{e} siècle, il s'est largement répandu dans le monde musulman et, ensuite, en Europe, donnant les meilleures tables astronomiques de l'époque. Mais c'est l'œuvre, d'ailleurs géniale, d'un astronome, plutôt que d'un chronologiste. Ses rapports avec notre sujet ne sont que marginaux. Un bon manuscrit, utilisé par Osman Turan (B M), est le suivant :

N M – Ulug Beg, *Ziyj-i Gurgānī*, Bibliothèque de Sainte-Sophie (Aya-Sofya) à Istanbul, n° 2693.

Edition européenne, avec traduction latine:

N N – Ulug-Beig, *Epochae celebriores astronomis historicis et chronologis Chataiorum, Syro-graecorum, Arabum, Persarum, Chorasmiorum usitatae.* Edité par J. Gravius, Londres, 1655.

Nous aurons, pour une époque plus tardive, l'occasion de citer :

N O – Abulgazi, *Šejere-i-Terakime*, édition A. N. Kononov, Rodoslovnaja Turkmen, Moscou—Leningrad, 1958.

3) *Autres manuscrits*

Des manuscrits chinois transcrivant un original mongol de 1240 nous ont transmis l' « *Histoire Secrète des Mongols* » *(Yuan-tch'ao pi-che)*, qui est le plus ancien écrit mongol connu jusqu'à présent, et dont les datations intéressent notre sujet. Parmi les œuvres posthumes de Paul Pelliot figure une restitution de ce texte, avec une traduction partielle :

O A – Paul Pelliot, *Histoire Secrète des Mongols*, Paris, 1949.

Pour une traduction complète (en allemand), voir :

O A' – Erich Haenisch, *Die Geheime Geschichte der Mongolen.* Leipzig, 1948.

Concernant la langue et le calendrier des Comans (Kiptchaks) d'Europe vers l'an 1300, nous possédons un manuscrit européen du début du XIV^{e} siècle, retrouvé à Venise, et qui rassemble les notations faites par les Franciscains allemands et italiens qui ont évangélisé ce peuple turcophone. Ce célèbre *Codex Cumanicus* a été édité en fac-similé, et un index minutieux en a été établi :

O B – K. Grønbech, *Codex Cumanicus in Faksimile herausgegeben*, Copenhague, 1936.

O C – Même auteur, *Komanisches Wörterbuch*, Copenhague, 1942.

Une chronique russe tardive a conservé la fameuse « *Liste des Princes Bulgares* », qui joue un rôle essentiel pour la documentation de notre Chapitre X. Elle a été éditée en dernier lieu par :

O D – M. N. Tichomirov, *Vestnik Drevnej Istorii* 1946, n° 3 (17), 86/87 ; cf. D P, page 353.

Enfin, l'œuvre de Théophylacte Simocattès, en grec byzantin (VII[e] siècle), qui contient de précieuses informations sur les peuples d'Asie Centrale, a été éditée par :

O E – C. de Boor, *Theophylacti Simocattae Historiae*, Leipzig, 1887 ; cf. D Q.

Les renvois internes à notre propre ouvrage seront faits par Chapitres (en chiffres romains) et paragraphes (en chiffres arabes).

TRANSCRIPTIONS

Notre étude n'ayant pas de rapport avec la phonétique descriptive, nous éviterons la confusion qui résulte des notations phonétiques divergentes des nombreuses langues turques en adoptant une transcription phonologique unifiée, fondée sur le système généralement adopté pour le turc ancien et pratiqué, notamment, par F A, auquel nous renvoyons.

Nous ne modifierons ce système que sur un point de détail : la différence entre les réalisations pré-palatale et post-palatale des occlusives « gutturales », *k/q* et *g/ğ*, ne correspondant pas à une opposition fonctionnelle pour le turc proprement dit, du moins dans les textes que nous utilisons, nous renoncerons à la noter, ne retenant, conformément à notre principe phonologique, que les graphies respectives *K* et *G*.

Notre unification phonologique s'étendant, naturellement, au vocalisme, on ne devra pas s'étonner de ne pas trouver ici les graphies spéciales qui, pour différentes langues (notamment l'özbek), notent les nuances des réalisations phonétiques. Le lecteur qu'elles intéresseraient pourra se reporter à C A, où elles sont abondamment décrites pour chaque idiome. Nous serons toutefois obligé de recourir à une notation spéciale, conforme à C A, pages 695 et suivantes, pour les voyelles réduites antérieure et postérieure du tchouvache : respectivement, *ĕ* et *ă*.

Nous unifierons aussi les notations mongoles, selon les normes adoptées pour le mongol classique (cf. F G).

Nos notations toungouses seront celles de C H, et nous suivrons, pour les reconstitutions « altaïques », le système de C J.

Nos notations arabes seront latinisées selon l'usage suivi par M. Gaudefroy-Demombynes et R. Blachère dans leur *Grammaire de l'Arabe classique*, Paris 1942 (cf. pp. 19—20).

Pour le russe et le bulgare, nous suivrons la transcription latine internationale en usage chez les slavistes, en optant toutefois, s'agissant du cyrillique *X*, pour la notation *X*, au lieu de l'ambigu « *ch* » de la tradition allemande (remplacé parfois par « *kh* » dans des notations courantes).

Diverses autres langues, rencontrées incidemment, seront notées comme dans les ouvrages cités en référence.

Pour le chinois, nous suivrons la transcription française traditionnelle (celle, par exemple, du *Journal Asiatique*). Cette transcription ne permettant pas de retrouver les caractères chinois d'origine, nous renverrons à ces derniers, en donnant la référence des ouvrages où nous les avons rencontrés. Si nous n'avons pas adopté la transcription nouvelle en *pinyin* maintenant généralement adoptée par les sinologues, c'est parce que les ouvrages auxquels nous nous référons n'en faisaient pas usage : son emploi eût donc dérouté les lecteurs non sinologues soucieux de s'y reporter.

CHAPITRE I

LA PREHISTOIRE : DONNEES LINGUISTIQUES

1. Les plus anciennes informations historiques qui nous soient parvenues concernant le comput et les calendriers de peuples turcophones ne sont pas antérieures au milieu du VI[e] siècle de l'ère chrétienne. Ce sont de brèves remarques des annales chinoises sur les anciens Türk *(T'ou-kiue)* de Mongolie et sur les anciens Kirghiz *(Kie-kou)* du Haut-Iénisséï, que nous aurons bientôt l'occasion de commenter.

Si nous voulons remonter plus loin sans cesser de nous fonder sur des faits positifs, nous n'avons pas d'autres documents que les données linguistiques. Fort heureusement, elles sont abondantes et variées, en même temps que cohérentes, et s'étendent sur treize siècles. Grâce à elles, nous pouvons définir avec précision le système des notions et des mots qui, avant l'entrée dans l'histoire des peuples turcophones, correspondaient chez eux à des divisions fondamentales de la durée, à savoir : le « jour », le « mois lunaire », le « printemps », l'« été », l'« automne », l'« hiver », l'« année d'âge » et l'« année civile ». L'examen de ce système lexical, extrêmement stable et encore vivant aujourd'hui, nous apportera de précieux éclaircissements sur la façon dont les peuples proto-turcs, puis turcs, concevaient et exprimaient le déroulement périodique du temps.

Certes, la plupart des langues sont riches en expressions plus ou moins chronologiques (et souvent, en même temps, météorologiques) concernant les divers aspects de la journée ou de l'année : aube, lever du soleil, matin, midi, après-midi, soirée, coucher du soleil, crépuscule, nuit . . . ; ou encore : premières gelées, grands froids, dernières gelées, fonte des neiges, premières chaleurs, canicule, premiers froids, etc. . . Mais ce genre de vocabulaire ne nous apprend généralement rien que nous ne sachions sur les constatations humaines élémentaires en rapport avec les aspects concrets de l'écoulement de la durée.

Aussi ne retiendrons-nous ici que les mots présentant déjà un certain caractère comptable et dénotant un commencement de réflexion chronologique et d'organisation du temps, une prise de conscience collective de procédés élémentaires de comput.

2. Les plus anciennes données linguistiques turques datées sont des environs de l'an 700. A partir de cette date, nous possédons une suite presque ininterrompue de textes et, pour les temps modernes et contemporains, nous disposons d'un très vaste matériel, réparti géographiquement des provinces chinoises occidentales aux Balkans, et du Grand Nord sibérien au Sud de l'Iran. Nous proposerons d'abord, pour la clarté de l'exposé linguistique qui va suivre, un classement pratique des langues et parlers turcs, à la fois chronologique et géographique, et tenant compte des différenciations et apparentements dialectaux. En voici le schéma :

1) TURC ANCIEN

a) *Turc épigraphique*, en caractères « runiformes », du Haut-Iénisséï, de Mongolie, et du Bassin du Talas (VII^{e}—X^{e} s.).

b) *Uygur*, en écriture cursive, surtout de type sogdien, mais aussi, pour certains textes, en écritures manichéenne et brāhmī (X^{e} s. et suivants, la période « classique » se terminant au XIV^{e}).

c) *Turc karakhanide*, en caractères arabes pour l'essentiel, avec persistance partielle de l'alphabet uygur-sogdien (XI^{e} s.).

d) *Turc des inscriptions chrétiennes* de la région du Tchou, en caractères syriaques (XIII^{e}—XIV^{e} s.).

2) TURC MOYEN

a) *Turc khwârezmien et čagatay* du Turkestan, en caractères arabes (XIV^{e}s. et suivants, le čagatay « classique » étant celui du XV^{e} s. et du XVI^{e}). Les langues écrites mentionnées jusqu'à présent suivent toutes, avec une lente évolution phonétique et morphologique et des divergences limitées, une même tradition « littéraire », qui remonte au turc épigraphique ancien. Elles ne nous renseignent que très peu sur les différenciations dialectales, qui cependant ont dû exister dès la période la plus ancienne, et sont allées, dans l'ensemble, en s'accentuant. De ces différenciations, les langues mentionnées ci-après nous donnent de clairs témoignages :

b) *Coman—Kïpčak* d'Europe Orientale (avec des Comans christianisés) et d'Asie Antérieure et d'Egypte (avec des Mamelouks Kïpčak) ; notations en caractères latins et arabes (XIV^{e} et XV^{e} s.). Ce parler se répandra dans la Horde d'Or.

c) *Turc médiéval d'Anatolie et Vieil—Osmanlï*, bien attesté, en caractères arabes, à partir du XIV^e siècle. Période « classique » de l'osmanlï au XV^e s. et au XVI^e.

3) TURC MODERNE

Nous incluons dans cette rubrique les divers parlers turcs encore vivants, dont on a des témoignages à partir du XVII^e siècle, mais surtout au XIX^e et au XX^e. Sauf exceptions signalées, les formes que nous citerons seront les formes contemporaines. Nous n'encombrerons pas notre exposé de la description des divers systèmes graphiques (arabe, latin, cyrillique, etc.) employés pour les noter, ceux-ci étant étudiés en détail dans C A, auquel nous renvoyons.

Les 5 zones géographiques (N-E, S-E, Centre, N-O, S-O) correspondent en même temps à des groupements dialectaux d'origine génétique.

Nous laissons maintenant de côté et nous classerons à part (4) le groupe bulgar-čuvaš, parce qu'il se différencie linguistiquement, de façon très sensible, de l'ensemble des autres langues et parlers turcs anciens, moyens et modernes.

a) *Groupe du Nord-Est*

— *Yakut*, langue du Nord-Est de la Sibérie, sur le Cercle Polaire, anciennement partie intégrante du groupe des parlers turcs de l'Altaï—Iénisséï, dont elle ne s'est séparée qu'après le XIV^e siècle, sous la pression des Mongols ; cette langue isolée a subi de grandes transformations au contact des parlers sibériens non turcs.

— *Xakas*, désignation conventionnelle d'un groupe de parlers du Haut—Iénisséï (région d'Abakan), comprenant les dialectes *kïzïl*, *kača*, *sagay*, *koybal*, *beltir* et *šor* (cf. G M, carte hors-texte). Le dialecte *čulïm* en est proche.

— *Tuva*, groupe des parlers du plus haut bassin du Iénisséï (ancien Tannou—Touva), autrefois appelés *soyon* ou *uryanxay*; c'est de ce groupe que le yakut est génétiquement le plus proche. Le *karagas* lui est lié.

— *Altay*, groupe des parlers des Monts Altaï, anciennement appelé *oyrot*, avec les dialectes : *altaïen* proprement dit *(altay-kiži)*, *telengit* (comprenant le *tölös*), *teleut*, *kumandï* et *lebed (kü-kiži)*. Le *tuva*, ci-dessus, en est très proche.

b) *Groupe du Sud-Est*

— *Özbek*, héritier direct du čagatay, parlé surtout dans l'Uzbékistan soviétique (Taškent, Samarkand, Buxara) ; la langue écrite actuelle, fondée sur

le parler de Taškent, a une phonétique très iranisée ; les formes que nous citons dans nos comparaisons sont celles des parlers ruraux, plus conservateurs, qui servaient de base à la langue écrite précédente, notée en caractères latins (cf. F C).

— *Néo-Uygur*, parlé surtout dans le Sin-kiang (Turkestan Chinois), autrefois nommé *türkî* ou *taranči*.
— *Sarï—Uygur*, ou Uygur—Jaune, dans le Kan-sou chinois, avec son voisin géographique le *salar*.

c) *Groupe du Centre*
— *Kïrgïz*, parlé surtout dans la Kirghizie soviétique par les descendants des anciens Kirghiz du Haut—Iénisséï *(Kïrkïz)*, qui ont émigré vers le Sud-Ouest ; autrefois nommé *kara-kirghiz* ou *burut*.
— *Kazak*, parlé surtout dans le Kazakhstan soviétique ; rameau détaché du kïrgïz, et longtemps appelé, à tort, kirghiz par les ethnographes et linguistes (Radloff y compris).
— *Kara-kalpak*, au Sud de l'Aral, linguistiquement proche du précédent.
— *Nogay* du Caucase, influencé par les parlers kïpčak (cf. ci-après).

d) *Groupe du Nord-Ouest*
Son représentant ancien est le coman-kïpčak. Il réunit les langues suivantes :
— *Tatar de Kazan* et de sa région, héritier des parlers kïpčak de la Horde d'Or ; on peut y joindre le dialecte *mišär*, plus occidental.
— *Tatar de Sibérie*, issu du précédent lors de l'expansion sibérienne de la Horde d'Or, avec les dialectes *tobol* et *baraba*. Ne pas y inclure le soi-disant « tatar d'Abakan », qui n'est autre que le *xakas*.
— *Tatar de Crimée*, menacé d'extinction par les déportations qui ont suivi la seconde guerre mondiale.
— *Karay*, langue des turcophones caraïtes *(Karaim)* d'Europe Orientale, à Troki, Luck, et Halicz.
— *Kumuk* du Caucase.
— *Karačay* et *Balkar* du Caucase.
— *Baškir* de l'Oural (région d'Ufa), langue Kïpčak développée en milieu linguistique ouralien, avec d'importantes particularités phonétiques.

e) *Groupe du Sud-Ouest*
Issu des anciens parlers turcs occidentaux *oguz*, il comprend les langues suivantes :
— *Turc de Turquie* (Anatolie et Roumélie), avec ses divers prolongements balkaniques. Il avait pour langue littéraire l'*osmanlï*.

— *Gagauz*, langue des turcophones chrétiens de Moldavie, de la Dobroudja et du Nord-Est de la Bulgarie.
— *Azéri*, langue de l'Azerbaïdjan soviétique du Caucase (centre : Baku) et de l'Azerbaïdjan iranien (centre : Tabriz).
— *Türkmen*, parlé principalement dans le Turkmènistan soviétique. Très important pour la restitution des anciennes voyelles longues turques, qu'il est seul à avoir conservées presque intégralement (le yakut ne les ayant gardées que dans les monosyllabes non diphtongués).
— *Kaškay* et *Aynallu* de l'Iran du Sud-Ouest.

4) GROUPE BULGAR-ČUVAŠ

Détachées précocement de l'ensemble des autres langues turques par une migration vers l'Europe liée à celle des Huns, les langues de ce groupe ont subi une évolution très particulière, qui ne permet pas de les rattacher directement aux groupes précédemment mentionnés. Ce sont, en substance, la langue, depuis longtemps éteinte, des anciens *Bulgar* pré-slaves, et celle, encore vivante, des *Čuvaš* de la Moyenne-Volga :
— *Bulgar*, connu au XI^e^ siècle par quelques gloses très isolées de Kāšġarī (cf. N A et suivants), il n'a laissé que quelques vestiges écrits, essentiellement dans des inscriptions funéraires islamiques de la région de Kazan (XIII^e^ et XIV^e^ s.).
— *Čuvaš* contemporain, parlé à l'Ouest de la région de Kazan (centre : Čeboksary), avec une différenciation dialectale entre le haut-čuvaš, plus septentrional, qui a gardé une voyelle *o*, et le bas-čuvaš, plus méridional, base de la langue écrite actuelle, qui a uniformément fermé cet *o* en *u*.

* * *

3. LE « JOUR » et la « NUIT »

Tous les dialectes turcs, anciens ou actuels, aussi dispersés géographiquement et différenciés qu'ils soient, utilisent encore, pour désigner la « journée », un mot unique, qui remonte clairement à un prototype : **KŪN*.

On a : turc ancien et turc moyen : *kün* « jour » et « soleil » ; pour le turc moderne, groupes du Nord-Est, du Sud-Est, du Centre à l'exception des langues de la zone Volga-Oural (tatar de Kazan, mišär, baškir ; cf. ci-après) : même forme, avec les deux mêmes sens de « soleil » et de « jour ».

Avec de légères évolutions phonétiques et une limitation du sens à celui de « jour », on a : tatar de Kazan, mišär et baškir : *kön*; groupe du Sud-Ouest : *gün*; *bulgar* de la Volga : *kwän*; čuvaš : *kun*.

L'accord du yakut et du türkmen, qui ont l'un et l'autre un *ü* bref, atteste une brève ancienne, en dépit de la diphtongaison secondaire du bulgar, qu'on ne retrouve d'ailleurs pas en čuvaš.

On voit que, dans les attestations les plus anciennes et dans la grande majorité des langues modernes, les deux sens de « soleil » et de « jour » sont attestés simultanément. Même dans les langues où **kün* n'est plus employé couramment pour désigner le « soleil », il subsiste dans quelques expressions avec ce sens :
Groupe du Sud-Ouest : *gün dogdï* « le soleil s'est levé », *gün dönümi* « solstice ». (En vieil-osmanlï, *gün* « soleil » est bien attesté jusqu'au XV^e^ s. ; cf. G E, Vol. III, pp. 1861—1862).
Tatar de Kazan : *kön kïzdïra* « le soleil chauffe » ; *kön tuu* « lever du soleil ».
Baškir : *kön kïzzïra* « le soleil chauffe ». Tatar de Kazan et baškir : *kön bitä* « au grand soleil ».
Čuvaš : *kun tavrănni* « retour du soleil » = « solstice ».

4. Les autres mots qui, en concurrence parfois victorieuse avec **kün*, servent à nommer le « soleil » dans diverses langues turques ont un caractère nettement secondaire et sont dérivés, soit de **kün* lui-même, soit de racines exprimant l'idée de « chaleur ». Si l'on excepte les emprunts littéraires *šäms* à l'arabe et *äftäb* au persan, et quelques mots dialectaux très isolés (comme *čogaš*, en Anatolie, avec le sens premier de « forte chaleur », dérivé du turc ancien *čog* « braise ardente »), ils se ramènent à trois types :
1) Type **kuyaš*: turc moyen, coman, Groupe du Sud-Est, karay, lebed, šor : *kuyaš*; tatar de Kazan et baškir : *koyaš*; yakut : *kuÿās*. Pour ces mots, le sens de « chaleur solaire » est également attesté. Ce type est un dérivé d'un verbe conservé en yakut : *kuÿā-r-* « chauffer au soleil », « rôtir au soleil ».
2) Type **küyäš*: baraba : *küyös*, lebed : *kŏyŏš*, čuvaš : *xevêl* (= **küyäš*), avec, aussi, le sens de « côté exposé au soleil ». C'est une variante palatalisée du précédent, peut-être résultant d'une contamination avec le suivant.
3) Type **künäš*: groupe du Sud-Ouest : *günäš*; cf. uygur et teleut : *künäš* « lieu ensoleillé ». C'est évidemment un dérivé de **kün*, dont le sens premier est « lieu exposé au soleil ».

5. Il résulte des observations précédentes que les noms du « soleil » et du « jour » étaient identiques *(kün)*, à une date ancienne, dans les langues turques. Autrement dit, les Turcs anciens et Proto-turcs nommaient le

« jour » du nom-même du « soleil ». Un tel fait n'est pas isolé, et s'observe, notamment, en hongrois : *nap*, et en chinois : *je* (C S, N° 1492).

C'est un procédé sémantique tout à fait comparable à celui, très largement attesté dans le monde, et chez les Turcs eux-mêmes, qui consiste à appeler le « mois lunaire » du nom de la « lune ».

Il dénote une conception astronomique primitive du « jour », comme s'identifiant à « un soleil » apparu le matin et disparu le soir, remplacé le lendemain par un nouveau soleil, qui est un nouveau jour. Une expression turque ancienne comme *üč kün* « trois jours » signifie en réalité, primitivement, « trois soleils ». Une telle conception a pour corollaire que le début naturel du « jour » est défini par le lever du soleil (les autres définitions ne pouvant intervenir qu'ultérieurement, dans un usage savant fondé sur une science astronomique déjà évoluée). Elle est radicalement étrangère à la notion de « nycthémère » (notre « jour de 24 heures ») et oblige, comme toutes les observations qu'on peut faire sur l'usage courant des parlers turcs le confirme, à considérer les « nuits » à part, et à les compter séparément.

6. Pour désigner la « nuit », les langues turques n'ont pas une aussi parfaite unanimité que pour désigner le « jour » : le čuvaš a, en effet, un nom de la « nuit », *šĕr*, dont nous ne connaissons pas d'équivalent ailleurs (pas d'attestation connue pour le bulgar). Mais c'est sans doute là un accident secondaire, tous les autres groupes linguistiques turcs attestant un nom de la « nuit » se ramenant à un prototype : **TŪN*.

On a : turc ancien et moyen, groupe du Nord-Est (sauf yakut et tuva, cf. ci-après), groupes du Sud-Est, du Centre et du Nord-Ouest (sauf tatar de Kazan, mišär, baškir, cf. ci-après) : *tün* « nuit » ; yakut : *tün* « id. » ; tatar de Kazan, mišär, baškir : *tön* « id. » ; tuva et vieil-osmanlï : *dün* « id. ».

Dans les parlers modernes du Groupe du Sud-Ouest, **tün* n'est plus employé au sens de « nuit », parce qu'il a subi une évolution sémantique: turc de Turquie : *dün* « hier » ; azéri : *dünän* id. ; türkmen : *düyn* (= *dün*) id. Mais le vieil-osmanli *dün* « nuit », longtemps conservé dans l'expression : *düni güni* « nuit et jour », montre bien que le sens de « nuit » était également le sens premier du mot dans les parlers *oguz* du Sud-Ouest. De même, le dérivé turc d'Anatolie : *tün-ä-* « se percher pour passer la nuit », en parlant des poules.

Plusieurs parlers turcs présentent, concurremment à **tün* (ou à sa place : Sud-Ouest actuel), un nom de la « nuit » de type : **kĕčĕ*; karay de Troki : *käčä*; turc de Turquie et azéri : *geǰä*, türkmen : *gïǰä*. Mais cette signification est relativement récente. Elle dérive de celle de « soir, soirée »,

très généralement attestée pour ce mot, y compris dans les langues que nous venons de citer. Cf. uygur *kečä*; néo-uygur, sagay: *keǰä*; tuva: *keǰā*; yakut: *kiäsā* « soirée ». Ces mots sont dérivés de l'adverbe **kēč* « tard » (osmanlï: *geč*, türkmen: *gïč*, Kazan: *kič*, etc.). Ils ont d'abord signifié « tard », puis « dans la soirée »; puis « la nuit » dans les dialectes où **tün* prenait le sens d'« hier » (évolution que **kēčā* a subie à son tour dans šor, lebed: *keǰä*, Kazan: *kičä* « hier »).

Le čuvaš *kaś* « soirée » (et « nuit »!) représente **kēč*, sans suffixe de dérivation, de même que le nogay *keš* « nuit », employé en concurrence avec *tün*.

En définitive, si l'on excepte l'absence d'un équivalent phonétique čuvaš, tous les autres faits tendent à prouver que le nom turc général de la « nuit » était, à date ancienne, **tün*, avec une voyelle longue que permet de poser la comparaison du yakut et du türkmen *(tün* et *düyn)*.

7. Le « jour » et la « nuit » étant dénommés et comptés séparément, la notion de « nycthémère » est primitivement étrangère aux peuples turcophones. La seule façon d'en exprimer un équivalent consistait à dire « un jour et une nuit », ou « une nuit et un jour », selon le cas; cf. altay: *pir kün pir tün*. On pourrait multiplier les exemples d'expressions semblables dans les textes et les parlers turcs.

Le mot *konak* (šor), *konok* (altay, teleut, lebed) « une durée de 24 heures » représente un développement sémantique secondaire du mot *konak* (osmanlï: idem) « étape », dérivé du verbe *kon-* « se poser, faire étape ». Il est passé en mongol *(konok)*, ce qui pourrait indiquer un usage remontant à l'uygur du XIII[e] siècle, source des principaux emprunts turcs du mongol classique.

Un autre mot, pour lequel on n'a pas d'attestations anciennes, désigne notre « durée de 24 heures » dans les langues turques modernes du Groupe du Centre, dans la section septentrionale (Moyenne-Volga et Oural) de celles du Groupe du Nord-Ouest, ainsi qu'en čuvaš: kazak et kara-kalpak *täülik*, kirghiz *tölük*; tatar de Kazan et baškir *täülek*; čuvaš *talăk*. Le mot čuvaš est selon toute vraisemblance un emprunt au tatar de Kazan; les autres formes turques précitées sont, dans les langues respectives, l'aboutissement phonétique normal d'un ancien **tägülik*. D'autre part, Radloff (GA, III, 1013 et 1014) a noté, pour ce même mot, sous la forme *täülik*, dans un parler tatar de Sibérie Occidentale, le kŭrdak, le sens de « laps de temps » (« der Zeitverlauf »), et, sous la forme *täülük*, en kazak (qu'il appelle « kirghiz »; cf. plus haut, paragr. 2, 3° c), le sens de « durée complète »: *ǰïl täülügü* « tout au long de l'année » (« das ganze Jahr hindurch »).

Ces dernières significations de « temps complet » sont certainement antérieures à celle de « jour complet, nycthémère », qui en dérive visiblement. Le mot paraît bien comporter le suffixe *-lik* de dérivation dénominative à valeur abstraite, ce qui laisse supposer un radical **tägü* dont le sens serait « complet, complètement ». Or, on connaît bien en mongol, depuis le XIII[e] siècle (GS 147), un mot *tägüs* « complètement », encore vivant en khalkha *(tögs)*, en ordos (*tögös :* GT, II, 673 a), etc., au sens de « parfait, achevé, fini » ; il existe aussi un verbe mongol *tägüs-* (ordos *tögös-* id., ibid.) « être terminé, achevé ». Il semble d'autant plus opportun de rapprocher les mots turcs précités de ce nom et verbe mongols, que les langues où ils apparaissent sont celles de peuples qui, surtout après le XIII[e] siècle, ont vécu en étroit contact avec des Mongols.

De toute façon, pour **tägülik* comme pour *konak*, *konok*, l'acception de « nycthémère » n'est pas ancienne. On chercherait d'ailleurs en vain, dans les textes turcs de haute époque, un terme exprimant cette notion synthétique, que les langues turques modernes rendent généralement au moyen d'emprunts : par exemple, *sutka*, *sötkä*, du russe *sutki*, dans le domaine d'influence russe.

8. De même, il n'existe pas de mot turc ancien signifiant spécifiquement une « heure » (quelle que soit la division horaire adoptée historiquement : chinoise, arabe, ou occidentale). Le mot *öd* des calendriers uygur (ML, 112 b), pour traduire l'« heure » chinoise, a le sens général de « temps ». Les langues turques de culture islamique ont, depuis le XI[e] siècle (GB 478 a), emprunté l'arabe *sāᶜat* « heure ».

Le vocabulaire turc distingue bien des moments divers de la journée, mais il ne porte pas trace, primitivement, de mots évoquant une division horaire quelconque. Celle-ci s'est introduite progressivement, au cours des siècles, par emprunt à des civilisations voisines qui avaient déjà poussé les techniques de mesure du temps à un degré élevé de précision : essentiellement, les civilisations chinoise et islamique, qui d'ailleurs ont des systèmes horaires très différents.

9. L'examen comparatif des langues turques et l'étude des textes anciens montrent clairement que les peuples turcophones concevaient primitivement le « jour » de façon très concrète : c'est « un soleil », c'est-à-dire le temps qui s'écoule entre un lever et un coucher de soleil. Le soleil est assimilé à un être vivant, et ce que nous appelons son lever est sa « naissance ». En effet, les langues turques presque unanimes l'expriment au moyen d'une racine verbale **tog-* « naître » (et, factitivement, « accoucher ») :

turc ancien et moyen : *tog-*; turc moderne, Groupe du Sud-Est : idem ; Groupes du Nord-Est (sauf yakut), du Centre et du Nord-Ouest (sauf karay) : *tū*; karay : *tuv-*; Groupe du Sud-Ouest : *dog-*; čuvaš, avec suffixation, *tu-x-*.

Seul le yakut fait exception, avec un verbe *tagïs-* qui signifie « monter », ce qui est certainement une innovation, les autres langues du même groupe employant *tū-* (le Soleil est une divinité dans la religion des anciens Yakut).

Les expressions correspondant au français « le soleil s'est levé » (ou « le jour s'est levé ») dans les diverses langues turques se ramènent généralement à celle du turc ancien : *kün togdï* = « le soleil est né ».

Le coucher du soleil est, dans la grande majorité des langues turques (et dans tous les textes anciens), conçu, non comme une mort, mais comme une sorte de naufrage, un « enfoncement » (verbe *bat-*) : turc ancien *kün batdï* = « le soleil s'est enfoncé ».

Dans les conceptions anciennes des peuples turcophones, la « nuit », on l'a vu, est conçue et comptée à part. On peut faire des comptes de jours et de nuits, au moyen des noms de nombre. Il n'est pas question de la moindre abstraction de l'idée de « jour astronomique » (nycthémère). On reste en plein concret, en pleine perception sensible du « soleil-jour » et de la « nuit ».

10. LE « MOIS (LUNAIRE) »

Tout comme celui du « soleil-jour », le nom de la « lune-mois » remonte, dans toutes les langues turques, à un prototype unique : **ĀY*.

Le mot a partout les deux sens de « lune » et de « mois ». Les graphies du turc ancien ne permettent pas de noter la longueur de la voyelle, mais le coman (OC 30) a : « *aai*: luna », et la plupart des notations du turc moyen en caractères arabes ont deux *alif* initiaux, ce qui indique une longue, que confirme le turkmène : *āy*. Les autres langues ont : *ay*, à l'exception du yakut, où la diphtongue a, normalement, évolué en *ïy*, et du Groupe bulgar-čuvaš, qui a une forme à suffixe : bulgar du XIII^{e}—XIV^{e} siècle (LB) : *ayïx*, čuvaš : *oyăx*, *uyăx* = **ay-ïk*, seul exemple d'un tel élargissement du mot.

Ces données prouvent, ce qui n'a rien d'étonnant, que, selon une définition presque universelle, les anciens Turcs ne conçoivent de « mois » que lunaire, et le désignent du nom-même de la « lune » : cf. mongol *sara(n)*, tonguz *bēg*, hongrois *hó*, finnois *kuu*, chinois *yue* (CS, n° 3542), etc. (nombreux exemples indo-européens) « lune » et « mois ».

La constance avec laquelle le mot *ay* « lune-mois » apparaît dans les langues turques pour évoquer la menstruation (osmanlï : *ay başï*, littéralement « début de la lune » ; čagatay : *ay kör-* « avoir ses règles », littéralement « voir la lune », etc.) semble indiquer que, comme de nombreux peuples, les anciens Turcs établissaient un lien chronologique astro-biologique entre le cycle menstruel et celui des phases de la lune ; cf. latin *mēnses* « règles », pl. de *mēnsis* « mois », lui-même dérivé d'un ancien nom indo-européen de la « lune » qu'on retrouve en germanique *(Mond, moon)*.

11. Chez tous les peuples turcs anciens et modernes sans exception, la « lune », mois lunaire, commence à la phase obscure de l'astre (notre « nouvelle lune ») et va jusqu'à la phase obscure suivante. Cette définition est très répandue d'un bout à l'autre de l'Eurasie : c'est celle, par exemple, des Chinois, des Sémites, des Grecs anciens. Mais elle n'est pas universelle, certains peuples faisant partir le mois de la Pleine Lune (usage d'une partie de l'Inde ancienne). On peut cependant dire que les peuples d'Asie centrale avec lesquels les anciens Turcs étaient en contact faisaient, comme les Européens, commencer la lunaison à la phase obscure. La définition turque du mois s'inscrit donc dans un vaste ensemble de traditions communes à une grande partie de l'humanité. Elle ne devait pas se heurter avec celles des Chinois, puis des Arabes, principaux inspirateurs des Turcs médiévaux en matière de calendrier.

Nulle part il n'est question de mois solaires dans les traditions spécifiquement turques : ceux-ci apparaissent dans des sociétés turques islamisées comme des adaptations des mois agricoles des populations du substrat (calendrier syro-byzantin de l'Anatolie rurale), ou comme une vulgarisation des mois zodiacaux de l'astrologie islamique, elle-même tributaire de l'astrologie hellénistique. Faute d'un autre mot, ils sont encore appelés *ay* « lune(s) ».

12. Le lever et le coucher de l'astre lunaire sont exprimés dans les langues turques exactement comme ceux du soleil (cf. ci-dessus, paragr. 9). Ainsi, en turc ancien : *ay togdï* « la lune est née » (« s'est levée ») ; *ay batdï* « la lune s'est enfoncée » (« s'est couchée »).

Mais l'existence des phases lunaires entraîne la création d'un vocabulaire particulier. C'est pour la désignation de la Pleine Lune que l'on constate la plus grande uniformité. Dans les textes anciens comme dans les parlers modernes, cette phase maximale, que les traditions populaires s'accordent, comme prévu, à situer au 14e ou au 15e jour de la lunaison, est

appelée, comme en français et dans les langues européennes, « pleine », à partir du radical verbal **tōl-* « être rempli, être plein » :

turc ancien et moyen : *tōlun āy* (plus rarement : *āy tōlunï*); Groupe du Nord-Est : yakut *toloru ïy*, xakas *toldïra ay* (ou *ay tolïzï*), tuva *dolu ay*, altay *aydïŋ toluzï*; Groupe du Sud-Est : özbek *tolïk ay* ou *tolgan ay*, néo-uygur *toluk ay*, sarï-uygur *aynïŋ tolu*; Groupe du Centre : kïrgïz *tolgon ay*, kazak et kara-kalpak *tolgan ay*, nogay *tolï ay* et *tolgan ay*; Groupe du Nord-Ouest : tatar de Kazan, baškir *tulgan ay*, karačay-balkar et kumuk *tolgan ay*, karay *tolï ay*; Groupe du Sud-Ouest : osmanlï et turc de Turquie *dolun ay*, türkmen *dōlïn āy* (l'azéri littéraire emploie un mot arabe : *bädr*); Groupe bulgar—čuvaš : pas d'attestation en bulgar ; čuvaš *tulli uyăx* (haut-čuvaš *tolli oyăx)*.

Une telle constance dans l'expression (qui ne varie que phonétiquement ou par des nuances dans l'emploi des suffixes) indique certainement un usage commun à date ancienne.

13. Un peu plus confus, à première vue, est le tableau des expressions turques qui désignent ce que nous appelons la « Nouvelle Lune », et qui, chez tous les peuples turcophones sans exception, marque le début du mois lunaire.

C'est que le phénomène astronomique en question est, à la différence de la Pleine Lune, d'une observation difficile, voire impossible au moment de la néoménie vraie. En effet, quand elle approche de sa conjonction avec le soleil, la lune cesse d'être observable à l'œil nu (en dehors du cas très rare des éclipses de soleil). Cette invisibilité persiste jusqu'au moment où elle a suffisamment « dépassé » le soleil sur l'écliptique pour réapparaître à l'Occident vespéral, peu après le coucher du soleil, sous forme d'un mince croissant éclairé, dont la convexité est tournée vers le lieu du soleil disparu. Cette première réapparition dure très peu, la lune se couchant bientôt après, et son observation peut être gênée par la nébulosité ou par le relief.

Naturellement, les peuples turcophones ont tous observé l'existence d'une période « sans lune » (qui dure au moins deux jours, plus souvent trois, ou même quatre). Quelques-uns ont, pour la désigner, une expression consacrée, qui signifie « intervalle de(s) lune(s) » : kïrgïz *ay arasï* (qui signifie aussi « temps couvert » — avec des nuits sans lune visible), čuvaš *uyăx xušši* (qui signifie aussi « menstrues »).

Une croyance populaire anatolienne (EC 26) dit que, durant ce temps, « la Lune est dans le sein de sa mère » : *ay anası koynunda*. Elle paraît bien correspondre à la persistance d'une conception ancienne, car plusieurs par-

lers turcs vivants, éloignés les uns des autres et appartenant à plusieurs groupes, appellent le premier croissant visible « lune nouvelle-née » :

Groupe du Nord-Est : xakas *nā tōrān ay*; Groupe du Sud-Est : özbek *tugïlgan ay*; Groupe du Centre : nogay *yaŋï tuvgan ay*; Groupe du Nord-Ouest : tatar de Kazan *ay tū* (« naissance de la lune »), kumuk *yaŋï tuvgan ay*, baškir *yaŋï tïugan ay*; Groupe du Sud-Ouest : osmanlï *yäŋi togan ay*, türkmen *tăzä dogan āy*.

Cette liste serait certainement plus longue si nous disposions de dictionnaires plus détaillés.

14. Il y a, en tout cas, accord complet des parlers turcs pour appeler « lune nouvelle » la première phase croissante où l'astre réapparaît, et cela à l'aide d'expressions qui remontent toutes à un ancien **yaŋï āy*, ou, avec une variante de construction, **āy yaŋïsï* « nouveauté de la lune », à la seule exception de l'azéri et du türkmen, qui ont remplacé *yaŋï* « nouveau » par le persan *tāzä*, de même sens :
Groupe du Nord-Est : yakut *saŋa ïy* ou *ïy saŋata*, xakas *nā ay*, tuva *ay čāzï*, altay *yaŋï ay*; Groupe du Sud-Est : özbek *yaŋï ay*, néo-uygur *yeŋi ay*; Groupe de Centre : kïrgïz *ay ǰaŋïsï*, kazak *aydïŋ ǰaŋasï*, nogay *yaŋï ay*; Groupe du Nord-Ouest : tatar de Kazan *yaŋa ay*, karay, kumuk et baškir *yaŋï ay* (avec contraction, *yaŋïy*, en karay) ; Groupe du Sud-Ouest : turc de Turquie *yäni ay*, azéri *täzä ay*, türkmen *tăzä āy*; Groupe bulgar—čuvaš : čuvaš *šĕnĕ uyăx*.

Les autres langues altaïques (mongol : *šine sara*, tunguz-even : *bēg anŋamtan*), comme d'ailleurs les langues indo-européennes et, aussi, le chinois (CS, n° 2037), parlent aussi, en pareil cas, de « lune nouvelle ». Nous n'y voyons maintenant qu'une métaphore, mais les hommes ont cru anciennement que la lune, après sa disparition, était remplacée par une autre, nouvelle-née. Les traditions populaires turques ont gardé de nombreuses traces de cette croyance, qui sans doute fut universelle.

On notera qu'il y a, en turc, ambiguïté dans l'emploi du verbe **tog-* « naître, être enfanté », qui sert à la fois à exprimer le lever quotidien de la lune et sa « renaissance » mensuelle. Il semble bien qu'en turc ancien l'expression **āy togdï* était plus spécifiquement employée pour cette « (re)naissance », comme en témoigne l'osmanlï *ay-togdï* « moment de la nouvelle lune » (GF 282 b—283 a), ainsi que le plus ancien texte turc qui nous soit parvenu concernant les phases lunaires.

C'est un passage du *Kutadgu Bilig* (XI[e] s.) où un personnage allégorique, nommé précisément *Ay-Togdï*, explique en ces termes le sens symbolique de son nom (NE 90), dans les distiques suivants :

bu ay togsa ašnu idi-az togar
küniŋä bädüyür yokaru agar
tolun bolsa tolsa ažunka yarur
ažun halkï andïn yarukluk bulur
tükäl bolsa kör ay bu agsa ädiz
yana irlü türčir kitär körk-mäŋiz
yaruklukï äksür yana yok bolur
togar kečä azïn yana-ok tolur
mäniŋ bu özüm mä bu yaŋlïg turur
ara bar bolur ma ara yok bolur

« Quand cette lune naît, d'abord elle naît très petite.
Elle croît de jour en jour et s'élève en hauteur.
Quand elle est pleine, emplie, elle éclaire le monde.
Les habitants du monde trouvent en elle la clarté.
Quand elle est complète, vois, quand elle est montée haut,
Elle recommence à se désagréger, sa forme s'en va.
Sa lumière manque et elle disparaît de nouveau.
Elle (re)naît le soir petitement et s'emplit de nouveau.
Semblable est aussi ma nature propre,
Tantôt apparaissant et tantôt disparaissant. »

15. Une autre expression très répandue dans les langues turques comme équivalent de notre Nouvelle Lune, et qui doit remonter à une tournure ancienne, **āy baš̄ï* (avec *baš̄* « tête, début »), est plus spécifiquement employée pour désigner, non l'astre réapparaissant, « renaissant », mais, chronologiquement, le début de la lunaison, le commencement du mois lunaire :

Groupe du Nord-Est : xakas *ay pazï*; Groupe du Sud-est : özbek *ay bašï*, néo-uygur *ay bešï*; Groupe du Centre : kïrgïz *ay bašï*, kazak *ay basï*; Groupe du Nord-Ouest : tatar de Kazan *ay bašï*, kumuk *ay basï*; Groupe du Sud-Ouest : turc de Turquie et azéri *ay(ïn) bašï*, avec aussi le sens de « menstrues » ; le türkmen *āy bašï* s'est spécialisé dans ce dernier sens.

16. On peut être sûr, à la lumière des données linguistiques, confirmées par les traditions populaires, et corroborées par de nombreux textes, que, dès une haute antiquité, les peuples proto-turcs utilisaient les phases de la lune pour leur comput. Ils avaient un « mois lunaire » correspondant à notre « lunaison » et commençant, comme elle, à la phase sombre de l'astre. Ils appelaient ce mois du nom-même de la « lune », **āy*, les deux

notions étant pratiquement confondues, puisque le mois commençait avec l'apparition d'une lune « nouvelle », ou « nouvelle-née », après disparition de l'« ancienne », et finissait avec l'obscurcissement, la disparition de l'astre.

C'est là un élément fondamental de tous les calendriers turcs anciens et médiévaux. Il commande leur système de comput.

Ici encore, comme en ce qui concerne le « jour », qui est un « soleil », on est en pleine pensée concrète : le mois est « une lune », et on en a la perception directe. L'observation de l'aspect de l'astre, avec ses phases croissante et décroissante marquées en leur milieu par des quartiers (*yarïm ay* « demi-lune », dans plusieurs parlers turcs), indique à un œil exercé le moment de la lunaison où l'on se trouve, avec une bonne approximation. Cette approximation est surtout satisfaisante pour la Pleine Lune, qu'on peut reconnaître d'autant mieux, qu'elle se lève au moment où le soleil se couche. On dispose ainsi d'un des moyens les plus commodes pour apprécier l'écoulement du temps.

Les données linguistiques, à elles seules, ne permettent pas de déterminer avec précision le procédé employé pour la fixation de la Nouvelle Lune, la néoménie vraie (obscure) ne pouvant être observée directement. Il semble toutefois probable qu'en un stade archaïque on recourait à l'observation du premier croissant visible, comme, par exemple, dans cette terre d'élection de l'astronomie qu'était la Mésopotamie ancienne (AC 129).

LES QUATRE SAISONS

17. L'indice le plus caractéristique, selon nous, de la profonde unité du monde turc ancien en ce qui concerne les divisions chronologiques élémentaires est l'existence, dans toutes les attestations anciennes et dans tous les groupes dialectaux modernes, du yakut au čuvaš en passant par le kïrgïz et le türkmen, d'un système commun de dénomination des quatre saisons, qui sont aussi les nôtres, système dont les formes originelles se laissent immédiatement reconstituer ainsi :

**YĀZ* « printemps »,
**YĀY* « été »,
**KŪ̄Z* « automne »,
* *KĬŠ* « hiver ».

Les rares divergences observées proviennent d'altérations récentes, constatées historiquement, parmi des citadins turquifiés et dans leurs langues littéraires (osmanlï, čagatay et les langues écrites qui en sont issues).

Ces altérations consistent essentiellement en la confusion de **yāz* et de **yāy*, dans des régions climatiques où la « belle saison » (printemps + été) forme un ensemble peu différencié (Anatolie et Transoxiane), et en la pénétration, géographiquement très limitée, d'éléments de vocabulaire persans (*bahār* « printemps », *pāiz* « automne ») à une époque et dans des milieux où l'influence culturelle de l'Iran était considérable parmi des Turcs fraîchement islamisés. Dans les contrées mêmes où ces faits se sont produits, on constate chez les paysans et chez les nomades la persistance de l'ancien système, qui seul doit retenir notre attention pour les périodes ancienne et médiévale qui nous intéressent ici.

Nous passerons successivement en revue les quatre mots en question, dont les formes vivantes se ramènent toutes aisément aux prototypes, eux-mêmes bien attestés à date ancienne.

A) *YĀZ « PRINTEMPS »

18. Bien conservé, avec ce sens, en turc ancien et moyen : *yaz*, la longueur de la voyelle n'étant généralement pas notée, sauf dans les graphies pleines (avec alif) de Kāšġarī : *yāz*. Dans les parlers vivants, on a :
Groupe du Nord-Est : yakut *sās* (dont la comparaison avec le türkmen *yāz* ne laisse aucun doute quant à la longueur de la voyelle), xakas et tuva *čas*, altay *yas*; Groupe du Sud-Est : sarī-uygur *yaz*; Groupe du Centre : kīrgīz *ǰaz*; Groupe du Nord-Ouest : tatar de Kazan, kumuk, baškir *yaz* (avec un z interdental en baškir) ; Groupe du Sud-Ouest : azéri *yaz*, türkmen *yāz*; Groupe bulgar—čuvaš : čuvaš *śur*, haut-čuvaš *śor*; partout avec le sens de « printemps ».

En osmanlī et en čagatay, langues littéraires, puis dans les parlers urbains qui en proviennent ou en ont subi une forte influence, on assiste à la disparition de l'opposition **yāz/*yāy* « printemps/été », avec disparition de **yāy*, sauf dans les dérivés, et conception d'une « belle saison » indifférenciée, nommée uniformément *yaz*.

Toutefois, quand on a ressenti le besoin de nommer ce début de la « belle saison » qu'est le printemps, on a eu recours à l'épithète de précision *ilk* « du début, premier » : *ilk yaz* « début de la belle saison » (osmanlī, čagatay), ou bien au mot persan *bahār* « printemps » (osmanlī, čagatay ; azéri, özbek, néo-uygur). Quelques langues ont créé, encore, des expressions nouvelles : karay *yaz bašī* « début de la belle saison », nogay *yazlīk* (avec suffixe d'abstraction *-lik*; opposé à *yaz*, devenu l' « été »), kazak *köktäm* « période du reverdissement » (de *kök* « bleu, vert »).

Avec le temps, dans les langues écrites où **yāy* avait disparu, l'opposition « printemps/été » s'est recréée, sur des bases littéraires et scientifiques. Les mots de remplacement ci-dessus mentionnés ont été spécialisés dans le sens de « printemps », et *yaz* dans celui d'« été » : osmanlī et čagatay classiques, turc de Turquie, özbek, néo-uygur, karay, nogay *yaz*; kazak et karakalpak littéraires *ǰaz*.

B) *YĀY « ÉTÉ »

19. Le mot apparaît sans changement de sens en turc ancien et moyen : *yay*, la voyelle longue n'étant notée que dans des graphies pleines, avec alif, en caractères arabes (Kāšġarī) : *yāy*. On a dans les parlers vivants : Groupe du Nord-Est : yakut *say* (la diphtongaison ayant provoqué l'abrègement de la voyelle), xakas et tuva *čay*, altay *yay*; Groupe du Sud-Est : sarī-uygur *yay*; Groupe du Centre : kīrgīz *ǰay*; Groupe du Nord-Ouest : tatar de Kazan *ǰāy*, kumuk *yay*, baškir *yāy*; Groupe du Sud-Ouest : azéri *yay*, türkmen *yāy* (seule langue vivante à avoir conservé la longue); Groupe bulgar—čuvaš : čuvaš *śu*; partout au sens d'« été ». On voit que ce tableau est exactement complémentaire de celui de *yāz* « printemps ».

Au sujet de la disparition partielle, dans le domaine linguistique turc, de l'opposition *yāz/yāy*, avec pour conséquence l'emploi de *yaz (ǰaz)* au sens d'« été », on se reportera au paragraphe précédent. Ajoutons seulement que, dans certains parlers özbek citadins qui avaient servi de base à la langue écrite en caractères latins des années 1927—1940, la confusion des deux mots avait même abouti à une permutation d'emplois : *yaz* « été » et *yay* « printemps » (FC 249 a & 250 a).

Mais les parlers ruraux et nomades des domaines où l'opposition *yāz/yāy* a disparu dans la langue citadine la conservent isolément, avec le mot *yay* « été ». Elle est aussi conservée, avec les deux mots distincts, dans des textes ottomans et čagatay pré-classiques (XIV^{e} & XV^{e} s.). De plus, sans doute en raison de sa conservation chez les nomades transhumants, le mot *yay* « été » est resté dans le dérivé *yay-la-* « passer l'été (quelque part), estiver » et dans le dérivé second *yay-la-g* « séjour d'été, campement d'été », même dans les langues qui ne l'employaient plus sous sa forme non dérivée : özbek, néo-uygur, nogay, osmanlī et turc de Turquie *yayla-*, kazak et karakalpak *ǰayla-* « estiver » ; özbek *yaylav*, néo-uygur et nogay *yaylak*, osmanlī et turc de Turquie *yaylag*, *yaylak*, *yayla* (sens secondaire : « haut-plateau »), kazak et kara-kalpak *žaylau* « campement d'été ».

20. Il ne fait donc aucun doute que le proto-turc et le turc ancien avaient bien, pour l'« été », un mot **yāy*, distinct du mot **yāz* « printemps ». La confusion récente qui s'est produite entre ces deux mots dans une partie du domaine turc s'est hélas répercutée chez maints turcologues, enclins de ce fait à les identifier étymologiquement, en supposant une évolution, d'ailleurs exceptionnelle et sans exemples corrects, de *yaz* en *yay*. Or, les attestations anciennes et la comparaison dialectale montrent sans ambiguïté que, même si ces deux mots peuvent avoir quelque parenté étymologique (élément **yā-* commun), ce qui reste à prouver, ils n'en sont pas moins, phonétiquement et sémantiquement, bien distincts à l'origine.

C) *KŪZ « AUTOMNE »

21. La forme et le sens de ce mot sont parfaitement conservés en turc ancien et moyen : *küz*, dans des systèmes graphiques ne notant pas les longues, mais la graphie pleine en caractères arabes (avec waw, 2 fois sur 3) chez Kāšġarī indique bien une longue : *kūz*, confirmée par le türkmen (cf. ci-après). Dans les parlers vivants, on a :
Groupe du Nord-Est : *küs* (la longue qu'on attendrait en yakut a dû y être abrégée par l'influence de *kïs* « hiver », avec brève) ; Groupe du Sud-Est : *küz*; Groupe du Centre : *küz*; Groupe du Nord-Ouest : *kōz* en tatar de Kazan et baškir (ce dernier avec *z* interdental), *küz* ailleurs ; Groupe du Sud-Ouest : turc de Turquie *güz*, türkmen *güyz* (= *gūz*) — seule langue à conserver la quantité vocalique, une fois de plus ; Groupe bulgar-čuvaš : čuvaš *kĕr*; partout « automne ».

La seule exception notable est celle de l'azéri, qui a remplacé ce mot par *payïz*, emprunt au persan *pāiz*.

A côté de *güz*, l'osmanlï emploie, au sens d'« automne », la locution *soŋ bahār* « dernier printemps », du turc *soŋ* « fin » et « dernier », et du persan *bahār* « printemps ».

Ces rares anomalies n'ôtent rien au caractère certainement pan-turc, à date ancienne, de *kūz* « automne ».

D) *KĬŠ « HIVER »

22. Le mot et le sens sont attestés dans tous les parlers turcs vivants et dans toutes les langues écrites turques, anciennes et modernes, sans exception, avec partout une voyelle brève.

La forme est *kĭš*, sauf dans les langues suivantes, où le mot a subi une évolution phonétique normale à partir de **kĭš*: yakut, sagay, koybal,

sarï-uygur, kazak, kara-kalpak, karay de Luck, nogay *kïs*; xakas *xïs*; azéri et türkmen *gïš* (idem dans beaucoup de parlers anatoliens); čuvaš *xĕl*; partout « hiver ».

Nulle part, même dans les langues littéraires, ce mot n'a été remplacé par des emprunts, et nulle part il n'a changé de signification.

Il s'agit donc certainement d'un mot proto-turc, commun à tout l'ensemble linguistique.

* * *

23. Il résulte de tout ce qui précède que le système lexical : **yāz* « printemps », **yāy* « été », **kūz* « automne », **kïš* « hiver » devait être déjà constitué en proto-turc, tel que l'ont conservé, dans l'ensemble, les divers idiomes historiques du groupe turc, y compris le čuvaš, successeur du bulgar, qui se distingue nettement des autres langues turques par sa phonétique très particulière (l'évolution qu'il a fait subir aux mots précités, respectivement : *śur*, *śu*, *kĕr*, *xĕl*, en donne des exemples frappants).

Or, ce système, très précis, est aussi, linguistiquement, très original, car il ne correspond étymologiquement, que l'on sache, ni à celui du mongol, ni à celui du tunguz, ni à celui des langues finno-ougriennes, ni à celui d'aucun groupe linguistique connu, voisin ou non du groupe turc. C'est tout au plus si l'on peut faire quelques rapprochements isolés, sans identité de signification, tels que : turc *yāz* « printemps », hongrois *nyár* « été », qui peuvent remonter tous deux à un prototype antique **ńāŕ*. Mais le système turc ancien, avec ses quatre termes bien définis, reste linguistiquement isolé.

Cela signifie que la division de l'année en quatre saisons (correspondant aux nôtres) pourvues de quatre noms précis et stables est, dans l'ensemble turc, un fait linguistique préhistorique, bien antérieur à la différenciation historique des dialectes. Ce qui suppose un certain degré d'unité culturelle, donc sociale, chez les peuples proto-turcs, à une date antique.

24. Toutefois, au même titre que le « jour-soleil » ou que le « mois-lune », ces quatre saisons ne comportent pas de définition abstraite ni chronologiquement uniforme. Elles sont conçues concrètement, comme faits d'expérience météorologique et biologique, mais non pas comme déductions astronomiques.

Leurs durées varient empiriquement selon les régions climatiques, qui n'ont en commun, dans le monde turc, que leur situation boréale, en Eurasie : actuellement, entre le 30e degré et le 70e de latitude Nord ; anciennement, autant qu'on le puisse supposer, entre le 40e et le 60e environ, en tout cas de part et d'autre du 50e dans l'Asie continentale.

Ainsi, présentement, le « printemps », *sās*, commence, pour les Yakut du Grand-Nord, en notre mois de mai, après le dégel. Mais, pour les Comans d'Europe, vers l'an 1300, le premier mois de printemps était notre mars : *il-yaz ay 'marcius'* (OC 119). De telles divergences, qui devaient être moindres quand les peuples turcophones étaient moins dispersés qu'aujourd'hui, n'empêchent pas que, des Yakut aux Turcs de Turquie, la définition, non pas en date, mais en aspects concrets, du « printemps » est partout assez semblable : la poésie populaire, notamment, montre que le début de cette saison est rapporté au moment où, sauf en haute montagne, bien sûr, le dégel et la fonte des neiges s'étant produits, les plantes saisonnières commencent à reverdir et les herbes à repousser.

Des définitions analogues, toutes d'observation concrète, peuvent être obtenues, pour les autres saisons, par la comparaison des traditions populaires turques d'Europe et d'Asie. L'automne commence lorsque les feuilles des arbres à feuillage caduc se mettent toutes à jaunir : les Baraba de Sibérie méridionale, au XIX^e^ siècle, appelaient leur premier mois d'automne *sargak ay* « lune jaunissante » (et le suivant *yalaŋ agaǰ ay* « lune de l'arbre nu ») (GA I,7). Le début de l'hiver est généralement défini par les premières gelées persistantes et cette saison caractérisée par les grands froids : cf., chez les Baraba, *ulū sūk ay*, correspondant à décembre—janvier (id., ibid.), « lune des grands froids ».

Seule la limite concrète entre printemps et été manque, le plus souvent, de netteté, ce qui explique en grande partie les confusions entre *yaz* et *yay* signalées précédemment dans des dialectes, tous relativement méridionaux, où le « printemps » est très vite semblable à l'« été ». On s'accorde toutefois à considérer comme signes de l'été les plus fortes chaleurs, les jours longs et les nuits brèves, et spécialement la hauteur maximale des herbes, fait important pour les nomades pasteurs.

25. Les saisons de climat extrême, hiver et été, plus caractéristiques que les saisons intermédiaires, automne et printemps, jouent dans tous les parlers turcs un rôle prééminent pour résumer les oppositions climatiques saisonnières, si bien que, partout, le couple « été-hiver » ou « hiver-été » suffit, comme en français (« hiver comme été ») à condenser la diversité des saisons et à évoquer l'année entière dans le cadre de cette diversité : vieil-osmanlï *yayda kïšda* « été comme hiver » = « toute l'année » (GD I, 803), kïrgïz *ǰayï kïšï* « id. », etc.

Dans les divisions chronologiques de l'année en deux périodes principales (nos « belle saison » et « mauvaise saison ») qu'on observe dans les traditions de plusieurs peuples turcs, celle appelée **kïš* par extension com-

prend aussi l'automne, et celle appelée **yāy* aussi le printemps, et cela dans des langues où **kŭz* et **yāz* restent bien vivants : les Čuvaš, au XIX^e^ siècle, distinguaient dans l'année « six lunes d'hiver » et « sept lunes d'été » (GQ III, 178—179), ainsi que les Soyon du Haut-Iénisséï (GA I, 7) — ce compte « 6+7 » s'expliquant par le fait que l'année solaire comprend un peu plus que 12 lunaisons ; les yakut, à la même époque, divisaient l'année en deux périodes principales : *kïsïnnarï, sayïnnarï* « en hiver, en été ».

Ces faits sont si largement répandus dans le domaine linguistique turc, qu'ils doivent remonter à une période archaïque : dès une haute époque, outre la division de l'année en 4 saisons, les peuples proto-turcs devaient pratiquer simultanément une division globale de l'année en deux grandes périodes : printemps + été nommés, en gros, « été », **yāy*; automne + hiver nommés, en gros, « hiver », **kïš*. Cette double division, qui peut sembler banale à ceux qui, comme les Européens, la pratiquent également dans l'usage non scientifique, est bien loin d'être universelle, ne serait-ce que pour des raisons climatiques. Elle est caractéristique d'un ensemble qui comprend l'Europe, l'Asie Centrale, et l'Asie du Nord.

Nous avons insisté sur le caractère empirique et concret, dans les faits linguistiques, de ces divisions saisonnières : il est nettement confirmé par le fait qu'il n'existe aucun mot spécifiquement turc pour signifier abstraitement « saison ». Le concept de « saison » ou de « quatre saisons » est récent chez tous les turcophones et ne s'exprime dans les langues turques que par des emprunts, notamment à l'arabe (*mawsim* chez les Turcs islamisés, depuis le XI^e^ siècle).

Mais le vocabulaire turc, de contenu empirique et concret, des quatre saisons et des deux grandes périodes de l'année n'en constitue pas moins un système stable et bien affirmé. Sa structure est parfaitement nette, et il se prête, comme nous aurons l'occasion de le voir, notamment dans nos Chapitres IX et XI, à la constitution aisée de calendriers, eux-mêmes empiriques, d'une précision très suffisante en pratique.

Il ne faut donc pas en sous-estimer l'efficacité, qui est d'ailleurs la raison fondamentale de sa remarquable conservation.

L'ANNEE D'AGE

26. Les langues écrites turques anciennes et moyennes, à la seule exception du *bulgar* de la Volga (XIII^e^—XIV^e^ s.), ainsi que les parlers vivants, à l'exception du čuvaš, du karačay-balkar, et du tuva, opposent clairement, dans leur vocabulaire, l'« année d'âge » et l'« année de calendrier », et

désignent la première par des mots remontant à **YĀŠ*, la seconde par des mots remontant à **YĬL*.

Pour **YĀŠ*, on a :

turc ancien et moyen (sauf bulgar) : *yaš*, avec, dans les 3/4 des cas, graphie pleine (alif) chez Kāšġarī, donc : *yāš*, longue confirmée par le yakut et le türkmen ; parlers vivants, Groupe du Nord-Est : yakut *sās*, xakas et sagay *čas*, koybal *yas*, šor *čaš*, altay, teleut et lebed *yaš* ; Groupe du Sud-Est entier : *yaš* ; Groupe du Centre : kïrgïz *ǰaš*, kazak et kara-kalpak *žas*, nogay *yas* ; Groupe du Nord-Ouest : tatar de Kazan, tatar de Sibérie, tatar de Crimée, karay, kumuk *yaš*, baškir *yāš* ; Groupe du Sud-Ouest entier *yaš*, avec voyelle longue conservée en türkmen : *yāš* ; partout « (quantième) année d'âge » et « âge », et non pas « année de calendrier ».

Le Groupe bulgar—čuvaš a bien un représentant phonétique exact de **yāš*, mais avec les deux sens d'« année d'âge » et d'« année de calendrier » (le prototype **yïl* n'y étant pas du tout représenté) : bulgar de la Volga *ǰāl*, haut-čuvaš *śol*, bas-čuvaš *śul*.

Le karačay-balkar n'a conservé l'ancien **yāš* que dans le dérivé *yaš-a-* « vivre » (« prendre des années d'âge »), mais il exprime l'année d'âge avec le même mot que l'année de calendrier *ǰïl*, issu de **yïl*.

Son voisin caucasien le kumuk n'a pas une entière fermeté dans l'opposition de *yaš* « année d'âge » et de *yïl* : il emploie aussi, partiellement, *yïl* au sens d'« année d'âge ».

Le vocabulaire du tuva est assez original. Il n'a pas conservé le mot **yāš* au sens d'« année d'âge », mais seulement dans d'autres sens (« jeunesse, fraîcheur ») que nous étudierons plus loin. Il l'a remplacé, au sens de « (quantième) année d'âge », par le mot *xar* (= **kār* « neige »), dans des conditions qui ne se comprennent que dans le contexte géographique du pays, situé en haute montagne, aux sources du Iénisséï et sur son cours supérieur. L'enneigement annuel étant en ce climat l'événement le plus caractéristique de la succession des années, il a été pris comme critère infaillible du comput des années d'âge ; « quel âge as-tu ? » se dit en tuva : *kaš xarlïg sän* (= **kač kārlïg sän ?*) « combien de neiges as-tu ? »

D'autre part, le mot *xar* gardant son sens concret de « neige », la notion plus abstraite d'« âge » pouvait difficilement être rendue à partir de lui. C'est pourquoi, pensons-nous, le tuva, pour exprimer cette notion, a eu recours à un emprunt, en l'occurrence au mongol, proche voisin : tuva *nazï(n)*, adaptation phonétique normale du mongol *nasu(n)* « âge ». Un compromis s'est effectué entre *xar* « neige — année d'âge » et *nazï* « âge » par la constitution de l'expression *xar-nazï* « âge », concurrente de *nazï*.

En tout cas, le tuva (à la différence du bulgar—čuvaš et du karačay-balkar) continue, par d'autres moyens lexicaux, l'opposition générale entre « année d'âge » et « année de calendrier » *(čïl* = **yïl* en tuva) que l'on constate dans le groupe linguistique turc et qui n'est pas sans exemples ailleurs (cf. russe : *leta/god)*.

Le karačay-balkar lui-même, où *yaš-a-* « vivre » a gardé le souvenir de **yāš* « année d'âge », alors que toutes les langues du même groupe (Nord-Ouest) gardent l'opposition **yāš/*yïl*, a dû anciennement connaître cette opposition.

En définitive, seul le Groupe bulgar—čuvaš ignore totalement la distinction des autres groupes de langues turques entre **yāš* et **yīl* et n'atteste, aussi bien au sens d'« année d'âge » qu'à celui d'« année de calendrier », qu'un seul mot, remontant phonétiquement à **yāš*, alors que **yïl*, qui eût vraisemblablement, en čuvaš, abouti à **śĕl* (cf. *śĕlen* « serpent » = ** yïlan)*, n'y est connu d'aucune façon.

27. Partout, y compris dans le Groupe bulgar—čuvaš, où apparaît le mot **yāš*, sous les diverses formes que lui ont données des évolutions phonétiques normales, il a, comme d'ailleurs ses substituts récents dans les deux seuls parlers qui l'aient abandonné (tuva *xar* et karačay-balkar *ǰïl*), une signification précise et uniforme, qui est, non pas « années d'âge révolues », mais « *quantième* année d'âge ».

Partout aussi, dans l'ensemble du domaine turc, ce mot ou ses substituts s'emploient avec des *nombres cardinaux* pour exprimer la « *N*e *année d'âge* », que la plupart des langues européennes, dont le français, expriment par des *ordinaux*.

D'où une très fréquente confusion, imputable à la projection, par les turcologues, lexicographes et historiens occidentaux, de leurs propres habitudes linguistiques en matière de compte d'âge, dans un contexte turc fondamentalement différent. Beaucoup n'ont pas pris garde que, dans leur propre langue, l'ordinal (« Ne année ») correspond au cardinal turc de même nombre « N *yāš* », mais que le cardinal, qui pour eux exprime des années révolues, et non plus des années en cours, correspond au cardinal turc d'un nombre *supérieur d'une unité*.

L'enfant « de 5 ans » étant « dans sa 6e année » (pour s'en tenir aux références du français) et les langues du groupe turc ne comptant, sauf rares exceptions linguistiquement soulignées, que par « quantième année », son « *yāš* » sera, dans une langue turque, affecté du nombre « 6 ». Inversement, « 6 *yāš* . . . » = « 6e année » = « 5 ans révolus » ou plus brièvement « 5 ans ».

Il faut donc faire la *correction d'une unité dans le sens nécessaire* en passant d'une langue turque à une langue européenne, ou réciproquement, à moins que la langue européenne n'emploie un ordinal, ce qui est la solution la plus commode dans tous les cas où l'on veut s'en tenir à une chronologie exacte, immédiatement traduisible dans l'un ou l'autre sens.

28. Tout naturellement, l'erreur symétrique est bien souvent faite par les turcophones traduisant dans leur langue un texte occidental où un âge est défini par un nombre cardinal : ils traduiront « 5 ans » par « 5 *yāš* . . . », alors qu'il faudrait « 6 *yaš* . . . ».

Les turcophones de culture européenne, c'est-à-dire la plupart des intellectuels turcophones de Turquie et d'Union Soviétique, en arrivent fréquemment à transposer dans leurs langues les usages européens en matière de compte d'âge et à employer **yāš* au sens d'« ans révolus », ce qui est contraire à la tradition et à l'usage populaire (sauf mention expresse de l'*achèvement* de la N^{e} année, revenant à dire qu'on est dans la N + 1^{e}).

Ces confusions, en milieu turcophone, sont récentes. Elles doivent être écartées de l'étude des périodes ancienne et médiévale, où elles sont hors de question. Tout au plus remontent-elles à la fin du XIX^{e} siècle. Mais elles sont, pourrait-on dire, traditionnelles en milieu européen.

Sans gravité dans l'usage purement littéraire, elles peuvent même s'imposer au traducteur le plus scrupuleux dans le cas d'âges en chiffres arrondis (dizaines notamment) ayant une valeur approximative ou symbolique : nos « 20 ans » pourront et devront, sauf dans un texte de chronologie, être traduits par « 20 *yāš* . . . », leur équivalent littéraire, alors que l'expression « 21 *yāš* . . . », théoriquement plus exacte, n'aurait pas la même valeur d'évocation.

Mais ces confusions sont pleines d'inconvénients dès qu'il s'agit de chronologie, spécialement pour les biographies. Elles entraînent, dans un sens ou l'autre, une erreur d'un an éventuellement cumulée et peuvent fausser d'autant plus gravement l'interprétation historique, qu'elles passent généralement inaperçues. Les soi-disant incohérences de dates constatées, ici et là, dans la biographie de tel ou tel personnage historique turc (notamment des souverains, dont la chronologie est souvent prise pour référence des dates des événements) n'ont pas, le plus souvent, d'autre origine, et il serait, dans bien des cas, aisé de les surmonter, en tenant compte des observations qui précèdent.

Nous nous permettons d'insister particulièrement sur ce point, qui peut sembler vétilleux mais est, en fait, important, auprès des traducteurs et des historiens.

29. Afin de fixer les idées à ce sujet, nous donnerons quelques exemples de l'emploi de **yāš* dans divers parlers turcs vivants.

Dans la Turquie d'aujourd'hui, conformément à l'usage traditionnel et populaire, on dira :

On yašïna bastï « il vient d'entrer dans sa 10e année » (*on* = 10).

On yašïna girdi « il est entré dans sa 10e année ».

On yašïnï sürüyor « il est dans le cours de sa 10e année ».

On yašïndadïr « il est dans sa 10e année » = « il a 9 ans ».

On yašïnï doldurdu « il vient d'achever sa 10e année ».

On yašïnï bitirdi « il a achevé sa 10e année » = « il a 10 ans révolus ».

De ces expressions aux nuances variées, la plus fréquemment entendue est : *on yašïndadïr*, qui ne tient pas compte de la plus ou moins grande proximité d'un anniversaire dont la date exacte n'est pas toujours connue avec précision, surtout en milieu populaire.

Dans l'épopée kirghiz de *Manas*, qui appartient à la littérature orale vivante, on trouve, concernant le concept de **yāš (ǰaš)*, un passage très révélateur, noté pour d'autres raisons (étude du mot *müčöl)* par Osman Turan (BM 51) :

J̌irmi bäštä ǰašïŋ, ǰïlïŋ bars, törüm!

Ušu bïyïl müčölüŋ, törüm!

« Tu es dans ta 25e année (littéralement : ton **yāš* est dans 25), ton année (sous-entendu : de naissance) est le Tigre, mon seigneur ! // Cette année-ci, c'est ton *müčöl*, mon seigneur ! »

L'Année du Tigre est l'une de celles du cycle duodénaire dit « des Douze Animaux », dont nous aurons longuement l'occasion de parler. Le *müčöl*, terme technique de l'astrologie populaire kirghiz, est l' « anniversaire cyclique », le moment où l'on se retrouve dans l'année des Douze Animaux qui est celle de sa naissance. Pour se retrouver dans une même année du cycle, il faut avoir un nombre d'*ans révolus* multiple de 12 (ici : 24 ans révolus). Mais, alors que la notion de « multiple de 12 » est essentielle dans la conception du *müčöl*, même dans ce cas, comme on ne peut parler que de *quantième année* d'âge, on se sert du chiffre supérieur d'une unité (12 N+1) pour exprimer les « âges de *müčöl* » en **yāš (ǰaš)* : 13 ; 25 (ici !) ; 37 ; 49 ; etc.

Autres exemples :

En xakas actuel : *altï časxa kirdi* = « il est entré dans sa 6e année » (GM 313 a).

En yakut, vers 1850, on peut lire, dans l'autobiographie d'Ouvarovski, Yakut russifié (FF, Textes, 17) :

uon orduga altïs sāspar « dans ma 16e année », avec, exceptionnellement, l'ordinal *uon orduga altīs* « seizième », ce qui est contraire à l'usage panturc de compter les **yāš* en nombres cardinaux (influence du russe?) ; mais le même Yakut emploie aussi, plus normalement, des cardinaux (id., ibid.) : *uon orduga bīr-dăx ikki-lăx sāspïttan* « à partir de ma 11e ou 12e année », littéralement : « de mon **yāš (sās)* onze — douze ».

En čuvaš actuel : *vună śul ăšne kayrăm* « je suis entré dans (ma) 10e année » (FE 110), avec *vună* (=**ōn*) « dix », nombre cardinal.

Nous avons choisi à dessein des langues turques très différentes. On pourrait multiplier les exemples. A part des exceptions très rares, comme celle que nous venons de constater chez Ouvarovski, dues presque certainement à l'influence des langues européennes de culture, c'est partout le cardinal et non l'ordinal qui est employé dans les comptes d'âge, ce qui montre clairement que le sens de **yāš* est « quantième année d'âge ».

30. Une seconde acception, très voisine, que l'on constate dans l'ensemble du domaine turc pour le mot **yāš* quand il n'est pas précédé d'un nombre de compte, est celle d'« âge » en général. Cf. turc de Turquie : *gänč yašïnda* « dans son jeune âge » ; altay : *orto yaštu* « d'âge moyen » (GL 276 a) ; néo-uygur : *u mäktäp yešigä käldi* « il est arrivé à l'âge scolaire » (*yeš*, évolution phonétique de *yaš* devant *i* d'un suffixe) ; etc.

Il n'y a rien de surprenant dans ces emplois, non plus que dans ceux, constatés largement, du dérivé, **yāš-a-* « prendre des années d'âge » au sens de « vivre » : turc ancien et moyen, osmanlī, čagatay *yaša-* « vivre », kïrgïz *ǰaša-* « id. », baškir *yäšä-* « id. » ; etc.

31. Beaucoup plus étonnants, à première vue, sont les autres sens du mot **yāš*, qui se retrouvent avec une constance remarquable, en dépit de leur diversité, dans presque toutes les langues turques :

**yāš* signifie, en effet, sous ses aspects phonétiques variés plus haut mentionnés, « humide, humidité », « larme » (le plus souvent dans l'expression **köz yāšī* = « humidité de l'œil » — cf. čuvaš *kuś-śul'* « larme »), « frais, vert (végétal) », « nouveau-né, jeune (plante, animal, être humain) » ; exemples :

turc de Turquie : *yerlär yaš* « le sol est humide », *yaš čamašïr* « linge humide » ; *göz yašï* « larme » ; *yaš säbzä* « légume frais », *yaš odun* « bois vert » (*odun* « bois de chauffage ») ;

türkmen : *yāš* « larme », « tige et feuillage de l'oignon, de la pomme de terre, de la carotte, etc. », « qui n'est pas encore parvenu à l'état adulte », « jeune », « novice » (GI 859 a) ;

kïrgïz : *ǰaš* « larme », *ǰaš otun* « bois vert », *ǰaš kayïš* « cuir frais », *ǰaš sorpo* « bouillon de viande fraîche », *jaš bala* « jeune enfant », *ǰaštar* « les jeunes » ;
xakas : *čas pür* « feuillage frais », *čas ot* « jeune herbe », *čas ipäk* « pain frais », *čas odïŋ* « bois vert » ; *čas* « larme » (GM 313 a) ;
tuva : *karak čaši* « larme » (*karak* « œil »), *čaš* « nourrisson », *čaš nazïn* « enfance » (*nazïn* « âge », du mongol *nasun*), *čaš kadïŋ* « jeune bouleau », *čaš xar* « neige fraîchement tombée » (GN 500 b) ;
néo-uygur : *kōz yeši* « larme » ; *yašlar* « les jeunes » ; etc.

Dans presque toutes les langues turques (et déjà en turc ancien), c'est un dérivé de **yāš*, **yāš-ïl*, qui désigne la couleur « verte » :
turc ancien et moyen, čagatay *yašïl*, türkmen, avec conservation de la longue : *yāšïl*, osmanlï *yäšil*, néo-uygur *yešil*, altay *yažïl*, tatar de Kazan *yašel*, baškir *yäšel*, kïrgïz *ǰašïl*, etc. (le čuvaš *yešĕl* est un emprunt au tatar de Kazan), tous « vert ».

On trouve aussi, fréquemment, un dérivé **yāš-ar-* « verdir », « reverdir », en parlant des plantes, et aussi « se remplir de larmes », en parlant des yeux :
turc moyen *yašar-* « verdir », türkmen *yāšar-* « se remplir de larmes », tatar de Kazan *yašär-* « verdir, reverdir » et aussi « rajeunir », etc. ;
le turc de Turquie a des doublets :
yašar- « prendre l'humidité » et « se remplir de larmes (yeux) », *yāšär-* « verdir, reverdir ».

32. Ces acceptions diverses de **yāš* et de ses dérivés ont dérouté beaucoup de lexicographes, qui, bien qu'on soit en présence d'une racine unique, ont réparti ces mots en des rubriques distinctes, selon les sens (« âge », « jeune », « humide », « vert », « larme »), en réunissant toutefois généralement deux ou trois de ces significations. Presque tous les turcologues ont bien vu le lien sémantique étroit qu'il y a entre les sens d'« humide, frais » et de « vert » (plantes), entre ceux d'« humide » et de « larme », entre ceux de « frais, vert » (plantes) et de « jeune » (animaux, enfants). Quelques-uns ont même remarqué que le sens de « nouveau-né, jeune » rejoignait à la fois les sens précédents et celui d'« année d'âge ». Ainsi, dès 1901, l'excellent lexicographe ottoman Sami Bey (GG 1529 b), tout en consacrant une rubrique à part à *yaš* « quantième année d'âge », dit expressément qu'il faut rattacher ce mot, étymologiquement, à celui de la rubrique précédente, *yaš* « humide, frais, etc. ». Radloff (GA III, 240—243), quant à lui, réunit dans une seule et même rubrique toutes les acceptions précitées, en montrant bien leur répartition et leurs liens internes.

33. Cette remarquable floraison de sens divers apparaît aussi en mongol dans le radical **nīl-* (de **ńāl'-*, lui-même de **ńāš-*, qui est le prototype « altaïque » du turc **yāš*: cf., pour le tunguz, l'even *ńālakčā* et formes voisines = russe *syroj*, « humide, frais ; (bois) vert », GU 601 a) : mongol classique *nil-qa* « (enfant, animal) nouveau-né, dans sa première année d'âge ; (plante) nouvellement poussée » ; *nil-bu-sun* « larme » ; *nil-bu-* « cracher ». L'idée d'« humidité » réunit ces deux derniers mots, et, par l'intermédiaire de celle de « sève fraîche », rejoint le sens du premier, « plante nouvelle », d'où « nouveau-né », etc. Les mongolistes, à bon droit, ont toujours groupé ces mots sous une même racine.

Quel que soit le point de vue que l'on adopte quant aux rapports génétiques des langues dites « altaïques », le moins que l'on puisse admettre est l'existence d'un certain fonds de vocabulaire commun, à coup sûr archaïque, dont nous avons ici un exemple : un prototype **ńāš* (**ńāl'* dans l'aire tunguz et mongole) « humidité, fraîcheur, verdeur des plantes », a donné, d'une part, le turc **yāš* et ses dérivés, d'autre part le radical mongol **nīl-* et ses dérivés, et enfin le radical tunguz **ńāl-*, phonétiquement le plus conservateur, où le sens d'origine est également bien gardé. Räsänen (CI 19, note) rapproche aussi de cette série le hongrois *nyál* « crachat » (cf. mongol *nil-bu-* « cracher »), qui représente bien un ancien **ńāl*.

L'étymologie « altaïque » de **yāš* « quantième année d'âge » en turc est donc phonétiquement claire et le serait aussi sémantiquement si l'on parvenait à établir avec plus de précision le lien entre ce sens et celui de « verdeur des plantes », l'un et l'autre bien constatés en turc.

Or, un texte chinois du VI^e^ siècle concernant les *T'ou-kiue* (*Türk* de Mongolie), qui n'a pas été relevé par les étymologistes, donne, à notre avis, la clé du problème. Il s'agit d'un passage du *Tcheou-chou* (pour les années 557 à 581), traduit par Stanislas Julien dès 1864 (DL 335), cité ensuite par Vilhelm Thomsen (JB 175), et repris enfin par Paul Pelliot (BK 207), qui, tous, n'en ont considéré que la signification historique, sans voir son rapport avec le turc *yāš*. Il y est dit que les T'ou-kiue « *ne connaissent pas la succession des années, et ne les comptent que par l'herbe qui verdit* » (traduction Pelliot, l.c.).

34. Nous avons ici, grâce aux annalistes chinois, qui, au VI^e^ siècle, étaient déjà d'excellents connaisseurs des choses turques, l'explication étymologique parfaite du mot *yāš* « verdeur des plantes » et « quantième année d'âge » : c'est que les Turcs anciens comptaient primitivement les années qui s'écoulaient d'après le nombre de fois que l'herbe reverdissait (au printemps) — phénomène essentiel dans la vie des nomades pasteurs qu'ils étaient.

Cette coutume, d'une efficacité parfaite dans le secteur climatique des anciens Turcs (et même dans la zone plus vaste, mais toujours boréale dans son ensemble, occupée par leurs descendants linguistiques), permet de comprendre immédiatement l'emploi turc, au sens de «quantième année d'âge», du mot **yāš* « humidité, verdeur des plantes », emploi qui remonte certainement à une époque antérieure à la séparation historique des groupes dialectaux, puisqu'on le retrouve partout, y compris dans le Groupe bulgar-cuvaš, où *ǰāl*, puis *śol*, *śul*, signifient «année (en général)».

Dans des civilisations nomades où l'astronomie de position, en raison des déplacements fréquents, ne peut pas, pour des raisons matérielles, servir de base essentielle à la constitution d'un calendrier populaire annuel, il est certain que l'observation de phénomènes naturels très apparents, tels que ceux de l'évolution des plantes, ou encore, dans des cas particuliers (cf. tuva *xar* «neige» et «année d'âge», ci-dessus, paragraphe 26), ceux de la météorologie saisonnière, peut le plus commodément assurer des points de repère quasiment infaillibles. Le reverdissement printanier des herbes est, à cet égard, dans les zones géographiques en question, l'un des signes les plus évidents. Il joue, de plus, pour les éleveurs, un rôle économique de première importance, seconde raison fondamentale de son choix.

35. Nous touchons ici l'un des faits essentiels, constants, du comput annuel pratiqué par les peuples turcs anciens et médiévaux, tellement évident pour eux, qu'ils n'ont jamais songé à l'expliciter dans des monuments écrits.

Les Mongols des premiers temps historiques, tardifs en ce qui les concerne (XIII[e] siècle), ne procédaient pas autrement, pour des raisons pratiques et socio-économiques (élevage nomade) qui sont les mêmes : un auteur chinois, Meng-houng, cité par Kotwicz (BO 108), écrit, en 1221, que les Mongols comptaient alors les années d'après l'herbe nouvelle (et les mois d'après la lune, comme les Turcs). Le vieux nom mongol de l'«année (de calendrier)», mongol ancien (XIII[e] s.) *hon*, pluriel *hot*, mongol classique *on*, pluriel *ot*, nous paraît être, étymologiquement, le même mot que le turc *ot* «herbe». On sait que *h-* du mongol ancien représente la phase transitoire d'amuissement de l'ancien **p-* initial « altaïque », lui-même entièrement amui en turc, dès avant les premiers textes. Ce qui suppose, pour le mongol, un prototype **pon*, pl. **pot*, qui paraît confirmé par la reconstruction **bun* (approximative) du nom k'i-tan (pré-mongol, dialectal) de l'« année » effectuée par Louis Hambis (CO 127—128).

Les faits finno-ougriens, dans une région géographique contiguë à l'Ouest et dans un contexte semblable d'élevage transhumant, sont en entière concordance avec les faits turcs et mongols, ainsi qu'avait bien

voulu nous le signaler Aurélien Sauvageot, dans une note manuscrite à nous adressée en janvier 1956 :

« La notion de pousse de l'herbe associée à celle d'année est attestée dans les langues ougriennes, où le mot désignant l'herbe entre dans des expressions telles que :
hongrois *másodfű ló* « cheval de deux ans » (= « cheval de la deuxième herbe »), *harmadfű ló, marha*, etc. «cheval, bête à cornes de trois ans » (= « de la troisième herbe »).

Le hongrois *fű* « herbe » a pour correspondant en ougrien de l'Ob (vogoul-mansi et ostiak-khanti) *pum*. Szinnyei (*„Magyar nyelvhasonlítás"*, 7e éd.) relève en vogoul (mansi) :
kit-pum luw « cheval de deux ans » (*kit* « deux »),
xur"m-pum luw « cheval de trois ans » (*xur"m* « trois »).»

Sur ce point, Aurélien Sauvageot concluait (note précitée) : « Il n'y a donc aucune objection à opposer à l'hypothèse d'après laquelle le mot *yaš* signifierait originellement « herbe », ou plus exactement « herbe humide ». »

Enfin, dans cette même note, notre savant correspondant ajoutait, concernant un domaine sibérien contigu au domaine turco-mongol, une remarque pour nous des plus intéressantes :
« Le mongol *on* 'année' (mongol ancien *hon*, etc.) a pour correspondant en samoyède yourak le mot *po* (Sprogis le note même avec une occlusive glottale finale, ce qui laisse supposer un thème en *pon*-).»

Comme le suggère la communication précitée d'Aurélien Sauvageot, il semble bien qu'il faille rapprocher à la fois le samoyède yourak **pon-* « année », le pré-mongol **pon* « id. », l'ougrien *pum* (hongrois *fű*) «herbe » (et « année du bétail »), et enfin le pré-turc **pot*, correspondant exact du pluriel en *-t* du mongol **pon* : **pot*, devenu *hot* « années », d'où paraît bien venir le turc *ot* « herbe ». Le k'i-tan **bun* « année » serait, lui aussi, à rapprocher de cet ensemble, où le sens d'« herbe (nouvelle)» est conjoint à celui d'« année (nouvelle) », comme dans le turc *yāš*.

36. Le thème **pum* (ougrien) / **pon*, **pot* (samoyède yourak, mongol' turc) « herbe » et « année » et le thème **ńāl* (ougrien : hongrois *nyál*, cf· ci-dessus, tunguz *ńāl-*, mongol *nil-*)/**ńāš* (turc *yāš*, bulgar *ǰāl*, čuvaš śol' *śul*) « humidité des plantes, de l'herbe nouvelle » et « année nouvelle » nous paraissent l'un et l'autre témoigner clairement, dans une région géographique continue, chez des éleveurs transhumants, d'un procédé de comput annuel archaïque (mais continué jusqu'au XIIIe siècle au moins, chez les Mongols) qui consiste à fixer empiriquement le début de chaque nouvelle

année (en particulier pour compter l'âge du bétail, et aussi des humains) au reverdissement printanier des herbes, la comparaison linguistique la plus étendue se trouvant ici très positivement confirmée par le témoignage des historiens chinois du VI[e] siècle et du XIII[e].

Alors que le comput quotidien (*kün* « soleil-jour ») et mensuel (*āy* « lune-mois ») des plus anciens peuples turcophones était fondé sur une observation astronomique directe et concrète des levers et couchers du Soleil et des phases de la Lune, leur comput annuel, au moins pour les « quantièmes années d'âge » *(yāš)* du bétail et des humains, était fondé sur une observation « naturiste » d'une autre essence, mais non moins concrète et infaillible, celle du « reverdissement printanier des herbes » *(yāš ot*, dès le turc ancien — GB 245 b — « herbe nouvelle »).

L'ANNEE DE CALENDRIER

37. Le nom de l'« année de calendrier », ou de ce que nous appelons l'« année civile », c'est-à-dire l'« année de la société », sans référence à l'âge des individus, s'oppose, dans le vocabulaire de toutes les langues turques anciennes et modernes, du VII[e] siècle à nos jours, exception faite du Groupe bulgar-čuvaš et, dans les langues vivantes, du seul karačay-balkar, à l'« année d'âge » (**yāš*, sauf tuva: *xar*), et il a pour prototype commun une forme **YĬL* qui est représentée partout dans le domaine linguistique turc, sauf en bulgar-čuvaš.

On a : turc ancien et moyen *yīl*; Groupe du Nord-Est : yakut *sīl* (avec une brève que confirme le türkmen), xakas et tuva *čĭl*, altay *yīl*; Groupe du Sud-Est : *yïl*, *yil*; Groupe du Centre *ǰĭl* (nogay *yīl*); Groupe du Nord-Ouest : tatar de Kazan *yel* (pl. *yellar*), tatar de Sibérie (Tobol), tatar de Crimée, karay, kumuk, baškir *yīl* (dialectalement *il* en karay) ; Groupe du Sud-Ouest : turc de Turquie *yīl*, azéri *il*, türkmen *yīl*, avec une brève. Le mongol ancien *ǰĭl*, classique et moderne *ǰil* est un emprunt (début du XIII[e] s.) au turc uygur. Le yakut *ǰĭl*, à côté de *sĭl* phonétiquement normal, est un emprunt au mongol (cf. bouriate *ǰel*). Partout : « année (de calendrier) ».

38. L'opposition des concepts, exprimés par des mots différents, d'« année d'âge » et d'« année de calendrier » est générale en mongol, où *on* (ancien *hon*) « année de calendrier » (qui n'est remplacé par *ǰil*, du turc, que dans la datation, spécialement selon le Cycle des Douze Animaux uyguro-mon-

gol), s'oppose à *nasu(n)* « année d'âge ». Elle est, au contraire, absente du groupe tunguz : even: *aŋan(al)* « année(s) » et « âge » (GU 116 b et 248 b, articles *god* et *leta*). Et le vocabulaire du mongol, en l'occurrence, est différent de celui du turc. Selon nous, *on*, pl. *ot*, est à rapprocher de *ot* « herbe » du turc, cf. ci-dessus, paragraphe 35, et *nasun* serait un ancien **ńāsun*, avec accent initial, à rapprocher du turc *yāz* « printemps » (pour la finale, cf. mongol *dabusun* / turc *tūz* « sel », mongol *to'osun* / turc *tōz* « poussière »). En tout cas, l'opposition **yāš*/**yïl* n'est pas « altaïque » et elle n'est même pas pan-turque, puisqu'absente du Groupe bulgar-čuvaš, qui exprime par **yāš* les deux sortes d'années, indistinctement, et aussi, isolément, du karačay-balkar caucasien, qui, à l'inverse, les exprime l'une et l'autre par **yïl (ǰïl)*.

Bien que le procédé lexical soit différent, le fait sémantique de base est le même en karačay-balkar qu'en bulgar-čuvaš, à savoir l'absence d'une opposition entre les deux notions d'« année d'âge » et d'« année de calendrier », fondues dans une conception unique de l'« année » en général. Ce fait est d'autant plus remarquable, qu'il contredit ce qu'on observe partout ailleurs dans le domaine linguistique turc, où même le tuva, qui a perdu **yāš* au sens d'« année d'âge », a néanmoins maintenu l'opposition, en employant, face à **yïl (čïl)* « année de calendrier », le mot turc **kār (xar)* « neige » pour « année d'âge » et le mongol *nasu(n) (nazï)* pour « âge ».

39. Cette rencontre, dans l'exception manifeste, du karačay-balkar avec le bulgar-čuvaš peut s'expliquer, à notre avis, par un fait historique : le karačay-balkar, qui tend maintenant vers l'unité, mais où se distinguent encore, dialectalement, le karačay et le balkar, et dont les sujets parlants se différencient eux-mêmes entre Karačay et Balkar (Malkar), est une langue kïpčak (faisant partie du Groupe du Nord-Ouest des parlers turcs), apportée au Caucase par les Karačay kïpčak, et qui s'est progressivement imposée à un autre peuple turcophone, mais originellement d'un autre groupe linguistique, les Balkar (Malkar), descendants des Bulgar anciens du Nord-Ouest du Caucase (DH 232), qui, au VII[e] siècle, occupaient la région située entre le Kouban et la Mer d'Azov. Cette filiation, ainsi que l'étymologie par **bulgar* du nom des Balkar, est aujourd'hui bien établie, et s'appuie notamment sur des considérations linguistiques (CA 340—341), auxquelles on peut ajouter les présentes observations.

C'est, à notre avis, sous l'influence du substrat bulgar, où le nom de l'« année » était unitaire, que le karačay-balkar a abandonné l'opposition **yāš* / **yïl*.

A date ancienne, la seule exception à cette opposition parmi les peuples turcophones est donc, que nous sachions, celle des Bulgar et de leur groupe linguistique. Cette exception, pour être isolée, n'en a pas moins une signification historique très importante, car les Bulgar sont l'un des peuples turcophones que leur migration vers l'Ouest a le plus tôt détachés de l'ensemble turc : les Byzantins les connaissent, dans la région Mer d'Azov—Kouban, dès la fin du V^e siècle (DP 98) et les particularités extrêmes de leur phonétique ne peuvent s'expliquer que par un isolement précoce.

Le fait que les Bulgar emploient **yāš* pour les deux sortes d'années *(ǰāl)*, leurs descendants de la Volga, les Čuvaš, faisant d'ailleurs de même *(śol, śul)*, paraît bien indiquer que le mot **yīl* « année de calendrier » n'est pas « turc-commun », qu'il est en turc une innovation, comme la notion qu'il exprime, résultant d'un emprunt lexical et technique effectué après la séparation des Bulgar du reste des peuples turcophones (laquelle est antérieure à la fin du V^e siècle), mais aussi avant l'apparition des premiers textes turcs où *yīl* est attesté (VII^e/VIII^e siècles).

40. Il faut observer ici que la valeur sémantique de **yīl* est remarquable, parce que d'un ordre très différent de celles constatées jusqu'à présent pour les mots, fondamentalement turcs, **kün* « soleil-jour », **āy* « lune-mois », **yāš* « reverdissement- année d'âge », qui sont à la base du comput empirique des anciens peuples turcophones. Au lieu de traduire des constatations concrètes, astronomiques ou biologiques, **yīl* exprime une convention sociale : à la notion individuelle et sensible d'« année d'âge » comptée par le reverdissement de la nature, **yīl* oppose une idée collective et déjà en partie abstraite, celle d'« année de la société », comptée selon une règle commune à tout le groupe social, selon un certain calendrier (fût-il rudimentaire). La notion de **yīl* est la seule, parmi celles que nous avons jusqu'à présent passées en revue, où apparaisse fermement la conception, déjà évoluée, d'une chronologie objective valable pour toute une société, et non plus celle du vieillissement annuel des individus.

Son développement et sa fixation dans le langage sous une forme unique, commune, du VII^e siècle à nos jours, à tous les peuples turcophones autres que les Bulgar-Čuvaš, supposent un emprunt commun fait à une langue voisine par les turcophones d'Asie Centrale, à un moment compris entre l'exode bulgar (achevé vers la fin du V^e siècle) et le VI^e siècle. L'importance technique et sociale de l'emprunt est telle qu'il a dû s'imposer sous l'effet, fût-il accidentel, d'une dépendance culturelle et sans doute politique.

41. Outre les raisons ci-dessus exposées qui militent en faveur d'un emprunt, l'isolement lexical du mot *yïl* en turc ancien atteste, pensons-nous, une étymologie non turque. Le seul mot largement répandu qu'on lui puisse associer (et ce, dès le VII[e] siècle) est un dérivé formé par l'addition du suffixe turc *-ki* « qui est dans . . . » (FA, paragraphe 74), le même, par exemple, qu'on trouve dans *āy-kï* « qui est dans le mois (lunaire) », « mensuel ».

Ce dérivé, *yïl-kï*, signifie étymologiquement « de l'année » et a désigné d'abord le « bétail né dans l'année », puis, généralement, le « gros bétail », et tout particulièrement la «manade de chevaux ». Le sens étymologique est déjà estompé dans les premiers textes (vers 700), ce qui suppose une certaine évolution antérieure, d'au moins un siècle.

Les emplois épigraphiques les plus anciens de *yïlkï* (HL 142) sont clairement au sens de « bétail » (en général), confirmé expressément, au XI[e] siècle, par Kāšġarī (GC 784). Vers 1300, en coman, est consommée l'évolution vers le sens spécifique de « manade de chevaux » (OC 133). Dans les parlers vivants, on a :
Groupe du Nord-Est : yakut *sïlgï* « cheval », xakas et tuva *čïlgï* « manade de chevaux », altay *yïlkï* « cheval » ; Groupe du Sud-Est : *yïlkï*, *yilki* « manade » ; Groupe du Centre : *ǰïlkï* « cheval » et « manade » (nogay : *yïlkï*), avec, en kïrgïz, parallèlement, le sens ancien : « qui est dans l'année », « de l'année », dont il faut souligner la conservation ; Groupe du Nord-Ouest : tatar de Kazan *yelkï* « cheval de manade », kumuk *yïlkï* « manade », baškir *yïlkï* « cheval », Groupe du Sud-Ouest : turc de Turquie *yïlkï* « troupe de chevaux ou d'ânes », azéri *ilxï* « manade », türkmen *yïlkï* « manade, chevaux ». Comme on devait s'y attendre, le Groupe bulgar-čuvaš, qui ignore **yïl*, n'a pas non plus de représentant de **yïl-kï*. Ce fait, joint à la survivance de l'emploi kïrgïz au sens de « qui est dans l'année » *(ötkön ǰïlkï* « de l'an dernier », etc.), confirme l'étymologie du mot par **yïl* « année ».

42. Le sens étymologique de **yïlkï* « (bétail) né dans l'année » rejoint exactement la signification, encore vivante, d'un mot mongol tout à fait parallèle et que nous avons déjà évoqué (ci-dessus, paragraphe 33) :
mongol ancien *nïlqa*, mongol classique *nilqa* « (enfant ou animal) né dans l'année » et « jeune bétail ».

Il est peu vraisemblable qu'il s'agisse là d'une rencontre de hasard, et nous pensons devoir rapprocher étymologiquement les deux mots. Dans ces conditions, l'emprunt turc archaïque (non bulgar-čuvaš) *yïl* serait le correspondant phonétique du radical mongol de *nïlqa*, *nïl-*, qui serait ainsi

attesté au sens d'« année d'âge », du moins de façon indirecte et dans cet emploi particulier. Le turc *y-* est le correspondant phonétique normal du mongol *n-* (CJ 36—39), et l'emprunt aurait alors exactement la forme attendue.

On se trouve donc ramené, pour **yïl* « année de calendrier », à la même étymologie « altaïque » que pour **yāš* « année d'âge » (cf. ci-dessus, paragraphe 33), c'est-à-dire à un prototype **ńāš (*ńāl'* dans l'aire mongole et tunguz), dont on a déjà vu que le mongol *nïl-* est le représentant, et dont le sens premier est « humidité, verdure », l'année se définissant par le « reverdissement (des plantes) ». Mais ce prototype, à voyelle longue, n'a pu donner directement en turc *yïl* (que le yakut et le türkmen s'accordent à attester avec une brève), mais seulement : *yāš*, etc., bulgar *ǰāl*, čuvaš *śol*, *śul*.

Le mot turc (non bulgar-čuvaš) ne peut passer, à notre avis, que par l'intermédiaire d'un pré-mongol **nïl* (ou **ńïl*), dont il est l'emprunt, où le sens d'« année » avait, anciennement, la même origine que celui de *yāš*: « reverdissement annuel », mais qui, dans des conditions historiques privilégiées, marquées sans doute par une certaine hégémonie du peuple linguistiquement pré-mongol qui l'employait, en est venu à signifier « année civile », « année officielle du groupe social », « année de calendrier », et s'est imposé, comme tel, aux turcophones d'Asie Centrale (et non aux Bulgar émigrés en Europe).

43. Quant à dire quel était ce peuple linguistiquement pré-mongol dont l'hégémonie sur les turcophones d'Asie Centrale a entraîné chez eux l'adoption du concept d'« année de calendrier » et du mot pré-mongol **ńïl* (devenu en turc *yïl*) pour l'exprimer, c'est une question qui, en l'état actuel de nos connaissances, ne peut être tranchée radicalement. Nous essaierons cependant, sous toutes réserves, de l'aborder.

L'absence de **yïl* chez les Bulgar nous paraît exclure, pour son emprunt par les turcophones, une date trop haute, car les Bulgar, apparus aux confins de l'Empire Byzantin, près du Kouban, vers la fin du V^e^ siècle, et dont la migration semble liée à celle des Huns d'Europe, qui n'apparaissent, sur la basse Volga, que vers l'an 374 (DH 117), ne devaient guère avoir quitté la masse des peuples turcophones d'Asie Centrale que vers le milieu du IV^e^ siècle. D'autre part, la présence du mot *yïl* dans les premiers textes épigraphiques turcs, qu'on peut situer aux environs de l'an 700, mais dont la langue, sorte de *koinê* liée à la domination des Türk (T'ou-kiue), doit s'être fixée à partir du début de cette domination, au milieu du VI^e^ siècle, exclut, à notre avis, pour l'emprunt de *yïl*, une date postérieure au milieu du VI^e^ siècle.

Ce serait donc entre 350 et 550 environ de l'ère chrétienne que les Turcs d'Asie Centrale auraient emprunté *yïl* (de **ńïl*) à un peuple pré-mongol dominateur. Dans ces conditions, ce peuple aurait toutes chances d'avoir été celui des Jouan-jouan pré-mongols (DH 104 ; DQ 356 et note 292), qui précisément ont dominé les Türk (T'ou-kiue) de l'Altay et de Mongolie dans la première moitié du VI^e^ siècle, jusqu'en 552 (DM 221—222, 230). Cette hypothèse, que nous retiendrons jusqu'à plus ample information (qui pourrait nous venir de documents nouveaux), rendrait bien compte des faits linguistiques et cadrerait bien avec ce que nous savons de la chronologie des événements historiques. Pour plus de clarté, nous la formulerons en ces termes :

44. A une date antique existait, dans le fonds de vocabulaire commun aux peuples de langues turques, mongoles et tunguz, dites « langues altaïques », un thème **ńāš (*ńāl')* « humidité, verdeur de la végétation », bien conservé avec sa forme et son sens en tunguz (even *ńāl-* dans *ńālakča* « humide, frais, vert »).

Conformément aux lois normales de leurs phonétiques respectives (CJ 97—98 notamment), les langues pré-turques auraient donné à ce thème la forme **yāš*, et les langues pré-mongoles la forme **ńïl*. Comme les Pré-Turcs et les Pré-Mongols avaient coutume de compter les années par « reverdissements » de la végétation, ce thème, qui par ailleurs conserve encore dans les langues turques et mongoles les valeurs d'« humidité, fraîcheur, verdeur », aurait donné chez eux un nom de l'« année » ainsi conçue (turc *yāš* « quantième année d'âge », avec conservation du sens plus général d'« année » en bulgar-čuvaš *ǰāl, śol, śul* ; mongol ancien *nïl-qa*, classique *nil-qa* « né dans l'année »).

Dans la première moitié du VI^e^ siècle de l'ère chrétienne, les Türk (T'ou-kiue) de l'Altay et de Mongolie et les peuples turcophones qui leur étaient liés auraient emprunté à leurs dominateurs pré-mongols, les Jouan-jouan, leur nom de l'« année », **ńïl*, sous la forme *yïl* (avec traitement normal de **ń-* en **y-*). Ce nom de l'« année officielle » des dominateurs aurait dès lors désigné l'« année civile », l'« année de calendrier » définie dans le cadre politique et social, entraînant une distinction avec le vieux thème turc **yāš*, désormais spécialisé au sens de « quantième année d'âge ». D'où la création de l'opposition conceptuelle et lexicale *yāš/yïl*.

Les Bulgar, qui, dès avant la fin du V^e^ siècle avaient émigré vers le Kouban et la Mer d'Azov, qui n'avaient pas subi la domination des Jouan-jouan, et qui ne subirent pas ensuite celle des Türk (T'ou-kiue), n'ont pas, eux, emprunté le mot *yïl* et ne connaissent donc pas cette opposition, non

plus que leurs descendants les Čuvaš (et même les Balkar). Ils continuent, aux XIII^{e}—XIV^{e} siècles (Inscriptions funéraires de la Volga), à nommer l'« année » en général, d'âge ou de calendrier, au moyen du thème pré-turc **yāš*, devenu chez eux *ǰāl*, usage qui se perpétuera chez leurs descendants linguistiques les Čuvaš (haut-čuvaš *śol*, bas-čuvaš *śul*). Les descendants des Bulgar du Caucase, les Balkar (Malkar), ne conserveront pas ce thème au sens d'« année », mais ils n'en acquerront pas pour autant l'opposition conceptuelle entre les deux sortes d'années, qu'ils exprimeront l'une et l'autre d'un seul mot, *ǰïl* (= **yïl*), du kïpčak, du moins quand ils auront été linguistiquement « kïpčakisés ».

45. Chez les turcophones non bulgar-čuvaš, le mot *yāš* « quantième année d'âge » et ses avatars phonétiques resteront longtemps liés au sens étymologique de « reverdissement », l'habitude se maintenant de compter les années d'âge des humains et du bétail par reverdissements printaniers (cf. un vestige d'une conception analogue dans le français « vingt printemps » pour « vingt ans d'âge »).

Au contraire, le mot d'emprunt *yïl*, bien qu'ayant la même signification étymologique lointaine, ne sera pas du tout senti par les turcophones comme lié à ce phénomène saisonnier, et sa définition à la fois plus abstraite et sociale d'« année de calendrier » lui permettra de désigner successivement les divers types d'année civile (ou religieuse) que les peuples turcs adopteront sous l'effet de dominations étrangères, d'emprises culturelles, ou de conversions religieuses, même au cas où l'« année » en question, comme celle du calendrier musulman, viendrait à n'avoir plus de relation avec des critères saisonniers quelconques.

On saisit donc toute l'importance de cette acquisition linguistique et conceptuelle, qui, à partir, pensons-nous, du VI^{e} siècle, permettra d'emblée aux peuples turcophones d'adopter des systèmes chronologiques à références objectives et définis selon des conventions en partie abstraites.

LA NUMERATION

46. Après avoir passé en revue les divers mots turcs qui désignent des divisions fondamentales du temps et dont l'ensemble organisé permet la constitution de calendriers, il nous reste à jeter un rapide coup d'œil (une étude approfondie nous entraînerait trop loin) sur le système de numération dont pouvaient disposer, pour leur comput, les Proto-Turcs et les Turcs anciens.

Avec des nuances diverses, les systèmes turcs de numération sont tous de type décimal. De « 1 » à « 10 », toutes les langues turques connues, Groupe bulgar-čuvaš inclus, ont le même système de nombres, dont on peut poser comme suit les formes anciennes :
**bīr* « 1 » ; **ekki* « 2 » ; **üč* « 3 » ; **tŏrt* « 4 » ; **bēš* « 5 » ; **alttï* « 6 » ; **yetti* « 7 » ; **säkkiz* « 8 » ; **tokkïz* « 9 » ; **ōn* « 10 ». (Il n'y a, naturellement, pas de « zéro », notion toute moderne, récente en Europe même.)

47. De « 11 » à « 19 », les hésitations commencent. Il y a deux procédés concurrents, dans les textes épigraphiques anciens et en uygur. Le premier, qui paraît plus archaïque, consiste à considérer les nombres supérieurs à « 10 » comme appartenant déjà à la série de « 20 » :
turc épigraphique, uygur (VIII^{e}—XIV^{e} s.) : *bir yegirmi* « 1 ; 20 » = « onze » ; *ekki yegirmi* « 12 » ; etc . . . ; *tokkuz yegirmi* « 19 » ; *yegirmi* « 20 ».

La même conception régit, dans ces textes, la constitution des autres nombres composés de dizaines et d'unités : notre « 37 » est « sept quarante », notre « 52 » est « deux soixante », etc . . . Il faut comprendre ces nombres comme « 7 dans la série qui aboutit à 40 », « 2 dans la série qui aboutit à 60 ». De toute façon, il y a là un procédé de numération tout différent du nôtre, comme de celui des Chinois, et révélant une mentalité pré-scientifique. On observe des vestiges germaniques d'un système « prospectif » analogue dans les nombres fractionnaires d'heures de l'allemand : *halb zehn* (« 1/2 ; 10 ») = 9 h 1/2.

48. Le second procédé, qui apparaît dès 732 et 735 dans les Inscriptions de l'Orkhon I et II, en Mongolie Centrale (CB 203), où il coexiste avec le premier, est beaucoup plus proche de notre façon de compter (et de celle des Chinois, dont il a pu subir l'influence). Il consiste à énoncer d'abord la dizaine « remplie », à la faire suivre du mot *artukï* « son supplément » (forme possessive de 3^{e} personne de *artuk* « ce qui est en plus »), et à énoncer enfin l'unité qui constitue ce « supplément » : *kïrk artukï yetti* « quarante, son supplément : sept » = « 47 » (Orkhon I, Est, 15 : HI 36), à côté de *bir kïrk* « un quarante » = 31, dans le même texte (Orkhon I, Nord, 2 : HI 48), an 732. *ottuz artukï bir* « trente, son supplément : un » = « 31 » (Orkhon II, Est, 28—29 : HI 62), peu après *ekki ottuz* « deux trente » = « 22 », dans la même inscription (Est, 25 : HI 60), année 735 ; quatre autres exemples de la construction avec *artukï* dans ce texte, pour « 33 », « 34 », « 38 » et « 39 » (HL 73).

Cet emploi, apparemment archaïque lui aussi, de *artukï* a persisté en yakut (sous la forme *orduga*) jusqu'au XIX^{e} siècle : *uon orduga bïr* = **ōn artukï bïr* « onze » (FF, Textes, 17).

Il n'est guère attesté dans les manuscrits uygur (où les influences culturelles chinoise et indo-iranienne sont assez puissantes) que pour des grands nombres :
beš yüz artukï ekki ottuz . . . « cinq cents, son supplément : deux trente » = « 522 » (FA 104, d'après MA), dans un texte manichéen de Xočo, près de Turfan, composé en 795 (MA 39).

Pour les nombres compris entre 10 et 100, les manuscrits uygur conservent longtemps le premier procédé décrit au paragraphe précédent :
bir yegirmi . . . « onze », dans un calendrier de 1367, à Turfan (ML 17).

49. Mais on y trouve aussi, dans des textes tardifs, un procédé nouveau, sans doute d'influence chinoise (renforcée par l'usage des chiffres chinois et indiens), qui consiste

simplement, comme dans le français « dix-huit », à faire suivre les dizaines des unités, sans emploi du mot *artukï*:
10 säkkiz (chiffre indien « 10 »+ écriture), à lire : *on säkkiz* « 18 » (ML 11), à la fin d'un calendrier de 1368 à 1370, où l'on a précédemment *üč yegirmi* « 13 » (ML 10), selon l'ancien procédé (texte de Turfan).

Une numération de type moderne, conforme à la conception chinoise et, aussi, à l'usage des chiffres indiens adoptés par les Arabes, apparaît beaucoup plus tôt, dès le XI^{e} siècle, chez les Turcs karakhanides islamisés (région de Kašgar) :
on ekki (« on iki ») « dix deux » = « 12 » (NE 29).

Toutes les langues turques islamisées et tous les parlers vivants n'attestent plus que ce dernier système, simple et logique (cf. toutefois, plus haut, la survivance yakut de **artukï, ordуga*, au XIX^{e} s.) :
osmanlï et čagatay *on üč*, xakas *on üs*, yakut *uon üs*, etc . . . , čuvaš *vun viśśĕ* = **ōn üč* « 10 (+) 3 », « treize ».

Pour le čuvaš, il s'agit d'un usage déjà ancien, les inscriptions *bulgar* islamiques de la Volga (XIII^{e}—XIV^{e} s.) s'y conformant déjà : *van altï(š)* « 16 », etc . . . (LB 71—72).

50. Aussi curieux que cela puisse paraître, le seul nom de nombre supérieur à dix et commun à toutes les langues turques, anciennes et modernes, est : **yūz* « 100 ».

On a déjà vu les divergences qui se manifestent, dès les premiers textes, dans la façon de compter les nombres entre 11 et 19. Elles ont disparu dans les parlers vivants, où l'on constate, en revanche, des différences importantes dans les noms des dizaines.

Le sarï-uygur du Kan-sou, sans doute sous l'influence chinoise, les exprime en faisant précéder *on* « dix » des noms d'unités de 2 à 9 :
iškon « 20 » *(iške* « 2 » = **ekki)*; *üǰön* « 30 » *(üč* « 3 »); *türtön* « 40 » *(türt* « 4 » = = **tört)*; et ainsi de suite.

Tous les autres parlers turcs, ainsi que les langues écrites anciennes et modernes, ont en commun un nom de « vingt », du type **yegürmä, *yegirmi.*

Pour les dizaines au-dessus de 20, les parlers tuva, sur lesquels on peut aussi supposer une influence chinoise, présentent le même système (unités + *on* « dix, dizaine ») que le sarï-uygur :
üžän (de *üš* « 3 » + *on*) « 30 »; *törtän* (*tört* « 4 ») « 40 »; *bäžän* (*bäš* « 5 ») « 50 »; etc . . .

Le yakut et l'altay ont un nom spécial pour « 30 » : yakut *otus*, altay *odus (= *ottïz)*. Mais, au-delà, de 40 à 90, ils s'expriment comme le tuva et le sarï-uygur : yakut *tüört-uon* « 40 », *biäs-uon* « 50 », *alta-uon* « 60 », *sättä-uon* « 70 », *agïs-uon* « 80 », *togus-uon* « 90 » *(uon = *ōn* « 10 »);
altay *törtön* « 40 », *bäžän* « 50 », *altan* « 60 », *yätän* « 70 », *säǵizän* « 80 », *toguzon* « 90 ».

Les parlers xakas ont des noms spéciaux de dizaines jusqu'à 50 : *čebirgi* (métathèse de **čegirbi = *yegirmi*) « 20 », *otïs* « 30 », *xïrïx* « 40 », *elig* « 50 ». Au-delà, ils comptent comme l'altay, le yakut, le tuva et le sarï-uygur :
alt-on « 60 », *čet-on* « 70 », *segiz-on* « 80 », *togïz-on* « 90 ».

51. Tous les parlers turcs (čuvaš compris) autres que ceux du Groupe du Nord-Est (yakut, xakas, tuva, altay) et que le sarï-uygur, et toutes les formes écrites du turc

ancien et du turc moyen ont des noms de nombres spéciaux, qui leur sont communs (et qu'on retrouve partiellement dans les langues du Groupe du Nord-Est), pour exprimer les dizaines de 20 à 50 :

**yegùrmä* « 20 » (turc ancien et moyen *yegirmi*, osmanlī *yirmi*, kīrgīz *jïyïrma*, čuvaš *śirĕm*, etc. ; cf. yakut *sūrbä*);

**ottīz* « 30 » (turc ancien et moyen *otuz*, *otuz*, osmanlī *otuz*, nogay *oltuz*, čuvaš *vătăr*, etc.) ;

**kīrïk* « 40 » (turc ancien et moyen *kïrk*, osmanlī *kīrk*, tatar de Kazan *kïrïk*, čuvaš *xĕrĕx*, etc. ; cf. xakas *xïrïx*);

**ellig* « 50 » (turc ancien et moyen *ellig*, osmanlī *elli*, tatar de Kazan *ille*, čuvaš *allă*, etc. ; cf. xakas *elig*).

Les langues qui possèdent ces noms spéciaux de dizaines, sans rapport étymologique avec les unités dont elles sont les multiples de dix, ont toutes, pour « 60 » et « 70 », des formes dérivées en *-miš* des noms d'unités correspondants, **alttï* « 6 » et **yetti* « 7 », ou, plus exactement, des formes où la finale *-tï*, *-ti* est remplacée par *-mïš*, *-miš* :

**altmïš* « 60 » (turc ancien et moyen, osmanlī *altmïš*, čuvaš *utmăl*, etc.) ;

**yetmiš* « 70 » (turc ancien et moyen, osmanlī *yetmiš*, čuvaš *śitmĕl*, etc.).

On a l'impression d'anciennes formes verbales en *-miš* se substituant, pour une variation de sens, à d'anciennes formes en *-ti* sur des radicaux verbaux **alt-* et **yet-*. Le rapport étymologique est toujours bien senti.

Enfin, pour « 80 » et « 90 », aucune langue turque, ancienne ou moderne, ne possède de nombres spéciaux. Toutes comptent, ou ont compté, par « 8 dizaines », « 9 dizaines », selon le même procédé que celui qui est général en sarī-uygur et plus ou moins étendu dans les langues du Groupe du Nord-Est. Il y a donc, pour ces deux nombres, unanimité d'expression :

**säkkiz ōn* « 80 » (turc ancien et moyen *säkkiz on*, *säkiz on*, vieil-osmanlī *säkiz on*, devenu ensuite *säksän* en turc de Turquie, čuvaš *sakăr-vun*, etc.) ;

**tokkuz ōn* « 90 » (turc ancien et moyen *tokkuz on*, *tokuz on*, vieil-osmanlī *dokuz on*, devenu plus tard *doksan* en turc de Turquie, čuvaš *tăhăr-vun*, etc.).

Cette unanimité ne se retrouve plus que pour « 100 » :

**yūz* (turc ancien et moyen, osmanlī *yüz*, yakut *sūs*, čuvaš *śer*, etc.).

Le yakut, en effet, n'a pas de nombre pour « mille » : il a emprunté, sous la forme *tīhīnča*, le russe *tys'ača* « 1000 » ; auparavant, il devait dire « dix centaines ». Mais le yakut *muŋ* « limite, quantité ou degré extrême » est le représentant phonétique de **bīŋ (/*biŋ)* qui est le nom de nombre « 1000 » dans toutes les autres langues turques :

turc ancien *bīŋ*, *biŋ*, *miŋ*, osmanlī *biŋ*, altay *müŋ*, čuvaš *pin*, etc . . .

Les langues turques n'ont en propre aucun nom de grand nombre au-dessus de 1000. Le turc ancien *tümän* « 10 000 » est un emprunt (tokharien *tmāṃ*, koutchéen *t(u)mane*, persan *tumān*). Tous les nombres supérieurs ont été empruntés, anciennement au chinois (FA 104), et récemment, aux langues européennes : turc de Turquie *milyon*, *milyar*, etc . . .

52. En ce qui concerne les *ordinaux*, normalement appelés à jouer un rôle important dans le comput, on peut constater qu'*aucun système fixe* ne peut être reconstruit qui soit commun à l'ensemble des parlers et langues des peuples turcophones.

Les éléments qui composent les suffixes ordinaux dans les langues turques anciennes et modernes sont certes analysables, assez peu nombreux, et se retrouvent dans les divers groupes dialectaux de l'aire turque, mais il y a de telles divergences dans leurs emplois, qu'on ne peut absolument rien affirmer quant à un usage « primitif ».

La forme de suffixe ordinal la plus répandue, grâce, sans doute, au rôle unificateur de la *koinê* des Türk (T'ou-kiue) des VI^{e}—VIII^{e} siècles, et qui domine dans la tradition écrite (turc épigraphique ancien, uygur, osmanlï, čagatay), est celle en *-(i)nč*, avec son doublet en *-(i)nči* (FA 104 ; FB 315—318 ; CA 802 a).

Mais il y a aussi des suffixes en *-m* (CA 695, 731), en *-n-* (CR 387—388), en *-ti* et *-n-ti* (FA 104—105 ; CA 102), en *-š* (CR 387—388) provenant peut-être de *-č*, et des suffixes composites, comme celui en *-länč(i)* du karakhanide (CA 102), où l'élément *-lä-* est presque sûrement le suffixe bien connu de verbe dénominatif (FA 67).

Le Groupe bulgar-čuvaš, dont l'importance est grande pour le comparatisme en raison de sa séparation précoce de l'ensemble des autres groupes turcophones, et où les ordinaux sont bien connus dès le XIII^{e} siècle, les forme de façons très diverses, en combinant souvent plusieurs suffixes, sans grande constance : *-(i)m*, *-nč*, *-nči*, *-nš*, *-nši*, *-š* (DS 215 ; LB 71—72), *-č* (LB 71). Ces formes, et celles du čuvaš, ont été bien étudiées par Johannes Benzing (CR 386—390), qui, pour le suffixe *-m*, est amené à supposer un emprunt à l'indo-européen **-mo-* (iranien : *-°m*), et à constater, à cette occasion, la vraisemblance d'une origine iranienne pour le nom de nombre pan-turc **bēš* « 5 » et pour son ordinal archaïque **bēšim* (bulgar *biälim* « 5^{e} », türkmen *Bäšim* « Quintus », nom propre d'homme), cf. ossète *fändzām*, talyš *penžim*, persan *panžom*, afgan *pindzəm* « 5^{e} ». Il est de fait que le nom turc de « cinq » n'a aucun correspondant dans les langues dites « altaïques » (mongol *tabun* « 5 », tunguz **tuńga* « 5 » : CH 1049).

Force est de constater que le groupe proto-turc ne possédait pas un système stable et cohérent de nombres ordinaux.

53. Cette constatation, jointe à celle faite précédemment de l'absence d'un système pan-turc de numération cardinale au-dessus de 10 (sauf pour 100), nous incite à penser que les langues turques, comme d'ailleurs les autres langues « altaïques », qui ne présentent pas de cohésion profonde dans le domaine des noms de nombre, n'ont développé et systématisé que tardivement leur vocabulaire arithmétique.

Il faut encore remarquer que, dans les petites séries ordinales, les peuples turcophones répugnent généralement à l'emploi de noms de nombres : ainsi, au lieu de « 1er, 2^{e}, 3^{e} », on trouvera bien souvent, surtout à date ancienne ou dans les parlers populaires, des expressions signifiant « initial, moyen, final » (coman *baš*, *orta*, *soŋ* : OC 30). On pourrait invoquer de nombreux exemples anciens et modernes, et nous aurons, dans les chapitres suivants, à constater des faits de ce genre.

Le développement du système numérique est, évidemment, lié au niveau culturel et à la durée d'une tradition.

Pour ce qui est de l'époque ancienne qui nous intéresse plus spécialement ici, il est probable qu'il y avait déjà, comme on le constate tout au long des temps historiques, des différences importantes de niveau culturel entre les populations linguistiquement proto-turques ou turques. Certaines, notamment celles des forêts et des montagnes de la Sibérie et de l'Altay, qui n'ont pas joué de rôle historique visible, restées longtemps au stade économique de la cueillette et de la chasse, devaient avoir une

culture très archaïque. Elles n'ont à peu près pas laissé de souvenir dans l'histoire de l'Asie et nous n'avons aucun document ancien sur leur comput et leurs calendriers, qui cependant ne manquaient pas d'exister. Leur arithmétique devait être rudimentaire.

54. Au contraire, les turcophones nomades pasteurs et guerriers de la steppe, dont le poids historique est considérable et qui ont été en relations incessantes avec la Chine d'une part, le monde indo-européen d'autre part, avaient un niveau économique et culturel relativement élevé, une écriture depuis, sans doute, le VI^{e} siècle, et des systèmes chronologiques développés, qui vont être l'objet de notre étude. Leur système numérique, bien qu'encore archaïque en partie, était, du moins pour les cardinaux, assez complet et cohérent : c'est, selon nous, celui qui se retrouve à la fois dans les textes turcs anciens et dans le Groupe bulgar-čuvaš, dont l'émigration précoce vers l'Europe (au plus tard dans le cours du V^{e} siècle) garantit à ce système une certaine antiquité, en tout cas une existence proto-historique antérieure au V^{e} siècle. On peut le poser comme suit (pour le bulgar-čuvaš, cf. LB 71—72 et CA 730) :

a) Unités:

**bīr* « 1 » : turc ancien *bir* ; bulgar *bīr*, *bir*, čuvaš *pĕr* et *pĕrre*.
**ekki* « 2 » : turc ancien *ekki*, *iki* ; bulgar *eki*, čuvaš *ikĕ*, *ik* et *ikkĕ*.
**üč* « 3 » : turc ancien *üč* ; bulgar **üč*, *üš*, *vič*, čuvaš *viś*, *viśĕ* et *viśśĕ*.
**tŏrt* « 4 » : turc ancien *tört* ; bulgar *tüät*, čuvaš *tăvat(ă)* et *tăvattă*.
**bēš* « 5 » : türc ancien *beš* ; bulgar *biäl* et *bel*, čuvaš *pilĕk* et *pillĕk* (avec suffixe *-k*).
**alttï* « 6 » : turc ancien *altï* ; bulgar *altï*, čuvaš *ult(ă)* et *ultă*.
**yetti* « 7 » : turc ancien *yetti*, *yeti* ; bulgar *ǰiäti*, čuvaš *śič(ĕ)* et *śičče*.
**säkkiz* « 8 » : turc ancien *säkkiz*, *säkiz* ; bulgar *säkir*, čuvaš *sakăr* et *sakkăr*.
**tokkïz* « 9 » : turc ancien *tokkuz*, *tokuz* ; bulgar *toxur*, čuvaš *tăxăr* et *tăxxăr*.

b) Dizaines:

**ōn* « 10 » : turc ancien *on* ; bulgar *vān*, *van*, čuvaš *vun* et *vunnă*.
**yegürmä* « 20 » : turc ancien *yegirmi* ; bulgar *ǰiārmă*, *ǰiārim*, čuvaš *śirĕm*.
**ottïz* « 30 » : turc ancien *ottuz*, *otuz* ; bulgar *votur*, čuvaš *vătăr*.
**kïrïk* « 40 » : turc ancien *kïrk* ; bulgar *xïrïx* (« *ǰïrïx* », LB 72, erreurs graphiques ?), čuvaš, *xĕrĕx*.
**ellig* « 50 » : turc ancien *ellig*, *elig* ; bulgar *älü*, *äl(ü)*, čuvaš *allă*.
**altmïš* « 60 » : turc ancien *altmïš* ; bulgar non attesté, mais la comparaison avec bulgar « 6 » et čuvaš ci-après permet de restituer **altmïl* ; čuvaš *utmăl*.
**yetmiš* « 70 » : turc ancien *yetmiš* ; bulgar non attesté, mais la comparaison, selon la même méthode que ci-dessus, permet de restituer **ǰiätmil* ; čuvaš *śitmĕl*.
**säkkiz ōn* « 8 dizaines » = « 80 » : turc ancien *säkkiz on*, *säkiz on* ; bulgar *säkir vān*, *säkir van*, čuvaš *sakăr vun(nă)*.
**tokkïz ōn* « 9 dizaines » = « 90 » : turc ancien *tokkuz on*, *tokuz on* ; bulgar *toxur vān*, *toxur van*, čuvaš *tăxăr vun(nă)*.

c) Nombres supérieurs

**yŭz* « 100 » : turc ancien *yüz* ; bulgar *ǰŭr*, *ǰür*, čuvaš *śĕr*.
**bïŋ* « 1000 » : turc ancien *bïŋ*, *biŋ*, *miŋ* ; bulgar non attesté, mais la comparaison avec le čuvaš est en faveur d'une restitution **bin* ; čuvaš *pin*.

Pour les ordinaux, comme nous l'avons dit, aucun système cohérent vraiment antique ne peut être reconstitué : le bulgar-čuvaš, où domine le suffixe *-m*, s'oppose au turc ancien, où domine *-nč* (sauf pour « 2e » : *ekkinti, ekinti, ekindi*).

SYNTHESE DES RESULTATS

55. Ayant maintenant achevé l'inventaire et l'examen comparatif, dans une perspective historique, des données linguistiques turques relatives au comput et au calendrier, en ne retenant que celles qui permettent de formuler des hypothèses quant aux périodes préhistorique et proto-historique, antérieures aux documents turcs écrits (qui n'apparaissent que vers la fin du VIIe siècle), nous devons tenter de faire une synthèse des résultats obtenus, afin de reconstituer, au moins dans ses principes et dans sa structure générale, le système chronologique dont ils peuvent témoigner.

Un premier stade à considérer est celui qui précède l'adoption du mot *yïl* et du concept d'« année de la société » (que nous pensons pouvoir situer dans la première moitié du VIe siècle). Dans ce stade, toutes les notions chronologiques des peuples proto-turcs sont fondamentalement concrètes : **kün* « soleil-jour », compté par les levers et couchers de l'astre ; **tün* « nuit », comptée à part et sensiblement perçue ; **āy* « lune-mois », définie et comptée par l'observation des phases lunaires, une « nouvelle lune » commençant après l'obscurcissement de l'astre et une « lune pleine » marquant visiblement le milieu du mois lunaire ; un cycle annuel de quatre saisons successives, sensiblement observées par l'évolution des faits météorologiques et de la vie des plantes (de celle, aussi, des animaux) : **yāz* « printemps », **yāy* « été », **kūz* « autonomne », **kīš* « hiver » ; enfin, une année solaire définie, non pas par des constatations astronomiques, mais par le reverdissement printanier qui marque le début d'une année nouvelle, **yāš*.

Il y a déjà là tous les éléments concrets d'un système chronologique rudimentaire, mais efficace et répondant aux besoins d'une société dont la vie est immédiatement liée à celle des plantes et des animaux. Ces éléments peuvent être comptabilisés au moyen d'une arithmétique décimale, elle aussi très suffisante pour des sociétés de pasteurs nomades et de chasseurs. L'écriture proprement dite est exclue, mais des marques, entailles, ou manipulations de petits cailloux *(calculi)*, jointes à un exercice constant de la mémoire (particulièrement nécessaire aux analphabètes), permettent tous les calculs simples d'un comput primitif et leur fixation.

56. Le plus important problème (qui, bien entendu, dans les sociétés proto-turques, se pose en pratique, et non pas en théorie) dans la constitution d'un système chronologique reposant à la fois sur le mois lunaire et sur une année en fait solaire — le reverdissement printanier étant lié biologiquement au cycle solaire —, c'est celui de l'insertion des mois dans l'année. Il est commun à tous les calendriers luni-solaires, empiriques ou scientifiques, qui sont, à de rares exceptions près, ceux de l'ensemble des sociétés anciennes.

En effet, la durée moyenne d'une lunaison (révolution synodique de la Lune) étant de 29,53 *jours*, et la durée d'une année solaire tropique (intervalle entre deux équinoxes vernaux) étant de 365,24 *jours*, l'année ne peut comprendre un nombre entier de mois lunaires. Elle en comprend entre 12 et 13, plus précisément : 12,368. De ce fait, une « année » de 12 lunaisons est trop courte de 10,88 *jours*, et une « année » de 13 lunaisons trop longue de 18,65 *jours*, pour correspondre à l'année solaire tropique.

Comme l'établissement d'un calendrier luni-solaire comporte la nécessité de compter dans l'année un nombre entier de lunaisons, la seule solution correcte consiste à fixer sa durée, tantôt à 12, et tantôt à 13 lunaisons, avec une prédominance marquée (12 fois sur 19) des années de 12 lunes. Cette prédominance, empiriquement constatée au cours des siècles par les divers peuples qui se servaient d'un calendrier luni-solaire, a conduit l'ensemble de l'humanité à considérer comme « normale » l'année de 12 lunes, nombre qui a servi de base à la division que nous pratiquons de l'année solaire en 12 mois solaires totalement détachés des phases de la lune.

Les constatations que l'on peut faire, aussi bien dans les textes, anciens ou modernes, que dans les traditions populaires des peuples turcophones, montrent clairement qu'eux aussi prenaient pour base de leurs calendriers luni-solaires l'année de 12 lunes, mais qu'ils savaient également qu'il fallait de temps en temps en ajouter ou en intercaler une 13e.

57. La question est de savoir quand pratiquer cette addition ou cette intercalation d'une 13e lune (dite embolismique, selon la terminologie de la Grèce ancienne). Nous aurons souvent à l'évoquer au cours de cette étude.

On sait que l'antiquité classique connaissait une excellente solution à cette question, grâce à une découverte que la tradition attribue à Méton, astronome grec du Ve siècle avant notre ère. Le fameux Cycle de Méton est fondé sur la conclusion, atteinte au bout d'observations séculaires, auxquelles les Mésopotamiens ont énormément contribué, que 235 mois lunaires coïncidaient avec 19 années solaires. Mais rien, dans la documentation dont nous disposons, ne permet de croire que les peuples proto-turcs

aient été au courant de cette règle simple, qui permet une solution aisée du problème de la « 13e lune ».

A défaut d'informations directes, on peut essayer de déduire, par la comparaison des calendriers populaires empiriques de divers peuples turcs, les règles suivies dans le monde turcophone, à date ancienne, pour fixer la place de la lune embolismique (les calendriers anciens, t'ou-kiue ou uygur, connus historiquement, étant ici hors de cause, car ils ne sont, comme nous le verrons, que des adaptations du calendrier chinois de l'époque, qui est déjà un calendrier astronomique très savant). Mais une première approche de la question nous permet d'affirmer qu'il n'y a pas d'unité dans les procédés employés : du matériel rassemblé par Radloff (GA I, 3—10), on peut déduire qu'au XIXe siècle les Altaïens plaçaient leur 13e lune entre décembre et janvier, soit au Solstice d'hiver ; qu'à la même époque, dans une région voisine, les Soyon qui, après leurs trois premiers mois d'été, *bašķī ay* « mois de tête », *orta ay* « mois du milieu », *adak ay* « mois de pied = inférieur, d'en bas », ajoutent un *song'ay* « mois ultime », avant de passer aux mois d'automne *(küs)*, ce qui porte à 13 le nombre de leurs mois lunaires, plaçaient leur lune embolismique à l'Equinoxe d'automne. C'est ainsi que devaient procéder les Čuvaš du XIXe siècle étudiés par Ašmarin (GQ III, 178—179), du moins dans une partie des cas, puisqu'après 6 mois d'hiver ils comptent 7 mois d'été, dont le 7e (13e du total) correspond à septembre-octobre.

Force étant de constater des diversités irréductibles dans les traditions populaires des turcophones historiquement connus, nous n'en pouvons rien tirer pour reconstruire un état archaïque.

58. Mais c'est ici qu'intervient utilement le sens étymologique de **yāš*, l'année comptée à partir du « reverdissement printanier ». Il semble bien indiquer une absence de référence astronomique. C'est d'ailleurs ainsi que nous pensons interpréter l'assertion des Chinois (BK 207) selon laquelle les Türk (T'ou-kiue) du milieu de VIe siècle « ne connaissent pas la succession des années » : pour les Chinois de cette époque, une année non astronomique n'a pas droit au nom d'année. On se souvient que le même document chinois poursuit (id., ibid.) : « . . . et ne les comptent que par l'herbe qui verdit » (traduction Pelliot).

Ce mode de comput, aussi primitif qu'il puisse paraître, offre le grand avantage, pour un peuple qui n'a apparemment que des connaissances astronomiques très rudimentaires, d'assurer indirectement, par une observation évidente d'un phénomène botanique annuel (de haute importance pour les nomades pasteurs et chasseurs), une appréciation assez correcte

de la durée de l'année solaire tropique. En effet, dans l'Asie continentale, non soumise aux fluctuations capricieuses des masses d'air maritime, il y a dans l'ensemble une grande stabilité climatique et une grande régularité dans le retour des phénomènes saisonniers, liés au cycle solaire. Pour une région déterminée, le reverdissement printanier des végétaux se produit tous les ans à peu près au même moment du cycle solaire (nous dirions « à la même date » puisque nous avons un calendrier solaire). Son observation permet donc de fixer avec une bonne approximation l'achèvement d'une année tropique et le début d'une nouvelle. De plus, sauf dans les régions très boréales, comme la Yakoutie, où il se produit au moins un mois plus tard, il a lieu, dans la plupart des régions habitées par les Turcs anciens et les Proto-turcs, à peu près au moment de l'Equinoxe de printemps, ou peu de temps ensuite.

Les Proto-turcs avaient donc ainsi, sans aucune préoccupation astronomique, un moyen quasiment infaillible d'évaluer la durée des années solaires et de les faire commencer presque à l'Équinoxe vernal, ce qui leur donnait de l'année une définition empirique et biologique coïncidant à peu près avec la définition astronomique des Iraniens (et non pas avec celle des Chinois, pour qui l'année civile commence un mois et demi plus tôt en moyenne). Au XI[e] siècle, Kāšġarī nous dira que les Turcs nomades et non islamisés (ceux donc qui n'emploient pas le calendrier musulman) divisent l'année en quatre parties qui ont chacune un nom et la commencent au *Naw-rūz*, c'est-à-dire à l'Equinoxe de printemps (NA 347). Son observation vaut pour les Turcs à la fois non islamisés et non sinisés de la région de Kašgar et du Turkestan Occidental, mais non pas pour les Uygur du Turkestan Oriental, qui suivent le calendrier chinois.

59. Elle est pour nous du plus haut intérêt, car ces populations restées à la fois à l'écart de l'Islam et de la culture chinoise, au XI[e] siècle, ont des chances de continuer des traditions spécifiquement turques et relativement archaïques. Comme il est peu vraisemblable qu'elles aient des définitions astronomiques précises, leur *Naw-rūz* doit être, en fait, le renouveau printanier du reverdissement, conformément à la coutume ancestrale.

Nous avons aussi, par Kāšġarī, une confirmation expresse de nos déductions quant au partage de l'année en quatre saisons constituant un système fixe. Comme toutes les traditions populaires turques les mieux établies, non perturbées par des influences étrangères ni par une émigration dans des zones très boréales (cas des Yakut et des Tatars de Sibérie, Baraba notamment), concordent à diviser l'année en quatre saisons égales de trois mois lunaires, et que d'autre part, pour une date ancienne, un passage de

l'historiographie chinoise des T'ang (VII[e] siècle), relevé par Wolfram Eberhard (DJ 67), mentionne que les anciens Kirghiz du Haut-Iénisséï formaient leurs saisons de trois « *Ai* » = turc *āy* en transcription chinoise, nous avons toutes raisons de penser que, dans la tradition ancienne la plus répandue, le calendrier des peuples turcophones attribuait normalement trois lunaisons à chacune des quatre saisons.

L'ordre d'énumération habituel des saisons, dans les textes et les traditions orales des turcophones, commençant par le printemps, **yāz*, nous avons une confirmation d'un début de l'année fixé approximativement à l'Equinoxe vernal (cf. encore le coman *il-yaz ay*, de **ilk yaz ay* « première lune de printemps », glosé *'Marcius'* « mars », à la fin du XIII[e] s.: OC 119).

60. Nous y voyons maintenant assez clair pour dégager le système le plus largement adopté par les Proto-turcs dans l'établissement de leur calendrier luni-solaire.

L'année commençait avec la première Nouvelle Lune où l'on constatait un reverdissement des herbes, ce qui coïncidait à peu près avec l'Equinoxe de printemps. A partir de cette néoménie vernale, on comptait en principe trois lunaisons par saison, donc trois lunes de printemps, trois lunes d'été, trois lunes d'automne, trois lunes d'hiver. Ce système est parfaitement conservé, au XIII[e] siècle ; par les Comans (OC 30) qui, de plus, nous ont laissé un précieux témoignage quant au système de dénomination de ces séries de 3 lunes (OC 30):
il(k) yaz ay « lune initiale de printemps », . . ., *soŋu yaz ay (soŋu = *soŋ-ki)* « lune finale de printemps » ; . . ., . . ., . . . ; *küz ay* « lune d'automne » (pour la lune initiale d'automne), *orta küz ay* « lune moyenne d'automne » (*orta* « milieu »), *soŋ küz ay* « lune finale d'automne » ; *kīš ay* « lune d'hiver» (initiale), *orta kīš ay* « lune moyenne d'hiver » ; . . .

Ce système, que nous étudierons en détail (Chapitre IX), n'est pas isolé, et on en retrouve des témoignages clairs dans les traditions des peuples turcs du Groupe du Nord-Est :
altay *yaydïŋ ayï* « lune de l'été » (initiale), juillet ; soyon (= tuva) *küstüŋ paškï ayï* « lune initiale d'automne », *küstüŋ orta ayï* « lune moyenne d'automne », cf. coman ! (GA I, 7).

La correspondance frappante du coman du XIII[e] siècle et du soyon du XIX[e], qui appartiennent à des groupes dialectaux tout à fait différents, dont les divergences phonétiques indiquent une séparation fort ancienne, permet de rapporter ce mode de dénomination des lunes saisonnières à une période archaïque.

On remarque l'absence d'ordinaux (1er, 2e, 3e) dans ce système, garantie supplémentaire d'antiquité. Nous avons en effet souligné le caractère récent et dispersé des formations ordinales turques (ci-dessus, paragraphes 52 et 53). Dans les séries de trois, la succession est marquée de préférence, dans l'usage populaire, par des expressions signifiant respectivement « initial » : **il-ki* ou «(de) tête » : **baš(-ta-kï)*, **baš-tïn-kï* (FA 104) ; « moyen, médian » : **orta* ; « final » : **soŋ(-kï)*.

61. Reste à savoir comment les Proto-turcs ajoutaient, quand besoin était, ou intercalaient la « 13e lune » complémentaire.

A date historique, nous avons vu (ci-dessus, paragraphe 57) des cas d'intercalation vers l'Equinoxe d'automne ou vers le Solstice d'hiver. Les matériaux réunis par Ašmarin (CP III, 178) nous paraissent, en outre, porter la trace d'une intercalation possible vers le Solstice d'été.

Puisque le calendrier proto-turc était fondamentalement empirique, on peut se faire une idée du procédé d'addition de la lune embolismique. Tout d'abord, les Proto-turcs ne devaient pas être sans savoir, au bout d'une longue expérience pratique, qu'il n'y avait pas lieu d'ajouter deux années de suite une lune complémentaire pour assurer l'accord des lunes et des saisons (accord dont le critère essentiel devait être climatique et biologique). Une année embolismique de 13 lunes devait donc être automatiquement suivie d'une année normale de 12, ne posant aucun problème.

La question ne se posait qu'après une année de 12 lunes. Alors, deux pratiques étaient possibles : ou bien, dès que l'on constatait, après la « dernière lune » d'une des quatre saisons, que les conditions climatiques, l'état de la végétation et de la faune ne correspondaient pas encore à ce qu'on devait attendre pour le début de la saison suivante, on intercalait une lune complémentaire (dont le nom turc ancien ne nous est pas connu) ; ou bien, c'était à la fin de la 12e lune, donc du « dernier mois d'hiver » du calendrier, que, constatant le retard du reverdissement attendu des herbes, on ajoutait à l'année une 13e lune finale.

Les témoignages historiques, par leurs divergences mêmes, sont en faveur de la première pratique, qui d'ailleurs paraît s'imposer concrètement pour que les noms des saisons, donnés aux lunes, gardent leur signification empirique.

En tout cas, si, dans des cas douteux, une intercalation qui eût été plus judicieuse n'avait pas encore été pratiquée, le critère quasiment infaillible du reverdissement des herbes imposait un recours à la seconde pratique (au fond, simple cas particulier de la première), qui assurait de toute façon le retour de l'année nouvelle aux environs de l'Equinoxe vernal.

Nous ne pouvons en savoir plus dans l'état actuel de nos connaissances, mais nous saisissons quand même de façon assez satisfaisante l'économie générale des combinaisons lunisolaires (nous devrions dire luni-saisonnières) dans le calendrier proto-turc, continué par divers peuples turcs historiques, dont les Comans du XIII[e] siècle sont l'exemple le plus manifeste.

Remarquons que, pour empirique qu'il fût, ce calendrier était fort judicieux, et beaucoup plus efficace, pour des populations dénuées d'une astronomie scientifique, qu'un calendrier à définitions purement astronomiques, qu'elles n'eussent certainement pas été en situation d'appliquer correctement.

62. Nous devons maintenant nous demander comment était pratiquée l'insertion des « soleils-jours », **kün*, dans la « lune-mois », **āy*.

Tous les peuples turcs historiques savaient, et les traditions populaires vivantes le confirment amplement, que la durée d'une lunaison est comprise entre 29 et 30 jours (le chiffre astronomique moyen est de 29,53). Un procédé très simple et souvent constaté dans les usages de divers peuples consiste à faire alterner en principe une lune de 29 jours (dite « cave ») et une de 30 (dite « pleine »). Il constitue une bonne approximation, mais aboutit néanmoins, au bout de 33 lunes environ, à un retard d'un jour. Il convient alors d'introduire une correction, généralement pratiquée en comptant 30 jours à une lune qui autrement n'en eût eu que 29. Ce problème a beaucoup préoccupé les peuples anciens à calendriers luni-solaires.

Mais rien ne permet de croire que les Proto-turcs se le posaient. En effet, étant donné le caractère essentiellement empirique et d'observation directe de leur calendrier, ils ne devaient pas se préoccuper de la néoménie astronomiquement exacte, d'ailleurs inobservable directement, puisqu'elle correspond à l'obscurcissement total de la Lune. Ils n'en tiendront compte qu'après avoir adopté le calendrier chinois, où elle est calculée scientifiquement, à l'aide de tables astronomiques fondées sur des observations séculaires.

Tout donne à penser que, comme presque tous les peuples anciens, y compris les Mésopotamiens, pourtant maîtres astronomes (AC 129), et plusieurs peuples médiévaux (dont les Arabes musulmans), les Proto-turcs fixaient leur Nouvelle Lune à l'apparition du premier croissant, qui a lieu, si les phénomènes météorologiques et le relief local ne l'occultent pas, dans la nuit qui suit la néoménie vraie, ou dans la nuit suivante. Les nomades des steppes et des montagnes centre-asiatiques sont généralement dans d'excellentes conditions pour pouvoir l'observer.

Ce procédé assure, pratiquement, une fixation assez correcte des mois lunaires, avec un écart (en retard) d'un ou deux jours sur la Nouvelle

Lune astronomique. Il a pour conséquence que la Pleine Lune survient normalement le 14 du mois (cf. osmanlï *ayïŋ on dördü* « le 14 de la lune », pour « pleine lune »), et que la partie du mois qui la suit (15 ou 16 jours) est plus longue que celle qui la précède.

Si les conditions d'observation du croissant ne sont pas remplies, le fait qu'on sait bien qu'une lunaison ne peut avoir plus de 30 jours permet d'éviter toute erreur supérieure à un jour.

On peut aussi combiner l'alternance de principe entre lunes de 29 et de 30 jours, en se contentant d'observer le premier croissant à des dates espacées (tous les 30 mois environ suffiraient), afin d'introduire dès qu'il le faut la correction d'un jour supplémentaire dans un mois prévu pour 29.

De toute façon, de même que l'observation du reverdissement printanier assure pratiquement une solution suffisante au problème de la lune embolismique, de même celle du premier croissant permet empiriquement une fixation satisfaisante, à 29 ou 30 jours, de la durée des mois lunaires.

La numérotation des jours du mois lunaire est assurée par le système arithmétique décimal que nous avons étudié. Notons que les attestations anciennes et modernes sont nettement en faveur de l'emploi de nombres cardinaux (comme en français) pour les jours du mois, le seul exemple manifestement contraire étant celui du bulgar, qui emploie des ordinaux.

Tel nous paraît avoir été, dans ses grandes lignes, jusqu'à la fin du V^e^ siècle au moins, le calendrier archaïque des peuples proto-turcs, dans son efficace simplicité.

Le défaut principal de son empirisme est d'interdire la prévision, surtout à long terme. De plus, il ne nous paraît rien comporter qui corresponde à des ères ou à des cycles d'années : il ne définit pas sur des bases objectives la succession des ans, et c'est peut-être aussi ce que voulaient dire les annalistes chinois dans l'assertion que nous avons rapportée plus haut (paragraphe 58), concernant les Türk (T'ou-kiue) au milieu du VI^e^ siècle.

63. Quand, au cours, pensons-nous, de la première moitié du VI^e^ siècle, les peuples turcophones (à l'exception de ceux, émigrés à l'Ouest, du Groupe bulgar-čuvaš) adoptent le mot *yïl* pour désigner une année de caractère social, un second stade est atteint, riche de possibilités nouvelles.

Quand bien même, comme nous le croyons, l'étymologie de *yïl* serait, à un stade « altaïque », la même que celle de *yāš* et se référerait, dans la langue, selon nous pré-mongole, d'où provient ce mot *(*ńïl)*, au même « reverdissement printanier », il n'empêche que, sa forme ne se prêtant plus au rapprochement avec le turc *yāš* «humide, vert (plante)», *yāšïl* « vert » (couleur), *yāšar-* « reverdir » (plantes), etc . . ., il a pris, en péné-

trant chez les peuples turcophones, une valeur déjà plus abstraite d'« année (en général)», plus spécifiquement d'« année (de calendrier)», nous dirions d'« année civile », qui se trouve détachée de la définition concrète et empirique du « reverdissement printanier ».

L'adoption de *yïl* provoquant (sauf en bulgar-čuvaš, où ce mot est ignoré) une distinction entre le vieux mot turc *yāš*, désormais spécialisé dans le compte, par « quantièmes » néanmoins exprimés par des nombres cardinaux, des années de vie des humains et du bétail (compte qui paraît bien avoir été la préoccupation essentielle des Proto-turcs, et même d'une partie des Turcs anciens et des auteurs des inscriptions du Haut-Iénisséï), et le nouveau vocable, désignant impersonnellement la durée d'une année définie par le calendrier en vigueur dans le groupe social, les peuples turcophones de l'Asie se trouvaient, dès lors, disponibles pour l'emploi de divers calendriers allogènes, qu'imposeraient les circonstances politiques, les influences culturelles, ou l'adhésion à telle ou telle religion, calendriers qui ne seraient plus liés au reverdissement printanier (ce qui permet diverses définitions, spécifiquement astronomiques), et dont les années, libérées des références individuelles aux années de vie, pourraient être chronologiquement ordonnées dans des périodes, cycles, ou ères, selon des critères désormais objectifs, en fonction des conventions admises par le groupe social, religieux, politique, ou national.

64. Nous verrons ainsi, dans les chapitres suivants, les turcophones anciens du Haut-Iénisséï, dont les Kïrkïz (Kirghiz) et les ancêtres des Tuva, rester indéfectiblement fidèles au comput individuel par *yāš* « années d'âge », dans leurs inscriptions funéraires — genre qui tend toujours au conservatisme —, mais adopter timidement le mot *yïl*, pour un compte de durée indépendant d'un âge.

Nous verrons ensuite les plus conservateurs des auteurs d'épitaphes türk (T'ou-kiue), dont le célèbre Tonyukuk, mort vers 725, s'abstenir entièrement de toute chronologie explicite, et, naturellement, de l'emploi de *yïl*, même dans un long récit historique, non avare de détails (Tonyukuk), mais d'autres, à peu près contemporains, parfois légèrement antérieurs, commencer à dater le décès du héros dans le Cycle des Douze Animaux, à l'aide du mot *yïl*. Les Inscriptions de l'Orkhon seront un exemple typique de la juxtaposition des deux conceptions de l'« année » : elles dateront la plupart des faits de leurs vastes relations historiques par années d'âge *(yāš)* du souverain ou de son frère défunt, mais introduiront, pour les dates de décès et de cérémonies funéraires, une chronologie précise, avec jour, mois, et année *(yïl)* dans le Cycle des Douze Animaux.

Quelques années plus tard, à partir du milieu du VIII[e] siècle, les Uygur, dans leurs inscriptions, puis dans leurs manuscrits, emploient couramment le mot *yïl*, dans des dates précises, toujours selon le Cycle des Douze Animaux. Cet usage durera, chez eux, jusqu'à l'époque moderne.

Nous montrerons que, chez les T'ou-kiue comme chez les Uygur, la définition de ces *yïl* est celle du calendrier chinois. Elle n'a plus rien à voir avec le « reverdissement » de *yāš*, puisque l'année chinoise commence en janvier-février, à un moment où presque toute l'Asie Centrale est encore dans les grands froids.

Ensuite, nous verrons les premiers Turcs en contact avec le monde islamique adopter, pour leur année *(yïl)*, la définition astronomique iranienne du *Naw-rūz*, Equinoxe vernal, d'ailleurs en coïncidence avec la tradition empirique ancienne des peuples turcophones, puis tous les Turcs (et Bulgar) convertis à l'Islam adopter l'année islamique de l'Hégire, avec ses 12 mois lunaires immuables et sans correction luni-solaire, toujours sous le nom de *yïl*; or, cette année religieuse islamique, version « simplifiée » du calendrier luni-solaire arabe, semblable à l'origine à ceux de Babylone et des Grecs, où apparaissait la correction, nécessaire, qui consiste à introduire de temps à autre une « lune embolismique » complémentaire, est de conception purement lunaire, fondée sur 12 lunaisons et pas plus, si bien que son début fait le tour complet de l'année solaire, « à reculons », en 33 ans environ. Elle n'a donc aucun lien, ni avec le « reverdissement », ni avec aucune donnée saisonnière.

65. L'adoption du mot *yïl* et la conception relativement abstraite d'une « année de calendrier » auront aussi pour conséquence l'apparition de périodes chronologiques (années de règne du souverain, par exemple), de cycles d'années (ainsi, celui des Douze Animaux, qui, combiné avec celui des Cinq Eléments chinois, donne un Cycle de Soixante), enfin d'ères diverses : ère manichéenne (comptée depuis la mort de Mani) chez les Uygur manichéens ; ère séleucide, dite « d'Alexandre », qui part de 312 avant l'ère chrétienne (onze ans après la mort du grand conquérant), chez les Turcs chrétiens (nestoriens) ; ère de l'Hégire chez les turcophones musulmans ; ère hébraïque de la « création du monde » chez les Turcs Karaïm ; ère chrétienne, enfin, à l'époque moderne.

C'est seulement à partir de ce stade que les textes turcs commencent à porter des dates véritables selon notre conception, c'est-à-dire définies par des conventions chronologiques objectives et traduisibles dans tout autre système de datation (le nôtre, par exemple).

Car, au stade antérieur des *yāš*, quand un auteur d'épitaphe archaïque nous dit en quelles années de son âge le défunt à fait telles et telles actions, et fixe sa mort à sa N^{e} année, nous n'en sommes pas plus avancés pour le situer historiquement et dater sa biographie.

66. En l'état actuel de notre documentation, relativement abondante, et dont les données ne nous paraissent guère devoir être bouleversées par la découverte de monuments épigraphiques nouveaux, tant elles suivent une évolution historique cohérente, le plus ancien texte turc connu et portant une date (en *yïl*, bien entendu) interprétable dans notre propre calendrier est l'inscription T'ou-kiue de l'Ongïn, que nous estimons pouvoir dater de l'an 720 de notre ère (CB 201—202).

Cette date, dont nous séparent douze siècles et demi, est, pour l'instant, le point de départ de toute chronologie turque autochtone et explicite. Elle est bientôt suivie de plusieurs autres, formant un ensemble cohérent. Dès le milieu du VIII^{e} siècle, l'usage des dates en *yïl* devient courant et continuera jusqu'à nos jours, dans le cadre de divers calendriers, tous interprétables.

Les notations en *yāš* « quantième année d'âge » ne disparaissent pas des habitudes turques avec l'extension de l'emploi de *yïl*, et ce jusqu'à nos jours. Mais elles sont à leur tour chronologiquement interprétables, quand elles sont connotées par une indication en année de calendrier, *yïl*. Nous en ferons l'expérience à propos des Inscriptions de l'Orkhon I et II, gravées en 732 et 735.

Nous attachant d'abord à définir avec le plus de précision possible les systèmes de calendriers employés, et à reconstituer ainsi l'histoire de la technique chronologique des peuples turcophones anciens et médiévaux, nous appliquerons également, chaque fois que la chose nous semblera mériter un intérêt particulier, les résultats obtenus en ce domaine à la datation pratique des textes ou des événements.

CHAPITRE II

LE COMPUT ARCHAÏQUE DES TURCOPHONES DU HAUT-IENISSEÏ

1. Les peuples turcophones qui nous ont laissé les plus archaïques des documents écrits renfermant des éléments de comput et de chronologie sont ceux du bassin supérieur de l'Iénisséï (turc *Yenisey*, de **yaŋï-čay* « nouveau fleuve » ; le nom local du Haut-Iénisséï est en turc ancien *Käm*, cf. tuva actuel : *Xäm*).

Ce sont des inscriptions, presque toutes funéraires, gravées dans la pierre en caractères dits « runiformes », très voisins de ceux des inscriptions de l'Orkhon et de Mongolie, mais présentant parfois des particularités remarquables (DX ; FA 9—15), en une *koinê* turque ancienne qui est aussi celle des textes épigraphiques de Mongolie, de l'Altay et du Turkestan, et qui ne laisse pas apparaître des différenciations dialectales dont tout fait, par ailleurs, supposer l'existence. Tout au plus y note-t-on quelques éléments originaux de vocabulaire, qui ont en partie survécu en xakas, tuva, et kirghiz.

Un Corpus de 145 inscriptions iénisséiennes (IG) a été publié comme document de base, en 1983, par une équipe de spécialistes soviétiques dirigée par D. D. Vasil'ev : photographies, relevés, identification des caractères. Il inclut les 52 textes fondamentaux, sources de notre étude, édités par Malov en 1952 (IC), qui y a joint l'inscription kirghize de Sūǰi (Mongolie), dans un ensemble, répertorié de « E 1 » à « E 52 », sigles que nous conservons, en les réduisant toutefois à leur n° d'ordre.

2. On trouvera des précisions sur la localisation géographique de ces Inscriptions dans notre étude sur «*La littérature épigraphique turque ancienne* » (CB 192—211). Nous nous contenterons ici de rappeler qu'elles se répartissent en deux zones bien distinctes, que séparent les Monts Sayan Occidentaux : celle d'Abakan-Minusinsk, dans l'actuel Territoire Autonome des Xakas et, plus à l'Est, sur le plus haut cours du *Yenisey (Xem)*, celle de Tuva, dans l'actuel Territoire Autonome de Tuva (ancien Tannou-Touva), l'une et l'autre en Sibérie Soviétique méridionale.

L'ordre de présentation que nous avions adopté dans l'étude précitée était géographique : du Nord au Sud et, secondairement, d'Ouest en Est ;

la nomenclature, que nous conserverons ici, se fondait sur la prononciation turque réelle (xakas et tuva) des toponymes en cause, un peu différente des normalisations russes plus ou moins cohérentes ou déformées qui apparaissent dans la littérature traditionnelle et qui sont responsables de confusions tenaces. Nous rappellerons toutefois, si besoin est, la dénomination la plus courante. La numérotation, suivant l'usage de Malov, que nous conservons, permet en tout cas de retrouver la bibliographie du sujet dans les plus récentes publications (HF et GB).

3. Les 93 inscriptions du Corpus de 1983 (IG) qui ne figuraient pas dans l'édition due à Malov (IC) sont certes d'un grand intérêt philologique, mais elles sont généralement très brèves, et pour la plupart fragmentaires. Nous n'avons pu les étudier exhaustivement, mais l'examen préliminaire que nous en avons fait ne nous a pas apporté, concernant notre sujet spécifique, d'informations de nature à démentir les résultats obtenus à partir des 52 documents mieux connus que nous mettons ici en œuvre.

D'autre part, quelques courtes inscriptions « runiformes », récemment découvertes dans l'Altay (GB, pp. XXI—XXII), ne semblent pas apporter d'éléments vraiment nouveaux à notre sujet. Mais elles sont d'un grand intérêt pour l'histoire générale des inscriptions turques anciennes, puisqu'elles représentent le chaînon qui manquait jusqu'alors entre les monuments épigraphiques du Haut-Iénisséï et de Mongolie, et ceux du Turkestan.

4. On peut maintenant constater avec clarté le cheminement régulier d'Ouest en Est, à partir, sans doute, de la seconde moitié du VI^e^ siècle, moment de la première grande expansion des Türk (T'ou-kiue) en Asie Centrale, de ce système graphique « runiforme » des Turcs anciens, dont O. Donner, dès 1896, avait bien montré les origines occidentales (DX) : selon ses conclusions, reprises avec prudence par J. Février (DZ 311—314), il provient de l'alphabet araméen, par un intermédiaire vraisemblablement parthe arsacide. De toute façon, il a subi une adaptation originale, en partie arbitraire, à la phonologie propre du turc. C'est sans doute en Sogdiane, où les Türk (T'ou-kiue) Occidentaux pénétrèrent vers 565 (DH 127), qu'un contact prolongé irano-turc assura le développement de cet ingénieux système graphique, où Sir Gerard Clauson (DY) pense déceler des éléments hellénistiques tardifs.

Elaboré, semble-t-il, au cours de la fin du VI^e^ siècle, il donne d'abord, au VII^e^, sur le territoire des T'ou-kiue Occidentaux, les formes archaïques connues par les Inscriptions du Talas (CB 197 ; JK ; HF 57—68), spécialement par celle sur baguette de bois (HF 63—68). Au cours du VII^e^ siècle, il passe dans l'Altay, puis atteint la Mongolie vers l'an 700. Il y prend, au VIII^e^ siècle, chez les Türk (T'ou-kiue) Orientaux alors redevenus très puissants, une forme épurée, « classique », qui se propage cette fois d'Est en Ouest dans l'ensemble du monde turcophone d'Asie Centrale et, vers le Nord-Ouest, dans les zones iénisséiennes de Tuva et d'Abakan-Minusinsk actuelles, où il apparaît toutefois avec quelques particularités remarquables, considérées généralement comme archaïques, ce que nous aurons l'occasion de discuter.

5. En dehors des considérations paléographiques et linguistiques, on dispose de très peu d'informations pour dater les inscriptions du Haut-Iénisséï.

Les données archéologiques connexes n'ont pas encore fait l'objet de publications détaillées permettant une application suivie de la méthode comparative. Toutefois, les indications fournies par les archéologues soviétiques (I F 93—120) permettent d'établir que les objets trouvés dans les tumuli de la région du Haut-Iénisséï associés à ces inscriptions appartiennent à des époques qui vont du VII[e] au X[e] siècle de l'ère chrétienne. Parmi ceux datés avec assez de précision, citons une monnaie chinoise de 713—741 (GB, p. XXV, sub : E 78) et un miroir métallique chinois de 906 (GB, p. XXVI, sub : E 84), l'une et l'autre gravés de quelques caractères turcs « runiformes ».

Pour minimes que soient les informations venues des archéologues, elles n'en sont pas moins précieuses, d'autant qu'elles cadrent parfaitement bien, à notre avis, avec les données de la paléographie, rapidement évoquées au précédent paragraphe, et avec les déductions que nous proposerons de faire du contenu historique, si mince soit-il, de certains textes épigraphiques du Haut-Iénisséï.

6. C'est pour les inscriptions de la zone d'Abakan-Minusinsk que le contexte historique est le mieux connu. Nous savons en effet, par les Chinois, que le peuple turcophone qui, séculairement, habitait ces régions était celui des Kirghiz anciens.

Ils sont mentionnés dès l'époque des Han, un peu avant l'ère chrétienne (DJ 67), par l'historiographie chinoise, plus particulièrement diserte à leur sujet à l'époque des T'ang, à partir de 618. Les transcriptions chinoises anciennes de leur nom, *Kien-k'ouen* (DM 337 b) et *Kie-kou* (DM 337 a), représentent respectivement **kïrkun* et son pluriel turc archaïque en *-t*, **kïrkut*, formes qui préexistaient à celle, avec un autre suffixe collectif en *-z* (FA 64 ; FB 318), de *Kïrkïz*, qui est attestée dans les textes turcs anciens, y compris dans les leurs propres ; cf. l'Inscription kirghiz de Sūǰi (n° 47), ligne 2 : *Kïrkïz oglï män* « je suis un (fils de) Kirghiz ».

Les annales chinoises fixent toujours leur habitat principal sur le Haut-Iénisséï, précisément dans la région qui est actuellement celle de Minusinsk et Abakan, et nous donnent même, à l'époque des T'ang (VII[e] siècle), le nom local du fleuve : *Kien* = *Käm* (DM 98, note 2). On sait qu'ils s'y maintinrent, sous le nom à peine évolué de *Kïrgïz*, jusqu'au début du XVIII[e] siècle, moment où ils furent contraints d'émigrer au Sud-Ouest, dans l'actuelle Kirghizie, au Nord du Pamir.

D'autre part, la présence de captifs *kïrkïz* chez les Türk (T'ou-kiue) Occidentaux est attestée par le rapport de l'ambassadeur byzantin Zémarque, qui se vit offrir, en 568, par le Khan Istämi, une concubine *kïrkïz* (*Χεϱχίς*) (DP 288).

Bien que le nom des *Kïrkïz* paraisse bien turc, et même, apparemment, formé sur le radical turc *kïrk* « 40 », leur appartenance turque a été contestée en raison de la description physique qu'en donnent les sources chinoises du VII[e] siècle (DJ 67) : de haute taille, aux cheveux roux, au teint blanc et aux yeux verts. Ces caractéristiques « nordiques » contrastent en effet avec le type « centre-asiatique », voire « mongoloïde », qu'on attribue volontiers aux Turcs anciens.

7. A cet égard, il faut observer que la plus grande prudence est de rigueur quand il s'agit de caractériser l'aspect anthropologique de tel ou tel peuple turcophone. Un des traits dominants des coutumes matrimoniales turques est l'exogamie la plus large. Les unions, par voie d'accord, d'achat, ou de rapt, avec des femmes étrangères sont, non seulement admises, mais même recherchées. Au bout de quelques générations, elles peuvent aboutir à modifier de façon sensible le type physique dominant dans le groupe social. Un bon exemple, historiquement clair, est précisément celui des Kirghiz, jadis « grands, roux, blancs, aux yeux verts » selon les Chinois, aujourd'hui les plus « mongoloïdes » des turcophones, après des décennies de rapts de femmes kalmoukes.

Les représentations chinoises anciennes, notamment dans les céramiques d'époque T'ang, de T'ou-kiue de Mongolie laissent apparaître un type général d'allure iranienne, avec barbe et nez fort, nullement mongoloïde.

Au contraire, la vision que les Iraniens ont des Turcs d'Asie Centrale est celle d'un peuple proche des Mongols ou des Chinois.

Chacun remarque et généralise chez autrui les traits physiques qui s'écartent le plus de sa propre norme. En tout cas, rien dans l'anthropologie actuelle des peuples turcophones ne permet de définir un type commun quelconque. Il devait en être de même à date ancienne, en raison, notamment, de l'exogamie et des migrations fréquentes. Parler de « race » turque est tout spécialement dénué de sens.

Le fait turc n'est pas somatique, il est linguistique et culturel. Ce qu'on appelle « peuples turcs » sont des peuples anthropologiquement divers, généralement issus d'un mélange, sans cesse renouvelé, d'autochtones et d'envahisseurs, mais parlant tous des langues appartenant à ce groupe très cohérent et très caractéristique qu'est le groupe turc, et ayant en commun un certain fonds culturel dont ces langues sont, en partie, l'expression. A date ancienne, cette communauté culturelle était beaucoup plus profonde qu'aux temps modernes, et s'étendait aux genres de vie (nomadisme pastoral et chasse forestière), au type d'organisation sociale (tribus hiérarchisées et militarisées), à la religion (Ciel divinisé) et aux pratiques magico-religieuses (chamanisme).

8. C'est en ce sens, linguistique et, secondairement, culturel, que nous parlons de « peuples turcs », en préférant souvent l'expression, plus exacte, de « peuples turcophones ». Tout critère anthropologique est exclu de notre définition, de même que tout critère politique : historiquement, les peuples turcophones n'ont jamais, que l'on sache, été groupés dans un même ensemble politique, et ils n'ont guère cessé de se battre entre eux. Le minimum d'unité politique sans lequel une communauté linguistique peut difficilement s'établir n'a pu être réalisé entre eux qu'à date préhistorique, et nous sommes, à cet égard, réduits aux conjectures : sans doute ont-ils constitué un ensemble régional relativement homogène, de la zone du Lac Baïkal à celle du Lac

Balkaš, comprenant le Haut-Iénisséï et l'Altay, sous la domination des Hiong-nou à partir de la fin du III[e] siècle avant l'ère chrétienne (DH 62 & sq.).

Que les anciens Kirghiz aient eu, en moyenne, un type physique « nordique » différent de celui des autres turcophones et, au contraire, semblable à celui de leurs voisins septentrionaux immédiats, les *Ket* ou *Kot* (autrefois appelés, à tort, « Ostiaks du Iénisséï »), dont la langue (CL) n'est ni turque, ni « altaïque », ni finno-ougrienne, ni indo-européenne, permet sans doute de supposer chez eux un substrat *ket*, mais ne les exclut en rien de l'ensemble « turc » tel que nous l'entendons. Les premières informations linguistiques, de source chinoise, que nous avons à leur sujet à partir du début du VII[e] siècle (DJ 67 & sq.), nous transmettent des mots typiquement turcs : *ay* « mois lunaire », *tug* « bannière », etc., et disent expressément que leur langue (et leur écriture) sont les mêmes que celles des Uygur (DJ 69). Nous en avons d'ailleurs la preuve éclatante dans leur épigraphie, abondamment conservée. Leur turcophonie, au moins à date historique, ne fait pas de doute.

9. Sachant que les inscriptions de la zone d'Abakan-Minusinsk et de Sūǰi sont l'œuvre de *Kïrkïz*, nous avons une base historique pour tenter de les dater d'après certains faits qu'elles évoquent.

Les Inscriptions n° 30 (*Uybat I* : IC 58—60 ; HK 141—142 & 150) et n° 37 (*Yenisey-Tes*, pseudo Tuba III : CB 199 ; IC 66—67 ; HK 170—172) mentionnent toutes deux un « Khan Noir », *Kara Kan*. La première est sur le cénotaphe d'un personnage local, un *Kïrkïz* sans doute, envoyé comme ambassadeur *(yalabač)* près de ce Khan, et qui n'est pas revenu. La seconde est l'épitaphe d'un *Türgeš* attaché à la Cour *(ičrägi)* du *Kara Kan*, mort en pays kïrkïz. Les malheurs arrivés à ces deux envoyés, morts en mission, évoqués dans des textes de graphie et de langue identiques (sans archaïsmes), doivent être la conséquence d'échanges diplomatiques entre les Kirghiz anciens et un Khan Noir des *Türgeš* (T'ou-kiue Occidentaux : DM 370 b, *Tou-k'i-che*). Le nom des *Türgeš* (*Türk* + *eš* « compagnon ») apparaît pour la première fois, dans des sources chinoises qui suivent de près l'histoire des Türk, à propos d'événements de 651 (DM 33—34 & 34, n. 6). Les *Kara Türgeš*, aile « noire » (septentrionale) de ce groupe tribal, sont nommés dans les Inscriptions de l'Orkhon à propos des combats de 710 (cf. Chapitre III, 72., i). Mais la scission interne des Türgeš, les Jaunes combattant les Noirs, et chaque fraction ayant son Khan, ne se produisit que dans la dernière partie du règne de *Sou-lou*, Khan « usurpateur », mort en 739 (DM 83). Lui-même se considérait comme Khan du « royaume des Türgeš » (dans son ensemble) (DM 82) et n'a pas porté le titre de Khan Noir. Le premier « Khan des Tribus Noires » est, d'après les sources chinoises (DM 83), un certain *Eul-wei tegin*, qui n'apparaît qu'en 739 et est presque aussitôt battu, à Talas, et décapité par les Chinois (DM 84). Ce Khan éphémère n'a certainement pas eu le temps d'échanger des ambassa-

deurs avec les Kirghiz du Haut-Iénisséï. Ce doit être seulement dans les années suivantes, sous un Khan Noir plus durable, que s'établirent ces liens diplomatiques.

Les annales chinoises, très précises sur ce point (DM 85), nous apprennent que c'est en 742 que les tribus des Türgeš prirent à nouveau pour Khan un chef des Tribus Noires, *El-etmiš Kutlug Bilgä*, dont le nom de règne indique bien qu'il a « fait l'Empire » *(el et-)*, et qui eut avec la Chine des relations diplomatiques suivies. Son successeur, intronisé en 753, était aussi un Khan des Tribus Noires, qui fut officiellement reconnu par la Chine. Après 756, ce fut l'anarchie parmi les Türgeš, Noirs et Jaunes s'entre-déchirant. En 758-759, un dernier Khan des Tribus Noires put encore envoyer un ambassadeur auprès de l'Empereur de Chine. Après quoi il n'est plus question d'une quelconque puissance des Türgeš, Noirs ou Jaunes (DM 85).

Ces précieuses informations chinoises nous permettent de penser que la seule période où il est fort vraisemblable que le Khan Noir *(Kara Kan)* des Türgeš ait eu avec les Kirghiz les échanges diplomatiques sérieux que supposent nos deux textes épigraphiques se situe entre 742 et 756.

La date approximative des Inscriptions n° 30 *(Uybat I)* et n° 37 *(Yenisey-Tes)* de la zone d'Abakan-Minusinsk, en pays kirghiz œuvres de Kïrkïz, serait donc *le milieu du VIII*e *siècle*, ce qui convient parfaitement bien à leur graphie non archaïque et à leur état linguistique: sonorisation des occlusives palatales dans *ičrägi*, anciennement *ičräki (Orkhon I*, Sud, ligne 12 — année 732 : HI 28), et dans *bäŋü* « stèle funéraire », de *bäŋgü* (id., ibid. : HI 28), plus anciennement *bäŋkü (Čā-xōl VIII*, n° 20 : HK 122 ; IC 41).

10. Un second jalon chronologique digne d'intérêt nous est fourni par une inscription du même site et de même facture que l'une des précédentes : *Uybat III*, n° 32 (IC 61—64 ; HK 143—146 et 153). Il s'agit là d'un monument beaucoup plus considérable, par son étendue et sa composition, que ceux que nous venons d'examiner.

Un passage, resté, selon nous, incompris des éditeurs successifs de cette inscription, explique la raison de cette magnificence funéraire, qui ressort, au premier coup d'œil, de l'aspect d'ensemble de la stèle (en comparaison des autres du même groupe). Cf. le croquis de IA 4 (stèle de gauche), repris dans HK 8.

Ce passage correspond à ce qui est, à notre avis, la 6e ligne du texte (6e ligne du « côté gauche » dans HK 144 ; 10e ligne dans IC 62—63), dont les traductions proposées jusqu'à présent (l.c.) sont pour le moins sibyllines, voire incohérentes. Pourtant,

la lecture matérielle des caractères gravés dans la pierre — connue, grâce à Messerschmidt et Strahlenberg, dès 1721 ! (IA 3 a) — ne fait pas de difficulté et est donnée de façon parfaitement correcte par Malov (IC 62) et par H. N. Orkun (HK 144). Notre propre transcription ne différera de celle de ces auteurs (qui suivent la tradition de Radloff) que sur un point, apparemment minime, mais qui commande en partie l'interprétation : au lieu de lire le « *a/ä* » final comme « *ä* » d'un soi-disant datif « *bägimä* », nous y verrons un *a* exclamatif, suivant *bäg-im* au cas absolu, avec valeur emphatique : *bägim a!* « ah ! mon Bey . . . ». A part cet *a* final au lieu de *ä*, nous transcrirons presque comme les auteurs précités, en groupant toutefois, comme forme composée de ce qui est pour nous un gérondif **ödürü*, à voyelle finale élidée devant *a*, et du verbe *altï* « il a pris » (et non pas *altï* « 6 » !), les mots *ödür-altï*, qui sont d'ailleurs écrits d'un seul tenant dans le texte :

bädizin üčün, türk kan balbalï el ara, tokkuz ärig, uduš är oglïn ögürüp ödür-altï, ärdäm bägim a!

Avant de proposer notre traduction de ce passage, rappelons-en le vocabulaire essentiel : *bädiz* « ornement », et spécialement « ornementation d'un monument funéraire » ; *balbal* « pierre funéraire dressée, représentant un ennemi tué » (on garde généralement *balbal* en traduction, comme terme technique) ; *uduš* « suite », nom dérivé du verbe *udu-* « suivre » (et non de *udï-* « dormir » !) ; *ögür-* « se réjouir », gérondif *ögür-üp*, « en se réjouissant », c'est-à-dire « bien volontiers » ; *ödür-* « séparer, sélectionner », cf. passif *ödrül-* « être mis à part (FA 322 b : geschieden werden, gesondert werden) » ; en composition avec *al-* « prendre », avec élision de la finale du gérondif **ödür-ü : ödür-al-*, pour **ödürü al-*, « prendre et sélectionner » ; *ärdäm* « vaillance », employé aussi comme nom propre d'homme : « Vaillant ».

11. Voici, selon nous, le sens littéral de ce passage :

« Pour son ornement, parmi le pays des *balbal* des Khans Turcs, bien volontiers il a pris et sélectionné neuf hommes, fils d'hommes de (sa) suite, mon Bey *Ärdäm*, ah ! »

Par « son ornement » *(bädiz-in)*, nous entendons celui de la stèle funéraire. Quant au « pays des *balbal* des Khans *Türk* (T'ou-kiue)», haut lieu de l'art funéraire, où sont recrutés ces spécialistes, nous pensons qu'il s'agit de la région de l'Orkhon, où sont les grandes sépultures impériales des T'ou-kiue Orientaux *(Kök Türk)*, avec leurs stèles monumentales et leurs *balbal* encore conservés, les plus célèbres étant ceux de *Kül Tegin (Orkhon I)*, de l'an 732 (CB 203) et de *Bilgä Kagan (Orkhon II* et *II bis)*, de l'an 735 (id. ibid.).

Nous comprenons que, pour effectuer dans toutes les règles de l'art les travaux (sculptures, inscriptions) du tombeau d'*Uybat III*, qui est celui d'un grand chef kirghiz *(Tarkan Saŋun)* de la région d'Abakan-Minusinsk, le Bey — également kirghiz — du groupe tribal auquel il appartenait, *Ärdäm Bäg*, a recruté des spécialistes dans la région de l'Orkhon, et cela parmi des gens « de sa suite ». On sait, par l'Inscription de l'*Orkhon I* (Sud, 11—13 : HI 27—28), que, de son côté, l'Empereur turc oriental Bilgä

Kagan avait, pour l'« ornement » *(bädiz*, ligne 12) de la sépulture de son frère Kŏl Tegin, fait venir des artisans spécialistes, attachés au Palais de l'Empereur de Chine, ce que confirme la présence et le contenu d'une inscription chinoise (HI 80—84 ; JD, passim) sur le monument, inscription rédigée en 732 par l'Empereur T'ang Hiuan-tsong en personne.

La différence entre les deux situations est dans le fait que Bilgä Kagan avait prié l'Empereur de Chine de lui envoyer ces spécialistes, tandis qu'Ärdäm Bäg, le Kirghiz, les sélectionne, sur l'Orkhon, parmi des gens de «sa suite », c'est-à-dire de sa dépendance, pour les envoyer en pays kirghiz, sur le site d'Uybat. Cela signifie, à notre avis, que la région de l'Orkhon est alors sous domination kirghiz, ce qui s'est produit très précisément à partir de l'an 840, date de la conquête, sur les Uygur, de la Mongolie par les Kirghiz du Haut-Iénisséï (DH 176).

Cette domination n'a duré que jusqu'en 924, date à laquelle les *K'i-tan* pré-mongols chassent les Kirghiz de la région du Haut-Orkhon et les refoulent vers le Haut-Iénisséï (DH 181).

L'Inscription d'*Uybat III* (n° 32) est donc, selon nous, à dater *entre* 840 et 924.

12. Une autre inscription de la zone kirghiz d'Abakan-Minusinsk, celle d'*Altïn-Kŏl II* (n° 29), contient une précision du plus haut intérêt pour sa datation et pour l'histoire des Kïrkïz. Elle figure à la ligne qu'il faut prendre, à notre avis, pour la 3e du texte, et qui est considérée comme la 8e par Malov (IC 57 ; HK 105 : « 2. ») :
töpüt kanka yalabač bardïm « je suis parti comme ambassadeur près du Khan du Tibet ».

Le mot suivant, aux caractères en partie effacés, a été lu anciennement « *kälürtim* », « j'ai apporté », ce qui ne signifie rien. Les éditeurs du Corpus de 1983 lisent à bon droit *k l m d m* dans leur relevé (Ig 25 b, « VII. »), ce qui convient parfaitement aux tracés visibles sur la photographie (IG 103) et note *kälmädim*. Nous traduisons ce *kälmädim* : « je n'(en) suis pas (re)venu ». La même expression figure dans *Uybat I* (cf. plus haut, paragraphe 9) pour dire qu'un ambassadeur *(yalabač)* a disparu au cours de sa mission : *kälmädiŋiz, bägimiz* « vous n'êtes pas revenu, mon Bey ! » (IC 59 ; HK 142). Ici encore, il s'agit du cénotaphe d'un envoyé kirghiz. Le défunt, comme il est fréquent, est censé parler, à la première personne.

Quoi qu'il en soit, tous les éditeurs sont d'accord pour voir dans ce passage le témoignage de l'envoi, auprès du Souverain des Tibétains (*Töpüt Kan* « le Khan du Tibet »), d'une mission kirghiz partie du Haut-Iénisséï. Mais nul n'en a tiré parti pour situer historiquement l'inscription.

Nous pensons, quant à nous, qu'une telle activité diplomatique des *Kïrkïz* de la zone d'Abakan-Minusinsk en direction des Tibétains n'est guère vraisemblable qu'à partir de 840, date de la grande ruée kirghiz contre les Uygur de Mongolie (DH 176). Dans les années suivantes, les Kïrkïz sont en état permanent d'hostilités avec les Uygur, pour la plupart repliés vers le Sud (DN 6—7 ; DH 176 et note 3 ; DN 62 et note 3). C'est presque sûrement contre les Uygur qu'ils recherchent alors l'alliance du « Khan des Tibétains ». La puissance tibétaine, qui s'était rapidement développée dans le dernier tiers du VII^e^ siècle (DM 179, note), s'étendait encore, vers 840—850, sur la moitié Sud-Est du Sin-kiang actuel et sur presque tout le Kan-sou (DN 20—27, et spécialement 26). Après 850 environ, les Tibétains, attaqués par les Uygur et par les Tangut, perdirent rapidement pied en Asie Centrale, d'où ils étaient, semble-t-il, entièrement évincés au début du X^e^ siècle (DN 27).

Aussi peut-on, avec beaucoup de vraisemblance, dater l'Inscription d'*Altïn-Kōl II* entre 840 et la fin du IX^e^ siècle. Plus précisément, le conflit, en Mongolie, entre Kïrkïz et Uygur ayant pris fin par l'expulsion définitive de ces derniers, en 848 (DN 7), et la puissance tibétaine en Asie Centrale déclinant alors, l'ambassade kirghize mentionnée par cette inscription a les plus fortes chances d'avoir été envoyée entre 840 et 848. Le monument d'*Altïn-Kōl II* (n° 29), cénotaphe de l'ambassadeur kïrkïz disparu en mission, serait donc *de quelques années antérieur à 850.*

13. Un dernier texte nous apporte un repère chronologique assez précis : c'est l'Inscription de *Sūǰi* (n° 47), située en Mongolie Centrale (CB 205—206 ; HI 155—159), au Sud du confluent de la Tola et de l'Orkhon, donc au Nord-Est des grandes sépultures impériales des T'ou-kiue et de la capitale des Uygur de Mongolie.

Elle a été, bien malencontreusement, qualifiée d'« inscription uygur » par son premier éditeur (KA), bien qu'elle soit nommément l'épitaphe d'un conquérant kirghiz (*Kïrkïz oglï* « fils de Kïrkïz »), et cette erreur a été consacrée par la tradition turcologique.

C'est que ce précieux document épigraphique a été victime, dès le début, d'un contresens qui lui a ôté toute sa signification historique. La première ligne (IC 84 ; HI 156—157), que l'on s'accorde à lire :
uygur yerintä yaglakar kan ata käl(tim), a été comprise : « (Moi,) Yaglakar Kan Ata, je suis venu dans le pays des Uygur».

Comme il est notoire que le clan *Yaglakar* est celui des Souverains Uygur (DN 3, note), on en vient à faire de ce personnage un Khan *(kan) Yaglakar*, donc Uygur, qui porte, après son titre de Khan, le « Lallwort »

de parenté *ata* « papa, père », ce qui ne s'est jamais constaté dans l'histoire des Uygur, dont la titulature est connue dans le menu détail. De plus, le défunt, qui est censé prendre la parole, continue, aux lignes 2 et 3 (id. ibid.) :

kïrkïz oglï män, boyla kutlug yargan
män, kutlug baga tarkan ögä buyrukï män.

« Je suis fils de Kirghiz, je suis Boyla Kutlug Yargan, je suis Officier-Conseiller de Kutlug Baga Tarkan. »

On ne voit guère comment un Khan Uygur serait fils de Kirghiz et Officier d'un dignitaire portant le titre de Tarkan, qui, bien qu'élevé, est inférieur à celui de *Kan* « Khan ».

En réalité, le suffixe *-tä* de *yerintä*, en turc ancien, est non pas un locatif pur, mais un locatif-ablatif, pour lequel le sens ablatif (d'éloignement) est plus fréquemment attesté que celui de locatif dans les textes épigraphiques. Quant à *ata*, ce n'est pas le « Lallwort » *ata* « papa », mais le gérondif en *-a*, en composition avec *käl-* « venir, parvenir », du verbe *at-* « jeter, rejeter ». Il faut lire :

uygur yerintä yaglakar kan ata-käl(tim)

« Du pays des Uygur, je suis parvenu à rejeter le Khan Yaglakar. »

Tout s'explique dès lors aisément : le défunt, « fils de Kïrkïz », c'est-à-dire Kirghiz lui-même (ethnique en *oglï* « fils de », sans valeur sémantique particulière, très courant en turc) est l'un des conquérants kirghiz qui, en 840, ont réussi à chasser de la Mongolie Centrale le Khan Uygur, du clan Yaglakar.

L'inscription de *Sūǰi* (n° 47) est donc *postérieure à l'an* 840 et appartient, soit au *milieu du IX^e^ siècle*, soit à sa *seconde moitié*.

14. Ainsi pensons-nous pouvoir dater, au moins approximativement, 5 sur 19 (les 18 mentionnées dans CB 198—199 sous la rubrique « Zone d'Abakan-Minusinsk », plus celle de Sūji) des inscriptions « runiformes » laissées par les Kirghiz anciens, ou Kïrkïz : 2 (n^os^ 30 & 37) sont du milieu du VIII^e^ siècle, et les 3 autres (n^os^ 29, 32 & 47) du milieu du IX^e^ ou — pour le n° 32 — d'une période située entre 840 et 924.

Pour peu précises que soient ces datations qui portent sur plus du quart des textes considérés, elles n'en sont pas moins précieuses en ce qu'elles fournissent un point de départ chronologique à partir duquel peut s'exercer une étude paléographique, linguistique et stylistique des autres monuments du groupe kirghiz, destinée à les répartir, par comparaison, dans le temps.

15. Nous avons nous-même, au début de ce chapitre, qualifié d'« archaïques » les documents contenus dans les inscriptions du Haut-Iénisséï.

Mais il s'agit, comme nous le verrons, d'un archaïsme de la pensée et des traditions sociales, d'un certain « primitivisme », explicable par la situation géographique retirée de ces montagnards éloignés des grands courants, chinois et iranien, de civilisation, et non pas d'une antiquité chronologique.

Une confusion ne s'en est pas moins installée dans la tradition turcologique la plus suivie, qui fait parfois remonter jusqu'au VI^e siècle, en tout cas jusqu'au VII^e, la chronologie des textes épigraphiques iénisséiens : ce qui revient à supposer, contrairement à toute vraisemblance, un développement précoce de l'écriture chez les plus arriérés des turcophones anciens.

En réalité c'est, selon nous, par une importation depuis la Mongolie des T'ou-kiue, sans doute à partir des débuts du VIII^e siècle, que s'explique l'implantation du système graphique « runiforme », en même temps que de la *koinê* paléo-turque, parmi les Kirghiz du Haut-Iénisséï. On sait (JG 50—51) qu'une révolte des Kirghiz contre la domination t'ou-kiue aboutit, en 709—710, à leur écrasement et à la mort de leur Khan. C'est à partir de cette époque qu'il nous paraît vraisemblable de supposer l'introduction, chez eux, des techniques épigraphiques t'ou-kiue.

Quoi qu'il en soit, les seules références historiques que nous ayons pu déceler dans les textes épigraphiques de la zone d'Abakan-Minusinsk permettent, en parfait accord avec les plus récentes conclusions des archéologues soviétiques, de les situer chronologiquement *entre le VIII^e siècle et le début du X^e*.

16. Quant aux inscriptions de la zone de Tuva, nous ne pouvons pas, dans l'état actuel de nos connaissances, y trouver de références à un contexte historique connu ; œuvres de peuplades montagnardes assez isolées, elles ne mentionnent guère que des groupes tribaux locaux : *Altï-Bag* (N^os 1, 5, 24, 49 de Malov, IC), *Čikšin* (n° 13, id.), *Kümül/Kümüš* (n^os 44, 45, id.), sur lesquels nous manquons d'informations. L'une d'elles, toutefois (n° 41, id.), mentionne la sujétion par le défunt d'un « clan d'hommes *ädiz* » (*ädiz är urugïn . . . altïm*, HK 80—81), et une autre (n° 44, id.) renferme le mot *ädiz* dans un contexte qui prête à controverse : *ak kulum är ädiz* « mon blanc exclave, homme *ädiz* », selon Malov (IC 80) ; *ak-kulam är ädiz* « mon aubère clair, (cheval) *ädiz* mâle », selon nous. Quoi qu'il en soit, il s'agit là du nom des *Ädiz*, tribu ayant appartenu à la même confédération que les *Uygur* et connue, tant par les sources chinoises (*A-tie*, DM 317 a ; DN 2, note), que par les inscriptions t'ou-kiue de Mongolie au VIII^e siècle (HI 50).

Cette mention offre surtout l'intérêt de laisser à penser que les *Ädiz*, dont la localisation est mal connue, étaient, pour une partie du moins de

leurs clans, voisins de la région actuelle de Tuva. Mais elle ne donne pas prise à une interprétation historique précise, non plus que l'indication, dans une autre inscription du même groupe (n° 11), d'une mission du défunt, quand il était dans sa 15e année, auprès de l'Empereur de Chine : *beš yegirmi yašïmda tabgač kanga bardïm* (HI 73).

C'est, en définitive, l'examen paléographique des inscriptions de la zone de Tuva qui permet les hypothèses chronologiques les moins imprécises, tant qu'on ne connaît pas mieux l'histoire de cette région. A cet égard, la plupart présentent des caractères très semblables à ceux du groupe d'Abakan-Minusinsk, ce qui engage à les situer aussi entre le VIIIe siècle et le début du Xe. Cependant, un petit nombre d'entre elles (nos 2, 15, 16, 41, 52) ont des graphies très particulières, du moins pour une partie assez minime des signes employés.

17. Ces graphies, qui ont frappé les turcologues et les ont incités à assigner à ces textes une datation haute (VIIe, voire VIe siècle), doivent être replacées dans leur contexte paléographique et linguistique.

Or, s'il est vrai que les inscriptions précitées ont quelques caractères nettement spéciaux (*m* trifolié pour les nos 2, 15 et 41 ; *m* rond à quartiers pour le n° 49 ; *š* carré pour les nos 16 et 41), il n'en faut pas moins observer que ces textes ont, pour les autres signes, des formes résolument « classiques », identiques à celles des inscriptions kirghiz datées du VIIIe au Xe siècle, et qu'on y trouve même des formes simplifiées (*g* postérieur sans haste verticale : n° 49) qui seraient plutôt des innovations.

Qui plus est, rien, dans leur contenu linguistique, n'est spécifiquement archaïque. Au contraire, on peut y remarquer des formes phonétiquement évoluées par rapport au turc épigraphique « classique » du VIIIe siècle en Mongolie : sonorisation en *-gä/-ga* du datif, ancien *-kä/-ka* (*ädgügä*, n° 15 ; *agïmga* & *artïmga*, n° 41) et en *-gi/-gï* du pronom relatif suffixé *-ki* (*balïktagïm*, n° 41). On y relève aussi un développement morphologique connu par ailleurs dans l'uygur manuscrit du IXe s. et du Xe : l'extension du pluriel en *-lär/-lar*, non seulement à des noms de parenté (*kadašlarïm*, n° 16) anciennement plus employés au « singulier » collectif (*kadašïm*, passim), mais encore à des noms d'animaux (*atlarïm*, n° 41).

De même que les caractères originaux relevés dans les inscriptions kirghiz, et dont certains, comme celui pour *e* fermé, s'y trouvent aussi attestés (ce qui dénote une certaine parenté des deux traditions), les signes spéciaux notés, en petit nombre, dans quelques-uns des textes de la zone de Tuva nous paraissent devoir être considérés comme des innovations. Ici encore, l'« archaïsme » des inscriptions réside dans leur contenu idéologique et n'est pas à confondre avec une antiquité chronologique. Il s'explique également par le relatif isolement de montagnards restés longtemps à un stade de civilisation assez primitif.

18. Bien que l'absence presque totale de références historiques datables ne nous permette pas ici de disposer de points de repère chronologiques d'une quelconque précision, nous pensons que les considérations paléographiques et linguistiques précédemment avancées, jointes à la comparaison stylistique

avec les textes paléo-kirghiz (qui met en évidence de très nombreux parallèles), nous autorisent à supposer que les inscriptions de la zone de Tuva sont, dans l'ensemble, contemporaines de celles de la zone d'Abakan-Minusinks et se situent *entre le VIII^e siècle et le X^e*. Nous ne pensons pas, en tout cas, qu'elles puissent être antérieures aux premières décennies du VIII^e siècle, et nous croyons qu'elles aussi mettent en œuvre une technique graphique et une *koinê* turque de provenance t'ou-kiue orientale.

C'est, à notre connaissance, pour la première fois en 709 (JG 50—51) que les T'ou-kiue de Mongolie font campagne dans l'actuel territoire de Tuva, sur le Haut-Iénisséï, au Nord des Monts *Kögmän* = Tannou-Ola (JG, Index et Carte 3), contre les *Čik* (cf. *Čikšin*, supra, 16.) alliés aux Kirghiz, et soumettent la région. Là serait peut-être le point de départ de l'adoption de l'alphabet et de la *koinê* épigraphique t'ou-kiue. Par la suite, la littérature funéraire des peuples de Tuva se serait développée, partiellement, en liaison avec celle de leurs proches voisins du Nord-Ouest, les Kirghiz, comme semblent bien l'indiquer certaines parentés graphiques et stylistiques.

En tout cas, le contenu archaïsant des inscriptions de Tuva et d'Abakan-Minusinsk présente une assez grande homogénéité, qui justifie une étude conjointe des textes provenant des deux zones, d'ailleurs réunis dans la tradition scientifique sous l'appellation d'Inscriptions du (Haut-)Iénisséï, que nous conserverons pour désigner leur ensemble. Celui-ci fait nettement contraste avec les Inscriptions t'ou-kiue de Mongolie, dont le niveau culturel est beaucoup plus élevé, et où l'influence de l'idéologie chinoise est certainement mieux affirmée.

19. En ce qui concerne l'objet central de notre étude, les Inscriptions du Haut-Iénisséï se caractérisent par l'absence complète de toute référence à un calendrier proprement dit et par un faible développement des notions chronologiques.

La majorité d'entre elles, 28 sur 52 (en rattachant le n° 47, *Sūǰi*, au groupe kirghiz), ne comportent aucune espèce de donnée chronologique, même vague. Tel est le cas pour 18 sur 33 des inscriptions de la zone de Tuva (n^os 2, 4, 7, 8, 9, 10, 12, 13, 14, 17, 18, 19, 20, 43, 46, 50, 51, 52), et pour 9 sur 18 de celles de la zone d'Abakan-Minusinsk (n^os 27, 30, 31, 33, 34, 35, 38, 39, 40), ainsi que pour celle de *Sūǰi* (n° 47). Le fait est particulièrement remarquable pour cette dernière, postérieure à 840, contemporaine de la domination kirghiz sur la Mongolie, conquise sur les Uygur, dont nous verrons qu'ils avaient alors une chronologie développée et un calendrier très précis : preuve évidente de la régression culturelle consécutive à l'invasion des turcophones iénisséïens.

Encore faut-il noter que, sur les 24 inscriptions restantes, toutes funéraires, 4 ne mentionnent pas l'âge du défunt (Tuva : n° 6 ; Abakan-Minusinsk : n^{os} 28, 32, 36), qui ne se trouve ainsi figurer que 14 fois dans le groupe de Tuva, et 6 fois seulement dans le groupe d'Abakan-Minusinsk !

Aucune des 52 inscriptions considérées ne comporte la moindre *date* (nous verrons que la soi-disant « année du Tigre » du n° 10 n'y figure pas en réalité), et le seul compte chronologique qu'elles mettent en œuvre est celui par « *quantième année d'âge* » des individus (*yāš*, cf. Chapitre I, 26. & sq.), à une exception près (un compte par « années civiles », *yïl*, n° 45, zone de Tuva). C'est là un trait frappant de mentalité archaïque, qui ne se retrouve que dans les plus anciennes des Inscriptions de Mongolie, au début du VIII^{e} siècle.

20. L'individu dont les années d'âge servent d'unique référence chronologique est *toujours le défunt*, qui est le plus souvent censé s'exprimer, dans son épitaphe, à la première personne, mais parfois, aussi, évoqué à la troisième.

Le mot *yāš* « quantième année d'âge », apparaît toujours, dans les mentions d'âge chiffrées, accompagné d'un nom de nombre *cardinal*, simple ou complexe (cf. Chapitre I, 46. & sq.), qui le précède (sauf dans un seul exemple, cf. ci-après) en tant qu'épithète. Rarement employé sous sa forme absolue (non suffixée), *yāš* est habituellement pourvu de suffixes possessifs de 1re ou 3^{e} personne, ou de suffixes casuels, ou des deux à la fois. Voici les diverses constructions attestées :

1) yāš *sans suffixe possessif :*

a) au cas absolu (sans aucun suffixe) :
Un seul exemple : n° 25, *Označennaja* (Abakan-Minusinsk), ligne 4, pour laquelle, après examen du relevé de l'expédition finnoise (IA, planche XVIII), nous contestons la lecture traditionnelle (HK 163), lisant, quant à nous :
bēš kïrk, är yāš, ärk ! « 35, c'est l'âge viril, c'est la force ! », ce passage sous-entendant que le défunt est mort dans sa 35^{e} année.
b) au locatif en *-da :*
n° 11, *Begirē* (Tuva) (HK 71) : *bēš yegirmi yāšda alïnmïšïm kunčuyïm a !* « ô mon épouse que j'ai prise dans la (= ma) 15^{e} année ! » Il y a ellipse du suffixe possessif de 1re personne, parce qu'il est exprimé deux fois aussitôt après.
n° 24, *Xemčik—Xaya-bažï* (Tuva) (HK 90) : *kara säŋirig yerlädim, udur čigši, säkk(iz) kï(rk) (yāš)da* « je me suis fixé au Noir Promontoire, (moi)

le Préfet obéissant, dans (ma) 38e année ». Ellipse du possessif, la 1re personne étant exprimée par le verbe. Ce Noir Promontoire est le lieu de la sépulture.
n° 48, *Abakan* (IC 94) : *tokkuz ällig yāšda, tokkuz altmïš är ... ölür(ti)* « (il était) dans (sa) 49e année (et) il a tué 59 hommes ». Premier membre de phrase elliptique : style épique, concis, destiné à mettre en valeur les deux nombres allitérants, pour la gloire du guerrier défunt.

2) yāš *avec suff. possessif de la 1re pers. sg.* :
C'est, de loin, le cas le plus fréquent, la parole étant prêtée au défunt.

a) au cas absolu (sans suffixe casuel) :
4 exemples, tous dans le groupe de Tuva :
n° 11, *Begire* (IC 31, en résolvant l'évidente contradiction entre le schéma faussé de Radloff et la lecture, bien préférable, de Malov) : *yāšïm yetti yetmiš, āzdïm a !* « mon âge (étant) 67, je me suis perdu ! » (= « dans ma 67e année, je suis décédé ! »). Seul exemple où le chiffre suive le mot *yāš* : la construction est prédicative, et non pas épithétique.
n° 21, *Čā-xōl IX* (HK 122 : inutile de suppléer « *-da* » après *yāš*) : *ekki ällig yāšïm, bökmädim* « ma 42e année : je ne me suis pas rassasié » = « je suis mort dans ma 42e année, sans avoir assez profité de la vie ».
n° 22, *Čā-xōl X* (HK 123) : *üč ällig yāšïm, adrïl(dïm)* « ma 43e année, je suis décédé ».
n° 41, *Xemčik—Čïrgakï* (HK 80) : *säkkiz yetmiš yāšïm, öltim* « ma 68e année, je suis mort ».
Ces trois derniers exemples présentent un emploi adverbial du cas absolu, bien connu dans les langues turques vivantes, mais qui semble ici, en turc épigraphique ancien, être une particularité du groupe de Tuva.

b) au locatif en *-ta* ou *-da* :
10 exemples (2 en *-ta*, 8 en *-da*), dont le premier seul est relevé dans le groupe d'Abakan-Minusinsk, les 9 autres appartenant au groupe de Tuva :
n° 32, *Uybat III* (HK 146) : *altï yāšïmta kaŋ adïrdïm* « dans ma 6e année, j'ai perdu mon père ».
n° 45, *Kežilig—Xobu* (IC 81) : *bēš yāšïmta kaŋsïz kalïp ...* « étant resté sans père dans ma 5e année, ... ».
n° 1, *Uyuk—Tarlag* (IE ; HK 31) : *altmïš yāšïmda ātïm el togan totok bän, ...* « moi, dans ma 60e année, nommé El-Togan, ... » (*bän* « moi » est sujet de deux groupes prédicatifs qui suivent).
n° 6, *Barïk II* (HK 62) : *kōni tirāg üč yāšïmda kaŋsïz boldïm* « (moi,) Köni Tirāg, dans ma 3e année, je suis devenu orphelin de père ».

n° 11, *Begire* (HK 73) : *bēš yegirmi yāšïmda tabgač kanga bardïm a!* « dans ma 15e année, je suis parti chez l'Empereur de Chine ! »
n° 15, *Čā-xöl III* (HK 117—118) : *är ātïm, yaruk tegin bän, bïr ottuz yāšïmda, ässizim a!* « mon nom viril : je suis Yaruk Tegin, dans ma 21e année, ah malheur de moi ! »
n° 16, *Čā-xöl IV* (HK 118—119) : *ässizim a! kïrk yāsïmda ...* « ah malheur de moi ! dans ma 40e année ... » (je suis disparu).
n° 23, *Čā-xöl XI* (HK 124) : *tokkuz kïrk yāšïmda ... öldim* « dans ma 39e année ... je suis mort ».
n° 44, *Kïzïl—Čïra I I* (IC 80) : *kïrk yāšïmda adrïldïm* « je suis décédé dans ma 40e année ».
n° 49, *Tuva I* (IC 97) : *ïnal ögä bän, yetmiš yāsïmda* « moi, Ïnal Ögä, (j'étais) dans ma 70e année » (quand je suis mort). Proposition nominale.

c) au datif (de temps) en *-ka* ou *-ga :*
5 exemples (2 en *-ka*, dont un restitué, et 3 en *-ga* dans un même texte), tous dans la zone de Tuva :
n° 3, *Uyuk—Turan* (HK 40) : *üč yetmiš yāšïmka adrïltïm* « dans ma 63e année, je suis décédé ».
n° 5, *Barïk I* (HK 61, IC 20—21) : *yāšïmka* supposé, dans un passage très détérioré. Douteux.
n° 45, *Kežilig—Xobu* (IC 81—83) ; trois exemples successifs : *tokkuz yegirmi yāšïmga ögsüz bolt(um)* « dans ma 19e année, je suis devenu orphelin de mère » ; *ottuz yāšïmg' ögä boltum* « dans ma 30e année, je suis devenu Ögä » (titre) ; élision de la voyelle finale de *-ga* devant la voyelle *ö ; bïr yetmiš yāšïmga ... āzdïm* « dans ma 61e année, je me suis perdu » (= « je suis décédé »).

d) au cas adverbial en *-a :*
4 exemples, tous dans le groupe d'Abakan-Minusinsk :
n° 29, *Altïn—Köl II* (HK 104) : *säkkiz kïrk yāšïma ...* « à ma 38e année ... » (lacune ensuite ; sans doute : décès).
n° 27, *Yenisey—Tes* (pseudo-« Tuba III ») (HK 170) : *alt'ottuz yāšïma ärti, bän öltim* « c'était à ma 26e année : je suis mort ».
n° 42, *Minusinsk* (HK 96) : *yetmiš yāšïma öltim* « à ma 70e année, je suis mort ».
n° 48, *Abakan* (IC 95—96) : *altï yegirmi yāšïma almïš kunčuy, ässiz, bökmädim!* « épouse prise à ma 16e année ! malheur ! je n'ai pas assez joui de toi ! »
Ces formes en *-m-a*, attestées aussi dans les Inscriptions de l'Orkhon (par exemple, HI 60), et qui coexistent avec des datifs en *-ka (-m-ka)*, ne doivent

pas être confondues avec eux. Le suffixe *-a* est à répertorier à part et ne provient pas, comme on le croit trop souvent, de l'usure phonétique de *-ka* (bien maintenu avec sa consonne dans les mêmes textes). C'est, selon nous, un suffixe adverbial de lieu (et de temps), qu'on retrouve, alternant avec le suffixe de nom de lieu *-t*, dans certains adverbes-postpositions : *ār-a* « entre » (cf. *ār-t* « passage »), *üz-ä* « dessus » (cf. *üs-t* « le dessus », de **üz-t*). Nous pensons même que le locatif en *-t-a* provient de la combinaison des deux suffixes, et que l'ablatif en *-t-in* représente une combinaison analogue, mais avec le suffixe d'instrumental *-in*.

3) *yāš avec suff. possessif de la 3e pers. sg.* :

Rare, et seulement attesté dans le groupe d'Abakan-Minusinsk. N'est employé qu'une fois avec un chiffre, pour exprimer un âge de décès.

a) au cas absolu (sans suffixe casuel) :
1 exemple :
n° 42, *Minusinsk* (HK 97) : *ärdämim yāšï učün* « à cause de l'âge de ma vaillance » (sans doute, d'après le contexte : « parce que j'étais encore vaillant dans ma vieillesse » ; le défunt étant dans sa 70e année, cf. plus haut). Expression non chiffrée. Cet exemple n'est pas à retenir parmi ceux qui renferment une notation chronologique proprement dite.

b) au locatif en *-ta* :
1 exemple :
n° 26, *Ačura* (HK 134) : *yetti yegirmi ärdämi yāšïnta ärdäm ölti* « en l'âge de vaillance de sa 17e année, il mourut, lui, la vaillance-même ».

Indiquons enfin l'emploi du verbe dérivé *yāša-* « prendre des années d'âge, vivre » dans un texte de la zone d'Abakan-Minusinsk, n° 36, *Tuba II* — HK 169—170 —, avec un nombre cardinal : *yüz yāšayïn !* « ah, si j'avais vécu cent ans ! ».

21. Si l'on récapitule les exemples précités, on obtient la répartition suivante en ce qui concerne l'*emploi des cas* dans la chronologie par « quantième année d'âge » (en ne retenant que les emplois chiffrés de *yāš*) :

cas absolu :	5 fois	(1 Abakan-Minusinsk + 4 Tuva) ;
locatif :	15 fois	(3 Abakan-Minusinsk + 12 Tuva) ;
datif :	5 fois	(0 Abakan-Minusinsk + 5 Tuva) ;
cas en *-a* :	4 fois	(4 Abakan-Minusinsk + 0 Tuva).

On remarquera la nette préférence du groupe de Tuva pour le locatif, et du groupe d'Abakan-Minusinsk pour le cas en *-a*. Il faut aussi souligner que la distribution entre datif et cas en *-a* est exclusive : pas de datif dans

le groupe d'Abakan-Minusinsk, et pas de cas en *-a* dans le groupe de Tuva. Il y a ici, par-delà les apparences d'unité linguistique dues à l'emploi d'une *koinê* t'ou-kiue, l'indice très net de tendances dialectales différentes, pour la syntaxe des cas, entre les Kirghiz d'Abakan-Minusinsk et les autres tribus montagnardes de Tuva.

Quant à dire si l'emploi des différents cas correspond ou non à des nuances de signification, c'est une question que le petit nombre des attestations ne permet pas de trancher définitivement. Quelques observations sont toutefois permises dans l'état, certes insuffisant, de notre documentation.

Tout d'abord, l'emploi du cas absolu est lié à des différences de structure de la phrase, et non pas à des nuances dans l'expression de la temporalité. Il ne peut donc intervenir dans des oppositions sémantiques. D'autre part, le caractère exclusif, entre les groupes kirghiz et tuva, de la distribution « datif/cas en *-a* » paraît bien correspondre à une différenciation dialectale, mais non à une opposition sémantique. Il ne reste donc, comme oppositions pouvant comporter des nuances de signification, que celle entre locatif et cas en *-a* dans le groupe d'Abakan-Minusinsk, et celle entre locatif et datif dans celui de Tuva.

Pour chacun des deux groupes, nous possédons un texte où les deux tournures sont employées successivement :

n° 48, *Abakan* (cf. plus haut) : *tokkuz ällig yāšda, tokkuz altmïš är . . . ölürti,* puis : *altï yegirmi yāšïma almïš kunčuy!* On pourrait, à la rigueur, interpréter la première donnée comme exprimant le temps cumulé : « au cours de ses 49 années d'âge, il avait tué 59 hommes », la seconde donnée exprimant un moment dans le temps : « épouse prise à ma 16e année ! » Mais cette interprétation ne s'impose pas, car l'absence de suffixe possessif dans *yāšda* incline plutôt à comprendre : « il était dans la 49e année ; il avait tué 59 hommes », avec un prédicat nominal pour le premier terme, verbal pour le second ; la « 49e année » serait alors, aussi, un moment dans le temps, une sorte de « date ».

n° 45, *Kežilig—Xobu* (cf. plus haut). Ici, les emplois de cas différents se suivent dans le texte, que nous reproduirons in extenso (IC 81) : *beš yāšïmta kaŋsïz kalïp, tokkuz yegirmi yāšïmga ögsüz bolt(um) ; katïglanïp, ottuz yāšïmg' ögä boltum* « étant resté sans père dans ma 5e année, je suis devenu orphelin de mère à ma 19e année ; m'étant endurci, je suis devenu Ögä (titre) à ma 30e année ». Il s'agit bien là, dans les trois cas, d'indiquer un moment dans le temps, une « date » biographique, et nous ne voyons pas le moyen de déceler, entre le locatif et le datif, la moindre nuance de sens, puisqu'ils sont l'un et l'autre employés successivement pour dater des événements analogues : mort du père, puis de la mère du défunt.

Nous estimons donc, jusqu'à plus ample information, que l'emploi de cas différents (locatif, datif, cas en *-a*) ne correspond pas, dans les notations chronologiques en *yāš*, à des oppositions de signification dans la littérature épigraphique du Haut-Iénisséï.

22. Signalons que la répartition des cas grammaticaux n'est pas la même, à cet égard, dans les deux grandes inscriptions « classiques » t'ou-kiue du VIII[e] siècle, *Orkhon I & II*, pour lesquelles l'index de Hüseyin Namık Orkun (HL 135) relève : 2 locatifs *(yāšda)*, 5 datifs (1 *yāšïmka*, 4 *yāšïŋa* — 3e pers.), 10 cas en *-a (yāšïma)*, et aucun cas absolu, sur 17 attestations. Là non plus, nous n'avons pu déceler de nuances de sens : il s'agit toujours de « dates » biographiques, comme dans les textes iénisséiens.

Mais la comparaison des données « classiques » t'ou-kiue avec les données kirghiz et tuva permet, à notre sens, de définir une certaine évolution historique dans l'emploi des cas pour « dater » par *yāš*: la *koinê* t'ou-kiue, qui a presque certainement servi de modèle à la langue épigraphique des turcophones du Haut-Iénisséï, a une très nette préférence, dans ses « datations » par *yāš*, pour le cas adverbial en *-a*, lequel apparaît comme la forme spécialisée du paléo-turc « classique » dans cet emploi (détermination d'un moment dans le temps) ; ce cas en *-a* reste d'un usage dominant (4 fois sur 7) dans les inscriptions kirghiz, où toutefois le locatif, plus conforme peut-être aux tendances dialectales des turcophones iénisséiens, et moins spécialisé, fait son apparition (2 fois sur 7) ; en revanche, les turcophones de la zone de Tuva, dont les inscriptions sont à tous égards les plus éloignées du « classicisme » t'ou-kiue, ignorent totalement le cas en *-a*, qu'ils remplacent partiellement par le datif en *-ka* ou *-ga* (5 attestations sur 21), mais ont une préférence marquée pour le locatif (12 attestations sur 21), forme qui dominera, par la suite, pour la « localisation dans le temps », dans les langues médiévales et modernes du groupe turc.

23. Il est intéressant, d'un point de vue sociologique et pour l'histoire de la mentalité, d'examiner quels événements biographiques ont été choisis pour figurer dans la chronologie par années d'âge des épitaphes du Haut-Iénisséï.

Comme il faut s'y attendre dans des inscriptions funéraires, c'est, bien entendu, l'*âge de décès* qui est, de très loin, le plus fréquemment mentionné : 20 fois sur 51 épitaphes (6 sur 17 dans la zone d'Abakan-Minusinsk, et 14 sur 33 dans la zone de Tuva ; la 51[e] épitaphe considérée, celle d'un Kirghiz de Mongolie, à *Sūǰi*, ne comporte aucune chronologie).

Rappelons ces âges de décès, par ordre croissant, dans les deux zones en question :

a) *Abakan-Minusinsk* : 17[e] année (n° 26) ; 26[e] (n° 37) ; 35[e] (n° 25) ; 38[e] (n° 29) ; 49[e] (n° 48) ; 70[e] (n° 42) ; moyenne d'âge : 39[e] année.

b) Tuva : 16[e] année (n° 5) ; 21[e] (n° 15) ; 38[e] (n° 24) ; 39[e] (n° 23) ; 40[e] (n° 16) ; 40[e] (n° 44) ; 42[e] (n° 21) ; 43[e] (n° 22) ; 60[e] (n° 1) ; 61[e] (n° 45) ; 63[e] (n° 3) ; 67[e] (n° 11) ; 68[e] (n° 41) ; 70[e] (n° 49) ; moyenne d'âge : 48[e]

année. La lecture « 16e » année *(altï yegirmi)* au lieu de « 13e » *(üč yegirmi)* proposée par Radloff et Malov (IC 20—21) pour l'inscription n° 5, *Barïk* (pseudo-« Barlïk ») *I*, dans un passage très détérioré, est notre propre hypothèse, fondée sur une observation du dernier turcologue à avoir vu la pierre de près, en 1961, I. A. Batmanov : celui-ci (ID 38), avant *yegirmi*, n'a nullement vu « *ü* + *č* », mais *L* postérieur ; or, dans le système numérique turc ancien, on attend, avant le nom de dizaine *yegirmi* « 20 », un nom d'unité (de « 1 » à « 9 »), et le seul nom de nombre de « 1 » à « 9 » pouvant s'écrire avec un *L* postérieur est *altï* « 6 », d'ailleurs écrit « *L* postérieur + *T* postérieur + *i* » sur la même ligne, deux mots avant ; il reste à supposer, entre le *y* de *yegirmi* et *L*, un petit *T* postérieur, dont il semble qu'on puisse deviner la trace sur la planche LXXVI *non retouchée* de Radloff (HC) : *(a)lt(ï) y(e)girmi* « 16 » (la planche LXXVI retouchée est inutilisable, Radloff y ayant introduit des corrections arbitraires).

24. Il n'est certes pas question d'établir des statistiques très significatives sur 51 données, mais les chiffres constatés appellent quelques réflexions.

L'âge minimal des défunts pourvus d'une épitaphe est la 16e année. Cela signifie simplement qu'on n'érigeait pas de stèle gravée sur la sépulture des enfants. On constate d'autre part qu'*aucune épitaphe n'est celle d'une femme*. Seuls donc les mâles parvenus au moins à l'adolescence avaient droit à cet honneur funèbre. Nos textes insistent très fortement sur la *virilité* du défunt, et les mots *är* « homme mâle » et *ärdäm* « virilité, vaillance » y reviennent constamment. On sait que les rites de puberté virile avaient une grande importance dans les sociétés turques anciennes, et que le jeune homme pubère qui avait donné quelque preuve de vaillance recevait un « nom viril », *är āt* (nos 2, 15, 29, 38, 41, 42, 48, 50), ou « nom de virilité », *ärdäm āt(ïm)* (n° 32), ou même « nom de mâle virilité », *är ärdäm(i) āt(ïm)* (nos 5 & 48), qui remplaçait alors son « nom de garçon » : *oglan āt(ïm)* (n° 45). Or, la mention du « nom », *āt* (nom ou titre, parfois complexe), du défunt est essentielle dans l'épitaphe, qui peut même s'y limiter (n° 4), et seul un « nom viril », de mâle pubère, a le droit d'y figurer.

Le « nom viril » est tout aussi important chez les T'ou-kiue que chez les Kirghiz et les turcophones de Tuva, comme l'atteste un passage (face Est, ligne 31) de l'Inscription I de l'Orkhon (HI 44) : *umay-täg ögüm katun kutïŋa, inim kŏl tegin är āt bultï* « pour le bonheur de ma mère la *Katun* (Impératrice), semblable à Umay (déesse-mère), mon frère cadet Kŏl-tegin trouva un nom viril ».

L'attribution du « nom viril » est liée à celle d'une fonction sociale (et militaire), qui peut être assortie d'un titre. L'Inscription II de l'Orkhon

(face Est, ligne 15) fait état, dans la famille impériale t'ou-kiue, d'un tel titre reçu précocement par le futur Bilgä-kagan (HI 36) : *tört yegirmi yāšïmka, tarduš bodun üzä šad olurtïm* « à ma 14e année, je régnai comme Šad sur le peuple Tarduš ». Cet âge peut très bien correspondre à la puberté.

25. L'*âge de mariage* du défunt est indiqué dans deux de nos textes, et il est nettement précoce : 15e année (n° 11) et 16e année (n° 48).

Précoce est aussi (comme on vient de le voir chez les T'ou-kiue) l'octroi de fonctions ou missions importantes, dans la société turcophone de Tuva : participation, dans la 15e année, à une ambassade près de l'Empereur de Chine (n° 11).

L'*âge d'accession à un titre* (celui d'*Ögä* « Penseur ») est donné dans l'inscription n° 45 (Tuva) : 30e année.

Une autre mention qui se rencontre à plusieurs reprises, et qui a son équivalent dans les Inscriptions de l'Orkhon (I Est 30 et II Est 14 : HI 36 & 44), est celle de l'*âge où le défunt a perdu son père*, mais seulement quand cet âge est compris dans l'enfance : 3e année (n° 6), 5e année (n° 45), 6e année (n° 32) ; Orkhon I & II : 7e & 8e années.

Cette mention a une importance sociale, car le décès du père entraînait l'adoption par un agnat : frère aîné ou oncle paternel, les deux rapports de parenté étant confondus dans les sociétés turques anciennes sous le terme d'*eči*. L'inscription de *Barïk II* (Tuva) y fait allusion (HK 62) : *üč yāšïmda kaŋsïz boldïm ; külüg tutuk ečim kiši kïldï* « dans ma 3e année, je suis devenu orphelin de père ; mon agnat Külüg-totok (le Glorieux Gouverneur) a fait (de moi) un homme ». Bien que moins explicite, l'inscription d'*Uybat III* (n° 32, Abakan-Minusinsk) mentionne les *eči* du défunt aussitôt après avoir rappelé la mort de son père (HK 146).

Cette même inscription montre que le rappel du décès du père obéit à des raisons sociales, et non pas sentimentales : *altï yāšïmta kaŋ adïrdïm ; bilinmädim* « dans ma 6e année, j'ai perdu mon père ; je ne m'en suis pas rendu compte ».

Dans un seul texte (n° 45) est mentionné l'âge, adulte cette fois, *où le défunt a perdu sa mère :* 19e année. Mais ici, l'évocation de ce décès vient immédiatement après celle du décès du père dans l'enfance (5e année), par une association d'idées bien compréhensible et pour insister sur la situation difficile du héros défunt dans les débuts de son existence et sur le mérite qu'il a eu à la surmonter brillamment.

26. On voit donc que le nombre des événements biographiques jugés dignes de figurer dans la chronologie individuelle par « quantième année d'âge »

des épitaphes du Haut-Iénisséï est limité à quatre sortes de faits : décès de l'individu ; décès de son père, s'il est survenu dans son enfance (et, accessoirement, décès de sa mère) ; mariage ; octroi d'une mission ou d'une fonction.

Le bilan est extrêmement maigre, et inégal entre les deux groupes principaux d'inscriptions. Celles de la zone kirghiz d'Abakan-Minusinsk sont particulièrement pauvres en chronologie : sur 17 textes, 6 seulement, on l'a vu, donnent l'âge de décès du héros ; 1 seul (n° 48) donne, en plus, son âge de mariage ; 1, enfin, ne mentionne que l'âge auquel le défunt a perdu son père (n° 32) ; et c'est tout.

Les inscriptions de la zone de Tuva sont un peu moins pauvres en chronologie par *yāš* : sur 33 textes, 14, on l'a noté, donnent l'âge de décès du héros ; 1 mentionne seulement l'âge auquel il a perdu son père (n° 6), ce qui, rapproché de la même constatation faite ci-dessus dans la zone kirghiz, est significatif de l'importance de cet événement, jugé, par deux fois, plus digne d'une notation par *yāš* que la mort même du héros ; 1 texte (n° 11) ajoute à l'âge de décès l'âge de mariage et celui de la participation à une ambassade en Chine : il contient ainsi trois notations chronologiques ; 1, enfin, l'inscription de Kežilig-Xobu (n° 45), dépasse en précision toutes les autres épitaphes du Haut-Iénisséï, puisqu'il ne renferme pas moins de cinq indications chronologiques chiffrées, dont quatre par *yāš* (décès du héros, de son père, de sa mère, et accession du héros au titre d'Ögä), plus, fait unique dans les Inscriptions du Haut-Iénisséï, et dont nous soulignerons ensuite l'importance, un compte en années civiles *(yīl)* de la durée de ses fonctions de Totok (Gouverneur).

27. Si pauvres qu'elles soient en chiffres d'années, les Inscriptions du Haut-Iénisséï permettent quelques observations d'ordre démographique.

Nous avons déjà remarqué la précocité des mariages (15e et 16e années). Le fait est constant chez les peuples turcs anciens et médiévaux. Il est apparemment lié à la nécessité, pour le groupe social, de compenser par des unions précoces une mortalité infantile qui, compte tenu des rigueurs du climat, de la précarité de l'existence, et de l'absence d'hygiène, devait être considérable.

Quant aux décès, ils sont très souvent, chez les hommes qui ont eu les honneurs d'une épitaphe, et qui sont des guerriers, la conséquence des combats. Mais nos textes sont rarement explicites sur leur cause.

L'âge moyen des décès mentionnés avec un nombre de *yāš* est assez élevé pour l'époque : 39e année dans le groupe d'Abakan-Minusinsk, 48e dans celui de Tuva, 45e pour l'ensemble des données. Ces chiffres ne doivent

pas faire illusion quant à la durée moyenne de la vie dans ces sociétés. Tout d'abord, les mortalités infantile et féminine ne sont définies par aucun de ces textes, car seuls les mâles pubères ont droit à une épitaphe (le plus jeune, on l'a vu, est mort dans sa 16e année, si l'on retient notre hypothèse de lecture pour le n° 5 ; sinon, la seule mention sûre d'un décès dans le jeune âge est celle du n° 26 : 17e année). De plus, ces tombes à inscriptions sont toujours celles de chefs relativement importants. Or, s'il est vrai qu'on peut parfois obtenir de bonne heure un titre élevé (le défunt de l'inscription kirghiz d'*Ačura*, n° 26, était Ögä dans sa 17e année), il n'en reste pas moins que l'ancienneté joue un rôle majeur dans l'accession aux hautes fonctions. En fait, sur 20 titulaires d'épitaphes, 4 seulement avaient moins de 30 ans (nos 5, 15, 26, 37), les 16 autres étant entre leur 35e et leur 70e année : 9 entre la 35e et la 49e, et 7 entre la 60e et la 70e. Les âges de décès mentionnés sur les stèles ne sont pas représentatifs de l'ensemble de la population, mais seulement d'une classe de chefs qui n'arrivent souvent qu'assez tard au pouvoir dans leur tribu.

28. Nous essaierons maintenant d'établir la signification de ces chronologies par *yāš* quant à la conception de la temporalité. Rapportant toute mesure du temps au nombre de « printemps » de chaque individu (*yāš* étant, étymologiquement, le « reverdissement printanier », cf. notre Chapitre I, 26. & sq.), elles témoignent d'un état d'esprit personnaliste (l'être important étant le chef défunt), qui ne s'intéresse pas à une définition sociale objective du temps, telle que celle des calendriers. C'est là, parmi de nombreux autres dans nos textes iénisséiens, un trait de mentalité assez primitive, en tout cas pré-scientifique.

Nous avons vu, au Chapitre I (37. & sq.), que les peuples turcophones possédaient, dès une date certainement bien antérieure à celle de nos inscriptions (exécutées à partir du VIIIe siècle de l'ère chrétienne), un nom de l'année sociale, de l'année de calendrier, *yïl*, en connexion avec le *yāš* et commençant, comme lui, au reverdissement printanier. Il est donc étonnant, à première vue, de ne rencontrer presque jamais dans les textes iénisséiens de comptes par « années civiles », *yïl*. En fait, si l'on doit, comme nous le pensons, exclure l'inscription d'*Eleges I* (n° 10) et celle d'*Ulug-xem—Kara-sug* (n° 9), où nous montrerons que les lectures « *yïl* » sont erronées, le mot n'apparaît que dans un seul de ces textes, l'inscription de *Kežilig-Xobu* (n° 45), qui est d'ailleurs, on l'a vu, la plus riche en données chronologiques ; la ligne 4 (IC 81) commence en effet par ces mots : *kïrïk yïl alp el totok bodunum bašladïm* « quarante années, comme brave El-totok (Gouverneur du Pays), j'ai commandé mon peuple ». (Après *yïl*, nous ne

lisons pas « L R », comme Malov, le pluriel en *-lar* étant impossible ici, surtout après un nom de nombre, mais bien « L p » = *alp* « héros, brave »).

Ce compte de 40 années civiles, et non plus d'années d'âge, qui permet, par déduction, le héros étant mort dans sa 61e année, de fixer à sa 22e (car l'année de départ et l'année finale sont comptées chacune pour un an dans le comput turc ancien et médiéval) le moment de son accession au rang d'El-totok, dénote un état d'esprit nouveau, qui s'intéresse à comptabiliser, non plus seulement les années d'âge du chef, mais aussi les années de la société. C'est un signe modeste, mais indubitable, d'une évolution vers une conception sociale objective de la durée. C'est toutefois le seul que nous observions dans les Inscriptions du Haut-Iénisséï qui, d'ailleurs, quoi qu'on en ait cru à propos de l'inscription d'*Eleges* (cf. plus loin), ne comportent aucune date de calendrier.

29. Même dans le texte de *Kežilig-Xobu* (qui contient par ailleurs 4 notations en *yāš)*, la conception dominante de la durée chez les turcophones du Haut-Iénisséï, jusqu'au Xe siècle, est celle qui se réfère à l'âge individuel, ce qui ôte toute possibilité de donner des dates objectives à référence fixe, et ne laisse que celle de situer les événements par rapport à l'âge du personnage principal, le défunt.

Au lieu de dates de décès, on a donc des âges de décès, qui ne permettent pas une chronologie historique. Quant au moment de la *naissance* du héros, il était impossible, dans ce système, d'en rendre vraiment compte. Cette difficulté n'a pas échappé aux auteurs de deux inscriptions de la zone kirghiz (nos 28 et 29 : *Altïn-kōl I* & *II*; HK 103 et 105), qui ont essayé très naïvement de la surmonter en donnant, par analogie avec l'âge de décès, un « âge de naissance » à leurs deux héros.

Le résultat est le même dans les deux textes : *ōn āy ilätdi, ögüm* « elle m'a porté dix lunes, ma mère » ! Il ne faut pas se méprendre sur le sens de cette durée. Elle ne correspond pas à une gestation plus longue que la normale, mais à ce que nous appelons « neuf mois », le mois lunaire *(āy)* de la conception et celui de l'accouchement comptant l'un et l'autre pour une unité dans le comput : autrement dit, nos « neuf mois » de gestation normale sont répartis sur dix « lunes ».

La banalité de l'observation a dû bientôt y faire renoncer, car ces deux textes (apparentés) sont les seuls, de nous connus, qui la consignent.

L'inscription n° 29 ajoute l'âge de décès (38e année), mais l'inscription n° 28, *Altïn-köl I*, se contente de cet « âge de naissance » fort peu original, ce qui en dit long sur le caractère assez primitif de la mentalité du rédacteur.

30. Il nous reste à discuter, afin d'éliminer deux erreurs devenues traditionnelles en raison de l'autorité de Radloff, leur auteur, suivi par les éditeurs successifs (HK et IC), les prétendues apparitions du mot « *yïl* » dans les inscriptions de Tuva n^{os} 9 et 10.

Celle d'*Ulug-xem—Kara-sug*, n° 9 (HK 200 ; IC 24) contiendrait, selon la tradition, le texte suivant, dans sa 3^{e} ligne : *bäŋüsü yok ärmiš yïlïnd(a) yüz älligd(ä)* . . . (ensuite : lacune) ; les lettres « *a* » et « *ä* », qui, de l'aveu général, n'existent pas sur la pierre, sont suppléées par les éditeurs. En dépit de cette addition fort discutable, alors que le début, *bäŋüsü yok ärmiš* « il n'avait pas de stèle funéraire », serait très clair, aucun sens intelligible ne ressort de la suite (« dans son année, dans 150 » ? ? ?) ; de plus, le mot « *yïl* » serait, d'après la lecture de Radloff, écrit sans *i*, ce qui est anormal.

Les caractères, selon Radloff, seraient les suivants, que nous translittérons en notant par des majuscules les sons antérieurs, par des minuscules les sons postérieurs, et par des minuscules italiques les sons bivalents :

b *ŋ* ü s ü Y Q r *m* š Y L *nd* y ü *z* l g d . . .

L'Atlas de Radloff (HC, planche LXXV) ne donne pas de photographie de la ligne en question et ne permet donc aucun contrôle. La dégradation de la pierre, déjà signalée par Aspelin en 1888 (IA 15 b), s'étant accentuée, la photographie du récent Corpus (IG 88, « E-9 ») ne permet pas de lire le caractère situé entre *m* et *Y* avec certitude. Mais le relevé de l'expédition finnoise de 1888 (IA, planche IV), très net pour cette partie, et exécuté sans aucune idée préconçue, puisque ses auteurs n'avaient aucune doctrine de déchiffrement, porte au lieu de « š » un T postérieur parfaitement caractérisé, et note le signe qui suit L, non comme un cercle pointé (« *nd* »), mais comme un losange pointé, ce qui représente *N* (*ŋ* postérieur). Or, cette version finnoise, avec : T Y L *ŋ* au lieu de « š Y L *nd* », permet de lire *taylaŋ* « gracieux », ce qui amène à interpréter les 4 signes suivants, non comme un « *yüz ällig* » « 150 » insolite (on attendrait, à date ancienne, « *yüz artukï ällig* » pour « 150 »), mais comme *yüzlig : taylaŋ yüzlig* « au gracieux visage ».

Notre lecture sera :

bäŋüsü yok ärim! taylaŋ yüzlig äd(gü ärim!) « mes hommes qui n'ont pas de stèle funéraire ! mes hommes de bien, au gracieux visage ! »

Il n'est pas question de « *yïl* » dans l'inscription d'*Ulug-xem—Kara-sug*, qui d'ailleurs ne renferme pas le moindre élément de chronologie, du moins dans sa partie conservée.

31. Plus importante encore est la discussion de la lecture par Radloff de l'inscription d'*Eleges I* (n° 10, Tuva), car il a voulu y découvrir, fait qui

serait unique dans toutes les inscriptions connues du Haut-Iénisséï, une mention d'année dans le Calendrier des Douze Animaux (cf. FA 108): « *bars yïl* », l'« Année du Tigre », suivi en cela par Hüseyin Namïk Orkun (HK 180—181), et par Malov (IC 25—27).

Il s'agit de la ligne comptée comme 4e par H. N. Orkun à la suite de Thomsen (qui nous paraît avoir raison), et comme 9e par Radloff et Malov, qui prennent le texte en sens inverse. Le passage est détérioré et la lecture devient très difficile après un supposé : *adrïlayïn!* « puissé-je m'en aller ! »(?) Les lectures proposées sont :

HK : *adrïlayïn .. b .. s yïlta är ...*

IC : *adrïlayïn uŋ.b .. š yïlta är ...*

Sans proposer aucun sens suivi, ces éditeurs sont d'accord pour lire « *b ... s* » (IC : « *b .. š* » !) comme : *bars*; donc : *bars yïlta* « dans l'année du tigre » (sans qu'on sache en rien ce qui s'y est passé).

Mais les éditeurs du Corpus de 1983, qui ont examiné la pierre, y ont vu la ponctuation « : » de séparation de mots ou groupes de mots entre Y et iL, ce qui exclut une lecture « yïl » (IG 18 b « IX » et 60 « E-10 », 9e ligne), si du moins cette ponctuation est bien réelle (elle n'était pas signalée avant).

Même sans pousser bien loin l'esprit critique, on peut estimer que la lecture est beaucoup trop incertaine pour fonder l'hypothèse de ce fait, unique dans la région iénisséienne, que serait la mention d'une Année du Tigre. De plus, les lettres lues « *uŋ* » par Malov, et qui précèdent bien le mot litigieux commençant par B postérieur, ne peuvent être négligées, et l'on ne voit pas comment elles participeraient au sens de « *bars yïl* ». Enfin, le prétendu S postérieur (Malov « š » !) qui terminerait le mot *bars* est absolument invisible sur les photographies, même retouchées, de l'Atlas de Radloff (HC, planches LXXIII & LXXIV), où le soi-disant « *yïlta* » de la planche retouchée correspond à un blanc du cliché (LXXIII) d'origine !

L'inscription d'*Eleges I*, toute en exclamations, d'un style haché et d'un contenu très primitif, n'a aucune espèce de chronologie. Elle ne contient, en tout cas, pas de mention lisible du Cycle des Douze animaux, non plus qu'aucune inscription actuellement connue du Haut-Iénisséï.

Les turcophones du Haut-Iénisséï, dans cette période des VIIIe—Xe siècles où les T'ou-kiue, puis les Uygur utilisent communément le Calendrier des Douze Animaux (FA 108) dans leurs inscriptions, semblent bien n'en faire, quant à eux, nul usage dans les monuments épigraphiques qu'ils nous ont laissés.

32. Est-ce à dire qu'ils ignoraient ce calendrier, si répandu alors en Asie Centrale, et que nous aurons bientôt l'occasion d'étudier longuement ? La

chose serait peu vraisemblable. D'ailleurs, les annalistes chinois de la dynastie des T'ang (618—906 de l'ère chrétienne), dans une notice sur les Kirghiz du Haut-Iénisséï traduite par W. Eberhard (DJ 67—68), et reprise partiellement par O. Pritsak (DS 189), rapportent sur eux ce qui suit (nous traduisons à notre tour le texte turc d'Eberhard) :

« Ils appellent le Nouvel An *mao-che-ai* (voir les caractères dans DS, p. 189) et trois *ai* composent une saison. Ils comptent l'année à l'aide du comput duodénaire. Par exemple, si l'année se trouve sous le signe cyclique *yin* (cf. liste BC, p. VII, n° 3.), ils l'appellent Année du Tigre. » (*T'ang-chou*, 217 b).

L'interprétation de ce texte est aisée : *ai* est le nom turc de la « lune », du « mois lunaire », *āy*, et, chez les Kirghiz anciens du Haut-Iénisséï comme chez les Chinois, trois « lunes » forment une des quatre saisons, ce qui est conforme à l'usage pan-turc (cf. notre Chapitre I, 10. & sq., 17. & sq.). Quant à *mao-che-ai*, c'est selon toute vraisemblance le turc *baš āy* (premier terme : *baš* « tête » et « début ») : « lune initiale », nom qui convient parfaitement au Nouvel An, et qui nous prouve que l'année, chez les Kirghiz comme en Chine, commençait avec une néoménie, donc que leur calendrier était luni-solaire, comme celui des Chinois.

De plus, le signe cyclique *yin*, 3e de la série duodénaire des *tche* « branches » (BC, p. VII), correspond précisément au Tigre dans le Cycle des Douze Animaux tel qu'il était pratiqué en Chine (*hou* 'tigris', ibid.).

De toutes ces indications qui, notons-le, ne valent pas pour une période très ancienne, mais pour celle des T'ang (618—906), il ressort que les Kirghiz iénisséiens, entre le VIIe siècle et le Xe, connaissaient un calendrier luni-solaire dont le peu que l'on sait est en correspondance avec le comput chinois (Nouvel An néoménique, 4 saisons de 3 mois), mais où la combinaison du Cycle dénaire des 10 *kan* « troncs » (BC, p. VI) avec le Cycle duodénaire des 12 *tche* « branches » pour former un Cycle sexagénaire n'était pas utilisée, seul étant employé le Cycle duodénaire, où les 12 *tche* abstraits étaient remplacés par les 12 Animaux correspondants du Cycle astrologique bien connu en Chine même.

33. Nous retrouverons les mêmes faits, à propos des T'ou-kiue, au Chapitre suivant, où nous montrerons qu'il y a là, tout simplement, une adaptation populaire et « barbare » du calendrier chinois classique, avec traduction turque de ses termes. Nous verrons aussi que cette adaptation n'allait pas jusqu'à transformer la conception turque traditionnelle des 4 saisons (cf. notre Chapitre I, 17. & sq.), liée au reverdissement qui marque le début du Printemps. Cette conception diffère profondément de la définition chinoise de saisons commençant à mi-chemin entre équinoxes et solstices

(début du printemps vers le 4 février grégorien) (BC, p. XVIII), le point de départ des saisons turques étant de toute façon postérieur d'au moins une lunaison à celui des saisons chinoises. C'est sans doute ce qui explique, dans la notice précitée sur les Kirghiz, qu'un sort spécial soit fait aux saisons de « 3 *āy* » de ce peuple, qui ne peuvent être exactement assimilées aux 4 saisons de la Chine classique.

Il reste que les Kirghiz (et probablement aussi les turcophones de la zone de Tuva) connaissaient, entre le VII[e] siècle et le X[e], une version adaptée du calendrier chinois, avec le Cycle des Douze Animaux. Le fait n'a rien d'étonnant, l'influence de la civilisation chinoise s'étant fait sentir, à l'époque, sur toute l'Asie Centrale, comme en témoignent les mots d'origine chinoise fréquemment attestés dans les Inscriptions du Haut-Iénisséï, spécialement dans la titulature : *kunčuy* « dame, épouse (d'un chef) » (FA 331 a) ; *saŋun* « Général » (FA 333 a) ; *totok* « Gouverneur (militaire) (FA 345 a) ; etc.

Mais la connaissance (et l'usage éventuel) du calendrier chinois devaient être limités à une petite fraction « cultivée » et aristocratique de la population. Le Calendrier des Douze Animaux n'avait pas encore pris un caractère national. Il restait senti comme un objet d'importation étrangère. C'est pourquoi, à notre sens (et nous ferons la même observation à propos de certaines inscriptions t'ou-kiue des débuts du VIII[e] siècle), il ne pouvait figurer, selon une certaine conception conservatrice des usages nationaux, dans les inscriptions funéraires du Haut-Iénisséï, dont le contenu est étroitement lié à des rites traditionnels, spécifiques de la culture des peuples turcophones anciens.

34. Nous pensons maintenant être en mesure de proposer une esquisse de l'histoire du comput chez les peuples turcophones (Kirghiz et autres) du Haut-Iénisséï :

A l'époque la plus ancienne, et peut-être jusqu'au VII[e] siècle, ils devaient avoir ce calendrier « naturel » et imprécis que nous avons décrit au Chapitre I (55. & sq.), sur la foi de données linguistiques pan-turques, comme le calendrier « primitif » des divers peuples du groupe turc.

Ce stade archaïque de l'analyse du temps est caractérisé par l'usage presque exclusif des « quantièmes années d'âge » individuelles *(yāš)* pour établir la chronologie des périodes plus longues qu'un an. Il subsiste presque intégralement, du VIII[e] siècle au X[e], dans les inscriptions funéraires iénisséiennes.

Le concept plus avancé d'« année civile » *(yïl)* n'apparaît que dans un texte (n° 45), et une seule fois (en regard de 4 comptes en *yāš*). Il devait

cependant être répandu depuis longtemps, mais restait d'une importance secondaire en comparaison du concept d'« année d'âge ».

Sous la dynastie chinoise des T'ang (618—906), le calendrier chinois, dans sa version simplifiée et turquifiée du Cycle astrologique des Douze Animaux, était connu, et sans doute partiellement utilisé, en milieu évolué, parmi les turcophones (Kirghiz, notamment) du Haut-Iénisséï. Mais son emploi restait exclu des inscriptions funéraires, de tradition conservatrice et nationale.

Les populations du Haut-Iénisséï n'avaient d'ailleurs qu'un mince souci de la chronologie, du moins dans leur littérature épigraphique : la majorité des textes qu'elles nous ont laissés ne comporte aucune sorte d'indication chronologique.

CHAPITRE III

LES *TÜRK (T'OU-KIUE)* ET LE CALENDRIER DES DOUZE ANIMAUX

1. Les peuples turcophones anciens du Haut-Iénisséï dont nous venons d'étudier les rares vestiges chronologiques se situaient dans la frange indécise qui s'étend entre la préhistoire et l'histoire proprement dite. Aussi n'avons-nous pu faire à leur sujet que des observations assez générales, fondées sur un petit nombre de faits, caractéristiques il est vrai.

Avec l'étude des Turcs anciens *stricto sensu*, de ceux qui s'appelaient eux-mêmes *Türk* et que les sources chinoises nomment *T'ou-kiue* (DL' et DM, passim), nous plongeons en pleine histoire. Non seulement nous disposons, à partir du VI^e^ siècle de l'ère chrétienne, de relations étendues et suivies les concernant, en particulier dans les annales chinoises (DL' et DM) et chez quelques auteurs byzantins (DM 233 & sq. ; DO et DP, passim), mais encore nous avons le bonheur de détenir l'essentiel de leurs propres archives nationales, confiées à la « pierre éternelle » (*bäŋü tāš*: stèle funéraire), dans la première moitié du VIII^e^ siècle, pour rehausser l'éloge funèbre des plus grands de leurs chefs.

Et cependant, en dépit de l'abondance relative et de la variété des documents que nous pouvons utiliser pour étudier le système chronologique et le calendrier des T'ou-kiue, qui nous ont eux-mêmes laissé des inscriptions datées, certaines avec la précision du jour, une incertitude née, selon nous, de diverses confusions a régné jusqu'à présent en ce domaine.

2. C'est qu'un ensemble de circonstances fâcheuses, entraînant méprise sur méprise, a concouru à embrouiller le problème fondamental en l'occurrence : celui de savoir si, oui ou non, les dates très précises données plusieurs fois par les Inscriptions de l'Orkhon I et II dans leur partie turque sont des équivalents exacts de dates chinoises ; autrement dit, de savoir si les Türk (T'ou-kiue) de Mongolie, au VIII^e^ siècle de l'ère chrétienne, suivaient fidèlement, ou non, le calendrier chinois.

A cette question très précise, nous pensons être maintenant en mesure de donner une réponse ferme et positive, fondée principalement sur le recoupement de documents épigraphiques chinois et turcs, dont la parfaite concordance à été jusqu'à présent méconnue.

Nous devrons, pour cela, avoir recours, non seulement aux textes turcs des Inscriptions de l'Orkhon, dont nous établirons notre propre lecture, mais encore à leurs textes chinois et à des témoignages des annales chinoises, que nous ne pouvons, n'étant pas sinologue, étudier directement, mais pour lesquels notre guide scientifique sera Paul Pelliot (BK).

Notre progression vers une solution d'une grande simplicité (à savoir, la conformité du calendrier *türk* officiel au calendrier de la Cour de Chine) sera retardée par l'amas des erreurs accumulées qu'il nous faudra patiemment réfuter. Plusieurs d'entre elles, et des plus graves, avaient déjà été dénoncées par Paul Pelliot (o. c.), sans toutefois que les turcologues eussent tiré tout leur profit de ses pénétrantes observations.

3. Dès la seconde moitié du VI^{e} siècle, deux textes chinois essentiels pour notre sujet et soigneusement étudiés par Pelliot, dont nous citerons la traduction, nous renseignent sur la situation des *Türk (T'ou-kiue)* en matière de calendrier et de comput (BK 206—208) :

Le premier est un passage de la notice sur les T'ou-kiue contenue dans le *Tcheou chou* (50, 2, v°) et valant pour les années 557 à 581 :
« Ils ne connaissent pas la succession des années et ne les comptent que par l'herbe qui verdit. »

Le second est une information du *Souei chou* (1, 10, r°), datée avec une entière précision, qui permet, grâce à diverses tables (BD notamment) une transposition dans notre propre système de comput (en *style julien*, pour cette époque, comme toutes celles qui suivront et se rapporteront à des dates antérieures à la réforme grégorienne de 1582) :
« La 6^{e} année *k'ai-houang*, le premier mois, au jour *keng-wou* (12 février 586), on distribua le calendrier aux *T'ou-kiue* ».

Bien loin de se contredire, ces deux indications se complètent fort opportunément. Grâce à elles, nous savons que, dans les années 557—581, les T'ou-kiue en étaient encore au comput archaïque des peuples turcophones, étudié, sur la base des données linguistiques, dans notre Chapitre I. Rappelons que, dans ce système, l'année d'âge individuelle *(yāš)*, puis, quand s'en dégagea la notion déjà plus objective, l'année de la société, notre « année civile » *(yīl)*, commençaient avec le reverdissement printanier des végétaux *(yāš* = « humide et vert »). Cette définition tout empirique, soumise aux aléas des écarts climatiques, ne pouvait, évidemment, satisfaire l'esprit scientifique des annalistes chinois, pour qui le seul comput valable des années (comme des mois, des jours, et des heures) était celui fondé sur l'astronomie. N'y point avoir recours était, à leurs yeux, « ne pas connaître la succession des années ». Tel est le sens, très clair selon nous, de leur

remarque. Et non moins clair est celui du texte qui nous apprend, quelques années plus tard, la distribution, dans les débuts de l'an 586, du calendrier officiel chinois à ces mêmes T'ou-kiue, anciennement dépourvus, dans leur ensemble, d'un calendrier proprement scientifique, à base strictement astronomique et réglé à l'avance avec une entière précision.

Mais les T'ou-kiue n'avaient pas attendu cette distribution pour connaître, au moins sous sa forme astrologique populaire des « Douze Animaux », le calendrier chinois : la plus ancienne inscription connue émanant des Türk Orientaux, celle de *Bugut* (en sogdien !) mentionne une « Année du Lièvre » (*γrγwšk srδy*) qui doit correspondre à l'année 571, d'après le contexte (JL 72—76).

4. Il nous faut d'ailleurs observer un fait important, qui paraît avoir échappé aux lettrés chinois, trop enfermés dans leur sentiment de supériorité à l'égard des « barbares » pour en apprécier objectivement les traditions : c'est que, dans son empirisme « naturiste », qui, bien sûr, entraînait une certaine imprécision, le calendrier archaïque des peuples turcophones était, en réalité, fondé sur le même principe que le calendrier chinois. L'un et l'autre reposaient, en effet, tout comme les calendriers babylonien, hébreu, grec ancien et romain primitif (BA 56—62, 66—73, 74—77), sur une combinaison du cycle solaire annuel et des cycles lunaires mensuels, le début de ces derniers étant rattaché à la phase obscure (Nouvelle Lune). La principale différence était que les turcophones anciens appréciaient le cours du cycle solaire, non pas directement par des observations ou des calculs astronomiques, mais indirectement par ses effets sur la végétation, et surtout par le plus frappant et le plus gros de conséquences pour leur économie pastorale : le reverdissement printanier des herbes ; tandis que les Chinois, depuis des siècles, fixaient le début de leur année astronomique au Solstice d'Hiver (BC p. XII) et le début de leur année civile, sauf rares exceptions duement relevées et découlant de décisions impériales (BC p. XIII), à la Nouvelle Lune (astronomiquement calculée par la méthode des lunaisons moyennes) qui précède immédiatement l'entrée du Soleil dans la portion de l'Ecliptique qui correspond, en astronomie occidentale, au Signe des Poissons (longitude écliptique : 330° à 360°).

Entre 500 et 800 de l'ère chrétienne, la Première Lune de l'année civile chinoise a ainsi commencé à des dates réparties entre le 19 janvier et le 18 février (inclus) de l'année julienne (BD 169—207) et précédant donc d'un à deux mois l'Equinoxe de Printemps, qui tombait alors aux environs du 18 mars. De toute façon, ces dates qui, dans notre année grégorienne, vont du 21 janvier au 20 février (date moyenne : 5 février), correspondaient

climatiquement, pour les T'ou-kiue de Mongolie, à une période hivernale, bien antérieure au reverdissement printanier qui signalait le début de leur année traditionnelle.

5. Cet important décalage entre le début de l'année civile chinoise, considéré en Chine comme « début du Printemps », et celui de l'année traditionnelle des Turcs anciens constitue la principale difficulté pour l'adoption par les sociétés turques du calendrier officiel chinois. Il se répercute automatiquement sur la définition des Quatre Saisons. En effet, alors que celle-ci repose, chez les Turcs, sur des observations climatiques et botaniques amenant, en gros, à fixer leur début, comme dans l'usage européen, aux Equinoxes et aux Solstices (sauf chez les turcophones d'habitat très boréal, comme les Yakut), la définition chinoise, inspirée par une prédilection pour les arrangements symétriques, considère Equinoxes et Solstices comme le *milieu* de chaque saison, qu'elle fait, en conséquence, commencer (et s'achever) un mois et demi plus tôt que dans notre conception (BC, p. XVIII, Tableau).

Il en résulte que les Turcs, même quand ils adoptent le calendrier chinois, y compris dans sa définition du début de l'année civile, ne peuvent guère, pratiquement, suivre l'usage chinois en ce qui concerne le début et la fin des Quatre Saisons. Nous aurons l'occasion de le constater dans plusieurs cas très précis.

En revanche, le principe chinois fondamental d'une répartition des lunaisons dans l'année solaire, avec addition de temps à autre d'une « 13e lune » intercalaire (cf. Chapitre I, 56. & sq.), leur étant familier, et le calendrier officiel de la Chine leur apportant une solution toute faite au difficile problème de l'intercalation de cette « 13e lune », les Turcs étaient tout disposés à adopter (sauf pour les Saisons) ce très commode instrument de comput, que la politique chinoise d'« expansion culturelle » (si nous pouvons risquer ce terme anachronique) tendait vigoureusement à leur imposer.

Quant au décalage d'un ou deux jours qui pouvait exister entre la néoménie chinoise, calculée astronomiquement par lunaisons moyennes, et la Nouvelle Lune des Turcs (sans doute liée à l'observation du premier croissant), il ne faisait pas de difficulté sérieuse. En tout cas, l'adoption, pour le comput lunaire, du calendrier chinois dispensait les Turcs d'une observation souvent aléatoire et leur donnait des moyens de prévision à assez long terme que leurs traditions empiriques ne pouvaient leur assurer avec une même exactitude.

Les T'ou-kiue de Mongolie, voisins immédiats des Chinois, avaient donc de sérieuses raisons d'adopter le calendrier scientifique de ces derniers.

6. Quant aux Chinois, ils considéraient leur propre calendrier, non seulement comme l'expression d'une vérité cosmique, mais encore comme un moyen essentiel pour « civiliser les barbares » et pour assurer sur eux leur suprématie.

Citons à ce propos Paul Pelliot (BK 208) :

« L'usage chinois était de répandre le calendrier chinois dans les pays voisins comme un signe de suzeraineté, au point que l'expression " recevoir le calendrier " équivaut à " se reconnaître vassal " ».

Tel paraît bien avoir été le sens politique de la distribution officielle du calendrier chinois aux T'ou-kiue (Orientaux) du Kagan *Cha-po-lio (Išbara)*, le 12 février 586, 19e jour de la 1re Lune de l'année chinoise.

En effet, les lettres de *Cha-po-lio* à l'Empereur de Chine, conservées par la chancellerie chinoise et publiées dans le *Souei chou*, dénotent, entre l'an 584 et les années suivantes, un changement de ton, caractéristique d'un changement de statut politique et du passage de l'indépendance à la vassalité. Paul Pelliot (BK 212) commente ainsi la titulature d'une lettre de 584 : « *(Cha-po-lio)*, alors fier de sa puissance et du rôle que les Turcs avaient pu jouer vis-à-vis de la Chine divisée entre les Tcheou et les Ts'i, ne se rend pas encore compte que les Souei ont unifié le pays et vont affirmer leur suprématie ; il s'intitule « Fils du Ciel » et « écrit une lettre » *(tche-chou)* ; un peu plus tard, il se qualifiera de *tch'en*, « Votre serviteur », et enverra des « requêtes » *(piao)* ».

Les circonstances historiques expliquent clairement cette évolution rapide. Au printemps de l'année 584, le rival de *Cha-po-lio*, *Ta-t'eou (Tardu*š, le *Τάρδου* des sources byzantines : cf. DM 48, note 1, et 241), Kagan des T'ou-kiue Occidentaux, avait fait sa soumission à l'Empereur de Chine, qui, en conséquence, le soutenait. Mais, en 585, inquiet du pouvoir grandissant de *Ta-t'eou*, ce même Empereur Souei décida de renverser son alliance et de soutenir désormais *Cha-po-lio*, contre *Ta-t'eou*. Il dut, pour cela, exiger que *Cha-po-lio*, Kagan des T'ou-kiue Orientaux de Mongolie, se reconnût son vassal et acceptât donc officiellement son calendrier pour l'année à venir (586). Ce qui eut lieu, lors de la distribution solennelle du Premier Mois, le 12 février 586.

7. Fort prudemment, Paul Pelliot (BK 208) apporte à la signification de ces faits bien établis une restriction :

« Mais les T'ou-kiue n'avaient pas besoin de cette distribution officielle pour connaître le calendrier chinois s'ils le désiraient, et s'ils n'en voulaient pas faire état, la distribution n'y a rien changé. »

Précisément, Pelliot montre clairement (BK 204—212) que le calendrier chinois était connu et employé par la chancellerie de *Cha-po-lio* dès

584 au moins, puisqu'une lettre de ce Kagan à l'Empereur de Chine (*Souei chou*, 84, 3 r°) débute ainsi :
« Dans l'année *tch'en*, le 9e mois, le 10e jour, (moi), né du Ciel, le sage et saint Fils du Ciel *(t'ien-tseu)* de l'empire des grands T'ou-kiue, *Yi-li-kiu-lou-chŏ-mo-ho-che-po-lo-k'o-han*, j'écris cette lettre à l'Empereur *(houang-ti)* des grands Souei. »

En ce qui concerne la titulature du Kagan turc, nous suivrons ici encore Paul Pelliot, à un détail près (nous lisons **Kŏl* au lieu de « **Kül* »; cf. ci-après, 23.), pour en reconstituer comme suit la forme turque :
**El Kŏl Šad Baga Ïšbara Kagan.*

Quant à la date de cette lettre, Pelliot (BK 209) fait une observation qui est, pour notre sujet, de la plus haute importance :
« Le mode de datation par un seul signe n'est pas usuel en chinois, et comme Hirth l'a déjà indiqué, il est évident que *tch'en* n'est ici que l'équivalent de l'année correspondante dans le cycle des douze animaux, à savoir l'année *kia-tch'en* qui est une année du dragon (584). »

8. De cette remarque doit être rapproché un texte fameux, longtemps invoqué pour appuyer l'hypothèse (à nôtre avis mal fondée) d'une origine centre-asiatique, voire « turque », de ce Cycle des Douze Animaux qui va maintenant retenir notre attention. Nous citerons encore une fois Paul Pelliot (BK 204) :
« Précisément un texte bouddhique de caractère astronomique traduit en 759 et 764 et où les influences iraniennes abondent, dit que « dans les pays d'Occident, on compte les années avec les douze [animaux] dépendant de la série *tseu*, *tch'eou*, etc., et qu'on compte la semaine au moyen des luminaires stellaires ; autrement dit, les années étaient comptées avec le cycle des douze animaux, les jours au moyen de la semaine planétaire ; les vraisemblances, vu l'ensemble de l'ouvrage, sont pour que les " pays d'Occident " ici visés soient les pays iraniens et en particulier la Sogdiane. »

La mention, en sogdien, d'une Année du Lièvre correspondant à l'an 571 dans l'inscription de *Bugut* (cf. plus haut, 3.) apporte maintenant la preuve d'un usage sogdien du Calendrier des Douze Animaux dès le VIe siècle. Quant à la semaine planétaire, son usage était commun aux bouddhistes et aux manichéens, en Sogdiane et ailleurs.

Nous devons, pour notre part, souligner que cette information, si intéressante soit-elle, date de la seconde moitié du VIIIe siècle et est postérieure de plus d'un siècle et demi aux faits turcs qui nous occupent maintenant. En ce qui concerne les documents turcs, nous avons des preuves épi-

graphiques irréfutables (cf. ci-après, à propos des Inscriptions de l'Orkhon I et II) d'un emploi officiel du Cycle des Douze Animaux dès 731 au moins, plus de vingt ans avant la traduction en cause. Celle-ci peut être utilement invoquée pour définir, vers le milieu du VIII[e] siècle, la zone d'expansion du Cycle zoaire, mais non pour expliquer des faits turcs nettement antérieurs. Par elle-même, elle ne prouve pas plus une origine centre-asiatique de ce Cycle, qu'elle ne pourrait servir à l'étude des origines de la semaine planétaire, qui y est également mentionnée.

De plus, nous ne devons pas perdre de vue le fait que le texte chinois en question, qui n'emploie même pas le mot « animaux » (lequel est suppléé dans la traduction française ci-dessus), se réfère expressément, pour désigner le cycle duodénaire utilisé « dans les pays d'Occident », à la « série *tseu*, *tch'eou*, etc. », en spécifiant qu'il en « dépend ».

Or, cette série est celle, bien chinoise, des 12 *tche* « branches » (BC, p. VII), classificateurs astrologiques et chronologiques d'un usage millénaire en Chine, à laquelle appartiennent aussi le signe *tch'en* employé pour dater l'année 584 dans la lettre précitée du Kagan t'ou-kiue oriental à l'Empereur Souei et le signe *yin* qui figure dans les annales des T'ang (618—906) pour définir l'Année du Tigre chez les Kirghiz du Haut-Iénisséï (cf. Chapitre II, 32.).

9. S'il est vrai que, dans l'usage chinois savant, depuis des temps très anciens, ces 12 *tche* sont combinés avec la série des 10 *kan* « troncs » (BC, p. VI), exprimés avant eux, pour former un Cycle Sexagésimal (BC, pp. VIII & IX) qui sert à classer les années, les mois, les jours, et les heures, il n'est pas moins certain que cet agencement complexe de classificateurs abstraits (sans doute devenus abstraits à mesure que leur signification antique s'était estompée), n'était pas apte à être employé tel quel par les masses populaires chinoises, ni par les « barbares » voisins.

Mais, parallèlement aux 12 *tche* et leur correspondant exactement, l'astrologie populaire chinoise employait « au moins dès le début de notre ère » (Pelliot : BK 205) un cycle animalier, concret, évocateur de multiples symboles, dont le succès s'est maintenu jusqu'à nos jours en Chine même, et en a, au cours des siècles, largement dépassé les frontières, puisqu'il est, encore aujourd'hui, répandu de l'Iran au Japon, en passant par le Turkestan, la Mongolie, le Tibet et la péninsule indochinoise.

Ce Cycle des Douze Animaux (BC, pp. V—VII) se présente de la façon suivante, selon un ordre immuable même hors de Chine, avec un début (le Rat) correspondant toujours au premier *tche* (*tseu :* BC, l. c.) du cycle duodénaire savant des Chinois :

1. RAT	4. LIEVRE	7. CHEVAL	10. COQ
2. BŒUF	5. DRAGON	8. MOUTON	11. CHIEN
3. TIGRE	6. SERPENT	9. SINGE	12. PORC

10. Si nous nous en tenons aux faits historiques bien contrôlés, aux documents datés et aux données solides de l'épigraphie, nous aboutissons au tableau chronologique suivant :

Début de l'ère chrétienne: le Cycle des Douze Animaux est, en Chine, le substitut populaire exact du cycle astrologique chinois des 12 *tche* abstraits.

557—581: selon les annales chinoises, les T'ou-kiue « ne connaissent pas la succession des années et ne les comptent que par l'herbe qui verdit ».

571: une « Année du Lièvre » correspondant à cette date est évoquée dans l'inscription de *Bugut*, épitaphe d'un prince des Türk Orientaux de Mongolie (rédigée en sogdien) ; cf. précédemment, 3.

584: la chancellerie du Kagan t'ou-kiue oriental Ïšbara, dans une lettre à l'Empereur de Chine, date l'année au moyen du seul classificateur *tch'en* du cycle chinois des 12 *tche*, sans employer en même temps, comme il serait de règle pour un lettré chinois, le classificateur du cycle des 10 *kan*.

12 février 586: distribution officielle du calendrier chinois aux T'ou-kiue (orientaux).

731 et années suivantes: le Cycle des Douze Animaux, et lui seul, est régulièrement utilisé pour dater les années dans les Inscriptions t'ou-kiue de Mongolie (Orkhon I & II) ; il est vraisemblable que la première date donnée selon ce cycle par une inscription t'ou-kiue (celle de l'Ongin, cf. plus loin) correspond à *720*.

759—764: un texte chinois d'influence iranienne précise que « dans les pays d'Occident » (en l'occurrence, presque certainement, parmi les Iraniens de Sogdiane) le comput des années se fait « avec les 12 dépendant de la série *tseu, tch'eou* » des 12 *tche* (chinois), et que la semaine planétaire est en usage (ce qui n'est pas pour surprendre en pays à la fois iranien et bouddhique ou manichéen).

Date non précisée de la Dynastie T'ang (618—906): les annales chinoises notent que les Kirghiz du Haut-Iénisséï emploient pour le comput annuel le Cycle des Douze Animaux, et remplacent, par exemple, le signe cyclique *yin* des 12 *tche* par le nom du « Tigre » (ce qui, soulignons-le, est exactement conforme à l'usage populaire chinois constaté depuis des siècles). Mais les inscriptions funéraires kirghiz, du VIII^e^ siècle au X^e^ *inclus*, n'utilisent jamais le Cycle des Douze Animaux, non plus qu'aucun système de datation objective. Cette dernière observation nous incite à croire que l'usage de ce

cycle était moins ancien chez les Kirghiz que chez les T'ou-kiue (qui l'emploient dans leurs inscriptions du VIII[e] siècle).

11. De l'ensemble des faits ci-dessus rappelés, nous estimons pouvoir tirer un certain nombre de conclusions, qui nous amènent à reconstituer comme suit, dans ses grandes lignes, l'histoire du Cycle des Douze Animaux chez les peuples turcophones anciens :

Jusque vers le milieu du VI[e] siècle de l'ère chrétienne, ces peuples pratiquent un comput empirique, selon leurs propres traditions « naturistes». Ce comput assez vague ne comporte pas de classification cyclique. Ce qui fait dire aux Chinois qu'« ils ne connaissent pas la succession des années ».

Après 552, date de l'invasion de la Mongolie par les Türk (T'ou-kiue) et de la constitution du premier Empire Turc en contact direct avec la Chine (DH 124 & sq.), le calendrier chinois commence à être connu de quelques lettrés de cet Empire, tout au moins des scribes de la chancellerie t'ou-kiue orientale, qui l'utilisent ainsi en 584 dans une lettre adressée à l'Empereur de Chine. Toutefois, ces scribes ne sont pas encore familiarisés avec le système complexe du Cycle Sexagésimal chinois, où les 10 *kan* se combinent avec les 12 *tche*. Ils n'en connaissent bien que le second composant, celui des 12 *tche*, qu'ils utilisent seul pour dater l'année.

Cette connaissance est liée à celle, bien plus concrète et évocatrice, du cycle astrologique des Douze Animaux, qui est depuis plusieurs siècles, dans l'usage populaire chinois, le substitut exact du cycle savant et abstrait des 12 *tche*. Mais il faut admettre (ce qui paraît avoir échappé aux commentateurs) que les scribes d'Išbara Kagan avaient conscience du caractère vulgaire, en Chine, de ce cycle astrologique animalier, et le jugeaient indigne d'être employé dans une lettre à l'Empereur Souei. Sinon, rien ne les empêchait d'écrire, fût-ce en chinois, « année du Dragon », au lieu de l'insolite « année *tch'en* ». Leur rédaction, nous semble-t-il, trahit à la fois leur embarras en face du cycle sexagésimal chinois, et leur scrupule de convenances à utiliser le cycle zoaire populaire. Ils s'en tirent en recourant à son équivalent savant exact, le Cycle des 12 *tche*, le seul que leur érudition limitée leur laisse bien connaître.

Mais, pour leur usage interne, les Türk de Mongolie utilisaient simplement le Calendrier des Douze Animaux, comme le prouve la mention de l'Année du Lièvre 571 dans l'inscription de *Bugut* (JL), épitaphe officielle, en Mongolie septentrionale, d'un prince türk. Le fait que cette inscription est écrite en sogdien, avec le nom sogdien de l'Année du Lièvre, indique aussi que les Sogdiens connaissaient le Cycle des Douze Animaux.

A partir de 586, la distribution officielle du calendrier chinois aux T'ou-kiue ne doit pas, en principe, leur permettre d'ignorer l'usage du cycle sexagésimal. Mais c'est là science de lettrés plus ou moins sinisés, et non pas savoir courant. En fait, c'est seulement quatre cents ans plus tard, vers la fin du X^{e} siècle, et chez les Uygur de Turfan, imprégnés de culture chinoise, que le cycle sexagésimal apparaîtra pour la première fois dans des textes turcs.

12. Ce que pouvaient, au contraire, aisément retenir les Turcs en contact avec la Chine, c'était le cycle simple et concret des Douze Animaux, d'ailleurs auréolé de prestige astrologique : il tenait à cet égard un rôle très analogue à celui du Zodiaque chaldéo-grec au sein des masses populaires européennes d'aujourd'hui.

Dans son emploi pour la chronologie, le Cycle des Douze Animaux était incomparablement plus commode pour les non-Chinois que son équivalent savant des 12 *tche*: ceux-ci, dans leur abstraction, ne se prêtaient pas à la traduction, ce qui n'était pas le cas pour les noms des Douze Animaux, du moins pour la grande majorité d'entre eux. Rat, bœuf, tigre, lièvre, serpent, cheval, mouton et chien étaient bien connus des peuples voisins de la Chine et des nomades d'Asie Centrale. Le coq (domestique) était moins familier à ces derniers, qui le confondront souvent avec la poule : l'élevage des gallinacés paraît avoir été tardif chez les nomades turcs et mongols. Le singe, présent au Tibet et en Chine, ne devait guère être, pour les Turcs anciens, qu'un animal exotique, mais ils devaient le connaître, puisque son nom, *bičin/bïčïn*, qui apparaît déjà dans l'Inscription de l'Orkhon I (733), semble assimilé. Les deux seuls animaux du cycle populaire chinois qui ont fait sérieusement difficulté pour la traduction en turc sont, d'une part, le Dragon mythique d'antique tradition chinoise et, d'autre part, le Porc (domestique), l'un des éléments essentiels de l'élevage chinois, que les nomades d'Asie Centrale ne connaissaient bien que sous sa forme sauvage de sanglier *(toŋuz)*.

Pour ces deux derniers, les premiers textes turcs connus (inscriptions de Mongolie du VIII^{e} siècle) emploient des mots qui, en raison de leur *l*-initial (phonologiquement exclu en turc ancien), sont manifestement des emprunts : *lū* pour le Dragon, et *lakzïn/lagzïn* pour le Porc. Cette seule constatation suffirait à écarter l'hypothèse, par ailleurs contredite par l'examen chronologique des faits positivement démontrés, d'une origine « turque » du Calendrier des Douze Animaux.

13. L'origine du mot *lū* (variante uygur : *luŋ*, cf. FA 318 b) qui, quoi qu'on en ait cru, n'apparaît pas (serait-ce sous une forme « *lü* », simple

conjecture, infondée, de Radloff : cf. JH 187 et 189—190) dans les textes épigraphiques, est admise pour chinoise, sans autre commentaire, par les spécialistes les plus autorisés de l'uygur, où le mot est le plus anciennement attesté que l'on sache (ML 110 c ; MM 93 ; FA 318 b). Tel est aussi notre avis, mais il ne nous paraît pas superflu de justifier, dans une des formes de l'emprunt turc, l'absence de cette consonne finale que les transcriptions occidentales notent « *ng* » dans le chinois *long (lung)* « dragon » : la prononciation réelle de cette consonne, à l'époque des emprunts uygur, ne devait pas correspondre exactement à celle de la nasale vélarisée turque *ŋ* car, dans le cas indiscutable de l'emprunt des classificateurs chinois *ping*, *ting* et *keng* de la série des 10 *kan*, *p'ing*, *ting* et *tch'eng* de la série des 12 présages (BC, p. XX, 47.), on a respectivement en uygur les formes : *pi (pï), ti, kï ; pi, ti, čï* (ML 98), à côté de variantes tardives en *-ŋ*. La situation est précisément la même pour l'emprunt *lū (luŋ)* au chinois *long (lung)*.

Le tibétain *klu* « dragon », sans doute linguistiquement apparenté au chinois *long* dans le cadre de la communauté sino-tibétaine, n'a pas à être ici évoqué : sans parler des difficultés phonétiques que soulèverait un emprunt turc de *klu* en *lū*, on imaginerait mal les circonstances historiques d'un tel emprunt, mais surtout, comme on l'a vu, rien n'est plus vraisemblable, phonétiquement et historiquement, qu'une origine chinoise du turc *lū/luŋ*.

Quant à *lakzïn/lagzïn* « porc », attesté dans l'épigraphie turque du VIII[e] siècle, mais remplacé, en uygur, par *toŋuz* « sanglier », son étymologie, à notre connaissance, n'a pas encore été élucidée. Le chinois *tchou* « porc » (BC, p. VII) est ici hors de question. Tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'il ne peut s'agir, ni d'un mot turc, ni, plus généralement, d'un mot en provenance de l'ensemble linguistique turco-mongol, *l-* initial étant exclu dans la phonologie des langues de cet ensemble. Il y a là un problème intéressant, que nous soumettons à la sagacité des philologues.

14. Rien ne subsiste donc, après un examen attentif et critique de la chronologie des faits, de l'hypothèse des origines centre-asiatiques ou « turques » du Cycle des Douze Animaux, que les Turcs anciens ont certainement emprunté à la Chine, dans des circonstances historiques qui nous semblent claires, à partir de la seconde moitié du VI[e] siècle.

Cette hypothèse avait été hâtivement élaborée par Chavannes, non sans réserves d'ailleurs (BI) (1906), mais fut, presque aussitôt, contredite par Laufer (BJ) (1907), et, plus tard, par Pelliot (BK) (1929) et par Lüders (BJ) (1933). Elle a toutefois gardé, pour des raisons plus sentimentales que

scientifiques, la faveur d'historiens turcs, comme Osman Turan (BM) (1941), qui en ont tiré des théories assez confuses sur le « totémisme » turc.

Nous ne nous y attarderions pas, si nous ne savions, par le Père Hoang, qu'elle était aussi vivace, jusqu'au XIX^{e} siècle, dans certaines traditions de lettrés chinois. Nous citerons ci-après le texte latin du Père Hoang (BC, pp. X—XI), dont la première partie offre l'intérêt d'un témoignage direct (en 1885) sur l'usage populaire, en Chine, du Cycle des Douze Animaux comme équivalent des 12 *tche (Rami)*:

«Cum duodeni *Rami*, qui sunt partes signorum cyclicorum, animalibus designentur, eo ipso singuli anni iisdem animalibus denominantur. Vulgo parentes, dum pueros suos de suae ipsorumque nativitatis anno certos facere volunt, non anni cyclum, nec Imperatoris Regni annum, sed animal, quo ille annus designatur, dictitant, ut id facilius menti imprimatur. Si fides eruditis criticis adhibenda sit, usus ille, quo anni duodenis animalibus per vices denominantur, initium habuit apud boreales populos, dein in Sinas fuit introductus, cum circa annum 48 p. C. foedere pacis inter *Koang-ou-ti* Imperatorem dynastiae *Han* et *Hou-han-hia* Regem Hunnorum pacto, Hunni cum Sinensibus in finitimis regionibus Provinciae *Chan-si* sese commiscere caepissent. Iidem eruditi critici, cum perspexissent dissertatores, qui illos duodenos *Ramos* in duas categorias parium et imparium dividendo, et illorum totidem symbolicorum animalium naturam ac figuram scrutando, rationes inquirere contenderunt, cur animal hoc et non aliud huic *Ramo* et non alteri adscriberetur, dissertatores, inquam, in varias ab invicem maxime discrepantes opiniones abire, et harum nullam quidquam verisimile aut rationi obvium prae se ferre, assuerunt illa symbolica animalia arbitrario fuisse assumpta ad annos assignandos, nec ullam analogicam significationem cum illis duodenis *Ramis* habere.»

15. Ce qu'écrit le Père Hoang sur la coutume qu'avaient les parents chinois d'apprendre à leurs enfants le nom de l'animal du cycle correspondant à l'année de leur naissance, afin qu'ils en retinssent facilement la date, est entièrement conforme à l'usage établi, jusque dans les débuts du XX^{e} siècle, chez les Mongols et chez les Turcs d'Asie Centrale, Kirghiz et Turkmènes par exemple.

Ses remarques finales sur la perplexité des érudits chinois à propos du Cycle des Douze Animaux et sur leur opinion péjorative à son égard, puisqu'ils le jugent arbitraire et sans lien logique avec le cycle des 12 *tche*, seul valable à leurs yeux, illustrent le caractère populaire (et non pas savant) du cycle zoaire, qui paraît bien provenir de spéculations magico-astrologiques vulgaires, hétérodoxes par rapport à celles de la cosmologie traditionnelle des lettrés chinois.

Il n'en fallait pas plus pour accréditer parmi ces derniers, depuis une époque sans doute ancienne, l'hypothèse d'une origine « barbare » du Cycle des Douze Animaux, rapportée aux Hiong-nou (« *Hunni* ») fédérés à l'Em-

pire chinois et établis aux confins du Chan-si en 48 de l'ère chrétienne (cf. DH 78). Nous ne voyons pas bien, pour notre part, comment ces « Barbares du Nord », nomades pasteurs, auraient pu inventer à eux seuls un cycle astrologique où figureraient à la fois le coq et le porc domestiques, ainsi que le singe . . . Par contre, nous concevons très bien que ces Hiong-nou récemment fixés en bordure de la Chine et commençant à se mêler aux Chinois de milieux populaires aient emprunté à certains d'entre eux ce cycle animalier hétérodoxe, simple et évocateur. Et nous admettons aisément que, par un choc en retour, l'éclatant succès du Cycle des Douze Animaux chez les « Barbares du Nord et de l'Ouest », qui ont si souvent envahi, voire dominé la Chine, ait contribué puissamment à son expansion au sein des masses chinoises.

16. Nous devons bien préciser que nous n'examinons ici qu'un moment historique bien défini des relations sino-turques en matière de calendrier : celles qui se développent à partir du milieu du VI[e] siècle, et où les protagonistes, du côté turc, sont les T'ou-kiue, les premiers *Türk* de l'histoire positive. Nous laissons volontairement de côté les aspects proto-historiques du problème. Disons seulement, à ce propos, que les prédécesseurs des Türk en Mongolie, Hiong-nou (dont une partie des tribus fédérées étaient vraisemblablement turcophones) et Jouan-jouan (sans doute pré-mongols), avaient certainement, quant à eux, à des moments divers de leurs contacts étroits avec la Chine, connu et utilisé le calendrier chinois. Il en était de même des Tabgač, dont nous avons montré (CN) que la majorité des tribus, y compris le clan dominant, étaient linguistiquement proto-turques, et qui avaient fondé en Chine du Nord, en 398 (DH 103 & sq.), sous le nom de T'o-pa, la dynastie partielle de Wei, rapidement sinisée, qui se maintint jusqu'en 534 et sombra ensuite dans les divisions internes. Cette dynastie avait même établi son propre calendrier chinois, qui nous est entièrement connu (BD 393—410) et suit les normes de l'astronomie chinoise du temps, ne différant du calendrier des dynasties principales contemporaines (BD 157—174) que par de menus détails.

Mais il y a une grande différence entre cette assimilation du calendrier chinois par des turcophones plus ou moins sinisés, et l'expansion massive, à partir du milieu du VI[e] siècle, de ce calendrier parmi les peuples turcs de l'Asie Centrale, qui en conservent le souvenir jusqu'à nos jours. C'est cette expansion historique qui nous intéresse ici, et nous avons toutes raisons de considérer qu'elle est repartie, presque de zéro, avec les Türk (T'ou-kiue) de Mongolie, pour lesquels nous avons la chance d'être assez bien documentés, grâce, surtout, à leur épigraphie funéraire.

Quoi qu'il en soit, les événements auxquels se réfèrent les lettrés chinois informateurs du Père Hoang sont antérieurs d'un demi-millénaire aux relations sino-turques qui nous intéressent ici, et leur assertion confirme l'usage du cycle zoaire, en Chine même, dès le premier siècle de notre ère.

Même si, ce qui n'est pas impossible, ce cycle avait eu en Chine une origine étrangère, il y était profondément implanté et entièrement assimilé

par le peuple à l'époque des premiers contacts suivis entre T'ou-kiue et Chinois.

Nous maintenons donc nos conclusions précédentes, refusant de voir une invention turque dans le Cycle des Douze Animaux, et affirmant qu'il a été emprunté par les T'ou-kiue, sans doute à partir du milieu du VI^{e} siècle, à la culture populaire chinoise.

17. Ayant établi, dans la première partie de ce chapitre, l'origine chinoise du Cycle des Douze Animaux employé par les premiers Turcs historiques, nous nous proposons maintenant de démontrer la conformité au calendrier chinois de celui adopté par les T'ou-kiue, tel qu'il apparaît dans les Inscriptions de l'Orkhon I et II.

Nous sommes hélas contraint, pour aboutir sans arrière-pensée à cette démonstration, de déblayer un terrain qu'encombre encore une étonnante accumulation d'erreurs, turcologues et parfois sinologues ayant joué de malheur en ce domaine.

La première source d'erreur, heureusement tarie très tôt, mais dont les conséquences apparaissent encore, de ci de là, dans la littérature scientifique de seconde main, provient d'une fausse appréciation, par les premiers traducteurs des Inscriptions de l'Orkhon, du système numérique turc archaïque, décrit dans notre Chapitre I (46. & sq.), qui, pour les nombres supérieurs à 10 et non multiples de 10, énonce d'abord les unités, puis les dizaines *immédiatement supérieures* au nombre considéré : par exemple, « 7 ; 30 » pour « 27 ». Il est inutile d'insister sur l'incohérence chronologique à laquelle on aboutissait en interprétant ces chiffres selon les habitudes européennes, pour qui 7 suivi de 30 (allemand : *sieben und dreißig*) devait signifier « 37 », et non « 27 » comme c'est le cas. Il y a partout, dans les travaux fondés sur les premières traductions (HB, JB), les seules largement répandues jusqu'à présent, des erreurs de 10 ans dans les chiffres d'âges, mais qui disparaissent pour les multiples de 10 ; tous les raisonnements chronologiques s'en trouvent faussés. De même, la plupart des chiffres traduits sont erronés. Ainsi, dans la citation que fait, d'après Thomsen, l'ouvrage, par ailleurs très sérieusement documenté, de René Grousset (DH 151—152), pour illustrer la geste de Kultlug Kagan, restaurateur de l'Empire des T'ou-kiue, les « vingt-sept hommes » sont en réalité 17, et les « quarante-sept » campagnes ne sont que 37. Erreurs bénignes ici, mais qui deviennent grosses de conséquences quand elles apparaissent dans la chronologie.

Nous n'en finirions pas de les signaler : la juste célébrité des travaux de Thomsen fait que c'est sur sa traduction — certes géniale — parue en

français, en 1896 (JB), que se fondent encore beaucoup de travaux de seconde main, perpétuant ses méprises premières sur le système numérique turc ancien.

Or, Thomsen lui-même les avait presque aussitôt décelées, mais ses ouvrages ultérieurs (HH, JC), où elles sont redressées, parus en 1916 et en 1924, n'ont pas atteint une aussi large audience que sa publication initiale.

18. Une autre erreur fondamentale, très généralement répandue, y compris dans les travaux les plus récents des turcologues et historiens, consiste à prendre les « âges » des Turcs pour des années révolues, alors qu'il s'agit, comme nous l'avons montré (Chapitre I, 27—29.), de « quantième année d'âge », ce qui fait une différence d'un an, et même, disons-le par anticipation, de quantième année *de calendrier* vécue par le sujet, sans référence à son anniversaire, comme nous verrons plus loin (67. à 69.), ce qui peut amener une différence de deux ans, puisqu' un Turc né vers la fin d'une année de calendrier a déjà « 2 *yāš* » au début de l'année de calendrier suivante, alors qu'il n'a pas même encore un an dans notre compte : un an plus tard, il a « 3 *yāš* », alors que nous ne lui donnons qu'« un an » (révolu). Ces erreurs, dans les calculs des philologues et historiens non turcs, peuvent se cumuler, et aboutir à fausser très gravement les chronologies reconstituées sur ces bases. Ce qui se produit très souvent, posant aux savants des questions insolubles et les incitant parfois à récuser les « âges » turcs, qui sont pourtant, s'ils sont correctement interprétés, l'une des données les plus précises des chronologies turques. Les historiens turcs modernes eux-mêmes, habitués à compter les âges à l'européenne, n'échappent pas à de telles méprises.

Il n'est pas question pour nous de les redresser ici, mais nous tenons à signaler très vigoureusement le fait à l'attention critique de tous les savants qui ont affaire à des chronologies turques ou « à la turque ».

19. Une troisième erreur tenace, qui concerne, non plus les ans, mais, ce qui est moins lourd de conséquences pratiques, les mois, est due au très mauvais état dans lequel nous est parvenu un passage de Bîrûnî (NJ 71) sur ce sujet.

Elle est si bien entrée dans la tradition, qu'elle se manifeste encore dans des ouvrages récents et abondamment documentés, comme celui d'Omeljan Pritsak (DS 186 & sq.).

Il nous faut nous y arrêter, car elle met en cause le principe même de la dénomination turque des mois par des nombres ordinaux, qui est déjà celle des Inscriptions de l'Orkhon, documents primordiaux pour notre étude.

Les Chinois désignent les mois (Lunes) de leur année civile par des nombres *cardinaux*, dans l'ordre normal: « Lune I », « Lune II », « Lune III », etc. jusqu'à XII (la lune intercalaire reprenant le n° de la précédente).

Un tel usage n'est pas conforme au système de la langue turque qui, du moment qu'elle exprime le mot *āy* « lune », doit le faire normalement précéder d'un *ordinal*: « Première Lune », « Deuxième Lune », etc... Rien n'est plus simple, ni plus logique. Il s'agit d'une traduction turque des termes chinois, adaptée au génie de la langue turque.

Nous verrons que dans tous les cas où on peut faire un recoupement précis entre le calendrier turc et le calendrier chinois d'origine, ce qui est possible dès l'année 732 (cf. ci-après, 23. à 33.), et se vérifie sur des calendriers complets à l'époque uygur (cf. notre Chapitre IV et MM, ML, passim), le numéro turc du mois correspond au numéro chinois, et que, comme il faut s'y attendre dans un système aussi clair, les mois successifs de l'année sont désignés par les nombres ordinaux turcs successifs : « 1er, 2^{e}, 3^{e}, etc.... » sans aucune interversion.

Or, alors qu'on a sur le calendrier des documents turcs à partir de 732 au moins et qu'on a conservé des calendriers uygur complets (MM, ML), on veut se fonder sur un passage des plus douteux de Bîrûnî, rédigé en 1030, et transmis dans un état pitoyable, pour échafauder une théorie du « décalage » numérique des noms de mois turcs, qui aboutit, dans le plus récent travail sur ce sujet (DS 186—187), à supposer qu'ils étaient désignés dans le plus étrange ordre suivant :

« Grand, Petit, Premier, Septième, Sixième, Cinquième, Huitième, Neuvième, Dixième, Quatrième, Troisième, Second ».

Encore faut-il, pour en arriver là, corriger en *t* le groupe « *k* + *s* » de la graphie arabe, pour obtenir « yätinč » (« 7^{e} »), en *l* + *t* le *š*, pour lire « altïnč » (« 6^{e} »), et supposer, pour les deux derniers termes, deux formes parfaitement inconnues en turc de cette époque ou d'une autre, « *β*üčünč » (« 3^{e} »), avec *b*- arabe !, et « yäkinč » (« 2^{e} »), au lieu des bien connus *üčünč* et *ikinti, ikinč*.

Ce qui ressort, à l'évidence, c'est que le texte de Bîrûnî est ici très mal transmis et très mal établi. Il a visiblement souffert de l'ignorance du turc de scribes successifs. Même le « *birinč* » (« 1er ») qui vient dans le 3^{e} terme est écrit avec un *s* parasite (cf. DS 186).

Le seul intérêt de ce débris de texte, c'est qu'il commence par mentionner un « Grand Mois » *(ulug āy)* et un « Petit Mois » *(kičig āy)* avant les mois à ordinaux, ce sur quoi O. Pritsak fait d'intéressants commentaires (DS 187—189), sur lesquels nous aurons à revenir dans nos Chapitres VI & X. Cela provient presque certainement d'une information où l'énuméra-

tion des Lunes a commencé au Solstice d'Hiver, comme dans le calendrier *astronomique* chinois (cf. BC, pp. XII—XIII) : la Première Lune de l'année civile chinoise était, en effet, le 3e mois astronomique.

Quant aux termes qui suivent, on voit, en se reportant aux graphies arabes (DS 188—189), que des corrections plausibles permettent de lire d'abord *birinč āy* « 1re Lune », comme le fait O. Pritsak, puis, en suppléant un *alif* initial et en supprimant le *sīn* parasite : *ikinč āy* « 2e Lune » ; ensuite, ce qui est écrit « *alif, šīn, nūn, ǰīm* » se lit parfaitement, les voyelles n'étant pas notées et *šīn* arabe rendant très couramment le *č* turc qui n'a pas d'équivalent arabe : *üšünǰ*, pour *üčünč* « 3e ». Tout va assez bien jusqu'ici.

Le « 4e », *tŏrtünč*, attendu, est sauté ; il a été rajouté dans la tradition manuscrite, mais rejeté par erreur vers la fin. Vient le « 5e », *bāšinč*, avec sa voyelle longue ancienne bien conservée (cf. turkmène *bāš* « 5 »). Les 6e et 8e, sont sautés. Viennent ensuite, normalement, *säksinč, toksunč, ōnunč*, « 7e 9e, 10e », avec, pour le dernier, conservation de la voyelle longue (cf. turkmène *ōn* « 10 »). Ici devait se terminer la liste.

L'apparition, aussitôt après, de *tŏrtünč* « 4e », avec première voyelle longue conservée et notée par *waw* (cf. turkmène *dŏrt* « 4 »), ce qui ne laisse aucun doute sur l'identification du mot, ni sur la première recension de Bîrûnî, savant des plus consciencieux, nous signale l'arrivée, dans la suite de ce texte altéré, des interpolations destinées à le compléter : ce terme devait venir entre « 3e » et « 5e », correctement transmis ; sauté par un scribe, il aura été rajouté plus tard, à la queue d'une liste qui, commençant par les deux Lunes parties du Solstice d'hiver et précédant traditionnellement, dans le calendrier astronomique chinois, la Première Lune de l'année civile, avait sa fin logique après *ōnunč āy*, « 10e mois » de l'année civile et 12e et dernier de l'année astronomique (prise comme référence, sur la base de ses informations, par Bîrûnî, versé dans l'astronomie).

Quant aux qualificatifs qui précèdent les deux derniers *āy* « mois » de la série (avec, encore, conservation fidèle de l'ancienne voyelle longue : cf. turkmène *āy* « lune, mois »), respectivement graphiés, dans ce qui nous reste du texte, « *b ǰ n ǰ* » et « *y k n ǰ* », ce sont deux autres interpolations rejetées en queue pour arriver au total nécessaire de 12 lunes. La dernière est presque transparente : c'est, croyons-nous, avec l'omission du *alif* initial, le turc *ikinč* « 2e », variante corrigée du « *(alif) y k s n ǰ* » précédemment rencontré, un scribe recourant à la comparaison avec une autre version, ou à quelque information turque, ayant supprimé le *sīn* parasite qui provenait peut-être de la confusion d'un trait de liaison un peu long avec le *sīn* cursif sans boucles. Quant à l'avant-dernière, « *b ǰ n ǰ* », elle nous remplit de per-

plexité. Le « *βüčünč* » « 3e » imaginé par O. Pritsak ne nous paraît pas possible linguistiquement (« 3e » est bien *üčünč*, avec voyelles brèves, et sans trace de consonne initiale, dans toutes les attestations turques anciennes et médiévales). Il faudrait, à tout le moins, corriger le *b-* en *alif*, ce qui, du point de vue paléographique, nous semble très aventureux (*alif* ne se liant pas, comme le fait *b-*, qui de plus n'a jamais les mêmes dimensions relatives), pour lire « *üǰünč* », variante de « *üšünč* » pour *üčünč* « 3e », attesté auparavant. Le seul numéral turc commençant par *b-* étant *bāš/ bēš* « 5 », ce « *b ǰ n ǰ* » pourrait être une faute de copiste, dans une des traditions manuscrites, pour un « *b š n ǰ* », *bēšinč*, qui ne serait qu'une variante, sans *alif* pour noter la voyelle longue (mais celle-ci, tendant à se fermer en *ē* à partir d'une origine *ā*, ne pouvait pas si facilement être rendue par *alif* = *ā* long arabe ou persan, qui en persan avait la prononciation ouverte et arrondie), du précédent *bāšinč* (« *b, alif, š, n, ǰ* ») « 5e », ce qui se comprendrait assez bien après *tōrtünč* « 4e », que le hasard des omissions suivies d'interpolations mal placées fait apparaître immédiatement avant. Ce serait, en définitive, la supposition que nous ferions, bien que la confusion de *ǰīm* et de *sīn* arabes soit, du point de vue purement graphique, pratiquement exclue : cette confusion serait alors phonétique, entre la sourde *š* et la sonore *ǰ*, et favorisée peut-être par la notation courante en « *š* » de la consonne turque *č*, rendue également, et souvent simultanément, par « *ǰ* » arabe. Ce dernier point reste de toute façon obscur.

20. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas cet extrait, évidemment truffé d'erreurs, de la tradition altérée d'une œuvre de Bîrûnî, rédigée en 1030 de notre ère, qui pourrait contredire les attestations originales turques bien antérieures concernant la traduction fidèle par des ordinaux turcs des cardinaux chinois numérotant, dans l'ordre arithmétique normal, les Lunes du calendrier luni-solaire. Notre conviction est que la seule particularité du témoignage (à l'origine très sérieux et bien documenté) de Bîrûnî réside dans le fait que l'énumération des Lunes du calendrier turc commence avec le début de l'année *astronomique* (selon la définition chinoise, suivie par les Turcs lettrés du temps), par deux mois qui sont les deux derniers de l'année civile (chez les Turcs comme en Chine) et qui sont affectés de noms spéciaux, sur lesquels nous aurons à revenir (Chapitres VI & X), en raison de la complication, dans l'ancien système numérique turc, des ordinaux au-dessus de « 10e » : *bir yegirminč* « 11e » et *ekki yegirminč* « 12e » selon le système archaïque, puis, le procédé numérique se modifiant dès le VIIIe siècle (cf. Chapitre I, 47. & sq.), *ōn artukï bïrinč* « 11e », *ōn artukï ekkinč* (ou *ikinč*) « 12e ».

Si nous avions, en tant que turcologue, à reconstituer le passage dégradé de Bîrûnî, nous le ferions ainsi, en nous appuyant sur les témoignages concordants des sources turques :
« *ulug āy, kičig āy, birinč āy, ikinč āy, üčünč āy, tōrtünč āy, bēšinč āy, (altïnč āy, yetinč āy), säksinč āy, toksunč āy, ōnunč āy* », c'est-à-dire, à partir du Solstice d'Hiver : « Grande Lune, Petite Lune, Première Lune, Deuxième Lune, etc... à la suite, ... Dixième Lune », dans l'ordre numérique normal.

21. L'exégèse du texte, par O. Pritsak, qui attribue la confusion au croisement de systèmes différents (DS 186), l'amène à fournir, du soi-disant décalage ou brassage des numéraux dans la succession des mois turcs anciens, des indices complémentaires (DS 187) dont aucun n'est fondé en réalité, et que nous passerons brièvement en revue :
a) Les noms de mois kirghiz tirés de noms d'animaux sauvages proviennent d'un calendrier cynégétique, qui constitue un autre système que celui d'où proviennent les noms de mois à base numérique, au sujet desquels ils ne peuvent rien prouver.
b) Les noms de mois kirghiz successifs *togustuŋ ayï, yātiniŋ ayï, beštiŋ ayï, üštūŋ ayï, birdiŋ ayï* (dont il faut rapprocher le nom de mois baraba *birniŋ ayï*, son correspondant exact) ne signifient pas, comme le croit O. Pritsak, « 9e, 7e, 5e, 3e, 1er mois ». La construction qu'ils présentent, à savoir le génitif du *cardinal*, puis le mot *ay* avec suffixe possessif montrant bien que ce cardinal est le complément du nom *ay*, n'a jamais eu de signification ordinale en kirghiz, ni ailleurs en turc, et il faut traduire, non pas « 9e, 5e, etc. », mais bien : « Lune de Neuf », « Lune de Sept », « Lune de Cinq », « Lune de Trois », « Lune d'Un ». Ces dénominations, qui ont des équivalents dans d'autres régions du monde turc, ont une signification technique très particulière, qui a échappé aux turcologues, parce qu'ils n'en ont pas compris le contenu d'astronomie populaire. Il s'agit, comme nous le montrerons dans notre Chapitre XI, de survivances d'un ancien Calendrier des Pléiades, dont la trace se trouve déjà dans les textes astronomiques babyloniens (AD, AE, AF), et qui, de Mésopotamie, a dû se répandre en Asie Centrale. Nous en ferons plus tard l'étude systématique, car il en vaut la peine. Disons seulement, dès maintenant, que les chiffres successifs « 9, 7, 5, 3, 1 » indiquent originellement le nombre de jours, à partir de la Nouvelle Lune, au bout duquel se produit, dans la zone de l'Ecliptique, la conjonction de la Lune et des Pléiades ; ce nombre diminue d'environ 2 jours par lunaison ; la conjonction en question est facile à observer, et c'est là un procédé empirique excellent pour fixer le moment où l'on doit, pour

rattraper le cycle solaire (défini par la conjonction du Soleil et des Pléiades, donc de la Nouvelle Lune — inobservable — et des Pléiades), ajouter au calendrier une Lune intercalaire. Les chiffres en question n'ont donc rien à voir avec les ordinaux désignant les Lunes successives. Ils ne signifient rien pour le problème qui nous occupe maintenant.

c) Les noms de mois mongols (ordos) « 5e, 6e, etc. » employés respectivement pour les 2e, 3e, etc. mois de l'année civile témoignent seulement d'un changement historique survenu, dans une partie du monde mongol, quant au point de départ de l'année civile : de même appelons-nous « septembre, octobre, novembre, décembre » des mois qui ne sont plus les 7e, 8e, 9e, 10e, mais les 9e, 10e, 11e, 12e de notre calendrier, depuis que le début de notre année a été fixé en janvier, et non plus en mars comme dans l'année romaine (BA 46—48 & 54). Ces faits sont hors de notre actuel propos.

d) Le prétendu décalage entre le numéro d'ordre des mois t'ou-kiue et chinois dans les Inscriptions de l'Orkhon (DS 186, lignes 3 à 8) repose, comme nous allons le démontrer ci-après, sur une accumulation — traditionnelle — d'erreurs de lecture et d'interprétation des textes épigraphiques et des annales chinoises.

22. Nous estimons avoir suffisamment démontré l'inanité des arguments, nés de confusions successives, tendant à faire croire que les mois des Turcs anciens auraient des particularités étranges et seraient restés indépendants du comput chinois, même après l'adoption officielle par les T'ou-kiue du calendrier de la Cour de Chine, acquise dès 586.

Il nous reste à faire la preuve positive de ce que nous pensons être la vérité historique, à savoir que le calendrier officiel des T'ou-kiue de Mongolie, tel qu'il est employé dans les Inscriptions de l'Orkhon I et II, les premières qui nous donnent en turc des dates complètes, est une traduction conforme du calendrier chinois, et que les mois (et même les jours) de l'un correspondent exactement à ceux de l'autre.

En effet, tant que cette preuve n'aura pas été faite, on serait en droit de se demander, comme l'écrivait Paul Pelliot en 1928 (BK 209), « si la datation en mois et en jours est conforme au calendrier chinois » dans ces inscriptions turques, et si les T'ou-kiue n'avaient pas un comput particulier, qui, comme l'envisage théoriquement Paul Pelliot, aurait pu être chez eux, avec le Cycle des Douze Animaux, un héritage de leurs prédécesseurs immédiats en Mongolie, les Jouan-jouan (BK 209). Pour nous, plutôt qu'une influence hypothétique des Jouan-jouan, dont le comput nous est encore complètement inconnu, ce sont les relations directes, à partir du VIe siècle, entre T'ou-kiue et Chinois qui expliquent suffisamment l'emploi par les

Turcs du cycle duodénaire, dont les origines chinoises sont claires à nos yeux. Quant à la datation t'ou-kiue en mois et en jours, nous allons voir, par l'examen d'un point très précis, sa conformité à celle des Chinois.

23. La clé du problème se trouve dans les épitaphes chinoise et turque de *Kŏl tegin*, frère et alter ego du souverain t'ou-kiue de Mongolie *Bilgä kagan*: Inscription de l'Orkhon I.

On s'étonnera peut-être de nous voir appeler *Kŏl tegin*, ce personnage célèbre que la tradition turcologique nomme, depuis Thomsen et Radloff, *Kül tegin*. C'est que cette tradition, éminemment conservatrice, ne tient pas compte d'une indication très précieuse, concernant la titulature turque ancienne, donnée par l'éminent turcologue du XI[e] siècle Kâšgarî, dont l'œuvre n'est parfaitement utilisable que depuis l'édition de Besim Atalay (NA, NB, NC, ND) (1939—1941).

Kâšgarî, Turc karakhanide, qui connaissait admirablement les traditions nationales turques, nous explique très clairement (ND, pp. 215—216 du manuscrit; GC, article *köl*), à propos du titre de *Kŏl Bilgä Xān*, que le nom du « lac », *kŏl* (voyelle longue confirmée par turkmène *gŏl*, yakut *küöl*), est employé symboliquement dans la titulature pour désigner un chef dont l'intelligence est aussi vaste qu'un lac (cf. mongol *Dalai Lama* « Lama Océan »). C'est certainement ce mot qui figure dans plusieurs noms-titres t'ou-kiue, dont celui de *Kŏl tegin*, le « Prince Lac ». La voyelle de la graphie turque peut être lue aussi bien *ŏ* que *ü* (longs ou brefs). Il n'y a aucune raison valable, si ce n'est l'autorité des premiers traducteurs, chez qui les erreurs ne manquent pas, pour lire ici *Kül*, qui est en turc le nom de la « cendre », et n'éveille aucun écho prestigieux; quant à *kül* « fleur », qui apparaît dans quelques parlers modernes du Turkestan, c'est, comme l'osmanli *gül* « rose », un emprunt au persan *gol* « rose », qui n'est pas attesté à date ancienne. Ajoutons qu'aucun mot *kül* n'entre dans la titulature turque connue avec prononciation des voyelles. Nous parlerons donc, désormais, de *Kŏl tegin*, et non de « Kül tegin ».

24. L'épitaphe chinoise de ce prince fameux, frère d'un souverain alors allié (et, du point de vue chinois, vassal) de la Chine, émane directement de la Chancellerie de l'Empereur T'ang, *Hiuan Tsong*. Elle a été rédigée par ce souverain (BK 246), puis gravée par des spécialistes chinois, venus avec la délégation officielle dirigée par le Général *Tchang* (Orkhon I, face Nord, ligne 13; HI 52):

tabgač kagan čïkanï čaŋ säŋün « le Général *Tchang*, cousin de l'Empereur de Chine ». (Nous redressons ici la traduction traditionnelle, qui ignore le sens de *čïkan* « cousin », bien expliqué par Käšgarî: cf. GC, article *čïkan*).

L'épitaphe turque de *Kŏl tegin* (Orkhon I) est explicitement due à la rédaction de son frère, l'Empereur turc *Bilgä kagan*.

Nous avons donc ici des documents d'une extrême valeur, assez bien conservés matériellement dans la pierre, et dont la fiabilité, concernant les usages chinois et turc officiels du calendrier, dépasse celle de toute autre source. Malheureusement, nous le verrons, il n'en a été, jusqu'à présent, tiré qu'un médiocre parti pour l'étude de la chronologie, erreurs et difficultés s'étant accumulées.

25. Une première cause d'erreur, purement matérielle, provient de la détérioration du chiffre chinois du mois dans la date de l'inscription chinoise. Georg von der Gabelenz (JA, pp. XXV—XXVI), suivi par Gustave Schlegel (JD 45), sur la foi d'une copie hâtive faite à Pékin, en 1891, sur les photographies prises par Axel Heikel, a lu cette date :
« 20e année *k'ai-yuan* des Grands *T'ang*, année cyclique *jen-chen*, 12e mois *sin-tch'eou*, 7e jour *ting-wei* de la Nouvelle Lune. »

Or, cette lecture mène à une impasse. En effet, s'il est exact que la 20e année affectée de la devise de règne impérial *K'ai-yuan* (732) (BD 198) (cf. BD, tableau de la page X, ou BC, tableau des pp. VIII & IX, *auxquels nous renvoyons une fois pour toutes pour l'identification des signes cycliques sexagésimaux, que nous ferons simplement suivre de leur numéro d'ordre*), il est non moins sûr que cette année-là, dont les mois sont de rang cyclique 39 à 50 (BD 198), ne contient aucun mois *sin-tch'eou* (n° 38), si du moins la désignation cyclique des mois se réfère au Cycle de la Lune (première colonne de la Table du Père Hoang, BD 198, année 732). Si, d'autre part, la désignation cyclique du mois, comme ce peut être aussi l'usage à cette époque, se réfère au signe cyclique du premier jour du mois, ce qui doit être le cas, puisqu'il y a bien, entre *sin-tch'eou* (n° 38) et le signe du 7e jour *ting-wei* (n° 44), la différence de 6 (= 7 moins 1) attendue, elle ne peut, correspondre à la XIIe Lune, qui commence par un jour de n° cyclique 7 trop éloigné de 38 pour qu'on puisse supposer une inadvertance.

26. Ce problème apparemment insoluble a trouvé un début de solution, quand Thomsen (JB 172—177 : note 83), travaillant sur photographie, a remarqué, avec son acribie habituelle, que le chiffre du mois, bien que mutilé, ne pouvait être lu « 12 » (十二)mais manifestement « 7 » (七), la partie importante conservée étant en tout point identique à celle, correspondante, du chiffre « 7 », intact un peu plus bas dans la date du jour.

La question a été matériellement tranchée par l'estampage de la stèle que fit en 1909 le Commandant Bouillane de Lacoste, sur lequel, précise

Paul Pelliot (BK 254, note 1), on lit clairement : « 7e *mois* ». Il ne fait donc plus de doute qu'il faut lire :

« 20e année *k'ai-yuan* des Grands *T'ang*, année cyclique *jen-chen*, 7e mois *sin-tch'eou*, 7e jour *ting-wei* de la Nouvelle Lune .»

Mais une nouvelle difficulté se présente, dans ce problème décidément ardu, car, selon le comput canonique de l'époque, par tables de lunaisons moyennes, qui a servi de base à la reconstitution du calendrier de la 20e année *k'ai-yuan* (an 732), le premier jour de la 7e Lune de cette année-là serait sous le signe cyclique n° 39 (BD 198, dernière colonne), et non pas n° 38 *(sin-tch'eou)*.

Un flottement d'un seul jour pour le début d'une Lune de calendrier n'est pas chose rare, mais ne saurait être traité à la légère quand il s'agit du calendrier impérial chinois, habituellement d'une extrême précision. Il faut tenter d'en trouver l'explication.

Une solution de facilité consisterait à évoquer ici une erreur de comput des Chinois chargés de l'érection de la stèle funéraire. Une erreur dans la détermination du signe cyclique sexagésimal (qui se répéterait dans la date cyclique du 7e jour, n° 44) est certes possible, mais peu plausible : si le cycle apparaît à première vue assez compliqué pour qui n'est pas familiarisé, comme les Chinois lettrés, avec son usage, il ne faut pas oublier que chacun de ses termes commence par la série décimale des *kan*, aisée à retenir en mémoire, et qu'une erreur en cette matière devrait porter, en premier lieu, sur la décade chinoise (exprimée par les 10 *kan*), qui tient lieu, en quelque sorte, de notre semaine. Nous nous trompons, en général, plus facilement sur le quantième du mois que sur le jour de la semaine, ce qui, dans le cas présent, nous inciterait plutôt à envisager une erreur dans le comput mensuel, erreur consistant à faire commencer le mois un jour plus tôt, en l'occurrence (cf. BD 198) le 26 juillet 732 (style julien), au lieu du 27. Cette erreur serait ici facilitée, dans le système chinois des Lunes « pleines » de 30 jours et des Lunes « caves » de 29, par le fait, que selon la norme des tables, le mois précédent (6e Lune) était de 30 jours : il suffirait de l'avoir, par mégarde, compté de 29, pour faire commencer un jour plus tôt la 7e Lune.

27. Si méprise il y a, c'est plutôt cette dernière qui serait à supposer. Mais nous ne l'admettrons pas aisément. Nous sommes en face d'un monument officiel, d'une inscription impériale chinoise placée sous la responsabilité d'un Général, parent du Fils du Ciel, chef d'une délégation qui ne pouvait manquer d'avoir dans ses bagages ce guide permanent de la vie traditionnelle chinoise qu'est le calendrier, ni de le consulter pour un acte aussi important que la datation de cette épitaphe, acte à la fois religieux et

diplomatique. Or, le calendrier chinois écrit confié à un cousin de l'Empereur émanait directement de la Cour de Chine (cf., pour comparer, les cérémonies de distribution du calendrier décrites par le Père Hoang : BC, pp. III—V) et devait être copié avec le plus grand soin.

Entre la reconstitution *a posteriori*, aussi bien fondée soit-elle en théorie, du calendrier de 732 par les lettrés chinois du XIX^{e} siècle, suivis par le Père Hoang (BD, p. XI & sq.), et le témoignage de l'épigraphie la plus officielle, nous jugeons préférable de suivre le second, pour peu que nous y trouvions quelque explication possible.

Une première hypothèse, apparemment séduisante, consisterait à admettre que, pour le calendrier de l'année en question, les astronomes chinois n'ont pas recouru simplement à l'application mécanique des tables traditionnelles, mais, comme il fallait bien le faire de temps à autre pour éviter un décalage croissant entre la néoménie théorique des tables et la néoménie vraie, à des observations suivies de calculs. En ce cas, ils auraient obtenu un résultat scientifiquement remarquable pour l'époque, puisqu'en réalité la néoménie vraie eut lieu, pour la Chine, non le 27 juillet 732, mais bien le 26 tard dans le soir (le nycthémère chinois allant de minuit à minuit : BC, p. XIX).

Thomsen l'avait déjà appris de son collègue l'astronome danois Thiele, qui avait calculé pour lui qu'« il y eut nouvelle lune en Chine le 26 juillet 732 à 10 h. 1/2 du soir » (JB 174). Nous avons contrôlé la chose en nous adressant au Bureau des Longitudes de Paris, qui nous a répondu, par une lettre obligeante de M. M. Waitz en date du 22/X/1955, qu'il y avait eu Nouvelle Lune le 26 juillet 732 à 16 heures, temps de Greenwich, ce qui, avec les corrections horaires de longitudes, correspond à 23 h 16 m en temps de Tch'ang-ngan, capitale des T'ang.

Cette explication scientifique moderne, dans sa simplicité rationnelle, avait pleinement satisfait Vilhelm Thomsen, qui concluait en toute sûreté, s'agissant du « 7^{e} jour » de la Nouvelle Lune :
« Je regarde donc comme prouvé que la date de l'inscription chinoise équivaut au *1er août 732* de notre ère ». (o. c., l. c.).

28. Il y a pourtant des objections sérieuses à opposer à ce raisonnement. Tout d'abord, il est peu vraisemblable que la néoménie en question ait pu être calculée, au VIII^{e} siècle, par les astronomes chinois avec une précision qui, si nous nous fondons sur l'information la plus récente, communiquée par le Bureau des Longitudes, serait de l'ordre de 44 minutes. Ensuite, il faut observer que, pour l'année 732, l'application normale des tables chinoises « classiques » donnait un résultat entièrement satisfaisant pour la

néoménie suivante, qu'elle fixait au 25 août (8e Lune) (BD 198), ce qui correspondait bien à la néoménie vraie, puisqu'une éclipse de Soleil, coïncidant nécessairement avec la Nouvelle Lune réelle, et consignée dans les annales chinoises, comme l'a relevé Thomsen (JB 174), eut lieu, précisément, le 25 août 732.

Il n'y avait donc pas, dans la conjoncture astronomique, de raisons suffisantes, à notre avis, pour faire abandonner exceptionnellement l'usage canonique des tables, et, d'autre part, il est hautement invraisemblable que les moyens d'observation et les procédés de calcul des astronomes chinois du VIIIe siècle, qui, comme les Babyloniens, tiraient leurs remarquables connaissances astronomiques de la masse d'observations millénaires gardées en archives et servant à établir des tables de plus en plus précises — mais en lunaisons moyennes, pour le calcul des mois —, aient pu les conduire à prévoir, à environ 44 minutes près, la lunaison vraie de juillet 732.

29. Il faut donc, pensons-nous, chercher une autre explication, plus conforme aux traditions chinoises, et c'est justement l'existence d'une éclipse de Soleil à la néoménie de la 8e Lune de la 20e année *k'ai-yuan* du règne de l'Empereur Hiuan Tsong des Grands T'ang, qui peut nous mettre sur la voie.

On sait en effet que la prévision des éclipses, considérées comme des cataclysmes cosmiques mettant en péril l'harmonie de l'univers et que l'Empereur devait conjurer par des rites appropriés, était, parfois sous peine de mort en cas d'échec, l'un des devoirs essentiels des astronomes du Fils du Ciel. Ceux-ci étaient passés maîtres en la matière, préférant d'ailleurs, en cas de doute, annoncer une éclipse incertaine, dont l'absence était reçue comme une bénédiction, plutôt que de manquer la prévision d'une éclipse possible.

Les annales chinoises auxquelles se réfèrent les informateurs de Thomsen mentionnant l'éclipse du 25 août 732 sans rapporter qu'elle n'avait pas été prévue (scandale que signalent, quand il se produit, les annalistes), nous avons tout lieu de croire que les astronomes de la Cour de Chine avaient bien calculé, à l'aide de leurs tables, le jour où elle se manifesterait. Or, la prévision d'une éclipse de Soleil peut entraîner, par décision souveraine de l'Empereur, une modification arbitraire du calendrier canonique, afin qu'elle ne tombe à une date où elle serait particulièrement mal venue, comme, par exemple, le Jour de l'An de l'année civile. Le Père Hoang signale (BD pp. XII—XIII, notes) plusieurs cas historiquement connus où, par décision impériale, le calendrier canonique fut modifié en ce sens, soit par l'addition arbitraire d'une lune intercalaire, soit en ajoutant un jour à une lune « cave » de 29 jours, soit encore en retranchant un jour à une lune « pleine »

de 30. Et l'une de ces modifications citées en exemple est précisément le fait de l'Empereur Hiuan Tsong, dans la 12e année *k'ai-yuan* (724), à laquelle fut ajoutée une 12e Lune intercalaire, afin d'éviter qu'une éclipse de Soleil ne tombât au premier jour de l'année suivante.

En 732, il pouvait déplaire à Hiuan Tsong qu'une éclipse de Soleil tombât au début de la 8e Lune de l'année civile, car c'était à la 8e Lune que, vingt ans auparavant, il était devenu Empereur (BD 512). Un moyen, évidemment artificiel, d'éviter cette rencontre de mauvais augure, pouvait être d'avancer d'un jour, dans la seconde moitié de l'année, le début des Lunes du calendrier en retranchant son dernier jour à la 6e qui devait normalement être de 30 jours (BD 198) : de la sorte, la 7e commencerait, non le 27, mais le 26 juillet, jour *sin-tch'eou*, comme l'indique bien notre document épigraphique, base très sérieuse d'information, et la 8e, non le 25 août, jour de l'éclipse, mais la veille, 24 août. L'éclipse de Soleil n'aurait donc, officiellement, lieu que le 2e jour de la 8e Lune, ce qui n'aurait pas le même effet maléfique que le 1er. Evidemment, une éclipse de Soleil tombant un 2e jour de la Nouvelle Lune est un non-sens astronomique, mais la chose n'était pas pour gêner les Empereurs de Chine, puisqu'on connaît historiquement (BD, p. XIII, notes 3 & 4) deux décisions de l'Empereur Kao Tsou retranchant un jour à des Lunes canoniques de 30 jours, afin de faire tomber au 2e jour de la Première Lune, et non au 1er (Jour de l'An) les éclipses de Soleil des années 937 et 938.

En tout cas, même si cette explication astrologique n'est pas la bonne, un fait subsiste : un document épigraphique officiel, reproduisant un texte composé par l'Empereur Hiuan Tsong lui-même (comme le signale Pelliot, d'après les annales des T'ang : BK 246), gravé sous la direction de son propre cousin et par des spécialistes chinois, fixe au jour *sin-tch'eou* (n° 38) le début de la 7e Lune de l'an 732, et, par voie de conséquence, au jour *ting-wei* (n° 44) le 7e jour de cette même Lune. Ce témoignage, que nous n'avons aucune raison de mettre en doute, l'emporte en autorité sur toutes les reconstitutions *a posteriori* du calendrier, fussent-elles canoniques.

Nous finirons donc par conclure, comme Thomsen, mais pour des raisons un peu différentes des siennes, que la date de l'épitaphe chinoise de *Kŏl tegin*, « 20e année *k'ai-yuan* des Grands *T'ang*, année cyclique *jen-chen*, 7e mois *sin-tch'eou*, 7e jour *ting-wei* de la Nouvelle Lune », correspond bien au *1er août* 732, jour *ting-wei*, le mois chinois ayant commencé (contrairement aux règles habituelles) le 26 *juillet* 732, jour *sin-tch'eou*.

30. Ce point capital éclairci, nous allons maintenant, délaissant volontairement, pour un moment, les commentaires embrouillés et pour la plupart

truffés d'erreur de la tradition turcologique, même récente (par exemple, DS 186, paragraphe 7), recourir directement au texte, bien conservé et bien établi, de l'épitaphe turque de *Kŏl tegin* rédigée par l'Empereur turc son frère aîné, *Bilgä kagan*, et gravée sur le même monument que l'épitaphe chinoise (Inscription de l'Orkhon I).

Sur la face Nord-Est de la stèle (HI 52—53) figure le texte suivant (philologiquement redressé par nos soins) :

kŏl tegin koń yïlka yetti yegirmikä učdï. tokkuzunč āy yetti ottuzka yog ärtürtimiz. barkïn bädizin bitig tāšïn bičin yïlka yettinč āy yetti ottuzka kop alkdïmïz.

Les quelques amendements philologiques apportés par nous ne changent rien à la traduction admise, qui est correcte, et que nous exprimerons comme suit, aussi littéralement que possible :

« *Kŏl tegin* s'envola (= mourut) l'Année du Mouton, le 17. La 9e Lune, le 27, nous accomplîmes les funérailles *(yog)*. Son édifice, sa décoration, sa pierre d'inscription, nous les achevâmes entièrement l'Année du Singe, 7e Lune, le 27. »

Ce texte est d'une grande clarté. Une légère difficulté pourrait être trouvée dans le fait que la première date, celle de la mort du prince, ne comporte pas explicitement l'indication du mois. Et pourtant, à l'instar des deux suivantes, elle doit être complète. En fait, l'indication du mois lunaire est implicite : « l'Année du Mouton, le 17 », avec emploi classique du cardinal pour désigner le « quantième jour » (comme dans les deux dates qui suivent), signifie, « l'Année du Mouton, le 17e jour », c'est-à-dire le 17e de cette année-là, précision qui fait l'économie de la mention de la Première Lune.

La non-répétition de l'année dans la date qui suit immédiatement signifie qu'il s'agit de la même Année du Mouton (le 27 de la 9e Lune). La troisième et dernière date est parfaitement explicite : le 27 de la 7e Lune de l'Année du Singe.

En l'occurrence, l'Année du Mouton (n° 8 du Cycle des Douze Animaux, correspondant au 8e *tche*), *wei* est une année *sin-wei* (n° 8 du Cycle sexagésimal), à savoir la 19e année *k'ai-yuan* (an 731) ; l'Année du Singe (n° 9 du Cycle zoaire 9e *tche*, *chen*) est l'année suivante, *jen-chen* (n° 9 du Cycle de 60), soit la 20e année *k'ai-yuan*, déjà rencontrée dans la date de l'épitaphe chinoise. (Cf. BD 198.)

31. La chronologie est établie sans ambiguïté :

Mort de Kŏl tegin: 17e jour (du premier mois) de l'Année du Mouton, 19e année *k'ai-yuan* (an 731).

Ses funérailles: 27e jour du 9e mois de la même année (an 731).

Achèvement du monument et de l'inscription: 27e jour du 7e mois de l'année suivante, Année du Singe, 20e année *k'ai-yuan* (an 732), même année et même mois (7e) que dans la date chinoise de l'épitaphe en chinois.

Tout cela est parfaitement cohérent, mais n'a malheureusement pas été bien compris par les commentateurs, qui ont trop souvent confondu la date du décès et celle des funérailles (date turque de la mort du prince, « 9e mois », DS 186), puis cette dernière avec celle des inscriptions turque et chinoise (datées de « 731 », et, pour la seconde, du 7e mois — de 731 ! —, DS 186, lignes 5 à 7).

C'est que plusieurs savants occidentaux ont été trompés par l'écart de date, inhabituel dans nos coutumes, entre le décès et les funérailles : écart de 8 Lunes et 20 jours. Leur méprise provient de ce qu'ils ont négligé une information capitale en la matière, donnée par les annales chinoises vers 581 de notre ère, traduite et publiée par Stanislas Julien (DL 331 & sq.) dans le *Journal Asiatique* dès 1864, citée à nouveau par Thomsen (JB 59—60) en 1896, concernant les traditions funéraires des *Türk* (T'ou-kiue) de Mongolie :

« Lorsqu'un homme est décédé au printemps ou en été, on attend pour l'enterrer que les feuilles des arbres aient jauni et soient tombées. S'il est décédé en automne ou en hiver, on attend que les feuilles soient poussées et que les plantes soient en fleur. Alors on creuse une fosse et on l'enterre. »

Kŏl tegin était mort dans les débuts de la 19e année *k'ai-yuan*, qui commençait le 11 février 731, époque qui, selon la conception chinoise, correspond au début du « printemps ». On a attendu, pour faire son enterrement *(yog* en turc), la 9e Lune de la même année et le 27e jour de cette Lune (début de novembre selon le calendrier chinois : BD 198), afin que « les feuilles des arbres aient jauni et soient tombées ». Rien n'est plus conforme aux traditions t'ou-kiue.

Quant aux travaux mentionnés, dans l'ordre chronologique, par la face Nord-Est de l'inscription turque : édification du monument, ornementation, et, pour finir, gravure des textes, ils prirent nécessairement assez longtemps. ne durent commencer qu'après les funérailles *(yog)*, et ne furent achevés que 10 Lunes après elles, le 27e jour de la 7e Lune de l'année suivante (732), dans la seconde moitié de notre mois d'août (BD 198). Tout cela est parfaitement clair, et la concordance est indiscutable avec la date de l'épitaphe chinoise : 7e jour de cette même 7e Lune de la 20e année *k'ai-yuan* (732).

32. Il y a plus, car un passage bien malencontreusement oublié, quoique parfaitement conservé, du texte turc de l'inscription funéraire de *Kŏl tegin*

(Orkhon I, Face Sud-Est: HI 54—55), achève de nous éclairer sur la chronologie du travail épigraphique, et nous fournit, de surcroît, la preuve mathématique de la conformité du calendrier officiel t'ou-kiue à celui de la Cour de Chine:

bunča bitig bitigmä kŏl tegin atïsï yŏllïg tegin bitidim. yegirmi kün olurïp bu tāška bu tāmka kop yŏllïg tegin bitidim.

« Quant à celui qui a écrit toutes ces écritures, c'est (moi), son neveu *Yŏllïg tegin*, qui les ai écrites. Je suis resté (ici) vingt jours et (moi), *Yŏllïg tegin*, j'ai tout écrit sur cette pierre et sur ces murs. »

Les derniers mots de l'épitaphe chinoise de *Kŏl tegin* datent l'achèvement de son érection, en calendrier chinois, du 7e jour de la 7e Lune de la 20e année *k'ai-yuan* (732).

La face Nord-Est de l'épitaphe turque date l'achèvement de sa graphie, en calendrier *türk*, du 27e jour de la 7e Lune de l'Année du Singe qui correspond à cette même 20e année *k'ai-yuan*.

Le scripteur turc, *Yŏllïg tegin*, ajoute, sur la facette Sud-Est de la stèle, qu'il est resté 20 jours au travail avant d'achever complètement ses écritures (au pinceau: *biti-)*.

Le rapprochement des trois données (comment n'y a-t-on point songé?) permet d'établir sans doute possible *l'exacte conformité pour le comput des jours de la Lune, des deux calendriers*, puisque 20 jours après le 7 du premier aboutissent au 27 du second, pour le même 7e mois lunaire de la même année.

Cela suppose, évidemment, que le texte turc de l'Inscription I de l'Orkhon a été écrit après le texte chinois. Ce qui se comprendrait déjà aisément pour des raisons de préséance, les T'ou-kiue étant vassaux de l'Empereur de Chine *Hiuan Tsong*, auteur en personne de l'épitaphe chinoise. Mais nous pouvons aussi, aucune précaution n'étant à négliger dans ce débat qui fut si faussé et embrouillé au départ, en administrer la preuve épigraphique.

33. En effet, le curieux ordre de succession du texte turc principal entre les différentes faces du monument (Sud, Est, Nord, alors que le texte de la face Sud se termine à l'angle Sud-*Ouest* et celui de la face Est à l'angle *Sud*-Est) ne montre pas seulement, comme l'a bien vu Thomsen (JB 88), que, matériellement, le texte turc de la face Sud a été écrit avant celui des faces Est et Nord, mais encore, ce qu'on a oublié de remarquer, que le texte chinois était déjà en place sur la face Ouest avant que le texte turc ne fût écrit. En effet, si le texte turc, qui commence par la face Sud en allant de l'angle Sud-Est à l'angle Sud-Ouest, ne se continue pas par la face Ouest qui suit immédiatement (mais par la face Est, contiguë au début, et non à

la fin, du texte turc Sud), c'est parce que la face Ouest n'était plus disponible, occupée qu'elle était par l'épitaphe chinoise.

Le texte turc principal s'achèvera par la dernière grande face restée inemployée, la face Nord. De la face Ouest, le scripteur turc ne pourra utiliser, pour une addition finale au texte de Bilgä kagan (2 lignes décernant un titre posthume turc à *Kŏl tegin*: Orkhon I, Ouest 1—2; HI 54—55), que l'espace restreint laissé libre, pour une raison de « mise en page », par le scripteur chinois.

Les étroites facettes Nord-Est, Sud-Est et Sud-Ouest serviront, in extremis, à trois additions signées nommément de *Yŏllïg tegin*: les deux précieuses notations chronologiques que nous venons de commenter (Nord-Est et Sud-Est), et une ligne sur les trésors du défunt (Sud-Ouest: HI 54—55).

Tout s'explique, ainsi, de la façon la plus simple, et la chronologie des travaux épigraphiques apparaît en toute netteté:
D'abord, écriture de l'épitaphe chinoise, achevée le 7e jour de la 7e Lune = *1er août 732* (cf. ci-dessus, 29.).
Ensuite, travail de vingt jours (2 août=21août) de *Yŏllïg tegin*, écrivant d'abord le texte principal turc dans l'ordre précité, puis faisant de son cru 3 additions, le tout achevé le 27e jour de la 7e Lune = *21 août 732*.

34. Nous estimons avoir démontré, en nous fondant sur le monument de l'Orkhon I, qui était précisément invoqué pour affirmer le contraire, qu'*il y a, en 731—732, conformité absolue entre le calendrier officiel des T'ou-kiue de Mongolie et celui de la Cour de Chine*, dont il n'est que la traduction simplifiée.

Cette conformité est d'autant plus remarquable, que, comme on l'a vu, la 20e année *k'ai-yuan* (732) a été l'objet d'une dérogation — ne pouvant émaner que de l'Empereur Hiuan Tsong, maître suprême du calendrier — qui modifiait d'un jour le comput canonique des astronomes chinois. Cette dérogation officielle a été suivie par les T'ou-kiue, qui n'avaient d'ailleurs aucune raison de faire autrement, car il est bien certain qu'ils n'avaient pas, alors, leurs propres calculateurs du calendrier, et se contentaient de traduire (avec la version simplifiée des Douze Animaux pour le cycle des années) le calendrier qui leur était distribué solennellement, du moins pendant les périodes de paix avec la Chine, et ce depuis 586, par la haute administration chinoise.

35. Il nous faudra quand même revenir, pour les écarter définitivement, sur les erreurs tenaces qui se sont produites dans l'interprétation du calendrier sino-turc des Douze Animaux chez les T'ou-kiue, et qui ont été généralisées pour une fausse appréciation des traditions chronologiques turques.

Nous ne pouvons raisonnablement passer en revue toutes les publications où ces erreurs se manifestent, et nous nous contenterons de réfuter un passage, qui les résume toutes, d'un travail récent, et par ailleurs précieux, bien documenté et hautement estimable, d'Omeljan Pritsak.

Ce savant (DS 186) (1954) écrit ce qui suit :

« Wir haben zwei Ereignisse aus der Geschichte der T'u-küe, die sowohl nach alttürkischer (Orchon-Inschriften), als auch nach chin. Weise datiert sind : die Todesfeier für Kül Tigin, bzw. die Anbringung der chin. Inschrift auf seinem Denkmal (731) und der Tod des Bilgä-qaγan (734). Das erste Ereignis fand nach dem atü. Datum (INO) im 9., nach dem chin. aber im 7. Monat statt. Für das zweite hat die atü. Quelle (II S 10) den 10. und die chin. den 8. Monat. ».

Ces affirmations se fondent principalement sur deux références bien vieillies, à Parker (1896, in JB 215—216) pour le premier groupe de faits, et à Gaubil (éminent chronologiste jésuite, mort à Pékin en 1759) (DK, Livre XVI, p. 26), repris par les commentateurs ultérieurs, pour le second.

Nous avons déjà montré, dans les pages qui précèdent, qu'en ce qui concerne *Kŏl tegin* le 9e mois se rapportait à l'Année du Mouton, 19e année *k'ai-yuan* (731), et figurait dans la date de l'enterrement *(yog)*, tandis que le 7e mois, attesté à la fois dans l'épitaphe chinoise, qui est explicitement de la 20e année *k'ai-yuan*, et dans l'épitaphe turque, datée de cette même année (du Singe) (732), est celui de l'achèvement des inscriptions, réalisé au cours de l'année suivant les funérailles ; en tout état de cause, la date de « 731 » pour l'épitaphe chinoise est fausse, comme l'avait déjà vu Thomsen, qui, dans la même publication que celle où parut le travail de Parker, fait sur une copie défectueuse, affirmait déjà que l'inscription chinoise était du 1er août 732 (JB 174) ; il est en effet incontestable que la 20e année *k'ai-yuan* commence en 732 (1er février : BD 198), pour finir en janvier 733.

36. Mais il nous reste, pour en finir avec toutes ces confusions qui ont, jusqu'à présent, empêché une exploitation décisive des données chronologiques des inscriptions turques anciennes, à réfuter les traditions erronées concernant la date de décès de *Bilgä kagan*, l'Empereur turc frère aîné de *Kŏl tegin*.

Celle-ci est donnée, très clairement, en turc, dans l'épitaphe de ce souverain (Orkhon II, Face Sud, ligne 10 : HI 70—71), par son fils, le nouveau Kagan régnant :

bunča kazganïp (kaŋïm kagan ī)t yïl ōnunč āy altï ottuzka učа bardï. lagzïn yïl bēšinč āy yetti ottuzka yog ärtürtim.

« Après tous ces succès, mon père le Kagan, l'Année du Chien, la 10e Lune, le 26, s'envola et partit. L'Année du Porc la 5e Lune, le 27, j'accomplis les funérailles *(yog)*. »

En ce qui concerne la documentation chinoise, Paul Pelliot, en 1929 (BK 229 & sq., notamment 229 note 2), l'a très soigneusement étudiée, et il en conclut sans hésitation qu'elle permet de fixer la mort de *Bilgä kagan* dans la 22e année *k'ai-yuan* (734) et de préférence vers la fin de cette année-là : les annales chinoises consignent, en effet, que la nouvelle de ce décès parvint à Lo-yang, où se trouvait l'Empereur Hiuan Tsong, « le jour *keng-siu* » (n° 47) « du 12e mois de la 22e année *k'ai-yuan* » = 21 janvier 735 (BD 199), et que le Fils du Ciel se livra, en conséquence, à des lamentations rituelles à la Porte Sud de la ville, au jour *kia-yin* (n° 51) = 25 janvier 735. D'autre part, l'épitaphe chinoise de *Bilgä kagan*, ligne 15, mentionne la « 22e année *k'ai-yuan* », qui « doit bien se rapporter, comme l'a supposé Devéria, à la mort de *Bilgä kagan* » (Pelliot : BK 233, bas). Pelliot montre, en outre (BK 234), qu'il faut, à la ligne 23 de ce texte épigraphique chinois, lire « 23e année *k'ai-yuan* » (735) et que « l'inscription ne fut donc bien gravée que cette année-là ». Elle est certainement, comme on l'a vu pour l'épitaphe de *Kŏl tegin*, nettement postérieure au décès, et sans doute plus tardive que les funérailles *(yog)*.

Comme la 22e année *k'ai-yuan* (année *kia-siu*, n° 11 du Cycle sexagésimal) est une Année du Chien (n° 11 du Cycle zoaire), et la 23e (année *yi-hai*, (n° 12 du Cycle sexagésimal) une Année du Porc (n° 12 du Cycle zoaire), la concordance avec les données de l'épitaphe turque de *Bilgä kagan* est claire, et l'on peut fixer à l'Année du Chien 734 la mort du Kagan, et à l'Année du Porc 735 ses funérailles (et les épitaphes chinoise et turque, achevées vraisemblablement plus tard dans l'année).

37. Quant au mois lunaire du décès, le 10e de l'Année du Chien selon l'épitaphe turque, la mention du « 8e mois » faite par Gaubil au XVIIIe siècle, sans référence précise, n'a pas de valeur. Pelliot (BK 229—230, n., & sq.) a constaté des altérations dans les textes chinois au sujet de la mort de *Bilgä kagan*, celle-ci s'étant trouvée confondue par certains auteurs avec celle de *Kŏl tegin*. La mention du « 8e mois » ne figure dans aucune des Histoires des T'ang chinoises qu'il a pu consulter. Les Annales Principales, auxquelles s'est reporté Pelliot (o.c., l.c.), disent seulement, sous la rubrique de la 22e année *k'ai-yuan* (9 février 734—28 janvier 735 : BD 199), que *Bilgä kagan* mourut « cette année-là », qui est bien l'Année du Chien.

Le « 8e mois » de Gaubil doit provenir de reconstitutions tardives et erronées de lettrés chinois, les annales chinoises n'ayant pas donné la date de la mort du Kagan

avec précision, mais ayant seulement noté le jour exact où la nouvelle en parvint à la Cour de Chine : on constate le même fait à propos de la mort de *Kŏl tegin*, dont la date n'est exactement donnée que dans l'épitaphe turque (17e jour de l'Année du Mouton, 19e année *k'ai-yuan* = 27 février 731 : BD 198), mais dont les annales chinoises disent seulement (BK 246) quel jour précis la nouvelle en parvint à la Cour, à savoir le 13 mai 731, date consignée dans la lettre de condoléances, conservée par des copies d'archives, de l'Empereur Hiuan Tsong à *Bilgä kagan*.

On voit d'après ce dernier exemple que la nouvelle de la mort du prince turc avait mis, de fin février à mai, 75 jours pour parvenir à l'Empereur de Chine. Si la mort de *Bilgä kagan* avait eu lieu au « 8e mois » de la 22e année *k'ai-yuan* (= 2 septembre—1er octobre 734), comme elle n'a été connue de Hiuan Tsong que le 21 janvier 735, sa nouvelle aurait mis, pour arriver à Lo-yang, entre 112, et 141 jours, ce qui paraît, comparativement, excessif. Tandis que si l'on suit, comme il convient, la seule indication turque de la date du décès de *Bilgä kagan* (26e jour du 10e mois de l'Année du Chien, 22e année *k'ai-yuan*), et qu'on l'interprète, comme il se doit en raison du précédent de l'épitaphe de *Kŏl tegin*, conformément au calendrier chinois (BD 199), on obtient la date du 25 novembre 734, ce qui, jusqu'au 21 janvier 735, donne un délai de 57 jours, beaucoup plus vraisemblable pour la transmission d'une nouvelle de cette importance.

Mais ce dernier argument est, de notre part, quasiment superflu, puisque la mention du « 8e mois » de Gaubil, non seulement n'est pas fondée sur les annales, mais n'est qu'une des diverses indications contradictoires d'une tradition chinoise plus ou moins tardive, dont Pelliot (BK 229—220 & notes) a montré l'altération, les confusions (entre le *Tegin* et le *Kagan*) et l'insuffisance de sources documentaires.

38. Ayant constaté, quelques années auparavant, à propos de l'Inscription I de l'Orkhon, l'exacte observance par la dynastie t'ou-kiue orientale du calendrier officiel chinois, et n'ayant aucune raison de la croire interrompue à la mort de *Bilgä kagan*, dont le successeur était encore, en 735, l'allié (et, du point de vue chinois, le vassal) de l'Empereur de Chine, et qui eut, tout comme son frère cadet, les honneurs d'une épitaphe chinoise calligraphiée par l'Empereur Hiuan Tsong en personne, et d'une délégation officielle conduite par l'Agnat Impérial Li Ts'iuan (BK 236—239), nous tenons pour assuré que les dates turques de l'Inscription II de l'Orkhon, doivent, tout comme celles de l'Inscription I, être interprétées conformément au calendrier chinois (BD 199), ce qui nous permet la transposition suivante en calendrier julien :
Mort de *Bilgä kagan*, le 26 de la 10e Lune de l'Année du Chien = 25 *novembre* 734.

Funérailles *(yog)* de *Bilgä kagan*, le 27 de la 5e Lune de l'Année du Porc = 22 *juin* 735.

On voit que se trouve, comme pour *Köl tegin*, vérifiée l'observance de la vieille tradition funéraire turque signalée par les annales chinoises du VIe siècle, et qui exige que l'enterrement *(yog)* ait lieu à une saison opposée à celle de la mort, plusieurs mois après elle (DL 331 & sq.; JB 59—60). C'est ici la seconde partie de l'observation chinoise qui entre en application : « S'il est décédé en automne ou en hiver, on attend que les feuilles soient poussées et que les plantes soient en fleur. Alors, on creuse une fosse et on l'enterre. »

Tous les faits s'ordonnent clairement et sans difficulté à partir du moment où l'on constate simplement, comme le permet l'Inscription I (chinoise et turque) de l'Orkhon, l'exacte conformité du calendrier officiel t'ou-kiue à celui de la Cour de Chine.

39. Nous voici enfin parvenu, au terme de discussions parfois ardues, concernant le calendrier des *Türk* anciens *(T'ou-kiue)*, à des conclusions fort simples, auxquelles on aurait abouti depuis longtemps, si l'on ne s'était prématurément engagé dans des spéculations parties d'informations de seconde main, tronquées ou fausses, et si l'on s'en était tenu, comme nous nous y sommes astreint, à un examen attentif des seules sources valables, en l'occurrence celles de l'épigraphie chinoise et turque, et des annales chinoises du temps :

1) Le Cycle des Douze Animaux, populaire en Chine dès les premiers siècles de l'ère chrétienne, s'est répandu chez les T'ou-kiue lors de leurs premiers contacts immédiats et suivis avec la Chine, à partir du milieu du VIe siècle. Il n'est pour eux, comme pour les Chinois de l'époque, qu'une vulgarisation simplifiée, fondée sur le Cycle Duodénaire des *tche*, avec lequel il est en correspondance exacte, du Cycle Sexagésimal du calendrier chinois savant. (Cf. la première partie du présent Chapitre, et spécialement les paragraphes 11. à 15.).

2) Dans les actes officiels des T'ou-kiue alliés ou vassaux de la Chine, et notamment dans leurs inscriptions funéraires princières ou impériales, le Cycle des Douze Animaux, qui exprime des années de même définition (début et fin) que les années civiles chinoises correspondantes, se combine avec une division de ces années en mois lunaires, dont la durée (29 ou 30 jours), l'ordre de succession et la numérotation en progression arithmétique simple (de I à XII), sont exactement calqués sur ceux du calendrier officiel de la Cour de Chine, même quand il comporte une dérogation aux règles canoniques des astronomes chinois.

3) La numérotation, de 1 à 29 ou 30, des jours du mois lunaire, en progression arithmétique simple, suit en réalité exactement celle du calendrier officiel chinois.
4) Cette entière conformité du calendrier t'ou-kiue officiel à celui de la Cour de Chine, dont il n'est qu'une traduction fidèle quoique simplifiée, s'explique, non par des calculs originaux et miraculeusement concordants, que les T'ou-kiue nomades eussent été hors d'état de faire alors, mais tout bonnement par la distribution officielle, chaque année, du calendrier chinois aux alliés (pour lui, vassaux) de l'Empereur de Chine, distribution dont la première en date, pour les T'ou-kiue, est consignée dans les annales chinoises et eut lieu le 12 *février* 586.
5) Avant même cette distribution officielle, le calendrier chinois était utilisé par la chancellerie du Kagan turc oriental *Išbara (Cha-po-lio)*, qui adressa à l'Empereur Souei une lettre datée de l'« année *tch'en* », 9e mois, 10e jour (cf. les paragraphes 7. & sq. du présent Chapitre) ; cette datation imparfaitement chinoise, puisqu'il manque à l'année *(kia-tch'en)* le signe cyclique *kia* des 10 *kan*, doit suivre le calendrier chinois et correspondre, en conséquence (BD 180), au 19 *octobre* 584; la chancellerie du Kagan s'était donc procuré le calendrier chinois par des voies non officielles, ou plutôt sa version simplifiée ne comprenant que le signe cyclique duodénaire de l'année, correspondant à l'animal du Cycle zoaire, en l'occurrence le Dragon (BC, p. VII).
6) La possession du calendrier chinois, ou de sa version turque simplifiée, comprenant l'animal du Cycle zoaire et la durée (29 ou 30 jours) des 12 Lunes successives, ne pouvait pas être répandue parmi la masse des nomades *türk*, et devait rester le privilège d'une minorité de chefs et de scribes ; les masses populaires devaient s'en tenir au vieux calendrier empirique « national » reconstitué dans notre Chapitre I.
7) Les crises politiques et les conflits militaires qui pouvaient survenir entre les T'ou-kiue et la Chine devaient interrompre la distribution officielle du calendrier chinois, et peut-être même sa possession ou son usage ; il serait donc faux de croire qu'il fut utilisé sans interruption depuis 586 ; son emploi constituant une marque d'allégeance à la Chine, nous verrons qu'un nationaliste turc, comme *Tonyukuk*, refusait totalement de l'employer, fût-ce sous la forme assimilée du Cycle des Douze Animaux.

40. Pour étudier maintenant, plus en détail, le comput et les conceptions chronologiques des T'ou-kiue, et rechercher notamment ce qui subsistait de leur ancien système alors même qu'ils employaient officiellement le calendrier chinois, nous disposons d'une documentation très précieuse et assez

abondante, d'une authenticité parfaite, fournie par les textes épigraphiques qu'ils nous ont laissés — ou du moins par ceux qu'on a jusqu'à présent retrouvés et publiés.

Ce sont, pour les T'ou-kiue Orientaux (de Mongolie), les inscriptions de l'Ongïn, d'Ikhe—Khušotu, d'Ikhe—Askhete, de Tonyukuk (Baïn Tsokto), de l'Orkhon I & de l'Orkhon II ; et, pour les T'ou-kiue Occidentaux (du Turkestan), les inscriptions de Talas.

Nous écartons à dessein de cette liste les inscriptions turques anciennes d'époque et de provenance *uygur*, qui seront étudiées dans notre Chapitre IV.

Chacun des textes considérés, qui exigent une critique philologique assez serrée à laquelle nous essaierons de ne consacrer que le minimum nécessaire de commentaires (indispensables en raison de l'état souvent défectueux de leur publication et des traductions qui en ont été faites), révèle un stade particulier dans l'évolution de la mentalité et de l'usage t'ou-kiue en matière de comput et de chronologie. Chacun d'entre eux exprime, à l'égard, respectivement, du vieux système turc et du calendrier chinois (ou des Douze Animaux), des attitudes assez différentes, en étroit rapport avec des situations historiques et politiques variables, qu'il nous faudra, pour chaque cas, tenter d'analyser.

Nous avons estimé que, dans ces conditions, la méthode d'exposition la plus indiquée consistait à examiner une à une les inscriptions (toutes funéraires) qui peuvent apporter à notre étude des éléments (plus ou moins importants) de documentation originale, en les présentant, dans la mesure — relativement précise — où nous pouvons les dater, selon un ordre de succession chronologique.

41. A) INSCRIPTIONS T'OU-KIUE ORIENTALES

1) INSCRIPTION DE L'ONGÏN

Elle a été découverte en 1891 par Yadrintseff sur les bords de la rivière Ongïn, en Mongolie centrale, au Sud de la région de l'Orkhon, publiée par Radloff en 1892, puis 1896 (HA, planches XXVI & LXXXIII), et traduite une première fois par ses soins en 1895 (HB 243 & sq.), avec des retouches en 1899 (HD, pp. VIII—X). Ces travaux, d'un grand mérite pour l'époque, et sur lesquels a longtemps vécu la tradition turcologique, même assez récente (HI 127—132), contiennent, notamment sur le plan chronologique, des erreurs importantes, relevées en partie par Paul Pelliot (BK 205 & sq.).

Fort heureusement, Sir Gerard Clauson a donné, en 1957, une édition et une traduction nouvelles (JH), qui constituent un progrès considérable dans l'établissement et l'interprétation du texte, et redressent avec talent et sûreté les principales erreurs de Radloff et de ses trop fidèles successeurs. C'est ce travail que nous prendrons pour base, quitte à en discuter certaines opinions.

Le nom d'*El-teriš kagan* (*Kutlug* dans les sources chinoises) apparaissant sur la stèle, Radloff en avait d'abord hâtivement déduit que c'était là l'épitaphe de ce Kagan, qu'il croyait mort dans une Année du Dragon — 692 — ; il voulait, en conséquence, voir le nom du « dragon » (*lū* en uygur), successivement sous les formes *lüi* et *lü*, dans des passages assez détériorés, respectivement à la ligne 12 de l'inscription principale et à la ligne 4 de l'inscription annexe. Mais, d'une part, *El-teriš (Kutlug)* n'est pas mort dans une Année du Dragon, mais dans l'Année du Lièvre 691, comme l'a indiscutablement démontré Paul Pelliot d'après les sources chinoises (BK 205—207 & n.), et d'autre part les prétendus *lüi* et *lü*, formes déjà bizarrement divergentes, jamais attestées, et dont la première est phonologiquement impossible en turc ancien, où 2 voyelles ne peuvent se suivre immédiatement dans un même mot, ne figurent pas, en réalité, sur la pierre, comme l'a établi Sir Gerard Clauson (JH 187 & 190), qui lit, avec de solides raisons, *koń* « mouton » à la place du premier, et décèle dans le second une conjecture gratuite de Radloff, dans un passage effacé, destinée à corroborer sa lecture précédente, dont il devait lui-même ressentir les faiblesses.

42. Sir Gerard signale (JH 179) qu'une fâcheuse conséquence de la fausse hypothèse de Radloff a été de faire considérer l'Inscription de l'Ongin comme la plus ancienne des inscriptions turques datées, puisqu'on la croyait de 692. Il montre très clairement, en se fondant sur la mention de *Bilgä kagan* à la ligne 12, fin du texte principal, que l'inscription doit être datée du règne de ce Kagan, qui a duré de 716 à 735 (JH 191), et relève à diverses reprises une parenté stylistique manifeste entre ce texte et celui de l'Inscription de l'Orkhon I, qui est de 732. Nous sommes entièrement d'accord avec cette partie de ses conclusions.

Là où nous ne pouvons plus le suivre entièrement, c'est lorsque, constatant qu'il n'y a eu, sous le règne de *Bilgä kagan*, que 2 Années du Mouton : 719 et 731, et croyant voir dans les évidentes similitudes de rédaction une influence de l'Inscription de l'Orkhon I, épitaphe de *Köl tegin*, sur l'auteur du texte de l'Ongin, qui aurait pu la connaître lors des funérailles de ce prince (JH 192), il suggère de dater de 731 le décès du per-

sonnage commémoré dans l'Inscription de l'Ongin (qui serait, en conséquence, compte tenu du délai nécessaire pour les funérailles, que nous avons signalé, à dater elle-même de 732, comme celle de l'Orkhon I).

43. Nous serions évidemment beaucoup mieux éclairés si nous savions qui est le mort de l'Ongin.

Conformément à l'usage le plus répandu, il est censé parler lui-même, à la première personne, dans les lignes 1 à 11 du texte principal. Il s'y dit descendant d'un *Kagan* (ligne 1) et fils d'un *Šad*: *kaŋïm šad* « mon père le Šad » (ligne 8). C'est là, chez les T'ou-kiue de l'époque, un très haut titre, celui porté avant son intronisation comme Kagan par l'Empereur Bilgä lui-même (Orkhon II, Est, ligne 15: HI 36—37), et réservé à la famille impériale. Malheureusement, son nom, à lui, ne doit figurer qu'à la ligne 4, qui est mutilée, ce qui enlève toute certitude quant à son identité. Nous sommes seulement assurés d'avoir affaire à un haut dignitaire, parent du Kagan.

A défaut de son nom, nous connaissons du moins le parti auquel il appartint dans les querelles dynastiques sanglantes qui suivirent la mort de *Kapgan kagan*, le Mo-tch'o des sources chinoises, frère d'*El-teriš kagan* et oncle de Bilgä, lui-même fils d'*El-teriš*. Quand *Kapgan* fut tué, le 22 juillet 716, une guerre dynastique s'engagea (DH 158—159) entre partisans de *Bügü*, fils de Kapgan, et partisans de Bilgä, soutenu par son frère cadet *Kŏl tegin*. Parmi ces derniers se trouvait notre personnage, qui déclare (ligne 11: JH 182):

inim a! oglīm a! anča ötlädim: kaŋ yorïp, el-teriš kaganka adrïlmaduk, yaŋïlmaduk, täŋri bilgä kaganda adrïlmalïm, azmalïm, teyin, anča ötlädim.

(Notre lecture diffère légèrement de celle de Sir Gerard Clauson, mais le sens revient presque au même).

« O mon frère cadet, ô mon fils ! voici le conseil que j'ai donné : " Nous qui, du vivant du père, n'avons pas quitté, n'avons pas manqué à *El-teriš kagan*, ne quittons pas, n'abandonnons pas le divin *Bilgä kagan!*", ai-je dit ; tel est le conseil que j'ai donné ».

44. Le sens politique de ce passage est des plus clairs. Dans les troubles qui débutèrent vers la fin de juillet 716 et s'achevèrent par la victoire des fils d'El-teriš, ainsi que par le massacre de Bügü et de tout l'entourage de Kapgan, excepté Tonyukuk (parce que beau-père de *Bilgä*), le mort de l'Ongin était du parti des vainqueurs, ce dont il se glorifie (selon la fiction qui le fait parler), et ce qui, peut-être, lui valut un aussi beau monument funéraire . . .

Entre les deux Années du Mouton possibles pour dater son décès, 719 et 731, celle de 719, plus proche de la guerre dynastique, justifierait mieux ce rappel qui en est fait ; mais ce n'est pas là un argument de poids, et nous n'entendons pas nous appuyer sur lui.

En revanche, l'argument principal de Sir Gerard Clauson pour préférer la date de 731, à savoir une imitation de la rédaction de l'épitaphe de *Kŏl tegin*, ne nous paraît pas non plus convaincant.

Si l'on suit son hypothèse, le personnage en l'honneur de qui a été rédigée l'épitaphe de l'Ongin serait mort dans la 7e Lune *(yettinč āy*, ligne 12 : JH) de l'Année du Mouton 731, qui correspond (cf. plus haut, 30., fin) à la 19e année *k'ai-yuan* du calendrier chinois. Cette date correspondrait à la période comprise entre le 7 août et le 5 septembre 731 (BD 198) si, comme nous pensons l'avoir établi, le calendrier officiel des T'ou-kiue, sous le règne de *Bilgä kagan*, suivait fidèlement le calendrier des T'ang. Nous croyons que le défunt évoqué dans la stèle de l'Ongin, parent de Bilgä et haut dignitaire de son Etat, ne pouvait que suivre l'usage officiel de l'Empire t'ou-kiue, alors allié-vassal de la Chine.

Nous avons établi, d'autre part, que l'Inscription funéraire turque de *Kŏl tegin* (cf. plus haut, 33., fin) n'avait été achevée que le 21 août 732, sa graphie ayant commencé le 2 août de la même année.

On voit mal comment l'épitaphe d'un dignitaire décédé en août—septembre 731 serait imitée d'un texte écrit en août 732. On voit plus mal encore comment cette imitation aurait pu être le fait d'un personnage ayant participé aux obsèques *(yog)* de *Kŏl tegin*, qui eurent lieu (cf. plus haut, 30. & 31.) le 27 de la 9e Lune de l'Année du Mouton 731 (19e année *k'ai-yuan*), c'est-à-dire (BD 198) le 1er novembre 731, puisque la date de ce *yog* est antérieure de 10 mois lunaires à l'Inscription I de l'Orkhon.

45. D'ailleurs les similitudes de rédaction indéniables entre cette dernière et l'Inscription de l'Ongin pourraient aussi bien s'expliquer en sens inverse si, comme nous le croyons, l'Inscription de l'Ongin est plus vieille de 12 ans. Dans les passages où l'on reconnaît un parallélisme frappant, le texte de l'Ongin est plus laconique, moins élaboré, d'un style plus primitif que celui des textes de l'Orkhon I & II. Et de nombreuses similitudes de détail se retrouvent aussi entre l'Inscription de l'Ongin et celles d'Ikhe-Khušotu et de Tonyukuk, qu'on s'accorde — c'est aussi l'avis de Sir Gerard Clauson (JJ 28) — à juger antérieures à celles de l'Orkhon.

De toute façon, le débat se trouve, après l'excellente étude de Sir Gerard Clauson, circonscrit entre deux dates distantes seulement de 12 ans (719 ou 731) pour celle du décès du héros de l'Ongin. Et les arguments lit-

téraires ou historiques que l'on peut avancer en faveur de l'une ou l'autre date sont toujours susceptibles de contradiction.

Il faut, non pour trancher définitivement — ce qui, en l'occurrence, serait manifester un dogmatisme borné —, mais pour aboutir à une plus ou moins grande vraisemblance, recourir à d'autres critères objectifs, qui sont, selon nous : 1) les données paléographiques ; 2) le degré d'évolution de la technique chronologique.

On s'étonnerait à bon droit, dans le cadre de civilisations sédentaires avancées, de longue tradition écrite et maîtrisant avec continuité les techniques du calendrier, si un commentateur prétendait, comme nous avons l'intention de le faire pour ces inscriptions t'ou-kiue du VIII[e] siècle, tirer de la forme des caractères épigraphiques ou de la plus ou moins grande précision de la chronologie des arguments sérieux pour fixer, à 12 ans près, la date d'une inscription funéraire.

46. Mais l'étude comparative des documents épigraphiques t'ou-kiue dont on peut avec sûreté déterminer la plus ou moins grande ancienneté prouve à l'évidence, touchant ces deux points significatifs (paléographie et chronologie), que l'évolution a été très rapide à cet égard dans le premier tiers du VIII[e] siècle parmi les *Türk* de Mongolie, soumis aux influences contradictoires de leurs longues traditions « nationales » et de ce qu'on pourrait appeler, en usant d'un néologisme assez compromis par l'abus, l'« acculturation » chinoise, très active et visible en ces temps d'intervention permanente de la politique chinoise (soutien évident, quoi qu'il en dise — dans les Inscriptions de l'Orkhon I & II, où les passages anti-chinois, voisinant avec les satisfecit officiels, en chinois il est vrai, de l'Empereur t'ang Hiuan Tsong, ne manquent pas — du régime « collaborateur » de *Bilgä kagan*).

Le document le plus authentique et le plus représentatif de l'esprit de la « vieille école » turque, fidèle aux traditions autochtones et, en apparence, sereinement indifférente — par élémentaire prudence —, mais, en fait, pour qui sait interpréter les silences, vigoureusement hostile à l'influence politico-culturelle de la Chine des T'ang, est certainement l'autobiographie de *Tonyukuk*, utilisée pour son épitaphe (JF), qu'on s'accorde maintenant (CB 202—203 ; JJ 28) à dater de 725, 726, ou peu après, et qu'on a toujours considérée, à bon droit, comme antérieure aux Inscriptions de l'Orkhon I et II, dont elle est, en quelque sorte, la contre-épreuve, paléographique, chronologique, et surtout politique.

Dans ce monument résolument conservateur, dû sans aucun doute à la rédaction de *Tonyukuk* lui-même, qui n'avait pas voulu laisser aux hasards de sa succession le soin de rédiger son épitaphe, et qui, septuagénaire à l'avènement de *Bilgä kagan*

(le Mo-ki-lien des annales chinoises) (DH 159), son gendre, intronisé en 716, était donc né vers 645, la forme de certains caractères épigraphiques présente des particularités archaïques par rapport à ce qu'on observe dans les Inscriptions de l'Orkhon I & II, « classiques » de la paléographie t'ou-kiue. Or, la plupart de ces particularités se retrouvent dans l'Inscription de l'Ongïn: *b* antérieur bouclé, sans angle au sommet; signe syllabique *ük/kü* en forme de B latin; signe *nt* en cercle fermé; *S* postérieur large et contourné; *T* postérieur en demi-cercle surmonté d'un chevron; etc. (cf. le tableau dressé par Mlle. A. von Gabain: FA 12).

Qui plus est, l'Inscription de l'Ongïn présente, sur certains points, des caractéristiques encore plus archaïques que celle de *Tonyukuk*: *m* à partie droite arrondie (qui ne se trouve que dans les premières lignes de *Tonyukuk*); 3 points, au lieu d'un seul chez *Tonyukuk*, dans le signe *nt*; et surtout, archaïsme frappant, *g* antérieur à 3 barres, au lieu de 2 ailleurs (FA 12).

47. Enfin, sur le plan de la technique chronologique, l'Inscription de l'Ongïn marque un stade de développement nettement inférieur à celui des Inscriptions de l'Orkhon, où les dates des décès, des funérailles et des stèles gravées sont données avec la précision du jour. Celle de l'Ongïn ne précise que le mois du décès:
koń yïlka, yettinč āy (ligne 12: JH 183) « dans l'Année du Mouton, 7e Lune ».

Cette date incomplète se comprendrait mal, s'agissant de la mort d'un haut dignitaire, parent de l'Empereur turc, si l'Inscription de l'Ongïn imitait vraiment celle de l'Orkhon I, qui date avec précision le décès de *Kŏl tegin*. Il y a là, pensons-nous, l'indice d'un usage encore imparfait, approximatif, du calendrier astronomique hérité des Chinois: l'entourage du défunt n'a pas su fixer avec précision la date du décès dans ce calendrier, qu'il ne possédait pas intégralement, et, dans le doute, s'est abstenu de préciser le quantième de la Lune.

Tant d'indices concordants en faveur d'un archaïsme relatif de l'Inscription de l'Ongïn par rapport à l'Inscription I de l'Orkhon (732) et sa parenté, à bien des égards, avec celle de Tonyukuk (725 ou 726), qu'elle dépasse sur certains points en archaïsme graphique, nous incitent à préférer de beaucoup la date de 719 à celle de 731 pour le décès du personnage qu'elle évoque.

Nous estimons donc qu'il y a une très grande vraisemblance pour que celui-ci soit mort dans la 7e *Lune de l'Année du Mouton 719* (7e année *k'ai-yuan*), ce qui nous pose un problème pour en définir le moment.

En effet, il y a dans la 7e année *k'ai-yuan* de 719 (BD 197) une 7e Lune intercalaire. On peut hésiter sur le point de savoir si c'est dans la 7e Lune ordinaire, ou dans la 7e intercalaire suivante, que s'est produit le décès. On peut même se demander si la complication introduite dans le calendrier

chinois de cette année-là par l'intercalation d'une Lune n'est pas pour quelque chose dans la relative imprécision de la date notée par les rédacteurs t'ou-kiue.

48. Il est curieux de signaler qu'on ne connaît pas, jusqu'à présent, de texte turc ancien (épigraphique ou uygur manuscrit) contenant explicitement mention d'une Lune intercalaire. Un malencontreux hasard a fait que les seuls calendriers turcs complets (uygur de Turfan) que nous possédons tombent sur des années où il n'y a pas d'intercalation. On sait toutefois, grâce à un dictionnaire uygur-chinois relativement tardif (ML 59, note 4,80), que la Lune intercalaire était nommée en uygur de Turfan *šün āy*, à l'aide d'un mot *šün* qui n'est que la transcription turque approximative du terme technique chinois *jouen* (Hoang « jen » : BC, p. XV) « intercalaire » (CS, n° 3442).

En 719, la 7e Lune ordinaire va du 22 juillet au 19 août, et la 7e intercalaire du 20 août au 17 septembre (BD 197). C'est donc *entre le 22 juillet et le 17 septembre 719* que se situerait la mort du personnage de l'Ongin.

Toutefois, en l'absence, dans le texte de l'inscription, de toute mention soulignant qu'il s'agit d'une Lune intercalaire, nous opterions plutôt pour la période de la 7e Lune ordinaire : du *22 juillet au 19 août 719*.

Compte tenu du délai rituel observé pour les funérailles et du temps nécessaire, ensuite, à l'érection du monument et à la gravure du texte, *nous considérons comme la date la plus vraisemblable de l'Inscription de l'Ongin celle de 720*.

Nous nous trouvons ainsi, pour des raisons toutes différentes de celles des premiers commentateurs, et en en diminuant l'antiquité du temps d'une génération, considérer aussi que *l'Inscription de l'Ongin est le plus ancien texte turc daté*, ce qui correspond bien à son archaïsme graphique.

49. Cet écart d'une génération entre la mort d'*El-teriš kagan* et celle du héros de l'épitaphe de l'Ongin se trouve précisément confirmé par la ligne 4 du texte (JH 182) :
kapgan ēl-teriš kagan ēliŋä kīlīntīm.

Nous pensons que, sur ce point, la traduction de Sir Gerard Clauson (JH 188) approche de la vérité, sans y parvenir tout à fait :
« I grew up for (i.e. as a subject of) the realm of Kapğan and Éltériş. »

Cette phrase — et c'est là une des parentés de composition auxquelles nous avons fait précédemment allusion — a son parallèle précis dans la première ligne de l'épitaphe auto-biographique de *Tonyukuk* (HI 100—101 ; JF ; JI 30—31) :
bilgä toñukuk, bän özüm, tabgač ēliŋä kīlīntīm.

La clé de l'interprétation réside dans le sens que l'on donne ici à *kïlïntïm*, 1re personne du singulier du parfait de *kïl-ïn-*, réfléchi passif de *kïl-* « faire », qui signifie littéralement « j'ai été fait ». Ici encore, Sir Gerard Clauson traduit par « to grow », « grandir » (JH 184—185) :
« I myself, the wise Toñukuk, grew up for (i.e. as subject of) the realm of China.»

Or, le sens de « grandir » n'est pas attesté par ailleurs pour *kïlïn-* qui, dans nos textes épigraphiques, signifie bien « être fait ».

Dans l'Inscription d'Eleges I (HK 180—181 ; IC 25—27), ligne 4 selon Radloff (9 à notre avis), on dit:
beriyäki är kïlïnu, adrïlayïn oŋ « Ayant été créé homme d'ici-bas, il est juste que je décède.»

De même dans le passage (Orkhon I, face Est, 4—5 : HI 30—31) où *Bilgä kagan* déplore la décadence survenue en un temps chez les *Türk*: *anta kisrä, inisi ečisintäg kïlïnmaduk ärinč, oglïtï kaŋïntäg kïlïnmaduk ärinč* « Après cela, voici que les cadets n'étaient plus faits comme leurs aînés, que les fils n'étaient plus faits comme leurs pères !» (nous dirions qu'« ils n'étaient plus de la même trempe »).

Il n'y a donc aucune raison valable de substituer le sens de « grandir » à celui d'« être fait » qui, pour un homme, se rapproche de celui d'« être mis au monde ».

50. C'est donc, non pas à la « croissance » des défunts, mais simplement à leur naissance qu'il est fait allusion, et le fait n'a pas été bien compris, parce qu'on a oublié, en traduisant *ēliŋä* (interprété comme un datif de destination : « pour . . . »), que le datif est, en turc ancien (FA 177—178), le cas normalement employé pour indiquer un moment du temps, une « date » (cf. *yïlka*, passim, dans les dates par années).

Il s'agit en réalité, dans les deux cas considérés (Tonyukuk et Ongïn), de *dates de naissance approximatives, par périodes de règne (ēl* « empire » : à la fois « royaume » et « règne »).

Pour Tonyukuk, nous pouvons en faire la vérification chronologique : *tabgač ēliŋä kïlïntïm* signifie « je suis venu au monde sous l'Empire Chinois », c'est-à-dire sous le protectorat chinois qui, de 630 à 682 environ (DH 139), domina les *Türk*. Or, nous avons vu (plus haut, 46.) que Tonyukuk était né vers 645.

Pour le héros de l'Ongïn, une petite difficulté surgit, qui est sans doute à l'origine de toutes les méprises sur le sens du groupe *ēliŋä kïlïntïm*; le texte dit, en effet :
kapgan ēl-teriš kagan ēliŋä kïlïntïm.

Les commentateurs, sachant que le frère et successeur d'*El-teriš* avait pour nom de règne *Kapgan kagan*, ont cru que ces deux empereurs turcs étaient ici mentionnés, ce qui devait exclure l'interprétation toute naturelle par une « date de naissance », puisqu'un même homme ne pouvait être né sous ces deux règnes successifs.

C'était oublier que *kapgan*, dérivé de *kap-* « saisir brusquement, ravir », n'était pas seulement un nom de règne, mais aussi un adjectif laudatif signifiant « le ravisseur, le conquérant ». S'il s'agissait dans le texte de l'Ongin des deux *kagan*, le titre de *kagan* devrait être répété, et figurer déjà une première fois après *kapgan*; de plus, conformément aux habitudes de rédaction de ces inscriptions, l'ordre chronologique devrait être suivi, et *El-teriš* nommé avant *Kapgan*. Mais il n'y a rien de cela, et le sens est tout simplement :

« Je suis venu au monde sous l'Empire d'*El-teriš kagan* le Conquérant ».

51. Connaissant par ailleurs les rivalités sanglantes entre le clan d'El-teriš et celui de Kapgan kagan, qui éclatèrent à la mort de ce dernier, et sachant déjà que le défunt de l'Ongin appartenait au parti des fils d'El-teriš, on peut même penser que c'est intentionnellement que les rédacteurs de son épitaphe ont qualifié *El-teriš* de *kapgan* « ravisseur, conquérant », pour manifester que, lui, le restaurateur de l'Empire Turc, avait plus légitimement ce qualificatif que son frère et successeur.

D'ailleurs, et la chose mérite d'être signalée, *Bilgä kagan*, auteur principal des Inscriptions I et II de l'Orkhon, n'appelle jamais son oncle et prédécesseur « Kapgan kagan » ! Il le nomme seulement (HI 36—37 & 44—45) *ečim kagan* « le Kagan mon oncle », évitant soigneusement de lui donner ce titre de Kapgan qui pouvait porter ombrage à la gloire du vrai Conquérant, *El-teriš*. Les seuls auteurs qui donnent au frère d'*El-teriš* le titre de *Kapgan kagan* sont *Tonyukuk* (lignes 51, 60, 61: HI 116—121), qui précisément faisait partie du clan de ce Kagan et ne fut épargné du massacre que parce que beau-père de Bilgä kagan et le rédacteur de l'Inscription d'Ikhe-Khušotu (cf. plus loin, 56.).

L'Inscription de l'Ongin nous paraît donc garder un écho très vivant des luttes dynastiques de l'an 716, et c'est une raison de plus pour dater de 719, et non de 731 (époque à laquelle, comme on le voit dans les Inscriptions I et II de l'Orkhon, très discrètes à ce sujet, le souvenir en était atténué), le décès de notre personnage.

Celui-ci, donc, était né sous El-teriš, c'est-à-dire entre 682 et 691 (DH 154—155), et appartenait à une génération nettement plus récente que celle de Tonyukuk. Il avait en 716, lors de la guerre dynastique, entre 34 et 25

ans selon notre compte. Comme il s'est alors adressé à son fils pour lui donner des conseils politiques (cf. plus haut, 43.), ce dernier devait être au moins adolescent. C'est donc une date des premières années de règne d'El-teriš qu'il faut retenir pour sa naissance : 682 ou peu d'années après. Il devait, à sa mort en 719, avoir environ 35 ans. Tout se tient bien dans cette chronologie. Il faut, bien entendu, interpréter le « nous » de la 11e ligne (cf. plus haut 43.), « nous . . . n'avons pas quitté, n'avons pas manqué à *El-teriš kagan* », comme signifiant « notre famille », et ne désignant pas le défunt ui-même, qui était encore enfant à la mort d'El-teriš.

52. Nous avons, dans *l'Inscription de l'Ongin, que, décidément, nous daterons presque à coup sûr de 720,* un texte très révélateur d'un certain stade de la technique chronologique des T'ou-kiue : la date de naissance du défunt, fût-ce seulement l'indication de l'année, n'était apparemment pas connue avec précision, ce qui explique d'ailleurs qu'on ne dit pas son âge de décès ; on savait seulement *sous quel règne* il était né, ou du moins c'est la seule mention que l'on a jugé bon de faire.

Ce procédé de *date de naissance approximative par période de règne (« . . . ēliŋä kilïntïm »)* est aussi celui employé dans l'Inscription de Tonyukuk, homme d'une génération plus ancienne, dont l'épitaphe n'est postérieure que de 5 ou 6 ans. Nous devons donc retenir qu'aux VIIe et VIIIe siècles, chez les T-ou-kiue, cette datation large par *règne* était un des procédés chronologiques couramment employés.

D'autre part, nous devons noter que, dans ce texte d'un partisan du clan de *Bilgä kagan*, en bons termes avec la Chine à cette époque, le *Calendrier des Douze Animaux*, vulgarisation du calendrier chinois, est *pour la première fois à notre connaissance* utilisé dans l'épigraphie turque, afin de dater un décès de l'*Année du Mouton 719*, avec l'indication de la *Lune*: 7e (soit, semble-t-il, *entre le 22 juillet et le 19 août 719*, selon la définition chinoise des lunaisons), mais *sans l'indication du jour du mois*, ce qui signale un usage encore assez peu familier du calendrier officiel chinois, que l'épitaphe de *Kŏl tegin*, en 732, suivra cette fois avec précision.

2) INSCRIPTION D'IKHE-KHUŠOTU

53. Découverte en Mongolie centrale, au Sud du coude de la rivière Tola, par Władisław Kotwicz, étudiée par Alexandre Samoïlovitch, et publiée conjointement par ces deux savants, avec de très bonnes photographies,

en 1927 (JE), cette importante inscription vient de faire l'objet, en 1971, d'une excellente édition, fondée sur des estampages récents, par Sir Gerard Clauson et Edward Tryjarski (JJ).

Ce travail approfondi, auquel nous renvoyons, établit avec sûreté, au moyen d'une critique interne et de recoupements historiques précis, que cette inscription célèbre successivement au moins deux personnages, et presque certainement trois, appartenant aux générations différentes d'une même famille (vraisemblablement le grand-père, le père, et le fils, ce dernier étant le défunt dont c'est l'épitaphe), et qui ont porté successivement, sans doute par transmission héréditaire, un titre qu'on lit traditionnellement « *Küli-čor* » (JJ).

Les derniers éditeurs (JJ 23) discutent ce titre, en se fondant avant tout sur la transcription chinoise de ses deux premières syllabes, et en concluent, un peu hâtivement à notre avis, qu'elle est en faveur d'une lecture « *küli* » et non « *köli* ». Cette discussion est même l'occasion pour eux, habituellement prudents, de se débarrasser cavalièrement de l'explication de Kâšgarî à propos de l'élément *kȫl* du titre karluk de *kȫl irkin* (NA 108), la même que celle qu'il fournit à propos du titre de *Kȫl Bilgä Xān* (ND 215—216), précédemment utilisée par nous (cf. plus haut, 23.), en la qualifiant, sans autre argument, d'« obviously preposterous ».

Or, les transcriptions chinoises de l'époque ne permettent pas avec certitude de distinguer *ü* de *ö*, et d'autre part, Kâšgarî, Turc lui-même, ne pouvait confondre *ö* (et surtout *ȫ* long de *kȫl* « lac ») avec *ü* d'un prétendu « *kül* ». L'explication de Käšgarî, savant sérieux et remarquablement informé, donnée au XI^e^ siècle, alors que l'élément *Kȫl* figurait encore dans des titres connus, ne peut être traitée à la légère, et nous en tenons, quant à nous, le plus grand compte.

54. Par contre, nous suivons entièrement les derniers éditeurs dans leur lecture avec *o*, et non *u*, du titre de *čor*, pour laquelle le tibétain *čor*, qu'ils citent (JJ 23), est déterminante.

Reste à expliquer, si nous admettons que la première partie du titre comporte l'élément laudatif *kȫl* « lac » (symbole de vaste pensée), et la dernière le titre, connu par ailleurs, et fort élevé, de *čor*, porté par *Kapgan kagan* lui-même (pour les Chinois : *Mo-tch'o*, avec 2^e^ syllabe pour « *čor* »; DH 155) avant son accession au trône, ce que représente le *i* qui, entre *kȫl* et *čor*, est nettement écrit dans notre texte.

Une graphie pleine de ce genre exclut une voyelle furtive de transition entre deux consonnes ; d'ailleurs, le groupe *lč* est bien attesté en turc ancien (*ēlči* « ambassadeur », etc.), où il n'est pas dissocié par une voyelle.

Nous suggérons une explication tenant compte du fait, trop souvent oublié, que le turc ancien ne note pas les redoublements de consonnes ; la graphie du titre peut très bien être lue avec 2 č consécutifs, le second non écrit : *kŏl-ič-čor*. L'élément médian serait alors le mot *ič* « intérieur », qui entre dans la composition de divers titres turcs anciens pour désigner des dignitaires « de l'Intérieur », c'est-à-dire faisant partie de ce que nous appellerions la Maison de l'Empereur : cf. *ič buyruk*, Orkhon II, Sud, 14 (HI 72—73), « Officier de l'Intérieur ».

C'est pourquoi nous lirons *Kŏl-ič-čor* le titre composite et apparemment très honorifique des héros de l'Inscription d'Ikhe-Khušotu, qui doivent avoir des liens étroits (sans doute de parenté) avec la famille impériale t'oukiue.

55. Acceptant par ailleurs le raisonnement convaincant de Clauson et Tryjarski pour distinguer d'abord l'Ancien de la « dynastie », qualifié d'*ulug* « grand » et « grand en âge, aîné, ancien » (JJ 22 & sq.), nous retiendrons les éléments de chronologie donnés à propos de ce dignitaire à la ligne 3 du texte (JJ 21) :

kapgan kagan ēlintä karïp, ädgü bäŋi kōrti. ulug kŏl-ič-čor säkkiz-ōn yāšap yōk boltï.

« Vieillissant pendant le règne de *Kapgan kagan*, il connut de belles joies. *Kŏl-ič-čor* l'Ancien, ayant atteint sa 80e année, disparut ».

La première information est à rapprocher de nos remarques précédentes (52.) sur l'emploi de *ēl* « empire, règne » dans la chronologie turque ancienne. Nous avons encore ici une indication chronologique vague par *période de règne*. On a cette fois le locatif *(-tä)*, et non plus le datif comme dans les deux cas précédemment étudiés, parce qu'il ne s'agit plus d'un moment limité du temps, mais d'une durée : cf. FA 210, lignes 6 à 8. La vieillesse, et sans doute par prétérition la mort du personnage, est située pendant le règne de *Kapgan kagan* (691—716).

Il nous faut revenir sur ces dates, car une erreur bien ancienne, que nous avons signalée plus haut (41.), sur la date de décès d'El-teriš (donc d'avènement de Kapgan kagan), a des prolongements inattendus et aggravés dans un ouvrage de Liu Mau-tsai sur lequel les derniers éditeurs se sont fondés pour la fixer à 693 (JJ 24, bas), alors que Radloff ne se trompait que d'un an en proposant 692. Pelliot (BK 205—207 & n.) avait déjà bien démontré qu'El-teriš (Kutlug) mourut « la 2e année *t'ien-cheou*, à l'automne », c'est-à-dire, selon la définition chinoise, *entre le 18 août et le 13 novembre 691*. Mais nous avons une confirmation de la date de 691 dans les Inscriptions de l'Orkhon I et II elles-mêmes :

kaŋïm kagan učdukda inim kŏl tegin yet(ti yāšda kaltï).
« Quand mon père le Kagan s'envola, mon frère cadet K.t. resta (orphelin) dans sa 7e année.» (I, Est, 30 : HI 44—45)
(kaŋïm) kagan učdukda ŏzim säkkiz yāšda kaltïm.
« Quand mon père le Kagan s'envola, je restai moi-même (orphelin) dans ma 8e année.» (II, Est, 14 : HI 36—37) On sait, d'après les nombreuses dates par années d'âge données dans les passages parallèles des deux textes, que Bilgä kagan avait un an de plus que Kŏl tegin.
kŏl tegin öl(ip) kïrk artukï (y)etti yāš(ka) bol(tï).
« K.t., à sa mort, venait d'entrer dans sa 47e année.» (I, Nord-Est : HI 52—53) On sait très bien, par le passage immédiatement précédent du même texte, déjà examiné (cf. plus haut, 30.), que ce décès eut lieu dans l'Année du Mouton 731.

Si Kŏl tegin était dans sa 7e année à la mort de son père El-teriš, et dans sa 47e au moment de son propre décès en 731, c'est qu'il y a exactement 40 ans de différence entre les deux événements, et que la date de la mort d'El-teriš (Kutlug) est bien, comme Pelliot l'a par ailleurs démontré : 731—40 = 691.

56. La vieillesse et la mort de *Kŏl-ič-čor l'Ancien* sont donc situées sous le règne de *Kapgan kagan, 691—716.* Comme il est mort à sa *80e année*, il était *né entre 612 et 637*, sous le protectorat chinois ainsi que *Tonyukuk*, mais de 10 à 35 ans avant lui.

Comme *Tonyukuk*, et seul avec lui parmi les auteurs des épitaphes *t'ou-kiue* jusqu'à présent connues, le rédacteur de l'Inscription d'Ikhe-Khušotu donne bien au frère d'El-teriš le titre de *Kapgan kagan*, dont *Bilgä kagan* et ses partisans évitent de faire mention (cf. plus haut, 51.). Comme *Tonyukuk, il s'abstient d'employer le Calendrier des Douze Animaux*, d'origine chinoise, calendrier officiel de Bilgä kagan.

Nous avons donc des raisons de supposer que le clan des *Kŏl-ič-čor* appartenait, comme celui de *Tonyukuk*, au parti « vieux-turc », plus ou moins lié au souvenir et à la politique de *Kapgan kagan*, et hostile à la sinisation.

Cette tendance conservatrice, excluant l'usage du Calendrier des Douze Animaux, ne laisse guère, comme ressources chronologiques, que les datations vagues par *périodes de règne*, ou celles, plus précises mais relatives, par *années d'âge (yāš)*, vieux procédé turc de comput, seul employé, nous l'avons vu, par les turcophones anciens du Haut-Iénisséï.

Nous avons, précisément, dans le passage que nous venons de commenter, l'un et l'autre de ces procédés : mention du règne de *Kapgan kagan* et de la *80e année* du vieux héros.

57. Pour son successeur (et fils, apparemment), aucune espèce de chronologie n'est donnée : cf. lignes 4 à 17 de l'inscription (JJ 29).

Et pour le 3e personnage de la « dynastie », le plus jeune des *Kŏl-ič-čor*, dont notre texte est l'épitaphe, nous n'avons que quelques indications d'âge.

Il est dit à la ligne 23 (JJ 22 & 29) qu'il est mort au combat, prématurément :

kirip ŏzi kïsga kärgäk bultï. « Etant entré (dans la mêlée), il trouva son destin fatal prématurément.»

Et les seules autres indications chronologiques qui nous sont données à son sujet concernent sa précoce vaillance à la chasse (ligne 18 : JJ 22 & 29) :

kŏl-ič-čor yetti yāšïŋa yägär ōlürti, tokkuz yāšïŋa azïglïg toŋuz ōlürti. « Kŏlič-čor, dans sa 7e année, tua une chèvre sauvage, et, dans sa 9e année, il tua un sanglier à défenses.» (*azïg* « défense », cf. FA 297 b)

Ce sont les seuls faits biographiques « datés » d'un héros mort sans doute dans l'adolescence. On saisit la relative indifférence à la chronologie qui caractérise ce texte, dont la mentalité s'apparente à celle des auteurs d'épitaphes du Haut-Iénisséï.

Et pourtant, ce texte est un peu plus récent que celui de l'Ongin, que nous avons daté de 720. En effet, les derniers éditeurs ont bien montré (JJ 28) que les dernières campagnes militaires mentionnées dans le monument, et dont la chronologie est bien donnée par les Inscriptions I et II de l'Orkhon, se situent en 722/723. Ce qui leur fait dater ainsi l'inscription : « *not before . . . A.D. 722 but not much later* ».

Nous acceptons entièrement cette conclusion, l'ayant située nous-même naguère entre 720 et 725 (CB 202), sur la base des données paléographiques, qui permettent de la placer entre celles de l'Ongin et de Tonyukuk. *On peut maintenant la dater, à un ou deux ans près, de 723 — 725.*

C'est un jalon extrêmement précieux dans notre étude comparative des chronologies de l'épigraphie turque ancienne de Mongolie.

3) INSCRIPTION D'IKHE-ASKHETE

58. Relevée par Klementz en 1893 et publiée par Radloff en 1895 (HB 256—258), reprise dans sa version par H. N. Orkun en 1938 (HJ 121—127), cette brève inscription funéraire est située près de celles de l'Orkhon, en Mongolie centrale, dans les environs de Košo-Tsaïdam. C'est l'épitaphe d'un *tarkan* (noble exempt d'impôts et de réquisitions), *Altun Tamgan Tarkan*, qui n'est pas connu par ailleurs.

Ce devait être un chef de rang moyen. La stèle est beaucoup plus modeste, dans ses proportions, que les deux précédentes et que les trois suivantes. Mais elle présente, comme les pierres tombales du Haut-Iénisséï bien souvent, de belles gravures d'animaux : un oiseau et un cerf.

L'inscription ne mentionne aucun événement historique dont nous puissions tirer parti pour la chronologie. La forme de ses caractères, qui sont peut-être de plusieurs mains, présente des hésitations entre un type archaïsant très semblable à celui de l'Inscription de l'Ongin (*g* antérieur à 3 barres) et un type presque « classique », voisin de celui des Inscriptions de l'Orkhon et très proche de celui qui domine dans l'Inscription de Tonyukuk. On commence à y trouver l'emploi de *s* antérieur, simple trait vertical, pour *ś*, graphie presque constante dans les Inscriptions de l'Orkhon de 732 et de 735. Mais le *Ṡ* ancien de l'Ongin y subsiste.

59. Par bonheur, la seule indication chronologique qui figure dans l'Inscription d'Ikhe-Askhete, celle de la mort du *tarkan* en question, est donnée *dans le Calendrier des Douze Animaux* (HI 122) :
lakzïn yïl bardïŋïz a! « Ah, vous êtes parti l'Année du Porc ! »

Remarquons que le rédacteur ne précise *ni le mois, ni le jour*, ce qui représente une technique chronologique moins avancée que celle de l'Inscription de l'Ongin qui, du moins, notait le mois lunaire.

Radloff avait cru déceler la mention d'un jour (a, 2) en lisant « *yükünir kün* », lecture insoutenable, aucun des « *ü* » n'étant écrits. La seconde consonne n'est d'ailleurs « *k* » que dans la photographie *retouchée* de Radloff. La photographie non retouchée (HJ 125) permet de lire sans trop de peine les caractères: *y g n i r k n*, qui représentent *yegän irkin*, titres — bien connus — d'un des graveurs ou sculpteurs *(yegän irkin bädzämiš)*.

L'Année du Porc où est mort Altun Tamgan Tarkan doit, en raison de l'aspect paléographique du monument, appartenir aux premières décennies du VIII[e] siècle : 711, 723, ou 735. Mais 735, date de la stèle de Bilgä kagan, est une date trop tardive pour un texte encore marqué d'archaïsmes graphiques disparus dès l'Inscription de Tonyukuk (qui doit être, cf. plus loin, de 726 environ). Et 711 est une date trop ancienne pour une stèle où sont déjà amorcées les innovations graphiques de l'alphabet « classique » de l'Orkhon.

Nous pensons donc que l'Inscription d'Ikhe-Askhete est l'épitaphe d'un *tarkan* mort dans l'*Année du Porc 723*, qui, selon les normes du calendrier chinois (BD 197), allait du 10 février 723 au 30 janvier 724.

Compte tenu des délais funéraires, *l'Inscription doit dater de 724.*

Elle représente un stade de comput moins avancé que celui de l'Inscription de l'Ongin, de 720, où est précisé le mois, mais plus évolué que celui d'Ikhe-Khušotu (vers 723). Les rédacteurs n'ont pas de prévention contre le Calendrier des Douze Animaux, mais ils n'en ont qu'un usage assez grossier, semble-t-il, limité à la connaissance de l'année. On voit que des attitudes et des stades d'évolution différents coexistaient parmi les T'ou-kiue dans les débuts du VIII[e] siècle : le milieu social, les tendances « politiques », l'âge et le degré de culture des individus pouvaient influer sur la connaissance des techniques de comput, et sur l'usage qui en était fait, ou non, en matière d'inscriptions funéraires.

4) INSCRIPTION DE TONYUKUK

60. Erigée près de Nalaïkha, à une cinquantaine de kilomètres au Sud-Est d'Ulān-Bātor (Urga), en Mongolie centrale, dans le bassin de la Tola, 350 km plus à l'Est que les Inscriptions de l'Orkhon, la stèle de *Tonyukuk* était bien connue des Mongols de la région, mais son inscription ne fut publiée pour la première fois qu'en 1899 par Radloff (HD 2—27), dans des conditions imparfaites : là encore, les « retouches » photographiques du grand turcologue ont été imprudentes.

Plus tard, utilisant d'excellentes photographies rapportées par Ramstedt, Vilhelm Thomsen l'étudia de nouveau (HH 1—107) (1916), apportant de nombreux amendements, dont l'édition de H. N. Orkun (HI 99—124) a tiré profit.

Une réédition suivant dans l'ensemble les leçons de Thomsen, et publiant dans des conditions excellentes les belles photographies de Ramstedt, a été réalisée en 1958 par Pentti Aalto (JI). C'est un très précieux instrument de travail.

René Giraud, qui n'avait pu l'utiliser dans ses recherches, pour son édition de 1961 (JF), publiée longtemps après l'achèvement de son manuscrit, n'en a pas moins apporté de nombreuses et importantes améliorations à sa lecture (à contrôler avec JI) et à son interprétation (qu'il commente à nouveau dans JG).

Nous n'en étudierons ici que la technique chronologique, qui a en grande partie échappé aux commentateurs.

61. Il est intéressant, pour notre sujet même, de caractériser la personnalité de Tonyukuk qui, comme l'estime René Giraud, est certainement l'auteur de sa propre épitaphe. Le texte entier, rédigé à la première personne

avec un franc-parler et sur un ton de sincérité qui ne trompent pas, a un accent et un style individuels très caractéristiques.

Fait unique dans toute la littérature funéraire turque ancienne, il n'est pas même fait allusion à la mort du personnage, alors que les fouilles archéologiques ont bien montré qu'il s'agit d'une sépulture. Cela prouve simplement que le texte a été mis au point par Tonyukuk lui-même et qu'il n'y fut rien ajouté après son décès.

Nous avons cru longtemps (et lors de la rédaction initiale du présent travail) que Tonyukuk était un ancien fonctionnaire au service des Chinois. Cette croyance date de 1899, Hirth ayant alors voulu identifier Tonyukuk à un autre personnage important, Türk passé du service des Chinois à celui de Kutlug (le futur El-teriš Kagan), mentionné dans l'historiographie chinoise sous le nom d'(A-chi-te) Yuan-tchen ; toutes références à ce sujet sont données par Liu Mau-tsai (DL' 772, rubrique *A-schi-tê Yüan-tschen*). Liu Mau-tsai, à la suite de Iwasa Seiichiro et de plusieurs savants japonais, n'a pas de mal à démontrer (DL' 594—597) l'inanité de cette hypothèse, qui est restée article de foi chez la plupart des historiens occidentaux (y compris nous-même jusqu'à une date récente). Un seul argument suffit: l'historiographie chinoise note clairement que ce Yuan-tchen, généralissime d'El-teriš, a été tué, à la tête de ses troupes, dans une attaque contre les Türgeš, peu avant l'an 691, celui de la mort d'El-teriš (DL' 158—160).

62. Le vrai Tonyukuk est mentionné dans les annales chinoises sous le nom de Toun-yu-kou, et des faits essentiels de sa biographie y sont donnés (DL' 171—179) : il était le beau-père de Bilgä Kagan, qui en fit son principal conseiller lors de son accession au trône en 716 ; sous Kapgan Kagan, il avait occupé des fonctions relativement effacées (chinois *ya-kouan*, « assesseur de tribunal »). Tout ce que l'on a écrit à son sujet en l'identifiant à Yuan-tchen est à réviser. Toutefois, l'autobiographie que constitue son épitaphe montre qu'il avait un passé politique important, en tant que partisan et soutien de Kutlug, père de Bilgä Kagan, qu'il avait contribué à faire proclamer Kagan sous le nom d'El-teriš, ce qui explique sans doute le mariage de leurs enfants. Vétéran de la « guerre d'indépendance » des Türk de Kutlug contre les Chinois, il manifeste dans le texte de son épitaphe un véritable nationalisme türk, et les annales chinoises mentionnent qu'il intervint avec succès auprès de Bilgä Kagan récemment intronisé, en le dissuadant de construire une ville entourée de murailles, à la chinoise, et d'y faire édifier des temples bouddhiques et taoïstes (DL' 172—173).

Tonyukuk a participé à diverses campagnes militaires sous El-teriš, mais c'est surtout son rôle de principal conseiller politique et militaire de Bilgä Kagan, son gendre, qui est retenu par les annales chinoises, où la dernière mention de son activité apparaît sous la date de 725 (DL' 175—176).

D'après les sources chinoises, il avait déjà plus de 70 ans en 716 (DL' 171), et il semble bien qu'il soit mort peu après 725, puisqu'il n'est plus question de lui, après cette date, que pour la généalogie de sa fille, épouse, puis veuve en 734 de Bilgä Kagan, et alors héroïne d'une liaison amoureuse qui fit scandale (DL' 179). Il serait donc né un peu avant 646, et serait mort vers 726, octogénaire. *Son épitaphe doit donc dater d'une année suivant de peu celle de 726.*

Il est remarquable que Tonyukuk, qui connaissait certainement le Cycle des Douze Animaux, n'en a pas fait usage dans la rédaction de son épitaphe.

Parmi les 6 épitaphes de T'ou-kiue orientaux que nous connaissons, groupées dans l'espace en Mongolie centrale et dans le temps entre 720 et 735, les 2 seules qui ne fassent pas usage de ce Cycle sont celles de *Tonyukuk* et de *Kŏl-ič-čor*. Dans l'un et l'autre cas, comme nous l'avons déjà supposé, il doit y avoir à cela des *raisons idéologiques*, procédant d'un esprit nationaliste « vieux-turc » et anti-chinois.

Il y a sans doute aussi — tout étant lié en ce domaine — des *raisons religieuses*: l'astrologie aux douze symboles zoaires, qui a fait la fortune du Cycle, était entièrement étrangère à la vieille religion nationale turque de *Tängri*, le Ciel-Dieu, en voie d'abstraction monothéiste.

63. Conséquence inévitable de cette vertueuse attitude, Tonyukuk se trouve démuni de tout moyen de précision chronologique. Et pourtant, le récit qu'il fait de sa vie publique et de ses campagnes est parfaitement ordonné dans le temps et révèle un esprit positif et logique.

Il n'emploie qu'une sorte de *chronologie nationale par périodes de règne (ēl)*, déjà rencontrée dans l'Inscription de l'Ongïn (cf. précédemment, 49. & 50.) et dans celle d'Ikhe-Khušotu (cf. 55.). Et c'est par son moyen qu'il indique, en tête de son auto-biographie, le moment de sa naissance:
bilgä toñukuk, bän ŏzüm, tabgač ēliŋä kälïntïm.
« Moi, le Sage Tonyukuk, je suis venu au monde sous l'Empire Chinois.»

Il s'agit du protectorat chinois des années 630 à 680 (Tonyukuk, on l'a vu, doit être né vers 647). On remarquera que le nationaliste Tonyukuk se refuse à mentionner, pour situer sa naissance, le règne d'un quelconque chef t'ou-kiue, créature des Chinois, et portant officiellement, par leur grâce, le titre de Kagan. Il préfère dire qu'il est né « sous le règne des Chinois », sans, naturellement, mentionner l'Empereur de Chine de l'époque, détenteur illégitime du pouvoir sur les T'ou-kiue. Il ajoute, pour préciser:
türk bodun tabgačka körür ärti.
« Le peuple turc obéissait aux Chinois.» (ligne 1)

Après la brève évocation (lignes 2—4) d'une révolte anti-chinoise avortée, il passe au récit développé de l'insurrection nationale dirigée par El-teriš à partir de 681—682 (DH 154—155) et de l'intronisation de ce dernier comme Kagan (lignes 4—7), avec son concours décisif, à lui, Tonyukuk.

Le corps principal de l'inscription est consacré aux événements, essentiellement militaires, du règne d'El-teriš kagan (jusqu'à la ligne 50 inclusivement).

La ligne 51 commence par l'annonce d'une nouvelle période de règne : *kapgan kagan ēliŋä*. « Sous le règne de *Kapgan kagan* » (années 691 à 716).

C'est à la récente édition de Pentti Aalto (JI 46—47) que revient le mérite d'avoir rétabli correctement cette lecture, indubitable si l'on observe bien la photographie de Ramstedt (JI 26). Radloff, mu par une idée préconçue, avait cru pouvoir lire ici: « *kapgan kagan yeti otuz yaška* » (cf. HI 116—117), « K.k., dans (sa) 27e année . . . », ce qui aurait été une précieuse indication chronologique, s'agissant ici du début de son règne ; on aurait, ainsi, pu fixer sa naissance en 665. Mais c'est là *pure conjecture, très mal fondée, et certainement fausse, de Radloff*, qui, hélas, n'a pas hésité à retoucher dans le sens de sa lecture arbitraire la photographie qu'il a publiée ! Nous sommes là en présence d'une des nombreuses « imprudences » qui ont tant contribué à fausser et à embrouiller les problèmes chronologiques de l'épigraphie turque ancienne.

La suite du texte (lignes 51—54) mentionne en termes très généraux le dévouement efficace de Tonyukuk à *Kapgan kagan*, puis (54—57) se livre à des considérations politico-morales à la gloire d'El-teriš kagan et de son fidèle Tonyukuk.

La ligne 58 nous donne une nouvelle et dernière *date approximative par période de règne*; elle n'a pas été comprise par les traducteurs et commentateurs, qui ont pris *ēliŋä* pour un datif d'intérêt (« pour l'Empire . . . »), alors qu'il y a là, comme nous en avons maintenant plusieurs preuves concordantes (cf. plus haut : 49., 50., 55.), un *datif de temps*:
türük bilgä kagan ēliŋä bititdim, bän bilgä toñukuk.
« J'ai fait écrire (ceci) sous l'Empire de *Bilgä kagan*, (Empereur) turc, moi, le Sage *Tonyukuk.*»

Ce qui signifie que T. a fait écrire (au pinceau : *biti-*, + *-t-* factitif), donc a dicté ce texte *sous le règne de Bilgä kagan* (716—734). La gravure de la stèle est, bien entendu, postérieure à cette rédaction et se situe, comme nous l'avons montré (ci-dessus, 61., fin) vers 726.

Le texte s'achève (59—62) par des considérations générales, où sont mentionnés les Empereurs successifs connus par Tonyukuk : El-teriš kagan, Kapgan kagan, et Bilgä kagan, dont le dernier mot nous dit qu' « il règne » : *olurur*.

64. C'est donc *exclusivement par périodes de règne* que Tonyukuk date son auto-biographie à destination d'épitaphe. Il ne mentionne nulle part une année d'âge, encore moins (nous savons pourquoi) une année des Douze Animaux.

Cette extrême pauvreté en données chronologiques explicites n'empêche pas ce texte de suivre rigoureusement le déroulement du temps dans le récit des grands événements nationaux et des campagnes militaires.

Mais, alors que la relation de Tonyukuk est pleine de détails chiffrés quand il s'agit, par exemple, du nombre des guerriers opposés, elle est extrêmement vague en ce qui concerne les dates et les durées. On y sent, d'autant plus criante chez un homme d'esprit logique et précis, la terrible incapacité du vieux système turc à rendre compte du temps historique.

On n'y rencontre, à cet égard, que des « précisions » dérisoires, telles que : *anta kisrä* « ensuite » (6) ; *anta ötürü* « après cela » (12 & 13) ; *ön tünkä* « au bout de 10 nuits » (sans que le point de départ soit fixé) (26) ; *kün yemä, tün yemä* « jour et nuit » (27) ; *tün katdïmïz, bolčuka taŋ öntürü tägdimiz* « nous continuâmes de nuit et arrivâmes à *Bolču* à la pointe de l'aurore » (mais on ne sait ni le jour, ni même l'année) (35) ; *ekkinti* « le second (jour) » = « le lendemain » (d'un jour inconnu) (39) ; *ol-ok tün* « cette nuit même » (pas davantage définie) (46) ; *ol küntä* « dans cette journée » (pas autrement précisée).

Même quand il s'agit de son propre âge, il ne recourt pas à cette chronologie par *yāš* qui paraît fondamentale chez les Turcs anciens, fussent-ils aussi peu avancés scientifiquement que ceux du Haut-Iénisséï, et se contente de termes vagues :

ɔ̈züm karï boltïm, ulug boltïm. « Moi, je suis devenu vieux, je suis devenu âgé. » (56)

On comprend, dans ce dernier passage, où l'inscription approche de sa conclusion et où le récit proprement historique vient de se terminer, que Tonyukuk ne donne pas le chiffre de son âge qui, dans ce texte destiné à son épitaphe future, pourrait être pris pour celui de son âge de décès. Précaution logique, ou superstition, afin de ne pas attirer le « mauvais sort », le « fatal destin » *(kärgäk)*, dont il ne parle jamais, à la différence de Bilgä kagan dans les Inscriptions I et II de l'Orkhon, non plus que de sa mort éventuelle ? Nous pencherions plutôt pour la seconde hypothèse.

Quoi qu'il en soit, le long récit historique de Tonyukuk exprime à la fois une conscience très vive de la chronologie relative, les faits, en partie connus par ailleurs avec leurs dates, se suivant dans l'ordre précis du temps, et une souveraine indifférence (périodes de règne exceptées) pour la chronologie objective et chiffrée. Sur ce point également, Tonyukuk est en pleine rupture avec la pensée chinoise, si attentive au calendrier.

65. On ne peut dissocier l'étude de ces deux grands textes épigraphiques, les « classiques » de la littérature t'ou-kiue, dont la teneur est en très grande partie commune, et qui ont à la fois le même auteur principal, *Bilgä kagan*, et le même scripteur et rédacteur secondaire, *Yōllïg tegin*, neveu de cet Empereur.

Datés, le premier de 732, le second de 735 de notre ère, ils ont d'abord été relevés par l'expédition finnoise de 1890, qui les publia en 1892 (JA). Dès l'année suivante, leur magistral déchiffrement par Vilhelm Thomsen (HG) ouvrait à la turcologie de vastes et nouvelles perspectives.

Une traduction, non sans mérite, mais trop hâtive, de Wilhelm Radloff (HB 1894) fut suivie de celle, plus réfléchie et bien préférable, qu'avait préparée Thomsen (JB ; 1896), avec un commentaire historique remarquable pour l'époque. Une polémique assez pénible se développa entre les deux grands savants. Thomsen donna en 1924 une version améliorée de son travail (JC), trop souvent ignorée des historiens, et qui a servi de base à l'édition de H. N. Orkun (HI), cependant que les éditeurs russes (HE notamment) suivaient encore Radloff sur bien des points.

On peut dire que, pour l'essentiel, le monde savant vit encore, en ce qui concerne ces inscriptions d'une importance capitale, sur les travaux de Thomsen et Radloff, qui ont cependant vieilli et n'ont pu profiter des importantes découvertes philologiques permises par la publication de l'œuvre géniale et merveilleusement riche du grand turcologue du XI^{e} siècle, Kâšgarî (NA, NB, NC, ND).

Comme d'ailleurs nous l'avons fait pour tous les textes turcs anciens par nous utilisés, nous donnerons ci-après notre propre lecture et notre propre interprétation des Inscriptions de l'Orkhon, en limitant à ce qui est nécessaire la discussion éventuelle des leçons « reçues ».

66. Nous nous attacherons ici à préciser au maximum les modes de comput et les données chronologiques de ces deux grandes inscriptions, fort bien entrevus par Thomsen (JB, HH, JC), étudiés avec sérieux par Marquart dès 1898 (BH), mais encore très imparfaitement connus, faute d'une recherche d'ensemble sur le comput et le calendrier des T'ou-kiue et, plus généralement, des turcophones anciens.

Thomsen avait bien compris, en 1924 (JC), que le calendrier des inscriptions t'ou-kiue était emprunté à la Chine. Mais, n'étant pas sûr, comme nous le sommes maintenant, de l'identité fondamentale des deux calendriers, türk et chinois, il n'avait osé traduire en dates occidentales les 5 dates précises des deux textes de l'Orkhon I & II.

D'autre part, Marquart et lui-même n'ont pas tenu compte avec la rigueur nécessaire de la valeur de *quantième* année d'âge du terme *yāš*, 24

fois employé, au moins, pour dater des événements précis. Sur cette valeur, cf. notre Chapitre I, 26. & sq.

Enfin, ils ont méconnu le caractère rigoureux, permettant une traduction automatique en années de calendrier (chinoises), du comput par *yāš*, parce qu'ils n'ont pas observé, non plus qu'aucun commentateur à notre connaissance, que les *yāš*, « quantièmes années d'âge », étaient comptés, non comme en Occident par anniversaires de naissance, mais par le nombre de *yïl*, « années de calendrier », *entières ou non*, sur lesquelles s'étendait la vie du sujet.

Il nous faut insister sur ce dernier point, déterminant pour toute interprétation chronologique des données turques en *yāš*, et dont la méconnaissance a entraîné de nombreuses erreurs de calcul de la part des historiens même les mieux informés par ailleurs.

67. Nous avons établi, dans notre Chapitre I (26. à 45.), la communauté d'étymologie des mots *yāš* et *yïl*, issus l'un et l'autre d'un thème **ńāl* « verdure ». Ce qui implique, en principe, que l'on comptait primitivement les uns comme les autres par « reverdissements printaniers ». D'où l'équivalence chronologique des deux notions.

L'expérience de tous les ethnographes concourt à établir que, chez les peuples turcs comme chez tant d'autres, les dates de naissance des individus n'étaient pas retenues exactement avant l'introduction, plus ou moins récente, d'un quelconque « Etat-civil ».

Chez les Turcs anciens, en tout cas, même pour les souverains, aucun texte ne mentionne une date de naissance complète, avec mois et jour. Jusqu'aux premières décennies du XX^{e} siècle, la grande masse des turcophones analphabètes ignorait les jours de naissance, et l'on constate encore aujourd'hui, dans les campagnes turques, de nombreux vestiges de cet état de choses, répandu chez bien des peuples.

Mais ce que l'entourage familial retient presque toujours, c'est l'*année* de la naissance, à partir de laquelle on compte les *yāš*. Ce compte, bien précis pour les sujets jeunes, finit souvent par s'embrouiller, au cours des temps, pour les gens âgés qui n'ont pas eu recours à des procédés mnémotechniques, tels que la référence à un événement historique important. Et les *yāš*, en l'absence de tout calcul d'anniversaire de naissance, se comptent par années civiles, *yïl*, entières ou non, vécues par le sujet.

68. En dehors même des calculs d'âges, le comput turc par années civiles ne se pratique pas non plus forcément par années entières, mais considère le nombre d'années de calendrier sur lesquelles, ne fût-ce que quelques mois, voire quelques jours, s'est répartie la période de temps envisagée.

Nous en avons la preuve dans un passage de l'Inscription II de l'Orkhon (Face Sud, 9 : HI 70), qui fait déclarer à *Bilgä kagan*, dont nous savons par ailleurs qu'il fut nommé *šad* en 697 (ci-après : 72. b), *kagan* après le 22 juillet 716, date de la mort de *Kapgan kagan* (DH 158, d'après DL 188 ; et ci-après : 72. n), et qu'il mourut le 25 novembre 734 (ci-après : 77.) :

män tokkuz yegirmi yïl šad olurtïm, tokk(uz yegir)mi yïl (kagan olur)tïm.
« J'ai gouverné 19 années comme *šad*, j'ai régné 19 années comme *kagan*. »

Selon notre compte arithmétique moderne, il n'y a que 18 ans et 4 mois entre juillet 716 et novembre 734. Mais cette durée est répartie sur 19 années de calendrier (chinois) différentes, et c'est cela seulement qui est pris en considération par le rédacteur de l'inscription.

Remarquons, en outre, que les « 19 années comme *šad* » ne vont pas, comme nous pourrions le croire, de 697 à 716 (ce qui ferait 20 ans en compte turc ancien — et chinois), mais de 697 à 715, selon une conception, bien connue d'ailleurs dans le Proche-Orient ancien et dans le monde gréco-romain, qui compte à la fois l'année de départ et l'année terminale ; l'année 716 est une « année de *kagan* », et non de *šad*.

Dans le comput turc traditionnel, on prend un nouveau *yāš* au début de chaque *yïl*, ou année de calendrier. Ce système simple, et qui a sa logique, était, jusqu'à une date récente, universellement répandu chez les peuples turcs et mongols. C'était aussi le système de la Chine traditionnelle, dont l'influence n'a pu, à cet égard, que renforcer les vieilles coutumes turco-mongoles, en aidant éventuellement à les préciser. Citons à ce propos le Père Hoang (BC, page XI, note 1) :

« Sinenses aetatis annos non a nativitatis die sed ab anno computant. Hinc si quis die ultima mensis 12^{mi} natus sit, die sequenti, nempe 1^{a} die 1^{mi} mensis sequentis anni, dicitur habere *Leang-soei duos annos*, quamvis vel ne uno quidem die completo in lucem susceptus fuerit. Unde sensus non est hunc duos annos completos habere, sed in duobus annis fuisse. Haec computandi methodus ad calcem *Calendarii annualis* reperitur apposita. » (Il s'agit du Calendrier officiel chinois, distribué chaque année, encore au XIX^{e} siècle.)

Nous ne saurions dire si les Turcs anciens poussaient ce mode de comput jusqu'aux extrêmes conséquences évoquées par le Père Hoang, mais le principe était chez eux le même. Et il s'est maintenu jusqu'à l'époque moderne, puisque Osman Turan (BM 51) cite sans étonnement ces vers de l'épopée kirghiz orale de *Manas*, recensée au XIX^{e} siècle :

Jirmi bešte yašïŋ, yïlïŋ bars, törüm.
Ošu bïyïl müčölüŋ, törüm.

(Mot-à-mot :) « Ton *yāš* est à 25, ton année *(yïl)* est le Tigre, monseigneur. Cette année-ci est ton *müčöl*, monseigneur.»

En kirghiz comme en turc ancien, *yāš* est la quantième année d'âge, et *yïl* l'année civile (ici, l'année civile de naissance). Quant à *müčöl* (BM 51 et dictionnaires kirghiz, notamment Judaxin, article *müčöl*), c'est, en quelque sorte, l'« anniversaire cyclique » dans le système des Douze Animaux : celui qui se produit quand on entre de nouveau dans une année du Cycle duodénaire placée sous le signe du même animal que l'année de naissance. Il est clair qu'un sujet né dans une Année du Tigre n'a pas tout à fait, selon notre manière de compter, 24 ans accomplis quand il se retrouve au début de la seconde Année du Tigre suivant celle de sa naissance. Or, ici, son *yāš* est affecté du chiffre 25 ! (Cf. Chapitre I, 29.)

69. Les Inscriptions de l'Orkhon I & II renferment d'ailleurs quelques passages, dont on peut s'étonner que nul ne les ait relevés, sous-entendant une correspondance exacte entre *yāš* et *yïl* dans le système chronologique t'ou-kiue officiel :

(II Est 26—27 :) *yetti o(ttuz yāšïm)a* « dans ma 27e année d'âge . . . » (suit un récit d'événements) ; puis : *ol yïlka* « cette année (civile)-là . . . » (autre récit) ; cf. HI 60—63. L'année civile en question se trouve uniquement et entièrement définie par la 27e « année d'âge » de *Bilgä kagan*; ce qui n'est possible que si, comme c'est certainement le cas, *yāš* et *yïl* commencent et se terminent en même temps.

(I Est 34—36 :) rédaction parallèle à celle du passage ci-dessus, mais se référant à la vie de *Kŏl tegin*, frère cadet, d'un an plus jeune que l'Empereur *Bilgä ; kŏl tegin (altï ottuz) yāšïŋa . . . ol yïlka . . .* « dans la 26e année d'âge de *Kŏl tegin* . . . ; cette année (civile)-là . . . », avec le récit des mêmes événements que ci-dessus ; la restitution « 26e » est certaine, car on a « 27 » bien conservé aussitôt après cet exposé chronologique ; cf. HI 44—47. Les mêmes faits se trouvent datés, soit de la « 26e année » de K.t., soit de la « 27e année » de B.k., son aîné d'un an, pour définir exactement la même année de calendrier, *ol yïl* « cette année civile-là ».

(I Nord 2—4 :) *kŏl tegin bir kïrk yāšayur ärti . . . bir yïlka beš yōlï süŋüšdimiz.* « K.t. vivait sa 31e année . . . ; cette seule année civile-là, nous nous battîmes 5 fois au corps-à-corps » ; l'année civile en question n'est datée que par le contexte précédent, à savoir « 31e année d'âge de K.t.» ; cf. HI 48—49.

(II Est 29—30 :) *(ottuz artukï ekki yāšï)ma . . . bir yïlka tŏrt yōlï süŋüšdim.* C'est *Bilgä kagan* qui est censé déclarer : « Dans ma (32e année) . . . ; cette seule année civile-là, je me battis 4 fois au corps-à-corps ». Ici encore, la rédaction des deux inscriptions est parallèle ; il est question

des mêmes faits, sauf un combat en moins pour B.k. (qui n'a participé qu'aux 4 autres, en compagnie de K.t.). On peut restituer en toute sûreté « 32e année », après « 31e » bien attesté. Une fois de plus, une même année de calendrier *(bir yïl)* est définie entièrement, soit par la « 31e année d'âge » de K.t., soit par la « 32e » de B.k. son frère aîné.

Si, à deux reprises, les mêmes années civiles sont datées indifféremment par les *yāš* de l'un ou l'autre frère (entre lesquels il y a constamment une différence d'une unité), c'est que ce comput est indépendant de leurs jours et mois de naissance et qu'il y a équivalence chronologique entre *yāš* et *yïl*: on a affaire, comme on pouvait s'y attendre, à l'usage turco-mongol et chinois, que caractérise le compte des « années d'âge » par années civiles parcourues, même fragmentairement, sans référence au jour anniversaire.

70. Dans ces conditions, nous pouvons penser que les T'ou-kiue faisaient coïncider les computs par *yāš* et par *yïl*, même après l'adoption du calendrier chinois. Ce qui pose un problème : puisque, primitivement, les Turcs anciens comptaient *yāš* et *yïl* par « reverdissements (printaniers)», ont-ils pu transférer le début de l'un et de l'autre au Nouvel-An chinois, qui se situe en moyenne vers le 6 février de notre calendrier solaire (grégorien), époque où, dans les steppes centre-asiatiques, l'herbe nouvelle est encore loin de pousser ?

Le sens étymologique de *yïl* ne devant plus être perçu en turc, l'avancement, d'une ou deux lunaisons, du début de l'année civile ne heurtait pas le sentiment linguistique. Il n'en pouvait aller de même pour *yāš*, qui avait certainement conservé, comme il conserve encore (cf. turkmène *yāš ot*, turc de Turquie *yaš ot* « herbe nouvelle »), le sens de « frais, vert, nouveau » en parlant des plantes.

Ce dernier obstacle ne devait pas être levé en milieu populaire, ni sans doute en milieu conservateur, « vieux-turc » ; mais, dans le milieu officiel de la cour du Kagan, lié dans une certaine mesure à la civilisation chinoise, il avait été (peut-être récemment) surmonté. L'épitaphe de *Kŏl tegin* nous en fournit une preuve précise.

Nous avons établi précédemment (cf., plus haut, 30. & 31. ; 55.), d'après la facette Nord-Est de l'Inscription I de l'Orkhon (HI 52—53), et d'après la ligne 30 de sa face Est (HI 44—45), trois points fondamentaux de chronologie :

1) *Kŏl tegin* était dans son « 7e *yāš* » à la mort de son père *El-teriš*, survenue à l'automne (chinois) de la « 2e année *t'ien-cheou* », soit entre le 18 août et le 13 novembre 691.

2) *Kŏl tegin* est mort le 17e jour de l'Année du Mouton = 19e année *k'ai-yuan* (27 février 731 : cf. plus haut, 37.).

3) Il est mort alors qu'il venait d'entrer dans son « 47e *yāš* »; cf. Orkhon I, Nord-Est (HI 52—53):
köl tegin öl(ip) kïrk artukï (y)etti yāš(ka) bol(tï); les groupes *ka* et *tï* sont écrits avec une interversion des caractères, dans cette facette qui renferme d'autres erreurs de graphie, mais leur rétablissement, admis par les divers éditeurs, ne saurait être contesté (« *ak* » et « *ït* » ne donnant ici aucun sens); l'important, dans ce passage, est l'emploi, exceptionnel dans les comptes d'âge de cette littérature épigraphique, du verbe *bol-* « devenir » (et non pas *är-* « être »), qui indique bien un *changement d'état*, en l'occurrence un *changement de yāš*: mot-à-mot, « K.t., mourant, était devenu à sa 47e année d'âge. »

Le sens de ce texte est, pour nous, fort clair: à sa mort, au 17e jour de l'année civile de style chinois, K.t. *venait de changer d'« âge » (yāš) officiel*, passant de « 46 » à « 47 », et ce sans aucune référence à son jour anniversaire de naissance, mais simplement parce qu'un nouveau *yāš*, dans l'usage officiel t'ou-kiue d'alors, conforme à l'usage chinois, se prenait *à chaque Nouvel-An du calendrier sino-turc*: K.t. était entré dans son « *yāš* 47 » le 11 février 731, premier jour de la 19e année *k'ai-yuan*, Année du Mouton.

On peut vérifier mathématiquement le fait que le nouveau *yāš* officiel de K.t. n'était en rien lié au « reverdissement printanier » étymologique: puisqu'il était dans son « *yāš* 7 » entre août et novembre 691, il n'était encore que dans son « *yāš* 46 » à la période correspondante de l'an 730, 39 années plus tard. Etant mort dans son « *yāš* 47 » le 27 février 731, il n'a pu prendre son nouveau *yāš* officiel qu'entre août 730 et février 731, période qui, dans le climat de la Mongolie, ne peut absolument pas correspondre au renouveau de la végétation.

71. Une preuve secondaire de l'abandon officiel, pour le compte des *yāš*, de la référence traditionnelle turque au reverdissement des plantes nous est donnée par l'Inscription II de l'Orkhon (Est, lignes 31—32: HI 64—65); c'est ici *Bilgä kagan* qui est censé parler:
(ottuz artukï üč yāši)ma amga kurgan kïšladukda yūt boltï; yāzïŋa oguz tapa sülädim. « A ma (33e année), dans l'hivernage à *Amga-Kurgan*, une épizootie survint; au printemps, je fis une expédition contre les *Oguz*. » La restitution « 33e année » est sûre en raison du contexte chronologique. La traduction française ne peut rendre exactement la nuance de *yāzïŋa* « à son printemps », avec un suffixe possessif précisant qu'il s'agit du *printemps de l'année en question*, celle définie par le « *yāš* 33 » de Bilgä. Dans cette partie détaillée du récit, chaque indication de *yāš* de l'Empereur annonce une année (de calendrier) nouvelle. Or, ici, on voit le nouveau *yāš* de B.k. apparaître à un moment qui est encore, pour les nomades turcs, celui de l'*hivernage*: il

s'agit en effet de l'année 716, qui, selon le calendrier chinois, commençait le 29 janvier, période de grands froids en Asie Centrale. L'épizootie se produisit donc vers la fin de ce qui, pour nous et pour les Turcs anciens eux-mêmes (mais non pour les Chinois, qui font partir leur « printemps » du Nouvel-An), était *l'hiver (kīš)* de cette année-là, et l'expédition contre les *Oguz*, peut-être destinée à compenser par le pillage les pertes de bétail subies, eut lieu un peu plus tard, au « printemps » *(yāz)*, selon notre définition et celle des Turcs, de l'an 716.

Ce texte nous prouve que, d'une part, l'usage officiel t'ou-kiue, conforme aux normes chinoises sur ce point, faisait bien partir le *yāš* du début de l'année civile sino-turque, donc en « hiver » turc et en période de grands froids en Mongolie, sans plus s'embarrasser de la contradiction étymologique entre *yāš* « reverdissement » et *kīš-la-* « hiverner », qui éclate dans la rédaction ; mais que, d'autre part, *en ce qui concerne les saisons, les T'ou-kiue, même en milieu officiel et partiellement sinisé, conservaient leurs propres définitions « naturelles » et climatiques, conformes à leur tradition ancestrale et à la réalité de leur environnement*, sans tenir compte des définitions chinoises, toutes différentes. Nous aurons d'autres occasions de le constater (cf. ci-après, 72. p. & 73.).

Ce que nous retiendrons surtout, maintenant, et qui est fondamental pour l'interprétation chronologique des Inscriptions I & II de l'Orkhon, c'est la parfaite conformité, dans l'usage officiel t'ou-kiue en cette période du VIII[e] siècle, du comput par *yāš* et de celui par *yïl*, l'« année d'âge » officielle se prenant au Nouvel-An sino-turc, identique au Nouvel-An chinois.

Nous disposons ainsi d'un moyen aussi simple que précis pour dater les événements que les deux textes rapportent, soit au *yāš* de *Köl tegin*, soit à celui de *Bilgä kagan*. La chronologie par *yāš* de ces inscriptions n'est pas une incertaine chronologie individuelle, mais *une chronologie précise et objective, fondée sur le calendrier officiel chinois, rigoureusement équivalente à une chronologie par années civiles* (yïl) *du Cycle des Douze Animaux*.

Nous pouvons donc donner, désormais, une interprétation précise de cette chronologie par *yāš* (que nous pourrons contrôler grâce aux sources chinoises). *Pour toutes les correspondances de dates, nous renvoyons, une fois pour toutes, au Père Hoang* (BD 192—199).

72. *Interprétation des dates par « yāš » :*

a) (I Est 30 : HI 44—45) : *kaŋïm kagan učdukda inim köl tegin ye(tti yāšda kaltï) ;* et (II Est 14 : HI 36—37) : *(kaŋïm) kagan učdukda ŏzüm säkkiz yāšda kaltïm.* Donc, à la mort d'*El-teriš kagan* (Kutlug), K. t. et

B.k. étaient respectivement dans leurs « *yāš* 7 » et « 8 », c'est-à-dire dans les 7e et 8e années civiles sino-turques de leur existence. Sachant par ailleurs (cf. plus haut, 55., & BK 205—207 et note) qu'*El-teriš* est mort « la 2e année *t'ien-cheou* » = Année du Lièvre 691, nous pouvons en déduire que *Kŏl tegin est né dans l'Année du Coq* 685 = du 9 février 685 au 29 janvier 686, *et Bilgä kagan dans l'Année du Singe 684* = du 23 janvier 684 au 8 février 685. Il y aura toujours « 1 *yāš* » d'écart entre les deux frères, pour la datation de faits strictement identiques dans l'une et l'autre épitaphe.

b) (II Est 15: HI 36—37): *tŏrt yegirmi yāšïmka tarduš bodun üzä šad olurtïm* « dans ma 14e année, je régnai comme *šad* sur le peuple *tarduš* ». Il s'agit, 6 ans après la mort d'*El-teriš*, de l'*Année du Coq 697* = du 28 janvier 697 au 15 février 698 selon l'orthodoxie chinoise; il n'y a pas lieu, ici, de tenir compte des bouleversements éphémères (BC, p. XIII & BD pp. VII—VIII) introduits dans le calendrier par l'Impératrice *Wou Heou*, usurpatrice dont les T'ou-kiue Orientaux ne reconnaissaient pas le pouvoir (DH 155—156). Cette nomination aux fonctions de *Tarduš šad* du futur *Bilgä kagan* par son oncle *Kapgan kagan (Mo-tch'o)* ne peut être datée correctement que grâce à notre document épigraphique: il ne faut pas la confondre avec celle, mentionnée par un texte chinois traduit par Chavannes (DM 282, n. 5), de « *Mo-Kiu*, fils de Kou-tou-lou » (= Bügü fils de Kutlug!) comme « *šad* de l'aile droite », en 699; quant à la date de 706 retenue par Thomsen (JB 147, n. 21) pour cet événement, elle résulte d'une lecture hâtive de la traduction de Stanislas Julien (DL 177), où un paragraphe nouveau *sans date* (« On lit dans la notice historique . . . ») a été abusivement daté en fonction des derniers faits (de 706) rapportés aussitôt avant par le compilateur, mais tirés d'une autre source (DL 173: « On lit dans la biographie . . . »). Thomsen, en outre, se trompait, en ce temps-là, sur la valeur numérique des chiffres turcs anciens, et comprenait « 24e » au lieu de « 14e ». Le malheur est que des historiens continuent de se servir de sa première et fort célèbre édition (JB), négligeant la seconde (JC), où il a corrigé de nombreuses erreurs, bien compréhensibles pour un premier déchiffrement. En tout état de cause, c'est bien l'*Année du Coq 697* qu'il faut retenir pour l'accession du futur *Bilgä* (qui n'est pas *Bügü!)* au rang de *Tarduš šad*.

La seule méthode saine pour dater les faits mentionnés dans les Inscriptions I & II de l'Orkhon est aussi la plus simple, à savoir l'utilisation de leur chronologie interne par yāš, *précise, cohérente, et de première main.* C'est une des raisons que nous avons eues d'entreprendre le présent travail.

c) (II Est 24: HI 60—61): *yetti yegirmi yāšïma taŋut tapa sülädim* « dans ma 17e année, je fis une expédition contre les *Taŋut* ». Ces *Taŋut* étaient des Tibétains occidentaux, qui habitaient au Nord du Koukou-nōr

et dans l'Ouest-Nord-Ouest du Chen-si (JB 178, n. 86; DN 103—114). Or, un texte chinois (DL 176) nous dit qu'au XII[e] mois de la I[re] année *kieou-che* (700—701) les T'ou-kiue ravagèrent Long-yeou (aux confins du Chen-si et du Kan-sou, donc dans la même zone que celle des *Taŋut*). Il doit s'agir des suites de la même campagne. Le « *yāš* 17 » de *Bilgä kagan* correspond à l'*Année du Rat 700* (du 26 janvier 700 au 12 février 701, selon le calendrier canonique chinois, sans tenir compte, pour les raisons exposées ci-dessus b), des fantaisies de Wou Heou). Et le XII[e] mois en question va du 14 janvier au 12 février 701.

d) (I E 31: HI 44—45): *altï yegirmi yāšïŋa ečim kagan ēlin törüsin anča kazgantï: altï čob sogdïk tapa sülädimiz* ... « dans sa 16[e] année, il (K.t.) remporta les succès que voici pour l'Empire et les Etats de mon oncle le Kagan: nous fîmes campagne contre les Six Préfectures Sogdiennes ... ». Suit le récit d'un haut fait du jeune prince au cours de cette campagne: « Il prit de sa main, tout harnaché, le jeune beau-frère du Wang-totok » (Vice-Roi chinois) « et, tout harnaché, en fit hommage au Kagan.» Le « *yāš* 16 » de K.t. correspond à l'*Année du Rat 700* (du 26 janvier 700 au 12 février 701), la même que celle dont il vient d'être question, et au cours de laquelle le futur Bilgä kagan guerroya contre les Tangout, dans une tout autre contrée.

S. G. Kljaštornyj a montré (DH' 78—98) que cette campagne, contrairement à ce qu'on avait d'abord cru, ne concernait pas la Sogdiane, mais six préfectures organisées par l'administration des T'ang dans la boucle du Fleuve Jaune pour encadrer des immigrants, en partie sogdiens. Elle est racontée en termes presque identiques, à l'exception de l'exploit personnel de K.t., dans l'épitaphe de Bilgä kagan (II E 24—25: HI 60—61), mais y est datée de la « 18[e] année » de cet Empereur *(säkkiz yegirmi yāšïma)*, qui y apparaît seul, sans K.t. *(sülädim « je* fis campagne », et non pas *sülädimiz « nous* fîmes campagne »).

Le « *yāš* 18 » de B.k. correspond à l'*Année du Bœuf 701* (du 13 février 701 au 1[er] février 702), donc à celle qui suit l'Année du Rat 700 mentionnée, pour la même guerre, dans l'épitaphe de K.t. Nous avons ici *le seul cas* où les chronologies par *yāš* de B.k. et de K.t. diffèrent d'une année pour la même campagne militaire: partout ailleurs, elles concordent systématiquement, les dates par *yāš* de K.t. étant uniformément inférieures d'une unité à celles de B.k., son aîné d'un an, tandis qu'ici l'écart des *yāš* (« 16 » & « 18 ») est de 2 ans.

Y a-t-il erreur des rédacteurs? Nous ne le pensons pas, car il est évident que le texte de l'Inscription II se réfère constamment à celui de l'Inscription I (le scripteur, *Yōllïg tegin*, est le même) et que les deux chronologies sont

soigneusement harmonisées. La seule explication est, à notre avis, la suivante : cette campagne s'est étendue sur plus d'une année, entre 700 et 702 (DL' 164, 218—219, 225, 438). Elle a dû commencer avec la participation de *Kŏl tegin*, mais non de son frère aîné, le futur *Bilgä kagan*, alors *Tarduš šad*, engagé, comme on vient de le voir (ci-dessus, c), dans une autre campagne, contre les Tangout tibétains. C'est seulement en 701 (après le Nouvel-An sino-turc du 13 février) que le futur Empereur vint, avec ses troupes, se joindre à l' autre expédition. L'exploit individuel de K.t eut lieu dans la première partie de la campagne, avant le 13 février 701, et est donc daté de son « *yāš* 16 », qui correspond à l'Année du Rat. La victoire finale, par l'écrasement des troupes du Vice-Roi chinois, le « Wang-totok », qui n'est pas spécifiquement daté dans l'épitaphe de K.t., dut avoir lieu après le 13 février 701, qui correspond à l'Année du Bœuf, avec, cette fois, la participation effective du futur Bilgä kagan, alors, comme il se doit, dans son « *yāš* 18 ».

Il n'y a donc, en dépit des premières apparences, aucune contradiction entre les dates par *yāš* données, pour cette guerre, dans les deux inscriptions.

e) (II E 25 : HI 60—61) : *yegirmi yāšīma basmīl īduk-kut ogušīm bodun ärti ; arkīš ïdmaz teyin, sülädim.* « A ma 20e année, l'*Ïduk-kut* (chef) des *Basmïl* appartenait au peuple de mes tribus ; comme il n'envoyait pas de caravane, j'ai fait campagne » (sous-entendu : contre lui). La « caravane » attendue était vraisemblablement celle du tribut de ce vassal. Ce « *yāš* 20 » de B.k. (alors *Tarduš šad* et responsable, à ce titre, du secteur des *Basmïl*) correspond à l'*Année du Lièvre 703* (du 22 janvier 703 au 9 février 704). Cette expédition punitive, sur laquelle nous n'avons pas trouvé d'informations chinoises, devait avoir pour théâtre la région de *Bēš-balïk* (à l'Ouest de l'actuel Goutchen, zone d'Ouroumtchi), où les *Basmïl* étaient venus au début du VIIIe siècle (DM 305).

f) (I E 32 : HI 44—45) : *bir ottuz yāšïŋa čača säŋünkä süŋüšdimiz* « dans sa 21e année (de K.t.), nous nous battîmes au corps-à-corps contre le Général *Cha-tch'a* » ; et (II E 25—26 : HI 44—45) : *ekki ottuz yāšïma tabgač tapa sülädim. čača säŋün säkkiz tümän (sü) birlä süŋüšdim. süsin anta ölürtim.* « dans ma 22e année, je fis une expédition contre les Chinois ; je me battis au corps-à-corps contre le Général *Cha-tch'a* et une armée de 80 000 hommes ; alors, je tuai son armée. » Il s'agit évidemment des mêmes événements, rapportés au « *yāš* 21 » de K.t. et au « *yāš* 22 » de B.k., qui correspondent l'un et l'autre à l'*Année du Serpent* 705 (du 30 janvier 705 au 18 janvier 706). L'Inscription I ajoute le récit de trois hauts faits de K.t. durant cette expédition.

Le Général en question, *Cha-tch'a Tchong-yi*, est bien connu dans l'histoire chinoise (DL 168 à 180). On sait (DL 168) qu'il fut, dès le 8e mois de la Ie année *cheng-li*, au jour *keng-tse*, c'est-à-dire le 22 septembre 698, pourvu d'un commandement, avec mission d'attaquer les T'ou-kiue. Des charges militaires diverses, comportant toujours des missions de combat contre les T'ou-kiue, lui furent dévolues à plusieurs reprises jusqu'en 706. En effet, les T'ou-kiue ravageaient alors « tous les ans » (DL 177) les confins chinois. La campagne qui nous intéresse ici est certainement en relation avec le passage suivant, traduit par Stanislas Julien (DL 179), du texte chinois de la « Notice historique sur les T'ou-kiue » :

« *Tchong Tsong* étant monté sur le trône, *Mo-tch'o* » (= *Kapgan kagan*) « entra en Chine et attaqua la forteresse de *Ming-cha*. Sur ces entrefaites, *Cha-tch'a Tchong-yi*, administrateur général du corps d'armée de *Ling-wou*, lui livra bataille, mais ne put remporter la victoire. Il perdit près de 10 000 hommes dans ce combat . . . » Le texte mentionne ensuite les pillages des Turcs, et la colère de *Tchong Tsong*, qui met à prix la tête de *Mo-tch'o*. Puis le récit passe à l'année 707.

Précisons que *Tchong Tsong* monta sur le trône *en 705* (BD 512), ce qui correspond justement à l'année mentionnée par les deux inscriptions turques. L'Année du Serpent 705 est donc, à coup sûr, celle du début de la campagne en question, dirigée contre la région de *Ming-cha* (entre *An-si* et *Touen-houang*).

Mais il semble bien que la défaite définitive et meurtrière de *Cha-tch'a (Čača sāŋün)* ait eu lieu dans le cours de l'année suivante. En effet, un autre texte chinois, relevé par Stanislas Julien (DL 176—177), rapporte :

« La 2e année *chen-long* » (706), « *Cha-tch'a Tchong-yi*, administrateur de l'armée de *Wou-ling*, livra bataille aux *T'ou-kiue* près de *Ming-cha* et fut vaincu. »

Chavannes précise même (DM 180—181) que ce fut « le XIIe mois » de cette année-là, soit entre le 9 janvier et le 6 février 707. Le siège de *Ming-cha* dut donc durer plus d'un an, ou du moins se dérouler sur deux années civiles, et, comme précédemment (cf. ci-dessus, d), la date turque par *yāš* est celle du *début* de la campagne.

g) (II E 26 : HI 60—61) : *altï ottuz yāšïma čik bodun kïrkïz birlä yagï boltï* « dans ma 26e année, le peuple *Čik*, avec les Kirghiz, devint ennemi . . . » Suit le récit d'opérations victorieuses dans la région du Haut-Iénisséï *(Käm)*. Ce « *yāš* 26 » de B.k. correspond à l'*Année du Coq 709* (du 15 février 709 au 3 février 710). Nous n'avons pas d'informations chinoises à ce sujet. Voir ce qui suit :

h) (I E 34—35 : HI 44—47) : *kōl tegin (altï ottuz) yāšïŋa kïrkïz tapa sülädimiz* « dans la (26e) année de K.t., nous fîmes campagne contre les Kirghiz » (du Haut-Iénisséï). Et (II E 26 : HI 60—61) : *yetti o(ttuz yāšïm)a kïrkïz tapa sülädim* « dans ma 27e (année), je (= B.k.) fis campagne contre les Kirghiz ».

La restitution « 26e » dans I E 34 en fin de ligne est certaine, par comparaison des deux *yāš* et parce qu'ensuite le premier *yāš* de K.t. attesté est le 27e (I Nord 1 : HI 48—49; cf. ci-après, j). Les « *yāš* 26 » de K.t. et « 27 » de B.k. correspondent à l'*Année du Chien 710* (du 4 février 710 au 23 janvier 711).

Le récit des deux inscriptions fait état de la traversée de neiges « de la profondeur d'une lance ». Ce détail, joint au fait que le texte mentionne ensuite, dans la même année (ci-après, i), une grande expédition contre les *Türgeš*, permet de situer cette campagne dans les premiers mois de cette année-là, qui commence le 4 février: les neiges persistent, dans ces régions de haute montagne, jusqu'en mars-avril. Il s'agit évidemment, étant donné les lieux, de la suite de la campagne mentionnée aussitôt avant (ci-dessus, g). Nous ne disposons pas là-dessus d'informations chinoises. Le document turc, avec ses dates précises, n'en est que plus précieux. Il présente en outre l'intérêt, l'année de *yāš* et l'année civile, *yīl*, en question (qui se recouvrent exactement) commençant manifestement en climat de neiges hivernales, de prouver, s'il en était encore besoin, que le départ officiel des *yāš* et *yīl* était alors, chez les T'ou-kiue du VIII[e] siècle, fixé, non plus au reverdissement printanier, mais au Nouvel-An du calendrier chinois, antérieur de deux mois environ.

i) (I E 36 & II E 27: HI 46—47 & 62—63): *ol yīlka* . . . « cette année-là . . . » Il s'agit, d'après le contexte, de la même année que ci-dessus, l'*Année du Chien 710* (du 4 février 710 au 23 janvier 711). Comme la campagne contre les Kirghiz, dont il vient d'être question, devait en occuper les premiers mois, la vaste expédition contre les *Türgeš* (T'ou-kiue Occidentaux) que décrivent ici les deux inscriptions, et qui se termina par leur défaite et la mort de leur Kagan (I E 38 & II E 28: HI 46—47 & 62—63), a dû commencer vers le milieu de l'année et se dérouler principalement dans sa seconde moitié. Sans doute s'est-elle même poursuivie jusque vers sa fin, car l'Inscription I, plus prolixe sur cette campagne que l'Inscription II (vraisemblablement parce que *Kŏl tegin* y a été engagé plus avant que son aîné), fait ensuite état, après la mort du Kagan occidental, de l'invasion de la Sogdiane « jusqu'à la Porte de Fer » (environ 200 km à vol d'oiseau au Sud de Samarkande), puis d'un nouvel épisode de révolte *türgeš*, celle des *Kara-Türgeš* (« T. Noirs »), mâtée dans un « grand combat », et enfin d'une bataille gagnée sur un certain *Košu totok*, avant de passer à la mention de l'année suivante, « *yāš* 27 » de K.t. (ci-après, j).

Ce *Košu totok* est un « Gouverneur Militaire des *Košu* », tribu *türgeš* connue des Chinois (« *Ko-chou* »: DM 34—35). Malgré l'étendue et les rebondissements des opérations, le fait que l'Inscription I ne mentionne qu'ensuite le « *yāš* 27 » de K.t. paraît indiquer qu'elles se sont terminées, au moins pour l'essentiel, avant le 30 janvier 711. Or, du côté chinois, la défaite et la mort du Kagan des *Türgeš*, nommé « *So-ko* » (« *Souo-ko* »), est datée (DM 283, n.2) de la période *king-yun*, qui va du 19 août 710 au 29 février 712 (cf. BD 512). On retrouve la même indication dans la traduction de documents chinois faite par Stanislas Julien (DL 185):

« . . . Avant que l'Empereur eût le temps de répondre, dans la période *king-yun*, *Mo-tch'o* » (= *Kapgan kagan*) « détruisit les *Souo-ko* ». Cette rédaction, qui insiste sur la soudaineté de l'événement, semblerait situer les faits au début de cette période, ce qui serait conforme aux données du texte turc.

La comparaison de la chronologie turque par *yāš* et de la chronologie chinoise permettrait ainsi de situer la destruction de *So-ko* et de sa tribu, plus précisément qu'on ne l'a fait jusqu'à présent, entre le 19 août 710 et le 23 janvier 711.

j) (I Nord 1 : HI 48—49) : *kōl tegin yetti ottuz yāšīŋa karluk bodun ärür barur ärkäli yagī boltī* « dans la 27e année de K.t., les *Karluk*, voulant devenir indépendants, devinrent ennemis ». Ce « *yāš* 27 » de K.t. correspond à l'*Année du Porc 711* (du 24 janvier 711 au 11 février 712). Les sources chinoises ne rapportent pas le fait. Elles notent seulement que *Mo-tch'o (Kapgan kagan)* avait, quelque temps après 704, envahi et pillé les *Ko-lo-lou (Karluk)*, après qu'ils eurent fait leur soumission à la Chine (DM 77—78), et que (DL 186) « *Mo-tch'o* avait souvent attaqué les *Ko-lo-lou* et autres hordes ». Voir ci-après, l).

k) (II E 28 : HI 62—63) : *ottuz yāšīma bēš balīk tapa sülädim. altī yōlī sūŋüšdim* « dans ma 30e année, je fis une expédition contre les Cinq-Villes ; six fois, je combattis au corps-à-corps ». Ce « *yāš* 30 » de B.k. correspond à l'*Année du Bœuf 713* (du 31 janvier 713 au 20 janvier 714). Les Cinq-Villes, *Bēš-Balīk*, sont l'agglomération que les Chinois nomment *Pei-t'ing* (DM 11, n.) : région actuelle d'Ouroumtchi, par environ 44° Nord & 89° Est, à l'Ouest de Goutchen.

Du côté chinois, la date est bien confirmée par la « Notice historique sur les T'ou-kiue » (DL 183—184) qui, après avoir mentionné l'avènement de l'Empereur *Hiuan Tsong* (année 712, achevée le 30 janvier 713), rapporte ceci :

« L'année suivante » (qui est bien notre Année du Bœuf 713) « *Mo-tch'o* ordonna à son fils *I-ni kagan* de prendre sous ses ordres *T'ong-'o* . . . » (et 2 autres personnages) « et d'aller avec des cavaliers d'élite attaquer *Pei-t'ing* ». Sur ce *T'ong-'o*, voir ci-après, m.

Mais le siège de *Pei-t'ing* se poursuivit certainement au cours de l'année d'après. En effet, la suite du texte chinois mentionne sans autre date l'échec final de ce siège et divers faits connexes, puis passe immédiatement à « la 3e année *k'ai-yuan* » (Année du Lièvre 715 !). De plus, un autre texte, inséré dans la compilation traduite par Stanislas Julien (DL 183), place en 714 les épisodes culminants du siège et la défaite décisive des T'ou-kiue :

« Le second mois de la 2e année de la période *k'ai-yuan* » (= 19 février—20 mars 714), « les T'ou-kiue ravagèrent *Pei-t'ing*. *Kouo-kien-kouan*, du titre de *Tou-hou*, les tailla en pièces ».

Toutefois, le texte turc paraît indiquer, puisqu'il passe au *yāš* suivant de B.k. après le récit de ce siège, que le futur *Bilgä kagan* n'a plus participé, dans l'Année du Tigre 714 (du 21 janvier 714 au 8 février 715), à l'attaque contre *Bēš-Balïk*. L'inscription évoque son départ inopiné, à la suite d'un message reçu, et attribue pudiquement à ce départ l'échec final de l'opération (II E 28, fin : HI 62—63) :

(maŋ)a okïglï kälti. bēš balïk anï üčün ozdï. «(Un envoyé) vint, chargé d'un message (pour moi). C'est ce qui sauva les Cinq-Villes.»

Apparemment, le futur B.k. et ses troupes étaient appelés sur un autre front, sans doute contre les *Karluk* redevenus menaçants (cf. ci-dessous). La chronologie de l'épitaphe de B.k. doit être, ici encore, fort exacte.

l) (I Nord 1—2 : HI 48—49) : *tamïg ïduk bašda sünüšdimiz. (kōl) tegin ol sünüšdä ottuz yāšayur ärti.* « nous nous sommes battus à la source sacrée de *Tamïg*; K.t., à ce combat, vivait sa 30e année » ; suit un récit de ses exploits. Et (II E 28—29 : HI 62—63) : *ottuz artukï bir yāšïma karluk bodun buŋsïz ärür barur ärkäli yagï boltï. tamïg ïduk bašda sünüšdim. karluk bodunïg ölürtim. anta altïm.* « dans ma 31e année, le peuple *Karluk*, voulant être indépendant sans restriction, devint ennemi ; je me battis à la source sacrée de *Tamïg*; je tuai le peuple *Karluk*; je le pris alors ».

L'inscription II présente un raccourci de rédaction qui confine à l'inexactitude : on sait, en effet, par l'Inscription I (ci-dessus, j), que les *Karluk* étaient en révolte depuis 711 (*yāš* 27 de K.t.), soit 3 ans avant le « *yāš* 31 » de B.k. Mais l'événement que datent ici, avec précision, les deux épitaphes, c'est la victoire décisive de *Tamïg*, qui se situe dans les « *yāš* 30 » de K.t. et « 31 » de B.k., qui correspondent l'un et l'autre à l'*Année du Tigre 714* (du 21 janvier 714 au 8 février 715).

Cette bataille n'est pas mentionnée dans les sources chinoises, mais les conséquences en apparaissent, pour le début de l'année suivante (DL 184—185) : « Le 4e mois de la 3e année de la période *k'ai-yuan* » (= 8 mai—5 juin 715) « les trois familles des Turcs *Ko-lo-lou* » (= les 3 clans des *Karluk*) « vinrent faire leur soumission à la Chine ». Ces *Karluk*, renonçant par force à l'indépendance totale, venaient donc se placer sous la protection chinoise, afin d'être défendus contre les T'ou-kiue Orientaux de *Kapgan kagan* et de ses deux neveux.

m) (I Nord 2 : HI 48—49) : *az bodun yagï boltï. kara kōltä sünüšdimiz. kōl tegin bir kïrk yāšayur ärti.* « le peuple *Az* devint ennemi ; nous nous battîmes au Lac Noir ; K.t. vivait sa 31e année ». Suit le récit, pour la même année, d'événements nombreux : troubles dans l'Empire de *Kapgan kagan*, avec révolte des *Izgil*, puis des Neuf — *Oguz*, contre qui K.t. soutient 5 batailles « en une année », *bir yïlka* (I Nord 4 : HI 48—49), toujours la même.

L'Inscription II, pour le passage correspondant, présente une lacune à l'endroit, détérioré, où devait être mentionné le « *yāš* » de B.k. (II E 29 : HI 62—63). Mais c'est certainement le « *yāš* 32 » : *(ottuz artukï ekki yāšï)ma*, avec les deux derniers caractères encore bien lisibles ; non seulement à cause de la correspondance générale des faits avec ceux du « *yāš* 31 » de K.t., mais encore parce que le passage prend place entre ceux datés du « *yāš* 31 » et du « *yāš* 33 » de B.k. (II E 28—29 & II E 34, respectivement étudiés, ci-dessus, l, et ci-après, n).

La dernière partie de cette ligne 29 de la Face Est de l'Inscription II, où nous estimons devoir opérer cette restitution du texte juste avant les caractères « *m, a* » qui suivent la première lacune (HI 62—63), mentionne à nouveau les *Karluk*, dans un passage trop détérioré pour fournir le moindre indice à notre chronologie, puis, toujours sous le même « *yāš* », la révolte des Neuf — *Oguz*, décrite en termes presque identiques que dans l'Inscription I (Nord, 4—8 : HI 48—51) sous le « *yāš 31* » (cf. I Nord 2, cité ci-dessus, m, début) de K.t., qui correspond bien au « *yāš* 32 » de B.k.

Toutefois, l'épitaphe de *Bilgä kagan* ne mentionne, dans « cette année-là », *bir yïlka* (II E 30 : HI 62—63) comme dans l'autre épitaphe, que 4 batailles contre les *Oguz*, au lieu de 5 dans l'Inscription I : ce sont les mêmes que celles où s'illustra *Kŏl tegin*, à l'exception de la seconde, celle de *Kušlagak*, contre la tribu *Ädiz* (I Nord 5—6 : HI 48—51). Ce qui doit signifier que le futur Bilgä kagan, lui, n'y combattit pas.

Quoi qu'il en soit, les dates turques, pour tous ces événements, sont, à notre avis, indubitables : « *yāš* 31 » de K.t. (et « 32 » de B.k., restitué), correspondant à l'*Année du Lièvre 715* (du 9 février 715 au 27 janvier 716).

Les sources chinoises ne datent pas explicitement ces combats divers, mais les faits concordants qu'elles rapportent (DL 186—187) sur l'affaiblissement du pouvoir de *Mo-tch'o (Kapgan kagan)* et la révolte de ses sujets, dont son propre gendre et le chef des *Hie-tie* (= *Ädiz)*, précèdent ceux datés de 716, si bien qu'on peut sans hésiter, à la lumière des indications turques que nous venons d'analyser, les rapporter à cette Année du Lièvre 715, 3e année *k'ai-yuan*.

Une fois de plus, la chronologie turque est, pour certains faits, beaucoup plus précise que celle qui subsiste dans les sources chinoises, ce qui n'a rien d'étonnant, puisqu'il s'agit ici de l'histoire intérieure des *Türk* orientaux. La méthode jusqu'à présent suivie par la quasi totalité des savants, et qui consiste à ne dater avec certitude les faits t'ou-kiue que d'après les indications chinoises, doit évidemment être révisée : il faut tenir compte d'abord, là où nous en disposons, de la chronologie indigène, cohérente et précise, d'ailleurs fondée, en fait, sur *le même calendrier*.

Le meilleur des cas est celui où nous pouvons confronter deux sources, turque et chinoise, ce qui permet souvent de préciser les dates avec plus de finesse et d'éviter des erreurs d'interprétation.

Ainsi, le chef t'ou-kiue nommé par les Chinois *T'ong-'o (T'ong-ngo*; cf. plus haut, k), à qui *Mo-tch'o* avait en 713 confié un commandement important pour le siège de *Pei-t'ing (Bēš-Balïk)*, fut tué et décapité par les soldats du Protecteur chinois *Kou K'ien-kouan* à une date que le texte cité par Stanislas Julien (DL 184) ne précise pas, et qu'une lecture rapide tendrait à situer dans cette même année 713. Mais un autre texte (cf. plus haut, k) note que *Kou K'ien-kouan* tailla en pièces les T'ou-kiue, sous *Pei-t'ing*, le second mois (chinois) de l'année suivante (du 19 février an 20 mars 714). Or, nos inscriptions turques permettent d'affirmer que *T'ong-ngo*, en turc *Toŋa tegin*, fut bien tué par les Chinois, non en 713, mais en 714. En effet, ses funérailles, *yog*, qui, chez les T'ou-kiue, étaient célébrées de longs mois après le décès, souvent dans l'année suivante, sont évoquées avec précision dans I Nord 7 & II Est 31 (HI 50—51 & 62—65), après mention (I Nord 3 : HI 48—49) du « *yāš* 31 », *bir kïrk*, de *Kŏl tegin*, et, pour l'Inscription II, après le passage (II Est 29) où nous avons montré (ci-dessus, m) qu'il faut rétablir la mention du « yāš 32 » de *Bilgä kagan*. Ce qui correspond à l'Année 715 dont nous venons de parler, et situe le *yog* de *Toŋa tegin* après le 9 février 715 (peu après, sans doute). Malgré les premières apparences, tout concorde, ici encore, entre les sources turques et chinoises.

n) (II Est 31, fin : HI 64—65) : Les lettres « *m, a* », conservées après un passage où la pierre est très détériorée, doivent certainement, comme Thomsen a été le premier à le remarquer (JB 125), être la fin du mot *(yāšï)ma*, qui revient fréquemment dans cette partie du texte. Il s'agit donc d'un *yāš* de *Bilgä kagan*, datant ce qui suit. Le *yāš* mentionné auparavant, en dépit de la lacune que nous avons signalée (ci-dessus, m, début), peut être sûrement restitué, comme nous l'avons montré, en « *yāš* 32 » et correspond, pour les mêmes faits, au « *yāš* 31 », bien attesté, de *Kŏl tegin*. Nous aurions donc ici, normalement, le *yāš* suivant, « 33 » : *(ottuz artukï üč yāšï)ma*, restitution qui s'accorde exactement avec l'étendue de la lacune.

Une difficulté apparente provient de ce que ce même « *yāš* 33 » de B.k. est mentionné, un peu plus loin, dans notre texte : (II E 34 : HI 64—65) : *ottuz artukï ü(č yāšïma)*. La restitution : *ü(č)*, pour le *ü* . . . seul conservé, est indubitable, puisqu'il s'agit forcément d'un nombre d'unité, et que le seul nom turc de nombre commençant par *ü* (ou, éventuellement, *ö*, autre valeur de la lettre) est *üč* « 3 ». Quant à la restitution : *yāšïma*, elle s'impose par le contexte. Ces restitutions de Thomsen (JB 126) n'ont d'ailleurs jamais été contestées.

Il est inhabituel, dans nos deux inscriptions, qu'on répète la mention d'un même *yāš*, puisque cette mention a pour fonction de dater globalement tout ce qui

suit, jusqu'à l'apparition d'un *yāš* de chiffre supérieur. Mais ici, le contexte, en dépit des lacunes qui affectent la fin de la ligne 34 et le début de la ligne 35, montre qu'il est question de l'accession au trône de *Bilgä kagan*:
(II Est 36 : HI 66—67) : *män özüm kagan olurtukïm üčün . . .* « parce que, moi-même, je régnai comme Kagan . . . »

Si la mention du « *yāš* 33 » de B.k. est exceptionnellement répétée (et c'est bien « 33 », puisque, peu après, l'on a « 34 », cf. ci-après, o), c'est parce qu'il s'agit d'un événement d'une importance exceptionnelle, qui doit être daté avec insistance : l'intronisation, comme Empereur des T'ou-kiue, de celui dont c'est là l'épitaphe. C'est certainement cette intronisation qui doit être mentionnée dans la lacune des lignes 34—35, qui peut être, avec une grande vraisemblance, compte tenu des lettres conservées (JB 126 ; HI 64—65), partiellement comblée de la façon suivante :
(täŋri) yarlïkkaduk üčün ö(züm) ottuz artukï ü(č yāšïma) (? türk bodun üzä ?) (kagan olurtïm). « Parce que le Ciel l'avait décrété, moi-même, à ma 33e année, je régnai comme Empereur (sur le peuple *türk* ? ? ?). »

Ce « *yāš* 33 » de B.k. correspond à l'*Année du Dragon 716* (du 29 janvier 716 au 15 février 717), 4e année *k'ai-yuan*. L'accord est parfait avec la chronologie chinoise, qui nous apprend (DL 188) que *Mo-tch'o (Kapgan kagan)*, oncle et prédécesseur de B.k., fut tué « au jour *kouei-yeou* du 6e mois de la 4e année *k'ai-yuan* » = 22 juillet 716. C'est sans doute peu de temps après que *Bilgä kagan* fut proclamé *Kagan* par ses partisans.

Nos textes turcs sont apparemment discrets sur la guerre civile qui s'ensuivit et se taisent sur le massacre de la famille de *Kapgan kagan*. L'Inscription II (Est 35 : HI 64—65) se contente d'une allusion religieuse : *(ü)zä täŋri üduk yer sub (ečim ka)gan kutï taplamadï ärinč.* « C'est que le Ciel d'En-haut, la Terre et l'Eau Sacrées n'avaient pas confirmé le mandat de mon oncle le Kagan. » Comme en Chine, un changement de l'ordre dynastique est expliqué par le non-renouvellement, à l'ancienne dynastie, du Mandat Céleste.

Les lignes suivantes (35—38 : HI 64—67) mentionnent, avant le « *yāš*, 34 » de B.k., des luttes contre les *Oguz*, puis contre les *Uygur* en particulier, enfin une famine (38 : *türk bodun āč ärti* « le peuple *türk* était affamé ») palliée par la capture d'un grand troupeau (38 : *yïlkï*), vraisemblablement pris aux *Uygur*, d'après le contexte, assez détérioré. Ces événements, et cette famine, qui a dû survenir en période hivernale (cf. 37 : *kïšlata*), prennent place, toujours sous le « *yāš* 33 » de B.k., dans la seconde partie de cette Année du Dragon 716, qui prit fin le 15 février 717.

o) (II Est 38 : HI 66—67) : *ottuz artukï tört yāšïma . . .* « dans ma 34e année . . . » ; suit le récit d'une expédition punitive contre les *Oguz* qui avaient « fui en Chine ». Ce « *yāš* 34 » de B.k. correspond à l'*Année du Serpent 717* (du 16 février 717 au 4 février 718).

La chronologie par *yāš* doit se poursuivre dans les lignes suivantes, mais elles sont trop détériorées pour qu'on puisse les reconstituer (Est 39—41 et facette Sud-Est, début de la face Sud). Il devait y être question des *yāš* 35, 36 & 37 de *Bilgä kagan* (718—720 & jusqu'à fin janvier 721).

p) (II Sud 2 : HI 68—69) : *ottuz artukï säkkiz yāšïma kïšïn kïtań tapa sülädim.* « Dans ma 38e année, je fis une expédition contre les *Kitay.* » Ce « *yāš* 38 » de B.k. correspond à l'*Année du Coq 721* (du Ier février 721 au 21 janvier 722), 9e année *k'ai-yuan.*

Or, nous savons par les sources chinoises (DL 191) que, « dans l'automne de la 8e année » *(k'ai-yuan)*, soit, selon la conception chinoise des saisons, entre le 9 août et le 4 novembre 720 (Lunes VII à IX), les Chinois organisèrent une opération de grand style contre les T'ou-kiue de *Bilgä kagan*, en suscitant contre eux une coalition des *Basmïl*, des *Hi* (*Tatabï* ? ; cf. JB 61, n. 7, & 141, haut) et des *Kitay* (*K'i-tan* = turc *Kïtań*, plus tard *Kïtay)*, qui devaient « aller par des routes différentes pour surprendre son camp et s'emparer de sa personne ». Sur les conseils de *Tonyukuk*, *Bilgä kagan* envoya d'abord ses troupes contre les *Basmïl* (vers *P'ei t'ing* = *Bēš-Balïk*) pour les anéantir et déjouer cette manœuvre. Le récit de cette campagne figurait vraisemblablement dans la partie très détériorée de l'Inscription II qui précède notre passage relatif au « *yāš* 38 » (721) de B.k., et qui couvrait l'année 720.

Les annales chinoises ne mentionnent pas alors de campagne t'ou-kiue contre les *Kitay*, mais le rapprochement des faits et des dates permet de penser que *Bilgä kagan* se porta ensuite contre eux, en période hivernale *(kïšïn)*, selon la conception turque, et non chinoise, des saisons, proche de la nôtre, dans les débuts de l'*Année du Coq* suivante, à partir du Ier février 721. Une fois de plus, nous constatons, dans un cas précis, la non-concordance des conceptions turque et chinoise des 4 saisons.

q) (II Sud 2 : HI 68—69) : Les lettres « *m, a* », conservées, doivent, après une lacune, être le reste de « *yāšïma* ». Comme ce passage vient à très peu de distance du précédent (« *yāš* 38 »), il y a quelques chances qu'il faille restituer :
(ottuz artukï tokkuz yāšï)ma yāzïn tatabï tapa sü(lädim). « Dans ma (39e année), au printemps, (je fis) une expédition contre les *Tatabï.* »

Si, comme il y a de bonnes raisons de le penser (cf. ci-dessus, p), les *Tatabï*, alliés habituels des *Kitay*, sont bien les *Hi* de l'historiographie chinoise, cette expédition est la suite logique des deux précédentes, contre les *Basmïl* (entre le 9 août et le 4 novembre 720), puis contre les *Kitay* (dans l'hiver, à la turque, du début de 721, à partir du Ier février), qui formaient, avec les *Hi*, la triple alliance anti-türk organisée par les Chinois : le « *yāš*

39 » (supposé ici) de B.k. correspondrait, en effet, à l'*Année du Chien 722* (du 22 janvier 722 au 9 février 723), et l'expédition contre les *Tatabï* aurait eu lieu « au printemps » *(yāzïn)*, à la turque (environ fin mars — fin juin), de l'année 722.

Après ce passage, le texte de l'Inscription II, très détérioré, ne permet pas de reconstituer la chronologie par *yāš*, entre cette 39e année supposée et la 50e de *Bilgä kagan*, qui sera mentionnée plus tard (ci-après, s).

r) (I Nord-Est : HI 52—53) : Nous avons déjà, dans le présent Chapitre (précédemment, 55. & 70.), étudié l'information capitale donnée dans cette facette de l'inscription :
kŏl tegin öl(ip) kïrk artukï (y)etti yāš(ka) bol(tï). « K.t., à sa mort, venait d'entrer dans sa 47e année.»

Ce « *yāš* 47 » de K.t. correspond, on l'a vu, à l'*Année du Mouton 731* (11 février 731—31 janvier 732), 19e année *k'ai-yuan*. Le prince, décédé le 17e jour de l'Année du Mouton (*koń yïlka yetti yegirmikä :* même facette Nord-Est), soit le 27 février 731, venait en effet d'entrer dans sa « 47e année », selon le compte sino-turc qui identifie les « années d'âge » aux années de calendrier au cours desquelles on a vécu.

s) (II Sud 7 : HI 68—71) : *ällig yāšïma* . . . « dans ma 50e année . . . » ; suit le récit d'une nouvelle campagne contre les *Tatabï*, qui venaient de faire sécession d'avec les *Kitay*, eux-mêmes, sans doute, vassalisés par les T'ou-kiue à cette époque ; puis l'évocation de la maladie et de la mort du fils aîné (*ulug oglum*, ligne 9) de *Bilgä kagan*, qui lui sacrifia, comme *balbal* (ennemi vaincu, tué et statufié pour servir le défunt dans l'au-delà), le Général *Ku* des *Tatabï*, fait prisonnier, selon toute vraisemblance, dans la campagne en question.

Ces événements, datés du « *yāš* 50 » de *Bilgä kagan*, correspondent donc à l'*Année du Coq 733* (21 janvier 733 = 8 février 734), 21e année *k'ai-yuan*.

Ici s'arrête, dans l'Inscription II de l'Orkhon, la dernière en date des grands textes épigraphiques t'ou-kiue orientaux, la chronologie par « années d'âge », *yāš : Bilgä kagan* devait mourir l'année suivante, *Année du Chien 734* (9 février 734 = 28 janvier 735), 22e année *k'ai-yuan*. Il était donc, à son décès, dans son « *yāš* 51 », qui d'ailleurs n'est pas mentionné dans l'inscription.

*

On voit tout le parti que l'on peut tirer, à condition de savoir qu'elle correspond à la chronologie des années civiles officielles de la Cour de Chine, de cette chronologie par *yāš*, très suivie et bien détaillée, des Inscriptions I

& II de l'Orkhon. Préoccupé avant tout d'en démontrer la véritable nature et d'établir la méthode à suivre pour son emploi, nous ne sommes pas entré dans le détail des faits historiques qu'elle a pour fonction de dater. Voulant nous en tenir, pour notre démonstration, aux données épigraphiques clairement établies, ou, éventuellement, dans quelques cas isolés, aux restitutions les plus sûres, nous n'avons pas cherché à exploiter historiquement et philologiquement, à l'aide de cette chronologie qui est un guide des plus précieux, les passages gravement détériorés des deux inscriptions, qui n'ont certainement pas fini de livrer toutes leurs informations, mais dont l'étude nous eût conduit à des développements trop étendus et dépassant les cadres de notre sujet.

73. La chronologie par « années d'âge » de *Kŏl tegin* et de *Bilgä kagan* qui vient d'être étudiée se trouve parfois précisée par des *indications de saisons*.

Nous en avons déjà rencontré des exemples :
(II Est 31—32 :) *kīšladukta* « en hivernant », puis : *yāzīŋa* « au printemps » ; il s'agit de l'année 716 (cf. plus haut, 71.) ; noter aussi des indications parallèles dans l'Inscription I (Nord, 8 : HI 50—51) : *kīšlap* « ayant hiverné », puis : *yāzïŋa* « au printemps », pour les mêmes faits, qui se situent donc dans cette même année 716, qui correspond, dans le système sino-turc, à la « 32e année » de *Kŏl tegin*; or, cette « 32e année » n'est pas mentionnée dans ce passage (alors que la 31e l'a été auparavant : cf. plus haut, 72. m) ; c'est que, précisément, la mention, après les nombreux hauts faits de K.t. (en 715), d'un « hivernage » puis d'un « printemps » suffit à indiquer le passage dans l'année suivante ; il est d'ailleurs significatif que l'Inscription I arrête à la date de 716, celle de l'avènement de *Bilgä kagan*, le récit des exploits de son cadet : les événements ultérieurs, évoqués dans la seule Inscription II, seront tout à la gloire de l'Empereur, qui ne saurait plus être éclipsée par celle de son frère, quels que soient ses mérites.
(II Sud 2 :) *kïšïn* « en hiver » (dans les débuts de 721) ; voir plus haut, 72., p.
(II Sud 2 :) *yāzïn* « au printemps » (de l'année 722) ; voir plus haut, 72., q.

Ajoutons enfin : (II Est 39 : HI 66—67) : *yāyïn* « en été », dans un passage détérioré, où la date par *yāš* n'est pas lisible, mais doit, d'après le contexte, correspondre à une année comprise entre 718 et 720 ; il y est question d'une des campagnes contre les *Tatabï*.

On remarquera que ces précisions par saisons n'apparaissent pas pour les dates antérieures à 716 : tout se passe comme si la chronologie tendait à s'affiner à partir de l'avènement de *Bilgä kagan*, qui a sans doute eu ses

propres « historiographes », ou tout au moins des fonctionnaires chargés de noter les faits importants avec une relative précision chronologique.

Nous avons ainsi trouvé, dans les Inscriptions de l'Orkhon I et II, les noms de 3 des 4 saisons traditionnelles des Turcs (cf. Chapitre I, 17. & sq.) : *yāz* « printemps », *yāy* « été », et *kïš* « hiver ». C'est par hasard que l'« automne », *kūz* (cf. Inscription de Šine-usu, Est 8 : HI 170—171 : *kūzin* « en automne »), n'apparaît pas dans ces deux textes épigraphiques.

74. La mention chronologique des saisons est assez courante dans l'historiographie chinoise, dont l'entourage de *Bilgä kagan* s'est peut-être inspiré ; cf., par exemple, dans le présent Chapitre : 55. & 72., p. Mais on ne doit jamais perdre de vue le fait que, dans les inscriptions t'ou-kiue, la définition des 4 saisons reste conforme à la tradition ancestrale des peuples turcophones (cf. notre Chapitre I, 17. à 25.), assez semblable à la nôtre, sauf pour les régions boréales, et nettement différente de la conception chinoise (cf. le présent Chapitre, 4. & 5.), qui fixe le début des saisons, non pas aux Equinoxes et aux Solstices, mais aux dates équidistantes entre Solstice et Equinoxe, ou entre Equinoxe et Solstice suivants, ce qui entraîne, pour chaque saison chinoise, un point de départ antérieur d'une à deux lunaisons par rapport aux définitions turques — et aux nôtres.

Tandis que l'année civile chinoise comprend successivement 3 Lunes de « printemps » (1 à 3), 3 d'« été » (4 à 6), 3 d'« automne » (7 à 9), et 3 d'« hiver » (10 à 12), la Lune intercalaire étant éventuellement ajoutée à la saison qui comprend la Lune immédiatement précédente (dont elle reprend le numéro), l'année sino-turque du Calendrier des Douze Animaux, à l'époque t'ou-kiue, du moins en ce VIII[e] siècle pour lequel nous avons une documentation solide et relativement détaillée, tout en commençant et finissant avec l'année civile chinoise et en reproduisant sa numérotation des mois lunaires, débutait, selon la tradition turque, par une période d'hiver d'une Lune au moins (plus souvent de deux, croyons-nous, en raison du rude climat de l'Asie Centrale et de la Mongolie), puis se continuait par trois mois de printemps, trois d'été, trois d'automne (auxquels pouvaient s'ajouter une Lune intercalaire), pour s'achever sur une nouvelle période d'hiver, d'un mois ou, plus rarement sans doute, de deux.

L'influence chinoise n'avait pu, sur ce point, altérer les traditions immémoriales des peuples turcophones, étroitement liées aux conditions climatiques de l'Asie Centrale et aux conditions de vie qui en découlaient.

75. On trouve aussi, dans deux passages de l'Inscription II de l'Orkhon, malheureusement très détériorés, mais où la chronologie devait être établie

par *yāš* comme dans l'ensemble du texte, des indications de comput particulières, qui ne constituent en rien des dates, mais doivent être considérées comme des éléments narratifs :
(II Sud-Est : HI 68—69) : *tünli künli yetti ödüškä subsïz kečdim.* « Au bout de 7 étapes, et de nuit, et de jour, je franchis la région sans eau » ; noter l'opposition classique *tün/kün* (cf. Chapitre I, 3. à 7.).
(II Sud 1 : HI 68—69) : *(tab)gač atlïg süsi bir tümän artukï yetti biŋ süg ilki kün ölürtim. yadag süsin ekkinti kün ko(p öl)ürtim.* « La cavalerie chinoise, 17 000 hommes, je la tuai le premier jour ; le deuxième jour, je tuai toute leur infanterie » ; on remarquera l'opposition *ilki kün/ekkinti kün* « I^er^ jour/2^e^ jour », pour exprimer un jour et son lendemain ; cf. Inscription de Tonyukuk, 39 (HI 114—115) : *ekkinti* « le second (sous-entendu : jour)», pour « le lendemain ».

Mais les deux jours en question, non plus que les 7 étapes de nuit et de jour évoquées dans notre texte, ne sont pas datés. Nous avons déjà relevé (plus haut, 64.), dans l'Inscription de Tonyukuk, des « précisions » descriptives de ce genre, sans autre définition chronologique. Elles n'ont pas d'intérêt spécifique pour notre sujet, si ce n'est pour l'histoire du vocabulaire relatif au temps et à ses divisions.

76. A cet égard, il n'est pas indifférent de signaler l'attestation, dans les Inscriptions I & II de l'Orkhon, d'un nom général du « temps », *öd*, avec, aussi, les sens d'« époque » et de « moment », dans 6 passages, dont 2 ont été mal compris par les éditeurs successifs :
(I Sud 1 : HI 22—23) : *täŋritäg täŋridä bolmïš türük bilgä kagan bu ödkä olurtïm*; et, dans le passage parallèle de l'Inscription II (Nord, 1 : ibid.) : *täŋritäg täŋridä bolmïš türük bilgä kagan b'ödkä olurtïm.* « (Moi,) le Sage Empereur Turc, semblable au Ciel et venu du Ciel, en ce moment-ci, c'est mon règne.» Il est étrange que les éditeurs, en dépit du parallélisme évident des deux textes, n'aient pas vu que, dans le second, *b'ödkä* est pour : *bu ödkä*, avec élision de *u* devant *ö*, et qu'ils aient voulu y voir un hapax « *böd* », « trône », lecture impossible, puisque le *b* est celui de la classe vocalique postérieure ! Les glossaires turcs anciens se sont ainsi enrichis d'un « mot fantôme » (qui n'est pas le seul . . .). Ce prétendu nom du « trône », imaginé en raison du sens premier de *olurtïm* « je me suis assis », n'a jamais existé. Les éditeurs savaient fort bien que le verbe *olur-* signifie aussi, symboliquement, « régner » (« être assis sur le peuple »), mais ils ont été gênés, ici, par sa forme au parfait, qu'ils ont prise pour un passé : « j'ai régné » ne donnant pas un sens satisfaisant, au moins pour l'Inscription I, érigée sous le règne et du vivant de *Bilgä kagan*, ils se sont rabattus sur le sens de :

« je me suis assis » (sur le trône). C'était méconnaître la valeur du Parfait turc, qui n'exprime pas nécessairement un passé, mais le résultat acquis (et souvent présent) d'un processus passé, comme le Parfait grec et latin en de nombreux cas. En réalité, *olurtïm*, accompagné de *bu ödkä* (ou : *b'ödkä*) « en ce moment-*ci* », ne peut, ici, que signifier : «(ayant été intronisé,) je règne ».

(I Est 21 & II Sud 18, passages parallèles : HI 38—39) : *ol ödkä kul kullïg* (II ajoute : *küŋ küŋlig*) *bolmïš ärti.* « En ce temps-là, les esclaves étaient devenus possesseurs d'esclaves (II : et les serves possédaient des serves).» Ce passage exalte la puissance et la prospérité de l'Empire Türk dans les bonnes années de *Kapgan kagan*, aux alentours de 700.

(I Est 40 : HI 46—47) : *alp är biziŋä tägmiš ärti. antag ödkä ökünip kõl teginig äz ärin ertürü ittïmız.* « Des hommes braves nous avaient attaqués ; en un tel moment, ayant bien réfléchi, nous envoyâmes à leur contact *Kõl tegin* avec quelques hommes.» Il s'agit d'un combat contre les *Kara Türgeš* en 710.

Dans les cinq attestations qui précèdent, le mot *öd* présente l'acception concrète de « moment », « époque », ou même, avec l'adjectif *antag* « tel », de « circonstances », sans atteindre au degré d'abstraction qui lui ferait désigner le « temps » physique comme concept.

Mais il y a, dans l'Inscription I (Nord 11 : HI 52—53), une petite phrase extrêmement importante pour l'histoire des conceptions religieuses et « philosophiques » des *Türk* évolués du VIII^e^ siècle, passée plus ou moins inaperçue, et traduite par les éditeurs successifs avec un contre-sens manifeste :

öd täŋri yasar. (dans le passage où *Bilgä kagan* se livre, à propos de la mort de son frère, à des réflexions sur la précarité de la vie humaine : *kiši ogli kop ölügli törümiš* « les humains sont tous mortels par nature »).

Les éditeurs ont compris : « Le Ciel *(täŋri*, Dieu-Ciel) règle le temps » (Thomsen, JB 113 : « Le ciel dispose du temps »). C'est méconnaître la rigidité de l'ordre des mots dans tout ce texte, où le sujet précède nécessairement le complément d'objet, lui-même précédant le verbe. Une telle interprétation ne serait légitime que pour : « *täŋri öd yasar* ».

En réalité, *täŋri* n'a pas seulement le sens de « ciel » et de « Dieu-Ciel » (le Grand-Dieu des Turcs et des Mongols), mais encore celui de « dieu, divinité » en général, largement attesté dans toute la littérature turque ancienne *(uygur)*, bouddhique, taoiste, manichéenne, ou chrétienne. Et le mot *täŋri*, en ce cas, suit immédiatement le nom spécifique de la divinité : *ay täŋri* « le Dieu-Lune » (HJ 176), *yõl täŋri* « le Dieu du Voyage » (HJ 73), *äzrua täŋri* « Brahma » (FA 259), *tïntura täŋri, yel täŋri, yaruk täŋri, suv*

täŋri, ōt täŋri « le Dieu-Zéphyr, le Dieu-Vent, le Dieu-Lumière, le Dieu-Eau, le Dieu-Feu » (FA 268) ; etc . . .

Ici, manifestement : *ōd täŋri* « le Dieu-Temps », peut-être hérité du *Zervân* iranien. Donc : *ōd täŋri yasar* « Le Dieu-Temps règle (tout)». C'est, par la voie détournée d'un concept religieux, un grand pas de fait vers l'idée abstraite de « temps ».

77. *Les dates complètes*

Nous avons établi, dans la première partie de ce Chapitre (cf. notamment, 9., 22. à 39., et surtout 30. à 34.), que *le calendrier des Inscriptions I & II de l'Orkhon correspond exactement au calendrier officiel chinois, dont il n'est qu'une traduction simplifiée*; le Cycle des Douze Animaux, emprunté à l'astrologie populaire chinoise, et qui correspond au Cycle Duodénaire abstrait des « *tche* », y remplace le système sexagésimal des classificateurs chinois, le Cycle Dénaire des « *kan* » étant négligé. Les mois lunaires conservent, en traduction turque, leur numérotation chinoise de 1 à 12, le quantième du mois étant affecté du même chiffre qu'en Chine, traduit par un nombre cardinal turc, tandis que le numéro du mois est exprimé en turc par un ordinal. L'année commence au Nouvel-An chinois, en janvier—février du calendrier romain.

Le seul inconvénient du système est qu'on ne peut savoir, sans contexte historique, à 12, 24, 36, etc. (multiples de 12) ans près, à quelle année chinoise correspond celle que le texte turc désigne simplement du nom de l'Animal qui en est le symbole astrologique.

Ce défaut, toutefois, est sans conséquence dès que l'on dispose par ailleurs de documents permettant de situer les événements à moins de 12 ans près. C'est précisément le cas pour les 5 dates complètes (3 + 2) conservées dans les Inscriptions I & II de l'Orkhon. Nous ne reviendrons pas sur les démonstrations faites à ce sujet (cf., notamment, 30., 31., & 36.), nous contentant de rappeler ici, avec leur traduction et leur interprétation en calendrier julien, les deux passages où ces dates sont contenues :

(I Nord-Est : HI 52—53) : *kōl tegin koń yïlka yetti yegirmikä učdï. tokkuzunč āy yetti ottuzka yog ärtürtimiz. barkïn bädizin bitig tāšïn bičin yïlka yettinč āy yetti ottuzka kop alkdïmïz.*

« *Kōl tegin* s'envola l'Année du Mouton, le 17. La 9e Lune, le 27, nous accomplîmes les funérailles. Son édifice, sa décoration, sa pierre d'inscription, nous les achevâmes entièrement l'Année du Singe, la 7e Lune, le 27.»

(II Sud 10 : HI 70—71) : *bunča kazganïp (kaŋïm kagan ï)t yïl ōnunč āy altï ottuzka učа bardï. lagzïn yïl bēšinč āy yetti ottuzka yog ärtürtim.* (Paroles du fils de Bilgä kagan).

« Après tous ces succès, mon père le Kagan, l'Année du Chien, la 10e Lune, le 26, s'envola et partit. L'Année du Porc, la 5e Lune, le 27, j'accomplis les funérailles.»

Les dates correspondantes du calendrier julien sont les suivantes :

Mort de Kŏl tegin: 27 février 731.
Ses funérailles: 1er novembre 731.
Achèvement du monument et de l'inscription: 21 août 732.
Mort de Bilgä kagan: 25 novembre 734.
Ses funérailles: 22 juin 735.

78. Ces dates appellent quelques remarques, en plus de celles précédemment faites pour les identifier.

Les funérailles des deux héros, et la date fixée pour l'achèvement du Monument I et de l'épitaphe de K.t. tombent toujours le *27* du mois lunaire (*yetti ottuzka*, 3 fois !). Il y a là, à notre avis, plus qu'une coïncidence. De telles dates ne sont pas laissées au hasard. Déjà, dans la notice chinoise sur les T'ou-kiue du VIe siècle traduite par Stanislas Julien et en partie reprise par Thomsen, il était dit que, pour la crémation du cheval et des affaires du défunt, ils choisissaient « un jour favorable » (JB 59—60), et que l'enterrement ultérieur avait lieu « à des époques particulières » (JB 60).

Nous sommes persuadé que ce choix systématique, pour des rites funéraires, du 27e jour de la Lune répond à des considérations astrologiques et cosmologiques bien précises, que nous pouvons tenter, sinon de connaître en détail, du moins de deviner à peu près.

Le 27e jour de la Lune est celui où, dans les conditions les plus courantes, le dernier quartier décroissant disparaît, prélude à la résurrection de l'astre quelques jours plus tard : symbole, peut-on penser, de la disparition du mort, prélude à sa résurrection dans l'au-delà.

De plus, 27 comporte, pour ses unités, le chiffre 7, qui présente un caractère sacré dans la plupart des civilisations de l'Eurasie, et qui, chez les T'ou-kiue, jouait un rôle éminent dans les rites funéraires, comme il ressort du texte chinois les concernant (VIe s.), traduit par Stanislas Julien et repris par Thomsen (JB 59) :

« Quand un homme est mort, on dépose son corps dans sa tente. . . . Ils en font sept fois le tour à cheval . . . Après avoir fait sept tours, ils s'arrêtent.»

Il serait superflu d'insister sur l'importance du chiffre 7, lié aux « sept planètes » (de notre semaine) dans le Proche-Orient ancien, l'antiquité

classique, et aussi, sans doute sous une influence mésopotamienne, dans le monde iranien, auquel les Turcs anciens ont beaucoup emprunté.

Quant aux conceptions chinoises, dont l'influence sur les T'ou-kiue du VIII[e] siècle est importante, elles comportent également des spéculations privilégiant ce même chiffre, puisque, selon elles, comme le signale Marcel Granet (AR 159), « les nombres *yang* atteignent leur perfection à 7 ».

Connaissant l'importance, dans les traditions chinoises, des théories astrologiques et de la magie arithmétique, étroitement connexes (AQ, AR, AU, passim), nous inclinons à penser que ce n'est pas non plus par hasard, si l'épitaphe chinoise de *Kŏl tegin* (cf. 26.), composée par l'Empereur *Hiuan Tsong* lui-même (BK 246), a été confiée à la « pierre éternelle », par les soins de la délégation officielle de la Cour de Chine présidée par le « Général *Tchang* », cousin du Fils du Ciel (cf. 24.), de telle façon que ce travail s'achevât précisément « le 7[e] mois, 7[e] jour » (de la 20[e] année *k'ai-yuan* 732) ; cf. 26.

79. Puisque nous avons de sérieuses raisons de supposer que les dates des rites funéraires en l'honneur du Prince et du Kagan des T'ou-kiue Orientaux ont été choisies selon des théories astrologiques, il n'est peut-être pas sans intérêt de constater que deux d'entre elles, outre leur rapport insistant avec le chiffre 7 et son dérivé 27, coïncident presque exactement avec deux situations astronomiques très remarquables : les funérailles de *Kŏl tegin (yog)*, le 1[er] novembre 731, tombent au plus près du *lever acronyque des Pléiades* (opposition avec le Soleil) qui, en raison de la précession des équinoxes, devait alors commencer le 28 octobre et n'être directement observable que quelques jours plus tard ; on verra dans notre Chapitre XI l'importance majeure de ce moment astral (le *Qāsïm* des Ottomans) chez les peuples turcs anciens et médiévaux ; d'autre part, les funérailles de *Bilgā kagan*, le 22 juin 735, ont eu lieu presque au *Solstice d'Eté*, dont la date exacte devait alors être le 20 juin. Il semble bien que la fixation de ces dates ait été le résultat des savantes spéculations astrologiques et arithmétiques où excellaient les Chinois, et qui devaient aussi jouir d'une grande faveur dans le milieu dirigeant des T'ou-kiue, dont les souverains avaient sans doute alors leurs astrologues attitrés, plus ou moins férus de science chinoise.

En même temps que le calendrier chinois, l'astrologie et la magie chinoises ont dû progressivement pénétrer chez les T'ou-kiue évolués. Nous ne prétendons pas pour autant qu'avant de subir l'influence culturelle chinoise les peuples turcophones n'avaient aucune astrologie propre, ce qui serait hautement invraisemblable. Mais leur astrologie, comme leur calendrier primitif et pour les mêmes raisons, devait être initialement assez simple et

empirique, ne pouvant comporter les éléments de prévision à longue échéance que des observations fixes, faites depuis de nombreux siècles, fournissaient aux Chinois sédentaires, dont les connaissances astronomiques étaient très poussées, et en tout cas supérieures à celles des nomades d'Asie Centrale.

Le texte même des Inscriptions I & II de l'Orkhon, qui comprend, pour chacune, une épitaphe officielle chinoise, et les relations des annalistes chinois (cf. BK 229—248), attestent clairement, pour les cérémonies funéraires en l'honneur de *Köl tegin* et de *Bilgä kagan*, une étroite coopération des deux Cours, chinoise et turque. Dans ces conditions, il est fort vraisemblable que les dates des funérailles et de l'établissement des inscriptions aient été concertées entre Chinois et T'ou-kiue, sous l'influence déterminante des astrologues de l'Empereur de Chine, suzerain, à cette époque, des Türk Orientaux.

80. Ces réflexions nous permettent peut-être (mais cela sous réserve) de préciser la date des inscriptions chinoise et turque du Monument II, à la mémoire de *Bilgä kagan*.

Nous avons vu (cf. 36.) que la ligne 23 de l'inscription chinoise, vers la fin du texte, porte la date de la « 23e année *k'ai-yuan* » (Année du Porc 735), qui doit être celle de son achèvement, et qui est aussi celle des funérailles du Kagan turc (5e Lune, le 27). Comme dans le Monument I, et pour les mêmes raisons de préséance, ce texte chinois, œuvre de l'Empereur *Hiuan Tsong* en personne, a dû être graphié avant le texte turc. Le précédent du Monument I nous indique aussi que les inscriptions n'ont dû être faites qu'après les funérailles.

Une première approximation nous permet de les situer entre le *yoq* du 22 juin 735 et la fin de l'Année du Porc en question (15 février 736).

Nous disposons en outre, sur la facette Sud-Ouest du Monument II (HI 72—73), du compte précis du temps mis par le scripteur turc, *Yōllïg tegin*, à écrire au pinceau *(biti-)* l'épitaphe turque de *Bilgä kagan : āy artukï tōrt kün olurïp bitidim.* « Je suis resté, pour l'écrire, 4 jours en plus d'une Lune.»

Ce compte doit signifier : une Lune entière, plus 4 jours (sinon, l'on aurait : « 33 » ou « 34 jours »). Si les 4 jours suivent la Lune entière, cela fait commencer le travail un Ier et le finir un 4, dates, apparemment, sans intérêt astrologique. Mais s'ils la précèdent, le travail aura débuté le 26 d'une Lune « cave » de 29 jours ; ou le *27* d'une Lune « pleine » de 30. La prédilection déjà constatée, en matière de rites funéraires, pour les chiffres « *7* » et surtout « *27* » est une présomption en faveur de cette dernière hypothèse.

Après la 5e Lune des funérailles, il n'y a que 4 Lunes de 30 jours dans le calendrier chinois de l'année en question : Lunes 7, 9, 11 et 11 intercalaire. Ce que l'on sait déjà de l'importance particulière du chiffre « 7 » inclinerait à croire au choix de la 7e Lune (24 juillet-22 août 735). De plus, si l'on suppose qu'il s'agit de la 9e Lune (21 septembre-20 octobre), le travail du scripteur turc, commencé le 27 (17 octobre) se serait terminé à la fin de la 10e Lune, le 18 novembre, ce qui est bien tard en saison pour la Mongolie Centrale et correspond déjà à des froids pénibles, que les nomades n'attendent pas pour migrer, de hautes régions comme celle de la vallée supérieure de l'Orkhon, vers les terres plus basses d'hivernage : à titre de comparaison, on constate qu'après les funérailles de *Kŏl tegin*, le Ier novembre 731, on a attendu la belle saison suivante (août 732) pour écrire son épitaphe.

A fortiori, les Lunes 11 et 11 intercalaire sont à écarter, car l'inscription turque eût alors été achevée, soit le 17 janvier, soit le 15 février 736, période de froids très rigoureux dans la région de l'Orkhon supérieur, où des travaux de ce genre sont plus que difficiles.

Les présomptions sont donc assez fortes pour que l'inscription chinoise du Monument II ait été achevée le 27 du 7e mois (date doublement favorable : cf. même date, exactement, pour l'achèvement de l'inscription turque du Monument I) de l'Année du Porc 715 (19 août 735 : même période de l'année que pour l'Inscription I). L'inscription turque aurait été commencée en ce même jour favorable, donc achevée, à la fin de la Lune suivante (8e), le 30, qui correspond au 20 septembre 735. Or, cette date est presque exactement celle de l'*Equinoxe d'Automne* (19 septembre, au VIIIe s.), moment astrologique important. Un tel concours de circonstances remarquables ne devait pas échapper aux astrologues sino-turcs, et nous sommes tenté de supposer qu'ils en ont profité.

Quoi qu'il en soit, les inscriptions chinoise et turque du Monument II de l'Orkhon ont dû être réalisées après le *yog* et dans la même année, entre juillet 735 et le début des froids précoces de la Haute Mongolie.

B) INSCRIPTIONS T'OU-KIUE OCCIDENTALES

INSCRIPTIONS DE TALAS

81. Nous sommes incomparablement plus pauvres en documents indigènes t'ou-kiue occidentaux, qu'en documents orientaux : les « Dix Tribus » (*On-ok* « 10 Flèches ») des T'ou-kiue occidentaux ne nous ont laissé que fort peu de textes épigraphiques, ou du moins il ne nous en est parvenu qu'un très petit nombre, ne comprenant aucun grand texte.

Fort heureusement, nous disposons, grâce au magistral travail de Chavannes (DM), d'abondantes informations chinoises sur ces T'ou-kiue qui nomadisaient à l'Ouest de l'actuelle Mongolie, au Turkestan et jusqu'en Sogdiane. Mais nous ne pouvons pas les prendre pour base de notre étude, puisque la chronologie qu'elles renferment est exclusivement chinoise, et qu'elles ne nous apprennent rien sur le comput turc.

Dans l'état actuel des découvertes et des publications, nous ne connaissons, en fait d'inscriptions t'ou-kiue occidentales, que 5 brèves inscriptions funéraires sur pierre et un fragment de texte gravé sur un bâton, tous retrouvés dans la vallée de la rivière Talas, en Kirghisie Soviétique.

Le bâton, incisé de caractères nettement archaïques, trouvé à 5 mètres de profondeur en 1932 lors d'un sondage géologique dans la région d'*Ačïk-taš* (HK 207—214), est très détérioré, à peine déchiffré, mais ne paraît en tout cas porter aucune espèce d'indication chronologique. Il pourrait être du VII^e^ siècle, et serait alors le plus ancien vestige écrit de la langue turque.

Quant aux 5 inscriptions funéraires, trouvées sur des pierres restées en surface, en 1886 et 1888, à *Ayïrtam-oy*, 8 km à l'Est du village d'Akčï, aux environs de l'ancienne ville de *Talas*, devenue *Evliya-Ata*, puis *Frunzé* (HJ 131—141), seule la seconde (Talas II : HJ 134—135) renferme une date, que nous essaierons d'interpréter. Les 4 autres ne comportent aucun élément de chronologie et sont d'un style très semblable à celui des inscriptions du Haut-Iénisséï les moins évoluées : elles n'ont guère qu'une vingtaine de mots et se bornent à mentionner le défunt, ses proches, et les pleureurs rituels.

82. L'*Inscription II de Talas*, notre unique document exploitable, est très voisine des 4 autres par son style rudimentaire et son alphabet archaïsant. Elle est seulement un peu plus longue (une cinquantaine de mots) et elle contient, en termes plutôt sibyllins, une référence au Cycle des Douze Animaux. Voici comment nous en lisons les deux premières lignes, les seules intéressantes pour notre étude :

(1) *(o)ttuz oglan a! sagdïčlar a! pičin a! yettigirmi a!*
(2) *ātïm kara čor a! yagïtï : kara yazïmïz. . . .*
«(1) Trente enfants ! Parèdres ! Le Singe ! Le Dix-Sept !
(2) Thrène de *Kara čor* — c'est mon titre ! C'était notre mauvais sort. . . .»

Nous devons justifier notre interprétation, qui diffère beaucoup de celles (en désaccord entre elles) des divers turcologues qui se sont attaqués à ce texte réputé obscur (HJ 134 et notes pp. 138—139).

Notons d'abord que les *a!* exclamatifs, que nous avons traduits par un simple point d'exclamation, dont ils sont l'équivalent linguistique, sont bien connus, avec un emploi identique, dans les Inscriptions du Haut-Iénis-

séï (cf., par ex., IE). Ils contribuent à donner au texte un ton haché d'exclamations douloureuses, assez primitif. Nous lisons un de ces « *a!* », qu'on attend d'ailleurs là, après *sagdïčlar*, parce que le « *ï* » (lettre de forme très voisine) qu'on a pensé y voir ne convient, ni au sens, ni au style (rythmé d'exclamations dans la I^e^ ligne). Le relevé à la plume qui a été fait de cette inscription, et qui est seul publié, n'est pas exempt de menues erreurs.

Mais ce procédé exclamatif prend fin au milieu de la 2^e^ ligne, avec *ātïm kara čor a!*, et le *a* qu'on a voulu interpréter comme une exclamation avant le mot *yazïmïz* n'est que la voyelle finale de *kara*, mot attesté deux fois dans la ligne (intention poétique). La lecture et l'interprétation désespérées qu'on a imaginées : *yagïtï kar a yazïmïz* « il a neigé sur mon campement d'été ! » sont insoutenables : 1) parce que « il a neigé » se dirait *kar yagtï* (verbe *yag-*), et non « *yagïtï* » (les 2 *i* sont écrits) ; 2) parce que *yazïmïz*, à cette date, ne pourrait signifier que « notre printemps », et non « mon campement d'été » ; 3) parce que le nom du campement *sur lequel* il aurait neigé ne peut être ainsi construit au cas absolu et sans postposition ; 4) parce que l'ordre des mots et la place de « *a!* » seraient tout à fait aberrants, même pour un texte aussi haché.

Les hypothèses curieuses émises sur le sens de *yagïtï* proviennent de ce qu'on n'y a pas reconnu la forme yodisée (avec *y-* initial) d'un mot turc bien à sa place dans un texte funéraire : *agït* (cf. osmanlï, idem) « thrène, déploration funèbre ». Cf. les doublets : osm. *aġač*/čagatay *yaġač* (özbek *aġas* & *yaġas*) « arbre » ; turc ancien *amrak*/*yamrak* « cher, aimé », etc . . .

Après *yagït* « thrène », suivi du suffixe possessif *-ï* se rapportant à *kara čor*, on a méconnu l'expression *kara yazï*, mot-à-mot « inscription noire », pour « mauvais sort », « destin inexorable » (= « mort »), encore bien vivante en turc d'Anatolie.

Les « trente enfants » à qui le défunt est censé s'adresser doivent être, plutôt que les siens propres, 30 garçons qui devaient participer aux lamentations funèbres (cf. expression identique dans Talas IV : HJ 136, également épitaphe d'un *čor*, chef important). Les *sagdïč* sont, étymologiquement, ceux « qui se tiennent à la droite *(sag)* » de quelqu'un durant une cérémonie (ici, les rites funéraires) ; ce sont peut-être les mêmes que les « 30 garçons », qui accompagnaient le mort à ses funérailles ; le mot est encore vivant en Anatolie, pour une cérémonie plus gaie : osmanlï *saġdïč* « paranymphe », qui se tient à la droite de l'un ou l'autre des époux lors des noces.

Le texte évoque ensuite, très laconiquement, dans un style toujours exclamatif et pathétique, ce qui, pensons-nous, est la date fatale (cf. *kara yazïmïz*), celle de la mort du *Kara čor : pičin a! yettigirmi a!* « Ah, le Singe ! Ah, le Dix-Sept ! » Il doit s'agir de l'*Année du Singe* et du *17^e^ jour*. Comme

la Lune n'est pas mentionnée, il faut comprendre, comme dans l'Inscription I de l'Orkhon (cf. plus haut, 30.), où la même situation, par hasard, se présente, le *17e jour de l'Année du Singe*. Nous retrouvons, en termes encore plus brefs, l'usage, sans doute commun aux T'ou-kiue, tant Occidentaux qu'Orientaux, de faire l'économie, pour une date de la « Ie Lune », de la mention de ce premier mois, le « Ne jour de la Ie Lune » étant aussi bien le « Ne de l'année ».

83. Le mot *pičin* « singe » est fort intéressant, car il est phonétiquement différent du mot t'ou-kiue oriental *bičin* « id.» (cf. plus haut, 30.), mais identique à la forme attestée dans l'Inscription (d'époque *uygur*) de Khoytu-Tamïr X (cf. Chapitre IV, 6.), que nous croyons pouvoir dater de 756, et aux formes turques occidentales modernes (osmanlï, azéri) du nom de l'Année du Singe dans les survivances du Calendrier des Douze Animaux ; cf. aussi osmanlï *pičin* « petit singe » et *pič* « bâtard ».

Remarquable est aussi la contraction *yettigirmi* « 17 » de *yetti yegirmi*. Il faut certainement, comme l'ont fait les éditeurs (HJ 134), lire *y* antérieur, avec boucle fermée, au début de ce mot, et non *l* antérieur (semblable à notre Y), qui ne donnerait aucun sens. De telles contractions sont courantes en turc occidental : cf. osm. *bïldïr* « l'an dernier », « il y a un an », de: *bir yïl-dïr*, etc . . .

Ainsi, notre inscription, par rapport à celles de Mongolie laissées par le groupe oriental des T'ou-kiue, n'est pas seulement occidentale par son site, mais aussi par sa langue et son vocabulaire (*yazï* « écriture », de *yaz-* « écrire », face au turc oriental *biti-* « id.», proprement « écrire au pinceau », dérivé de *bit*, emprunt au nom chinois du « pinceau à écrire » ; *yagït* = turc d'Anatolie *aǧït* et *saǧdïč* encore vivant en Anatolie, non attestés en t'ou-kiue oriental; *kara yazï* « destinée fatale », également vivant en Anatolie, au lieu du *türk* épigraphique de même sens *kärgäk*, proprement « nécessité »). Nous pouvons déjà constater, entre Türk de l'Est et de l'Ouest, une différenciation dialectale. Elle n'avait pas échappé aux sagaces historiographes chinois, qui écrivaient, au début du VIIe siècle (DM 21 & 47), à propos des T'ou-Kiue Occidentaux opposés aux T'ou-Kiue tout court (ceux de Mongolie) :

« Leurs mœurs sont en général les mêmes que celles des T'ou-kiue, mais leur parler est un peu différent.»

84. Il n'est pas facile, à première vue, de dater les Inscriptions de Talas. La mention d'une Année du Singe qui revient tous les 12 ans ne nous éclaire pas, si ce n'est pour témoigner d'un emploi du Cycle des Douze Animaux dont les plus anciennes attestations épigraphiques (en Mongolie) sont du

VIII[e] siècle. Les données paléographiques, faute de points de comparaison dans la même zone géographique, sont difficiles à interpréter. L'aspect contourné des lignes est « primitif », et la forme de plusieurs caractères est archaïque : *m* circulaire, avec ou sans rayons extérieurs, est proche de certains archétypes arsacides (cf. DX, tableau final hors-texte) ; *g* postérieur semble également avoir une forme ancienne. Mais d'autres caractères sont d'un aspect plus évolué : *g* antérieur n'a que 2 barres latérales, contre 3 dans l'Inscription de l'Ongin de 720 (cf. 46.), et 2 dans les inscriptions de Mongolie ultérieures. Et la grande majorité des caractères est d'aspect très « classique » ; cf. la reproduction du relevé à la plume, HJ 134.

En définitive, les archaïsmes de cet alphabet sont aussi limités en nombre que frappants. La proximité des pays « parthes », d'où provient, pour l'essentiel, le système graphique turc ancien, a pu favoriser la conservation de quelques archétypes, dont la connaissance directe pouvait être maintenue par les monnaies. Mais des archaïsmes isolés et un primitivisme de facture ne prouvent rien quant à l'antiquité réelle des inscriptions, comme nous l'avons bien vu à propos de celles du Haut-Iénisséï, dont celles de Talas sont à bien des égards très voisines, tant par leur contenu que par leur forme

Du point de vue linguistique, en tout cas, certains faits, comme l'assourdissement de l'initiale dans *pičin* (alors que le turc ancien n'a pas primitivement de *p-* initial, mais seulement *b-*: Orkhon et uygur *bičin*), et, plus clairement encore, la contraction de *yetti yegirmi* en *yettigirmi*, sont des phénomènes nettement postérieurs à la fixation de la langue littéraire orientale, commune aux T'ou-kiue de Mongolie et aux turcophones, Kirghiz et autres, du Haut-Iénisséï, qui apparaît formée au début du VIII[e] siècle, après une élaboration qui n'a dû se préciser qu'avec la création du premier grand Empire Türk, à partir du milieu du VI[e] siècle.

Il y a environ 2 500 km à vol d'oiseau entre les Inscriptions de Talas et les épitaphes t'ou-kiue « classiques » de Mongolie. Cette distance, à elle seule, explique quelques particularités graphiques locales, conservatrices, et, en même temps, les innovations linguistiques que l'on constate.

Ces dernières paraissent exclure la possibilité d'une date vraiment ancienne, telle que le VI[e] siècle, période de l'unité politique éphémère des T'ou-kiue de l'Est et de l'Ouest. C'est, au plus tôt, à partir du VII[e] siècle, et de préférence à partir des débuts du VIII[e] (en raison, notamment, de l'usage du Cycle des Douze Animaux dans un monument funéraire), que les Inscriptions de Talas, dont celle de Talas II qui nous occupe, ont pu être faites.

85. Les considérations paléographiques et linguistiques ne peuvent fournir qu'un cadre très général à notre recherche quant à la date probable de ces

textes. En dernier ressort, c'est le contexte historique qui, seul, pourra nous apporter à cet égard des éclaircissements plus précis.

L'Inscription II de Talas nous donne, par chance, un point de repère très précieux en nous transmettant la titulature du défunt : *Kara čor.*

Pour le reste, nous ne trouvons d'informations, heureusement très suivies et détaillées, que dans l'historiographie chinoise, soigneusement recueillie et traduite, pour ce qui concerne les T'ou-kiue Occidentaux, par Edouard Chavannes (DM). Nous examinerons ce qu'elle nous apprend sur les T'ou-kiue de Talas et des environs à l'époque qui nous intéresse.

Les documents chinois réunis par Chavannes concourent à nous montrer que la région de *Talas* (*Ta-lo-se*: voir DM, index, sous ce mot, et carte hors-texte) était, aux VII[e] et VIII[e] siècles de notre ère, le territoire des Cinq Tribus (turques) *Nou-che-pi*, qui formaient, avec les Cinq Tribus (également turques) *Tou-lou* de Dzoungarie, situées plus à l'Est, la Confédération des Dix Tribus ou Dix Flèches (turc : *On-ok*) des T'ou-kiue Occidentaux, dirigée par le clan des *Türgeš*. Cf. l'admirable résumé de la question fait par Chavannes (DM 299—303).

Notre texte a donc toutes chances d'appartenir à l'épigraphie funéraire de l'une des « Cinq Tribus *Nou-che-pi* », dont les limites territoriales avec les *Tou-lou* de l'Est passaient aux environs de la ville actuelle de Tokmak, sur la rivière Tchou.

A partir du milieu du VII[e] siècle, les annales chinoises nous précisent l'organisation et la titulature des *Nou-che-pi*: alors que les chefs de chacune des 5 tribus des *Tou-lou* avaient le titre de *tch'ouo* = *čor*, ceux des 5 tribus *Nou-che-pi* portaient celui de « *se-kin* » (Chavannes) = *sseu-kin*, meilleure lecture : *k'i-kin* (Pelliot : BK 225 & sq.) = *irkin*. Cette dernière identification au turc *irkin*, seul titre connu pouvant correspondre à la transcription chinoise, est due à F. W. K. Müller et discutée par Pelliot (BK 226), qui hésite à son sujet. Cf. le résumé de la question fait par J. R. Hamilton (DN 98, n. 1). On sait par Kâšgarî (ND 67) qu'au XI[e] siècle les chefs *Karluk*, qui occupaient l'ancien territoire des *Nou-che-pi*, portaient encore le titre de *Kŏl irkin*, qui correspond parfaitement, dans l'hypothèse de F. W. K. Müller, à celui de « *k'iue se-kin* », relevé par Chavannes (DM 60), porté par le chef de la principale tribu *Nou-che-pi : irkin*, nous apprend Kâšgarî, étant un « amas d'eau » (turc *irk-* « amasser »), le *Kŏl irkin* « amas d'eau lacustre », était une sorte d'*irkin* supérieur. Les objections nuancées de Pelliot à Müller ne sont pas à retenir, l'absence, en chinois ancien, dans la première syllabe, d'une consonne finale pouvant noter le *-r* n'étant pas sans exemples, comme le signale Pelliot lui-même (BK 216, n., pour le nom des *Bayïrku*; DK 229 pour le turc *Bilgä*, « *l* » étant traité comme « *r* » par

les Chinois, qui ne distinguent pas les deux consonnes liquides), et la distinction faite par un texte chinois entre *k'i-kin* et *yi-kin* (ce dernier, certainement, = *irkin*) provenant, comme Pelliot lui-même l'estimait possible, d'une confusion du compilateur chinois prenant deux transcriptions différentes du même titre pour deux titres différents (BK 227). L'équivalence *(« se-kin »)* *k'i-kin* = *irkin*, que Pelliot, en conclusion, estimait « probable », est à notre avis certaine, non seulement à cause du témoignage de Kâšgarî, mais parce qu'aucun titre turc ancien connu ne correspond mieux à la valeur phonétique ancienne (DN 98, n. 1) de cette transcription chinoise.

86. Le titre de *čor* est en principe supérieur à celui d'*irkin*: dans la titulature des *Uygur* (DN 96—98), les *k'iu-liu-tch'ouo* = *kŏl čor* venaient avant les *k'i-kin* = *irkin*. Cela concorde avec la situation inférieure des *Nou-che-pi* par rapport aux *Tou-lou*: la tribu dominante des *Türgeš*, celle des Khans t'ou-kiue occidentaux, était une tribu *tou-lou* (DM 34 : la première mention du nom des *Türgeš*, en 651, apparaît dans le titre du 4e *čor* des *Tou-lou*).

Le *Kara čor* « Tchor Noir » de notre Inscription II de Talas vivait en territoire *nou-che-pi*, où le titre de *čor* n'était pas décerné à date ancienne, ce qui est pour nous une grande chance, puisque l'examen des sources chinoises nous permettra de rechercher à partir de quelle époque il a pu apparaître chez les Turcs de la région de Talas.

Chez les T'ou-kiue Occidentaux, l'infériorité du titre d'*irkin* par rapport à celui de *čor* se déduit, pour la date de 657 (DM 65, n.), du fait qu'un chef de 10 000 tentes des *Tch'ou-mou-kouen* (tribu *tou-lou)* était un *irkin*, alors que le chef principal de cette tribu était un *čor* (DM 60).

En 714 et 715, les chefs des tribus *tou-lou* étaient toujours des *čor* et ceux des tribus *nou-che-pi* des *irkin* (DM 283, n. 5).

En 716, après la mort de *Kapgan kagan*, un *čor* des *Türgeš*, *Sou-lou*, se proclama Kagan. Il maintint son pouvoir jusqu'en 738 sur la région de Talas et de Tokmak. Sauf dans les dernières années de son règne, où commencèrent de graves désordres, il fut le chef le plus puissant des Turcs Occidentaux ; il eut d'étroits rapports avec la Cour de Chine et avec celle de *Bilgä kagan*, dont il devint le gendre. Mais ce *Türgeš kagan* de l'Inscription II de l'Orkhon (Nord, 9 : HI 56—57) était un « usurpateur », ancien général du Khan *So-ko* cf. DM 44 et, dans le présent Chapitre, 72. i), en concurrence avec le *Kagan* « légitime », descendant d'*Istämi*, avec lequel il pactisa cependant en épousant sa fille, en 722.

Cette dualité de *kagan*, après 716, provoqua de grands changements dans la titulature, jusqu'alors assez stable, des Turcs Occidentaux, avec une

« inflation » des titres. On n' eut plus seulement les 5 *čor* des Tou-lou (avec leurs *irkin* subordonnés) et les 5 *irkin* des *Nou-che-pi*, mais, en outre, tous les dignitaires du nouvel Empire Türgeš de *Sou-lou (Türgeš kagan)*, qui comprenait la région de Talas qui nous intéresse. Les Chinois, très attentifs à la titulature, rapportent les distributions inouïes de hauts titres dont *Sou-lou* gratifia ses femmes et ses fils : 3 *Katun* et plusieurs *Yabgu!* (DM 83). D'après l'ordre d'un des récits chinois (DM 45—46), c'est à partir de 730 que se produisit ce gaspillage de titres (joint à des dépenses inconsidérées : DM 83).

L'apparition d'un *čor* dans la région de Talas, où les *Nou-che-pi* n'avaient naguère que des *irkin* comme plus hauts chefs, nous paraît liée à cette « inflation » des titres dans l'Empire de *Sou-lou* aux environs de 730.

87. Le titre de *Kara čor*, « Tchor Noir », de notre personnage doit être en relation avec le nom de la formation constituée par le groupe des « Tribus Noires » de l'Empire Türgeš, ces *Kara Türgeš* dont il est déjà question en 710 dans l'épigraphie turque (72. i). Dans les luttes intestines entre Turcs Occidentaux, qui commencèrent durant la seconde période du règne de *Sou-lou*, ces « Tribus Noires » constituaient le parti de *Sou-lou* et de sa famille, un autre parti, celui des « Tribus Jaunes », soutenant les descendants de l'ancien Khan *So-ko* (DM 83—86).

Notre *Kara čor* était vraisemblablement le chef d'une de ces « Tribus Noires » qui soutenaient *Sou-lou* et maintenaient son pouvoir dans la région de Talas.

De grands troubles et des combats entre « Noirs » et « Jaunes » marquèrent les dernières années du règne de *Sou-lou*, qui fut tué en 739. On ne trouve plus ensuite, dans les annales chinoises, qu'une mention de la présence des « Noirs » à Talas : vers la fin de 739, après la mort de *Sou-lou*, un « *kagan* des Tribus Noires » . . . « garda la ville de Talas » *(Ta-lo-se)*. Surpris dans la cité par les troupes chinoises, alliées à celles du roi de Fergana, il fut décapité, ainsi que son frère cadet (DM 84 & 294). Talas et sa région furent alors incorporés au Protectorat chinois d'Asie Centrale, jusqu'à la victoire arabe remportée près de la ville dans l'été de 751, qui marque le début de l'islamisation des Turcs. Ce n'étaient d'ailleurs plus les *Kara Türgeš*, mais les *Karluk*, qui occupaient alors la région de Talas. Ils contribuèrent au succès arabe en attaquant, de leur côté, les troupes chinoises, que renforçaient celles du roi de Fergana (DM 297—298).

Nous avons donc des raisons de croire que la présence d'un « Tchor Noir » à Talas ne peut guère être attendue qu'entre une date voisine de 730 et une autre de très peu postérieure à 739.

88. Or, notre *Kara čor* est mort au *17e jour d'une Année du Singe*, et il n'y en a qu'une dans une telle période : celle qui commença le 1er février 732 et se termina le 20 janvier 733 (20e année *k'ai-yuan*). Le décès serait donc à dater du 17 février 732. Compte tenu des délais funéraires, l'Inscription II de Talas serait sans doute de la seconde moitié de l'an 732. Elle se trouverait presque contemporaine de l'épitaphe de *Kŏl tegin* qui, selon le calendrier chinois, serait mort, jour pour jour, un an avant ce *Kara čor* (le 17e jour de l'Année du Mouton 731).

Ce n'est là, bien entendu, qu'une hypothèse, mais elle nous paraît cadrer assez bien avec les faits historiques, connus dans un grand détail, à cette époque et pour ces contrées, grâce aux annalistes chinois, très attentifs à tout ce qui pouvait se passer dans cette région de l'Asie, où la politique chinoise jouait traditionnellement un rôle des plus importants.

Elle n'est pas davantage en contradiction avec les données paléographiques et linguistiques de l'inscription turque, où, par ailleurs, l'emploi du Cycle des Douze Animaux est nettement en faveur, par comparaison avec les inscriptions t'ou-kiue orientales, d'une date qui ne serait pas antérieure aux premières décennies du VIIIe siècle (le plus ancien emploi daté de ce cycle dans l'épigraphie funéraire turque étant, en Mongolie, de 720, selon nous : Inscription de l'Ongin, cf. 47.).

89. Revenons, pour terminer, sur la formule de la 1re ligne : *pičin a! yettigirmi a!*, qui nous donne la date de décès du Tchor Noir.

C'est le seul exemple attesté d'une date du Cycle des Douze Animaux formulée, sur une pierre tombale, de façon exclamative et elliptique. Cette formulation particulière est certes conforme au caractère exclamatif de tout le début du texte, mais elle nous paraît aussi en relation affective avec l'idée du « mauvais sort » qu'évoquent ensuite les mots : *kara yazïmïz*, d'ailleurs répétés, avec exclamation, à la fin de la ligne 4 (HJ 134) : *kara yazïmïz a!*

Le « Singe » et le « Dix-Sept » apparaissent ainsi comme deux éléments essentiels du « mauvais sort » du Tchor Noir. Cet animal et ce nombre lui ont « porté malheur ». On reconnaît là, au passage, l'influence des croyances magico-astrologiques liées, chez les Turcs, à l'emploi de cette forme populaire du calendrier chinois qu'est le Cycle des Douze Animaux, au sujet desquels, reprenant des prédictions chinoises, les manuscrits *uygur* de Turfan (ML, passim) multiplieront les avertissements superstitieux.

Les inscriptions t'ou-kiue orientales de Mongolie, à la même époque, ne contiennent aucune allusion à des croyances de ce genre. Œuvres de Turcs appartenant à la plus haute aristocratie de l'Etat, elles n'utilisent le Cycle des Douze Animaux que comme un instrument scientifique de data-

tion. Bien sûr, nous l'avons vu, les spéculations astrologiques ne sont pas absentes de la fixation des dates liées aux rites funéraires. Mais elles portent sur des nombres et sur des faits astronomiques, et non pas sur les Animaux symboliques. Elles procèdent d'une astrologie d'Etat et de Cour, à l'instar de l'astrologie impériale chinoise, et non pas d'une astrologie populaire, comme celle dont nous trouvons l'écho dans l'épitaphe plutôt primitive du Tchor Noir de Talas.

CHAPITRE IV

LE CALENDRIER DES DOUZE ANIMAUX CHEZ LES *UYGUR* DE MONGOLIE

1. Les Ouïghours *(Uygur)* sont certainement le peuple turc ancien qui nous a laissé les documents indigènes les plus nombreux et les plus intéressants concernant la chronologie et le calendrier. C'est aussi celui chez qui nous saisissons le mieux, grâce à des textes variés, les rapports étroits qui existaient entre le calendrier et les croyances astrologiques.

Bien que ces croyances, qui mériteraient une étude particulière, ne soient pas au centre de notre sujet, elles ont avec le comput des liens si directs, que nous ne saurions ici les passer sous silence. Nous en traiterons donc, non pas in extenso, ce qui nous entraînerait trop loin, mais dans leurs relations avec le calendrier, qui sont évidentes.

On sait que deux périodes fort distinctes se partagent l'histoire du peuple et de la civilisation *uygur*. De 744, date de leur triomphe sur les *Türk* (T'ou-kiue), à 840, date de leur dispersion par les *Kïrkïz* (Kirghiz) du Haut-Iénisséï, les *Uygur* furent à la tête d'un grand Empire nomade, successeur de celui des T'ou-kiue Orientaux, qui comprenait toute la Mongolie, et leur classe dirigeante vécut en relations étroites et constantes avec la Chine des *T'ang*.

Après 840, chassés de Mongolie, ils se replièrent sur les oasis du Turkestan Oriental, ou dans la région de *Kan-tcheou*. Ils y devinrent progressivement des agriculteurs sédentaires et fondèrent des royaumes relativement stables, en symbiose avec des populations indo-européennes et d'importantes minorités chinoises, se convertissant au manichéisme et au bouddhisme, s'imprégnant de civilisation sino-indienne, et atteignant un niveau de culture élevé, très supérieur en tout cas à celui des peuples nomades de la steppe.

Les *Uygur* de *Khočo*, en particulier, jouèrent un rôle important jusqu'en pleine époque mongole, formant un Etat vassal des Gengiskhanides et fécondant la vie intellectuelle des Mongols, qui leur doivent leur écriture et recrutèrent chez eux beaucoup de fonctionnaires. Vers 1260, ils passèrent en fait, de la suzeraineté des Mongols de Chine, sous celle des Mongols du Khanat de Tchaghataï, sans pour autant renoncer à maintenir un principe d'allégeance avec la Cour de Pékin.

Jusque vers 1400, l'« Ouïghouristan » fut, dans l'ensemble, réfractaire à l'Islam, et eut sa culture propre, sorte de syncrétisme turco-chinois à prédominance bouddhique.

2. Les problèmes historiques et culturels qui se posent aux deux grandes périodes de la civilisation des *Uygur* étant bien différents, nous devrons, dans notre enquête sur le comput et les calendriers, distinguer entre elles de façon très nette. Nous ne traiterons, dans le présent chapitre, que de la période des *Uygur* de Mongolie, *entre 744 et 840*.

Successeurs des *T'ou-kiue* qui les avaient à plusieurs reprises dominés, liés de près à la Chine des *T'ang*, dont ils reconnaissaient la suzeraineté, les *Uygur*, maîtres de la Mongolie, ne pouvaient que persister dans l'usage du calendrier chinois, sous la forme « turquifiée » du Cycle des Douze Animaux. Leurs modes de comput et de datation se révèlent, dans les quelques textes épigraphiques, en caractères « de l'Orkhon », qu'ils ont laissés en Mongolie Centrale et Septentrionale, comme presque identiques à ceux des T'ou-kiue Orientaux, et ce dans leur expression linguistique elle-même, puisque le turc épigraphique des *Uygur*, comme plus tard leur langue littéraire manuscrite (*türk tili*, ou *türk uygur tili* : FA 259), continue de façon quasiment immuable la langue *türk* « classique » des Inscriptions t'ou-kiue de l'Orkhon, avec une autre écriture.

Si nous faisons abstraction de textes qui, ne contenant pas de chronologie (ou n'en attestant plus, par suite de destructions), sont sans intérêt direct pour notre recherche, il ne nous reste, en l'état actuel des découvertes, que deux groupes de documents utilisables pour l'histoire du calendrier chez les *Uygur* de Mongolie, l'un et l'autre de la seconde moitié du VIII[e] siècle : l'ensemble des petites inscriptions votives de *Khoytu-Tamïr*, et la grande stèle funéraire d'un Kagan *uygur*.

1) INSCRIPTIONS DE KHOYTU-TAMÏR

3. Découvertes par Klementz en 1893, sur les rives du *Khoytu-Tamïr*, affluent de gauche (occidental) de l'Orkhon, elles consistent en petits textes propitiatoires en faveur de voyageurs, écrits au pinceau sur une paroi rocheuse, au flanc d'un imposant bloc de pierre, de 15 m de haut, isolé au milieu d'une passe de 1715 m d'altitude qui constitue une importante voie de communication à travers la Haute-Mongolie (cf. JI 62—76, photographie JI 66). Leur excellente encre de Chine noire, rehaussée par endroits de traits rouges (et verts ? : HJ 107), qui, eux, ont pâli, s'est admirablement bien conservée.

Ces inscriptions sont doublement originales, par leur facture (lettres peintes, et non gravées), et surtout par leur contenu, qui n'est pas funéraire. Leur première publication par Radloff, dès 1895 (HB 260 & sq.), avec une traduction hâtive, est bien vieillie et entièrement à reprendre. Elle se fonde sur les copies de Klementz, très consciencieuses et où les inévitables erreurs nous semblent minimes. Ces copies ont été bien reproduites, mais avec une interprétation encore très défectueuse, qui reste dans l'ensemble celle de Radloff, par H.N. Orkun (HJ 107—117). Elles ont servi de base à l'étude détaillée de ces textes (non publiée) que nous avons faite dans nos conférences de 1956—1957 à l'Ecole Pratique des Hautes-Etudes, et dont nous reprendrons ici les résultats. En 1958, Pentti Aalto (JI 62—76) a opportunément publié, avec d'excellentes photographies, les relevés originaux faits en 1909 par le géographe et archéologue J.G. Granö. Ils concordent généralement avec ceux de Klementz, qu'ils permettent de contrôler et de préciser, et auxquels ils apportent de précieux compléments : ainsi, le premier texte relevé par Granö, A 1 (JI 67 & 76), avait échappé à Klementz. Mais Granö n'a vu les inscriptions que 16 ans après Klementz, et celles-ci, en raison sans doute du lavage de la pierre, indispensable à toute lecture, effectué par ce dernier, avaient dû se dégrader passablement dans ce laps de temps. Aussi les copies de Granö, quoique plus étendues en certains endroits, sont-elles généralement, pour le détail des passages relevés à la fois par les deux savants, beaucoup moins satisfaisantes que celles de Klementz, qui restent notre meilleur document.

4. Bien qu'indépendantes les unes des autres, les courtes inscriptions de Khoytu-Tamïr, qui étaient peut-être au nombre d'une trentaine (en additionnant les relevés de Klementz et de Granö), et qui nous paraissent être de deux mains différentes (une grande écriture et une graphie beaucoup plus fine), forment, tant par leur langue, leur style, leurs particularités graphiques et leur destination, que par les matériaux employés pour les réaliser, un ensemble cohérent, qui doit se grouper dans un nombre limité d'années consécutives.

Elles sont liées à un rite de passage et destinées à la protection magique des voyageurs qui empruntent la vallée du Khoytu-Tamïr pour aller d'Est en Ouest ou inversement. Au cours des siècles s'y sont ajoutés des graffiti en chinois, mongol, tibétain, avec, même, des lettres sanskrites (JI 62—63), qui n'ont pas été publiés.

Du point de vue paléographique, les caractères des inscriptions turques de Khoytu-Tamïr présentent les formes « classiques » des Inscriptions de l'Orkhon

I & II (de 732 & 735), sans aucun des archaïsmes qui subsistaient encore dans l'Inscription de l'Ongïn (720 selon nous); cf. Chapitre III, 46. à 52. Elles sont donc presque sûrement postérieures à 720. Mais, bien qu'écrites au pinceau, elles n'ont pas encore les formes cursives qui apparaîtront au X^e siècle dans le manuscrit « runiforme » d'*Ïrk Bitig*; cf. Chapitre V, 2. & sq.; FA 11—15; DY 74, colonne 3 (b). Le seul examen paléographique permet donc, en une première approximation, de les situer entre 720 environ et la fin du X^e siècle.

Du point de vue linguistique, les inscriptions de Khoytu-Tamïr présentent, par rapport aux inscriptions t'ou-kiue de Mongolie, dont la dernière (Orkhon II), est de 735, des innovations caractéristiques: palatalisation de *ïnanču* « homme de confiance » (titre; Orkhon I, Nord 13 & Ouest 2: HI 52—54) en *ïnänčü* (HJ 108 & 112); métathèse de *tabgač* (Orkhon I & II, passim) en *tabčag* « Chine » (HJ 115); hésitations phonétiques et graphiques: *tokkïzïnč* (HJ 109), *toguzïnč* (HJ 111, avec *ü* au lieu de *u*, « faute d'orthographe » !), *toksunč* (HJ 115) « neuvième », Orkhon I *tokkuzunč* (Nord-Est: HI 52—53); etc... De nombreuses « fautes d'orthographe »: voyelles arrondies de la première syllabe non graphiées, confusions entre consonnes antérieures et postérieures, témoignent, par rapport aux inscriptions « classiques » de Mongolie, d'une certaine dégradation de la tradition. Tous ces indices sont en faveur d'une date postérieure aux Inscriptions de l'Orkhon I & II, donc à 735.

5. C'est surtout le contexte historique qui, à partir de cette date, terminus a quo, nous éclairera de façon décisive pour fixer la chronologie de ces textes. En effet, ces formules propitiatoires écrites sur le roc, sans doute contre rétribution, par des « clercs » installés là, au moins provisoirement, sont, à trois reprises (HJ 108, 109, 112), en faveur de voyageurs qui vont à *Beš-Balïk (Pei-t'ing*: cf. Chapitre III, 72. e, k, p), ou qui en viennent. Or, on sait que *Pei-t'ing* a été bloqué, à partir de 760, par une invasion tibétaine (DM 114, n.), pour de longues années. D'autre part, deux des inscriptions sont destinées à assurer un heureux voyage (peut-être dans les sens aller et retour) à un important détachement militaire de *Türgeš*: (H J 110:) *yüz alp Türgeš el* «(des gens de) l'Etat *Türgeš*, cent braves guerriers »; (HJ 111): *türgeš sü* « les militaires *türgeš* ». Et l'on sait (DM 85) que le pouvoir des *Türgeš*, groupe dominant des T'ou-kiue Occidentaux, a subi une dissolution définitive aux environs immédiats de 760: la dernière ambassade *türgeš* est parvenue en Chine en 758—759. Le contingent de cent hommes dont il est question représente un effectif normal pour le convoi militaire d'une ambassade, ce qui doit être le cas: rien dans les inscriptions en leur honneur n'indique une expédition guerrière, et leur présence à la passe de Khoytu-Tamïr, bien loin de leur habitat, ne peut mieux s'expliquer que de cette façon. Enfin, l'absence complète, si près de l'Orkhon, centre officiel de l'Empire Uygur de Mongolie après 744, dans des textes de caractère magico-religieux, de toute allusion au manichéisme, devenu religion d'Etat des Uygur après 763, n'est pas en faveur d'une date postérieure.

6. Toutes ces raisons, paléographiques, philologiques et historiques, remarquablement convergentes, nous amènent à supposer avec une forte vraisemblance que l'ensemble épigraphique turc ancien de Khoytu-Tamïr se situe entre 735 et 760 ou, au plus, 763. Or, nos textes mentionnent, comme dates des ex-voto, une fois l'*Année du Serpent* (HJ 112 : *yïlan yïl*) et deux fois l'*Année du Singe* (HJ 109 & 115) : *bičin yïlka* & *pičin yïl* ; noter, dans cette dernière attestation, l'assourdissement de la consonne initiale, déjà constaté en *türk* occidental, en 732 selon notre hypothèse : Chapitre III, 88. : Talas II.

Les *Années du Serpent* comprises entre 735 et 763 (plus précisément, entre 730 et 764) sont celles de 741 et 753. Les *Années du Singe* comprises dans la même période (exactement, entre 733 et 767) sont celles de 744 et 756. Mais les années 741 à 744 incluse sont marquées par des troubles incessants dans la région de l'Orkhon, très voisine de celle de Khoytu-Tamïr : guerres intestines entre factions t'ou-kiue, puis combats acharnés entre T'ou-kiue, Basmïl, Karluk et Uygur (DH 162), préludant à l'établissement de l'Empire Uygur.

Les dates à retenir nous paraissent donc être celles de 753 et 756 : elles sont assez rapprochées pour confirmer l'aspect chronologiquement suivi de nos textes, assez distantes de 735 pour expliquer des différences linguistiques avec la langue épigraphique « classique » de l'Orkhon, et suivent la période des grands troubles de 741—744 à un intervalle très convenable pour expliquer une décadence sensible des traditions orthographiques du système « runiforme » : décadence passagère, puisque l'Inscription uygur de *Šine-usu* (fin 759, ou année 760 : cf. ci-après, 12. & sq.), et même l'Inscription kirghiz de *Sūǰi* (quelque temps après 840 : cf. Chapitre II, 13.), témoigneront d'une restauration de la langue et de la graphie « classiques » des stèles de l'Orkhon. Le site de Khoytu-Tamïr est trop proche de celui de l'Orkhon pour que les distorsions linguistiques, et surtout graphiques, constatées puissent s'expliquer par des différenciations dialectales : elles doivent, pensons-nous, être la conséquence d'une rupture temporaire de tradition, comme celle qui n'a pu manquer de se produire, entre 741 et 744, dans les bouleversements qui ont amené, en Mongolie, l'éviction des T'ou-kiue au profit des Uygur.

Si l'on accepte notre hypothèse, on pourra dater avec une grande précision, dans l'*Année du Serpent* 753 (8 février 753—27 janvier 754) et dans l'*Année du Singe* 756 (5 février 756—24 janvier 757), les trois textes de Khoytu-Tamïr qui portent des dates complètes dans le Calendrier des Douze Animaux.

7. *Texte VII de Radloff* (HJ 112 ; absent dans JI) :

Inscription votive au nom d'un personnage, connu par ailleurs, dans le Texte I de R. comme *Tarduš* (HJ 108 = JI 74 : G), et portant le titre de *in' öz inänčü*, à notre avis *ini ŏz inänčü*, avec élision (cf. *b' ödkä*, Chapitre III, 76.), « Frère Cadet Homme de Confiance Intime ». Le terme de *Tarduš* n'est pas à proprement parler un ethnique, mais un nom de grande division régionale correspondant à l'Ouest de l'Empire T'ou-kiue, et s'opposant à la division de l'Est, *Töliš* (JJ 24). La zone *Tarduš* englobait notamment *Bēš-Balïk* (cf. Chapitre III, 72. e). Notre texte devant se situer dans les débuts de l'Empire Uygur de Mongolie, il faut supposer que celui-ci n'avait pas (ou pas encore) aboli ce principe de répartition territoriale, hérité des T'ou-kiue.

Le personnage se rend (et peut-être retourne) à *Pei-t'ing* (ligne 2 : *Bēš-Balïkka*). Le texte mentionne d'abord l'année et le mois du voyage, comprenons : du départ de la passe de *Khoytu-Tamïr*:

yïlan yïl ōnunč āyk(a) « l'Année du Serpent, la 10e Lune » ; s'il s'agit bien, comme nous le pensons, de l'Année du Serpent 753, cette Lune va, selon le calendrier sino-turc, qui doit toujours continuer à suivre le calendrier chinois, l'Empire Uygur subissant fortement l'influence politique et culturelle de la Chine, du 31 octobre au 29 novembre 753.

Plus bas, dans la seconde moitié de la ligne 3, nous pensons que le jour de l'acte votif est précisé. Cette ligne (cf. le bon relevé de Klementz, HJ 112), après : *barïr-man (n* postérieur : harmonie vocalique !), « je vais » (à *Bēš-Balïk*), porte les lettres suivantes : *n* postérieur ; *y* antérieur ; *t* antérieur ; une lettre détériorée, faite principalement d'un trait vertical, et qui doit être *i*; *g* antérieur; *a/ä*; *l* antérieur ; *p*. La lecture proposée par Radloff et H.N. Orkun n'aboutit, dans la traduction, qu'à des points de suspension. Pour notre part, nous lisons :

an(ï) yettigä (i)lip (ce dernier mot, de *il-* « accrocher »).

Pour la ligne 4, nous lisons comme Radloff et H.N. Orkun, et nous aboutissons à une interprétation qui, compte tenu du caractère votif de l'inscription, dédiée sans doute au Génie du lieu, nous paraît satisfaisante :

(1) *yïlan yïl ōnunč āyk(a)*
(2) *in(i) ŏz inänčü bēš balïkka*
(3) *barïr-man. an(ï) yettigä (i)lip*
(4) *kut bolzun! alï bar!*

« L'Année du Serpent, à la dixième Lune, (moi,) *İni Ōz İnänčü*, je vais à *Bēš-Balïk*. Comme j'ai accroché ceci le 7 (du mois), que cela me porte bonheur ! Emporte-le ! »

Le caractère bénéfique, dans les dates, du chiffre 7 a déjà été signalé (chez les T'ou-kiue), au Chapitre III, 78. ; nous en avons ici une confirma-

tion. Dans sa seconde partie, le texte fait certainement allusion à un objet votif, offert au Génie, protecteur des voyageurs et qui réside dans l'impressionnant bloc rocheux isolé.

Le 7 de la Lune en question est le 6 *novembre* 753, date, pensons-nous, de l'inscription.

8. *Texte II de Radloff* (HJ 109 ; JI 72, E 3) :

Le relevé de Granö (JI) a, de toute évidence, été fait après que la pierre, lavée par Klementz 16 ans plus tôt (cf. ci-dessus, 3.), ait subi une importante dégradation : la fin des lignes est effacée, et, même pour les parties encore à peu près lisibles, les caractères devaient être assez brouillés pour que Granö se soit maintes fois trompé dans leur identification. Ce qu'il a cru pouvoir lire ne donne à peu près aucun sens, tandis que le relevé à la plume de Klementz (cf. HJ 109) permet une lecture satisfaisante. C'est donc, uniquement, d'après Klementz que nous avons étudié ce texte.

Nous n'avons à discuter ses notations que sur un petit nombre de points :

— Ligne 2 : après le *y* postérieur de *āy* « lune, mois », dans un passage qui est évidemment une date, on attend, avant le suffixe *-ka* (datif de temps) qui termine la ligne, juste avant un petit trait vertical qui n'est autre que l'inter-ponctuation, un nom de nombre de la classe vocalique postérieure (le suffixe *-ka* étant de cette classe), et de graphie courte (2 caractères) ; seuls *ōn* « 10 » et *altï* « 6 » (*lt* ne constituant qu'un caractère et *a* initial n'étant pas écrit) sont dans ce cas ; les vestiges des deux caractères relevés par Klementz sont, pour le premier, un petit trait oblique descendant, qui n'existe que dans *lt* (et non dans le *u/o* de *ōn*), et, pour le second, un grand trait vertical qui ne peut être le *n* postérieur arrondi de *ōn*, mais seulement, le petit trait oblique supérieur étant effacé, la haste verticale de *i/ī* final de *altī* ; donc : *lt* + *i* = *altï* « 6 ».

— Ligne 3 : rien à ajouter au relevé de Klementz ; le 5e caractère avant la fin, quoique brouillé, paraît bien correspondre à *y* antérieur ; l'intuition de Radloff, ajoutant un *k* postérieur, puis un *a*, supposés détruits, pour retrouver le datif *bēš balïkka* de *Bēš-Balïk*, n'était pas mauvaise ; mais l'alignement très régulier des trois premières lignes, qui se terminent toutes au même niveau, et le fait que Klementz n'a rien vu de ce genre, rendent cette addition des plus suspectes ; en réalité, il s'agit bien de *Beš-Balïk*, mais le *-k* postérieur final du mot est rejeté au début de la ligne suivante, et, en vertu de la tendance à la non-répétition du même signe, il sert aussi d'initiale au mot *kutlug* qui suit immédiatement ; point n'est besoin de supposer un *-ka* final, qui n'aurait pas sa place dans l'espace bien délimité de la ligne (cf. les deux précédentes), et qui serait un datif post-posé de façon très insolite au verbe *bardïmïz* dont il serait censé dépendre ; en réalité, *Beš-Balïk* est ici au cas absolu et se rapporte à ce qui suit.

— Ligne 4 : la dernière lettre brouillée, après *yü* . . . , doit être *z* : *yüz* « 100 » ; cf. texte III de Radloff (HJ 110).

— Ligne 5 : le premier mot, *sü*, est bien, comme Klementz l'a noté, écrit avec 2 *ü* consécutifs ; c'est sans doute une transposition, dans l'écriture épigraphique, de l'orthographe fréquente de ce mot en cursive uygur (cf. FA 335 b : *süü*) ; au milieu de la ligne, entre *l* antérieur et *k* antérieur, il y a un espace vide dans le relevé ; nous

pensons qu'il correspond à une lettre effacée par le temps, pour laquelle, en raison de la construction syntaxique de la phrase, que nous supposons parallèle à celle du texte VII (ci-dessus, 7.) : *(i)lip . . . bolzun*, nous proposons de restituer le *p* du gérondif ; soit : *(i)lip*; les lettres suivantes, *k* et *l* antérieurs, paraissant bien représenter, ce qui convient au sens, le radical verbal *käl-* « arriver », nous proposons de lire respectivement *g* antérieur et *l* antérieur les 2 caractères qui suivent et, la finale, bien conservée, étant *k* antérieur, de lire : *kälgülük*, en supposant que les voyelles arrondies *ü* n'ont pas été écrites, contrairement à l'orthographie classique, une telle entorse étant déjà certaine à la ligne 2 dans *tokkïzïnč*, dont le *o* n'est pas écrit.

— Ligne 6 : le dernier signe n'est pas à lire *nt* de *anta* (dont le *-a* final serait nécessairement écrit) ; c'est une simple fioriture de ponctuation forte en fin de phrase, qu'on retrouve dans le Texte I (HJ 108).

— Ligne 7 : il ne faut pas négliger le trait vertical final, qui est *s/š* antérieur.

Pour plus de clarté, nous récapitulerons les caractères de l'inscription, tels que nous les identifions sur le relevé de Klementz, ou tels que nous les suppléons s'ils sont effacés ou brouillés (ces derniers, entre parenthèses). Nous avons adopté la convention suivante : majuscules pour les caractères de la classe postérieure, minuscules pour ceux de la classe antérieure, italiques pour les neutres :

(1) b *i č i* n y *i* L K *a*
(2) T K *i z nč* Y *(lt) i* K *a* (:)
(3) B R D *m z* : *p* (y) b s B L
(4) K U T L U G L *p* y ü *(z)*
(5) s ü ü ; R *z* U l *(p)* k l (g) (l) k
(6) B U L *z* U N •
(7) K U T L G *i* r s

Nous lisons :

bičin yïlka t(o)kkïzïnč āy altïka, bardïmïz, pey bēš balï(k) kutlug alp yüz sü arïzu (i)lip, kälg(ü)l(ü)k bolzun! kutlug eriš!

« L' Année du Singe, la 9e Lune, le, 6 nous sommes partis (nous,) troupe de cent hommes de *Pey Bēš-Balïk*, chanceux et braves. Ayant purifié et accroché (un ex-voto), puissions-nous arriver ! Bon succès ! »

Le parfait *bardïmïz*, qui indique, non un passé proprement dit mais un résultat acquis (cf. Chapitre III, 76., *olurtïm* « c'est mon règne »), n'évoque pas un départ ancien, mais celui qui s'accomplit : « c'est notre départ » serait une traduction grammaticalement plus exacte. Le mot *pey*, avant *Bēš-Balïk*, n'est autre que le chinois *Pei*, premier élément du nom chinois de cette agglomération, *Pei-t'ing*. Le mot *arï-z-u* est le gérondif d'un factitif en *-z-* (FA 83) de *arï-* « être purifié », surtout employé au sens religieux. Pour *ilip*, voir ci-dessus, 7. Le mot *eriš* signifie littéralement "fait d' atteindre (son but)" de *er-*"atteindre".

Dans le cadre de notre hypothèse, la date, 6 de la 9e Lune de l'Année du Singe (756), correspond au *4 octobre 756*, qui doit être aussi le jour où l'inscription a été faite.

9. *Texte X de Radloff* (HJ 115, JI 68 et 76 : A 3) :

Le relevé de Granö (JI), pour les raisons exposées ci-dessus (3.), et sans doute aussi parce qu'il a été un peu hâtif, est en général bien moins exact que celui de Klementz, qui, décidément, nous sert de document de base (HJ 115); mais Granö a eu le mérite de lire, à notre avis correctement, quelques caractères omis ou non identifiés par Klementz, et sa contribution est ici bien utile.

Nous discuterons ci-après l'identification des signes qui ne ressortent pas du relevé de Klementz ou qui y sont difficiles à interpréter :

— Ligne 1 : entre *y* et *t* antérieurs, Granö a lu clairement un *i*, et, à la fin, après *r*, un *m*; ces deux lectures sont à retenir pour compléter celle de Klementz ; le caractère un peu détérioré après *nč* est bien *Y* postérieur.

— Ligne 2 : les caractères entre ... *ikä* et *tabčagka* sont clairement : *g* antérieur, *s* antérieur, *K* postérieur et ne doivent pas être négligés.

— Ligne 3 : au début, après *y* antérieur et *L* postérieur, le 3e caractère n'est pas *K* postérieur, comme on l'a supposé, mais bien, avec ses crochets, *n* antérieur ; pour la lettre effacée qui suit, nous suppléons *t*, sans doute *T* postérieur (il y a dans ces textes des mélanges de consonnes des deux classes, « fautes d'orthographe »), la suivante étant *a* comme l'a pensé Radloff ; après un petit espace vide et avant *Š*, *U*, *Y* postérieurs, la lettre qui ressemble à une flèche dirigée vers le haut, identique à la première de l'inscription, est une forme à fioriture de *p* aux deux endroits, et non pas le caractère « *KU/UK* », qui, dans ces textes, s'écrit comme une flèche courte à pointe dirigée *vers le bas* (cf. HJ 112, bas), ce qui est aussi la norme dans la cursive « runiforme » des manuscrits (cf. FA 12) ; après le premier signe « : » de ponctuation, vers le milieu de la ligne, ce n'est pas un seul *Y* postérieur qu'il y a, mais 2 consécutifs, bien relevés par Granö et parfaits pour le sens ; nous proposons, pour la lacune de 3 caractères qui suit *č*, vers la fin de la ligne, une restitution : *G* postérieur, *T* postérieur, et *a*: le mot qui commence par « *T B č* » ne peut guère être que *tabčag* « Chine », déjà attesté à la 2e ligne, et le suffixe doit être le(locatif-)ablatif *-ta*, en raison de la construction du verbe dont il dépend ; celui-ci, *töŋtim* « je suis retourné de ... », est presque immédiatement lisible sur le relevé de Klementz, si l'on admet seulement que la partie de droite du premier *t* antérieur est détériorée (fin de la lacune) ; la 3e lettre du mot, après *ü*, est bien *ŋ*, et non *l*; d'ailleurs, la lecture de Radloff ici : *öltim, ädgü anča,* « je suis mort, et c'est bien ainsi ! », aboutissait à un non-sens.

— Ligne 4 : le 4e caractère, *N* postérieur, fait double emploi avec le suivant, *nč*; c'est encore une « faute d'orthographe » de notre scribe, dans le mot, pourtant courant, *anča* « ainsi ».

Nous arrêtons à *anča*, d'ailleurs suivi d'un espace, l'examen détaillé de l'inscription, la partie qui intéresse directement notre sujet s'y terminant. Nous retiendrons donc l'identification suivante des caractères, translittérés selon la même convention que dans ci-dessus, 8. :

(1) *p i č* n Y L : y *i* t *(i?) nč* Y y *i* g r *m*

(2) *i* k *a* g s K T B *č* G K *a:* B R T G
(3) y L n (T) *a* T U K s *nč* Y *p* Š U Y K R *a* B Š G:
Y Y L T *m*: k ü *z* t *a* T B *č* (G T *a*) t ü *η* t *m*
(4) d g ü N *nč a* . . .

Nous lirons :

pičin yïl yettinč āy yegirmikä gä-sīka tabčagka bartïg. yïlïnta toksunč āy pe-šuy kara bašïg yāylatïm. kŭztä tabčagta tōηtim. ädgü anča.

— « L'Année du Singe, la 7e Lune, le 20, tu es parti pour le *Ho-si*, pour la Chine. — Dans cette même année, la 9e Lune, j'ai estivé à la source noire du *Pe-chouei*. Durant l'automne, je suis revenu de Chine. C'est bien, ainsi ! » . . .

Cette inscription votive, pour remercier le Génie du lieu (et former des souhaits dans la partie non traduite de la fin), est dialoguée, comme souvent celles du Haut-Iénisséï. Le texte s'adresse d'abord, à la 2e pers. du sg., au voyageur, qui répond ensuite en racontant brièvement son voyage, avec sa chronologie, et en se félicitant de son heureux cours.

Nous avons ici, méconnues par les éditions antérieures (comme le *pey* du texte VII), des transcriptions turques approximatives de termes géographiques chinois : *gä-sī* est, selon nous, la province du *Ho-si* « Ouest du Fleuve », à l'Ouest du Fleuve Jaune, *Hoang-ho* ; c'est bien là, à l'Ouest de la Mongolie, que coule la rivière *pe-šuy*, *Pe-chouei*, « Rivière Blanche » dont la source est « noire », ce qui mérite d'être signalé, et qui est un tributaire du *Hoang-ho*, situé à l'Ouest du premier grand coude de ce fleuve, près du 35e parallèle, entre 109e et 110e environ de Longitude Est.

La date à laquelle notre voyageur est parti (de la passe de *Khoytu-Tamïr*) pour le *Ho-si*, en Chine, le 20 de la 7e Lune de l'Année du Singe (756, selon notre hypothèse) doit correspondre au *20 août 756*. La « 9e Lune » de cette même année, où il a « estivé » *(yāy-la-tïm)* à la source du *Pe-chouei*, à environ 1 500 km à vol d'oiseau au Sud-Ouest de la passe de *Khoytu-Tamïr*, va *du 29 septembre au 27 octobre 756*.

Le terme *yāy-la-* « estiver », opposé, chez les pasteurs transhumants turcs, à *kīš-la-* « hiverner », pour désigner les deux principaux séjours de l'année, entre les deux migrations *(köč)* de printemps et d'automne, ne signifie pas que l'auteur du texte considère cette période postérieure au 29 septembre, donc à l'équinoxe d'automne, comme faisant partie de l'« été » *(yāy)* proprement dit : l'« estivage » des nomades turcs comprend la « belle saison » dans son ensemble, y compris le début de l'automne si le temps y reste assez beau, ce qui devait être le cas dans cette région du *Pe-chouei*, relativement méridionale.

Plus précise quant à la conception des saisons est la mention du texte selon laquelle le voyage de retour, du *Pe-chouei* à la passe de *Khoytu-Tamïr*,

s'est effectué « au cours de l'automne » *(küztä)*. L'écart entre la date de départ de *Khoytu-Tamïr* (20 août) et celle de son arrivée au *Pe-chouei* (vers le 29 septembre) est d'environ 40 jours, ce qui, pour environ 1500 km en ligne droite, représente une moyenne de 37,5 km à vol d'oiseau à franchir quotidiennement, soit environ 50 km de route, avec les inévitables détours. C'est là une bonne moyenne pour un cavalier, conforme d'ailleurs aux normes des voyages dans ces régions (en l'absence de tout incident) : *ädgü ančа!* « ainsi, c'est bien ! », constate à juste titre notre voyageur, qui est également satisfait de son voyage de retour. Celui-ci, commencé vers la fin d'octobre, par moins beau temps, n'a pas dû être moins long que l'aller, et n'a pas dû prendre moins de 40 à 50 jours : c'est donc vers le milieu de décembre 756 que s'est effectué le retour à Khoytu-Tamïr, dont il est précisé qu'il s'est fait « au cours de l'automne ».

Nous voyons ici clairement que, comme nous l'avons constaté pour les T'ou-kiue de Mongolie, les Turcs de la région de l'Orkhon et de Khoytu-Tamïr, à l'époque uygur, bien que se servant couramment du calendrier chinois, ce que montrent nos textes, ne comptaient pas les saisons « à la chinoise » (l'« hiver » chinois commençant en novembre), mais conformément aux traditions turques, qui donnent des saisons une définition proche de la nôtre.

10. Les Inscriptions de Khoytu-Tamïr, qui doivent suivre de vingt ans environ celles de l'Orkhon, utilisent, on le voit, les mêmes modes de datation : Année du Cycle des Douze Animaux, indication de la Lune par l'ordinal suivi du mot *āy*, et enfin notation du quantième du mois par le cardinal seul, au datif. Les mots *yïl* « année » et *āy* « lune » peuvent rester au cas absolu (texte X). Ils ne reçoivent le suffixe du datif de temps que si, pour des raisons stylistiques ou de rédaction, la date est donnée en deux fois : texte II, année +*-ka* à la première ligne, mois et jour +*-ka* à la ligne suivante ; texte VII, année + mois +*-ka* à la première ligne, puis, dans la phrase suivante, ligne 3, quantième du mois + *-gä*. Sinon, seul le dernier terme, conformément aux habitudes de la syntaxe turque, qui, aujourd'hui encore, évite la répétition de suffixes identiques quand aucune ambiguïté de sens n'est à craindre, porte la marque du datif, qui suffit à signaler que l'ensemble constitue une date.

Une des inscriptions relevées par Granö (JI 68, haut, entre A 2 et A 3 de la page 76, où elle ne figure pas dans les propositions de lecture de Pentti Aalto), tracée en assez grands caractères et visiblement incomplète dans ce qui nous en est transmis, nous fournit peut-être la première attestation turque de la façon particulière dont on exprimait, pour le quantième du

mois lunaire, la date des 10 premiers jours. Le hasard a fait qu'aucune des dates complètes qui nous ont été transmises par les inscriptions des T'ou-kiue (Chapitre III, 77. & 82.) ne portait sur l'un de ces jours. Or, c'est un fait constant dans la littérature uygur (FA 107) qu'ils sont, après le numéro (ordinal) du mois, exprimés par un nombre cardinal suivi du datif de *yaŋï* « nouveau, nouvelle (lune) » *üč yaŋïka* (FA 107) « le 3 de la Nouvelle Lune », pour « le 3 du mois lunaire ».

Il nous semble que la 2e ligne du relevé de Granö pour le fragment d'inscription en question : ... « Y l *i* K *a* », où la présence de *l* antérieur entre les deux postérieures *Y* et *K* (*i*/*ï* étant neutre) est insolite, doit être légèrement corrigée en remplaçant « *l* antérieur » par *ŋ* neutre, de tracé très voisin (confusion très fréquente dans les lectures !) :
... Y *ŋ i* K *a* = ... *yaŋïka*.

La première ligne elle-même était peut-être le début d'une date, si l'on admet, autre correction fréquemment indiquée dans les relevés d'inscriptions « runiformes », le corps principal des deux caractères étant le même, que le « *r* antérieur » doit être lu « l », On aurait alors : ... ? *n z* Y . l K *a* = *toŋuz yïlka* « dans l'Année du Porc » ; *l* antérieur dans *yïl* est une « faute d'orthographe » qui va de pair avec celle du texte II (HJ 109), où *yïl* est écrit avec *y* antérieur (la prononciation de *ï* et son affectation à une classe vocalique ont dû être hésitantes de très bonne heure, comme elles le sont encore). Dans le cadre de notre hypothèse, qui fixe à 735 et 760 les limites vraisemblables de cet ensemble d'inscriptions, cette Année du Porc serait celle de 747 ou de 759 ; c'est cette dernière date qui nous paraît le mieux convenir, car l'aspect du relevé incite à penser qu'elle a été écrite après le texte X (JI : A 3), de 756 selon nous : elle est écrite en biais, plus haut, sur une portion de roc moins accessible.

11. Quoi qu'il en soit de cette dernière hypothèse, que nous présentons sous toute réserve, le fragment en question étant vaiment trop mutilé et ne comportant pas de points de repère sûrs, nous pouvons retenir, de l'examen de ces Inscriptions de Khoytu-Tamïr, qu'elles marquent, par rapport à celles des T'ou-kiue de Mongolie entre 720 et 735, un progrès considérable dans l'usage courant du calendrier sino-turc des Douze Animaux : son emploi n'est plus réservé à la notation de dates extrêmement importantes, comme celles du décès, des funérailles, ou de l'épitaphe de personnages considérables de l'Empire, mais il est devenu assez familier pour être utilisé dans un « journal de voyage », ou pour dater des ex-voto.

En une vingtaine d'années, et sans doute à la faveur du renouveau des relations sino-turques sous l'Empire Uygur, après 744, le calendrier

sino-turc des Douze Animaux se répand dans l'usage privé, du moins dans les classes plus ou moins cultivées de la société.

De plus, il intervient normalement, comme le prouvent nos inscriptions votives, dans celles des opérations magico-religieuses qui sont du ressort des « clercs », des Turcs lettrés. Mais il garde essentiellement une fonction « objective » (pour la datation) dans les textes de Khoytu-Tamïr. Son potentiel astrologique n'y est pas encore exploité, semble-t-il. Tout au plus fait-on allusion dans un des textes (ci-dessus, 7.) au caractère bénéfique du 7 du mois, mais cette croyance appartient davantage aux spéculations sur les nombres (7 étant bénéfique en général) qu'à l'astrologie proprement dite.

La technique du calendrier reste la même que dans les Inscriptions de l'Orkhon et se borne à l'emploi de l'Année des Douze Animaux, de la Lune avec sa numérotation chinoise, et du quantième du mois, le tout sous une forme entièrement turquifiée dans son expression linguistique, quand bien même le modèle suivi est celui du calendrier chinois (dont les notations beaucoup plus complexes, avec le Cycle Sexagésimal, ne sont toujours pas adoptées).

2) INSCRIPTION DE ŠINE-USU

Deux inscriptions uygur un peu antérieures ont été découvertes en Mongolie septentrionale, l'une en 1957 *(Terxin-Tariyat)*, l'autre en 1976 *(Tes)*. Seule la première (circa 754) a été l'objet d'une publication fiable (KA'), la seconde (750—51) étant d'ailleurs fragmentaire. Elles datent du règne du Kagan dont celle de *Šine-usu*, beaucoup plus développée, est l'épitaphe, qui en reprend l'essentiel, et qui seule nous apporte une vue d'ensemble des pratiques calendériques officielles à cette époque. Nous nous limiterons à son étude.

12. Située en Mongolie septentrionale, près de la rivière *Moġoytu*, dans la région du lac de *Šine-usu* et du Mont *Örgötü*, elle fut découverte en 1909 par une mission finnoise et publiée par Ramstedt en 1913 (KA). L'édition de H.N. Orkun (HI 163—186) reproduit, pour l'essentiel, les résultats, fort honorables, du travail de Ramstedt, sur lequel nous nous fondons nous-même. Le monument est, malheureusement, très détérioré, ce qui entrave considérablement l'interprétation du texte.

C'est la stèle funéraire, gravée sur quatre faces, d'un Kagan *uygur* dont la titulature est :

täŋridä bolmïš el etmiš bilgä kagan « Sage Kagan venu du Ciel et Organisateur de l'Empire » (HI 164—165, haut), successeur immédiat du conquérant *uygur* de la Mongolie et mentionné aussi dans l'Inscription de Kara-Balgasun ; il est connu des Chinois sous le nom de *Mo-yen tch'ouo (Bayan Čor)* et a régné de 747 à 759, date de sa mort (DN 139 : 2.)

L'inscription est donc de *fin* 759 ou de 760. La partie finale, qui devait en donner la date, est illisible. Compte tenu des délais funéraires habituels, la date de *760* est de beaucoup la plus vraisemblable.

C'est un texte essentiellement historique. Une première partie (Nord 1 à 4), assez brève, rappelle les origines de la famille régnante *uygur*. Elle ne contient pas de dates, mais des indications de durée d'hégémonie qui paraissent bien être approximatives, en « chiffres arrondis » ; (HI 164—165 : Nord 3) :
anta kalmïšï bodun ōn uygur tokkuz oguz üzä yüz yïl olurup

« puis, ayant régné cent années sur ce qui restait de la nation, les Dix-*Uygur* et les Neuf-*Oguz*, . . . » (ensuite lacune) » ; les *Uygur* étaient divisés en 10 clans et constituaient l'une des 9 tribus *oguz*, tribu dirigeante, où le clan dominant était celui des *Yaglakar* (DN 1—3 & n.) ;
(plus loin, Nord 4) : . . . *ellig yïl olurmïš* « . . . régnèrent cinquante ans » (lacune avant); noter, dans les deux passages cités, le cas absolu en valeur adverbiale pour indiquer la durée (emploi normal).

13. Ensuite, le texte évoque avec assez de détail les événements auxquels participa le défunt (cela à partir de sa « 26e année »), d'abord sous le règne de son père, *Kŏl Bilgä kagan*, mort en 747, trois ans après sa conquête, sur les T'ou-kiue, de la Mongolie (DN 139, 1. ; « 947 » est une faute d'impression) ; puis, sous son propre règne (à partir de : Nord 12).

Fait très remarquable, cette description des événements contemporains du défunt *ne contient aucune date de calendrier pour tout ce qui se passe avant 743* (de Nord 4 au début de N. 9). Avant cette date, la seule indication chronologique de la partie lisible du texte est une combinaison des deux procédés turcs archaïques de datation bien connus, par périodes de règne et par années d'âge *(yäš)* du sujet ; (HI 164—165 : N 4) :
türük eliŋä altï ottuz yäšïma « sous la domination des *Türük* (T'ou-kiue), dans ma 26e année . . . » (ensuite lacune).

Avant 743, la chronologie ne ressort, en dehors de cet exemple, impossible à traduire en date si l'on ne connaît pas l'année de naissance du personnage (ce qui est notre cas), que du récit des faits historiques ; ainsi, N 9 (HI 166—167) :
ozmïš tegin kagan bolmïš « *Ozmïš tegin* devint Kagan » ; on sait, par les annales chinoises, que ce fut en 741 (DH 162).

Mais, à *partir du début de l'Année du Mouton 743* (30 janvier 743—19 janvier 744), c'est *un changement brusque et complet*: non seulement les années successives sont mentionnées selon le Cycle des Douze Animaux, mais encore les mois (parfois les saisons) et, le plus souvent, les jours eux-mêmes, avec une constance dans la précision que n'avaient certes pas encore atteinte les inscriptions t'ou-kiue de l'Orkhon I & II en 732 et 735.

Tout se passe comme si le clan impérial des *Uygur*, jusque-là réfractaire (comme *Tonyukuk*) au calendrier chinois et à sa vulgarisation turque, le Cycle des Douze Animaux, les avait brusquement adoptés au début de 743, les utilisant depuis lors, avec rigueur et continuité, pour noter les dates de tous les événements mémorables.

Or, cette année 743 n'est pas une année quelconque dans l'histoire des *Uygur*: on sait (DL 203) qu'en 742 les *Uygur*, les *Karluk*, et les *Basmïl*, profitant de la décadence des T'ou-kiue et des dissensions de leur clan impérial, se révoltèrent tous ensemble, tuèrent le Kagan *türk (Ozmïš)*, et que « sur ces entrefaites, les deux chefs des *Uygur* et des *Karluk* se nommèrent eux-mêmes *yabgu* de la gauche et de la droite, et envoyèrent des ambassadeurs à en informer l'Empereur » (de Chine).

14. Le sens politique de cette ambassade est très clair: les *Uygur* (et les *Karluk*), venant de secouer le joug des T'ou-kiue et décidés à constituer leur propre Etat, entendent d'abord s'assurer, par un acte d'allégeance directe, le soutien de la Cour de Chine. C'est pour cela, d'ailleurs, que les chefs ne se donnent que le titre de *yabgu*, mais non de *kagan* (qui, dans les circonstances politiques d'alors, doit, pour correspondre à un pouvoir réel et stable, être conféré par l'Empereur de Chine). Or, selon l'esprit de la civilisation chinoise, un des éléments d'une telle allégeance est *le respect du calendrier chinois*, nécessaire à l'harmonie du monde. D'ailleurs, en fait, l'usage d'un calendrier exact et bien défini d'avance, qui ne peut guère être, à cette époque et dans ces régions, que le calendrier impérial chinois, est quasiment indispensable à l'exercice d'un pouvoir d'Etat bien organisé.

Pour ces raisons, et compte tenu des différences frappantes observées, dans l'Inscription de *Šine-usu*, entre les périodes antérieure et postérieure au début de 743, nous croyons que le clan dirigeant des *Uygur* a délibérément décidé d'adopter l'usage régulier du calendrier (chinois), sous la forme turquifiée du Cycle des Douze Animaux, à dater de l'Année du Mouton *(koń yïl)* qui commençait le *30 janvier 743*.

C'est là, pour l'histoire du calendrier en Asie, un fait plus gros de conséquences que la « distribution » du calendrier chinois aux T'ou-kiue le 12 février 586 (cf. Chapitre III, 3.). En effet, les *Uygur* développeront à

l'extrême l'usage de ce calendrier sous la forme du Cycle animalier et l'enseigneront aux Mongols, dont ils seront les fonctionnaires privilégiés à partir de la conquête gengiskhanide. Et l'expansion inouïe de l'Empire mongol. avec ses diverses ramifications, au XIII[e] siècle et au suivant, diffusera le Calendrier des Douze Animaux dans presque toute l'Asie, du Japon à l'Anatolie, en passant par l'Indochine, l'Inde moghole, le Tibet, l'Asie Centrale, et l'Iran.

15. Voici comment apparaît (N 9 : HI 166—167) la première date *uygur* connue selon le Cycle des Douze Animaux :
koń yūlka yorīdīm. ekkinti sūŋūš (aŋ-il)ki ay altī yaŋīka . . . « **je me mis en route l'Année du Mouton ; (je livrai) un second combat le 6 de la Nouvelle Lune du premier mois** » (= **4** *février* **743**); **il y a ensuite une lacune.**

La restitution *(aŋ-il)ki* de Ramstedt s'impose : *aŋ-ilki* « le plus en avant » = = « le premier », bien attesté ensuite en *uygur* de Turfan (ML 23 : texte 14., 4) comme substitut de l'ordinal défectif de *bir* « un », est le seul ordinal (servant à désigner le mois) qui se termine par *-ki* (classe antérieure !), partie bien lisible du mot ; son synonyme *baštīnkī* (FA 104) devrait se terminer par *-kī*, classe postérieure, autre graphie, et, de plus, la lacune, avant *-ki* (2 caractères) convient parfaitement pour correspondre à *(a)ŋ-(i)l* (voyelles non écrites), mais non pas à *b(a)št(ī)n*, qui exige 4 caractères.

Trois remarques sont à faire, concernant les innovations de cette formule de date *uygur* par rapport à celles des dates figurant dans les Inscriptions *türk* (T'ou-kiue) de l'Orkhon:

1) Alors que, dans l'Inscription I de l'Orkhon (NE: HI 52—53), le « Premier Mois » n'est pas mentionné explicitement et n'a pas de nom propre, seul le « 17[e] jour » *de l'année* (ipso facto, du premier mois) étant désigné, on voit apparaître ici un nom spécifique du Premier Mois, *aŋ-ilki āy*, extension logique du principe de notation des Lunes successives par un ordinal turc.

2) Alors que, dans les Inscriptions de l'Orkhon I & II, des dates précises, selon le Cycle des Douze Animaux, ne sont données que pour des événements absolument capitaux et en rapport avec les rites funéraires: mort du héros, funérailles *(yog)* établissement de l'inscription *(bitig tāš)*, on commence ici à les voir employées pour des faits importants certes, mais relativement courants, tels que des combats. On peut attribuer cette extension d'emploi, en même temps qu'à une prise de conscience plus vive de la chronologie historique, à une influence de la tradition officielle chinoise, qui consigne les dates de tous les événements marquants: combats, ambassades, etc. . . .

3) Nous trouvons, dans cette inscription *uygur* de (759)/760, le premier exemple sûrement daté de l'emploi du mot *yaŋï* (au datif de temps, *-ka*), avec le sens de « Nouvelle (Lune) », pour le libellé d'une date située *dans les dix premiers jours de la Lune*. Nous avons vu (ci-dessus, 10.) qu'il y avait peut-être déjà une attestation de cet usage dans le texte d'une inscription de Khoytu-Tamïr connue seulement par un relevé de Granö (JI 68, haut) et que nous daterions volontiers de 759, ce qui contribuerait à fixer aux environs de 759—760 l'apparition de *yaŋïka* dans les textes turcs *(uygur)*. Ce n'est là qu'une extension, explicable par l'influence croissante de la culture chinoise, de la formulation chinoise classique des dates, qui désigne par le caractère *cho* « Nouvelle Lune », distinct de *yue* « lune, mois », le premier jour de la Lune. Les *Uygur* transmettront cette particularité de datation aux Mongols, à partir du XIII[e] siècle (mongol *šine* « nouveau » = *yaŋï*). Nous pouvons constater que cet usage n'était pas encore suivi dans le texte VII de Khoytu-Tamïr (ci-dessus, 7.) : *yettigä* « le 7 (du mois)», et non *yetti yaŋïka*, que nous croyons pouvoir dater de 753; ni dans le texte II du même ensemble (ci-dessus, 8.) : *tokkïzïnč āy altïka* « le 6 de la 9[e] Lune », et non . . . *altï yaŋïka*. On ne peut pas juger de l'usage, à cet égard, des T'ou-kiue du VIII[e] siècle, aucune des rares dates complètes qu'ils ont exprimées ne tombant dans les 10 premiers jours de la Lune, mais l'extrême simplicité de leurs notations, qui, on vient de le voir, négligent même la mention du « Premier Mois » , comme superflue, permet de supposer qu'ils faisaient l'économie de ce terme de *yaŋïka*, lui aussi superflu. L'ensemble des faits constatés nous incite à penser que cette innovation ne doit guère être antérieure à l'an 759.

16. Après l'Année du Mouton 743 (N 9 : HI 166—167) : *koń yïlka*, sont mentionnées successivement, par l'Inscription de Šine-usu, dans les parties restées lisibles de ce texte très endommagé : l'Année du Coq 745 (N 10 : HI 166—167) : *takïgu yïlka*; l'Année du Porc 747 (N 11 : id. ibid.) : *lagzïn yïlka* (dernière attestation datée de *lagzïn* pour « Porc » : on a peut-être déjà *toŋuz*, proprement « sanglier », dans une inscription de Khoytu-Tamïr, pour l'année 759 : ci-dessus, 10.) ; l'Année du Tigre 750 (Est 7 : HI 170—171) : *bars yïlka*; l'Année du Lièvre 751 (E 8 : id. ibid.) : *tabïšgan yïl*; l'Année du Mouton 755 (Ouest 2 : HI 180—181) : *koń yïlka*; l'Année du Coq 756 (Ouest 4 : id. ibid.); *takïgu yïlka*; le texte complet devait mentionner à peu près toutes les années du Cycle, de 743 à 759 ou 760.

Autant qu'on en puisse juger d'après les parties de la stèle les moins détériorées, les dates précises, avec mois et jour, devaient être données très fréquemment. Ainsi, pour une année dont le libellé est détruit, mais qui, en raison de ce qui suit immédiatement (Année du Tigre 750), doit être

l'Année du Bœuf 749, on n'a pas moins de 6 dates complètes, relatives à divers combats (HI 168—171) :

(E 1) *ekki yaŋïka kün toguru süŋüšdim* « le 2, au lever du jour, je combattis » ; l'indication du mois a disparu ; le moment de la journée lui-même est précisé.

(E 3) *tŏrtünč āy tokkuz yaŋïka süŋüšdim* « je me battis le 9 de la 4e Lune » = 30 avril 749.

(E 4) *bēšinč āy tokkuz ottuzka süŋüšdim* « je me battis le 29 de la 5e Lune » = 18 juin 749.

(E 5) *säkkizinč āy bir yaŋïka sü yorïyïn tedim* « le premier de la 8e Lune, je dis : je vais mettre l'armée en mouvement ! » = 16 septembre 749 ; notons au passage que les *Uygur* du milieu du VIIIe siècle ne suivent pas la coutume mentionnée par les notices chinoises chez les *Türk* du VIe s. (JB 59) : « Ils attendent que la lune soit dans son plein pour commencer leurs déprédations ».

(E 6) *säkkizinč āy ekki yaŋïka . . . süŋüšdim* « le 2 de la 8e Lune, je combattis . . . » = 17 septembre 749.

(E 6) *ol āy bēš yegirmikä . . . tatar birlä katï tokïdïm* « cette Lune-là (toujours la 8e), le 15, je me heurtai encore aux *Tatar* . . . » = 30 septembre 749.

On a aussi, pour cette même année, une septième date, où seul le mois est indiqué, sans doute parce que les faits ont duré plusieurs jours :

(E 3) *bēšinč āy udu kälti* « la 5e Lune, ils vinrent faire leur soumission ». = 21 mai — 19 juin 749.

17. Les indications chronologiques de la stèle de Šine-usu sont donc aussi denses et aussi précises que pourraient être celles d'un récit historique chinois de même époque (ou même d'une relation moderne). Quand, par exemple, ce qui est assez rare, la précision ne dépasse pas celle de la saison (E 8 : *ol yïl küzin ilgärü yorïdïm* « cette année-là, à l'automne, je m'avançai vers l'Est = automne 750), c'est apparemment parce que les faits ont duré plusieurs mois.

On trouve aussi, en dehors des dates proprement dites, des précisions de moment, telles que : (E 1) *kün . . . tün . . .* « le jour . . ., la nuit . . . », ou (E 1, ci-dessus) *kün toguru* « au lever du soleil ».

Des durées sont aussi exprimées, au cas absolu (adverbial) : (E 5) *ekki āy kütdim. kälmädi.* « j'attendis deux mois ; ils ne vinrent pas » (le contexte indique clairement qu'il s'agit des 6e et 7e Lunes de l'Année du Bœuf 749 = 19 juillet—15 septembre 749).

On notera, enfin, des comptes précis de jours, tels que (Sud 7 : HI 176—177) : *ōn kün ōŋrä* « dix jours auparavant ».

18. Cette abondance et cette précision des dates, pour des événements dont les plus anciens, au moment de l'érection de la stèle (759/760), sont vieux de seize ans, paraissent bien montrer que les Kagan *Uygur* de Mongolie, à partir de 743, ont eu, tout comme l'Empereur de Chine et sans doute à son imitation, une historiographie précise et suivie, avec notation écrite des dates significatives, qui devait être confiée à des scribes spécialisés, sortes d'homologues des *Che-kouan*, « Fonctionnaires d'Histoire », de la Cour de Chine.

Désormais, le groupe dirigeant des peuples turcs orientaux a pleinement atteint le stade de la conscience historique chronologique.

On assiste donc, parmi les turcophones de Mongolie, entre 720 et 760 de notre ère, à une évolution rapide des procédés de comput et à une implantation progressive du Calendrier des Douze Animaux, en étroit rapport avec les progrès de l'influence politique et culturelle chinoise. Dans cette première phase historiquement bien connue de l'adoption, sous une forme traduite et simplifiée, du calendrier chinois, la possession matérielle de ce calendrier dépend des relations avec la Chine. Aussi n'est-elle pas assurée à tous en même temps.

Elle est d'abord le privilège de la haute aristocratie des confédérations tribales dominantes : les *Türk* (T'ou-kiue) semblent bien être les premiers à l'avoir acquise, dès les dernières décennies du VI^e^ siècles, mais c'est seulement à partir des environs de 720 que nous pouvons constater, dans leur épigraphie funéraire, un emploi, d'abord réticent, puis, après 730, nettement affirmé, bien qu'encore très limité, du Calendrier des Douze Animaux. Les *Uygur*, quant à eux, ne l'utilisent couramment qu'à partir de 743, date où se développe leur hégémonie et où se nouent de façon décisive leurs liens avec la Cour de Chine. Mais, dès lors, ils en font un emploi systématique, et ceux d'entre eux qui s'installeront en sédentaires dans la région de *Khočo* deviendront, aux siècles suivants, des connaisseurs achevés, dans toutes ses subtilités et avec ses applications astrologiques, du calendrier chinois (cf. Chapitre V).

Mais les *Kïrkïz* (Kirghiz anciens) et les autres tribus turcophones du Haut-Iénisséï, plus éloignés des influences chinoises et longtemps réduits à un rôle politique mineur en Haute-Asie, resteront réfractaires, dans la rédaction de leurs épitaphes, à toute mention du Cycle des Douze Animaux ou d'un calendrier quelconque : et cela même après 840, date de leur conquête de la Mongolie, comme le prouve leur inscription de *Sūji* (cf. Chapitre II, 13.), qui, en plein IX^e^ siècle, et sur un site de Mongolie, ne contient aucune chronologie.

CHAPITRE V

LA SCIENCE DES CALENDRIERS CHEZ LES *UYGUR* POSTERIEURS

1. Quand ils eurent été submergés, en 840, par l'invasion des Kirghiz du Haut-Iénisséï, les *Uygur* de Mongolie se scindèrent en deux groupes principaux, qui émigrèrent respectivement vers le Sud-Ouest en direction de l'actuel *Sin-kiang*, ou Turkestan Oriental, et vers le Sud, dans la partie occidentale de la province chinoise du *Kan-sou*.

Les deux premières décennies de leur exode furent fort agitées, Kirghiz, Tibétains et Chinois frappant à l'envi les tribus en fuite. Le sort fut plus rapidement favorable au groupe qui se replia vers la partie septentrionale du Sin-kiang, où des Uygur étaient déjà solidement installés depuis la fin du VIII[e] siècle. On sait qu'en 865 la conquête complète, sur les Tibétains, de ces anciennes régions indo-européennes pénétrées par la culture indo-bouddhique permit à cette fraction majoritaire des Uygur de s'installer définitivement dans les oasis de Khočo, Turfan, Bēš-Balīk, Kuča, Hami, etc. et d'organiser un Royaume puissant et stable (DN 15—6).

Les tribus uygur parties vers le Sud, en direction de la Chine, furent d'abord décimées et restèrent longtemps très faibles. Mais elles parvinrent à se maintenir dans le Kan-sou (DN 16) et y prirent beaucoup d'importance vers la fin du IX[e] siècle. L'affaiblissement de la Chine à l'époque des Leang Postérieurs (907—923) permit, après la chute de cette dynastie, l'installation, à Kan-tcheou (officiellement Préfecture de Kan pour les Chinois), d'un nouveau Royaume uygur, dont le Kagan fut reconnu par les T'ang Postérieurs dès 924 (DN 68—69). Ce Royaume dura jusqu'aux premières décennies du XI[e] siècle. Envahi en 1009 par les *Kitan* de langue mongole, il fut détruit en 1028 par les *Tangut*, apparentés aux Tibétains (DH 187—188).

En dehors même de ces deux Royaumes, de *Khočo* (près de Turfan) et de *Kan-tcheou*, des Uygur s'installèrent et se consacrèrent à l'agriculture et au commerce, à partir de la fin du IX[e] siècle, dans des oasis peuplées de Chinois, comme *Cha-tcheou* (Préfecture de Cha = Touen-houang), ou d'Indo-européens en partie sinisés, comme *Khotan*.

2. A partir de 763, les Uygur de Mongolie s'étaient officiellement convertis au manichéisme (DH 173). Cette religion conserva beaucoup d'adeptes

parmi les Uygur de Kan-tcheou, de Cha-tcheou, et de Khočo, surtout jusqu'aux premières décennies du XI^{e} siècle. Mais elle fut concurrencée, avec un succès croissant, par le bouddhisme, depuis plus longtemps implanté dans ces régions, et très fort, notamment, à Khočo et à Cha-tcheou. Le christianisme nestorien pénétra, lui aussi, parmi les Uygur, et en particulier dans la région de Turfan. Il y resta minoritaire, mais vivace. La culture chinoise, avec son vaste système cosmologique et ses applications magiques, eut une influence prépondérante sur le développement, particulièrement brillant dans le Royaume de Khočo, de la civilisation uygur, étonnante synthèse, sur un substrat en partie indo-européen, d'éléments chinois, iraniens (sogdiens surtout), et indiens, amalgamés dans le vieux fonds des traditions turques. Cette civilisation syncrétique et ouverte devait jouer, par la suite, un rôle éminent en Asie Centrale, puisqu'elle imprégna, à partir du XIII^{e} siècle, le gigantesque Empire mongol.

Un des apports essentiels de la culture uygur est d'avoir généralisé l'emploi, à partir de l'alphabet sogdien (adaptation de l'alphabet sémitique à une langue iranienne), d'une écriture cursive à vocalisme plein, qui remplaça, au cours du IX^{e} siècle et du X^{e}, le vieil alphabet « runiforme », à vocalisme partiellement défectif, des inscriptions turques anciennes et de quelques manuscrits plus tardifs. Elle sera plus tard adoptée, avec des transformations de détail, par les Mongols, qui eux-mêmes la transmettront aux Mandchous.

Cette écriture ne sera pas la seule employée par les Uygur pour écrire leur langue turque, héritière directe de celle des inscriptions anciennes : certains conserveront jusqu'en plein X^{e} siècle le vieux système « runiforme » ; d'autres, manichéens, useront d'une écriture spéciale, proche du syriaque-estranghelo (lui-même utilisé par des chrétiens nestoriens) ; d'autres, bouddhistes, préféreront l'écriture indienne brāhmī.

Dans le domaine qui nous intéresse ici, celui du comput et des calendriers, les Uygur, et en particulier ceux de Khočo (région de Turfan), acquerront une science très développée, dont de nombreux manuscrits portent le témoignage.

3. Les sources dont nous disposons pour reconstituer l'histoire des calendriers chez les Uygur après leur éviction de la Mongolie sont essentiellement de deux provenances : *Khočo* (textes dits « de *Turfan* »), et *Cha-tcheou (= Touen-houang)*. De là viennent pratiquement toutes nos informations indigènes, les autres étant surtout chinoises et fournies par des textes contemporains des Royaumes uygur.

Naturellement, ces documents ne peuvent être interprétés qu'à la lumière de ce qu'on sait déjà par ailleurs des systèmes de comput et des

calendriers divers (chinois, indiens, sogdiens-manichéens, etc.) et des conceptions astrologiques qui leur sont liées, éléments hétérogènes, souvent fort complexes, amalgamés dans des ensembles plus ou moins cohérents par des clercs uygur de confessions variées et de niveaux culturels inégaux, une prédominance marquée revenant chez presque tous aux techniques chronologiques chinoises, déjà bien assimilées par les Uygur de Mongolie dans le cours du VIII[e] siècle.

Certes, il y a des lacunes dans notre documentation, notamment pour le IX[e] siècle (sauf son extrême fin?) et pour le XII[e]. Ces insuffisances s'expliquent en partie, pour la première période, par l'exode tumulteux des tribus uygur chassées de Mongolie, pour qui la conservation de manuscrits et l'élaboration de comptes chronologiques ne devait pas être le souci majeur. Pour le XII[e] siècle, l'absence de documents datés, dans l'état actuel des découvertes, tient peut-être au hasard, mais il faut sans doute considérer qu'elle est en relation avec les troubles de l'époque : invasion partielle du Turkestan Oriental par les *Kara-Kitay* (turc : *Kïtań*, arabe : *Khitay*, chinois *K'i-tan* ; les formes en *-n* sont celles du pluriel mongol), qui imposèrent pour un temps leur domination aux Uygur de Khočo (DH 220); conquête du Kan-sou, du Ho-si, et de la grande boucle du Fleuve Jaune par les Tangut *Si-hia*, et invasion de la Chine du Nord par les *Jürčät* toungouses *(Jou-tchen*, dynastie *Kin)* (DH 188—194 & 243). Les Uygur se trouvèrent alors plus ou moins coupés de la Chine traditionnelle des Song, qui s'étaient repliés au Sud.

Mais, à partir du milieu du IX[e] siècle et jusqu'à la fin du XIV[e] (l'interruption du XII[e] exceptée), nous avons une documentation uygur abondante, parfois très détaillée, et relativement bien suivie, qui nous apporte des enseignements de plus en plus complets et contrôlables sur les techniques chronologiques complexes assimilées par les clercs turcophones

Les collections, précieuses mais limitées, de *Touen-houang (Chatcheou)* nous donnent des informations partielles, fragmentaires, parfois difficiles à dater avec précision, sur l'emploi du calendrier sino-turc des Douze Animaux, au cours du X[e] siècle, dans l'ensemble du monde uygur, de Cha-tcheou jusqu'à Khotan. Elles ont été récemment éditées par J. Hamilton (MQ).

Celles de Khočo et de ses environs (dites « de Turfan ») nous renseignent presque continuement, de 988 à 1398 (pour ne tenir compte que des textes que l'on peut dater), souvent avec un grand luxe de détails, non seulement sur le calendrier sino-turc avec tous ses raffinements savants empruntés à la technique chronologique de plus en plus compliquée des Chinois, mais encore sur ses combinaisons avec le calendrier sogdien chez les Manichéens,

et avec les données traditionnelles de l'astronomie indienne chez les Bouddhistes.

L'étude de ces deux séries inégales de documents doit nous permettre de décrire les techniques du calendrier chez les Uygur, à la fois dans leurs principes et dans les détails de leur application.

4. A) MANUSCRITS DE TOUEN-HOUANG (CHA-TCHEOU)

Aucun d'eux ne contient de description des calendriers uygur, mais plusieurs portent des dates en turc selon le Cycle des Douze Animaux, révélatrices de l'extension considérable de son emploi par rapport à la période des Inscriptions.

Les manuscrits turcs de *Cha-tcheou* (« Préfecture de *Cha* », maintenant *Touen-houang*) font partie du vaste ensemble polyglotte, à prédominance chinoise et tibétaine, découvert en 1907 par Sir Aurel Stein dans l'une des Grottes des Mille Bouddhas, à 14 km environ de la ville actuelle (au Sud-Ouest), où plusieurs dizaines de milliers de manuscrits usagés avaient été emmurés dans les premières années du XI^{e} siècle. Ils provenaient du fonds d'un monastère bouddhique local.

Les textes rapportés par Stein sont conservés au British Museum de Londres. De nombreuses acquisitions, de même provenance, faites ensuite par Paul Pelliot, entrent dans la constitution des Fonds Pelliot de la Bibliothèque Nationale de Paris. La plupart de ces manuscrits ne sont pas encore publiés. De la partie turque uygur en écriture « uygur classique », J. Hamilton a publié en 1986 une édition pratiquement exhaustive (MQ), précédée en 1971 par celle du *Conte bouddhique du Bon et du Mauvais Prince* (cf. MQ V & XXI). Ce savant collègue et ami avait bien voulu, dès avant notre première rédaction de la présente étude, nous communiquer la primeur de ses recherches, ce qui nous a permis d'aboutir aux conclusions que l'on trouvera ci-après (11.—20.) Quant à l'environnement historique de ces textes, on se reportera à son excellente Introduction (MQ IX—XXIII).

5. L'apport ou la confection de manuscrits turcs à Cha-tcheou ne se comprend bien, historiquement, qu'à l'époque des Uygur postérieurs. La persistance, dans quelque-uns, de l'écriture « runiforme », version manuscrite de l'alphabet épigraphique turc ancien, ne les fait pas pour autant remonter à l'époque des T'ou-kiue, comme on fut tenté de le croire au début de leur découverte.

Nous verrons, en effet, ci-après (9.), que le plus important d'entre eux est de toute façon postérieur à 925 et presque sûrement à 936, les influences évidentes du système orthographique de la cursive uygur sur tous les textes « runiformes » de Touen-houang paraissant d'autre part exclure toute antiquité antérieure à la fin du IX^{e} siècle (cf. ci-après, 7. à 9.).

Quant aux textes de Touen-houang en cursive uygur, nous montrerons qu'aucun de ceux pour lesquels nous disposons d'éléments sûrs de datation n'est antérieur à l'année 948 (cf. ci-après, 11. à 14.).

Les très rares manuscrits turcs de Touen-houang en écriture manichéenne ne fournissent malheureusement, à notre connaissance, aucune indication chronologique permettant de leur attribuer une date. Ils sont évidemment postérieurs à la conversion de 763, et sans doute de beaucoup.

6. La fixation d'un terminus a quo pour la constitution du fonds turc de Touen-houang est, dans ces conditions, extrêmement difficile. Toutefois, rien ne permet de supposer l'existence d'un centre de culture turque à Cha-tcheou, ville essentiellement chinoise depuis sa fondation, avant la fin de l'occupation tibétaine qu'elle subit de 787 environ (DN 26, notes, fin) à 848, date de sa libération par le patriote chinois Tchang Yi-tch'ao (DN 12.) Or, 848 est précisément la date de la dispersion, sous les coups des Kirghiz et des Chinois, des treize tribus uygur qui avaient tenté d'émigrer vers la Chine.

Il fallut sans doute un certain délai avant que s'établissent à Cha-tcheou des relations suivies et pacifiques entre Uygur et Chinois. Cependant, on voit, peu avant 872 (DN 16), les Uygur revenus en force et installés dans une région voisine, vers Kan-tcheou. Et la floraison du manichéisme à Cha-tcheou à la fin du IX^{e} siècle et au début du X^{e} est, comme le signale J. Hamilton (DN 16—17), un indice de relations culturelles uyguro-chinoises.

D'après l'ambassadeur chinois Kao Kiu-houei, qui passa et repassa par Cha-tcheou à l'occasion de sa mission à Khotan (938—943), la population de cette ville était encore, à l'époque, entièrement chinoise (DN 134—135). Mais la pénétration des Uygur, à commencer par ceux du Royaume, voisin, de Kan-tcheou, dans la région de Touen-houang et dans la cité elle-même dut être assez importante au cours de la période suivante, puisque dès 977 les annales des Song parlent du « Kagan uygur des Préfectures de *Kan* et de *Cha* » (DN 53), ce qui paraît l'indice, sous le couvert d'une administration chinoise ininterrompue, d'une hégémonie de fait, sur la contrée tout entière, des Khans uygur de Kan-tcheou.

Les relations uyguro-chinoises locales susceptibles d'expliquer la présence, dans les collections de Touen-houang, d'un nombre modeste, mais

non négligeable, de manuscrits turcs, nous paraissent devoir remonter au plus tôt au milieu du IX^{e} siècle et n'avoir pris une grande intensité qu'à partir de la fin de ce siècle, pour s'accroître encore tout au cours du X^{e}.

En fait, nous n'avons aucune preuve, pour les manuscrits turcs de Touen-houang, d'une antiquité plus haute que le X^{e} siècle, bien que certains textes religieux non datés, manichéens ou bouddhiques, aient pu être conservés depuis la fin du IX^{e}. Tous les textes que nous aurons à examiner ci-après parce qu'ils contiennent des éléments de chronologie nous paraissent, sans exception, appartenir au X^{e} siècle, et plutôt à ses deux derniers tiers.

Le terminus ad quem des dates des manuscrits de Touen-houang, quelle qu'en soit la langue, est fort heureusement établi par un fait matériel : la grotte qui les contenait a été murée dans les premières années du XI^{e} siècle, les plus tardifs des documents (chinois) découverts étant de l'an 1002.

Il nous faudra, maintenant, examiner cas par cas les textes turcs de Touen-houang, en diverses écritures, dont le contenu est susceptible de nous éclairer sur l'histoire du calendrier et de son emploi parmi les Uygur du X^{e} siècle.

1) MANUSCRITS EN ECRITURE « RUNIFORME »

7. Ce type d'écriture est exceptionnel dans les collections de Touen-houang. Elle est employée dans trois textes, dont Vilhelm Thomsen a donné une édition, très satisfaisante pour l'époque, mais qui devrait être revue, dès 1912 (MP : Ms. II, III & IV), et que H.N. Orkun a reprise avec quelques améliorations de détail (HJ 71—100).

Le Ms. III de Thomsen (British Museum, Ch. 0014 : MP 215—217 & HJ 94—95) ne porte aucune date en turc, mais il est écrit au dos d'une pièce d'archives chinoises que James Hamilton a identifiée et datée : il s'agit de la copie soignée, en bonne écriture administrative chinoise, d'une lettre officielle adressée par le Général K'ouo Tch'ong-t'ao à l'Empereur de Chine de la dynastie des T'ang Postérieurs sur des événements de la fin de 925. Elle répond à une Lettre Impériale du 15^{e} jour de la 11^{e} Lune (3 décembre 925) et est datée « du 9^{e} jour du mois présent ». Le Général ayant été assassiné à Si-tch'ouan le 7^{e} jour de la 1^{e} Lune de l'année suivante (21 février 926), ce « mois présent » ne peut être que la 12^{e} Lune de l'année 925—926, ou, plus vraisemblablement, la 12^{e} Lune intercalaire qui la suit, ce qui donnerait respectivement, pour cette réponse, les dates du 27 décembre 925, ou, mieux sans doute, du 25 janvier 926 (MR 27—28).

Comme la disposition matérielle du texte turc, écrit, au verso, dans les espaces laissés libres par la suscription chinoise de cette copie conforme

de la lettre, ne laisse aucun doute sur son caractère de réemploi postérieur, on peut en conclure avec sûreté, comme le fait James Hamilton, qu'il n'est pas antérieur à l'extrême fin de 925. On peut même penser sans grand risque d'erreur qu'une telle mise à l'encan, pour la valeur de son papier, d'un document officiel de l'administration des T'ang Postérieurs, portant sur des affaires d'Etat de la plus haute importance, et qui devait servir aux exercices d'écriture d'un scribe uygur qui y a noté une suite un peu décousue, mais fort intéressante, de proverbes turcs, n'était concevable qu'après la chute, en 936, de cette dynastie, supplantée par les Tsin Postérieurs. Notre texte a donc toutes chances d'avoir été écrit après 936. Pour son édition, voir MR.

8. Ce point d'histoire est d'une extrême importance pour l'appréciation de l'antiquité de la cursive « runiforme », qu'on avait tendance à croire nécessairement assez proche, chronologiquement, de son prototype épigraphique du VIII[e] siècle : force est de constater qu'il n'en est rien, et qu'elle a bel et bien persisté en plein X[e] siècle, concurremment avec la cursive uygur (et la cursive dite « manichéenne »). Cette observation peut nous guider dans notre tentative pour dater, au moins approximativement, les deux autres textes « runiformes » de Touen-houang.

Le Ms. IV de Thomsen (British Museum, Ch. 00183 : MP 218—220 & HJ 96—100) est, à la différence des deux autres, l'œuvre d'un militaire, *Bagatur Čigši*, et non d'un scribe professionnel. Le résultat s'en ressent : l'écriture « runiforme » est appliquée, mais malhabile, sans pleins ni déliés, faite avec un calame de fortune, très rudimentaire, comme « avec une allumette », dit Thomsen, citant une expression danoise (MP 218). Cette raideur, qui aboutit à un schématisme des caractères rappelant l'original épigraphique, donnerait une impression d'archaïsme, à notre avis trompeuse. Le système orthographique, très sûr et cohérent, prouvant une bonne instruction, serait, à certains égards, dans la tradition de l'épigraphie « classique » du VIII[e] siècle. Mais on y observe aussi une extension de la graphie pleine des voyelles, notamment pour *a* et *ä* (en des positions où l'écriture épigraphique est toujours défective), qui dénote une influence manifeste des règles de la cursive uygur.

C'est pourquoi nous pensons que ce document, tout en étant peut-être antérieur au Ms. III précité (qui présente certaines formes apparemment plus évoluées, comme le *b* antérieur fermé en boucle vers le bas), appartient, lui aussi, au X[e] siècle (éventuellement à sa première moitié).

Son intérêt majeur, pour nous, est de contenir une date en turc : *bĕšinč ay säkkiz yegirmikä* « le 18 de la 5[e] Lune » (sans indication de l'année,

qui devait être l'une du Cycle des Douze Animaux), avec la précision du jour, et ce pour un fait courant de la vie militaire : l'arrivée d'un détachement dont le scripteur faisait partie. Il est vrai que cette date, qui, à Chatcheou, ne pouvait qu'être conforme au calendrier officiel chinois, a une signification pratique : elle marque le départ de la prise en charge des militaires par l'« intendance » locale, qui doit, selon le texte, fournir par jour un mouton et deux jarres de boisson de grains fermentés : *bir kün bir koń, ekki küp begni.*

Ce modeste écrit a le mérite de nous informer de l'usage courant, à l'époque, en milieu turc (ou turcophone), du calendrier (de définition chinoise), en des termes en tout point semblables à ceux, bien antérieurs, de l'inscription uygur de Šine-usu (Chapitre IV, 16.), pour des faits mineurs appartenant à la vie quotidienne, en tout cas dans la comptabilité militaire : cf., à Miran, à quelque 400 km au Sud de Turfan, le Ms. I de Thomsen, MP 182—189, compte bien daté d'une distribution d'équipements et d'armes (ci-après, 25.).

9. Le Ms. II de Thomsen (British Museum Ch. 00331 : MP 190—214 & HJ 71—93) est un grand texte turc de divination, lui aussi « runiforme », de caractère magique (sans doctrine religieuse), provenant de la grotte murée de Touen-houang (Cha-tcheou). C'est un « Livre de Présages », *Ïrk Bitig*, relié en fascicule dès l'origine, recueil de 65 brèves anecdotes symboliques qui, par tirage au sort, renseignent le consultant sur la « bonne », « très bonne », « mauvaise », ou « très mauvaise » chance. Il se termine par un colophon circonstancié et daté avec soin, qui a fait l'objet d'une étude nouvelle et approfondie de James Hamilton, publiée en 1975 (MS), à laquelle nous renvoyons pour une information plus complète, et sur laquelle nous nous fondons désormais pour notre lecture et notre traduction :
bars yïl ekkinti āy bēš yegirmikä, tay-gün-tan manïstandakï kičig di(n)tar, burua guru ešid(ip), ečimiz isig saŋun it ačuk üčün bitidim. « L'Année du Tigre, la 2e Lune, le 15, (moi,) petit religieux du monastère *Ta-yun t'ang*, en écoutant le gourou "Présage", j'ai écrit (ceci) pour notre frère aîné le général "Chaleureux" *It Ačuk.*» (MS 12—13).

James Hamilton (MS 13—14) identifie *tay-gün-tan* comme une transcription turque du chinois *Ta-yun t'ang* « Salle du Grand Nuage », et rapproche cette expression du nom du monastère bouddhique du « Grand Nuage », *Ta-yun sseu*, dont l'existence à Cha-tcheou est attestée par des colophons depuis au moins 694 jusqu'au moins 959, et où pouvaient cohabiter des clercs bouddhistes et manichéens. Les mots *manïstan* « monastère » (moyen perse *m'nyst'n)* et *burua* « présage » (moyen perse *mwrw'*) appartien-

nent plutôt au vocabulaire du manichéisme, mais le texte ne permet pas de préciser l'appartenance religieuse du scribe, le contenu de l'*Ïrk Bitig*, non religieux, paraissant d'ailleurs « un reflet simplifié et tardif » (Hamilton) des manuels de divination tibétains antérieurs (MS 9—10). Du point de vue graphique (forme des caractères et règles d'emploi des lettres), il est extrêmement proche du Ms. III de Thomsen précité (7.), postérieur à 925 et presque sûrement à 936, dont il ne diffère, à cet égard, que par une écriture plus petite et fine, mieux exercée, par une orthographe plus sûre (sans confusion des classes vocaliques comme dans le Ms. III), et par quelques rares particularités plus conservatrices (*b* antérieur non fermé en bas). Du point de vue linguistique, il est précisément au même stade. Il est vraisemblablement un peu plus ancien, mais pas d'un très grand nombre d'années.

Les pages restées blanches du « Livre de Présages » ont été par la suite employées à la notation d'un texte chinois bouddhique non canonique, dont une partie surcharge le colophon turc. Il ne porte pas de date, mais James Hamilton, après consultation d'experts, estime que c'est là une écriture assez médiocre du X^e^ siècle.

Nous pensons, pour notre part, que le texte d'*Ïrk Bitig* appartient au X^e^ siècle, et nous le situerions de préférence dans son second quart : il nous paraît en effet un peu plus ancien que celui du Ms. III, lui-même sans doute postérieur à 936.

Les Années du Tigre, au X^e^ siècle, sont les suivantes : 906, 918, 930, 942, 954, 966, 978, 990. Bien que nous ayons naguère pensé à une date plus tardive, nous estimons maintenant, à la lumière des observations qui précèdent, que les années les plus vraisemblables pour cette copie d'*Ïrk Bitig* sont celles de 930 ou 942, où le 15 de la 2^e^ Lune tombait, respectivement, dans le calendrier chinois qui sert de référence au calendrier sino-turc des Douze Animaux, le 17 mars 930 et le 4 mars 942.

Or, les spéculations astrologiques jouent un grand rôle dans la civilisation sino-uygur, et la confection d'un recueil magique comme notre « Livre de Présages » a bien dû en tenir compte. Et la date du 17 mars 930 présente, de ce point de vue, des caractéristiques très remarquables : elle est à la fois celle de la Pleine Lune, et celle de l'Equinoxe de Printemps (qui tombait le 17 mars au X^e^ siècle). On sait l'importance majeure de la Pleine Lune de Printemps dans le judaïsme et le christianisme (où elle détermine la date de Pâques), ainsi que dans le manichéisme. Nous aurons par ailleurs, à Khočo, une preuve manifeste du caractère faste de l'Equinoxe de Printemps (12 mars 1019) dans le bouddhisme (cf. ci-après, 40.), où sa date est choisie pour une opération magico-religieuse.

Pour ces raisons, nous inclinerions à supposer que la date du 17 mars 930, Pleine Lune de Printemps, est celle de l'achèvement de cette copie du livre magique d'*Ïrk Bitig*, date également retenue par J. Hamilton (MS 13).

2) MANUSCRITS EN ECRITURE MANICHEENNE

10. Les textes turcs en cette écriture sont très rares à Touen-houang. Un seul a été publié, en 1911 (MD'). C'est une prière de confession des Auditeurs manichéens, *Khastuanift* (manuscrit Stein), qui se termine par un colophon selon le calendrier sino-uygur, mais sans mention d'année (MD' 299) :
bir yegirminč āy bēš ottuzda « le 11e mois, le 25 », avec, après *bēš ottuz* « 25 », un locatif de temps en *-da*, au lieu du datif habituel ; la même particularité, peut-être dialectale, sera observée dans un texte en provenance de Khotan et que nous daterons de la fin de 948 (cf. ci-après, 11. à 14.).

Il est extrêmement difficile d'assigner une date à ce document (de toute façon antérieur à l'an mil), car l'usage de l'alphabet manichéen dans les écrits religieux de la secte remonte certainement aux années qui ont suivi la conversion uygur de 763 et il s'est poursuivi au moins jusqu'aux premières années du XIe siècle (cf. ci-après, 55.).

Toutefois, ce texte appartient à la variété dialectale uygur dite « en *n* » (où *n* répond à *ń* du turc épigraphique et à *y* d'un autre dialecte uygur plus tardif : FA 53) : à *ańïg* « mauvais » des inscriptions y correspond *anïg* (MD' 285, ligne 50; etc. cf. MD' 308). Et cette variété paraît ne plus se rencontrer dans les textes manichéens relativement récents.

Bien que les autres textes turcs de Touen-houang soient essentiellement du Xe siècle, celui-ci pourrait (mais ce n'est pas sûr) être plus ancien (IXe siècle ?), un livre sacré de ce genre pouvant être conservé longtemps.

On remarquera que la date, 25 du 11e mois, a de fortes chances, en raison de l'importance attachée aux conditions astrologiques pour les actes religieux (et magiques), de correspondre au Solstice d'Hiver, alors très voisin du 18 décembre : beaucoup de 25es jours du 11e mois du calendrier chinois (donc sino-uygur) coïncident en effet plus ou moins avec ce Solstice de la fin du VIIIe siècle à celle du Xe. Cette considération n'est donc pas de nature à apporter une précision de date en ce qui concerne l'année.

3) MANUSCRITS EN ECRITURE UYGUR

11. Ils sont, de très loin, les plus nombreux parmi les textes turcs retrouvés à Touen-houang. Leur contenu, assez varié, va des textes religieux manichéens ou bouddhiques aux lettres d'affaires, en passant par des exercices

d'écriture ou des notes personnelles. Plusieurs sont datés, selon le Cycle des Douze Animaux, et nous croyons, pour deux d'entre eux, être en mesure d'en interpréter la date avec précision.

Le manuscrit n° 2 r° du Fonds Pelliot Ouïgour est une lettre envoyée de *Khotan* (sans doute à *Cha-tcheou*) au sujet d'un litige survenu pour un héritage. Dès le début du texte, nous rencontrons une date (MQ 103): *īt yīlīn yettinč āyda yetti yegirmidä ogšagu ātlïg sart kälti ärti. munta odonta ölti.* « L'Année du Chien, dans la 7e Lune, le 17, un marchand nommé *Ogšagu* était venu. Il mourut ici, à Khotan (Odon) ».

La syntaxe de cette datation s'écarte nettement de la tradition « classique » des inscriptions et de la littérature uygur: instrumental *-īn* (de temps, adverbial: cf. *kīš-īn* « en hiver » en turc ancien et moderne) au lieu du cas absolu après *yīl* « année »; locatif (de temps) au lieu du cas absolu après *āy* « lune, mois »; locatif, également, au lieu du datif de temps, après le chiffre (toujours cardinal) du jour: *yetti yegirmi* « 17 ». C'est peut-être un dialectalisme de l'uygur khotanais, géographiquement excentrique.

On retrouve une formulation originale, et pour nous très précieuse, dans la date qui intervient un peu plus bas, pour situer l'arrivée d'un personnage qui présente une réclamation au sujet des biens laissés par *Ogšagu* à Khotan et qui ont été emmenés par un tiers (MQ 103, 4—5.):
to bičin yīlīn, tunčor āyīn . . . « L'Année *t'ou* du Singe, au mois de *Tumjāra* . . .».

Bel exemple du cosmopolitisme des Uygur de Khotan, que cette date où se combinent, avec les noms turcs du « Singe », de l'« année » et du « mois lunaire » (ces deux derniers à l'instrumental de temps), le nom chinois, *t'ou*, de l'Elément classificateur « Terre » (BC pp. VI à IX), transcrit *to* en turc (prononciation ancienne diphtonguée: **t'ou*), et le nom local khotanais, indo-européen, du « premier mois d'automne », *tumjāra*, transcrit, en turc, *tunčor*!

L'intérêt majeur, pour nous, de cette datation, c'est qu'en ajoutant, à la classification duodénaire par les Animaux (le « Singe », *bičin*, correspondant au classificateur abstrait chinois *chen*, n° 9 du Cycle des 12 *tche* « branches »: BC p. VII), un classificateur supplémentaire, l'un des « 5 Eléments » chinois, elle multiplie par 5 la précision de l'année, qui peut ainsi se définir, non plus seulement dans un Cycle de 12 ans, mais dans un Cycle Sexagésimal.

12. L'interprétation, dans le Cycle de 60 ans, des combinaisons « Animal + Elément » ($12 \times 5 = 60$ variétés), empruntées à l'astrologie chi-

noise, que l'on trouve dans les textes uygur, comme classificateurs complexes du calendrier, a été, dès l'origine des recherches, profondément faussée par les savants occidentaux, qui ont cru pouvoir appliquer mécaniquement la correspondance, 2 par 2, des 10 *kan* « troncs » (classificateurs) chinois avec les « 5 Eléments », Bois, Feu, Terre, Métal, et Eau, de la physique chinoise traditionnelle. Or, à l'époque qui nous intéresse, cette correspondance (BC p. VI) vaut uniquement pour les spéculations philosophico-magiques, mais non pour le calendrier, où est appliqué un autre système, beaucoup plus complexe et « savant », encore en vigueur au XIX^{e} siècle et qu'a intégralement décrit le Père Hoang (BC pp. VIII & IX).

Nous sommes nous-même tombé dans cette erreur (très logique en son principe) dans les premières années de nos recherches, et nous n'en sommes revenu qu'après avoir constaté que nous aboutissions à des contradictions insolubles.

Nous exposerons brièvement, ci-après, la différence entre les deux systèmes de correspondance, en renvoyant, pour les caractères chinois, aux passages précités du Père Hoang.

Premier système : Eléments/Classificateurs dénaires

Les 10 *kan* classificateurs sont répartis automatiquement, comme suit, entre les 5 *k'i* « éléments » : *1 & 2 : Bois ; 3 & 4 : Feu ; 5 & 6 : Terre ; 7 & 8 : Métal ; 9 & 10 : Eau.*

Les n^{os} du Cycle Sexagésimal terminés par les chiffres précités (0 pour « 10 ») correspondent à l'Elément qui les suit dans l'énumération ci-dessus. Ex. : 34 « Feu » ; 28 « Métal » ; etc . . .

Second système : Eléments/Cycle sexagésimal

La répartition des 5 Eléments se fait, non plus dans le Cycle de 10, mais dans celui de 60 (chaque *kan* se trouvant successivement associé à 3 Eléments), selon le tableau suivant :

	+ Bois =	+ Feu =	+ Terre =	+ Metal =	+ Eau =
Rat	n° 49	n° 25	n° 37	n° 1	n° 13
Bœuf	n° 50	n° 26	n° 38	n° 2	n° 14
Tigre	n° 27	n° 3	n° 15	n° 39	n° 51
Lièvre	n° 28	n° 4	n° 16	n° 40	n° 52
Dragon	n° 5	n° 41	n° 53	n° 17	n° 29
Serpent	n° 6	n° 42	n° 54	n° 18	n° 30
Cheval	n° 19	n° 55	n° 7	n° 31	n° 43
Mouton	n° 20	n° 56	n° 8	n° 32	n° 44
Singe	n° 57	n° 33	n° 45	n° 9	n° 21
Coq	n° 58	n° 34	n° 46	n° 10	n° 22
Chien	n° 35	n° 11	n° 23	n° 47	n° 59
Porc	n° 36	n° 12	n° 24	n° 48	n° 60

C'est ce *second système*, complexe et « savant », qui est seul employé, *pour le calendrier*, dans l'usage « officiel » des Uygur médiévaux. L'autre, plus simple et populaire, s'est répandu plus tard dans le calendrier, au Tibet, en Indochine, etc . . . *Les deux systèmes, qui ne concordent, accidentellement, que dans 16 cas sur 60, ne doivent jamais être confondus.*

13. Il se trouve, par hasard, que, pour l'interprétation de l'association « Terre + Singe » *(to bičin)* attestée dans notre texte de Touen-houang, les 2 systèmes donnent l'un et l'autre le n° 45 du Cycle de 60. Mais c'est certainement en vertu du second système que cette combinaison a été faite.

Il faut souligner que la formule *to bičin*, dans ce document en uygur de Khotan, est d'un type tout à fait original : dans les textes uygur d'autres provenances, nous n'avons rencontré, pour exprimer l'élément « Terre », que la traduction turque *toprak* de *t'ou*, et non la simple transcription *to* de ce mot chinois. Nous avons ici un indice de la familiarité des lettrés de Khotan avec la terminologie chinoise du calendrier et de l'astrologie, qui s'accorde bien avec ce que l'ambassadeur chinois Kao Kiu-houei décrit, vers l'année 940, des mœurs sinisées des Rois de Khotan (DN 135—136).

14. L'identification du n° 45 du Cycle Sexagésimal pour l'année de la seconde date mentionnée dans notre document est extrêmement précieuse pour en fixer l'époque. En effet, l'aspect graphique et philologique du texte (lié aux considérations générales précédemment développées sur les dates vraisemblables de la constitution du fonds turc de la grotte de Touen-houang) le situe dans le X^{e} siècle, et il n'y a, au X^{e} siècle, qu'une seule année correspondant au n° 45 du Cycle, à savoir 948. On ne retrouve ce n° 45, ensuite, qu'en 1008, date trop tardive puisque la grotte a été murée sans doute plus tôt, les plus récents documents datés qu'elle contenait étant de 1002. Et l'année affectée du n° 45 qui précédait 948 était celle de 888, qui ferait, de ce manuscrit, le plus ancien, et de beaucoup, de ceux en turc que l'on peut dater dans la collection de Touen-houang, ce que ne confirment ni sa forme, ni son contenu.

L'existence d'un courrier entre Khotan et Cha-tcheou en 888 ou peu après serait d'ailleurs invraisemblable, puisque les communications régulières entre ces deux régions furent interrompues pendant tout le IX^{e} siècle : c'est seulement, en effet, en 938 qu'une ambassade de Khotan à la Cour de Chine, la première depuis le VIII^{e} siècle, put passer par la route des oasis où Cha-tcheou (Touen-houang) est une étape essentielle, première ville chinoise sur un trajet d'Ouest en Est (cf. DN 134).

15. Si, comme nous le pensons, la seconde date mentionnée dans le manuscrit correspond bien à 948, Année du Singe, la première qu'il con-

tient, celle de la mort du *de cujus*, *Ogšagu*, Année du Chien, *ït yïl*, n° 11 du Cycle animalier (où le « Singe » a le n° 9), a toutes chances d'être celle qui a précédé 948, à savoir 938.

Or, 938 est très précisément la date de la reprise de relations suivies entre Khotan, Cha-tcheou, et la Chine : c'est le 11 octobre 938 qu'arriva dans la capitale chinoise la première ambassade khotanaise reçue depuis l'époque des T'ang ; elle était accompagnée d'une ambassade uygur de Kan-tcheou (DN 82 n. 1) ; la grande ambassade chinoise à Khotan dont fit partie Kao Kiu-houei quitta la Chine en décembre 938 et revint en février 943 (DN 134 & sq.) ; elle était accompagnée, à son retour, d'ambassadeurs de Khotan, des Uygur orientaux, de Cha-tcheou et de Koua-tcheou (DN 84 n. 4). Des ambassades khotanaises, avec participation d'Uygur, furent ensuite envoyées en Chine jusqu'au XI^{e} siècle inclus : un *Sagun* — titre turc — ambassadeur de Khotan fut encore reçu en Chine en 1069 : DN 155.

16. La date de 938 convient donc très bien pour l'arrivée (et la mort) à Khotan d'un marchand nommé *Ogšagu*, vraisemblablement Uygur de Cha-tcheou, dont la succession contestée entraînera dix ans plus tard un échange de correspondance entre les deux oasis. On peut même pousser à son terme la précision chronologique, en interprétant, en fonction du calendrier chinois, qui sert sûrement de référence, la date initiale de notre texte : le 17 de la 7^{e} Lune de l'Année du Chien 938 correspond au *15. août 938*.

Quant au mois khotanais, « premier de l'automne », *tuṃjāra (tunčor)* de l'Année du Singe, Elément Terre, 948, il correspondrait, à peu près, à septembre (?).

Notre texte a donc dû être écrit vers septembre 948 ou peu après.

17. Un autre texte turc en cursive uygur, au dos d'un rouleau chinois (n° 2998 du Fonds Pelliot Chinois), avec des fautes d'orthographe signalées par J. Hamilton, est écrit par un des ambassadeurs à Cha-tcheou de l'Etat d'Or *(Altun El)*, c'est-à-dire de Khotan. Celui-ci date comme suit son arrivée à *Šačiu* (Cha-tcheou), où il vient négocier une alliance matrimoniale entre le souverain de Khotan et celui de Cha-tcheou, dont il a mission de ramener une fille (MQ 93—96) :
ädgü ödkä, kutlug kut(admïš) yunt yïl bēšinč āy (MQ 93). « à la bonne période, dans la bienheureuse (et bénie?) année du Cheval, à la cinquième Lune » (trad. J. Hamilton).

La restitution, pour combler une lacune, de la suffixation « *-admïš* » proposée (MQ 95) nous paraît bien motivée, et nous renonçons à notre hypothèse antérieure *(*kut(lug koluka)*)*.

L'intérêt de la formule est sa référence, d'inspiration peut-être astrologique, à la « bonne période », au « bon moment », *ädgü ödkä*, que nous retrouverons dans une inscription uygur sur pieu de l'an 1008 (ci-après, 34. & sq., 40.).

Quant au caractère bénéfique *(kutlug . . .)* de cette année du Cheval, il paraît bien justifié, dans l'esprit de l'ambassadeur, par le succès, par ailleurs mentionné, de sa mission: *kïz bultumuz* « nous avons trouvé la fille » (MQ 94,4.).

J. Hamilton (MQ 95) estime que l'année du Cheval en question peut être l'une des suivantes: 922, 934, 970, 982 ou 994.

La 5e Lune du calendrier sino-uygur étant celle du Solstice d'Eté, il est possible que ce soit là, avec la culmination du Soleil, une « bonne période » astrologique choisie à dessein pour l'arrivée à Cha-tcheou de l'ambassadeur.

Quant aux fautes d'orthographe de celui-ci, elles sont sans doute dues au fait qu'il est de langue khotanaise, et non turque, et n'emploie l'uygur que comme langue diplomatique (statut que l'uygur conservera dans la région jusques et y compris sous l'Empire mongol).

18. Nous retrouvons l'emploi propitiatoire du mot *kutlug* « bénéfique », mais cette fois comme simple cliché stylistique, commun à des écrits bouddhiques d'époques diverses (KB 22, ML 48, par exemple), dans le colophon, comparable à ceux d'*Ïrk Bitig* (ci-dessus, 9.) et de *Khastuanift* (ci-dessus, 10.), du manuscrit n° 1 du Fonds Pelliot Ouïgour, traduction turque en cursive uygur d'un *J̌ātaka* bouddhique (MQ 6,1—2.):
yemä kutlug tavïšgan yïl tȫrtünč äy yetti yegirmikä . . . « Adonc, l'Année bénéfique du Lièvre, la 4e Lune, le 17 . . . ».

A part l'addition de *kutlug* et, en tête, de la particule de transition automatique *yemä* « et alors », début habituel de paragraphe dans la littérature uygur, cette formulation de la date est parfaitement « classique » et continue la tradition amorcée par la littérature épigraphique du VIIIe siècle. Le qualificatif de *kutlug* étant appliqué indistinctement, par les clercs uygur bouddhistes, à chacune des douze années du Cycle animalier, on peut considérer qu'il ne présente, ici, aucune valeur distinctive susceptible de nous éclairer davantage sur l'année dont il est question.

L'absence d'autres précisions et de points de repère historiques dans le contenu du texte nous laisse hésiter, pour en fixer la date, entre les diverses

années du Lièvre du X^e siècle. Le texte présente les caractéristiques du « dialecte en *y* » (pour *ń* ancien), opposé au « dialecte en *n* » (cf. ci-dessus 10. &FA 53) et plus tardif que lui *(ayag* « mauvais » = turc ancien *añïg* = *anïg* de *Khastuanift*).

Il serait plutôt de la seconde moitié du X^e siècle, où les années du Lièvre sont celles de 955, 967, 979 et 991, le « 17 de la 4^e Lune » du calendrier sino-uygur pouvant être : le 11 mai 955, le 28 mai 967, le 15 mai 979, ou le 2 juin 991. (Pour la valeur bénéfique du « 17 » de la Lune, cf. Chapitre III, 78.)

19. Un indice révélateur, dans les collections turques de Touen-houang, de l'emploi très courant, par les Uygur et autres turcophones de l'époque, du calendrier sino-turc des Douze Animaux, c'est sa mention dans la correspondance en turc qu'échangeaient, d'oasis à oasis, les commerçants qui, de Khotan à Sou-tcheou en passant par Cha-tcheou, faisaient un trafic caravanier de l'actuel Sin-kiang au Kan-sou.

Cha-tcheou (Touen-houang) était un relais important entre la Chine et le Turkestan Oriental et un centre de négoce. Plusieurs lettres d'affaires s'y sont conservées, qui datent vraisemblablement des deux derniers tiers ou de la seconde moitié du X^e siècle, à en juger par la comparaison avec les textes datables, et où l'usage du calendrier des Douze Animaux devait être pratique courante. L'on en pourrait mieux juger, s'il ne s'agissait, trop souvent, de fragments. Nous en extrairons deux exemples significatifs.

Le texte uygur du Fonds Pelliot Chinois n° 3046 v°, écrit au dos d'un manuscrit chinois, fait le rappel d'une dette contractée et en mentionne la date (MQ 166, 10.) : *it yïlïn* « dans l'Année du Chien », sans autre précision, avec ce même instrumental de temps que nous avons relevé dans un écrit en provenance de Khotan (ci-dessus, 11. & sq.), de la fin de 948.

Le manuscrit n° 12 du Fonds Pelliot Ouïgour (ancien n° 4637 du Fonds Pelliot Chinois) est une missive bien conservée, qui signale la disparition d'une pièce de correspondance commerciale définie comme suit (MQ 138, 6—7.) :

bu bitig säkkizinč āy ekki yaŋïka bitimiš bitig ol.

« Cette lettre est celle qui a été écrite le 2 de la Nouvelle Lune du 8^e Mois » (on remarquera le même usage de *yaŋïka* que dans l'inscription uygur de Šine-usu de 760 : Chapitre IV, 15.). Cette phrase nous indique que les commerçants uygur (ou autres turcophones) classaient alors leur correspondance par dates selon le calendrier des Douze Animaux sino-turc.

20. Ainsi, en dépit de leur nombre limité et de leur état souvent fragmentaire, les textes turcs retrouvés à Touen-houang ont pour nous le grand

intérêt de nous montrer qu'au X^e siècle le calendrier turquifié des Douze Animaux, à définition chinoise, est déjà d'une pratique courante parmi tous les turcophones lettrés du monde uygur, clercs, scribes, militaires, envoyés, commerçants, de Khotan à Cha-tcheou en passant par Khočo.

Il intervient normalement dans les colophons de manuscrits magiques, ou religieux, manichéens ou bouddhiques, dans les comptes d'intendance, les notes de voyage, la correspondance d'affaires. Il n'est plus réservé, comme dans les Inscriptions des Kagan t'ou-kiue et uygur, à l'historiographie de la dynastie régnante, il n'est plus l'apanage des hauts dignitaires des Empires turcs nomades, mais il est entré dans la vie courante de tous ceux qui ont assez d'instruction pour savoir l'utiliser, et à qui il rend désormais d'indispensables services.

Outre son intérêt pratique évident (et le prestige astrologique dont il jouit), ce Calendrier sino-turc des Douze Animaux est devenu pour tous les Uygur un facteur d'unité socio-culturelle. Officiellement adopté par les Kagan Uygur de Mongolie depuis 743 (cf. Chapitre IV, 13.), il est resté, après les migrations qui ont suivi l'invasion kirghiz de 840, le calendrier civil des Uygur de toutes confessions, à l'Est comme à l'Ouest de leur vaste zone d'habitat. Il s'est, comme tel, imposé aussi bien aux Manichéens qu'aux Bouddhistes (et sans doute aussi aux Chrétiens nestoriens, chez qui son usage sera plus tard bien attesté), et il y est fait référence même dans des traités religieux où l'on pourrait s'attendre à l'emploi d'un calendrier spécifique de la croyance, tel le calendrier sogdien de l'Eglise Manichéenne. Il est, de plus, à l'époque, le calendrier « moderne » et scientifique d'usage international, pour tous les échanges diplomatiques, religieux, ou commerciaux, des rives chinoises du Pacifique aux confins iraniens du monde de l'Islam.

B) MANUSCRITS DE KHOČO (TURFAN)

21. S'il est vrai que Touen-houang, poste avancé de la Chine dans un Kan-sou en partie « ouïgourisé », a été, au X^e siècle, en contact étroit avec les Uygur, il ne faut pas perdre de vue que le centre principal de la civilisation uygur, à partir des dernières décennies du IX^e siècle, a été la région de Khočo, capitale du grand Royaume Uygur de l'Ouest.

C'est à Khočo (actuel Kara-khoǰo), dans la profonde dépression de Turfan, et dans ses environs, qu'on a retrouvé la plus grande masse de manuscrits uygur, notamment de ceux qui sont consacrés au comput et aux calendriers. Cette localité, qui n'est plus qu'une simple bourgade, est située à 42 km au Sud-Est de la cité, maintenant plus importante, de Turfan.

Mais il est absolument certain, tant d'après les textes uygur que d'après les textes chinois, que la capitale du grand Etat Uygur était Khočo (Koču en turc; *Kao-tch'ang* et *Si-tcheou* pour les Chinois) et non Turfan.

Il y a donc une certaine impropriété à parler des « Uygur de Turfan » pour désigner ceux du grand Royaume de Khočo, et à appeler « manuscrits de Turfan » ceux découverts dans la région de l'ancienne capitale des Kagan uygur. Nous préférons, quant à nous, restituer à Khočo sa primauté historique et substituer son nom à celui de Turfan dans ces désignations.

Les manuscrits turcs uygur, en diverses écritures, découverts à Khočo et dans ses dépendances d'*Ïdïk-kut*, de *Toyok* et de Turfan sont extrêmement nombreux, incomplètement publiés, mais déjà bien connus dans l'ensemble. Il n'est pas question pour nous de rechercher tout ce qu'ils peuvent contenir comme dates susceptibles d'interprétation, ou comme traces de l'usage de calendriers. Nous nous limiterons à l'analyse des textes qui sont le plus directement en rapport avec notre étude et qui apportent des éléments originaux et positifs à l'histoire, assez complexe, du comput et des calendriers chez les Uygur de l'Ouest jusqu'à la fin du XIV^{e} siècle, c'est-à-dire, approximativement, jusqu'à leur intégration forcée dans le monde de l'Islam.

22. Nous étudierons ces documents dans un ordre autant que possible chronologique, en nous efforçant de dater ceux qui ne l'ont pas encore été, ou qui l'ont été d'une façon que nous estimons erronée.

Ce seront d'abord, faisant transition entre les périodes « mongole » et « turkestanienne » de l'Etat Uygur, des écrits manichéens se référant à des dates de la seconde moitié du VIII^{e} siècle (MF, MA).

Puis des manuscrits « runiformes » appartenant vraisemblablement au IX^{e} siècle (MP, MO).

Après quoi nous examinerons trois inscriptions bouddhiques conservées sur des pieux (KB), que nous daterons respectivement de 1008, 1019 et 983, et dont nous rapprocherons la préface d'un *sūtra* bouddhique copié en 1022 (ML 80—81).

Nous aborderons ensuite la magnifique série de textes uygur sur les calendriers et l'astrologie, source essentielle de notre information dans le présent chapitre, publiée en 1936 par G. R. Rachmati (= Rahmeti Arat) avec de précieuses annotations sinologiques de W. Eberhard (ML); nous y joindrons, pour le XIII^{e} siècle, deux textes en caractères *brāhmī* édités en 1954 par Annemarie von Gabain (MM).

Dans ce riche ensemble, nous étudierons des calendriers du XIII^{e} siècle, respectivement de 1202 et 1277—1278, avec un fragment de com-

put lunaire « à l'indienne » de même époque ; enfin, des calendriers du XIV^e siècle, respectivement de 1348, 1367—1368, 1368—1370, 1391 & 1398.

Nous constaterons qu'à deux exceptions près (en 983 et 1391), explicables par les contingences historiques, les calendriers des Uygur de Khočo suivent très fidèlement le calendrier officiel chinois des *Song* Septentrionaux (960—1127), des *Song* Méridionaux (1127—1279), de la dynastie mongole des *Yuan* (1280—1368), et de la dynastie chinoise des *Ming* après 1368.

Pour les concordances en dates juliennes du calendrier chinois, nous renvoyons une fois pour toutes à l'ouvrage du Père Hoang (BD), classé par années.

1) ECRITS MANICHEENS SE REFERANT AU VIII^e SIECLE

23. Un fragment appartenant à un manuscrit en écriture manichéenne publié par W. Bang & A. von Gabain (MF 17—18) et qui lui-même n'est pas daté, mais paraît ancien (IX^e siècle ?), contient les mots suivants : *ulug bašlag ātlīg yïl-nïŋ ekkinti yïlïnta nomï dini yadïlmïšta • tavkač elintin • yana* . . . (puis lacune) . . . « Lorsque, dans la seconde année des années nommées "Grand Commencement", sa doctrine et sa religion se furent répandues, revenant de l'Empire de Chine, . . . » .

Comme l'a fait remarquer Rachmati (ML 54), contrairement à une première et hâtive conjecture de Bang (MF 18), *ulug bašlag* est une traduction turque assez libre du chinois *Chang-yuan* « Origine Supérieure », devise de règne de l'Empereur *T'ang Sou-tsong* de 760 à 761.

L'année en question est donc la 2^e année *chang-yuan*, qui, ayant été écourtée par la décision éphémère de l'Empereur de commencer l'année suivante près du Solstice d'Hiver, a duré *du 10 février 761 au 1^er décembre 761* (cf. BC p. XIII).

Bien que le texte soit détruit dans sa partie suivante, nous comprenons de quoi il s'agit : l'année 761 est, en Chine, celle d'une prédication manichéenne suivie d'un grand succès, et qui entraîna quelque temps après, en 762—763, la conversion, lors de son séjour dans la capitale chinoise de Lo-yang, du Kagan des Uygur de Mongolie, *Täŋri kagan*, « Emanation de Mani » *(zahag i mānï)* (DH 173 ; DN 139—140).

Le sujet de cette phrase mutilée doit être l'un des Elus artisans de cette extraordinaire réussite, dont les conséquences furent très importantes pour la société uygur.

Il est intéressant de noter que, peut-être un siècle après, les Uygur de Khočo gardaient le souvenir et la tradition chronologique précise de cette prédication, et qu'ils en donnent la date *à la chinoise*, par la devise de règne de l'Empereur *T'ang* d'alors. Il s'agit évidemment d'une tradition littéraire, qui doit s'appuyer sur un ouvrage chinois ou traduit du chinois.

24. Plus importante encore est la partie de colophon qui subsiste au bas d'une page d'un livre manichéen de Khočo, en cursive uygur très soignée, dont les restes ont été publiés par A. von Le Coq (MA 12 : ms. T.II.D.173 a^2 V° ; cf. ML 82) :
yemä täŋri mānï burxan täŋri yeri-ŋärü bardukïnta kïn bēš yüz artukï ekki ottuzunč lagzïn yïlka, ötükäntäki nom ulugï tükäl ärdämlig yarlagkančučï bilgä bäg täŋri mar niv-mānï maxïstaka aygïn bu ekki . . . (lacune ensuite) . . . « Adonc, l'Année du Porc 522e après le départ pour son lieu céleste du Bouddha Mānï, le Supérieur de la Doctrine résidant à Ötükän, Prédicateur doué de toutes les vertus, le Sage Seigneur et Divin Maître Nouveau-Mānï *Maxïstaka Aygïn* (a écrit?) ces deux . . .».

Il s'agit presque certainement du rédacteur initial de l'écrit manichéen en question, recopié plus tard (IXe siècle?) par un scribe qui paraît porter le nom de *Zimtu* (mentionné 4 lignes plus haut). Ce rédacteur était le chef de l'Eglise Manichéenne pour la région d'*Ötüken*, c'est-à-dire celle de la Haute-Mongolie, proche du site des Inscriptions de l'Orkhon, où se trouvait la capitale des Kagan Uygur entre 744 et 840. Son œuvre est évidemment postérieure à la conversion uygur de 763.

L'intérêt capital de ce colophon est qu'il conserve *une chronologie uygur manichéenne à partir de la mort de Mani*. C'est même l'un des documents essentiels qui ont permis à W.B. Henning, en 1957, d'élucider entièrement, dans une étude parfaitement démonstrative (BS), la date, si longtemps controversée, de la mort de Mani, qu'il fixe ainsi au *lundi 2 mars 274*, 4e jour du mois d'Addaru dans l'année babylonienne.

En effet, la chronologie manichéenne ne pouvant (pas plus que la chronologie chrétienne) comporter d'« année zéro », il faut bien considérer que l'an 522 de la passion de Mani tombe 521 (et non 522) ans plus tard que la date de sa mort. Or, en années de l'ère chrétienne, 274 + 521 = 795, qui est précisément une Année du Porc, *lagzïn yïl*. La date de 273 proposée en 1939 par M. J. Higgins (BP 16—17) sur la foi du document uygur, en retranchant 522 (et non, comme il eût fallu, 522—1 = 521) au millésime chrétien 795 de l'Année du Porc, est certainement trop ancienne d'un an.

La rédaction initiale de notre texte uygur manichéen de Khočo a donc eu lieu dans l'*Année du Porc 795 (26 janvier 795—13 février 796)*. La

tradition du manuscrit de Khočo remonte à l'époque de l'Empire Uygur de Mongolie, après la conversion de 763, quand le chef de l'Eglise Manichéenne des Uygur résidait, comme leur Kagan, dans la région d'*Ötüken*.

Le fait le plus remarquable est que ce document contient une synchronie parfaitement correcte entre l'Année du Porc du calendrier sino-turc et *l'an 522 d'une Ère de Mani*, comptée à partir de sa mort le 2 mars 274, et dont nous apprenons ainsi l'existence dans la chronologie des Uygur manichéens. Il y a là une preuve éclatante du sérieux des traditions chronologiques des Manichéens uygur de la fin du VIII[e] siècle, restées exactes après plus d'un demi-millénaire d'expansion du manichéisme, alors qu'elles se sont altérées, concernant la date de la mort de Mani, dans la plupart des sources manuscrites européennes, islamiques, ou même chinoises.

Le mérite de cette sûreté chronologique revient certainement en grande partie aux introducteurs du manichéisme en Chine et chez les Uygur, qui étaient pour la plupart des Sogdiens.

Le pluralisme religieux de la société uygur, où se côtoyaient manichéens, bouddhistes et même chrétiens, favorisait chez eux une science comparative des calendriers (avec références communes au calendrier sino-turc), qui assure la valeur de leurs écrits en la matière.

Cette diversité des confessions allait, d'autre part, en direction d'un syncrétisme, particulièrement entre le bouddhisme et le manichéisme (qui, dès son origine, avait annexé de nombreux éléments de la doctrine bouddhique) : on voit ici que Mani est considéré comme un Bouddha *(Māni Burxan)*, assimilation familière à toute la littérature uygur manichéenne, qui pourrait souvent passer, à première vue, pour une variété de la littérature bouddhique.

2) MANUSCRITS EN ECRITURE « RUNIFORME »

25. On en a retrouvé très peu dans la région de Khočo, et il est assez difficile d'en estimer la date, puisqu'en principe cette écriture, issue de l'alphabet épigraphique du VIII[e] siècle, est ancienne, mais que, d'autre part, on a la preuve, dans un document de Touen-houang (ci-dessus, 7.), qu'elle était encore utilisée dans la première moitié du X[e] siècle, en concurrence avec les cursives uygur et manichéenne.

Une preuve de sa coexistence avec l'écriture de type manichéen à une certaine époque nous est donnée par la découverte, dans la vallée de *Toyok*, à une dizaine de km à l'Est de Khočo et à 15 km à l'Est de la bourgade d'*Īdīk-kut Šähri*, dans la dépression de Turfan, d'un fragment donnant

en caractères manichéens les valeurs phonétiques des lettres « runiformes », publié en 1909 par A. von Le Coq (SBAW XLI) et reproduit par H.N. Orkun (HJ 24). Il était écrit au dos d'un rouleau chinois d'époque T'ang (618—907) et pourrait bien être de la fin du VIII^e siècle, l'aspect des caractères « runiformes » y étant très proche de celui qu'ils présentent dans l'épigraphie de Mongolie.

Un autre fragment, trouvé dans les ruines de la forteresse de *Miran*, à plus de 400 km au Sud de Turfan, sur la route méridionale des oasis du Tarim qui va de Khotan à Čerčen, en direction de Touen-houang, et comparable à bien des égards à un texte de Touen-houang (ci-dessus, 8.), donne, en caractères « runiformes » peu évolués, encore proches du modèle épigraphique, avec une orthographe de type ancien (graphies défectives des voyelles, surtout pour *a)*, qui le situerait vers la fin du VIII^e siècle ou au IX^e, un compte détaillé de distribution d'armes et d'équipements, précédé de la date suivante :

tŏrtinč āy tokkuz ottuzka . . . « La 4^e Lune, le 29 . . . » (MP 186 ; HJ 64 ; fac-similé : MP Planche I, entre 182 & 183 ; JH 98).

L'année n'est pas précisée ; il doit s'agir d'un morceau de registre de comptabilité des armements qui dénote un usage courant du calendrier sino-turc dans l'« administration » militaire, comme à *Cha-tcheou* (ci-dessus, 8.) dans l'« intendance » et cela dès le IX^e siècle au moins.

26. Un texte de *Toyok* (cf. ci-dessus, 25.), publié, comme le précédent, par Thomsen (MO 296—306 ; HJ 57—59 & 97), également en graphie « runiforme » de type ancien, bien qu'y apparaissent quelques graphies pleines pour *a*, et sans doute attribuable au IX^e siècle, intéresse indirectement l'histoire du calendrier chez les Turcs, en ce sens qu'il contient des éléments d'astrologie : liste de planètes, des pierres qui leur correspondent, et de leurs effets apotropaïques pour qui les porte sur soi.

Il parle d'abord des « 7 Planètes », *yetti pagarla*, ainsi nommées d'un dérivé turc du sogdien *paxar* « planète », avec le suffixe d'adjectif dénominatif *-la/-lä*, assez rare, mais attesté en turc ancien; cf. *kŏrk* « beauté» *kŏrklä* « beau » (FA 65). Nous récusons la lecture « *pagarlï* » de Thomsen, d'une part en raison du fait que la graphie défective — c'est le cas ici — est beaucoup plus fréquente, dans ce texte, pour *a* que pour *i/ï ;* d'autre part, et surtout, parce que le suffixe *-li*, qui ne s'emploie en turc ancien que dans une expression double ou sérielle (FA 159), n'a rien à faire ici.

Le mot *pagar-la* doit être le calque d'une expression sogdienne désignant, plus généralement que les « planètes » stricto sensu, les « (corps) planétaires » ; d'où la dérivation adjective, en turc. En effet, les « 7 corps

planétaires » classiques comprennent, outre 5 planètes (Mars, Mercure, Jupiter, Vénus & Saturne), le Soleil et la Lune.

Cette mention des « 7 Planètes » dénote un texte d'origine irano-sogdienne (dans le contexte, sans doute, de la culture manichéenne, bien qu'il n'ait rien de proprement religieux) et non pas indo-bouddhique, puisque l'Inde compte « 9 Planètes », les 7 classiques, plus les « Planètes sombres », responsables des éclipses, *Rāhu* (Tête du Dragon = Nœud Ascendant de la Lune) & *Ketu* (Queue du Dragon = Nœud Descendant).

Mais ces « 7 corps planétaires » ne sont évoqués ici que pour mémoire, selon une expression consacrée, le texte ne donnant d'informations que pour 5 d'entre eux et le disant expressément, annonçant qu'il va exposer « les vertus des amulettes et pierres de 5 sortes », 5 *türlüg monču̯kuŋ taš̆larīŋ ärdämi* (pour « 5 », chiffre sogdien !).

En effet, les amulettes lapidaires correspondant au Soleil et à Mars ne sont pas décrites et ces deux « corps planétaires » ne sont pas même nommés ; comme ils ont l'un et l'autre, aussi bien dans la tradition astrologique sémitique puis européenne, que dans la tradition chinoise, le Feu pour élément, leur omission simultanée doit être ici délibérée et répondre à des considérations magico-religieuses. Ils ne sont sans doute pas considérés comme susceptibles d'être associés à un talisman apotropaïque que l'on puisse porter sur soi.

Les 5 corps planétaires dont il est traité sont nommés, dans l'ordre : *tir* « Mercure », *ormïzt* « Jupiter », *nagïd* « Vénus », *kiwan* « Saturne » (*w* noté *u*l), et *mag* « la Lune ». Tous ces noms sont des transcriptions turques de mots iraniens-sogdiens, tout comme *pagar*. On remarque l'absence de toute dénomination turque des astres, même pour la Lune (turc *āy*)! On a évidemment affaire ici à un texte de magie astrologique « savante », démarqué d'un modèle iranien-sogdien dont la langue est considérée comme le bon langage scientifique. Il a sans doute été confectionné en milieu manichéen : en milieu bouddhique, le terme pour « planète » *(garx*, du sanskrit *graha)* et les noms des « 9 Planètes » sont tous empruntés au sanskrit (ML 106 c et renvois).

L'ordre dans lequel apparaissent les 5 planètes dans notre texte n'est pas indifférent pour l'histoire du calendrier, car il suit celui de notre *semaine planétaire*: mercredi, jeudi, vendredi, samedi, —, lundi. Certes, l'ordre planétaire normal est : Soleil (dimanche, Sonntag), Lune (lundi), Mars (mardi), Mercure (mercredi), Jupiter (jeudi), Vénus (vendredi), Saturne (samedi, Saturday). Mais ici, tout se passe comme si le rédacteur, sachant bien qu'il ne devait parler, ni du Soleil, ni de Mars, commençait sa liste *après Mars*: Mercure, Jupiter, Vénus, Saturne, (Soleil sauté), Lune.

Nous pensons donc avoir dans ce texte runiforme assez ancien (IX^{e} siècle sans doute) un écho, au moins indirect, de l'expansion en Asie Centrale de la *semaine planétaire*: l'expression *yetti pagarla* « les 7 corps planétaires », alors qu'on ne traite que de 5, est en faveur de cette hypothèse.

27. On sait que la semaine planétaire est d'origine chaldéenne, ou du moins provient de spéculations astrologiques qui ont pris naissance dans la Mésopotamie ancienne. Elle s'est répandue d'abord chez les Sémites, notamment chez les Juifs (d'où son expansion dans les sociétés chrétiennes, puis islamiques) et chez les Iraniens, dès les anciens Perses. C'est d'Iran, semble-t-il, qu'elle passa, assez tardivement, en Inde, puis de là en Chine, avec le bouddhisme. Toutefois, en Chine, où la tradition de la décade était immémoriale, elle resta étrangère à l'usage civil, du moins jusqu'à l'adoption, au XX^{e} siècle, du calendrier européen.

En Asie Centrale iranienne et indo-européenne (« tokharienne »), elle fut certainement usitée de bonne heure, et l'expansion du bouddhisme et du manichéisme (où elle joue un rôle important) n'a pu que favoriser son emploi. En tout cas, elle était depuis longtemps entrée dans les mœurs de la partie occidentale de l'Asie Centrale au milieu du VIII^{e} siècle de l'ère chrétienne, puisqu'elle servait alors, en combinaison avec le Cycle des Douze Animaux d'origine chinoise, à l'établissement du calendrier, comme en témoigne une source chinoise déjà signalée, d'après Paul Pelliot (cf. notre Chapitre III, 8.).

C'est de la Sogdiane que paraît provenir l'original de notre texte turc, dont l'ordre de rédaction doit être lié à la connaissance, et peut-être à l'usage, de la semaine planétaire, dont on aurait ici le premier témoignage turc connu, indirect il est vrai.

3) INSCRIPTIONS BOUDDHIQUES SUR PIEU

28. On en a découvert trois à *Khočo*, deux en uygur et une de même type en chinois. Elles ont été publiées en 1915 par F.W.K. Müller (KB), dont une en annexe et sans traduction

Ces pieux ont, dans le bouddhisme, une fonction magique et religieuse : ils sont, après une préparation minutieuse et un choix très savant du moment astrologique, fichés dans le sol que l'on veut consacrer à une fondation pieuse, cloître (*vihāra* en sanskrit, d'où sogdien *varxār*, passé tel quel en uygur dans nos textes), ou lieu de culte, afin de bannir les démons souterrains (KB 2). Tous trois commencent, justement, par l'indication

du moment astrologique choisi, ce qui est très précieux pour les dater et pour en tirer des enseignements sur l'histoire de l'astronomie et du calendrier à *Khočo*.

F.W.K. Müller, qui a eu le grand mérite de faire connaître le texte de ces inscriptions et d'en donner une édition très soigneuse, bon instrument de travail, n'a malheureusement pas eu de chance dans sa tentative (d'ailleurs assortie de réserves) en vue de les dater. Tout d'abord, en suggérant la date de 768 (KB 4) pour l'une de celles en uygur qui est datée de la 2e année du règne d'un Khan nommé *kȫl bilgä täŋri ellig* « Souverain Céleste à la Sagesse vaste comme un Lac » (cf. Chapitre III, 23.), il accumule les invraisemblances, ainsi que l'avait déjà noté James Hamilton (DN 142—143).

En effet, en 768, les Kagan Uygur n'étaient pas à Khočo, mais avaient encore leur capitale sur l'Orkhon, en Mongolie. Et s'il est vrai que le prédécesseur du Kagan Uygur régnant en 768 a été un moment, d'après les sources chinoises, nommé *Bilgä Kȫl Kagan* (DN 139), ce qui n'est pas la même chose que *Kȫl Bilgä Täŋri* mais peut y faire penser, son successeur, très bien connu comme introducteur en 763 du manichéisme, n'a jamais porté la titulature précitée, et, de plus, on sait parfaitement (DN 139) qu'il a commencé à régner en 759, à la mort de son père, le Kagan dont l'Inscription de Šine-usu de 760 (ci-dessus, 12. & sq.) est précisément l'épitaphe : en 768, il n'était donc pas dans la 2e, mais dans la 10e année de son règne.

29. Pour dater l'autre inscription turque sur pieu, F.W.K. Müller est parti d'une fausse interprétation de la correspondance de la combinaison « Feu + Mouton » avec un n° du Cycle Sexagésimal (KB 25—26) : il applique en effet la répartition automatique des Eléments entre les 10 *kan* classificateurs, non utilisée à l'époque (cf. plus haut, 12.), ce qui lui donne le N° 44, et non la répartition beaucoup plus complexe qui était en vigueur, donnée dans notre tableau du paragraphe 12., et qui donne le N° 56. Il aboutit ainsi à l'hypothèse de l'année 767, qui ne convient pas, puisque la capitale uygur n'était pas alors à Khočo.

La date de 827 qu'il avance aussi, avec scepticisme (KB 26), et qu'il déduit de la même hypothèse erronée d'un n° 44 du Cycle de 60 ans, est certainement impossible, le Kagan Uygur régnant en 827 (en Mongolie, et non à Khočo !) n'ayant jamais porté, comme Müller le remarque lui-même, la titulature qui figure dans l'inscription (KB 22) et que nous examinerons plus tard.

La fausse interprétation des combinaisons « Elément + Animal », qui sévit encore dans le monde savant, a conduit à une impasse la chronologie de ces inscriptions sur pieu de Khočo.

30. Une première lumière a été jetée sur cette difficile question par Paul Pelliot, qui, en 1929, a pu établir (BK 254) que l'inscription chinoise sur pieu de Khočo, pour laquelle Müller n'avait pas proposé de date, était de 983.

Nous reviendrons plus tard de façon circonstanciée sur les problèmes que pose cette datation, à notre avis très sûre. Disons seulement maintenant, que, l'inscription chinoise étant datée d'une année *kouei-wei* (n° 20 du Cycle), et d'un jour *sin-sseu* (n° 18) indiqué comme 25e de la 5e Lune (KB 18—19), aucune des années du calendrier officiel chinois, entre 500 et 1600 de l'ère chrétienne, ne correspond exactement à une telle définition. On jouait vraiment de malheur avec la datation de ces pieux, qui n'avaient sans doute pas chassé tous les démons !

En pareil cas, rare, mais non sans exemple, il faut admettre, ou que le rédacteur s'est trompé dans son compte de calendrier, ou que le calendrier dont il se sert n'est pas le calendrier officiel, ou encore que le calendrier officiel n'est pas tel qu'on l'a reconstitué. De toute façon, et nous en avons un exemple à propos de la date chinoise de l'épitaphe de *Kŏl tegin* (Chapitre III, 25. & sq.), la discordance, pour être vraisemblable, ne doit pas porter sur plus d'un ou deux jours. Or, entre 500 et 1600 (dates plus qu'extrêmes en l'occurrence), les écarts constatés dans des années *kouei-wei* (tous les 60 ans) entre les données du calendrier canonique et celles de notre inscription chinoise sur pieu sont trop importants pour convenir à notre datation, sauf dans la seule année 983, où l'écart n'est que d'un jour, le jour *sin-sseu* du calendrier officiel y tombant, non le 25, mais le 26 de la 5e Lune. Nous verrons ultérieurement comment expliquer cette légère discordance, qui sera elle-même, pour nous, pleine d'enseignements (cf. ci-après, 41 & sq.)

Nous devons donc tenir pour établie la date de 983 que Paul Pelliot a pu assigner à l'inscription chinoise sur pieu de Khočo, qui paraît, archéologiquement, assez proche des deux inscriptions turques de même nature trouvées dans le même site de l'ancienne capitale des Kagan Uygur de l'Ouest.

31. Nous avons donc maintenant un point de repère, une des inscriptions de ce groupe de 3 étant du Xe siècle, période qui est bien celle des Kagan Uygur de Khočo (et non plus de Mongolie) et où l'on est sûr que le bouddhisme était florissant dans leur capitale. Un autre point de repère, philologique et paléographique celui-là, c'est qu'à en juger par la planche hors-texte de l'édition de F.W.K. Müller (BK, après 38), la graphie uygur de celui des pieux qui y est reproduit est très semblable à celle des textes en cursive uygur du Xe siècle à Touen-houang, le stade linguistique étant le même (dialecte en *y* : *kayu*, BK 6 = plus ancien *kaṅu* ; cf. FA 3—5 & 326 b).

Mais nous ne pouvons nous contenter de cette estimation trop générale, et nous devons étudier les données techniques de la datation.

Nous commencerons par l'inscription uygur donnée en annexe (Anhang I : KB 22 & sq.) dans l'édition de F. W. K. Müller. La date, très développée, vient dès le début (KB 22) :

kutlug ki ōt kutlug koyn yïl • ekkinti āy • üč yaŋïka • kün āy täŋridä kut bulmïš ulug kut ornanmïš • alpïn ärdämin ēl tutmïš alp arslan kutlug kōl bilgä täŋri xan(ïmïz) (?) ... (lacune) ... *xan olurmïš • ōŋtün šačiu kidin nuč barsxanka-tägi ēllänü ärksinü yarlïkkayur ogurda ... xan ... täŋrikän ... ēl ögäsi alp tutuk ögä • kutlug kočo ulušug bašlayur ärkän* • •

« L'année bénéfique *ki*, d'élément Feu, du Mouton ; la 2e Lune ; le 3 de la Nouvelle Lune ; au moment où Celui qui a reçu le Bonheur des Dieux Soleil et Lune et qui s'est installé dans un Grand Bonheur ; Celui qui par son héroïsme et sa vertu a pris en main l'Empire, le Héros-Lion, le Bienheureux à la Sagesse vaste comme un Lac, notre Khan Céleste, est assis, comme Khan (sur le trône) ... ; et où il décrète, étendant son Empire et sa puissance, à l'Est jusqu'à *Cha-tcheou* et à l'Ouest jusqu'à *Nuč et Barsxan*, le Conseiller de l'Empire, l'Héroïque Gouverneur-Conseiller, étant à la tête de la Bienheureuse Cité de *Khočo* » ...

En dépit de quelques lacunes dues au mauvais état du bois, on lit clairement la date de calendrier, puis la titulature complète du Kagan régnant.

La destruction de quelques mots ne permet pas de certitude quant à la fonction de « *xan* » et « *täŋrikän* » qui subsistent isolément. Leur position avant les titres du Gouverneur de Khočo laisse penser que ces mots, qui désignent le Kagan, sont des éléments d'un complément spécifiant que ce Gouverneur tient son pouvoir du Kagan (un des mots détruits après *täŋrikän* pourrait être *yarlïkïŋa* « par décret de ... », normal dans les formules de délégation de pouvoir d'un Khan).

Le gérondif *ärkän* (= osmanlï *ikän*, même fonction) termine la séquence des quasi-propositions de temps qui servent à préciser la date, séquence dont l'achèvement est souligné par une *double* ponctuation. On passe ensuite à la liste des fondateurs, puis des princesses et des princes, puis des fonctionnaires de haut et moyen rang, qui participent à la cérémonie bouddhique d'implantation du pieu magique destiné à bannir les démons du sol où s'érigera le cloître *(varxār)*.

L'ensemble est clair, et l'attention de l'historien doit être retenue par la révélation de l'étendue du pouvoir de ce Khan de Khočo, à l'est jusqu'à Cha-tcheou (région de Touen-houang), à l'ouest jusqu'à *Nuč* (*Nūǰkath*, au sud-ouest de Taškent) et à *Barsxan* (probablement près de Taraz) ; cf. MQ XVIII & n. 35.

On remarquera aussi la référence astrologique (Dieux Soleil et Lune) en tête de sa titulature, déjà constatée pour les Kagan Uygur manichéens

de Mongolie de 805 à 839 (DN 140—141 : 8. à 12.), et qui n'est pas attestée avant eux, au lieu des références seulement « célestes » *(täŋri . . .)* des Kagan t'ou-kiue et uygur plus anciens.

32. Selon les données résumées dans notre tableau du paragraphe 12., la combinaison « Mouton + Feu » correspond au n° 56, à savoir *ki-wei* dans le Cycle chinois savant. Or, c'est bien le *ki* de *ki-wei*, n° 6 des « 10 *kan* » (turc *šip-kan*: FA 336 b), qui figure, à sa place normale (initiale) dans notre texte, et non le chinois *k'i* « élément », comme l'avait cru Müller (KB 25). Le chinois *k'i* « élément » n'avait pas sa place en cet endroit, et il n'avait d'ailleurs pas à être exprimé en transcription, puisque le terme turc pour « élément » figure déjà, en position normale, c'est-à-dire après *öt* « feu » : c'est le mot *kut*, avec son dérivé *kut-lug* « qui a pour élément . . . », bien connu en ce sens dans les calendriers uygur (ML, Index, 115a), et qui doit être distingué de *kutlug* « heureux, bénéfique », sens turc premier de ce mot.

Si l'on voulait une confirmation de l'emploi en uygur, en même position, de la transcription *ki* pour le *kan* n° 6, on la trouverait, précisément, dans le *Suvarna-prabbhāsa-sūtra* de Berlin pris en exemple par Müller (KB 24, bas : 3.) :
ki šipkanlïg öt kutlug ud yïl « l'Année du Bœuf, d'élément Feu, de classificateur dénaire [*šip-kan*, cf. ci-dessus] *ki* ».

Cette date est reprise comme exemple et correctement traduite par Rachmati (ML 80), qui propose à juste titre, pour l'identification, des années de classificateur dénaire *ki* (n° 6) et de classificateur duodénaire *tch'eou* (n° 2) correspondant au Boeuf : années *ki-tch'eou* (n° 26 du Cycle de 60) 1169, 1229, 1289, etc . . . Il est curieux que Rachmati, qui a eu ici une intuition très juste, d'ailleurs fondée sur une analyse philologique impeccable, n'ait pas remarqué que son résultat (correct) était en contradiction avec le système de répartition automatique des Eléments entre les 10 *kan* préconisé par Müller et suivi généralement par les turcologues : dans ce système, certainement hors de cause chez les Uygur médiévaux, la combinaison « Bœuf + Feu » eût donné le n° 14 (Feu, nos 3 et 4), et non 26. W. Eberhard, sinologue avisé, n'avait d'ailleurs pas signalé la correspondance « Eléments — *kan* » dans ses tableaux de ML 98 & 99. Sans doute avait-il des réticences quant à son application aux calendriers uygur. En tout cas, les extraits de calendrier des années 1933 à 1935 qu'il cite comme exemples comparatifs (ML 95) démentent, eux aussi, le système retenu par F. W. K. Müller : 1933, année « Coq + Métal », est *kouei-yeou* (n° 10) ; 1934 « Chien + Feu », est *kia-siu* (n° 11) ; et 1935 « Porc + Feu », *yi-hai* (n° 12) ; tandis que le système de Müller (Bois = *kan* 1 & 2 ; Feu = *kan* 3 & 4 ; Terre = *kan* 5 & 6 ; Métal = *kan* 7 & 8 ; Eau = *kan* 9 & 10) eût donné, respectivement, les nos 58, 23 et 24, qui sont hors de question.

Jusqu'à nos jours, l'usage chinois n'est pas de répartir automatiquement, 2 par 2, les *kan* entre les Eléments *quand il s'agit du calendrier*: on

pourra contrôler, d'après notre tableau précité, le fait que les combinaisons « Elément + Animal » constatées en 1933—1935 sont encore *parfaitement conformes au système complexe décrit par le Père Hoang* (BC pp. VIII & 9), *qui était certainement suivi, à l'imitation des Chinois, par les Uygur.*

Nous pensons donc en avoir fini avec cette discussion, qui risquerait de renaître à chaque occurrence, et nous renvoyons désormais, une fois pour toutes, pour ce genre de correspondances, au système complexe du tableau de notre paragraphe 12., ci-dessus.

33. Nous pouvons donc dès à présent, pour la date de l'autre inscription uygur sur pieu (KB 6), fixer le rang cyclique de l'année : *toprak . . . bičin* = « Terre + Singe » = n° 45 (ici, par hasard, le résultat était le même dans le système erroné !).

C'est, dit le texte, la 2e année de règne du Kagan, qui a donc accédé au trône dans une année de n° 44.

34. Examinons maintenant, les deux datations étant liées, le détail des indications chronologiques et astronomiques qui figurent, avant la titulature du Kagan, dans l'inscription dont l'édition et la traduction viennent en tête du travail, excellent à part sa chronologie, de F. W. K. Müller (KB 6—7). Voici le début du texte :
yemä kutadmïš kutlug toprak kutlug bičin yïl-ka, ödrülmiš ädgü ödkä kutlug koluka, tokkuzunč āy tört ottuz-ka, purva pulguni yultuz-ka, kün āy täŋritäg kösänčig körtlä yaruk täŋri bügü täŋrikänimiz köl bilgä täŋri ellig-niŋ orunka olurmïš ekkinti yïlïŋa . . . « Adonc, dans l'Année bénie et bénéfique, d'élément Terre, du Singe, au bon moment choisi et à l'instant bénéfique, à la 9e Lune, le 24, sous l'astérisme *pūrva-phalgunī*, dans la 2e année où est venu à régner le Roi Céleste à la Sagesse vaste comme un Lac, notre Divinité semblable aux Dieux Soleil et Lune, Désiré, Beau, Lumineux, Céleste et Intelligent . . . ». Suit le récit de la cérémonie d'implantation du pieu, pour purifier le sol destiné à l'édification d'un cloître, *varxār*, avec mention des fondateurs, des princesses et des hauts fonctionnaires, des officiants et des assistants, dont le Gouverneur de Khočo : *xočo balïk bägi alp tutuk ögä* « le Seigneur de la Ville de Khočo, l'Héroïque Gouverneur-Conseiller », qui porte à peu près les mêmes titres que dans l'autre inscription (cf. ci-dessus, 31.), où il était nommé *ēl ögäsi alp tutuk ögä*; une différence sans doute significative (entre *xočo balïk bägi* et *ēl ögäsi*, ce dernier titre évoquant une compétence plus vaste, donc semblant plus élevé) apparaît toutefois dans la première partie de sa titulature.

35. L'interprétation chronologique et astronomique de ce long préambule destiné à définir le moment de la cérémonie magico-religieuse est relativement aisée.

Il s'agit du 24 de la 9e Lune du calendrier sino-turc, dans une année du Singe *(bičin)* d'élément Terre *(toprak)*, ce qui correspond au n° 45 du Cycle sexagésimal. Mais, en plus des indications tout à fait semblables de l'autre inscription sur pieu, nous voyons ici apparaître la mention de l'*astérisme (yultuz)*, traduction turque assez libre (mot à mot « étoile ») du sanskrit *nakṣatra*, avec son nom indien *purvapulguni* (sanskrit : *pūrva phalgunī*).

Les *nakṣatras*, qui jouent un rôle important dans l'astrologie religieuse indienne et bouddhique, sont les « Stations de la Lune », ou Mansions lunaires, très comparables aux *manāzil* de l'astrologie arabe, ou aux *sieou* chinois (cf., notamment : AH & AI, AK & AL, AM 45—152 & AN — ces deux derniers, pleins d'idées intéressantes et d'informations, sont à utiliser avec précaution, l'auteur ayant des théories très personnelles et se méprenant en tout cas sur les faits turcs, AP — ce dernier pour la Chine d'avant les Han). Ce sont les 27 divisions (ou 28, selon les systèmes), égales ou non (selon les systèmes aussi), matérialisées par des étoiles-repères qui en fixent l'origine, pratiquées sur la zone stellaire voisine de l'Ecliptique, et qui servent à mesurer la « progression » de la Lune parmi les constellations (en sens inverse, évidemment, du Mouvement Diurne) au cours des 27 jours 1/3 environ que dure sa *révolution sidérale* (et non sa révolution synodique, voisine de 29 jours 1/2 : cf. AA 210—213).

Les Uygur bouddhistes utilisaient un système indien de *nakṣatras* inégaux dont certains manuscrits de Khočo (ML 12—14) donnent la description (cf. ML 56—58), et qui est d'un type bien connu (*Brāhmasiddhānta*, nous a dit R. Billard, spécialiste en la matière). Nous ne pouvons ici faire une étude de ce système et de ses applications uygur, ce qui nous entraînerait à de trop longs développements. Disons seulement que le *nakṣatra* dit *Pūrva-phalgunī*, en cause dans notre texte, correspond à une partie médiane de la Constellation du Lion, a pour principales étoiles-repères δ & θ *Leonis*, et commence à peu près à 146° de longitude écliptique, soit dans notre astronomie à 26° du Lion.

L'assertion de notre texte relative à l'astérisme *Pūrvaphalgunī* signifie que la Lune transitait ce *nakṣatra*, le jour en question, au moment astrologique spécialement choisi *(ödrülmiš)*, comme bénéfique *(ädgü, kutlug)*, pour l'opération d'implantation du pieu magique.

36. L'on dispose là d'un moyen remarquable de contrôle des dates : on peut en effet calculer, sans trop de difficulté, soit en astronomie vraie (ce

qui n'était certes pas la démarche de nos bonzes de Khočo), soit par la méthode des « pas moyens » des astres (ce qui se rapproche beaucoup des techniques astrologiques en cause), soit au moyen des canons indiens, bien connus (ce qui était sûrement le procédé des bouddhistes de Khočo), les dates de transit de la Lune dans tel ou tel *nakṣatra*. Il faut tenir compte des erreurs possibles — et constatées parfois — des calculateurs, mais elles ne doivent pas excéder quelques heures pour être plausibles, l'observation la plus élémentaire démentant en ce cas le calcul et dénonçant l'erreur.

37. Dans la version initiale (Lille, 1974) du présent travail, nous avions pensé que l'inscription donnée en annexe par Müller (KB 22 & sq.) avait été érigée « à l'occasion » de l'intronisation du Khan. Nous avions en effet donné à *ogur* le sens de « circonstance, occasion », qu'il a dans certains textes, et cette hypothèse nous avait conduit à dater l'inscription de l'an 899, n° 56 (« Mouton + Feu ») du Cycle de 60. En ce cas, l'autre inscription, de N° 45 (« Terre + Singe »), supposée postérieure, eût correspondu à l'an 948, plus précisément à la date du 28 octobre 948, qui nous paraissait confirmée du fait que, comme nous l'avait obligeamment écrit, en réponse à notre question, M. Roger Billard, spécialiste de l'astronomie indienne traditionnelle, la Lune, à cette date, transitait bien le *nakṣatra pūrvaphalgunī*, mentionné dans le texte.

C'était là un enchaînement d'erreurs, dû au fait que nous n'avions pas pris en compte une autre valeur de *ogur*, bien attestée au XI^e^ siècle et relevée par *Kāšγarī* à l'époque (GC 427), celle de « temps, moment ». Si l'on retenait cette valeur, on ne devait plus considérer que l'« inscription-annexe » de Müller évoquait une récente intronisation, mais datait simplement du moment où le Khan mentionné régnait (date par période de règne). En ce cas, il n'était plus indiqué de supposer cette inscription antérieure à l'autre, et il devenait logique, compte tenu des n^os^ respectifs (56 & 45) du Cycle, de considérer, au contraire, l'« inscription-annexe » comme postérieure de 11 ans à l'autre (de la 2^e^ année de règne), les deux textes mentionnant un seul et même Khan, comme l'autorisait la grande similitude des titulatures. Cette dernière hypothèse nous fut suggérée par T. Moriyasu et J. Hamilton. Elle a été vérifiée et retenue, avec des arguments historiques solides, par ce dernier (MQ XVII—XVIII), qui date l'inscription correspondant au n° 45 du 25 *octobre* 1008, l'« inscription-annexe » (n° 56) datant alors du 12 *mars* 1019.

38. Nous nous rallions d'autant plus délibérément à ces conclusions, que M. Roger Billard, consulté par M. Hamilton, lui répondait, le 27 novembre

1981 (MQ XVII, n. 31) : « . . . s'il s'agit du samedi 28 octobre 948 A. D. » (ma première hypothèse) . . . « le moment visé (pour le transit de la Lune dans l'astérisme *Pūrvaphalgunī*) ne peut être au mieux que tout à la fin du jour chinois, peu ou très peu avant 24 h. TCL (temps civil local). Tandis que ce moment peut prendre place dès le début de l'après-midi s'il s'agit du lundi 25 octobre 1008 A. D. . . . ». Et du tableau joint à sa lettre par M. Billard, il ressortait (en temps local) qu'en 948 le transit commençait vers 23 h 30 du 28 octobre pour finir vers 21 h 50 du 29 octobre, alors qu'en 1008 il commençait vers 13 h 20 du 25 octobre pour finir vers 12 h 55 du 26 octobre. Dans ces conditions, il est certain que la date de 1008 convient bien mieux que celle de 948 pour les indications de l'inscription.

39. C'est donc à bon droit que J. Hamilton (MQ XVIII) fixe à l'an 1007 le début du règne du souverain uygur *Kŏl Bilgä Täŋri*. L'inscription de 1019 correspond ainsi à sa 13e année de règne, et l'on peut observer, dans sa titulature, un détail significatif qui dénote, entre ses 2e et 13e années de règne, un accroissement de son prestige : dans l'inscription de 1008, il porte le titre de *ēllig* « Roi » (paragraphe 34.), tandis que, dans celle de 1019, il s'attribue celui de *xan* « Khan » (paragraphe 31.), qui, dans le monde turc ancien, est supérieur.

40. L'inscription uygur sur pieu de Khočo éditée en annexe par Müller (KB 22—24), datée du 3 de la 2e Lune de l'année du Mouton, est, selon le calendrier sino-uygur, du *12 mars 1019*. S'agissant d'un acte magico-religieux dont on sait à quel point il relevait de l'astrologie, on peut observer que *cette date est exactement celle du Nawrūz dans le calendrier iranien de l'ère de Yezdegerd* (BT 38), suivi par les Uygur manichéens, jour faste et solennel, censé être celui de l'Equinoxe de Printemps — qui, dans la réalité astronomique, tombait alors le 17 mars. Il y aurait peut-être là une trace du syncrétisme manichéo-bouddhique qui caractérisait la politique religieuse des souverains uygur.

L'autre inscription uygur sur pieu, antérieure de 11 ans et plus développée dans ses références calendériques et astrologiques sino-indiennes (KB 3—16), datée du 24 de la 9e Lune de l'année du Singe, est du *25 octobre 1008*, jour du transit de la Lune dans le *nakṣatra* de *Pūrvaphalgunī*, occurrence explicitement calculée pour des raisons astrologiques :
ödrülmiš ädgü ödkä kutlug koluka « au bon moment choisis, à l'instant bénéfique ».

On remarquera, avec la présence de *öd* « temps, moment », déjà rencontré (et qui traduit aussi l'« heure » du calendrier chinois : ML, Index,

112 b), l'apparition du mot *kolu* « instant, seconde » (également, dans certains textes, mesure de temps, d'environ 10 secondes : ML, Index, 114 c), qui, comme le précédent, est un mot du fonds turc, et non un emprunt. Ces deux termes, *öd* et *kolu*, n'ont pas par eux-mêmes de sens technique bien défini, mais ils peuvent en recevoir un par convention dans l'adaptation de divisions du temps chinoises ou indiennes. Il nous est impossible ici d'en juger, leur contexte restant très général.

41. Comparée aux inscriptions turques de même nature, l'inscription chinoise sur pieu éditée par F. W. K. Müller (KB 17—21) est d'un autre style, et beaucoup plus sobre dans l'expression de la date, par laquelle elle commence également :
« Dans l'année cyclique *kouei-wei* (n° 20) la 5e Lune, au 25e jour *sin-sseu* » (n° 18).

Nous avons vu (ci-dessus, 30.) que la seule année qui puisse convenir à cette date, où intervient une erreur d'un jour dans le quantième de la Lune, est celle de 983, comme l'a établi Paul Pelliot. Le jour *sin-sseu* de la 5e Lune y est le *9 juillet 983*, qui doit être la date exacte, car les erreurs sur le signe cyclique (qui a pour premier terme une série de 10, facile à retenir) sont beaucoup plus rares que celles sur le quantième du mois. Mais ce jour *sin-sseu* est le 26 de la Lune, et non le 25, dans le calendrier chinois régulier.

Cela signifie donc que le calendrier utilisé par les Chinois bouddhistes de Khočo auteurs de l'inscription faisait commencer la 5e Lune de l'an 983 un jour plus tard (le 15 juin) que le calendrier chinois régulier (14 juin). Pour une cérémonie liturgique de cette importance, où tous les détails, notamment ceux en relation avec l'astrologie, étaient certainement l'objet d'un grand soin, nous n'admettrions qu'en dernière hypothèse une étourderie des rédacteurs du texte — étourderie qu'eût signalée l'assistance de clercs. Nous préférons penser qu'il y a, ici, une trace de l'usage d'un calendrier non canonique, irrégulier par rapport au calendrier officiel chinois, comme nous en avons d'ailleurs un exemple bien attesté, à Khočo même, dans un manuscrit du XIVe siècle (ML 18—19 : 6. ; cf. ci-après, 126. & sq.).

Notre hypothèse ne se fonde pas sur de simples conjectures. Elle s'inspire du témoignage de *Wang Yen-tō*, ambassadeur de la Cour de Chine auprès des Uygur de Khočo de 981 à 984, période qui, précisément, comprend l'année 983 de notre texte chinois gravé sur pieu. C'est une information de première importance pour l'histoire du calendrier chez les Uygur, mais qui, paraissant à première vue bizarre, n'a pas été exploitée.

L'ambassadeur des *Song* signale, et son observation doit se rapporter à l'année 982 qu'il a passée à Khočo, que les Uygur et les gens du pays suivaient « le calendrier de la 7e année *k'ai-yuan* » (année 719). Paul Pelliot, qui relève ce témoignage (BK 254), commente :
« Sans nous arrêter ici à ce que cette mention du calendrier de 719 a d'inattendu, on comprend qu'en continuant de calculer leur calendrier d'après un calendrier ancien, les Ouigours aient pu aboutir à une divergence d'un ou deux jours par rapport au calendrier fixé chaque année en Chine. »

42. Nous nous arrêterons, quant à nous, sur cette mention d'autant plus digne de réflexion qu'elle est, en effet, inattendue. Suivre « le calendrier de la 7e année *k'ai-yuan* », qui est une année embolismique, à 7e Lune intercalaire, de 383 jours, n'est certainement pas une technique valable pour tous les ans. Si l'on recherche une interprétation compatible avec les principes généraux du calendrier sino-turc, l'expression ne peut se comprendre que d'une façon : au moment où *Wang Yen-tō* était à Khočo, les gens du pays suivaient, depuis un certain Nouvel An où ils avaient abandonné le calendrier canonique chinois (sans doute, simplement, parce qu'il ne leur était pas parvenu, dans sa rédaction renouvelée chaque année par les Astrologues de la Cour de Chine, cf. BC pp. III—V), le schéma général (répartition des Lunes de 29 et 30 jours, y compris les lunes intercalaires — le reste, y compris les classificateurs cycliques, découlant automatiquement) d'une suite d'années de l'ancien calendrier des *T'ang* (qu'ils possédaient), série comprenant la 7e année *k'ai-yuan* de 719.

Cette dernière étant une année embolismique, de 13 Lunes, son schéma ne pouvait s'appliquer qu'à une année où les principes généraux d'intercalation, certainement connus à Khočo, imposaient l'addition d'une Lune intercalaire. Or, c'est précisément le cas de l'année 982, où *Wang Yen-tō* était en mission à Khočo, et qui a 384 jours (contre 383 dans la 7e année *k'ai-yuan*). Le témoignage de l'ambassadeur chinois commence donc à se vérifier, et la correspondance « 982/7e année *k'ai-yuan* » donne un point de départ solide à nos calculs, destinés à déterminer le Nouvel An où avait commencé l'application de ce procédé de fortune.

Ce ne pouvait être le Nouvel An 982 lui-même : la différence signalée entre la longueur des deux années correspondantes ferait commencer, à Khočo, l'année 983 un jour plus tôt qu'en Chine ; mais cet écart serait annulé du fait que l'année canonique 983 a, pour ses 4 premières Lunes, $30+29+29+30 = 118$ jours, tandis que la 8e année *k'ai-yuan* de 720, qui, dans le système pratiqué, doit correspondre à l'an 983, a, pour les 4 premières Lunes, $30+29+30+30 = 119$ jours. L'avance d'un jour prise

au Jour de l'An serait ainsi compensée par le retard d'un jour pris par le début de la 5e Lune, et aucune erreur de date cyclique ne serait constatée dans l'inscription sur pieu de 983.

Mais si l'on prend pour point de départ le Nouvel An 981, le résultat est concluant : l'année canonique 981 a 354 jours, et la 6e année *k'ai-yuan* qui doit lui correspondre en a 355 ; l'année de Khočo 982 doit donc commencer un jour plus tard que l'année canonique ; mais la 7e année *k'ai-yuan* de 383 jours est plus courte d'un jour que l'année canonique 982, qui a 384 jours ; le retard d'un jour de l'année de Khočo 982 est donc compensé, et les deux années 983 commencent ensemble (le 16 février) ; les 4 premières Lunes de l'année canonique ne totalisant, comme on l'a vu, que 118 jours, contre 119 pour la 8e année *k'ai-yuan* qui doit servir de modèle, pour 983, aux gens de Khočo, la 5e Lune de l'année de Khočo commencera donc un jour plus tard (le 15 juin 983) que celle de l'année canonique (14 juin).

Dans ces conditions, le 25e jour de la 5e Lune, dans l'année non canonique de Khočo,est bien le *9 juillet 983*, jour *sin-sseu* (n° 18 du cycle de 60), ce qui correspond exactement aux données de l'inscription chinoise sur pieu de cette date, tandis que ce 9 juillet *sin-sseu* est le 26e de la 5e Lune dans le calendrier chinois canonique de 983.

On ne peut pas remonter plus haut qu'au Nouvel An 981 pour l'application du « système *k'ai-yuan* » : l'année 980, où les règles générales d'intercalation imposaient l'addition d'une Lune complémentaire pour rétablir l'harmonie de l'année lunaire avec l'année solaire, est embolismique et a 384 jours dans le calendrier canonique, alors que la 5e année *k'ai-yuan* qui lui correspondrait est une année normale, de 354 jours ; un écart de 30 jours entre les deux calendriers n'eût pu passer inaperçu aux lettrés de Khočo. Nous avons d'ailleurs calculé que, même si on le supposait, le schéma comparatif des années *k'ai-yuan* antérieures à 981 (jusqu'à la 1e année de cette devise de règne des *T'ang :* 713) et des années canoniques chinoises qui leur correspondraient dans l'application du « système *k'ai-yuan* » de Khočo est tel qu'on n'aboutirait jamais, le 9 juillet 983, au décalage constaté dans l'inscription chinoise sur pieu.

43. Nous avons donc une confirmation éclatante de la valeur du témoignage de *Wang Yen-tō*, et nous apprenons grâce à lui un fait extrêmement intéressant pour l'histoire du calendrier sino-turc chez les Uygur de Khočo : c'est que, lorsqu'ils ne disposaient pas, par suite des circonstances (la situation étant souvent fort troublée sur la route des caravanes menant en Chine), du calendrier officiel chinois promulgué chaque année, ils avaient des archives calendériques suffisantes (remontant au moins aux années *k'ai-yuan* des T'ang du VIIIe siècle) pour se servir alors de calendriers chinois du passé susceptibles de s'appliquer sans grande distorsion aux conditions astronomiques générales du présent.

Et leurs connaissances en la matière étaient assez approfondies pour qu'ils pussent réussir à trouver à ce problème difficile des solutions fort correctes, comme on en pourra juger par le tableau comparatif suivant, pour 983, des calendriers canonique et de Khočo (8e année *k'ai-yuan*):

DEBUT DES LUNES	CALENDRIER DE KHOČO		CALENDRIER CHINOIS	
1re	16 février	983	16 février	983
2e	18 mars	983	18 mars	983
3e	16 avril	983	16 avril	983
4e	16 mai	983	15 mai	983
5e	15 juin	983	14 juin	983
6e	14 juillet	983	13 juillet	983
7e	13 août	983	11 août	983
8e	11 septembre	983	10 septembre	983
9e	10 octobre	983	9 octobre	983
10e	9 novembre	983	8 novembre	983
11e	8 décembre	983	7 décembre	983
12e	7 janvier	984	6 janvier	984
FIN DE L'ANNEE:	4 février	984	4 février	984

On voit que les écarts entre les quantièmes de la Lune dans les deux calendriers sont nuls du 16 février au 15 mai, d'un seul jour du 15 mai au 12 août, de 2 jours pour la seule Lune du 13 août au 10 septembre, d'un jour seulement du 11 septembre à la fin de l'année (exception faite des derniers jours des 3e à 5e Lunes de Khočo et des 7e à 11e, qui tombent au 1er jour de la Lune chinoise suivante, et des deux derniers jours de la 6e Lune de Khočo, qui tombent le 1er et le 2 de la 7e Lune chinoise canonique).

44. On voit aussi que la fin des deux années coïncide exactement, ce qui fait que le Nouvel An 984 sera le même dans les deux calendriers: 5 février 984. L'occasion se présente donc alors de reprendre à cette date le calendrier canonique chinois, que les Uygur de Khočo ont certainement dû posséder pour 984, les échanges diplomatiques sino-uygur étant intenses au temps de l'ambassade de *Wang Yen-tō* (cf. DN 148—149 et 155, n° 38.: *Bäg Sagun*, ambassadeur de Khočo en Chine en 981; et surtout DN 158—159, n° 52. fin: *Ulug*, ambassadeur de Khočo en Chine en 983).

L'inscription chinoise sur pieu de Khočo et le témoignage de *Wang Yen-tō* nous permettent donc d'affirmer que, de 981 à 983, les Uygur et la

population (même chinoise) de Khočo ont suivi un calendrier irrégulier, prenant pour modèle les 6e, 7e et 8e années *k'ai-yuan* (718, 719, 720).

Mais le rétablissement de relations directes et suivies avec la Chine au moment de la mission de *Wang Yen-tö* (981—984) a permis de mettre fin rapidement à cette « hérésie » calendérique qui avait, à juste titre, intrigué Paul Pelliot.

En tout cas, cette référence passagère à un calendrier des *T'ang* montre bien la fidélité des Uygur à la tradition du comput chinois, qui est leur modèle permanent.

45. Nous avons donc, à Khočo, un témoignage chinois et deux uygur, respectivement des années 983, 1008 et 1019, concernant les modes de datation employés par les bouddhistes du lieu, en tête de leurs inscriptions sur pieux d'exorcisme.

A titre comparatif, nous citerons le colophon d'un manuscrit bouddhique un peu postérieur, de Khočo également (ms. T. II Y. 37 du Fonds de Turfan à Berlin), traduction turque du *Suvarṇaprabhāsasūtra* (ML 54 n. & 80—81), que nous préférons transcrire comme suit :
alkatmïš āy-ka, kösänčig kün-kä ödrülmiš ägdü öd-kä, kutlug kolu-ka, äŋäräk gräx elländr bēšinč ordulug, ortun bašlag, suv kutlug žim it yïl, üčünč āy, bēš yegirmi-kä, kap suv kutlug bičin kün-kä, bräxsivädi gräx-kä, anurat yultuz-ka ...
« A la Lune louangée, au jour désiré, à la bonne heure choisie, à l'instant bénéfique ; l'année *žim* du Chien, d'élément Eau, du Commencement Médian, du 5e Palais où règne la Planète Mars ; la 3e Lune, le 15, au jour *kap* du Singe, d'élément Eau, sous la Planète Jupiter, sous l'astérisme *Anurādhā* ... »

Une Année du Chien, d'élément Eau, correspond au n° 59 du Cycle sexagésimal, et un jour du Singe, d'élément Eau, à un n° 21 (cf. plus haut, 12.). Les nos 59 et 21 ont respectivement comme noms chinois *jen-siu* et *kia-chen*; les mots *kap* (prononciation ancienne, turquifiée, de *kia*) et *žim* (prononciation ancienne de *jen*) sont des transcriptions turques des deux *kan* (classificateurs dénaires) initiaux de ces noms cycliques chinois ; on voit ici apparaître l'emploi du Cycle de 60 pour les jours eux-mêmes, et non plus seulement pour les années, ce qui d'ailleurs est conforme à l'usage chinois.

Puisque ce jour de n° 21 est le 15e de la 3e Lune, le 1er est de n° 7. Pour identifier la date, il suffit, en consultant les tables du calendrier chinois (BD), de rechercher quelle année de n° cyclique 59 à une 3e Lune commençant par un jour de n° 7. Cette occurrence, du début de l'ère chrétienne à nos jours, ne s'est rencontrée qu'une fois : en 1022. C'est pourquoi Rach-

mati et Eberhard (ML, l.c.) ont à bon droit attribué cette date de 1022 au colophon.

46. Alors que l'inscription chinoise de 983 conserve, dans sa datation, une sobriété toute classique, conforme à la tradition littéraire chinoise : classificateurs cycliques de l'année, rang de la Lune, quantième du mois et classificateurs cycliques du jour (les classificateurs étant toujours les 10 *kan* et les 12 *tche* abstraits), les inscriptions turques sur pieu de 1008 et de 1019 présentent des développements spécifiques.

Celle de 1019 est sobre dans ses notations calendériques : *kan*, Elément et Animal de l'année (*kan* et Elément font double emploi, mais le 1er est un terme de contrôle) ; rang de la Lune ; quantième du mois. Mais elle est prolixe dans sa datation « politique », avec la longue titulature du Khan, la mention de l'étendue de son Empire, et la titulature du Gouverneur de Khočo. Rien de tout cela dans l'inscription chinoise de 983.

L'inscription de 1008 était plus abondante en termes propitiatoires (*kutadmïš kutlug . . . ödrülmiš ädgü . . . kutlug . . .*) ; elle développait aussi l'apparat calendérique et astrologique : certes, elle ne mentionnait pas le *kan*, d'ailleurs superflu ; mais, à l'Elément et à l'Animal de l'année, au rang du mois et à son quantième, elle ajoutait un élément nouveau, indo-bouddhique, l'astérisme *(nakṣatra)* du jour. D'un autre côté, elle était moins prolixe dans sa datation « politique » : la titulature du souverain y était plus brève, mais on y précisait sa quantième année de règne.

Le colophon de 1022, tout en laissant de côté les datations « politiques », développe significativement les considérations calendériques et astrologiques y compris les moins nécessaires à la précision chronologique ; à l'astérisme, déjà nommé en 1008, s'ajoutent des références au système des 9 Palais Célestes indo-bouddhiques : le terme *bašlag* désigne le rang (1, 2, ou 3) du Cycle Sexagésimal de l'année dans le Cycle de 180 ans obtenu par la combinaison (que nous décrirons plus loin) entre la série de 60 et celle des 9 Palais (plus petit commun multiple : 180), ce qui suffirait à augmenter la précison de la date ; mais le scribe ajoute le n° du Palais de l'année, la Planète qui le gouverne, et la Planète du jour. Comme dans l'inscription de 1019, il donne en transcription turque le *kan* (classificateur dénaire chinois) de l'année *(žim)*, et il ajoute celui du jour *(kap)*. Toutes ces précisions, qui donnent à la datation un volume considérable, dénotent une inflation de la cuistrerie astrologique, qui ne s'accompagne pas d'une science profonde, car notre scribe, nous le verrons, s'embrouille dans ses calculs et commet des erreurs flagrantes sur tout ce qui n'est pas la simple transposition du calendrier chinois (seul bien connu et assimilé).

47. Le système des 9 Palais Célestes indo-bouddhiques correspond à des divisions idéales de la sphère céleste (cf. les 5 Palais Célestes chinois ; AM 153 & sq. — ce qui est dit pp. 182 & sq. sur « les mois turcs » est entièrement faux et fondé sur une transmission très altérée d'un texte de Bîrûnî, cf. notre Chapitre III, 19. & sq.).

Chacun d'eux est « régi » *(elläṅ-)* par l'une des 9 Planètes (les 7 de notre semaine planétaire, plus *Rāhu* et *Ketu* : cf. ci-dessus, 26.) de la cosmologie indienne, et ils sont numérotés de 1 à 9. Il en existe des descriptions en uygur (ML 21—22). Le terme « Palais » est traduit en turc par *ordu*. Les noms des Planètes qui les gouvernent sont empruntés au sanskrit, ainsi que le terme générique *gräx* « planète » (sanskrit *graha)*.

Ariane Macdonald (BU 71—78) a donné une très intéressante description de l'application tibétaine, au XI^e^ siècle, de ce système, lié aux « carrés magiques » (tib. *sme-ba dgu*) qui apparurent sur la carapace de la tortue cosmique, et utilisé dans le calendrier. La tradition tibétaine fixe son introduction à l'époque des *T'ang* (BU 73—74 : *Spor-thaṅ*), ce qui, nous le verrons, doit bien correspondre à quelque réalité, tout au moins en ce qui concerne la date d'invention de ce cycle calendérique de 180 ans.

Le tableau très clair dressé (BU 78) par Ariane Macdonald, et qui est en parfaite concordance avec les données de textes uygur sur le calendrier, du XIII^e^ siècle (ML 14—15) et du XIV^e^ (ML 9—11), montre que le chiffre qui est au centre du carré magique correspondant à chaque année (chiffre qui est aussi celui du Palais Céleste de l'année), décroît d'une unité par an. Le cycle des Palais suit donc une succession : 9, 8, 7, 6, 5, 4, 3, 2, 1, 9, 8, 7, etc.

On sait (ML 84) que, dans l'application chinoise du système des 9 Palais, les 3 Cycles sexagésimaux successifs compris dans la grande période de 180 ans au bout de laquelle les n^os^ du Cycle de 60 correspondent de nouveau aux mêmes n^os^ des 9 Palais sont appelés respectivement « Commencement Supérieur », « Commencement Médian », et « Commencement Inférieur ». On connaît la traduction turque des deux premières expressions : *baš bašlag* « Commencement de Tête = Initial » (ML 9—11), attesté pour des années comprises entre 1368 et 1370, et *ortun bašlag* « Commencement Médian », dans notre colophon de 1022 (où nous verrons qu'il y a, à 2 ans près, erreur manifeste) ; la période finale devrait logiquement être appelée **soŋ bašlag* « Commencement Final », *soŋ* s'opposant normalement à *baš* « tête ; initial » en turc, mais l'expression n'est pas, que nous sachions, attestée en uygur.

48. Le texte astronomique très cohérent valant pour les années 1368 à 1370 et les situant dans un *baš bašlag* permet de faire remonter le début

de ce *baš bašlag* à l'année n° 1 du Cycle sexagésimal précédente, à savoir : *1324*. Les grandes périodes de 180 ans précédentes ont donc dû commencer en *1144* et en *964* (notre colophon étant dans cette période), et, la tradition tibétaine faisant remonter le système aux *T'ang* (qui ne règnent plus, depuis longtemps, en 964), il convient de reculer encore de 180 ans le point de départ possible du système, ce qui donne la date de *784*, qui est bien une date des *T'ang*.

Une précieuse confirmation de cette hypothèse est donnée par l'existence d'un Cycle de 7 Planètes, celles de notre semaine planétaire et dans le même ordre (Soleil, Lune, Mars, Mercure, Jupiter, Vénus, Saturne), lié aux 28 *nakṣatras* indiens (*Sūrya-siddhānta*: AH 468) commençant par *Aśvinī* (cf. listes uygur : ML 12—14), qui forment 4 « semaines » de *nakṣatras*. On utilise également ce cycle dans l'astrologie bouddhique des Uygur (et sûrement aussi des Chinois, comme on le verra) pour affecter un *nakṣatra* classificateur à la suite des années, dans l'ordre, de 1 à 28, de ces mansions lunaires.

49. Cette série de 28 classificateurs (4 fois 7), introduisant un nombre premier 7 qui n'intervient ni dans le Cycle de 60, ni dans le système des 9 Palais, multiplie par 7 le nombre des années constituant un Grand Cycle (de 1260 ans) où se retrouvent à la fois le même n° du Cycle sexagésimal, du Palais et de l'astérisme indien, ce qui est un progrès pour la chronologie. Cet avantage ne serait pas présenté par le système indien à 27 astérismes, qui existe aussi (cf. ci-après, 100.). C'est pourquoi l'on a choisi le système de 28 (ML n° 3) tout en prenant Aśvinī (Bélier, début du Zodiaque !) comme point de départ.

Un calendrier uygur (ML 14, n° 4) affecte ainsi à l'année 1202 (n° 59 du Cycle Sexagésimal) l'astérisme *Uttarabhadrapadā*, qui est le 27e dans la liste indienne de 28 ; le 1er *nakṣatra*, *Aśvinī* (correspondant au Soleil, 1er de la semaine), sera donc affecté, deux ans plus tard, en *1204*, à un n° 1 du Cycle Sexagésimal. Or, une telle occurrence, 28 et 60 ayant pour plus petit commun multiple 420, ne se reproduit que tous les 420 ans. Elle a donc dû se produire, auparavant, en *784*.

On retrouve ainsi, pour le point de départ de la concordance « n° 1 du Cycle de 60 / *nakṣatra* n° 1 », cette même année des *T'ang*, *784* de notre ère, qui est un « Commencement Supérieur », *baš bašlag*, dans le Cycle de 180 ans combinant le Cycle de 60 avec les 9 Palais Célestes. Or, cette concordance entre le point de départ d'un cycle de 420 ans et d'un cycle de 180 ne peut se produire, le plus petit commun multiple de ces 2 nombres étant 1260, que tous les 1260 ans. Comme il est hors de question qu'un

système indo-bouddhique de 28 *nakṣatra* ait été connu en Chine 1260 ans avant 784, en l'an 477 avant Jésus-Christ, quelques années après la mort du Bouddha historique, alors que ce système, avec *Aśvinī* (début du Bélier) pour n° 1 et correspondant au Soleil, est postérieur à l'influence en Inde de l'astronomie alexandrine, il peut être tenu pour certain que *le point de départ, dans le calendrier chinois bouddhique, de cette savante combinaison, avec le Cycle Sexagésimal, des 9 Palais et des 28 nakṣatras indiens, est le 27 janvier 784, début de l'année hing-yuan de l'Empereur Te-tsong des T'ang.*

Il en va de même, évidemment, pour l'origine astrologique du système des 9 Palais appliqué au calendrier, chez les Uygur comme au Tibet, ce qui ne préjuge en rien de la date réelle de son introduction chez les Turcs et les Tibétains.

Le 27 janvier 784, donc, commence une année de n° 1 sexagésimal, placée sous le signe du Palais n° 1 et de l'astérisme indien n° 1, le 1er mois astronomique de l'année (XIe de l'année civile 783) étant lui-même affecté du n° 1 dans le Cycle de 60.

Mais l'ordre de succession, année par année, des Palais annuels est décroissant, ce qui paraît indiquer une correspondance astrologique avec le fait que le Soleil, Planète de l'année par excellence, progresse sur l'Ecliptique en sens inverse du Mouvement Diurne. Au Palais n° 1 de l'année n° 1 du Grand Cycle de 1260 ans (et du cycle de 180) devrait donc succéder un Palais n° 9 ; puis on aurait : 8, 7, 6, 4, 3, 2, 1, 9, 8, etc. Le premier cycle de 60 ans de la série de 180 *(baš bašlag)* devrait donc revoir le retour, tous les 9 ans, du Palais n° 1, dans les années n° 10, n° 19, n° 28, n° 37, n° 46 et n° 55 du Cycle Sexagésimal, dont les 5 dernières années seraient affectées aux Palais 9, 8, 7, 6 et 5.

Le second cycle Sexagésimal (« médian » : *ortun bašlag*) doit donc commencer par une année n° 1 de ce cycle, affectée au Palais n° 4 ; c'est donc l'année sexagésimale n° 4 qui correspondra, 3 ans plus tard, au Palais n° 1, lequel se retrouvera alors pour les années n° 13, n° 22, n° 31, n° 40, n° 49 et n° 58, le cycle se terminant par les Palais 9 et 8.

Le troisième et dernier cycle de 60 ans de la période de 180 devrait donc commencer par une année cyclique n° 1 affectée au Palais n° 7 ; le Palais n° 1 devrait se retrouver 6 ans après, pour une année cyclique n° 7, et apparaître aux années n° 16, n° 25, n° 34, n° 43 et n° 52. Les 8 dernières années de la période de 180 ans seraient donc affectées aux Palais 9, 8, 7, 6, 5, 4, 3 et 2.

Le Palais n° 1 devrait ainsi se retrouver, au bout de 180 ans, avec une année n° 1 du Cycle Sexagésimal, pour recommencer, dans les mêmes conditions, une période de 180 ans ; et ainsi de suite . . .

50. Telle paraît bien, du moins, devoir être l'économie originelle du système, qui justifie les distinctions chinoises entre « Commencement Supérieur », « Commencement Médian », et « Commencement Inférieur ». Sans doute a-t-il pu fonctionner ainsi pour une première période, de 784 à 963.

Mais, dans la seconde période, celle qui nous intéresse maintenant, de 964 à 1143, des altérations de ce système logique, mais compliqué, se sont produites aussi bien chez les Uygur qu'au Tibet.

Le système originel, tel que nous venons de le décrire, impose, pour l'année 1022 (n° 59 du cycle de 60) de notre colophon bouddhique uygur de Khočo, qui, dans la grande période de 180 ans commencée en 964, prend place dans les 60 premières années et doit donc suivre les règles d'un *baš bašlag* (cf. ci-dessus, 49.), une affectation au Palais 6.

Or, le texte l'affecte au Palais 5 *(bēšinč ordu)*. Mais il attribue comme Planète Gouvernante de ce Palais 5 la Planète Mars *(aŋaräk)*, ce qui est contraire à la tradition sino-bouddhique et uygur « orthodoxe », où la répartition des 9 Palais entre les 9 Planètes indiennes, bien conservée dans un texte uygur de 1202 (ML 14—16, n° 4 ; 21—23, n° 13.) et dans un autre de 1368 (ML 9—11, n° 1.), est la suivante :

Palais n° 1 : *Rāhu* ;	Palais n° 4 : Vénus ;	Palais n° 7 : Jupiter ;
Palais n° 2 : Saturne ;	Palais n° 5 : Soleil ;	Palais n° 8 : Lune ;
Palais n° 3 : Mercure ;	Palais n° 6 : Mars ;	Palais n° 9 : *Ketu*.

L'on observe aussitôt que, si l'on ne tient compte que de la Planète Gouvernante du Palais, qui devait jouer un rôle important dans la mnémotechnie des astrologues uygur, l'année 1022 (Palais n° 6 dans le système originel) doit bien avoir, dans ce système, *Mars* pour Planète Gouvernante, ce qui est précisément rapporté par le scribe uygur.

Tout se passe comme si, comptant en fait par Planètes et non par Palais, mais correctement dans la tradition d'origine, le rédacteur du colophon avait bien attribué Mars, comme il convenait, pour gouverner son Palais, à l'année 1022, mais s'était trompé dans le numéro de ce Palais, notion plus abstraite pour lui que celle de la Planète Mars. Il a dû se tromper d'une unité dans son compte chiffré (5 au lieu de 6, correct). Nous ne voyons pas d'autre explication possible qu'une telle erreur, car, quel que soit le comput par « Commencement Supérieur », « Commencement Médian », ou « Commencement Inférieur » pratiqué, jamais une année de n° cyclique 59 ne peut correspondre à un Palais n° 5 (cf. ci-dessus, 49. : cette avant-dernière année du cycle de 60 ne peut être affectée qu'aux Palais 6, 9 et 3).

Se trompant sur le n° d'ordre du Palais, mais non sur la Planète Gouvernante, notre scribe a bien calculé sa Planète, comme il convenait, à l'intérieur d'un « *baš bašlag* », mais là encore il s'embrouille, puisqu'il appelle la période de l'année *ortun bašlag* « Commencement Médian », alors que ce « Commencement Médian » ne devait avoir lieu que 2 ans après, en 964 + 60 = 1024, et qu'il s'agit en réalité d'un *baš bašlag*. Ce qui nous paraît indiquer qu'une certaine confusion commençait à régner quant à ces dénominations des « Commencements » (ou que notre homme s'est trompé de 2 par excès dans son compte d'années par *bašlag*).

51. Mais ce n'est pas tout. Il s'est encore trompé d'un jour dans son calcul relatif à la *semaine planétaire*, qu'il veut explicitement employer, et, par voie de conséquence, dans le *nakṣatra*. En calendrier chinois (ou sino-uygur), qui est clairement ce qu'il connaît le mieux, il fixe le jour, avec une précision correcte de son rang cyclique (n° 21), au 15 de la 3e Lune (moment de la Pleine Lune : intention astrologique !), qui correspond au *18 avril 1022*. Mais il donne comme Planète du Jour Jupiter *(bräxsivädi* = sanskrit *bṛhaspati)*, qui devrait correspondre à un jeudi, et comme *nakṣatra* du jour Anurādhā *(anurat)*. Or c'est le 19 avril qui est un jeudi, et c'est ce même 19 avril que, comme nous l'a confirmé Roger Billard dans une lettre du 9 janvier 1959, la Lune se trouve dans l'*Anurādhānakṣatra*. Roger Billard commente :

« . . . il est à présumer que l'astrologue a bien utilisé ici un canon mathématique indien et que ce faisant il s'est trompé d'un jour dans l'échelle des temps, en jours, l'*ahargaṇa*, qui commande à la fois le calcul de la longitude de la Lune, donc le *nakṣatra*, et le jour de la semaine. Pour que l'erreur passe inaperçue — l'observation de la position de la Lune étant exclue — il faut et il suffit que la série hebdomadaire ne soit pas un usage courant, ce qui est pour le moins vraisemblable ici. »

Nous ne pouvons que suivre cette interprétation d'un spécialiste, et nous retiendrons donc que, dans les débuts du XIe siècle, à Khočo, la semaine planétaire restait l'apanage de l'astrologie « savante » (ou demi-savante, ici) et n'était pas encore popularisée, la décade chinoise devant être plus familière aux Uygur.

52. Les bévues de notre copiste, astrologue distrait ou peu compétent, d'ailleurs instructives pour nous à certains égards, nous apparaissent comme un accident individuel, dont il ne faudrait pas tirer de conclusions trop générales.

En revanche, c'est bien à une perturbation collective du système initial des 9 Palais annuels qu'on assiste aussitôt après, au Tibet, dans les textes si bien analysés

du point de vue chronologique par Ariane Macdonald (BU 76 & sq.; tableau p. 78). Le système tibétain décrit fait jouer un rôle constant aux 9 Palais, combinés avec les Animaux et Eléments qui sont, pour les Tibétains comme pour les Uygur, l'équivalent du cycle sexagésimal chinois. Il semble même (BU 76) que les Tibétains font commencer leurs cycles de 60 ans par un Palais n° 1, à partir de l'an 1027 (qui, dans le cycle de 60 chinois, a le n° 4). Or, si l'on suit le système originel décrit plus haut (49.), on s'aperçoit que l'an 1027 est dans la période de « Commencement Médian » *(ortun bašlag)* qui, en bonne orthodoxie, commence en 1024, et que l'attribution du Palais n° 1 à une année n° 4 du cycle sexagésimal chinois est parfaitement conforme au schéma initial inauguré en 784. Il y a donc, jusque-là, et jusqu'à la fin de la période « *ortun bašlag* » en 1083, année que la chronologie tibétaine affecte fort exactement au Palais n° 8 (BU 78: chiffre 8 au centre du « carré magique »), comme il se devait à la fin d'un 2e cycle de 60 dans la grande période de 180, une application suivie du schéma originel, tel que nous l'avons reconstitué précédemment.

Mais, à partir de 1084, il y a rupture avec le système ancien: au lieu de continuer logiquement la série (1084: Palais 7; 1085: Palais 6, etc...) toujours en rétrogradant d'une unité par an dans le rang des Palais, on rétrograde, entre 1083 (Palais 8) et 1084, de 4 unités, affectant à 1084 (n° 1 du cycle sexagésimal chinois) le Palais 4, puis continuant par le Palais 3 pour 1085, etc..., si bien que, 60 ans après le départ du cycle *tibétain* de 60 constaté en 1027, l'année 1087, première d'un nouveau cycle tibétain de 60 (mais n° 4 du cycle sexagésimal chinois), se retrouve, comme l'année 1027, affectée au Palais 1, ce qui est certainement une rupture intentionnelle avec l'ordre ancien, partant de l'idée qu'une nouvelle période (tibétaine) de 60 années doit commencer avec un Palais 1. Des spéculations ésotériques que nous ignorons ont peut-être déterminé ce choix.

Mais une explication plus convaincante nous a été donnée en 1975 par une communication du regretté Jean Filliozat, qui nous a signalé que l'année 1027 était, dans l'astrologie indienne, le début d'un Cycle sexagésimal de Jupiter dont l'usage comme classificateur des années part de 907 (cf. *Journal Asiatique*, Année 1975, pp. 477—478).

Citons Ariane Macdonald (BU 77):

« Comme on le voit, dans un cycle de soixante ans, six fois neuf années se répètent, et au cours de chaque cycle de neuf ans, le chiffre du milieu [du carré magique, qui correspond au n° du Palais] part de neuf et décroît jusqu'à un. Comme il ne reste que six ans pour le dernier cycle, trois positions de *sme-ba* ont été sautées, de sorte que l'on passe de l'année 1083 où le huit blanc est au centre à l'année 1084 où le quatre vert est au centre afin de retrouver avec le second cycle, *me-yos* (1087), la position initiale: un blanc au centre. Autrement dit, tous les cycles de 60 ans se répètent, toutes les années *çiṅ-stag* ont le huit blanc au centre du carré, si bien que la précision de *Çrībhūtibhadra* ne peut nous aider à fixer la date du texte. »

Cette façon, en effet, de traiter tous les cycles sexagésimaux comme en *ortun bašlag*, « Commencement Médian », vide le système de toute utilité chronologique, à moins qu'on ne réintroduise quelque notation spécifique de chacune des 3 périodes de 60 ans du cycle de 180 originel.

53. C'est précisément ce que fera le texte astronomique uygur de Khočo qui nous a aidé à fixer le point de départ ancien du système (ML 9—11). Œuvre d'un scientifique qui comprend bien ce dont il parle, et non d'un

clerc bouddhiste plus ou moins frotté d'astrologie, il vaut pour les années 1368 à 1370.

Le système des Palais qu'il suit est *exactement celui décrit, pour le Tibet à partir de 1027 (et jusqu'à l'époque moderne) par Ariane Macdonald* (BU), c'est-à-dire le système qui correspondait à l'ancien *ortun bašlaġ* étendu à une série sexagésimale chinoise qui, en vertu de l'ancien comput, raison d'être du système, doit être classée en *baš bašlag* (débuts : 784, 964, 1144 et 1324 ; cf. 48. & sq.). Mais l'auteur précise, dès le début du texte, que l'époque dont il traite est en *baš bašlag*, expression qu'il connote par son original chinois *Chang-yuan*, transcrit en turc *šögün* (ML 9). Ainsi peut-on dater commodément sa chronologie dans un cycle de 180 ans.

Il y a là un compromis entre la tradition ancienne des *T'ang* (encore suivie par un texte uygur de Khočo daté de 1202 : cf. 76. & sq.) et son altération constatée au XI^{e} siècle au Tibet, altération qui « simplifie » le comput en uniformisant toutes les périodes de 60 ans (sur le modèle de l'ancienne période médiane), enlevant ainsi toute valeur pertinente à la mention des Palais, du moins pour la chronologie, cette mention n'ayant plus qu'un intérêt astrologique vulgaire.

54. On remarquera l'importance, pour le comput et les calendriers de définition chinoise, en Asie Centrale, turque ou tibétaine, de l'œuvre astronomique et calendérique élaborée en Chine à l'époque des *T'ang* : c'est aux *T'ang* que remonte le système des 9 Palais (et des 28 *nakṣatras*) introduits dans le compte des années, et qui, s'il eût été bien suivi, eût abouti à une chronologie d'une parfaite clarté, avec son cycle de 180 ans (et même de 1260 ans, avec les 28 *nakṣatras*) ; c'est également aux calendriers des *T'ang* qu'ont eu recours les Uygur de Khočo (et les Chinois du lieu), de 981 à 983 inclus, quand, privés du calendrier officiel chinois, ils l'ont suppléé par celui des 6^{e}, 7^{e} et 8^{e} années *k'ai-yuan* de 718—721.

Le fait n'a rien d'étonnant, si l'on se souvient de l'activité considérable des Chinois en Asie Centrale sous cette dynastie (618—907), qui y établit son protectorat jusqu'aux confins de la Sogdiane (DH 149—171 & carte pp. 168—169), dominant notamment l'actuel Sin-kiang (dont Khočo) et la frange septentrionale du Tibet.

C'est, toujours, sous les *T'ang* qu'apparaît dans l'épigraphie turque (t'ou-kiue, puis uygur) de Mongolie l'usage du Calendrier des Douze Animaux, version turquifiée du calendrier chinois.

Aussi pensons-nous que c'est à l'époque des *T'ang* que remonte l'imprégnation la plus profonde des peuples turcophones (et autres d'Asie Centrale) par la civilisation chinoise, dont le calendrier était une composante

de la plus haute importance. Il serait sans doute fort intéressant, du point de vue qui nous occupe, d'étudier systématiquement les écrits chinois de cette époque concernant le comput, le calendrier et l'astrologie, notamment l'astrologie sino-bouddhique. C'est une tâche dont nous sommes personnellement incapable, mais que pourrait éclairer très vivement toute l'histoire des calendriers et de l'astrologie dans les civilisations d'Asie Centrale et de Haute Asie. De leur côté, les documents de ces régions pourraient sans doute compléter utilement les informations de source chinoise, ne serait-ce qu'en apportant des données de comparaison, ou en montrant les avatars subis par les techniques chronologiques chinoises exportées. Les textes uygur, en particulier, dont nous allons poursuivre l'étude, nous paraissent riches en enseignements concernant les rapports et les synchronies, globales et de détail, du calendrier chinois avec d'autres calendriers d'Asie, notamment avec les calendriers iraniens.

A cet égard, les quelques vestiges conservés à Khočo du comput manichéen uygur, où des données sogdiennes peuvent se recouper très précisément avec les données chinoises qui leur servent de référence, doivent permettre, du moins nous l'espérons, d'apporter une contribution à l'étude des connaissances astronomiques des Manichéens, Sogdiens ou Turcs, du Royaume Uygur de l'Ouest.

4) FRAGMENTS DE COMPUT MANICHEEN

55. Dans notre ouvrage (reproduction de thèse) *Les calendriers turcs anciens et médiévaux*, Lille, 1974, nous avons (pp. 351—407) essayé d'interpréter les deux fragments de calendriers manichéens édités par Rachmati, *Türkische Turfan-Texte VII*, 1936 (= ML), n^{os} 8 et 9, en nous en tenant à l'état de cette édition. Les longs développements que nous avons alors consacrés à cette question traduisaient notre embarras devant ces textes fragmentaires.

Or, James Hamilton nous a signalé en 1987 l'existence, parmi les documents reproduits en fac-similé en 1954 par Houang Wen-pi sous le titre *Tou-lou-fan k'ao-kou ki* (Notes archéologiques de Tourfan), l'existence d'un grand fragment (52 lignes) de calendrier uygur manichéen comprenant presque entièrement une année qu'il a pu identifier comme étant celle de 1003. Travaillant ensemble à son interprétation, nous avons progressivement découvert de nombreuses données inédites qui éclairent bien des problèmes posés par les deux fragments de l'édition Rachmati et permettent enfin de bien mieux comprendre les principes du comput manichéen et ses rapports avec le calendrier chinois à l'époque considérée.

Pour sa part, James Hamilton a fait, depuis, d'importantes recherches (auxquelles, trop occupé par d'autres tâches, nous n'avons pu coopérer que très modestement), qui amènent à une profonde révision des conclusions que nous-même avions proposées dans notre thèse reproduite en 1974 : ainsi, le texte n° 9 de l'édition Rachmati porte sur l'année 988 seulement (et non sur 988—990) et le texte n° 8 de cette édition porte sur l'année 989 (et non 1025).

Nous préparons en commun une étude des calendriers uygur manichéens des années 988, 989 et 1003, que nous comptons publier dès que nous aurons achevé les mises au point nécessaires.

5) DOCUMENTS DU XIII^{e} SIECLE

a) Almanach composite de 1202

56. Entre le fragment de comput manichéen de 1003 que nous venons d'évoquer et ce document très détaillé de 1202, provenant également de Khočo, nous constatons une lacune de deux siècles dans les informations dont nous disposons sur le comput et les calendriers chez les Uygur de l'Ouest.

Cette interruption dans notre documentation est peut-être due au hasard des conservations ou des destructions de manuscrits, ou à celui des découvertes, mais il est aussi possible, et même vraisemblable, qu'elle soit en rapport avec les circonstances historiques de l'époque, marquée, en Asie Centrale, par une nouvelle série d'invasions, à dominante « pré-mongole » : *Kitay (K'i-tan)* en Chine du Nord, puis « *Kitay* Noirs », *Kara-Kitay*, du Sud de la Mongolie aux rives du Sir-darya (DH 180—188 & 219—226). Le Khanat des Uygur de Khočo était tombé sous la domination des *Kara-Kitay* dans le premier quart du XII^{e} siècle (DH 220 & n. 1). Il conserva toutefois une certaine autonomie, et resta profondément turc, mais ses rapports avec la Chine, qui conditionnaient son usage du calendrier chinois (ou sino-uygur), furent certainement perturbés pendant une longue période.

Les *Kara-Kitay* eux-mêmes étant progressivement entrés dans l'orbite de la culture chinoise, il n'y eut pas pour autant d'interruption totale dans la tradition scientifique et technique originaire de Chine. En tout cas, au début du XIII^{e} siècle (quelques années avant le grand déferlement des Mongols gengis-khanides), cette tradition était entièrement rétablie, en ce qui concerne le calendrier et les croyances astrologiques qui y étaient liées, parmi les Uygur de Khočo : le document de 1202 que nous allons mainte-

nant étudier en fournit la preuve la plus manifeste. Il est même le premier en date, dans l'état actuel de nos connaissances, des textes turcs qui transmettent dans son ensemble, apparemment en traduction pure et simple, la doctrine chinoise (sino-bouddhique) en la matière.

57. Ce document d'une richesse exceptionnelle, catalogué *T.II.Y.*29 dans la collection de textes « de Turfan » (ici : de Khočo) de l'Académie des Sciences de Prusse lors de sa publication par Rachmati (ML 58, 3), se présente sous forme d'un rouleau composé de 5 bandes de papier collées ensemble, de largeurs légèrement variables (4 à 6 cm), atteignant, en l'état actuel de sa conservation, une longueur totale de 128 cm. Il est écrit recto-verso.

En dépit de sa facture matériellement composite, il constitue bien un tout quant à son contenu, et peut-être même quant à son écriture, où l'on ne distingue que deux styles, l'un plus calligraphique, l'autre plus cursif, qui peuvent toutefois appartenir à un même scripteur. Il ne s'agit pas de pièces et de morceaux rassemblés au hasard, mais d'une compilation systématique et cohérente des diverses données de l'époque concernant le calendrier et la divination astrologique en rapport avec lui.

C'est, en somme, un véritable *almanach* sino-uygur, qui se termine par un calendrier détaillé, parfaitement conforme au calendrier chinois, de l'année 1202 (—1203), ce qui permet de le dater en toute certitude.

Le début du rouleau a été arraché, et des usagers peu soigneux l'ont déchiré par fragments correspondant à ses diverses parties (ce qui prouve qu'il a servi), mais les dommages subis par le texte et les lacunes qui en résultent sont, tout compte fait, sans gravité. Le morceau arraché correspondait peut-être simplement aux lignes de titre, qu'il eût été intéressant de connaître, mais dont la perte ne compromet en rien l'interprétation de ce recueil, unique en son genre dans la littérature uygur médiévale.

58. Le premier texte du rouleau (ML 44—45 : n° 35) contient la liste des présages que l'on peut tirer de l'*éternuement* (*asur-* = osmanli *aksïr-* « éternuer »), selon qu'il survient le matin *(taŋ* « petit matin »), le midi *(kün-ortu* « milieu du jour »), ou le soir *(kečä)* de chacun des 12 jours consécutifs régis par le Cycle, toujours recommencé et correspondant à celui des 12 *tche* chinois (BC, p. VII), des Douze Animaux, affectés, selon la tradition, de leurs noms turcs.

Ces 36 présages sont aussi peu détaillés et aussi généraux que possible. Nous ne les passerons pas en revue, nous contentant de renvoyer à la bonne traduction de Rachmati (ML 44—45). L'extrait suivant en donnera une idée :

« Au jour du Mouton, si l'on éternue le matin, on entendra une bonne nouvelle ; si l'on éternue le midi, la chance augmentera ; si l'on éternue le soir, on aura de la joie. »

W. Eberhard signale (ML 96) que ces pronostics, pour les 12 jours du Cycle chinois des *tche* ou du Cycle animalier correspondant, figurent de façon toute semblable dans les calendriers populaires chinois, jusqu'à l'époque contemporaine, sans présenter toutefois, dans les textes modernes, une division du jour en 3 parties. Ces présages varient d'une année à l'autre.

On saisit ici parfaitement la signification, essentiellement astrologique, du Cycle des Douze Animaux. L'origine chinoise, chez les Uygur, de ces croyances (en étroit rapport avec les 12 *tche* chinois) ne nous paraît faire aucun doute.

Le fait que ces pronostics d'après l'éternuement étaient annuels nous permet de penser qu'ils sont spécifiquement calculés, dans notre document, pour l'année 1202 (—1203), dont le calendrier figure à la fin du rouleau.

59. Le texte qui suit dans ce recueil composite (ML 21—23 : n° 13) donne « la liste des Neuf Sortes de Seuils *(ešik)*, bons ou mauvais ». Il s'agit des Seuils de chacun des *Neuf Palais* annuels, ayant chacun sa couleur, placés chacun sous la domination d'une divinité indo-bouddhique et d'une des 9 planètes du système astrologique indien : celles de notre semaine planétaire, plus *Rāhu* et *Ketu*. Nous avons (47. & sq.) esquissé la théorie de ces Neuf Palais, déjà bien connus, on l'a vu, des Uygur bouddhistes en l'an 1022.

W. Eberhard, à qui nous renvoyons (ML 88—94), en étudie minutieusement l'application en Chine et précise qu'il en est question, sous la même forme, dans la littérature chinoise depuis les environs de l'an 600 de notre ère, sous la dynastie des *Souei*. Nous avons, quant à nous, montré (48. & 49.) qu'un grand Cycle de 180 ans, lié à ces Neuf Palais, avait commencé dans le calendrier chinois des *T'ang* en 784.

Nous avons ici un emprunt manifeste des Uygur à la *tradition sino-bouddhique*, qui combine le Cycle Sexagésimal chinois avec le système astrologique des Neuf Palais indiens. Nous pensons donc que notre almanach uygur a été compilé *en milieu bouddhique*. Les Bouddhistes, d'ailleurs, étaient alors fortement majoritaires à Khočo.

Nous résumerons dans le tableau suivant les indications du texte uygur.

La répartition des couleurs entre les Neuf Palais est la même dans la tradition tibétaine, de même origine sino-bouddhique, décrite par Ariane Macdonald (BU 72—73), à cette nuance près que la distinction « 7 rouge »/ « 9 violet » du turc y correspond à « 7 rouge clair »/« 9 rouge», ce qui s'ex-

n° du Palais	DIVINITE		NATURE	COULEUR	PLANETE
1	*yäk*	= Yakṣa	Mauvais	Blanc	Rāhu
2	*ičkäk*	= Bhūta	Mauvais	Noir	Saturne
3	*basaman*	= Vaiśravaṇa	Bon	Bleu	Mercure
4	*magišvari*	= Maheśvara	Bon	Vert	Vénus
5	*äzrua täŋri*	= Brahma	Bon	Jaune	Soleil
6	*vinayaki*	= Vināyaka	Mauvais	Blanc	Mars
7	*ärklig kan*	= Yama	Mauvais	Rouge	Jupiter
8	*alp süŋüš*	= Vyāghra	Bon	Blanc	Lune
9	*uz täŋri*	= Lakṣma	Mauvais	Violet	Ketu

plique fort simplement par des différences idiomatiques dans le vocabulaire des couleurs.

Ce système de correspondances est indien et présente, du point de vue astrologique, des divergences importantes avec la tradition chaldéo-grecque (où, par exemple, Mars est rouge, et Jupiter bénéfique).

60. Le fait que l'année en cours était « dans » tel ou tel palais avait certainement une valeur générale de présage pour les événements à y attendre. Mais le principal intérêt des Neuf Palais était qu'ils servaient à dresser, par années d'âge, pour les sujets masculins d'une part, féminins d'autre part, un horoscope annuel. Les dernières lignes du texte y font nettement allusion, qui nous disent (ML 23) :
är-ig yäkdin sanagu ol. kïz-ïg basaman-dïn sanagu ol. « Il faut compter les garçons à partir de *Yäk* (n° 1), les filles à partir de *Basaman* (n° 3). »

Pour les sujets masculins, l'interprétation est claire, notamment par référence à un texte de 1348 (ML 28—31 : n° 18) qui contient de tels horoscopes : dans leur première année d'âge, ils sont dans le Palais de *Yäk* (n° 1) ; dans leur seconde, dans le Palais de *Ičkäk* (n° 2) ; etc., jusqu'à la 9e année : Palais de *Uz Täŋri* (n° 9) ; après quoi le cycle reprend : 10e, 19e, 28e, etc. années, Palais n° 1 ; et ainsi de suite.

Pour les sujets féminins, les données du texte de 1348, détérioré, sont incomplètes, et surtout une hypothèse gratuite et malencontreuse de l'éditeur (« *bišinč* » = « 5e » : ligne 5, 3e colonne) pour remplir une lacune (où nous pensons devoir restituer « *üčünč* » = « 3e » : cf. ci-après) a égaré les recherches. Les seules données positives du texte qui soient conservées sont : Palais n° 4 pour sujet féminin dans sa 17e année, et Palais n° 7 pour sujet féminin dans sa 32e année.

Comme il s'agit d'un ordre cyclique continu à base 9, on peut aussi bien, pour les âges, considérer le reste de la division par 9 comme attribué aux mêmes Palais, ce qui nous donne : Palais n° 4 pour la 8e année féminine, et Palais n° 7 pour la 5e année féminine. Une telle correspondance permet de supposer que, compte tenu de l'opposition des sexes, on suivait, pour les filles, un *ordre inverse* de celui (direct) des garçons : n° décroissant des Palais par année d'âge croissante. Ainsi : 5e année : n° 7 ; 6e année : n° 6 ; 7e année : n° 5 ; 8e année : n° 4.

Etant donné que, dans cet ordre inverse, c'est le Palais n° 2 qui correspond à la 10e année, donc à la (10—9 =) 1re année, cela signifie que l'on compte la 1re année des sujets féminins sur *Ičkäk* (n° 2), et non sur *Basaman* (n° 3), qu'indique notre texte de 1202, d'ailleurs confirmé par un autre texte, peut-être de même époque (non daté), également édité par Rachmati (ML 21, n° 12) :
tiši kiši-niŋ yïl-ïn sanagu ärsär, bïsamïn-nï bašlap sanagu ol. « S'il faut compter les années d'un sujet féminin, il faut les compter en commençant par *Bïsamïn* » (= *Basaman*).

Et rien, dans ce dernier texte, non plus que dans celui de 1202, ne précise qu'il faut, pour les filles, prendre les palais dans l'ordre inverse.

C'est pourquoi nous pensons qu'il y a eu, dans les doctrines astrologiques concernant les Neuf Palais, une évolution importante entre le début du XIIIe siècle et le milieu du XIVe (cf. le texte de 1348 précité). La doctrine de 1348, avec son arrangement symétrique (ordre inverse pour les filles) et son point de départ n° 1 pour les mâles (1, impair, *yang*, mâle) et n° 2 pour les femelles (2, pair, *yin*, femelle), est parfaitement conforme à la pensée chinoise. Le texte de 1202 reflète sans doute une doctrine antérieure, plus conforme à l'origine indienne du système, origine que souligne, à la fin de ce texte, la liste *en sanskrit* des noms des divinités maîtresses des Palais (colonne « Divinités » de notre tableau, partie de droite).

Les données chinoises modernes concernant les Palais sont encore différentes et varient selon les écoles astrologiques : cf., selon Eberhard (ML 95), un calendrier populaire chinois de 1935 ; autre système dans des calendriers de 1889 et de 1933 que Rolf Stein a eu l'obligeance de nous communiquer.

Le texte n° 12 (ML 21) de Rachmati nous renseigne sur le genre de présages qu'on pouvait tirer, pour le sujet, du fait que son année d'âge correspondait à tel ou tel Palais :
« Quand quelqu'un passe le seuil de *Yäk*, il appartient à *Yäk* pour une année ; quoi qu'il puisse entreprendre, cela tourne mal, et non bien ; il n'est pas bien vu de ceux qui sont ses maîtres ; ils lui deviennent hostiles ;

lui-même acquiert mauvaise réputation ; ses semis ne valent rien. Il y a risque de mort. »

Mais le texte ajoute aussitôt des prescriptions religieuses (bouddhiques) dont l'observance permet de conjurer ces mauvais présages :
« Il faut charger la Communauté des Moines de réciter les prières canoniques, faire de bonnes actions, et prier le Maharadja *Vaiśravaṇa.* »

Le fragment s'arrête malheureusement ici, ce qui nous prive d'informations sur les huit autres palais. Nous pouvons cependant comprendre très bien la nature des relations entre l'astrologie indo-sino-bouddhique et la religion bouddhique elle-même (du moins telle que la conçoivent les Uygur et les Chinois) : les présages tirés de la première peuvent être conjurés, s'ils sont mauvais, et sans doute confirmés, s'ils sont bons, par les pratiques religieuses *ad hoc* prescrites par la seconde. Astrologie et religion collaborent ainsi étroitement au bien des humains . . .

61. Le troisième texte du rouleau de 1202 (ML 43, n° 33) concerne les présages liés à la *coupe des cheveux*, selon le jour de Cycle des Douze Animaux où elle a lieu :
« Si on se fait couper les cheveux le jour du Rat, on deviendra riche. Si on les fait couper le jour du Bœuf, on aura du profit. Au jour du Tigre : la vie sera abrégée. Au jour du Lièvre : les cheveux blanchiront. Au jour du Dragon : on aura de la honte. Au jour du Serpent : maladie. Au jour du Cheval : cécité. Au jour du Mouton : on aura beaucoup de garçons et de filles. Au jour du Singe : fin du travail. Au jour du Coq : querelle. Au jour du Chien : on deviendra riche. Au jour du Porc : grand et petit bétail crèveront. »

W. Eberhard (ML 96) n'a pas trouvé de textes chinois rigoureusement parallèles, mais seulement divers pronostics du même genre relatifs au lavage des cheveux et assez différents entre eux.

Chez les Turcs musulmans du Sin-kiang actuel, on rencontre des croyances analogues, mais rapportées aux jours de la semaine planétaire (EB 97).

62. C'est d'un sujet voisin que traite le quatrième texte du rouleau de 1202 (Ml 43, n° 32) : présages relatifs à la *taille des ongles*, selon les jours du Cycle des Douze Animaux :
« Si l'on se coupe les ongles le jour du Rat, il y aura un danger à redouter. Au jour du Bœuf : joie. Au jour du Tigre : . . . (lacune) . . . Au jour du Lièvre : c'est mauvais. Au jour du Dragon : hostilité avec les gens. Au jour du Serpent : de même. Au jour du Cheval : profit. Au jour du Mouton :

rencontre d'un ami. Au jour du Singe : perte des biens. Au jour du Coq : on tombera sur de braves gens. Au jour du Chien : danger. Au jour du Porc : accomplissement des vœux. »

W. Eberhard (ML 96) ne connaît pas de textes chinois parallèles. Il signale toutefois que les jours fastes ou néfastes pour la taille des ongles sont indiqués, dans le corps du calendrier, dans les almanachs populaires chinois.

A l'époque contemporaine, les Turcs musulmans du Sin-kiang connaissent des jours fastes ou néfastes de la semaine planétaire pour la coupe des ongles et en attribuent la révélation à un *ḥadîth*, c'est-à-dire au Prophète en personne (EB 95).

63. Le cinquième texte du rouleau de 1202 (ML 32, n° 19) donne la localisation de l'esprit vital (*öz konuk* « l'Hôte Intime ») dans les diverses parties du corps humain, selon les jours du Cycle animalier :
« Le jour du Rat, il est dans les yeux. Le jour du Bœuf, dans les oreilles. Le jour du Tigre, dans la poitrine. Le jour du Lièvre, dans le nez. Le jour du Dragon, dans la taille. Le jour du Serpent, dans les bras. Le jour du Cheval, dans ... (lacune) ... Le jour du Mouton, dans le haut des cuisses. Le jour du Singe, dans le front. Le jour du Coq, dans les flancs. Le jour du Chien, dans la nuque. Le jour du Porc, dans l'occiput. »

W. Eberhard (ML 95) n'a pas trouvé de parallèles chinois exacts, mais il connaît des calendriers populaires chinois où l'esprit vital est localisé selon les 29 ou 30 jours de la Lune, ce qui est le cas dans deux fragments uygur, non datés, édités par Rachmati (ML 32—33, n° 20 et n° 21).

Le second (n° 21) a le mérite de nous renseigner sur le genre de pronostic que permettait cette localisation de l'esprit vital : il précise que si, tel jour, on est blessé, ou brûlé, ou si l'on saigne, dans la partie du corps où réside alors l'esprit, on mourra. Il s'agit donc d'*astrologie médicale*, destinée à permettre un pronostic, bénin ou grave, en cas d'accident ou d'hémorragie. Le texte de 1202, lui, est muet quant à la prédiction, qu'il sous-entend, semble-t-il, parce que bien connue. Nous ne pouvons savoir si son auteur poussait aussi le pessimisme jusqu'au pronostic fatal, ou s'il estimait simplement qu'il y avait danger de mort.

La comparaison du rouleau de 1202 avec les fragments n° 20 et n° 21, qui lui sont vraisemblablement postérieurs, dénote une dualité de la doctrine astrologique : pour les uns, la divination se fonde uniquement, de façon simpliste, sur le Cycle duodénaire ; pour les autres, elle dépend de ce facteur plus complexe qu'est la révolution lunaire synodique. La seconde doctrine, plus élaborée, doit être, ou plus savante, ou postérieure, et peut-être les deux à la fois.

64. Cette croyance en des déplacements de l'esprit vital dans le corps humain a des liens avec la théorie, bien attestée chez les Turcs depuis le XI[e] siècle, et encore vivante en Turquie, relative aux battements involontaires (turc de Turquie : *seğirme*) qui se produisent inopinément dans certains muscles ou dans les paupières.

Dès le XI[e] siècle, *Kāšğarī*, cité par Rachmati (ML 70), mentionne l'« Hôte Intime » *(öz konukī)*, qu'il définit ainsi :
« nom de la partie du corps où il y a un battement, et où l'on dit qu'est l'esprit » (arabe : *al-rūḥ*).

Définition maladroite, puisque l'« Hôte » est l'esprit lui-même, et non la partie du corps qu'il habite. Ces battements, indépendamment de toute astrologie médicale, avaient et ont encore valeur de présages *(palmomancie)*. Un texte uygur non daté (ML 44, n° 34), qui paraît être du XIV[e] siècle, en fait état sans aucune référence au calendrier :
« . . . Quiconque a des battements *(täbrä-sär)* dans le côté droit de la tête ira dans une ville lointaine . . . »

Les calendriers populaires chinois connus de W. Eberhard (ML 96) tirent des pronostics généraux, non médicaux, de ces battements, sans spécifier les parties du corps où ils se produisent, mais en fonction des jours ou des heures du Cycle duodénaire (des 12 *tche* ou des 12 Animaux).

La palmomancie est, d'autre part, un genre bien attesté dans la littérature ottomane.

Cet art divinatoire est, selon les doctrines, lié ou non à l'astrologie. Le rouleau uygur de 1202, fondamentalement astrologique, ne dit mot des battements, alors qu'il mentionne l'« Hôte Intime », *öz konuk*, qui est généralement censé les provoquer. L'auteur du texte de 1202 semble, pour sa part, considérer la palmomancie comme ne relevant pas directement de son sujet : pour lui, la localisation de l'esprit vital (avec ou sans battements) est seule intéressante, et doit servir seulement, pensons-nous, comme dans e texte n° 21, à l'astrologie médicale.

65. Qu'il s'agisse de l'éternuement, de la coupe (ou du lavage) des cheveux, de la taille des ongles, des déplacements de l'esprit vital dans le corps, des battements, des bourdonnements d'oreilles (EB 94), ou de sujets du même genre, on a affaire, en Chine comme ailleurs, et notamment chez les Turcs, à des croyances populaires non unifiées, en évolution constante, qui ne s'insèrent que par raccroc dans des doctrines astrologiques plus ou moins savantes.

Le rouleau uygur de 1202 représente un niveau de culture intermédiaire entre celui de l'astrologie mathématique et philosophique qui présidait à

l'élaboration du Calendrier officiel de l'Empire de Chine, et celui des traditions populaires de divination attachées à l'interprétation de faits somatiques immédiatement perceptibles. Il ne retient les faits relatifs au corps humain que dans la mesure où ils sont susceptibles d'une interprétation astrologique, d'ailleurs élémentaire, dans le cadre du Cycle duodénaire, sous sa forme la plus populaire, chez les Turcs comme chez les Chinois : celle du Cycle des Douze Animaux.

Ce rouleau uygur est à cet égard l'équivalent des calendriers populaires chinois, dont il doit s'inspirer directement. C'est un *Almanach*, comme ceux qui furent tant en honneur dans nos campagnes, mais avec, en outre, des prétentions scientifiques relativement élevées pour l'époque, comme le prouve la seconde partie du recueil, que nous allons maintenant examiner, et où l'on trouve successivement la nomenclature des 28 Mansions Lunaires *(nakṣatras)* indo-bouddhiques avec des notions d'astronomie stellaire et lunaire ; la liste des Sept Planètes, des Dix *kan* du Cycle dénaire chinois, des Cinq Eléments de la cosmologie chinoise, des Douze Présages astrologiques chinois de la série *kien, tch'ou, man*, etc., avec transcription et traduction turques ; et, pour finir, un calendrier détaillé sino-uygur de l'année 1202 (—1203).

66. La liste des 28 *nakṣatras* (turc : *yultuz-lar*) a été fort opportunément reproduite par photographie du manuscrit dans la 3e feuille hors-texte (in fine) de l'édition Rachmati (ML). Elle correspond au texte n° 3 de cette édition, auquel nous renvoyons (ML 12—14), et où l'on trouvera un autre document de même nature (ML 12, n° 2, liste de 27 *nakṣatras*, non datée) et d'excellentes notices de Rachmati (ML 56—58) et de W. Eberhard (ML 84—87), qui nous dispensent de nous étendre sur la question des *nakṣatras* indiens, déjà védiques, et des *sieou* chinois, eux-mêmes antiques, qui en sont les correspondants, mais avec des divergences fondamentales. Cf. aussi le présent Chapitre, 35.

Un tableau comparatif des *nakṣatras*, des *sieou*, et aussi des 28 Mansions Lunaires arabes, les *manāzil* (hébreu: *mazzalōt*), a été publié en 1906 par F. K. Ginzel (BB, I, 72—73), qui a donné une bibliographie du sujet (BB 102 : Mondstationen), à laquelle on doit ajouter, pour le domaine qui nous intéresse, les travaux d'Henri Maspéro sur l'astronomie chinoise avant les *Han* (AP) et de Léopold de Saussure sur les origines de l'astronomie chinoise (AM, AN ; à utiliser avec précaution). En dépit de son ancienneté (1860), le travail de Burgess et Whitney (AH) reste parmi les meilleurs, et l'on pourra consulter avec profit la carte dressée en 1874 par Whitney en hors-texte d'un important article sur ce qu'il appelle « le zodiaque lunaire » indien (AI). Ces derniers ouvrages, difficiles à trouver, se trouvent réunis dans une reliure composite cotée 405 dans la Bibliothèque de la Société Asiatique de Paris et intitulée, assez arbitrairement « Mélanges Védiques ».

67. Les Uygur de Khočo ont connu aussi bien les *sieou* chinois que les *nakṣatras* indiens, comme en témoignent des fragments de manuscrits uygur cités par Rachmati (ML 57). Mais, sous l'influence de la culture bouddhique, ils n'utilisent pratiquement, dans leurs références chronologiques et dans leur astrologie, que les *nakṣatras*, sous leurs noms indiens légèrement déformés par la phonétique turque.

La révolution *sidérale* de la Lune (plus courte que sa révolution synodique, qui ramène ses phases, commandées par sa position relativement à la Terre et au Soleil) est, en moyenne, de 27 jours 7 heures 43 minutes (AA 210), et se situe donc entre 27 et 28 jours. C'est pourquoi, dans les systèmes de Mansions correspondant, en gros, aux « séjours » de la Lune par nycthémère dans les constellations, on compte tantôt 27 et tantôt 28 Mansions : 27 dans le texte n° 2 et 28 dans le texte n° 3 de Rachmati (ML 12—14). Il y a sur ce point divergence entre les écoles astrologiques, ainsi que pour l'astérisme placé le premier dans la liste. Une tradition indienne ancienne (védique) fait partir les *nakṣatras* des Pléiades, Kṛttikā (texte n° 3); une autre, plus récente, postérieure à l'introduction en Inde de l'astronomie grecque, les fait partir du Bélier, *Aśvinī* (texte n° 2). Le texte de notre rouleau de 1202 (texte n° 3), qui compte 28 *nakṣatras* en commençant par *Kirdik* (= *Kṛttikā*), a inspiré à Roger Billard, dans une lettre qu'il nous a adressée en 1959, les observations suivantes :

« C'est un tableau du système des *nakṣatra* inégaux, modèle *Garga* ou *Brāhmasiddhānta* System . . .

. . . Si l'occurrence d'*Abhijit (abiči)* impose le *Brāhmasiddhānta* System (VII^{e} s. A. D.), le fait de commencer la liste par *Kṛttikā* ressortit, lui, à un état antérieur à l'astronomie mathématique indienne (dont nous n'avons encore, quoi qu'on ait dit, aucun élément antérieur au VI^{e} s. A. D.). Aussi bien ces deux sources ont pu se fondre ici. La notation en "jour" et "nuit" des trois dimensions de *nakṣatra* correspond de toute évidence aux 6° 40', 13° 20' et 20° (1/2, 1, 1 1/2 nycthémère) du *Garga*, ou aux valeurs arrondies du *Brāhmasiddhānta*. Et d'ailleurs leur répartition concorde, sauf seulement *Uttarāṣāḍhā* (1 1/2 et non 1), *Uttaṙabhadrapadā* (1 1/2 et non 1) et *Bharaṅī* (1/2 et non 1), la faute étant matérielle pour *Uttaraphalguni* (1 1/2). »

68. Notre texte de 1202 (ML, n° 3), ne pouvant exprimer en turc la notion de « nycthémère » ou de « demi-nycthémère », recourt, pour ce dernier, à la dénomination « jour » *(kün)* ou « nuit » *(tün)*, reprenant en cela un système indien décrit par Rachmati (ML 58, note 3, 1). Cela a pour conséquence une certaine lourdeur de rédaction ; par exemple, à la ligne 14, notre notion de « 36 h » est rendue par : *bir kün, bir tün, yana bir kün*

« un jour, une nuit, et encore un jour ». D'où une accumulation de *kün* et de *tün*, où, la similitude des deux mots aidant, notre scribe finit par s'embrouiller.

Les discordances signalées (ci-dessus), par Roger Billard, avec les valeurs indiennes des *nakṣatras* inégaux, nous paraissent provenir de telles confusions dans la tradition des copistes : le total des demi-nycthémères énoncés dans notre texte est nettement déficitaire, et la succession « jour, nuit, jour, etc. » n'y est pas toujours respectée ; il ne s'agit donc pas d'un système nouveau et cohérent. En rétablissant, pour les *nakṣatras* de dimension aberrante (erronée), les valeurs signalées dans le système indien par Roger Billard et par la note de Rachmati, et en remettant de l'ordre, conformément aux indications de cette note, dans le chassé-croisé des *kün* et des *tün*, on retrouverait, pensons-nous, l'original correct de ce texte où les altérations mécaniques sont faciles à expliquer.

On pourra, pour connaître les variantes existant dans les formes turques d'emprunt des noms sanskrits des Mansions Lunaires, comparer avec le texte n° 2 de l'édition Rachmati (ML 12), où les *nakṣatras* apparaissent dans le même ordre de succession, mais en commençant par *Aśvinī*, dans la constellation du Bélier, et sont seulement 27, du fait de l'absence, normale en pareil cas dans la tradition indienne, d'*Abhijit (abiči)*, auquel le texte n° 3 ne donne d'ailleurs nulle dimension, et qui, dans les systèmes à 28 Mansions, correspond en fait à la portion de nycthémère (7 h 43 m) excédant 27 nycthémères dans la révolution sidérale moyenne de la Lune. Le texte n° 2 présente la particularité, dénotant, comme le début à partir du Bélier, une influence de l'astrologie chaldéo-grecque, de ranger les Mansions Lunaires dans les 12 Signes du Zodiaque (avec leurs noms sanskrits).

Dans le texte n° 3, on remarquera la figuration schématique, qui rappelle fortement celle des Chinois, des constellations correspondant aux Mansions Lunaires passées en revue.

69. Après cette liste des *nakṣatras*, le rouleau uygur de 1202 contient le texte suivant (ML 20, n° 10), dont nous donnons notre propre lecture, légèrement différente de celle de Rachmati (les 4 mots entre parenthèses sont restitués sur la foi d'autres documents) :

aditya • soma • angäräk • bud • braxsvadi • šükür • šaničar • yetti gräx-lär •
buu • ki • kī • sin • äžim • (küi • kap • ir • pi •) ti • šipkan • āltun • ïgač • suv • toprak • ōt • bēš kut-lar ol •

« *Āditya* (= Soleil), *Soma* (= Lune), *Aṅgāraka* (= Mars), *Budha* (= Mercure), *Bṛhaspati* (= Jupiter), *Śukra* (= Vénus), *Śanaiścara* (= Saturne) sont les Sept Planètes.

Wou, ki, keng, sin, jen, (kouei, kia, yi, ping), ting sont les *chi-kan* (= les 10 *kan*, classificateurs chinois).
Métal, Bois, Eau, Terre, Feu sont les Cinq Eléments. »

Nous avons donc ici, successivement, les noms sanskrits des 7 Planètes de la Semaine Planétaire (dans l'ordre hebdomadaire classique, Dimanche, Lundi, etc. . .) ; la transcription turque des 10 *kan* chinois (BC p. VI ; FA 107), dans l'ordre du Cycle Dénaire, mais en commençant par le n° 5, *wou* (considéré en Chine comme le plus important en raison de sa position « centrale » dans la série de 10, sans pour autant être nommé le premier dans la tradition chinoise); la liste des Cinq Eléments de la cosmologie chinoise, dans un ordre qui ne correspond à aucun de ceux couramment suivis en Chine.

70. La liste qui pose ici le moins de problèmes est celle de la semaine planétaire, en tout point conforme à l'ordre retenu par l'astrologie chaldéo-grecque et que nous suivons nous-mêmes (cf. précédemment, 26. & 27.). Elle est en apparente contradiction avec le système indien des Neuf Planètes, qui commande celui des Neuf Palais, évoqué plus haut (47. & 92.). Mais son rôle est, dans le calendrier sino-uygur, non pas cosmologique, mais classificateur: tout comme les jours de notre semaine, les années sont aussi, par cycles de 7, placées successivement sous le signe de ces Planètes, et dans le même ordre, qui est celui de notre liste uygur.

Ce procédé offre l'avantage d'introduire, dans les classements cycliques, un nombre premier, 7, qui en multiplie par 7 la complexité, donc la valeur distinctive. Combiné avec le Cycle Sexagésimal chinois, il donne un Cycle de 420 unités (cf. plus haut, 48.), tout aussi bien et de façon plus simple qu'en prenant pour classificateurs les 28 *nakṣatras* ($= 7 \times 4$), le plus petit commun multiple de 28 et de 60 étant également 420.

Qui plus est, la combinaison de ce Cycle de 420 unités avec celui des Neuf Palais donne un Cycle de 1260 unités (cf 48. & 49.), dont nous avons pu, pour les années, fixer le commencement au 27 janvier 784, sous les *T'ang* (ibid.). Il ne serait pas encore achevé si on l'avait poursuivi . . .

71. La liste des 10 *kan* (« troncs » BC p. VI) classificateurs chinois est évidemment un élément fondamental des données du calendrier : leur combinaison avec les 12 *tche* (remplacés, chez les Turcs, par les 12 Animaux correspondants) donne en effet le Cycle Sexagésimal, base de toute classification chronologique dans la tradition chinoise et sino-uygur.

Le chinois *chi-kan* « dix troncs » qui les désigne est transcrit en turc *šipkan*, mot qui devient très usuel, à partir du XIII^{e} siècle, dans les textes

chronologiques uygur (ML 117, Index). Il est tout à fait inhabituel d'en commencer ainsi la liste par *wou (buu)*, n° 5 de la série canonique. Il semble qu'il y ait là, chez notre scribe uygur, un certain « barbarisme », qu'on retrouve d'ailleurs dans l'ordre aberrant des Cinq Eléments chinois, sans doute écrits de mémoire, sans aucun souci de classement.

En introduisant le nombre premier 5 dans le système des classificateurs combinés, ces Cinq Eléments jouent, avec plus de simplicité, le même rôle classificateur que les 10 *kan* : leur combinaison avec les 12 Animaux (substituts des 12 *tche*) donne également un Cycle Sexagénaire (BC, pp. VIII & IX ; cf. précédemment, 12.). On pourrait donc en principe, dans le calendrier sino-uygur, se passer des 10 *kan*, mais ce serait contraire à toute la tradition chinoise, qui leur fait jouer dans ses spéculations un rôle important, et qui les utilise notamment pour nommer les jours d'une *décade* qui joue le rôle (mais sur 10 jours) de notre semaine. Il est même vraisemblable que cette décade était, chez les Uygur de Khočo, d'un emploi beaucoup plus courant que la semaine planétaire (cf. 51.).

La traduction turque des noms des Cinq Eléments chinois posait quelques problèmes : *suv* « Eau », *öt* « Feu », *toprak* « Terre » (au sens d'« humus ») étaient des équivalents immédiats, mais les deux notions chinoises de « Bois » et de « Métal » n'avaient pas leur correspondant exact en turc. Par « Bois », comme Elément, la cosmologie chinoise traditionnelle entend, non seulement la matière ligneuse, mais toute végétation ; le turc *ïgač* « arbre, bois » (dérivé de *ï* « végétation », mot archaïque sorti de l'usage après le VIII^e^ siècle) a donc été retenu ici, sans trop de difficulté, pour la traduction. Mais pour le « Métal », les Chinois emploient le même mot, *kin*, que pour l'« or », métal par excellence et sans doute premier métal ouvré par eux ; d'où la traduction par le turc *āltun* « or », qui est un calque du chinois, plutôt insolite pour le sentiment linguistique turc.

Certains Uygur, pour qui le fer, et non l'or, était le métal-type, ont traduit le chinois *kin* par le turc *tāmir* « fer » (ML 27, n° 17, ligne 17), mais c'est là une innovation tardive (XIV^e^ siècle ?), tout comme la traduction de *k'i* « Elément » par le turc *tōz* « origine », dans le même passage.

Le terme uygur classique pour « Elément » est *kut*, qui désigne en turc la force transcendante, le *numen*, l'esprit divin (cf. *k'i* « souffle »), puis la bénédiction divine, source de pouvoir et de bonheur ; d'où le dérivé *kutlug* « béni, heureux », qui interfère, dans nos textes, avec le dérivé technique, de sens nouveau, *kut-lug* « qui a pour Elément . . . » ; cf. 32.

72. Le rouleau uygur de 1202 donne ensuite (ML 21, n° 11) la liste des *Douze Présages* chinois (BC, p. XX : 47.), qui servent, en plus des signes

du Cycle Sexagésimal, à désigner les jours. Ces Présages (ML 98, Tableau 3), outre leur valeur astrologique, ont un rôle capital pour permettre de déterminer la *période de l'année solaire* à laquelle appartient le jour (ci-après, 73.).

Rachmati (ML 63, note 11), comparant ce texte avec la traduction uygur, faite à Khočo vers la même époque, d'un *Sūtra* bouddhique (MK 36, lignes 258—260), a pu combler les quelques lacunes de notre rouleau, et donner les variantes des traductions turques de ces Présages chinois. Il s'est seulement trompé sur un point de détail, en intervertissant les valeurs chinoises des transcriptions turques *pii* (n° 4 !) et *pi* (n° 12 !), comme nous le montrerons (ci-après, 76.).

Nous donnerons ici la liste des Douze Présages chinois, suivis de leur transcription dans le rouleau de 1202, puis, éventuellement, dans d'autres textes uygur (entre parenthèses) ; nous donnerons ensuite la traduction turque qui figure dans le rouleau, puis, en cas de variantes, celles attestées dans d'autres manuscrits (toujours entre parenthèses). Les divergences sont généralement minimes entre ces traductions (hésitations entre actif et passif ou factitif, notamment), sauf pour le n° 10, où le *koygu* « à laisser » du rouleau est aberrant par rapport au sens du chinois *cheou* « rassembler » et est peut-être une erreur du copiste (de même que « *pi* », n° 4, pour *pii*, s'il n'y a pas eu sur ce point erreur de l'éditeur).

De même que les *classificateurs dénaires* chinois, ces *Douze Présages* apparaissent *toujours* dans les calendriers uygur *en transcription phonétique du chinois*, et ne sont *jamais* écrits en caractères chinois, même dans des

1. « *kien* »	*kin*	*turmak* « station, installation »
2. « *tch'ou* »	*(čuu)*	(*kitärmäk* « se débarrasser »)
3. « *man* »	*man*	*tolmak (tolu)* « plénitude » (« plein »)
4. « *p'ing* »	*pii*	*tüz* « plat, uni, plan »
5. « *ting* »	*(ti)*	*ornanmak* « se tenir ferme, être fixe »
6. « *tche* »	*čip*	*tutmak* « tenir », « prise ferme »
7. « *p'o* »	*pa*	*buzulmak* « démolition » (*sïmak, sïnmak* « cassure »)
8. « *wei* »	*küü*	*alp yol* « voie dangereuse » (*alp* « danger »)
9. « *tch'eng* »	*(či)*	(*bütmäk, bürütmäk* = *bütürmäk* « achèvement »)
10. « *cheou* »	*šiu(šiv)*	? *koygu* « à laisser » (*termäk* « rassembler »)
11. « *k'ai* »	*kay*	*ačïlmak* « être ouvert », « ouverture »
12. « *pi* »	*(pi)*	(*turgurmak* « arrêter, empêcher »)

textes où figurent par ailleurs couramment des caractères chinois (ML 16—18, n° 5 et 19, n° 7). Ces transcriptions sont donc d'usage courant.

73. Les commentateurs n'ont pas bien saisi le maniement de ces signes-présages, que les Uygur appellent, du nom des trois premiers, *kinčuman* (ML 14, n° 4, ligne 7). Ils sont liés, dans nos textes, à la division chinoise de l'année *solaire* en 24 parties, correspondant chacune à 15° d'Ecliptique dans la marche du Soleil. Le moment initial de chacune de ces 24 divisions (au début, 0°, ou au milieu, 15°, de chacun des 12 Signes du Zodiaque) est appelé *k'i* « souffle, émanation », du même mot qui désigne les « (Cinq) Eléments » (BC p. XVIII).

L'année *solaire* (astronomique) chinoise commence au *Solstice d'Hiver*, marqué par le premier *k'i*. Un sur deux de ces 24 *k'i*, correspondant à l'entrée dans un nouveau Signe du Zodiaque, est appelé « *k'i* central », *tchong-k'i*, expression passée en uygur sous la forme *kunči* (ML 115 a ; FA 331 a), avec métathèse (de : **čunki*). Les 12 autres *k'i*, à mi-chemin des précédents, situés au moment où le Soleil arrive à 15° du Signe du Zodiaque, sont nommés « *k'i* articulaires », *tsie-k'i*, d'où l'uygur *tsirki* ou *sirki* (ML 116 b & 119 b ; FA 344 a). Les divisions chinoises du Zodiaque sont les mêmes qu'en Occident, à ceci près qu'elles partent du Solstice d'Hiver, où commence le 1er *mois astronomique* chinois ; il peut en résulter, par rapport aux données occidentales, un décalage d'un ou deux degrés, donc d'un ou deux jours. Cf. AB 372—373.

La fonction des *k'i* est de servir à assurer une harmonisation des mois lunaires avec l'année solaire, et en particulier de fixer le moment des Lunes intercalaires, en vertu d'une formule très simple :
« La Lune Intercalaire n'a pas de *tchong-k'i* » (AB 372).

D'autre part, les *k'i* introduisent intentionnellement des décalages périodiques dans l'application aux jours de l'année des signes-présages *(kinčuman)* : alors que, pour les jours sans *k'i*, la dénomination des jours suit uniformément la série des 12 *kinčuman*, ceux où se produisent les *k'i* sont affectés du *même kinčuman* que le jour précédent :
« Sed dies, in quos incidunt *Tchong-kî*, *stationes principales*, vel *Tsiê-kî*, *stationes articulares*, eadem denominatione designantur ac dies praecedens » (BC, p. XX : 47.).

Toutefois, aux époques qui nous intéressent ici (XIIIe—XIVe s.), on constate que *cette répétition du kinčuman n'est appliquée qu'aux jours de k'i articulaires, les sirki turcs.*

74. Voici comment, dans nos textes (ML nos 4 à 7 ; MM 73—75), fonctionne ce système : au début de l'année solaire astronomique, c'est-à-dire

au jour *(tchong-k'i*, turc *kunči)* du Solstice d'Hiver, le signe-présage a le même rang dans la série des 12 *kinčuman* que le classificateur duodénaire de la série des 12 *tche*, donc que l'Animal correspondant dans le Cycle des Douze Animaux (schématiquement : *kinčuman* n° *N* & *Animal* n° *N*; N étant compris entre 1 et 12) :

1. *kin*	1. RAT	7. *pa*	7. CHEVAL
2. *čuu*	1. BŒUF	8. *küü*	8. MOUTON
3. *man*	3. TIGRE	9. *či*	9. SINGE
4. *pii*	4. LIEVRE	10. *šiu*	10. COQ
5. *ti*	5. DRAGON	11. *kay*	11. CHIEN
6. *čip*	6. SERPENT	12. *pi*	12. PORC

Mais, 15 jours après, survient le premier "*k'i* articulaire" *(tsie-k'i*, turc *sirki)*, et le jour où il prend place garde le même *kinčuman* que le jour précédent, ce qui retarde d'une unité le rang des *kinčuman* par rapport aux Animaux : 1er *sirki : kinčuman* n° N-1 & *Animal* n° N.

Ainsi, par exemple, un jour du Dragon sera affecté du *kinčuman* n° 4 : *pii*.

Or, ce processus continue toute l'année, avec chaque *sirki* ultérieur (un par mois solaire, quand le Soleil arrive à 15° du Signe Zodiacal), et chaque fois le décalage augmente d'une unité ; le résultat peut être ainsi résumé : *P*e *sirki : kinčuman* n° *N—P* & *Animal* n° *N*.
(Numéro d'ordre des *sirki* compté à partir du Solstice d'Hiver.)

Quand on arrive, 15 jours avant le Solstice d'Hiver, au 12e *sirki*, on a : $P = 12$. Le décalage atteint donc un Cycle de 12 entier, ce qui revient à dire qu'il s'annule. *On retourne donc, 15 jours avant le Solstice d'Hiver, à la correspondance sans décalage des* nos *du kinčuman et de l'Animal dans leurs cycles respectifs*. On se retrouve au point de départ, et le système fonctionne identiquement dans l'année *solaire* suivante. Etc.

Il va sans dire que, pour l'application de la formule précédente, il faut remplacer N par (N + 12) si P > N.

On dispose ainsi, dans l'étude des calendriers sino-uygur, très souvent fragmentaires, d'un moyen simple et efficace de situer, par rapport aux *sirki* de l'année solaire, tel ou tel jour dont on connaît à la fois le *kinčuman* et l'*Animal*: si N' est le n° du *kinčuman* et N celui de l'Animal, le n°, P, du *sirki* immédiatement précédent sera donné par la formule :

$$P = N - N' \text{ si } N > N' ;$$

$$P = (N + 12) - N' \text{ si } N < N'.$$

Ainsi, un jour du Chien (n° 11) dont le *kinčuman* est *ti* (n° 5) sera situé après le 6e *sirki* de l'année solaire, celui qui précède immédiatement le Solstice d'Eté. Un jour du Bœuf (n° 2) dont le *kinčuman* est *či* (n° 9) sera situé après le (2 + 12) — 9 = 5e *sirki* de l'année solaire, qui précède de 15 jours l'entrée du Soleil dans le Signe des Gémeaux ; etc.

Cette formule extrêmement simple, que les éditeurs et commentateurs de textes calendériques uygur (ML, MM) ont ignorée par méconnaissance du véritable fonctionnement des *kinčuman* (parce que les descriptions qu'on en a au XIXe siècle, comme dans le passage précité du père Hoang, se réfèrent à un système différent, où les *tchong-k'i* pourraient — ? « vel » — être traités comme les *sirki*, et ne correspondent pas aux faits des XIIIe—XIVe s.), est extrêmement précieuse pour fixer dans l'année solaire la situation d'un jour quelconque dont on sait le *kinčuman* et l'*Animal*, donc le rang de la Lune à laquelle il appartient, si celui-ci correspond à une lacune du manuscrit (puisque les Lunes sont ordonnées dans l'année solaire, précisément par rapport aux *sirki* et aux *kunči*, dont les uns se déduisent des autres).

On remarquera aussi que la connaissance, soit par déductions tirées des *kinčuman*, soit par mention expresse du texte, de la date d'un seul *sirki* associé à un jour de signes cycliques et de quantième lunaire connus permet de reconstituer la physionomie entière du calendrier luni-solaire dans l'année en cause.

Nous ne saurions donc trop insister sur l'importance des *kinčuman*, d'ailleurs bien ressentie par les calendéristes uygur (qui les mentionnent soigneusement à partir du XIIIe siècle au moins), pour tout ce qui concerne l'identification des années de calendrier sino-uygur sur lesquelles on n'a que des informations fragmentaires, et pour la reconstitution détaillée de calendriers qui ne nous sont, trop souvent, parvenus qu'à l'état de bribes.

75. Le dernier texte du rouleau uygur de 1202 (ML 14—16, n° 4) est un calendrier presque intégralement conservé de l'année sino-uygur qui va du 26 janvier 1202 au 13 février 1203. L'identification de l'année a été très correctement faite par W. Eberhard (ML 87). Seuls manquent, ou sont détériorés, les passages concernant la XIIe Lune normale et la XIIe Lune intercalaire (cf. ML 59, note 4, 80), en fait 13e de cette année embolismique.

Les données proprement calendériques de ce texte capital sont en tout point conformes à celles du calendrier chinois canonique. A cette époque, il y a dualité de pouvoir en Chine, le Nord étant sous la domination de la dynastie toungouse *(jürčät)* des *Kin*, et le Sud sous celle de la dynastie nationale chinoise des *Song* Méridionaux, ou *Nan Song* (DH 188—194).

Il y a donc deux calendriers officiels, tous deux connus par le travail du Père Hoang (BD 257 & 467). Mais ils ont été calculés exactement sur les mêmes bases, et ne diffèrent que par la mention des années de règne des Empereurs rivaux, mention qu'ignore notre texte uygur, et pour cause : le Khanat de Khočo ne dépend alors d'aucun des deux Empires de Chine, mais bien de la confédération centre-asiatique dirigée par les *Kara—Kitay* (DH 219—222), restée elle-même indépendante, mais où prévaut la culture chinoise.

Notre calendrier uygur a donc toutes chances de ne point provenir directement de sources chinoises (de Chine), mais d'avoir été *calculé, peut-être à Khočo même*, en fonction des données très précises qui, à cette époque, règlent de façon parfaitement claire l'agencement du calendrier luni-solaire chinois (donc sino-uygur). Nous sommes certainement à une époque où, comme le prouve le rouleau qui nous intéresse, les Uygur de Khočo possédaient toutes les données théoriques sur le calendrier chinois canonique et n'en étaient plus réduits, comme en 981—984 (cf. précédemment, 41. & sq.), à employer des moyens de fortune, tels que le recours à de vieux calendriers des *T'ang* (cf. 42.), quand leurs communications avec la Chine se trouvaient interrompues.

76. Il n'est pas question pour nous de redonner une lecture complète de ce calendrier de 1202, que Rachmati a très soigneusement édité (ML 14—16). Nous nous contenterons de l'analyser et d'en donner un échantillon significatif de l'ensemble. Nous renvoyons à la lecture de Rachmati, où nous aurions quelques amendements phonétiques à proposer, et, sauf exceptions que nous signalerons, à sa traduction et à son interprétation, avec lesquelles nous ne sommes en désaccord sérieux que sur un point : c'est que (cf. 72.), mal informé du fonctionnement des *kinčuman*, Rachmati a interverti les valeurs chinoises des transcriptions turques *pii* et *pi*, qui représentent, respectivement, pour *pii* le chinois « *p'ing* » (*kinčuman* n° 4), pour *pi* le chinois « *pi* » (*kinčuman* n° 12), et non, comme il le croit, l'inverse.

Nous pouvons en faire la preuve en utilisant la formule définie plus haut (74.). A la ligne 29, le « jour *pi* » (*pi kün*) est, d'après les données du calendrier, le jeudi 23 mai 1202, qui est aussi un « jour du Dragon » (*luu*: n° 5 du Cycle des Douze Animaux). Or, au 23 mai, il y a eu, depuis le Solstice d'Hiver, 5 *sirki* (Soleil à 15° du Capricorne, du Verseau, des Poissons, du Bélier, et du Taureau). On sait qu'il faut retrancher du n° (éventuellement augmenté de 12) de l'Animal le nombre des *sirki* pour trouver celui du *kinčuman* ; ici :

$$(5 + 12) - 5 = 12.$$

Il s'agit donc bien du *kinčuman* n° 12, « *pi* », et non pas de « *ping* » comme l'écrit Rachmati dans sa traduction. Un calcul du même type peut être appliqué à tous les *pi* et *pii* du texte, toujours avec le même résultat : *pii* = « *p'ing* » (n° 4) et *pi* = « *pi* » (n° 12). Il faut donc corriger tous les « *p'ing* » de la traduction Rachmati en : « *pi* », et tous ses « *pi* » en « *p'ing* ». La même correction symétrique s'impose d'ailleurs dans tous les passages de ML où ces *kinčuman* apparaissent.

A la ligne 70, la reconstitution *[pi]-i* est une erreur manifeste. Il faut : *[t]i*.

77. Le calendrier commence par un passage donnant les caractéristiques générales de l'année (avant de passer au détail des mois lunaires) :
it yïlkï ordu ol • yïl yultuz-ï udarabatiravat • gräx-i saničar ol (•) kutï suv • ordu-sï altï •
« C'est le Palais de l'Année du Chien. L'astérisme *(nakṣatra)* de l'année est *Uttarabhadrapadā*. Sa Planète est Saturne. Son Palais est le Six. »

La rédaction de la première proposition paraît assez maladroite : elle revient à dire que l'année dont il va être question est une Année du Chien (ce qui est bien le cas de l'an 1202), tout en annonçant son Palais, qui ne sera pourtant mentionné (« le Six ») qu'en fin de « paragraphe ». Il semble que le rédacteur ait d'abord pensé au Palais, puis qu'il se soit avisé de l'opportunité de citer, avant, le *nakṣatra* et la Planète qui « gouvernent » l'année.

La mention de l'astérisme ne correspond à aucune réalité astronomique, mais à un classement astrologique des années selon un Cycle de 28 ans correspondant aux 28 *nakṣatras* d'une liste commençant par *Aśvinī* (cf. précédemment, 48.). Cette liste serait celle donnée par Rachmati à propos de son texte n° 2 (ML 12), si l'on ajoute toutefois *Abhijit* entre *Uttarāṣāḍhā* et *Śravaṇa*, ou celle de son texte n° 3 (ML 12—14), si l'on affecte à *Abhijit* et à *Bharaṇī* les n^{os} 1 & 2 (et non 27 & 28), puis le n° 3 à *Kṛttikā*, etc . . .

Uttarabhadrapadā a le 27^{e} rang dans cette liste. Sa mention dans notre texte nous a déjà servi (48.) à calculer le point de départ le plus ancien de ces Cycles de 28 ans (en 784) dans le calendrier chinois. L'Année du Chien 1202 est la 27^{e} du 15^{e} de ces Cycles depuis 784, celui qui a commencé en 1176. Un 16^{e} commencera en 1204.

78. La mention de la Planète Saturne comme Planète de l'Année ne correspond à aucun classement : elle n'est à confondre, ni avec la Planète « gouvernante » du Palais de l'année (ici, le Six, « gouverné » par Mars : cf. 50.), ni avec celle attribuée au *nakṣatra* dans le cadre de la répartition des 7 Planètes de la Semaine Planétaire dans les 4 « hebdomades » qui peuvent se partager les 28 *nakṣatras* (cf. 48.) : ici, le 27^{e} astérisme (avant-

dernier) aurait pour Planète, dans ce dernier arrangement, l'avant-dernière Planète de la Semaine Planétaire classique, c'est-à-dire Vénus (cf. vendredi).

Si notre texte indique Saturne comme « Planète de l'Année », c'est tout simplement parce que cette année-là commence le 26 *janvier* 1202, qui est un *samedi*, jour de Saturne (Saturday). Il indiquera de même, pour chaque Lune, comme « Planète du Mois », celle qui, dans la *semaine planétaire*, correspond au *premier jour* de la Lune (Nouvelle Lune).

Il y a là une conception familière à l'astrologie chaldéo-grecque (assimilée par le bouddhisme indien), selon laquelle c'est le *premier moment* d'une période ou d'une durée quelconque qui a, pour cette période ou cette durée, valeur de présage : ici, la Planète attribuée comme « gouvernante » au premier jour de l'année, ou du mois. Cf. AG, passim.

79. Quant au « Palais de l'Année », « le Six », désigné par le cardinal *(altï)*, et non l'ordinal *(altïnč)*, c'est le 6e Palais de la série indienne de 9, maléfique, blanc, gouverné par la Planète Mars, et ayant pour divinité *Vināyaka*, mentionné dans la liste de Palais de notre rouleau uygur (cf. 59.).

On devra remarquer que l'attribution du Palais 6 à l'Année du Chien 1202 (*jen-siu*: n° 59 du Cycle Sexagésimal chinois) est conforme à la *tradition ancienne* des *T'ang*, commencée en 784 (cf. 47. & 48.), et selon laquelle cette année 1202, avant-dernière de la première période de 60 ans *(baš bašlag)* d'un grand cycle de 180 ans, combinaison des 9 Palais avec le Cycle de 60, qui, pour cette époque, devait avoir commencé en 1144 (3e grand cycle, 360 ans après 784), est affectée au Palais 6 (cf. 49.).

Le rédacteur de notre texte de 1202 ne suit donc pas le système simplifié des 9 Palais (uniformément calculés comme en *ortun bašlag*: cf. 52.) *qui est utilisé au Tibet dès 1027 et dont un texte uygur* (ML 9—11, n° 1) *attestera l'usage à Khočo en 1368* (cf. 53.).

L'orthodoxie de la « vieille école » sino-bouddhique de la fin du VIIIe siècle, concernant l'astrologie des Neuf Palais, était donc encore fidèlement conservée par des Bouddhistes uygur de Khočo dans les débuts du XIIIe siècle, et son abandon, à Khočo, a dû avoir lieu à l'époque de l'Empire Mongol et ne paraît attesté qu'en 1368, première année des *Ming*.

80. La combinaison, dans notre texte, des mentions « Année du Chien » et « élément Eau » permet immédiatement (cf. 12., tableau) de savoir que l'année en question porte le n° 59 dans le Cycle Sexagésimal chinois.

D'autre part, le premier jour de l'année (lignes 6—7) est donné comme jour *ting* (n° 4 de la Série de 10) du Mouton (n° 8 du Cycle des 12 Animaux) : *ti koyn* ; on en déduit que son n° dans le Cycle Sexagésimal est 44.

Ces deux indications, à elles seules, suffisent pour déterminer l'année sans doute possible : une année sur 60 ayant le n° 59 et un jour sur 60 le n° 44, la probabilité pour qu'une année n° 59 commence par un jour n° 44 est de $1/(60\times60) = 1/3600$. Ce qui veut dire qu'une telle coïncidence ne se produit *en moyenne* que tous les 3600 ans.

En fait, dans tous les calendriers chinois connus ou reconstruits (depuis 841 avant notre ère : BD), ou calculés pour l'avenir (jusqu'en 2020 de notre ère : BD), *l'année 1202 est la seule à présenter cette double occurrence* : son identification ne fait aucun doute.

81. Le texte donne, Lune par Lune, les indications suivantes : nom ou rang de la Lune ; son caractère « cave », *kičig* (= de 29 jours), ou « plein », *ulug* (= de 30 jours), adjectifs attributs précédés parfois de l'expression vide de sens « *bir yaŋïsï* » (cf. Chapitre IV, 15.) ; le classificateur dénaire *(šipkan* : cf. 71.) et l'Animal du jour de la Nouvelle Lune *(bir yaŋïsï)*, ainsi que son *kinčuman* (cf. 72. & sq.) ; le quantième du mois lunaire où se produit un *sirki* (ou *tsirki)*, passage du Soleil au milieu (15°) d'un Signe du Zodiaque (cf. 73. & sq.). Ainsi :
aram āy kičig • bir yaŋï-sī ti koyn • kinčumanï pa • tōrt yaŋï-ka sirki •
« La Lune d'*Aram* » (premier mois) « est cave ; son premier jour est *ting*, du Mouton, et son *kinčuman* est *pa* ; au 4e jour de la Nouvelle Lune, *sirki* ».

On voit apparaître ici un nom particulier de la Première Lune, non ordinal, *aram.āy* (parfois : *ram āy*), qui est sans doute un apport du bouddhisme et que nous pensons pouvoir rapprocher de l'iranien *rām* (persan : *rām* « gai, joyeux ») ; ce serait le « Mois Joyeux », celui des fêtes de Nouvel An.

Un autre mot, emprunté au sogdien, qui le tient lui-même du sanskrit *śikṣāpada,* et qui désigne la 12e Lune de l'année sino-uygur, provient certainement de la culture bouddhique : c'est *čakšapat āy* (reconstitué, ligne 74, à partir de *č-*), ou *čaxšapat, čaxšaput āy*, le « Mois des Prescriptions ».

Les autres Lunes, de la 2e à la 11e *(ekkinč, . . . , bir yegirminč āy)* sont toujours désignées par des ordinaux turcs.

82. La « Planète du Mois » *(grāx)* est régulièrement indiquée dans notre texte, sauf pour la 1re Lune, puisqu'elle est la même (Saturne : cf. 78.) que celle de l'Année, et pour la 2e, où elle est omise, sans doute par reprise mécanique du type de rédaction employé pour la précédente. C'est tout simplement (cf. 78.) la Planète qui, dans la semaine planétaire, « gouverne » le premier jour de la Lune. Ainsi, on a :

3e Lune : Mars : *mardi* 26 mars 1202 ;
4e Lune : Mercure : *mercredi* 24 avril ;
5e Lune : Jupiter : *jeudi* 23 mai ;
6e Lune : Saturne : *samedi* 22 juin ;
7e Lune : Soleil : *dimanche* 21 juillet ;
8e Lune : Lune : *lundi* 19 août ;
9e Lune : Mercure : *mercredi* 18 septembre ;
10e Lune : Vénus : *vendredi* 18 octobre ;
11e Lune : Soleil : *dimanche* 17 novembre ;

les données de la 12e Lune et de la 12e Lune Intercalaire qui la suit sont partiellement détruites, ou omises.

Il n'y a, contrairement à ce qu'on avait observé dans un texte de Khočo de 1022 (cf. 51.), aucune erreur dans ces calculs de jours de la semaine. On peut en conclure qu'entre le XIe siècle et le début du XIIIe l'usage de la Semaine Planétaire, au moins pour l'astrologie, est devenu beaucoup plus familier parmi les Bouddhistes de Khočo.

Les noms donnés ici pour les 7 Planètes sont ceux du *sanskrit*, déjà rencontrés dans un passage de notre rouleau uygur (cf. 69.).

83. Il est intéressant pour l'histoire de l'astronomie sino-uygur de relever les dates données pour les *sirki*, telles qu'elles ressortent du texte (nous faisons grâce au lecteur du détail des calculs, déductions automatiques des quantièmes des Lunes donnés pour les *sirki*) :

29 janvier 1202 (Soleil à 15° du Verseau) ;
1er mars (15° des Poissons) ;
31 mars (15° du Bélier) ;
30 avril (15° du Taureau) ;
31 mai (15° des Gémeaux) ;
30 juin (15° du Cancer) ;
31 juillet (15° du Lion) ;
30 août (15° de la Vierge) ;
30 septembre (15° de la Balance) ;
30 octobre (15° du Scorpion) ;
30 novembre (15° du Sagittaire) ;

les données pour la 12e Lune et la XIIe Intercalaire manquent, mais on peut les reconstruire par déduction et fermer ainsi le cycle des sirki : 30 décembre (15° du Capricorne) ; et enfin : 29 janvier 1203 (Soleil, de nouveau, à 15° du Verseau).

En plus des *sirki*, notre texte indique deux *kunči* (chinois : *tchong-k'i* « *k'i* central », cf. 73.). Le premier, aux lignes 33—34, à propos de la 5e Lune : *tört ottuzka kunči ol* « le 24, c'est un *kunči* ». Il s'agit ici du 24 du mois lunaire commençant au 23 mai : donc *kunči* le *15 juin 1202* (Soleil

entrant dans le Signe du Cancer) ; c'est la date du *Solstice d'Eté* ; elle correspondrait à un 22 juin grégorien (décalage de 7 jours au XIII^{e} s.).

La seconde mention d'un *kunči*, aux lignes 52—53, est faite, à propos de la 8^{e} Lune, après avoir fixé son *sirki*, d'une façon à première vue déroutante : *altï yegirmikä kunči ärdäm* « le 16, *kunči Ärdäm* ». Le *sirki* immédiatement précédent étant le 12 (*ekki yegirmikä*, ligne 51) de cette même Lune, il est impossible qu'un *kunči* survienne 4 jours plus tard. Il ne s'agit donc pas, cette fois, d'une date (le 16) de la Lune, mais, exceptionnellement, du *quantième à partir du sirki*. En effet, un *kunči* tombe régulièrement *15 jours après* un *sirki*, donc « le 16 du sirki ». Il est donc question du « 16 » du *sirki* du 30 août, c'est-à-dire du *14 septembre 1202* (Soleil entrant dans le Signe de la Balance) ; c'est la date de l'*Equinoxe d'Automne* ; elle correspondrait à un 21 septembre grégorien. On voit que les définitions sino-uygur des *k'i*, calculés pour une « marche du Soleil » supposée — à tort — uniforme, peuvent avoir 1 ou 2 degrés d'écart (donc 1 ou 2 jours d'écart) avec la réalité astronomique. Mais l'approximation reste bonne.

Nous avouons n'éprouver aucune certitude quant au sens exact du nom, *Ärdäm*, de ce « *k'i* central » de l'Equinoxe d'Automne. Le mot *ärdäm*, en turc, signifie « vaillance » et, dans le bouddhisme, « vertu ». Ce « *kunči* de la Vertu » est peut-être ainsi appelé parce que la Balance, où entre alors le Soleil, est, en astrologie chaldéo-grecque (et indienne, ultérieurement), symbole d'équilibre, d'équité, etc... (?).

Il est un autre *kunči* qui, pour nous, serait d'un grand intérêt à connaître, c'est celui de l'*Equinoxe de Printemps*. Le texte n'en fait pas mention. Mais, sachant que le *kunči* vient 15 jours après le *sirki* et est à mi-chemin entre deux *sirki*, nous pouvons aisément en calculer la date, les 2 *sirki* qui l'encadrent, clairement notés, étant ceux des 1er et 31 mars : le *kunči* de l'Equinoxe Vernal est donc à placer au *16 mars 1202*, date qui correspondrait à un 23 mars du calendrier grégorien. L'Equinoxe Vernal vrai, en 1202 (7 jours d'écart avec les dates grégoriennes), était le *14 mars* (= 21 mars grégorien).

Le calcul de l'Equinoxe Vernal dans le calendrier sino-uygur, au début du XIII^{e} siècle, était donc trop tardif de 2 jours, alors que celui, qu'on vient de voir, de l'Equinoxe d'Automne était trop précoce, de 2 jours également : Equinoxe vrai le 16 septembre (= 23 septembre grégorien), et non le 14 septembre. Ces distorsions, qui atteignent leur maximum pour les Equinoxes, proviennent de l'erreur faite en croyant uniforme le mouvement apparent du Soleil sur l'Ecliptique. Elles disparaissent pour les Solstices : celui d'Eté est fixé au *kunči* du 15 juin (= 22 juin grégorien), et celui d'Hiver, non mentionné, mais qui doit être placé, dans ce système, 15 jours après le

sirki du 30 novembre, était fixé au *15 décembre* (= 22 décembre grégorien). Or, ces dates des 15 juin et 15 décembre étaient bien celles des Solstices vrais en 1202, dans le calendrier julien qui nous sert ici toujours de référence de base.

Le calendrier sino-uygur était calculé exactement selon les règles de la science chinoise, qui faisait partir tout le comput astronomique du *Solstice d'Hiver* et s'était donc attachée, avec succès, à le fixer avec précision. En revanche, les dates des Equinoxes, supposées à tort exactement équidistantes de celles des Solstices, subissaient les écarts de deux jours, en plus au Printemps, en moins à l'Automne, que nous venons de constater.

84. Une autre indication donnée par notre texte est mutilée. A propos de la 2e Lune, après avoir fixé le *sirki* au 6 de ce mois lunaire (1er mars), le texte continue (ligne 14) :
ōn yaŋïka t . . . (lacune) « au 10, . . . ».

Le 10 de cette Lune (5 mars) ne correspondant à aucune date astronomiquement remarquable, que nous sachions, nous sommes amené à penser que, comme on l'a vu plus haut à propos des lignes 52—53 (ci-dessus, 83.), il s'agit du 10 *en partant du sirki*, donc du *10 mars*, 15e de la Lune, qui est celui de *la Pleine Lune qui précède l'Equinoxe de Printemps*. Le *t* . . . subsistant nous paraît être le début de *tōlun āy* « Pleine Lune ».

Ce serait la seule indication de Pleine Lune du texte, retenue sans doute pour des raisons religieuses plutôt qu'astronomiques (le calcul de la Pleine Lune, dans un calendrier de ce genre, étant fort simple et n'exigeant pas de mention particulière). Nous ne voyons pas, en tout cas, d'autre explication à ce passage détérioré.

L'influence indienne étant manifeste dans notre texte, qui paraît rédigé en milieu bouddhique, nous pensons que cette mention est en rapport avec une cérémonie ou une fête correspondant à celle du *Holī*, sorte de « carnaval » de l'Inde, dont le moment essentiel est précisément la Pleine Lune d'avant l'Equinoxe Vernal (cf. AJ', sous la rubrique P h â g o u n).

85. C'est encore à la tradition indienne que se rattache l'indication systématique, dans ce calendrier uygur de 1202, des mansions lunaires (« astérismes » : *yultuz*) de chaque Nouvelle Lune, qui ne sont autres que les *nakṣatras*, désignés par la transcription turque approximative de leurs noms sanskrits (cf. plus haut, 66. & sq.).

Il est facile de calculer la longitude écliptique correspondant à ces *nakṣatras* dans le système de comput du texte, puisque le lieu de la Nouvelle Lune se confond avec celui du Soleil à la même date, et que ce dernier se déduit aisément des dates données pour les *sirki*, moments où le Soleil

parvient à 15° de chaque Signe du Zodiaque. Il suffit pour cela d'estimer la « marche du Soleil » sur l'Ecliptique à 1° par jour, comme le faisaient couramment les astrologues médiévaux, en Orient comme en Occident.

Nous prendrons pour exemple le premier *nakṣatra* mentionné, *Śatabhiṣaj (satabiš)*, en date du Nouvel An (première Nouvelle Lune de l'année sino-uygur), le 26 janvier 1202. Le *sirki* suivant (Soleil à 15° du Verseau) a lieu le 29 janvier. La longitude écliptique du Soleil au 26 janvier est donc estimée à 312° (12° du Verseau).

Nous constatons que cette longitude ne peut être comprise dans la mansion lunaire de *Śatabhiṣaj* que si cette mansion est *calculée dans un système d'astronomie mathématique du type grec, faisant partir le premier nakṣatra (Aśvinī), non pas du début de la constellation du Bélier* (*γ Arietis*.), *mais du début du Signe du Bélier, c'est-à-dire du point de l'Equinoxe Vernal.*

Dans le système des *nakṣatras* égaux (27 fois 13° 20' = 360°) comme dans celui des *nakṣatras* inégaux (cf. 67.), le calcul sur ces dernières bases de la mansion de *Śatabhiṣaj* lui fixe comme début une longitude écliptique de 306° 40'. La fin de cette mansion, dans ces conditions, sera à 320° dans le premier système et à 313° 20' dans le second : dans l'un et l'autre cas, la Nouvelle Lune, à 312°, y est bien comprise, comme le prédit notre texte.

Mais comme, en raison de la précession des équinoxes, *γ Arietis*, en 1202, a une longitude qui n'est plus de 0° comme au IV^e^ siècle avant notre ère, mais de plus de 21°, un calcul des mansions lunaires partant de cette étoile, c'est-à-dire du début de la *constellation* (et non du *Signe*) du Bélier, ferait commencer *Śatabhisaj* à environ 328° de longitude écliptique, et la Nouvelle Lune du 26 janvier (312°) ne saurait en aucun cas y être comprise, même en supposant que le « pas lunaire journalier » de 13° familier aux astrologues puisse lui être ajouté, si elle avait lieu tout au début du nycthémère.

La même constatation serait à faire pour les autres mansions lunaires définies par notre texte: seul un système de *nakṣatras* partant du point de l'Equinoxe Vernal et fixé par rapport aux *Signes* du Zodiaque, mais non plus par rapport aux constellations zodiacales, est en accord avec ses données.

Cet accord est même complet, à deux exceptions près, explicables par un chassé-croisé (cf. ci-après, 87.), si l'on considère que, dans certains cas (pour les mansions des 2^e^ et 3^e^ Nouvelles Lunes: *Revatī* et *Bharaṇī*), il faut tenir compte de ce « pas journalier » lunaire de 13° qui peut amener la Lune, *dans le nycthémère de la néoménie*, à une longitude écliptique supérieure à celle de la Nouvelle Lune stricto sensu. Ce qui paraît en effet compter comme *nakṣatra* dans notre texte, c'est la *mansion nocturne* de la Lune qui suit immédiatement le moment de la conjonction entre la Lune et le Soleil. D'où, parfois, un écart de quelques degrés en plus (7 au maximum, ici) entre le début du *nakṣatra* et le lieu de la Nouvelle Lune (diurne).

86. Les données de notre texte correspondent certainement à une fixation des *nakṣatras* (turc *yultuz*) par *Signes*, et non par constellations, à partir du *Point Vernal*. Elles peuvent, en outre, provenir aussi bien d'un calcul par *nakṣatras* égaux qu'inégaux. Le texte appartenant au même rouleau uygur de 1202 décrivant un système d'astérismes inégaux, c'est presque sûrement ce dernier qui est en fait suivi (cf. 67.).

On peut le reconstituer comme suit (cf. ML 58, note 3, 1, où l'on en trouve les données de principe) :

n° & NOM DU NAKṢATRA	DEBUT	n° & NOM DU NAKṢATRA	DEBUT
1) Aśvinī	0°	15) Svātī	186° 40′
2) Bharanī	13° 20′	16) Viśākhā	193° 20′
3) Kṛttikā	20°	17) Anurādhā	213° 20′
4) Rohiṇī	33° 20′	18) Jyeṣṭhā	226° 40′
5) Mṛgaśiras	53° 20′	19) Mūla	233° 20′
6) Ārdrā	66° 40′	20) Pūrvāṣāḍhā	246° 40′
7) Punarvasu	73° 20′	21) Uttarāṣāḍhā	260°
8) Puṣya	93° 20′	22) Abhijit (POUR MEMOIRE)	
9) Āśleṣā	106° 40′	23) Śravana	280°
10) Maghā	113° 20′	24) Dhaniṣṭā	293° 20′
11) Pūrvaphalgunī	126° 40′	25) Śatabhiṣaj	306° 40′
12) Uttaraphalgunī	140°	26) Pūrvabhadrapadā	313° 20′
13) Hasta	160°	27) Uttarabhadrapadā	326° 40′
14) Citrā	173° 20′	28) Revatī	346° 40′

La mansion *Abhijit* n'a pas de durée propre dans les divers systèmes indiens classiques, où elle figure essentiellement pour des raisons de symétrie.

L'autre système, celui des *nakṣatras* égaux, a le même point de départ et le même ordre, mais donne à chaque mansion une étendue de 13° 20′ : son calcul est très simple. Mais ce n'est pas lui qui a dû être employé dans notre texte de 1202.

87. Le calcul, par le procédé fort simple (à partir des *sirki*) exposé ci-dessus (118.), de la position écliptique des Nouvelles Lunes, comparé au tableau qui vient d'être dressé, permet de vérifier parfaitement la correction des indications de mansions *(nocturnes)* de la Lune au premier nycthémère de chaque mois lunaire jusqu'au VII[e] inclus (en tenant compte éventuellement du « pas lunaire » additionnel au cours du nycthémère). Les données explicites ou déduites de notre texte sont en effet les suivantes :

NL I : 312° : *Śatabhiṣaj* (306°40′—313°20′);
NL II : 340° : *Revatī* (début: 346°40′; pas lunaire: +6°40′);
NL III : 10° : *Bharanī* (début: 13°20′; pas lunaire: + 3°20′);
NL IV : 39° : *Rohiṇī* (33°20′—53°20′);

NL V : 67°: *Ārdrā* (66°40′—73°20′);
NL VI : 97°: *Puṣya* (93°20′—106°40′);
NL VII : 125°: *Pūrvaphalgunī* (début: 126°40′: pas lunaire: +1°40′).

Pour les Nouvelles Lunes VIII & IX, il y a dans notre texte une erreur manifeste: NL VIII: 154°: *Citrā* (début: 173° 20') et NL IX: 183°: *Hasta* (160°—173° 20'). A elle seule, la rupture de l'ordre de progression des n^{os} des mansions (13 après 14) suffit à dénoncer une inadvertance: le rédacteur a tout simplement, par mégarde, *interverti ces deux mansions.* Il faut corriger comme suit:
NL VIII: 154°: *Hasta* (début: 160°; pas lunaire: +6°);
NL IX: 183°: *Citrā* (173°20′—186°40′).

Pour la Nouvelle Lune suivante, texte correct:
NL X: 213°: *Anurādhā* (début: 213°20′; pas lunaire: +20′).

Pour la 11^{e} Lune, l'éditeur, en présence d'un texte détérioré où ne subsiste que la lettre *l*, a fait une restitution malencontreuse: « *(aš)l(iš)* » = *Āśleṣā*. Le n° d'ordre des mansions devant progresser d'une Nouvelle Lune à la suivante, cette succession de la mansion n° 9 à la mansion n° 17 *(anurad = Anurādhā)* est *impossible*. La bonne méthode consiste à rechercher après *Anurādhā* une mansion assez proche dont le nom comprend un *l*: c'est *Mūla* (turc *mul*), n° 19. Il faut donc rétablir:
NL XI: 242°: *Mūla* (233°20′—246°40′), ce qui convient parfaitement.

88. Le passage relatif à la 12^{e} Lune est très détérioré. Le début de la reconstitution (lignes 74—75) faite par Rachmati est à première vue correct: *č(akšapat) āy ulu(g)* « la Lune des Prescriptions est pleine » (= de 30 jours). Pour *čakšapat*, cf. plus haut, 81.; le *č* bien conservé justifie cette reconstruction du mot.

Mais la difficulté commence avec la mention, ligne 78, de *daniš (nakṣatra* n° 24: *Dhaniṣṭā*, 293°20′—306°40′), alors que, dans le calendrier chinois de 1202, la Nouvelle Lune XII, du lundi 16 décembre, tombe 16 jours après le *tsie-k'i (sirki)* du 30 novembre (le 14 de la 11^{e} Lune du dimanche 17 novembre: lignes 67—73), qui est à 15° du Signe du Sagittaire (longitude écliptique: 255°). Elle doit donc, dans le système suivi, être affectée d'une longitude de 271°, incompatible avec *Dhaniṣṭā*.

Or, il y a, dans l'année chinoise 1202(—1203), une 12^{e} *Lune Intercalaire*, du mercredi 15 janvier 1203 au 13 février, qui est aussi une « lune pleine », de 30 jours *(ulug)*. Et la longitude écliptique de la Nouvelle Lune du 15 janvier (identique à celle du Soleil à cette date), 30 jours après celle du 16 décembre, de longitude 271°, doit être de 301°, ce qui convient très exactement pour la mansion *Dhaniṣṭā*.

Nous pensons donc que l'indication de cette mansion correspondait en réalité à la 12e *Lune Intercalaire*, et non à la 12e Lune normale qui la précède, et que l'erreur de notre manuscrit s'explique aisément par un « saut du même au même », en recopiant un brouillon ou un autre manuscrit de ce calendrier. En effet, bien que le mot ne soit pas attesté ici, le manuscrit étant détérioré dans sa partie finale, on sait par ailleurs (ML 59, note 4, 80) que le nom uygur de la Lune Intercalaire est : *šün āy* (du chinois *jouen* « intercalaire »), mais qu'on répète, pour la désigner, la nomenclature de la précédente.

On devait donc avoir, pour le début du passage sur la 12e Lune ordinaire : *čakšapat āy ulug*, et, pour le début de celui sur la 12e Lune Intercalaire : *čakšapat šün āy ulug*. Cette similitude a dû provoquer, chez notre scribe un peu distrait (cf. son chassé-croisé des mansions des NL VIII & IX : 120.), ce « saut du même au même » bien connu des paléographes. Il a donc, par mégarde, *sauté le passage sur la 12e Lune ordinaire*, où il devait y avoir l'indication de la Nouvelle Lune du lundi *(Soma)* 16 décembre, avec ses classificateurs et son *kinčuman*, ainsi que son *nakṣatra* (sans doute *Uttarāṣāḍhā*, 260°—280°, pour une NL à 271°, comme on l'a vu ci-dessus), et enfin le *sirki* du 30 décembre 1202 (cf. 83.).

Il s'ensuit que la reconstitution de Rachmati doit être un peu modifiée, comme suit (lignes 74—75) :
č(akšapat šün) āy ulu(g), (bir yaŋ)ï-s(ï) . . .

De même celle qu'il propose pour la « Planète » du mois (celle du jour de la Nouvelle Lune), qui sera *Mercure* (mercredi 15 janvier 1203), doit être transformée ainsi (ligne 78) :
(bud gär)x • (et non *soma* = « Lune »).

Le dernier *sirki* indiqué (lignes 79—80) doit tomber le 29 janvier (cf. 83.), le 15 de la Lune ; on peut donc, à la ligne 79, proposer la restitution :
(bēš) yegirmi-.

Quant à la lacune qui précède le mot *kün* aux lignes 76—77 (« est le jour . . . »), elle doit, à notre avis, correspondre à la mention des classificateurs et du *kinčuman* du jour de la Nouvelle Lune du 12e mois intercalaire, le 15 janvier 1203, n° 38 du Cycle Sexagésimal, chinois, à savoir : *(sin ud* •*)/(kin) kün* (•) « *sin* du Bœuf, jour *kin* » (décalage d'un jour, après le 1er *sirki* de l'année solaire astronomique — 30 décembre 1202 — entre le n° de l'Animal : Bœuf, n° 2, et le *kinčuman*, *kin*, n° 1 ; cf. 74.).

On peut supposer que le passage, sauté par mégarde, sur la 12e Lune ordinaire du *16 décembre 1202* devait signaler ce fait remarquable que le

jour de la Nouvelle Lune y était aussi celui du Solstice d'Hiver (*kunči* : entrée du Soleil dans le Signe du Capricorne).

Quoi qu'il en soit, même avec ses quelques lacunes et inadvertances, ce texte de calendrier de *1202*(—1203) termine dignement ce très intéressant rouleau uygur, en nous fournissant une série cohérente d'informations détaillées qui permet de contrôler avec précision le fonctionnement de tout le système.

b) Calendrier en écriture brāhmī *de 1277*

89. Ce document, manuscrit *T.III.M.*140 des collections « de Turfan » (Khočo) de l'Académie Allemande des Sciences de Berlin, a été publié en 1954 par Annemarie von Gabain (MM 73—76). Il offre la particularité d'être écrit en caractères *brāhmī* (alphabet indien). Il a donc été élaboré en milieu bouddhique. L'écriture *brāhmī* (FA 32—41) est d'une grande complication et note le turc par des procédés conventionnels d'accumulation de lettres qui, à notre avis personnel, n'ont pas une signification phonétique rigoureuse. C'est pourquoi, dans ce qui va suivre, nous prenons le parti de transcrire ce texte en « uygur standard », dans une intention de clarté et afin d'éviter ces interprétations phonétiques (contestables) de particularités graphiques dont nous ne sommes pas du tout sûr qu'elles soient linguistiquement pertinentes. D'où les différences entre nos lectures et celles de MM.

Les indications cycliques concernant l'année manquent, ce qui a conduit l'auteur de l'édition à ne pas avancer de date pour ce fragment de calendrier. Il y a pourtant un grand intérêt à le dater, si l'on peut, car on aura ainsi une indication sur l'époque où, parmi les Uygur bouddhistes de Khočo (presque sûrement en milieu monastique), a été utilisé, pour le turc, cet alphabet *brāhmī* dans lequel on possède actuellement une centaine de textes uygur (FA 33).

Nous pensons être en mesure, à la lumière des faits que nous avons précédemment établis, de mener à bien cette tâche plus difficile en apparence qu'en réalité. Ce sera pour nous l'occasion de montrer, à toutes fins utiles, comment on peut, à partir d'éléments fragmentaires, dater un calendrier uygur, pourvu qu'on dispose seulement de quelques informations qui, en se recoupant, permettent de découvrir un certain nombre de caractéristiques de l'année recherchée telles que leur occurrence simultanée ne se produise qu'à de très longs intervalles, à des dates assez espacées pour que les circonstances historiques par ailleurs connues ne rendent possible que l'une d'entre elles.

90. La première ligne du texte est ainsi libellée :

1 *yaŋï sin tavïšgan čυ* « le 1 de la Nouvelle (Lune) est *sin*, Lièvre, *tch'ou* ».

Le signe cyclique chinois *sin* est le n° 8 de la série de 10. Sa combinaison avec le Lièvre, Animal n° 4 du Cycle de 12, correspond au n° 28, *sin-mao*, du Cycle Sexagésimal chinois. Le signe-présage *tch'ou* est le n° 2 (turc *čυ*). de la série dite en uygur *kinčuman*. Le décalage de 2 unités entre son rang et celui de l'Animal indique qu'à ce jour 2 *sirki* sont déjà passés depuis le Solstice d'Hiver ; cf. plus haut, 74. Le Soleil est donc à ce jour à plus de 15° du Sagittaire et à moins de 15° des Poissons. Il s'agit donc du 1er d'une 1re Lune, autrement dit, du *Jour de l'An* sino-uygur.

Le texte, complet ensuite jusqu'à la ligne 5 incluse (5e jour de la 1re Lune), est fort endommagé jusqu'à la ligne 27 incluse (27e jour), mais, son développement étant quasiment automatique, Annemarie von Gabain a pu en reconstituer (en caractères gras : MM 74) les parties manquantes, en s'aidant de bribes de mots subsistant ici et là, de façon parfaitement satisfaisante. On peut même être absolument sûr de la validité de sa reconstruction jusqu'à la ligne 21 incluse (21e jour), la conservation de la dernière lettre, *u*, du *kinčuman* n° 10, *(ši)u* (chinois « *cheou* », cf. 72.) dans cette ligne montrant clairement que la série des *kinčuman* s'est poursuivie sans aucun arrêt depuis le n° 2 du Jour de l'An : n° 2 le 1er du mois lunaire, n° 2 également le (1 + 12) = 13 du mois, et, 8 jours après, le 21 du mois, n° (2 + 8) = 10. Il n'y a donc pas eu encore de *sirki* dans ce début d'année : le Soleil est encore, au 21 de la 1re Lune, à moins de 15° des Poissons selon le comput astronomique sino-uygur.

Les lignes 22 à 24 incluse ne laissent subsister rien des classificateurs cycliques ; on peut donc émettre, en principe, des doutes quant à leur reconstitution (en fait, nous le verrons, celle de MM est excellente). Mais à la ligne 25 (25e jour de la 1re Lune), la conservation de la consonne correspondant à *k* uygur justifie pleinement la restauration de *k(in)*, n° 1 des *kinčuman*, effectuée par A. von Gabain.

Si, à partir du 21 du mois (*kinčuman* n° 10), la série des signes-présages s'était poursuivie continuement, le 25 aurait pour *kinčuman*, non pas le n° 1, mais le n° 2 (2 jours après le 23, qui aurait eu le *kinčuman* n° 12, dernier du cycle). Il y a donc eu un nouveau décalage d'une unité dans le rang du *kinčuman*, ce qui indique qu'il y a eu un *sirki* entre le 22 et le 25 de cette 1re Lune ; autrement dit, que, le 22, le 23, le 24 ou le 25 de ce mois lunaire, le Soleil est arrivé à 15° des Poissons selon le comput sino-uygur.

Cette position du Soleil sur l'Ecliptique correspond, au XIIIe siècle, comme on le sait par le texte étudié précédemment, au *1er mars julien*

(= 8 mars grégorien) (cf. 83.). Toujours dans l'hypothèse d'un texte du XIII[e] siècle, les dates extrêmes possibles (1[er] mars le 22 ou le 25 de la Lune) correspondent, pour le Jour de l'An, aux dates extrêmes suivantes : 21 jours ou 24 jours avant le 1[er] mars = 8 ou 5 février pour une année julienne non bissextile ; 9 ou 6 février pour une bissextile. Ces chiffres doivent être, pour les autres siècles, corrigés en fonction du décalage, d'un jour environ par siècle, entre l'année julienne et l'année solaire vraie (mieux exprimée par le calendrier grégorien, après 1582). Nous effectuerons ces corrections, si besoin est, pour les cas qui seront en cause.

Le texte redevient presque complet des lignes 26 à 32, et la ligne 29 (29[e] jour) termine la 1[re] Lune, ce qui nous prouve qu'elle est « cave » *(kičig)*, bien que cette mention ait disparu du début du texte. Dès la ligne 30 apparaît cette indication, pour nous très précieuse :
2-*nti ulug* « la 2[e] (Lune) est " pleine " » (de 30 jours).

91. Nous sommes maintenant en possession de presque toutes les caractéristiques essentielles de l'année de calendrier recherchée, qui nous permettront de l'identifier.

Nous devons trouver, dans les tables du calendrier chinois (BD), une année commençant par un jour n° 28 du Cycle de 60, ayant une 1[re] Lune « cave » et une 2[e] Lune « pleine », et dont le Jour de l'An soit, s'il s'agit du XIII[e] siècle, compris entre le 5 et le 8 février en année julienne non bissextile, entre le 6 et le 9 en bissextile, et, s'il s'agit d'autres siècles, entre ces dates augmentées d'un jour par siècle antérieur, diminuées d'un jour par siècle postérieur (de façon à rester dans la même période de l'année solaire = 12—16 février grégorien ; cf. BA 31 & sq.).

Entre 700 et 1600 de l'ère chrétienne, dates extrêmes situées bien au-delà des vraisemblances pour un texte uygur bouddhique *brāhmī* à Khočo, il n'y a que 10 années du calendrier chinois (donc sino-uygur) commençant par un jour n° 28 et ayant une 1[re] Lune « cave » et une 2[e] Lune « pleine » : ce sont les années 719, 936, 1029, 1060, 1153, 1184, 1277, 1370, 1463, et 1494.

Examinons si les dates de leur Jour de l'An répondent aux conditions ci-dessus définies ; ce sont les
26 janvier 719 (beaucoup trop tôt) ;
27 janvier 936 (i d e m) ;
18 janvier 1029 (i d e m) ;
5 février 1060 (un peu trop tôt, pour le XI[e] s.) ;
27 janvier 1153 (beaucoup trop tôt) ;
14 février 1184 (nettement trop tard) ;

5 février 1277 (convient exactement) ;
28 janvier 1370 (beaucoup trop tôt) ;
20 janvier 1463 (i d e m) ;
6 février 1494 (pourrait convenir, pour le XV^{e} s.).

On constate déjà que seules les années *1277* et *1494* correspondent aux conditions exigées, l'année *1060* s'en approchant, et les autres en étant si loin, qu'il faut d'ores et déjà les éliminer, même si l'on compte avec certains flottements (d'un jour ou deux) toujours possibles dans les correspondances entre année astronomique (solaire) chinoise et calendrier julien.

92. Nous pourrions dès à présent considérer que l'année 1277 est presque sûrement la seule à retenir, l'écart étant de 3 jours pour 1060 (bissextile), ce qui paraît excessif, et 1494 étant historiquement une date bien tardive pour le bouddhisme à Khočo et Turfan, après l'islamisation forcée de la fin du XIV^{e} s. (cf. DH 502). Mais mieux vaut nous entourer de précautions et rechercher des indices supplémentaires dans la suite du texte.

Celui-ci (MM 74—75), après une lacune correspondant à la chute d'une ou plusieurs feuilles (pliées, écrites recto-verso : 4 pages chacune) de ce qui était originellement un petit livret relié, contient la partie allant du 10 au 18 inclus d'une Lune ultérieure. Le début de cette nouvelle partie (ligne « 33 » de l'édition) est ainsi libellé :
10 *yaŋï kap sïčgan pi* « le 10 de la Nouvelle (Lune) est *kia*, Rat, *pi* ».

Le signe cyclique chinois « *kia* » est le n° 1 de la série de 10, le Rat le n° 1 des Douze Animaux (« *kia* » + Rat = chinois *kia-tseu*, n° 1 du Cycle sexagésimal),et *pi* est le *kinčuman* n° 12.

Le décalage entre le rang de l'Animal (1, à interpréter comme « 13^{e} rang », après le n° 12) et le *kinčuman* est d'une unité, ce qui indique que le jour en question, 10 de la Lune, n'a été précédé que d'un *sirki* depuis le Solstice d'Hiver immédiatement antérieur (cf. 74.). Le même décalage se poursuit jusqu'à la fin de la partie conservée du texte (ligne « 41 ») :
18 *žim bičin küü* « le 18 est *jen*, Singe, *wei* » (Singe, Animal n° 9, et « wei », *kinčuman* n° 8).

Le 18 de cette Lune est donc antérieur au 2^{e} *sirki* après le Solstice d'Hiver et le 10 de la même Lune postérieur au 1er *sirki*. Le 10 de la Lune est donc calculé à une date où, selon le comput astronomique chinois, le Soleil se trouve situé entre 15° du Capricorne et (14—8 =) 6° du Verseau. La Nouvelle Lune, 9 jours plus tôt, correspond à une position du Soleil (toujours dans le système chinois) située entre 6° du Capricorne et 27° du Capricorne. Le Solstice d'Hiver (0° du Capricorne) est donc de toute façon situé dans la Lune précédente.

Selon la règle du calendrier chinois, la Lune qui contient le Solstice d'Hiver est obligatoirement la 11e Lune de l'année civile (BC pp. XII—XIII). La Lune dont il est question dans la fin du texte conservé est donc la 11e du calendrier civil chinois (elle ne peut être une 11e Intercalaire, car son début entre 6° et 27° du Capricorne fait qu'elle contiendra nécessairement le début du Verseau, donc un *tchong-k'i* ; or, une Lune intercalaire n'a pas de *tchong-k'i* ; cf. 73.).

93. L'année de notre calendrier est donc telle, que sa 12e Lune a pour 10e jour un jour de rang cyclique sexagésimal n° 1, autrement dit a pour 1er jour un jour de rang cyclique n° 52.

Or, pour les trois années en cause, le n° du Cycle Sexagésimal, pour le 1er de la 12e Lune, est respectivement : en 1060, n° 53 ; en 1277, n° 52 ; en 1494, n° 53.

Seule l'année 1277 convient donc. Même si l'on pousse le scrupule jusqu'à imaginer dans le texte, par chute de feuillets, une lacune supérieure à une année, et qu'en conséquence on recherche un 1er de 12e Lune de n° 52 une ou plusieurs années après celle considérée, on constate qu'après 1060 un tel fait ne se produit qu'en 1091, et, après 1494, qu'en 1587. Or, dans le mince opuscule qu'était nécessairement ce calendrier relié, de petit format, une lacune, respectivement de 31 et de 93 années, dans une rédaction où une ligne est consacrée à chaque jour, est proprement inconcevable.

Il ne fait donc aucun doute que le fragment de calendrier uygur en caractères brāhmī publié par A. von Gabain (MM 73—76) *vaut pour l'année* 1277 *(—*1278*) du calendrier sino-uygur.*

94. Il suffit de se reporter au calendrier chinois de cette année-là (BD 267) pour identifier les données de notre texte.

Le Jour de l'An (ligne 1) est le 5 février 1277. La reconstitution du texte, pour la partie détruite ou très endommagée des lignes 8 à 25, est excellement faite par A. von Gabain : la progression, un par un, des signes cycliques et des *kinčuman* est bien constante jusqu'à la ligne 24 (24 de la Lune), et c'est bien au 25 (1er mars : comme en 1202 ; cf. 83.) qu'est le *sirki*, avec répétition du *kinčuman* n° 1 « *kien* » (graphie *brāhmī* : *kheṃ*) du 24, entraînant le nouveau décalage, non plus de 2, mais de 3 unités, entre les rangs de l'Animal et du *kinčuman*, constaté dans les lignes 26 à 32, bien conservées.

La 2e Lune (début : 6 mars) ne figure que pour ses 2 premiers jours (lignes 30—32), après quoi survient une longue lacune (d'environ 5 feuilles de 4 pages). On retrouve ensuite le 10 de la 12e Lune = 4 janvier 1278 (fin de

l'année : le 30 = 24 janvier 1278). Le décalage d'une seule unité entre rangs des Animaux et des *kinčuman* est ici consécutif au 1er *sirki* (30 décembre 1277, cf. 83.) après le Solstice d'Hiver du 15 décembre. Toutes les données cycliques sont conformes au calendrier chinois régulier : c'est, ici, *le calendrier officiel de la Dynastie (Mongole) des Yuan, maîtresse de l'Ouïgourie depuis plus de 50 ans.*

Nous sommes en présence du premier calendrier uygur connu d'époque mongole (règne de Khoubilaï).

95. En regard du texte très laconique donnant le quantième de la Lune, le classificateur dénaire, l'Animal et le *kinčuman* de chaque jour, figurent des annotations intéressantes.

Ligne 2 (2 de la 1re Lune = 6 février 1277) : *7-nč* « 7e » ; à rapprocher de : *8-nč* « 8e », ligne 11 (11 de la Lune = 15 février). Il y a 9 jours entre les deux dates, ce qui suggère un comput particulier, *par neuvaines*. Le 6 février serait le 1er jour de la 7e neuvaine, et le 15 celui de la 8e. *La 1re neuvaine commencerait donc le 14 décembre 1276*, $9 \times 6 = 54$ jours avant le 6 février 1277. C'est, précisément, dans une année bissextile du calendrier julien, *le jour du Solstice d'Hiver de 1276*, début de l'année astronomique chinoise. Il semble donc qu'il y ait un compte par « neuvaines » (liées aux 9 Palais ? cf. 59.) à partir du Solstice d'Hiver, ce qui est un fait nouveau.

On aurait là une importante précision (indirecte) sur la correspondance, au XIIIe siècle, entre les dates juliennes et le *calcul chinois du Solstice d'Hiver*, fixé à un moment qui correspondrait au *14 décembre des années juliennes bissextiles* et au *15 décembre des autres années juliennes* (cf. 83., fin).

La ligne 3 (3e jour), correspondant au 7 février 1277, contient une assez longue annotation, posant un problème complexe que la publication de A. von Gabain n'a résolu qu'en partie.

A. von Gabain a parfaitement identifié les deux premiers mots de ce passage énigmatique : *širyu* « étoile », emprunt au tokharien (tokh. B : *ścirye*, cf. MM 98), et turc *balïk* « poisson », ainsi que le dernier mot, turc *kälir* « vient ». Mais, dans le groupe de caractères brāhmī *pusyusyā* qui précède *kälir*, elle a cru voir (MM 76, P3) le nom d'un *nakṣatra* : *Puśya* (cf. 86.). Ce fut aussi notre première hypothèse.

Mais cette interprétation se heurte à une double impossibilité. La première est d'ordre philologique : en *brāhmī*, écriture indienne faite, précisément, pour le sanskrit, *Puśya* serait écrit exactement comme dans le mot sanskrit d'origine, avec *ś* et non *s*, avec *a* final bref et non long, et sans le groupe *yus*, dont l'écriture par inadvertance supposerait une étonnante distraction de la part du scribe. La seconde est, dans le système de

comput sino-uygur, d'ordre astronomique : la notation vaut pour le 7 février 1277, 3e jour d'un mois lunaire dont la Nouvelle Lune est le 5. Cette Nouvelle Lune, calculée pour 7 jours après le *sirki* (Soleil : 15° du Verseau = 315°) du 29 janvier (cf. 83.), correspond, dans ce système, à une longitude écliptique (Soleil + Lune, en conjonction) de 315 + 7 = 322°. Deux jours après, toujours dans ce système de comput, le Soleil est à 324° et la Lune à environ 322 + 26 = 348° de longitude écliptique, positions qui sont sans aucun rapport avec celle de l'astérisme *Puśya*: 93°20'—106°40' (cf. 86.). Il faut donc absolument renoncer à cette interprétation par *Puśya*. Le texte, d'ailleurs, ne mentionne aucun *nakṣatra*.

Il faut donc lire autrement le mystérieux « *pusyusyā* ». En *brāhmī*, *p* initial est pour *b*- uygur, *(u)yu* pour *ü*, et *(a)ya*, *(a)yā* pour *ä*; *s* final ou intervocalique peut noter *z* uygur. Notre lecture sera : *buz-üzä* « au-dessus de la glace », et nous lirons et traduirons comme suit le passage en question, en tenant compte du fait que le « singulier » turc ancien est aussi un collectif (pluriel, en français) :
širyu : balīk ; buz üzä kälir. « Etoiles : les Poissons ; ils viennent au-dessus de la glace ».

96. Le texte, très laconique comme dans tout ce fragment, sorte d'aide-mémoire plutôt que calendrier rédigé, se décompose ici en deux propositions, la 1re nominale : *širyu*; *balīk* « les étoiles sont les Poissons », la seconde verbale, dont le sujet, implicite, est l'attribut de la proposition précédente *(balīk)*, non répété en raison de l'extrême concision de la rédaction : *balīk buz üzä kälir*, « les poissons viennent au-dessus de la glace ». Dans le premier cas, il s'agit de la Constellation des Poissons ; dans le second, de ces animaux eux-mêmes, mis, évidemment, en étroit rapport astrologique avec « leur » constellation.

Le 7 février 1277, le Soleil est à environ 324° de longitude écliptique (24° du Signe du Verseau). En raison de la précession des équinoxes, qui, à cette date, décale d'environ 22° 1/2 l'ancienne correspondance « Signe/Constellation » du IVe siècle avant notre ère, le Soleil se trouve alors à l'extrême début de la Constellation du Verseau, donc à un peu plus de 28° de la Constellation (et non du Signe) des Poissons, qui vient immédiatement après dans le sens des Signes.

La Constellation des Poissons se trouve donc, à la date considérée, en position de *coucher héliaque*; elle apparaît sur l'horizon Ouest, en voie de se coucher, après le coucher du Soleil et quand la nuit est complète (ce qui est indispensable à la perception à l'œil nu de cette constellation sans étoiles brillantes) ; elle disparaîtra ensuite, progressivement, dans les

jours suivants, pour ne réapparaître plus tard qu'au matin, en lever héliaque.

C'est vraisemblablement cette position astronomique remarquable qui est évoquée laconiquement dans notre texte, *širyu ; balïk*, qui est à interpréter : « Constellation : les Poissons » (sous-entendu : en coucher héliaque), à l'époque où, selon le mythe astrologique, on peut voir les Poissons « plonger » à l'horizon.

Quant à l'indication connexe que « les poissons viennent au-dessus de la glace », elle est la traduction turque pure et simple d'une observation traditionnelle des calendriers chinois populaires, qui subsiste jusqu'à l'époque contemporaine, et dont par exemple, le *Chinesisch-Deutscher Almanach* de 1927 (B D') conserve l'écho dans sa rubrique de la 1re Lune, que nous traduirons (de l'allemand) comme suit :
« En ce mois, le vent d'Est fond la glace. Les animaux hibernants commencent à se remuer, les poissons traversent la glace . . . ».

97. C'est, en revanche, un fait purement astronomique que note, à la ligne 9 (9e jour de la 1re Lune = 13 février), la mention : *balïk* (précédée d'une lacune et d'un mot non identifié dont la graphie serait : *n, w?, a, dh?*).

Il s'agit toujours des Poissons, mais non plus de la Constellation : c'est le *Signe* des Poissons qui est ici évoqué, puisque, dans ce 16e jour en partant du *sirki* du 29 janvier (cf. 83.), on a un *tchong-k'i* (turc : *kunči*), où *le Soleil entre dans le Signe des Poissons*. Sa position, d'après les données précédemment étudiées, est en effet alors de 330° de longitude écliptique = 0° des Poissons, ou, pour parler comme les astronomes médiévaux, « 1er degré des Poissons ».

Nous n'avons malheureusement rien à proposer pour la lecture et l'identification de *n,w? a,dh?*, qui indique peut-être l'entrée dans un Signe et ne doit pas être un mot turc (tokharien?). Mais le sens fondamental de l'observation nous paraît clair. On retiendra que les Uygur distinguent bien entre la Constellation (ici : *širyu*) et le Signe (ailleurs : *rāśi*, du sanskrit ; cf. MM 97).

A propos de ce second *balïk*, signalons que la reconstruction *balïk* comme nom de l'Animal, pour les 9e etc. 21e jours de cette 1re Lune (MM 73—74), par A. von Gabain, qui provient sans doute d'une mauvaise interprétation de cette mention des « Poissons » (Signe, et non animal !), est la seule hypothèse défectueuse faite par cet auteur pour restituer les parties manquantes du texte — partout ailleurs excellemment reconstituées. En effet, l'Animal cyclique qui doit venir là est en toute certitude le Porc (n° 12 :

3 jours après le Singe, *bičin*, n° 9, attesté ligne 6), qui, à l'époque, doit être appelé *toŋuz* (cf. ML 119 a).

98. Il faut absolument renoncer à cette reconstitution de « *balïk* » comme Animal cyclique n° 12 (à la place de l'authentique *toŋuz* « Porc ») dans ce calendrier, comme d'ailleurs dans tout calendrier turc médiéval (et supprimer en conséquence la mention « 12. *balïk* . . . » dans le tableau de MM, p. 75, b).

Cette hypothèse erronée pourrait être l'occasion de graves confusions dans l'interprétation des calendriers turcs des Douze Animaux, certains peuples turcs (Azéris, Turkmènes) interprétant parfois le « Dragon » (n° 5 du Cycle) comme un « Poisson », *balïk* (cf. GI 864 b, dernier Tableau, V) : on pourrait alors confondre les n^{os} 5 et 12 du Cycle.

En tout cas, jamais le Porc n'a été remplacé par le Poisson dans les calendriers turcs.

99. Parmi les autres mentions portées en regard des jours dans ce fragment de calendrier de 1277, nous n'interpréterons que celles dont la lecture ou la reconstitution est sûre. Mais elles suffiront à nous donner une idée assez précise du contenu initial de notre texte.

A la ligne 11 (11^{e} jour de la 1re Lune : 15 février) : *kōč kan karšïlar* « le Souverain des Voyages est contraire », est un présage astrologique de type courant (jour néfaste pour les voyages), repris en abrégé à la ligne 24 (24^{e} jour : 28 février) : *kōč karšï* « le voyage est contraire ».

A la ligne 29 (29^{e} jour : 5 mars), nous lisons, quant à nous : *törä etär kan karšï* « le Souverain qui fait la Loi est contraire », et nous voyons là un présage de mésentente avec les autorités.

A la ligne 33 (10^{e} jour de la 12^{e} Lune : 4 janvier 1278) : *kōč kan karšïlar* a la même signification astrologique que l'expression identique de la ligne 11.

Les mentions des lignes 35 et 39 (12^{e} et 16^{e} jours de la 12^{e} Lune : 6 et 10 janvier 1278), respectivement : *karkatmïš kün kirür* « un Soleil maudit se couche », et : *karkatmïš kün ünär* « un Soleil maudit se lève », nous paraît indiquer la nature astrologiquement maléfique, d'une part, de la nuit du 6 au 7 janvier, d'autre part du jour (diurne) du 10 janvier 1278.

Il y a sûrement, aussi, une prévision astrologique néfaste à la ligne 23 (23^{e} de la 1re Lune = 27 février 1277), dont ne subsiste que le dernier mot : . . . *karšïlar* « . . . est contraire ».

100. En revanche, c'est, comparable à l'indication de la ligne 3 sur les poissons qui « sortent de la glace » après les gelées hivernales, une observa-

tion sur le calendrier des faits saisonniers de la nature qui figure à la ligne 24 (28 février) :

tüllüg yerük čäčäkländür « les abricotiers fleurissent ».

C'est ainsi, du moins, que nous pensons devoir comprendre l'expression *tüllüg yerük* « prune velue » (de *tül* « poil, plume, duvet », et *yerük*, forme yodisée de *erük* « prune »). Comme le persan *ālu*, le turc *(y)erük* a pour signification de base « prune », mais sert aussi, avec divers qualificatifs, à désigner des fruits voisins (et les arbres qui les portent) : abricot, pêche, notamment. Le descendant direct de *yerük*, *ürük*, signifiant aujourd'hui « abricot » en néo-uygur, notamment à Turfan (et dans l'ancien Khočo) (GP 122 c), et dans diverses régions du Turkestan (d'où le russe *ur'uk* « abricot sec » !), nous avons pensé qu'il fallait ainsi comprendre le *tüllüg yerük* de notre texte, dont l'épithète de « velu, duveteux », s'applique à des espèces à peau légèrement duveteuse, contrastant avec la peau lisse et luisante de la prune proprement dite. On pourrait aussi songer à la « pêche », plus velue en général. Mais celle-ci a un autre nom, *šaptul(a)* (du persan *šaftālu*) en néo-uygur (GP 540 b), et la floraison de l'abricotier, un peu plus précoce que celle du pêcher, convient mieux à cette période de fin février, début mars (27 février 1277 = 7 mars grégorien).

C'est, toutefois, le pêcher qui a retenu l'attention du calendrier populaire chinois traduit en 1927 par le *Chinesich-Deutscher Almanach* (BD') sous la rubrique « 2e Lune » (= 4 mars — 1er avril 1927) : « En ce mois, les pêchers commencent à fleurir . . . ».

Qu'il s'agisse du pêcher, ou, comme nous le croyons plutôt, de l'abricotier, nous avons là, en tout cas, une indication du calendrier naturel et agricole d'un genre parfaitement traditionnel dans l'almanach chinois.

101. Comme chacun de ceux que nous avons successivement analysés, ce fragment de calendrier de 1277 (—1278) nous apporte une moisson d'enseignements nouveaux, ou des précisions dignes d'intérêt.

Nous pouvons y contrôler le fonctionnement du système des *sirki* pour fixer la place des lunaisons dans l'année astronomique solaire, et le rôle d'indicateur que joue, à cet égard, la série des 12 *kinčuman*.

Nous y constatons, par des déductions fermement appuyées sur les données subsistantes du texte, le calcul parfaitement correct, au XIIIe siècle, dans le calendrier chinois (donc, aussi, uygur), du Solstice d'Hiver, correspondant au 14 décembre des années juliennes bissextiles, au 15 décembre des autres (respectivement, 21 et 22 décembre du calendrier grégorien actuel).

Nous suivons exactement, à partir de ce calcul du Solstice, la répartition des *sirki* dans l'année, conforme à celle déjà constatée en 1202 (cf. 83.).

Nous apprenons l'existence d'un comput par neuvaines (groupes de 9 jours) à partir du Solstice d'Hiver, sans toutefois avoir pu découvrir quelle en est la raison, astronomique ou astrologique.

Nous y rencontrons pour la première fois une notation de coucher héliaque (des Poissons), qui nous permet, l'entrée du Soleil dans le Signe des Poissons étant par ailleurs mentionnée, de constater que nulle confusion ne régnait, parmi les rédacteurs de ce calendrier, entre Constellation *(širyu)* et Signe (ailleurs, dans des textes en *brāhmī: rāši*).

Remarquons à ce propos la traduction *en turc* de ce nom astronomique des « Poissons », au lieu du sanskrit *Mīna* (ML 12) des textes plus savants. Ce qui dénoto déjà une certaine vulgarisation turque des Signes du Zodiaque.

Nous voyons, enfin, dans ce premier calendrier uygur connu d'époque mongole, apparaître en clair, comme dans les calendriers populaires chinois, des prédictions sur la vie de la nature (animaux, plantes), et des indications astrologiques quant aux jours néfastes.

102. *c) Fragment de comput lunaire, en brāhmī, sans date*

Ce document, manuscrit *T. M. 310* des collections de Turfan de l'Académie des Sciences de Berlin, est le texte *L, non traduit,* de la publication de A. von Gabain (MM 63—66). Bien qu'il ne porte pas de date, et que son caractère général d'instruction pour le comput lunaire ne permette pas de l'attribuer à telle ou telle année, on peut sans témérité le situer dans le XIII^{e} siècle, car il présente des particularités paléographiques et linguistiques très proches de celles du fragment de calendrier de 1277 que nous venons d'étudier. Son interprétation calendérique étant liée à celle des fragments de comput manichéen que nous avons précédemment évoqués (cf. 55.), elle exige également une profonde révision des conlusions de notre étude (pp. 457—472) de 1974 (cf. plus haut, 55.). Nous devons donc, pour l'instant, y surseoir.

L'intérêt et la difficulté de ce texte résident dans le mélange qu'on y constate entre les systèmes de comput indien-bouddhique, sogdien-manichéen et chinois. Alors que ce document a été presque certainement, comme le sont en principe tous les manuscrits uygur en écriture *brāhmī*, rédigé en milieu monastique bouddhique, on est frappé par la persistance d'éléments de comput manichéen qu'on y observe. Le manichéisme, religion officielle des Uygur de Mongolie à partir de l'an 763, resté vivace à Khočo-Turfan après le transfert dans cette région de la capitale des Uygur chassés de Mongolie par les Kirghiz après 840, conserve donc au XIII^{e} siècle, à l'époque de l'hégémonie mongole, une influence, au moins culturelle, dans une société turcophone où le bouddhisme est en position dominante.

a) Tableau horoscopique des Neuf Palais pour l'an 1348

Nous avons déjà eu l'occasion de traiter de ce document (ML 28—31, n° 18), et nous renvoyons à notre paragraphe 60. pour son interprétation dans le cadre de l'astrologie sino-bouddhique des Neuf Palais (cf. aussi 47. & sq., 59. & sq.).

On retiendra, notamment, que, pour la seconde case de la colonne de droite de l'édition Rachmati, la reconstitution *bēšinč*: 5e (Palais) est erronée et doit être corrigée en *üčünč* 3e (Palais).

L'identification de la date de 1348 a été très correctement faite par W. Eberhard (ML 95, milieu). En effet, le texte répartit entre les Neuf Palais (pour leur horoscope, cf. 60.) les sujets masculins et féminins nés dans telle année du calendrier sino-uygur (1re colonne), et qui ont telle ou telle quantième année d'âge (2e colonne) dans l'année pour laquelle vaut cette répartition par Palais.

Le fait le plus remarquable, pour l'histoire du calendrier chez les Uygur de Khočo, c'est que les années de naissance des sujets sont d'abord mentionnées par *années de devise de règne des Empereurs (mongols) de Chine de la dynastie des Yuan*, suzerains, à cette époque, de l'Ouïgourie, et ensuite seulement par la mention, classique dans le calendrier sino-uygur, du signe cyclique dénaire chinois et de l'Animal qui sont les classificateurs de l'année en question. Voici, par exemple, le début du texte conservé :
či šün üčünč yïl togmïš kiši • šim bičin yïl-lïg • / ōn yetti (yāš-)lïg ärür • kutï āltun (•) / ogul säkkiz-inč ordu-lug • käz tōrtü(nč) ordu-lug (bolur)
« Une personne née la 3e Année *tche-chouen* est de l'Année *jen* du Singe. Elle est dans sa 17e année ; son Elément est le Métal. Le garçon appartiendra au 8e Palais, et la fille au 4e Palais.» (Noter la numération « moderne »: "10 + 7" = "17")

La 3e Année *tche-chouen* est celle qui commence en 1332 (n° 9 du Cycle sexagésimal = *jen* + Singe). Conformément à l'usage aussi bien turc que chinois, l'âge *(yāš)* est exprimé, non comme chez nous par années d'anniversaire révolues, mais par *quantième année vécue*, et même, plus précisément, par quantième *année de calendrier* vécue, fût-ce très partiellement (cf. Chapitre I, 27. & sq. ; Chapitre III, 67. & sq.). Cet usage, constant dans les textes turcs anciens et médiévaux, est illustré ici de façon arithmétiquement rigoureuse. Le sujet dont le *yāš* est « 17 » (cardinal, et non ordinal !), né en 1332, a vécu sur 16 années de calendrier avant d'entrer dans cette 17e qui sera l'année 1348 (= 1332 + 16).

Il est intéressant de constater, en ce qui concerne la doctrine astrologique, que le sujet est considéré comme ayant pour Elément celui de l'année où il est né : en effet, une année de n° cyclique 9 *(jen* + Singe) a bien pour Elément le Métal, selon le système (assez complexe) que nous avons précédemment décrit (12. & tableau).

Pour l'explication de la répartition *annuelle* des individus par Palais, selon leur date de naissance, voir, précédemment, 60.

104. Les *années de devise de règne* des Empereurs *Yuan* mentionnées dans le fragment sont les suivantes :

— 4e à 7e Année *yen-yeou* (1317—1320) de l'Empereur *Jen Tsong* (= Bouyantou, arrière-petit-fils de Khoubilaï) ;

— 1re à 3e Année *tche-tche* (1321—1323) de l'Empereur *Ying Tsong* (= Souddhipâla, fils du précédent) ;

— (1re et 2e : lacune), 3e et 4e Années *t'ai-ting* de l'Empereur *T'ai-ting Ti* (= Yésün Témür, cousin du précédent) : années 1326 et 1327, les années 1324 et 1325 correspondant à une partie détruite du texte ;

— 1re et 2e Années *t'ien-li* (1328—1329) de l'Empereur *Ming Tsong* (= Kousala, neveu de Bouyantou) ;

— 1re à 3e Année *tche-chouen* (1330—1332) de l'Empereur *Wen Tsong* (= Togh Témür, frère cadet du précédent).

Dans tous ces cas, les années de devise de règne sont conformes à celles retenues par l'historiographie officielle sino-mongole des *Yuan* gengiskhanides, telle qu'elle fut « mise au point » après diverses révolutions de palais ou règnes éphémères.

105. *b) Calendrier de 1367 et 1368*

L'identification de la date de ce texte assez étendu (ML 16—18, n° 5) a été faite par W. Eberhard (ML 87, bas) en toute certitude. Il suffit, pour l'appuyer, de faire appel aux 2 premières lignes, qui mentionnent une Année du Mouton *(koyn yïl)* dont le Jour de l'An est un jour *wou* du Tigre *(buu bars)* = chinois *wou-yin*, n° 15 du Cycle Sexagésimal. Il se trouve, en effet, que, du début de l'ère chrétienne à nos jours, la seule « Année du Mouton » (classificateur duodénaire chinois : *wei*) commençant par un jour de n° cyclique 15 est l'année 1367. Toutes les autres données du texte sont d'ailleurs conformes à celles du calendrier canonique chinois pour 1367 et 1368.

Bien que comportant une lacune pour la fin de la 8e Lune et pour la 9e Lune de l'Année du Mouton 1367 et se trouvant détruit après le 6 de la 6e

Lune de l'Année du Singe 1368, ce très important fragment permet une reconstitution complète du calendrier sino-uygur pour ces deux années, sans poser aucun problème.

Indice caractéristique des progrès de la sinisation, à cette époque, chez les clercs uygur, un certain nombre d'indications figurent, dans le texte, *en chinois*, parmi des phrases par ailleurs rédigées dans un uygur classique : quantièmes des Lunes, mots signifiant « Lune », « cave », et « pleine ».

Les années 1367 et 1368, pour lesquelles a été calculé ce calendrier (calcul, évidemment, antérieur : 1366, ou avant), sont *les deux dernières de l'Empire Mongol de Chine*: en 1368, en effet, la dynastie gengiskhanide des *Yuan* achève de s'effondrer. Son dernier Empereur, *Chouen Ti* (= Toghan Témür, fils de Kousala), qui ne régnait guère que nominalement, depuis 1333, s'enfuit en Mongolie, abandonnant Pékin et ce qui lui restait de la Chine du Nord. La dynastie nationale chinoise des *Ming*, avec son premier Empereur, *T'ai Tsou* (l'ancien bonze, devenu chef de guerre, *Tchou Yuan-tchang*), qui devait régner jusqu'en 1398, domine désormais toute la Chine (DH 395—397).

On remarquera que, contrairement au document précédent (de 1348), celui-ci ne mentionne pas de devise de règne de l'Empereur mongol de Pékin. Cette devise était pourtant restée la même depuis 1341, 1re Année *tche-tcheng* (1367 et 1368 étant, respectivement, la 27e et la 28e). Son absence, ici, peut s'expliquer de deux façons : rédaction abrégée (le style du document est laconique), ou bien désaffection, le pouvoir des *Yuan* étant en pleine décadence.

106. Toutes les données de ce calendrier, calculé pour deux années au moins, concordent avec celles du calendrier officiel des *Yuan* (BD 278), mais il a très bien pu être élaboré sur place, à Khočo, par des lettrés uygur de culture chinoise instruits des règles très précises et bien connues qui présidaient au comput chinois canonique. La présence de caractères chinois dans le texte indique, en effet, une certaine familiarité avec la langue et la pensée chinoises.

Pour chaque mois lunaire, les informations données sont les suivantes :

— nom de la Lune, *aram āy* pour la Ire, *čakšaput āy* pour la XIIe ; ordinaux, de *ekkinti* « 2e » à *bir yegirminč* « 11e », pour les autres (cf. 114.) ;

— qualité « cave » (29 jours), ou « pleine » (30 jours) de cette Lune ;

— classificateur dénaire chinois, en transcription turque (cf. 69.), et nom turc de l'Animal du Cycle duodénaire, ainsi que *kinčuman* (cf. 74.), pour le premier jour de la Lune ;

— quantième du *premier dimanche*, sanskrit : *aditya* « (jour du) Soleil », de la Lune.

Cette dernière indication, systématique dans le document, est fort intéressante : elle prouve que *la semaine planétaire tendait à devenir, au XIV^e siècle, à Khočo, d'un emploi courant*; l'influence des Chrétiens (nestoriens), alors nombreux parmi les Uygur et les Mongols, y est peut-être pour quelque chose.

En outre, le texte, à partir de la 3^e Lune de l'Année du Mouton 1367, mentionne régulièrement les *sirki* (passages du Soleil à 15° d'un Signe du Zodiaque : cf. 73.), soit explicitement, soit en donnant, pour deux jours consécutifs à l'intérieur du mois lunaire, leur *kinčuman*, dont on voit qu'il est le même, ce qui signifie que le second jour est celui d'un *sirki*.

107. Nous ne reproduirons pas ici ce long fragment, édité par Rachmati de façon assez satisfaisante (MM 16—18). Nous en citerons simplement quelques passages caractéristiques, et, d'abord, les 2 premières lignes :
koyn yïl, aram āy kičig, bir yaŋï buu-bars, kin, aditya. « Année du Mouton : Lune de *Ram* (= 1^e) cave, le 1^er est *wou*-Tigre, *kin*, dimanche. » Les mots *kičig* et *bir yaŋï*, ainsi phonétisés par nous, sont écrits *en idéogrammes chinois*, alors que les mots chinois *wou* (classificateur dénaire n° 5, qui, avec le Tigre, n° 3 des Animaux, donne le n° 15 du Cycle de 60) et *kin (kinčuman* n° 1) sont en transcription turque ! Le Jour de l'An ici mentionné est le *dimanche 31 janvier 1367*.

Voici le contenu des lignes 17—19 :
altïnč āy kičig, bir yaŋï pii-yunt, kin; ekki yaŋï ti-koyn, kin. « 6^e Lune cave, le 1^er est *ping*-Cheval, *kin*; le 2^e est *ting*-Mouton, *kin.*» Les mots *kičig, bir yaŋï, ekki yaŋï* sont en idéogrammes chinois, les autres en cursive uygur. Les classificateurs *ping*-Cheval et *ting*-Mouton correspondent aux n^os 43 et 44 du Cycle Sexagésimal, et aux *28 et 29 juin 1367*. La répétition du *kinčuman* n° 1, *kin*, indique que, selon le comput sino-uygur, il y a un *sirki* le *29 juin* (Soleil calculé à 15° du Signe du Cancer), date qui, dans l'année solaire, correspondrait à un 7 juillet du calendrier grégorien : décalage de 8 jours, au XIV^e siècle, entre calendrier julien et données du futur calendrier grégorien. Le calcul du Solstice d'Eté a donc été fait pour 15 ou 16 jours plus tôt, le 13 ou 14 juin julien (= 21 ou 22 grégorien), ce qui est astronomiquement correct. Nous pourrons d'ailleurs préciser ce point après étude de l'ensemble du document.

La ligne suivante, 20, ajoute :
yetti yaŋï aditya. « Le 7 est un dimanche » (ici, seul *yetti* « 7 » est écrit en chinois) ; c'est le premier dimanche du mois, le 4 juillet 1367.

En plusieurs endroits du texte (lignes 24, 29, 37—38, 42—43, 52—53, 56—57, 66—67) le mot *sirki* est écrit, en uygur, soit après le jour où il se produit, soit entre les deux jours consécutifs de même *kinčuman*, en interligne, ce qui signifie alors que le *sirki* est situé dans le second de ces jours.

108. L'étude de la progression chronologique des classificateurs et des *kinčuman* nous amène à contester sur deux points de détail la lecture de Rachmati:

1) Ligne 9: « *tört otuz čuu, sirki* »; dans la 3e Lune, qui commence le 31 mars, on aurait, le 24 du mois, donc le 23 avril 1367, un *sirki*, de *kinčuman* n° 2, *čuu*. C'est impossible. En effet, à la ligne 19 (cf. ci-dessus, 107.), un *sirki* parfaitement bien défini est fixé, ce qui est correct, au 29 juin. Il y a *sirki* tous les 30 ou 31 jours, mais jamais à intervalle plus court que 30 ou plus long que 31; or, il y aurait (pour 2 intervalles entre *sirki*: avril-mai, et mai-juin), du 23 avril au 29 juin, 67 jours d'écart, ce qui est au moins 5 de trop.

D'autre part, le 1er de la 4e Lune (lignes 10—11), 29 avril, a aussi le *kinčuman* n° 2, *čuu*, et il a les plus fortes chances, succédant immédiatement à l'indication (ligne 9) d'un jour *čuu*, d'être un *sirki*, ce que confirme bien sa date, juste un mois solaire avant le *sirki* bien identifié du 29 juin.

En réalité, l'édition (ou la copie du scribe?) contient une double erreur: ce n'est pas *tört*, mais *tokkuz* « 9 », qu'il faut lire au début de la ligne 9, et le mot *sirki* doit, comme entre les lignes 37 & 38, 42 & 43, etc., être placé en interligne, et annoncer le *sirki* pour le second jour *čuu*, 1er de la 4e Lune, succédant au 29 et dernier jour de la 3e, cave.

Le texte correct doit être:

(ligne 9) *tokkuz ottuz, čuu*
(ligne 10) *tŏrtünč āy ulug* ⟩ *sirki*
(ligne 11) *bir yaŋï pii-yunt, čuu* ⟩

« Le 29 (de la 3e Lune = 28 avril) est *čuu*. 4e Lune, pleine; le 1er (= 29 avril) est ping-Cheval, *čuu*. » (2e *kinčuman*, chinois *tch'ou*). L'indication *sirki*, dans l'intervalle entre les 2 jours de même *kinčuman*, comme entre les lignes 37 & 38 et ailleurs, indique en réalité que le jour du *sirki* est le second, *29 avril 1367*, ce qui correspond parfaitement à la date du *sirki* suivant, *29 juin*, deux mois plus tard.

2) Ligne 16, dernier mot: « . . . *q(a)i* », pour le *kinčuman* du 3 de la 5e Lune (31 mai), alors que le 1er de cette même Lune (29 mai) a pour *kinčuman* le n° 7, *pa* (chinois: *p'o*); c'est impossible: *q(a)i*, que, pour notre part, nous transcrivons *kay* (chinois: *k'ai*), est le *kinčuman* n° 11, qui ne peut en aucun cas suivre de 2 jours le *kinčuman* n° 7. De plus, le a de *kay* est obligatoirement noté, et l'hypothèse d'une graphie défective, en 2 lettres, *q,i*, est des plus contestables; en fait, la première des deux lettres ne doit pas être *q*, mais *č*, et il doit s'agir de *či* (chinois: *tch'eng*), *kinčuman* n° 9, apparaissant normalement 2 jours après le *kinčuman* n° 7. Il faut donc, à notre avis, lire:

(ligne 16) *üč yaŋï buu-bars, či.* « Le 3 est *wou*-Tigre, *tch'eng.* » = 31 mai.

Le scribe, entre les lignes 12 et 14, a omis la notation d'un *sirki*. En effet, entre les *sirki* du 29 avril et du 29 juin que nous avons évoqués (ci-dessus), on attend un *sirki* le 29 mai, qui se trouve être le 1er jour de la 5e Lune. Cette dernière circonstance

a perturbé la rédaction. Mais la mention du *kinčuman, pa* (n° 7) de ce 1er jour permet bien d'y retrouver un *sirki*. En effet, on vient de voir que le 1er jour de la 4e Lune, 29 avril, était un *sirki*, de *kinčuman* n° 2, *čuu* (cf. ci-dessus). Le 30e et dernier jour de cette Lune « pleine » 28 mai, 29 jours plus tard, aura un *kinčuman* dont le rang correspondra à 2 cycles complets de 12 jours, + 5 jours, soit: 2 + 5 = 7, donc *kinčuman* n° 7, *pa*.

Comme un mois lunaire plus tôt, le dernier jour de la Lune a le même *kinčuman* (antérieurement, *čuu*; ici, *pa*) que le premier de la Lune suivante, et le *sirki* correspond donc, dans notre calendrier de 1367, au 1er du mois lunaire pour les 4e et 5e Lunes.

109. Outre sa notation systématique des premiers dimanches du mois lunaire sino-uygur, ce texte a pour principal intérêt de comporter, en dépit de ses lacunes et de quelques oublis du scribe, assez d'indications de *sirki*, corroborées par celles des *kinčuman*, pour qu'on puisse reconstituer, pour 1367 et 1368, l'ensemble des calculs de positions du Soleil sur l'Ecliptique (au début et au milieu de chaque Signe du Zodiaque), qui, joint à la détermination des néoménies d'après la durée, très bien appréciée, de la lunaison moyenne, présidait à l'élaboration astronomique du calendrier chinois et sino-uygur.

Nous dresserons d'abord la liste des *sirki* apparaissant directement dans le texte, ou déduits de ses données dans les paragraphes qui précèdent (ces derniers affectés du signe: *). Les dates du calendrier sino-uygur seront données en abrégé: ainsi « 29-IV » = 29 de la 4e Lune. Les lignes du texte sont mentionnées entre parenthèses. On a les dates de *sirki* suivantes:

*(9—11):	1-IV:	29 avril	1367 (15° du Taureau);
*(13—14):	1-V:	29 mai	1367 (15° des Gémeaux);
(18—19):	2-VI:	29 juin	1367 (15° du Cancer);
(23—24):	4-VII:	30 juillet	1367 (15° du Lion);
(28—29):	5-VIII:	30 août	1367 (15° de la Vierge);

(lacune pour le *sirki* de septembre);

(33—34):	6-X:	29 octobre	1367 (15° du Scorpion);
(37—38):	7-XI:	28 novembre	1367 (15° du Sagittaire);
(42—43):	8-XII:	29 décembre	1367 (15° du Capricorne);

(lacune pour le *sirki* de janvier 1368);
(lacune pour le *sirki* de février 1368);

(52—53):	10-III:	28 mars	1368 (15° du Bélier).

Nous pouvons aisément reconstituer les lacunes: le *sirki* de septembre, équidistant entre le 30 août et le 29 octobre, sera le *29 septembre 1367* (15° de la Balance); l'année 1368 étant bissextile (29 jours, donc, en février), il y a exactement 90 jours

entre le *sirki* du 29 décembre 1367 et celui du 28 mars 1368 ; l'intervalle entre 2 *sirki* ne pouvant être inférieur à 30 jours, il faut nécessairement, pour combler la lacune, où manquent 2 *sirki*, prévoir un écart constant de 30 jours entre *sirki*, ce qui nous donne, en partant de celui, connu, du 29 décembre 1367, des *sirki* aux dates suivantes :

28 janvier 1368 ;
27 février 1368 ;

on retombe bien, 30 jours après, sur le *sirki* attesté du 28 mars.

110. Il est intéressant de comparer ces dates de *sirki* avec celles précédemment établies pour le calendrier sino-uygur de 1202 (cf. 83.). Pour que cette comparaison soit claire, il faut compenser le « retard » séculaire d'un jour environ que prenaient les dates du calendrier julien par rapport à celles de l'année solaire vraie, qu'exprime mieux le calendrier grégorien dont nous usons depuis 1582. Nous ferons apparaître ci-après les *équivalents en année grégorienne ordinaire (non bisextile)*, afin de donner une valeur plus générale à la comparaison, des dates de *sirki* enregistrées, d'une part en 1202, d'autre part en 1367 et 1368. Nous ajouterons donc 7 jours (écart moyen des calendriers julien et grégorien pour le XIII^{e} s.) aux dates de 1202—1203, années non bisextiles, 8 jours (écart moyen pour le XIV^{e} s.) à celles de 1367 (non bisextile) et de 1368, en ajoutant toutefois, pour les dates de cette dernière année (bisextile) qui, augmentées de 8 jours, dépasseraient le 28 février, 1 jour, correspondant au 29 février, qui n'apparaît pas dans une année grégorienne ordinaire. Nous indiquerons en outre, en interligne, le nombre de jours entre 2 *sirki*. Nous aurons :

EQUIVALENTS POUR 1202—1203		EQUIVALENTS POUR 1367—1368	
5 février		5 février	
8 mars	*31 jours*	7 mars	30 jours
7 avril	30 jours	6 avril	30 jours
7 mai	30 jours	7 mai	*31 jours*
7 juin	*31 jours*	6 juin	30 jours
7 juillet	30 jours	7 juillet	*31 jours*
7 août	*31 jours*	7 août	*31 jours*
6 septembre	30 jours	7 septembre	*31 jours*
7 octobre	*31 jours*	7 octobre	30 jours
6 novembre	30 jours	6 novembre	30 jours
7 décembre	*31 jours*	6 décembre	30 jours
6 janvier	30 jours	6 janvier	*31 jours*
5 février	30 jours	5 février	30 jours

On remarquera que la seule différence entre les deux tableaux provient d'une modification légère, mais significative, de la répartition des plus grands intervalles, de 31 jours, entre les dates calculées pour le passage du Soleil à 15° des Signes du Zodiaque : alors qu'en 1202—1203 ils sont à peu près répartis également entre les saisons de l'année, on les trouve, en 1367—1368, tous concentrés (sauf un) dans la période qui va d'avril à septembre.

C'est là, pensons-nous, l'indice d'une appréciation plus exacte, vers le milieu du XIV^e^ siècle, du mouvement apparent du Soleil sur l'Ecliptique. Au début du XIII^e^ siècle, il était encore supposé uniforme, ou presque. Au milieu du XIV^e^, les astronomes (et computistes) chinois et uygur savent déjà bien qu'il est inégal selon les périodes de l'année, et plus lent d'avril à septembre que d'octobre à mars, inégalité que l'astronomie moderne exprime par l'Equation du Centre (AA 129—131) et que les Grecs, notamment Claude Ptolémée, connaissaient assez bien (AA 151).

Le progrès constaté, sur ce point, dans la science des astronomes et calendéristes chinois et uygur est sans doute la conséquence des importants échanges entre l'Est et l'Ouest de l'Eurasie au temps de l'Empire Mongol. Il y a là, vraisemblablement, un apport du monde islamique, héritier de l'astronomie grecque, à la culture scientifique de l'Asie Centrale et Orientale.

Vers le milieu du XVII^e^ siècle, une réforme encore plus radicale des dates des *tsie-k'i (sirki)* et des *tchong-k'i (kunči)*, tenant un compte aussi exact que possible des inégalités du mouvement solaire apparent, sera apportée au calendrier chinois par les Jésuites européens, astronomes de la Cour des Empereurs Mandchous. Elle aboutira au tableau donné par le Père Hoang dans son traité de 1885 (BC, p. XVIII), qui fixe aux *tsie-k'i (sirki)* les dates grégoriennes suivantes, entre lesquelles nous indiquerons le nombre de jours qui les séparent :
4 février *(30)* 6 mars *(30)* 5 avril *(31)* 6 mai *(31)* 6 juin *(31)* 7 juillet *(32)* 8 août *(31)* 8 septembre *(30)* 8 octobre *(30)* 7 novembre *(29)* 6 décembre *(30)* 5 janvier *(30)* 4 février.

111. Il nous a paru intéressant pour l'histoire de l'astronomie d'établir les dates des *tchong-k'i (kunči)* que suppose ce calendrier sino-uygur de 1367, et particulièrement celles qui correspondent aux *Equinoxes* et aux *Solstices*. Le calcul en est simple : un *tchong-k'i* vient, à cette époque, 15 jours après un *tsie-k'i (sirki)* dans le calendrier canonique chinois (cf. 83.). Nous aboutissons aux dates *juliennes* ci-après, que nous faisons suivre, entre parenthèses, de leur correspondant en année grégorienne commune (non bissextile) :

14 mai	1367 (22 mai) ;
13 juin	1367 *(21 juin)* ;
14 juillet	1367 (22 juillet) ;
14 août	1367 (22 août) ;
14 septembre	1367 *(22 septembre)* ;
14 octobre	1367 (22 octobre) ;
13 novembre	1367 (21 novembre) ;
13 décembre	1367 *(21 décembre)* ;
13 janvier	1368 (21 janvier) ;
12 février	1368 (20 février) ;
13 mars	1368 *(22 mars)* ;
12 avril	1368 (21 avril).

On constate que le calcul des Equinoxes, correspondant aux dates grégoriennes du *22 mars* et du *22 septembre*, tend à être un peu « long » pour l'Equinoxe de Printemps (date type : 21 mars) et un peu « court » pour l'Equinoxe d'Automne (date type : 23 septembre), mais que les Solstices d'Hiver, *21 décembre* (date type : 21 décembre), et d'Eté, *21 juin* (date type : 21 juin) sont calculés de façon très satisfaisante. Dans l'ensemble, le résultat est excellent.

112. Toutefois, à partir de la 4e Lune de l'Année du Singe 1368 (MM 18 : lignes 54—67), notre calendériste uygur, jusqu'alors si exact, s'il ne se trompe pas dans les classificateurs dénaire et duodénaire (Animal) des jours s'embrouille dans le compte des *sirki*, à la suite d'un lapsus qu'on peut très facilement expliquer par une répétition mécanique erronée.

Déjà, à la ligne 52, qui correspond au 9 de la 3e Lune, le scribe s'était peut-être trompé en notant le nom de l'Animal du jour : « *yïlan* (?)» selon la lecture, explicitement hésitante, de Rachmati. Ce jour n'est pas « du Serpent », mais « du Lièvre » (27 mars 1368), et la notation correcte serait : *tavïšgan*. Mais, en l'absence de fac-similé du manuscrit, nous ne pouvons décider si l'erreur incombe au scribe uygur ou à l'éditeur.

En tout cas, aux lignes 56 et 57, la mention d'un *sirki* (notation interlinéaire) devant intervenir le 5 de la 4e Lune, alors que le *sirki* précédent est (correctement) fixé au 10 de la 3e, est une erreur manifeste, l'intervalle obligatoire de 30 ou 31 jours entre deux *sirki* n'étant pas respecté.

Il s'agit certainement ici d'une confusion qui s'est produite dans une copie exécutée mécaniquement, sans contrôle arithmétique. En effet, le *sirki* précédent (3e Lune) venait aussitôt après un jour *kin* (n° 1 des *kinčuman)*, et celui mentionné à tort pour la 4e Lune est également placé le lendemain d'un jour *kin* (4 de la 4e Lune = 21

avril 1368 ; prétendu *sirki* le 22 avril, le précédent tombant le 28 mars !). Il y a eu répétition fautive du « *sirki* au jour *kin* » entre la 3e et la 4e Lune, sans réflexion théorique, puisque, techniquement, deux *sirki* consécutifs, éloignés de 30 ou 31 jours, ne peuvent tomber sur le même *kinčuman* (cycle de 12).

Mais, après cette inadvertance, il semble que le rédacteur uygur se soit remis à compter des intervalles normaux pour fixer les deux *sirki* ultérieurs (après lesquels le texte se termine sur une lacune), auxquels il attribue respectivement (lignes 62 et 67) les dates du « 6 de la 5e Lune » (= 22 mai 1368) et du « 7 de la 6e Lune » (= 22 juin 1368) : écarts de 30, puis de 31 jours. Comme, toutefois, son point de départ (= 22 avril) est erroné, ces dates de *sirki* sont, elles aussi, fausses, et trop précoces de 6 jours : cf., ci-dessus 109., pour 1367, les dates correctes (= 29 avril, 29 mai, 29 juin), auxquelles, 1368 étant bissextile dans le calendrier julien, devaient correspondre, après une année solaire chinoise « commune » (de 365 jours, et non 366), celles des 28 avril, 28 mai et 28 juin 1368. On a la preuve que l'année solaire chinoise considérée était bien de 365 jours, car, si elle en avait compté 366 comme l'année julienne 1368, le *sirki* de la 4e Lune aurait correspondu, comme en 1367, au 29 avril (1368), ce qui est impossible, le *sirki* précédent (correctement noté) tombant le 28 mars 1368, soit 32 jours plus tôt ; or, l'intervalle, à cette époque, entre deux *sirki* ne peut être que de 30 ou 31 jours, jamais 32.

113. Ces erreurs du texte uygur sont intéressantes, en ce qu'elles nous montrent le résultat d'un travail local, bien réussi dans sa majeure partie, mais qui s'égare, sur sa fin, par suite d'une étourderie. Il est, en effet, impossible qu'il s'agisse là d'une traduction directe d'un calendrier officiel chinois, où de telles inadvertances ne sauraient subsister. On est certainement en présence d'un calendrier abrégé, pour les Années du Mouton (1367) et du Singe (1368), calculé, à titre de prévision, en milieu sino-uygur, très vraisemblablement à Khočo même, d'après le canon chinois officiel de l'époque des *Yuan*. Dans ce qui subsiste du manuscrit, seules les données relatives aux 3 derniers *sirki* sont fausses, à partir de la 4e Lune de l'Année du Singe, et cela par une erreur matérielle. Toutes les autres, correspondant à des dates qui vont du 31 janvier 1367 au 21 avril 1368, sont correctes et confirmées par le calendrier officiel chinois (BD 278).

Mais il faut observer que la fixation 6 jours trop tôt des *sirki* à partir de la 4e Lune devait entraîner, par une répercussion automatique, des erreurs de même sens et du même nombre de jours pour le calcul des *kunči* (= *tchong-k'i*) subséquents (15 jours après les *sirki*), donc une appréciation erronée de la place des Lunes intercalaires, puisque ces dernières sont, par définition canonique, celles qui ne contiennent pas de *tchong-k'i* (cf. 73.). Or, l'Année du Singe 1368 devait, selon cette règle, comporter une 7e Lune intercalaire (BD 278), que les erreurs en question devaient avoir pour effet de faire disparaître. Et cette disparition paraît confirmée par un autre document de même époque, que nous étudierons ci-après.

114. *c) Prévisions de positions planétaires pour 1368—1370*

Ce texte d'un intérêt majeur, seul de son espèce dans la collection des manuscrits uygur de Khočo, a été placé par Rachmati en tête de son recueil (ML 9—11, n° 1). Les années sur lesquelles portent ses prévisions ont été excellement identifiées par W. Eberhard (ML 84), qui a combiné l'interprétation des signes cycliques avec une vérification astronomique concluante de H. Noll-Husun.

Un calcul assez simple permet d'ailleurs, s'il en était besoin, de confirmer cette identification. La première année mentionnée (lignes 1 à 5) est du Singe *(bičin)* et de classificateur dénaire n° 5, *wou (buu)*, ce qui correspond au n° 45 du Cycle de 60 ans ; de plus, elle est classée sous le signe de Mercure *(bud)* dans le cycle des 7 Planètes (celui de notre semaine) lié à celui des 28 *nakṣatras*, dont nous avons pu établir (48. et 49.) que le point de départ, dans la tradition sino-uygur, était en 784, année classée sous le signe du Soleil. Mercure (cf. « mercredi ») venant 3 rangs après le Soleil, 787 sera dans ce système une « Année de Mercure ». Entre cette année-là et 1368, il se sera écoulé 581 ans, et, 581 ($= 83 \times 7$) étant un multiple de 7, on retombera bien en 1368 sur une « Année de Mercure ». Or la combinaison d'une Année « des 7 Planètes » avec un n° donné du Cycle de 60 ne peut se reproduire (60 n'étant pas divisible par 7, qui, de plus, est un nombre premier) que tous les 420 ans. Pour la période où l'usage de l'alphabet turc-uygur est attesté, seules les années 948, 1368 et 1788 peuvent donc être prises en considération. 1788, date où le Turkestan Chinois est entièrement islamisé, est hors de cause pour ce texte d'astronomie indo-bouddhique, dont la langue est d'ailleurs nettement plus ancienne que celle du XVIII^{e} siècle (même s'il s'agit de l'uygur tardif). La date de 948 est également exclue pour des raisons paléographiques et philologiques très nettes : on voit clairement, sur les photographies (KB, planche finale, 1. ; ML, in fine, planche I), que le ductus est celui de l'époque mongole ; de plus, le manuscrit présente des particularités phonétiques (notamment dans la répartition de *t* et *d*) qui témoignent d'une évolution sensible depuis l'uygur du X^{e} siècle. On peut aussi remarquer que les positions planétaires prévues par le texte pour 1368—1370 et dont la correction (par approximation, bien sûr) a été vérifiée par H. Noll-Husun (ML 84) ne sauraient être les mêmes 420 ans plus tôt, en 948—950.

Il ne fait donc aucun doute que les années pour lesquelles notre texte prévoyait les positions des planètes étaient bien celles de 1368 à 1370.

115. L'étude de ces prévisions, l'identification de leurs sources et des « cycles planétaires » qu'elles utilisent, leur vérification astronomique et leur

comparaison avec les données indo-bouddhiques et chinoises exigeraient des développements importants, qui seraient certes du plus haut intérêt pour l'histoire de l'astronomie en Asie Centrale à la fin de l'époque des *Yuan*, mais qui déborderaient hors des cadres de notre présente recherche.

Nous nous bornerons ici à extraire du texte les informations qui se rapportent directement à l'histoire du calendrier. Elles consistent essentiellement dans les formules employées pour situer, dans les divers cycles en usage et avec tous leurs classificateurs, les deux années dont la présentation a été conservée dans ce qui nous reste du texte, à savoir l'Année du Singe 1368 et l'Année du Chien 1370. Il se trouve que l'Année du Coq 1369, soit par suite d'une lacune, soit par omission (volontaire, ou non) du rédacteur uygur, n'est pas évoquée dans l'unique fragment dont nous disposons. Cette absence n'a d'ailleurs pour nous aucun inconvénient majeur, les données concernant 1369 pouvant être aisément déduites, de façon automatique, de celles, presque surabondantes, qui figurent dans le manuscrit pour les années précédente et suivante.

116. Voici les deux passages (lignes 1—5 et 71—76) qui nous intéressent particulièrement :
yemä šögün tegmä baš bašlag ičindäki, 4-ünč bag-dakï, kï küskü-gä sanlïg, buu šipkan-lïg, tag-dakï toprak kutlug, bud gräx elländr sadabiš yulduz-lug, bešinč sarïg ordu-lug, bičin yïl-kï ördünmiš beš gräx-lär yorïg-ï saŋïš ol.
« Adonc, voici le calcul de la marche des Cinq Distinguées Planètes pour l'Année du Singe qui a pour classificateur dénaire *wou*, pour Elément la Terre qui est dans les montagnes, pour astérisme *Śatabhiṣaj*, que gouverne la Planète Mercure, pour Palais le cinquième, jaune, (année) qui est dans le Commencement Supérieur, dit *Chang-yuan*, dans le 4e Groupe, et qui a pour indice *keng*-Rat.»
yemä šögün tegmä baš bašlag ičindäki, 4-ünč bag-takï, buu küskü-gä sanlïg, kï šipkan-lïg, suprak aldun kutlug, šükür gräx elländr udrabatrb(a)t yulduz-lug, it yïl-kï ördünmiš beš gräx-lär yorïg-ï saŋïš ol.
« Adonc, voici le calcul de la marche des Cinq Distinguées Planètes pour l'Année du Chien qui a pour classificateur dénaire *keng*, pour Elément le Métal des mines, pour astérisme *Uttarabhadrapadā*, que gouverne la Planète Vénus, (année) qui est dans le Commencement Supérieur, dit *Chang-yuan*, dans le 4e Groupe, et qui a pour indice *wou*-Rat.»

Le parallélisme entre les deux passages est complet, à ceci près que, dans le second, le Palais de l'année, avec son numéro d'ordre et sa couleur, est omis. Il est d'ailleurs facile de réparer cette omission : le n° des palais allant en décroissant de 9 à 1, et le second passage évoquant une année

située 2 ans après celle décrite dans le premier, il s'agirait là du 3e Palais, bleu (cf. 59.).

La première année mentionnée est celle du Singe qui va du 20 janvier 1368 au 6 février 1369 ; la seconde, celle du Chien qui va du 28 janvier 1370 au 16 janvier 1371 (BD 278). Elles ont respectivement pour numéro d'ordre 45 (signe dénaire *wou*: n° 5) et 47 (signe dénaire *keng*: n° 7) dans le Cycle de 60. A cet égard, les indications du texte sont très claires.

Nul mystère, non plus, dans l'affectation de ces deux années au « 4e Groupe » : le turc *bag* « paquet, groupe » désigne ici chaque série de 12 années qui constitue un Cycle complet des Douze Animaux. Il y en a 5 dans le Cycle de 60, et les années en question (nos 45 et 47 de ce Cycle) sont bien dans le 4e *bag*, qui comprend les nos 37 à 48.

L'attribution de l'Elément Terre à l'année n° 45 (Terre + Singe) et de l'Elément Métal à l'année n° 47 (Métal + Chien) est conforme au « second système », seul usité pour le calendrier, précédemment décrit dans notre paragraphe 12.

117. Mais un problème, que les éditeurs du texte n'ont pas résolu, est posé par les qualificatifs qui précèdent ici les noms des éléments : *tag-dakī toprak* « Terre qui est dans les montagnes » ; *suprak aldun* « Métal *suprak* ». Ce dernier mot, qui est un hapax, n'a pas été jusqu'ici traduit ; nous donnerons plus loin les raisons de notre interprétation (« des mines » = « minerai »). Rachmati, qui ne propose pas de sens pour *suprak*, pensait que *tag-dakī* n'avait aucune signification particulière et n'était qu'un artifice stylistique (ML 54, note 1, 3). Il rapprochait toutefois, fort opportunément, de ces expressions celle, analogue, de *otčuk-takī ōt kutlug* « ayant pour Elément le Feu qui est dans le foyer », qui figure, dans un texte uygur bouddhique très tardif (*Suvarṇaprabhāsa-Sūtra* de 1687), pour définir une année du Lièvre (Feu + Lièvre = n° 4 du Cycle de 60 ; cf. 12.) qui correspond à 1687 de notre ère, 26e année *k'ang-hi*, sous la Dynastie Mandchoue des *Ts'ing* (ML 81).

L'explication de ces formules nous a été, par hasard, suggérée lorsque nous jetions un coup d'œil sur un ouvrage de vulgarisation fort peu scientifique où figurait, sur la base de données vietnamiennes empruntées à la Chine, une répartition des Cinq Eléments entre les 10 classificateurs (« troncs célestes ») du calendrier (AT 299), dont nous rétablissons ci-après la transcription française usuelle ; elle diffère de celle rapportée par le Père Hoang (BC, p. VI), parce que provenant sans doute d'une autre école taoïste, et introduit une opposition à l'intérieur de chaque Elément ; en voici la teneur :

1. *kia :*	Eaux salées	EAU
2. *yi :*	Eaux douces	
3. *ping :*	Feu du Ciel	FEU
4. *ting :*	Feu latent	
5. *wou :*	Substance végétale vivante	BOIS
6. *ki :*	Substance végétale morte	
7. *keng :*	Minerais	METAL
8. *sin :*	Métal travaillé	
9. *jen :*	Terre inculte	TERRE
10. *koueï :*	Terre labourée	

Il n'est pas nécessaire d'être très versé dans la théorie chinoise du *yin* et du *yang* (AR 115—148) pour en reconnaître immédiatement ici l'application : tous les numéros pairs subissent l'influence du *yin* (principe passif, féminin, pair), et tous les numéros impairs celle du *yang* (principe actif, masculin, impair). Il y a un caractère *yin* dans les Eléments domestiqués, considérés comme passifs : eau douce canalisée ou puisée, feu entretenu dans le foyer (uygur : *otčuk-takï ōt*), bois et métal ouvrés, terre cultivée, Et il y a un caractère *yang* dans les Eléments restés « sauvages », considérés comme actifs : eau salée des mers, feu de la foudre, bois vivant, minerai inexploité (uygur : *suprak aldun*), terre sans cultures (uygur : *tag-dakï toprak*).

Bien que la répartition des Eléments entre les classificateurs dénaires dans le Cycle de 60 sino-uygur (cf. 12.) soit différente de celle que résume le tableau précédent, elle n'en a pas moins, à l'époque de notre texte (seconde moitié du XIV^{e} siècle), un point doctrinal commun fort important : c'est qu'à un numéro pair du Cycle correspond un principe *yin* qui s'attache à l'Elément classificateur, et à un numéro impair un principe *yang*. C'est pourquoi les deux années mentionnées, qui ont des n^{os} impairs, ont des Eléments classificateurs marqués d'un principe *yang*: *tag-dakï toprak* « terre des montagnes » pour le n° 45 (an 1368) ; *suprak aldun* « métal en minerai » pour le n° 47 (an 1370). Au contraire, l'année 1687 du *Sūtra* avait le n° 4, pair ; d'où une marque *yin* sur son Elément, fût-il le feu : *otčuk-takï ōt* « feu du foyer ».

Le sens de « minerai » pour *suprak (aldun)* nous a été suggéré par les considérations que nous venons de développer, mais notre hypothèse à ce sujet peut s'appuyer sur une étymologie qui semble satisfaisante. En effet, le seul mot attesté dont nous ayons pu rapprocher *suprak* est celui, noté par Kāšγarï et que Besim Atalay a lu *suburgan* (MJ 537). Un *b* turc ancien étant

normalement devenu *v* dans la langue de Kāšġarī, où *b* correspond habituellement à *p* ancien, on peut analyser en **supur-gan* ce mot, qui désigne « l'endroit où l'on enterre les morts », et en extraire un radical **supur-* « enterrer » dont un dérivé nominal **supur-ak, suprak*, signifierait « chose enterrée », et, appliqué au métal, « métal enterré », « métal de mine », « minerai ».

118. Le caractère *yin* (notamment « femelle ») des années de rang cyclique pair, opposé au caractère *yang* (notamment « mâle ») de celles de rang cyclique impair, signalé par Granet (AR 188, note), est explicitement affirmé dans un texte uygur de *Khočo*, de date non précisée, édité par Rachmati (ML 26—27, n° 17). Une année de n° 23 dans le Cycle de 60, « Chien + + Terre » *(it, toprak töz-lüg)*, y est dite *erkäk yïl* « année mâle » (lignes 3—4), tandis qu'une autre, de n° 10, « Coq + Métal » *(takïgu, tämir töz-lüg*, avec *tämir* « fer », au lieu de l'habituel *altun* « or », pour « métal » — innovation peut-être tardive !), y est dite *tiši yïl* « année femelle » (lignes 17—18).

Cette association « pair : *yin* », « impair : *yang* » pour les rangs cycliques s'appliquait peut-être aussi, dès le XIII[e] siècle, au rang des jours dans le mois, car, dans un calendrier uygur de Khočo de 1277 en caractères *brāhmī* que nous avons étudié précédemment (89. & sq.), on voit, en regard d'un jour 19[e] de la 1[re] Lune, la mention : . . . *erkäklänür* « devient mâle » (MM 74). Malheureusement, la lacune qui précède ce mot ne permet pas de juger en toute certitude du sujet de *erkäklänür*, qui peut être autre que « le jour en question ».

119. L'attribution de l'Année du Singe 1368 au 5[e] Palais (jaune : cf. 59.) et sa classification, comme celle de l'Année du Chien 1370, dans le « Commencement Supérieur », *Chang-yuan* (transcrit : *šōgün* et traduit en turc : *baš bašlag*), appellent quelques observations.

Nous avons précédemment étudié (47. à 53.) le système des Neuf Palais, qui est ici en cause. Rappelons que sa combinaison, dans le calendrier, avec le Cycle Sexagésimal avait à l'origine pour effet l'apparition d'un Cycle de 180 ans, comprenant 3 Cycles de 60 respectivement dénommés, d'après l'usage chinois, « Commencement Supérieur », « Commencement Médian » (turc : *ortun bašlag*), « Commencement Final », et que le point de départ de ce nouveau procédé classificatoire (à implications astrologiques, évidemment) pouvait être très précisément fixé, sous les *T'ang*, au 27 janvier 784.

Des Cycles de 180 ans ont donc commencé en 784, 964, 1144, 1324, etc . . . Les années 1368 et 1370 font ainsi partie du premier tiers, dit « Com-

mencement Supérieur» (1324—1383), ainsi que le dit bien notre texte, du Cycle de 180 commencé en 1324.

Mais, à l'origine du système, une année n° 45 du Cycle de 60, comme l'Année du Singe 1368, en «Commencement Supérieur», où le 1er Palais correspond à l'année n° 1 du Cycle Sexagésimal, le 9^{e} Palais à l'année n° 2, le 8^{e} Palais à l'année n° 3, et ainsi de suite *en rétrogradant les numéros d'ordre des Palais*, devait être attribuée au 2^{e} Palais et non pas, comme ici, au 5^{e} Palais.

Comme nous l'avons expliqué précédemment (52. & 53.), on est ici en présence, non de l'application de l'ancien système (encore attesté chez les Uygur de *Khočo* en 1202: cf. 77. à 79.), mais d'une innovation simplificatrice, constatée dans l'usage tibétain à partir de 1084 déjà, qui consiste à généraliser, pour tous les Cycles Sexagésimaux, les correspondances de Palais primitivement réservées au «Commencement Médian», *ortun bašlag*, où c'est le 4^{e} Palais (et non plus le 1er) qui correspond à l'an n° 1 du Cycle de 60.

120. On peut exprimer ces correspondances dans le tableau suivant:

	n^{os} du Cycle Sexagésimal:
Palais 4:	1, 10, 19, 28, 37, 46, 55
Palais 3:	2, 11, 20, 29, 38, 47, 56
Palais 2:	3, 12, 21, 30, 39, 48, 57
Palais 1:	4, 13, 22, 31, 40, 49, 58
Palais 9:	5, 14, 23, 32, 41, 50, 59
Palais 8:	6, 15, 24, 33, 42, 51, 60
Palais 7:	7, 16, 25, 34, 43, 52, —
Palais 6:	8, 17, 26, 35, 44, 53, —
Palais 5:	9, 18, 27, 36, 45, 54, —

On observera que ce système «médian» généralisé oblige, en fin de Cycle Sexagésimal, à sauter les Palais 7, 6 et 5, et à passer directement du Palais 8 au Palais 4. Cet inconvénient a pour contrepartie une simplification évidente: un seul système de correspondances entre les Palais et les n^{os} du Cycle de 60, au lieu de 3, dans lesquels il arrivait aux clercs uygur de s'embrouiller (cf. un colophon de 1022: 45. & sq., notamment 50.).

Mais ce nouveau système détruirait le Cycle de 180 ans, commode pour préciser les dates, en uniformisant le comput des 3 Cycles de 60 qui le

constituent, si l'on n'avait pas recours à un stratagème, qui consiste à distinguer ces 3 Cycles successifs en les appelant, comme par le passé, « Commencements Supérieur, Médian, Final »: ce que fait précisément notre texte, par sa mention « *šögün tegmä baš bašlag* ».

Le procédé nouveau et simplifié de répartition des Palais par années utilisé pour 1368 dans ce manuscrit de Khočo est attesté ici pour la première fois dans un texte uygur et ne doit pas s'être imposé, à Khočo, avant l'époque mongole (milieu du XIII[e] siècle au plus tôt), contrairement à ce que l'on constate au Tibet.

121. Les données du texte à première vue les plus étranges, et qui ont à juste titre embarrassé W. Eberhard (ML 84), qui avoue ne pas les comprendre au fond, sont celles qui attribuent aux deux ànnées mentionnées, en plus de leurs classificateurs propres dans le Cycle Sexagésimal (classificateur dénaire chinois, Elément, Animal), un « indice » (c'est du moins ainsi que nous proposons de traduire *san* dans *san-lïg*, le sens habituel du mot *san* étant « nombre ») qui les contredit en apparence, puisqu'il consiste en un autre classificateur dénaire et un autre Animal.

L'année 1370, année *wou (buu)* du Singe (= n° 45 du Cycle de 60), est dite aussi: *kï küskü-gä sanlïg*, mot-à-mot « pourvue d'un nombre pour *keng-* Rat », combinaison du classificateur dénaire n° 7 et de l'Animal n° 1 qui correspond au n° 37 du Cycle Sexagésimal.

L'année 1368, année *keng (kï)* du Chien (= n° 47), est qualifiée de: *buu küskü-gä sanlïg* « pourvue d'un nombre pour *wou-* Rat », avec le classificateur dénaire n° 5 et l'Animal n° 1, combinaison correspondant au n° 25 du Cycle de 60.

En bref, si nous gardons le terme turc *san*, nous avons les deux correspondances suivantes, pour 1368 et 1370:

Année n° 45: *san* 37.
Année n° 47: *san* 25.

Si, comme il est hautement vraisemblable, le *san* est l'expression d'un ordre cyclique (dans le cadre du système de 60), il ne peut s'agir d'un ordre de succession des années, puisqu'une année située 2 ans après la précédente est affectée d'un *san* inférieur de 12 unités à celui de l'année de départ. Nous devons donc rechercher quelle est l'unité calendérique ou astronomique autre que l'année à laquelle peuvent correspondre ces *san*.

A première vue, on pourrait penser à un système de classificateurs décroissant (de 12 unités en 2 ans, donc de 6 par an, mettant en question

des « doubles-mois »). Mais une telle hypothèse se heurte à de graves objections: d'une part, le « double-mois » n'est pas, que l'on sache, une unité de calendrier dans les traditions chinoise et turque ; d'autre part, le système « classificateur dénaire + Animal » usité pour définir ces *san* (comme il l'est couramment pour les années, les mois, les heures) n'est qu'une expression, bien connue en milieu turc, du Cycle Sexagésimal, dont tous les emplois connus sont chronologiquement croissants, et non décroissants.

122. Le seul système à numérotation décroissante attesté dans le calendrier et l'astrologie sino-uygur est celui des Neuf Palais indo-bouddhiques (cf. 47. & sq.), qui n'est jamais rattaché au Cycle sexagésimal chinois.

L'emploi de ce Cycle doit donc plutôt nous faire penser à un système croissant, malgré les apparences créées par la succession, à 2 ans d'intervalle, des n^{os} 37 et 25. Il ne faut pas oublier, en effet, qu'après un n° 60 on repart sur un n° 1, et que cette succession équivaut, en unités de compte, à celle de 60 à (60 + 1 =) 61. Il se peut donc que, parti de 37 en 1368, le compte soit arrivé à 60 dans le cours de cette Année du Singe ou de la suivante, pour repartir de 1 et arriver, dans l'Année du Chien 1370, à 25, équivalant alors à 25 + 60 = 85.

Dans ce cas, au lieu d'une régression apparente de 37 à 25 en 2 ans on aurait une progression équivalant à celle de 37 à 85 (= 37 + 48), soit une progression de 48/2 = 24 unités par an.

Or, on connaît très bien, dans le calendrier chinois et sino-uygur, une division de l'année solaire en 24 unités, qui sont celles des *k'i* (cf. 106. et BC, p. XVIII), correspondant chacun à la « marche » du Soleil sur 15° du Zodiaque, réglant le rythme des saisons et la fixation des Lunes intercalaires.

Nous inclinons donc à penser qu'il s'agit, dans notre texte, d'une application de la classification sexagésimale aux 24 *k'i* annuels, ce qui entraîne l'apparition d'un Cycle de 5 ans, au cours duquel les numéros d'ordre des *k'i* dans la série de 60 sont les suivants :

1^{e} année : 1 à 24 ;
2^{e} année : 25 à 48 ;
3^{e} année : 49 à 12 ;
4^{e} année : 13 à 36 ;
5^{e} année : 37 à 60.

Les classifications cycliques chinoises s'efforçant de faire coïncider à intervalles réguliers les points de départ de cycles calendériques différents, on doit s'attendre à ce qu'une année d'ordre sexagésimal n° 1 corresponde à un n° 1 du premier *k'i* annuel, selon la répartition suivante :

n° 1 du premier *k'i* (*san* 1) : années n^{os} 1, 6, 11, 16, 21, 26, 31, 36, 41, 46, 51, 56.
n° 25 du premier *k'i* (*san* 25) : années n^{os} 2, 7, 12, 17, 22, 27, 32, 37, 42, 47, 52, 57.
n° 49 du premier *k'i* (*san* 49) : années n^{os} 3, 8, 13, 18, 23, 28, 33, 38, 43, 48, 53, 58.
n° 13 du premier *k'i* (*san* 13) : années n^{os} 4, 9, 14, 19, 24, 29, 34, 39, 44, 49, 54, 59.
n° 37 du premier *k'i* (*san* 37) : années n^{os} 5, 10, 15, 20, 25, 30, 35, 40, 45, 50, 55, 60.

Les données de notre texte sont en faveur de cette hypothèse, puisqu'une année n° 45 correspond bien au *san* 37, et une année n° 47 au *san* 25.

123. Resterait à savoir, si l'on admet notre explication, quel était le « 1er *k'i* de l'année ». La réponse à cette question n'est pas évidente : en effet, les *k'i* sont répartis dans l'*année solaire astronomique*, qui commence au *Solstice d'Hiver*, tandis que l'*année luni-solaire de calendrier* commence à la Nouvelle Lune du mois lunaire au cours duquel le Soleil entre dans le *Signe des Poissons*, ce qui se produit deux mois solaires (de 30 ou 31 jours) plus tard. L'année du calendrier civil commence ainsi de 31 à 61 jours après l'année solaire astronomique et le premier *k'i* dont l'apparition s'y produit est le 4^{e} (Soleil à 15° du Verseau) ou le 5^{e} (Soleil à 1° des Poissons) de l'année solaire astronomique.

L'attribution aux *k'i* des classificateurs du Cycle Sexagésimal serait donc différente selon qu'on prendrait pour premier *k'i* celui de l'année astronomique ou celui de l'année civile. Mais, dans ce dernier cas, le nombre des *k'i* annuels ne serait pas constant : il serait, selon les années (de début plus ou moins précoce par rapport à l'année solaire, et de 12 ou 13 lunes), de 23, 24, ou 25. Une telle fluctuation (24 ± 1) ruinerait la régularité qu'on doit supposer au système, dont les données numériques (croissance du *san* de 24 unités par an) correspondent à 24 *k'i* annuels, et non pas 23 ou 25.

Force est donc d'admettre, en définitive, si l'on retient notre hypothèse, que le « premier *k'i* » ne peut être que celui, correspondant au *Solstice d'Hiver*, de l'*année solaire astronomique*. Le *san* (indice de rang sexagésimal du 1er *k'i*) attribué à chaque année civile renvoie donc, en fait, dans ce cas, au rang sexagésimal du *k'i* du *Solstice d'Hiver qui précède immédiatement l'année en question*. Ce décalage, dont on a un autre exemple, bien attesté celui-là, dans le système des « 12 Présages » (turc : *kinčuman*; cf. 72. à 74.), est une conséquence, à première vue déroutante, mais absolument inéluctable, de l'inadéquation de l'année luni-solaire civile à l'année solaire. Ainsi, dans notre hypothèse, au début du Cycle de 5 ans qui ramène les mêmes correspondances entre *san* et rang cyclique sexagésimal de l'année civile, le *san* 1 attribué à une année civile de rang sexagésimal n° 1, 6, 11, 16, etc . . . correspond au classement sexagésimal du *k'i* (*tchong-k'i*; turc :

kunči) du Solstice d'Hiver de l'année civile précédente, de rang n° 60, 5, 10, 15, etc . . .

L'explication que nous proposons ici n'étant fondée que sur 2 données d'un texte unique, nous ne saurions la considérer comme certaine. Nous n'en avons toutefois trouvé aucune autre qui résiste à l'examen critique. D'autre part, aucun des faits connus de nous ne la contredit formellement. Nous la croyons donc, jusqu'à plus ample informé, assez vraisemblable : ce ne serait qu'un cas de plus des nombreuses applications, dans la tradition sino-uygur, de la classification sexagésimale aux divisions du temps.

124. Quant aux prévisions astronomiques contenues dans notre texte pour 1368 et 1370 (seules des indications liminaires figurant pour cette dernière année), elles concernent, mois par mois, la position, dans les *nakṣatras* appelés de leurs noms sanskrits (système de 28 : cf. 86. ; *Abhijit* attesté !), de Mars, Mercure, Jupiter, Vénus et Saturne, *ördünmiš beš gräx-lär* « les Cinq Distinguées Planètes ». Signalons, à propos de cette dernière expression, qu'elle n'a pas été comprise par Rachmati, qui a traduit (ML 9 & 11) « . . . fünf verhüllten Planeten », tout en confessant son embarras sur le sens de *ördünmiš* (ML 55, note 1, 5 : « . . . obwohl der Sinn nicht ohne weiteres klar ist »).

A notre avis, il ne faut pas traduire *ördünmiš* (avec *d* clairement écrit) comme *örtünmiš*, participe réfléchi en *-n-* de *ört-* « recouvrir ». Il n'est pas question ici de « planètes voilées » (ce qui pourrait à la rigueur être dit des « planètes sombres » *Rāhu* et *Ketu*, Tête et Queue du Dragon, dont il n'est fait nulle mention), le texte ayant au contraire pour objet principal de prévoir où et quand elles sont visibles. En réalité, *ördünmiš* (avec *d* et non *t!*) est une forme métathétique pour **ödrünmiš*, participe réfléchi en *-n-* du verbe par ailleurs bien connu *ödür-*, « séparer, sélectionner », dont le participe passif en *-l-*, *ödrülmiš* « choisi, bien choisi », est attesté à Khočo dans une inscription bouddhique sur pieu de 948 (cf. 34. & sq.) : *ödrülmiš ädgü ödkä* « au bon moment choisi » (contexte astrologique !) ; cf. aussi FA 322 b.

Les Cinq Planètes sont dites « choisies » au sens de « distinguées ». C'est une épithète laudative, sans doute destinée à se concilier la bienveillance de ces astres. On sait que, tout comme les Indiens et les Chinois, les Uygur de Khočo, qu'ils soient bouddhistes ou manichéens, avaient pour les astres une révérence particulière.

Ces Cinq Distinguées Planètes sont celles de notre semaine planétaire, moins le Soleil et la Lune *(kün täŋri* et *āy täŋri*, les Dieux Soleil et Lune), dont les positions sont, de leur côté, aisément déductibles du calendrier civil luni-solaire comportant les dates des *sirki* (passages du Soleil à 15° des Signes

du Zodiaque). Il faut observer que l'ordre suivi dans le texte (prévisions détaillées pour 1368 et notations liminaires pour 1370) est précisément celui de la *semaine planétaire*, d'usage courant chez les Uygur à cette époque et connue d'eux depuis le IX[e] siècle au moins (cf. 26.):

öt (yultuz) « Astre de Feu » = Mars (cf. « mardi »);
suv (yultuz) « Astre d'Eau » = Mercure (cf. « mercredi »);
yïgač (yultuz) « Astre de Bois » = Jupiter (cf. « jeudi »);
aldun (yultuz) « Astre de Métal » = Vénus (cf. « vendredi »);
toprak (yultuz) « Astre de Terre » = Saturne (cf. « samedi »).

Les noms ainsi donnés aux « 5 Planètes » ne sont autres que *la traduction en turc de leurs noms chinois*, qui correspondent à chacun des Cinq Eléments de la cosmologie chinoise.

Les *noms sanskrits* des Planètes n'apparaissent qu'à deux reprises: ligne 3 *bud (Budha* « Mercure ») et ligne 74 *šükür (Śukra* « Vénus »), pour désigner, dans le système indo-bouddhique, les Planètes Gouvernantes des *nakṣatras*, désignés eux-mêmes de leurs noms sanskrits (le mot *gräx* « planète » vient aussi du sanskrit: *graha*). On perçoit bien, ici, le caractère cosmopolite de la langue « savante » uygur, qui, à une époque antérieure dominée par le manichéisme, a également employé les noms iraniens-sogdiens des planètes (cf. 26.).

Les textes uygur qui nous sont parvenus étant tous de tradition savante, nous se savons pratiquement rien sur les noms uygur populaires des planètes.

125. Signalons, pour terminer l'examen de ce texte astronomique de Khočo, que, pour l'année 1368 où les positions des planètes sont données mois par mois, *il n'est pas question de la 7[e] Lune intercalaire* de cette Année du Singe, qui cependant apparaît dans le calendrier régulier chinois (BD 278). Le fait est d'autant plus troublant que, par suite d'une erreur matérielle évidente (cf. 112. & 113.), cette Lune intercalaire ne pouvait être calculée dans le calendrier uygur pour 1368 étudié plus haut (105. & sq.). L'omission de la Lune intercalaire dans notre texte est peut-être une répercussion de cette erreur initiale d'un autre manuscrit.

126. *d) Fragment d'un calendrier irrégulier pour 1391*

Ce fragment a été édité sans indication de date par Rachmati (ML 18—19, n° 6). C'est que, comme l'a exactement constaté W. Eberhard (ML 88), ses données ne correspondent entièrement à celles d'aucun calen-

drier chinois régulier d'époque uygur, même très tardive : « Zwischen 900 und 1700 . . . ».

Il y est en effet question, comme on le verra, d'une XII[e] Lune « cave » (de 29 jours), suivie d'une I[re] Lune « pleine » (de 30) de l'année suivante, dont le Jour de l'An est un vendredi, jour du Porc et d'Elément Terre = n° 24 du Cycle Sexagésimal.

Une combinaison de ces diverses occurrences est statistiquement très rare : un Jour de l'An de numéro déterminé dans le Cycle ne revient en moyenne que tous les 60 ans ; il n'est, en moyenne, un jeudi qu'une fois sur 7 ; de plus, les Lunes « caves » et « pleines » se répartissant à peu près par moitié, la succession, dans l'ordre « Lune cave + Lune pleine » ne se produit en moyenne qu'une fois sur 4. La probabilité, pour une année civile chinoise, de correspondre à la fois à toutes ces données, est donc de 1 sur $60 \times 7 \times 4 = 1$ sur 1680. Un tel ensemble d'occurrences ne se présente donc, en moyenne, que tous les 16 siècles environ.

De fait, nous avons nous-même vérifié que, de l'an 500 de l'ère chrétienne à la fin du XIX[e] siècle, il ne s'est jamais présenté dans le calendrier chinois canonique.

Force est donc de conclure qu'on est en présence d'un calendrier irrégulier, de confection locale, qui ne reproduit pas un modèle chinois officiel, mais est la conséquence d'un calcul qui, sur quelque point, n'aura pas appliqué en toute exactitude les règles calendériques, aussi strictes que complexes, en vigueur à la Cour Impériale de Chine.

L'identification de son époque, voire de sa date, n'est cependant pas désespérée, car il présente une parfaite cohésion interne et renferme un ensemble assez complet d'indications portant sur les classificateurs des jours et sur le comput astronomique luni-solaire.

127. En voici, mois par mois, le texte (ML 18—19) :
č(a)kšap(a)t āy, bir yaŋīsī kičig (.) bēšinč bag-takï yunt, ōt kutlug, yunt kün ol (.) gräx-i braxsivadi ol. čip kün ol. ekki ottuz-ga aram āy küni kirür.
« Lune des Prescriptions » (= 12[e], cf. 81.). « Elle est cave et sa néoménie est du Cheval dans le 5[e] Groupe, jour du Cheval d'Elément Feu. Sa planète est Jupiter. C'est un jour *tche* » (= *kinčuman* n° 6, cf. 74. ; les autres indications correspondent à jeudi et au n° 55 du Cycle Sexagésimal : cf. 12. et, pour *bag*, 116.). « Le vingt-deux, intervient le Jour du Mois Joyeux » (*aram āy* : I[er] mois, cf. 81.).
aram āy, bir yaŋīsī ulug (.) ekkinti bag-takï ti, toprak kutlug, toŋuz kün ol (.) gräx-i šükür ol (.) šiu kün ol (.) yïlan, toŋuz koygu ol. üč ottuz-ga ekkinti āy küni kirür. yetti yaŋï-ga sinčau kirür.

« Lune Joyeuse » (= I^re^, cf. 81.). « Elle est pleine et sa néoménie est *ting* » (= signe dénaire n° 4) « dans le 2^e^ Groupe, jour du Porc d'Elément Terre. Sa planète est Vénus. C'est un jour *cheou* (= *kinčuman* n° 10 ; les autres indications correspondent à vendredi et au n° 24 du Cycle Sexagésimal). « C'est un jour où il faut éviter les serpents et les porcs. Le vingt-trois, intervient le Jour du Deuxième Mois. Le sept de la néoménie, intervient le *Sin-tch'ao* » (cf. plus loin).

Le manuscrit souffre ensuite d'une lacune, qui correspond à la 2^e^ Lune, dont on peut déduire, de ce qui précède et de ce qui suit, qu'elle était « cave » (de 29 jours). Puis on a :

üčünč āy, bir yaŋïsï ulug (.) pi, toprak kutlug, it kün (.) gräx-i soma (.) pa kün ol (.) ud, koyn koygu (.) bēš ottuz-ga tŏrtünč āy küni kirür (.) tŏrt ottuz, bēš ottuz.

« Troisième Lune. Elle est pleine et sa néoménie est *ping* » (= signe dénaire n° 3), « jour du Chien d'Elément Terre. Sa planète est la Lune. C'est un jour *p'o* » (= *kinčuman* n° 7 ; les autres indications correspondent à lundi et au n° 23 du Cycle Sexagésimal). « C'est un jour où il faut éviter les bœufs et les moutons. Le vingt-cinq, intervient le Jour du Quatrième Mois. Le vingt-quatre et le vingt-cinq . . . » (lacune finale).

128. Ce fragment provient d'un recueil où il était traité de plusieurs années successives, et l'on voit qu'on y passe sans transition de la 12^e^ Lune d'une année civile à la 1^re^ Lune de la suivante, sans donner, malheureusement pour nous, les classificateurs de cette année (qui pouvaient être très facilement déduits de ceux des années précédentes).

On y trouve quelques prescriptions astrologiques isolées : éviter les serpents et les porcs (ou sangliers) le 1^er^ de la 1^re^ Lune (Jour de l'An), qui est lui-même un Jour du Porc ; éviter bœufs et moutons le 1^er^ de la 3^e^ Lune, qui est un Jour du Chien. Ce sont là les « *superstitiosae adnotationes* » dont le Père Hoang signale (BC, pages II—III) qu'elles ont commencé à être insérées dans le calendrier chinois officiel à partir de la dynastie (mongole) des *Yuan*, dont il date le début de 1280. Mais cette date est celle à laquelle les Mongols (*Yuan* gengiskhanides) ont dominé toute la Chine, après l'écrasement des derniers *Song*. En fait, l'hégémonie des Mongols gengiskhanides sur la Chine du Nord et sur l'Asie Centrale, y compris le Royaume Uygur de Khočo, est antérieure à 1280 (cf. la « Dynastie Partielle des *Yuan* » qu'on fait rétrospectivement remonter à la conquête mongole de Pékin, sous Gengis khan, dès 1215: BD 473—485), et l'on trouve justement pour la première fois ces « annotations superstitieuses » des astrologues dans un calendrier sino-uygur de Khočo, précédemment étudié (89. & sq.), pour l'année 1277 (cf. 99.).

Il y a donc les plus fortes chances pour que notre fragment soit postérieur à l'invasion mongole, ce que confirme, sur le plan de la philologie, l'évolution phonétique (nettement « tardive », cf. FA 330 b) que l'on constate dans le radical *koy-* (uygur classique : *kod-*!) « laisser, éviter », du mot, deux fois attesté, *koygu* « à éviter ».

Mais les prescriptions astrologiques, relativement insignifiantes, qu'on y peut relever ne sont pas l'objet principal de notre texte, qui est de calculer un calendrier sur la base des classificateurs cycliques et des données astronomiques.

129. Comme l'a très bien vu W. Eberhard (ML 88), les indications qui fixent au 22 de la 12e Lune le « jour du 1er mois » *(aram āy küni)*, au 23 de la 1re Lune suivante le « jour du 2e mois », et, après la lacune, au 25 de la 3e Lune le « jour du 4e mois » sont certainement des références aux mois schématiques solaires, allant d'un *sirki* (passage du Soleil à 15° d'un Signe du Zodiaque : cf. 73. & sq.) au *sirki* suivant, et tiennent lieu de ce qui, dans les autres calendriers à références solaires (à partir de 1202 et jusqu'en 1368 : ML, textes nos 4 & 5), est explicitement désigné comme *sirki*.

D'ailleurs, nous avons déjà observé, dans le calendrier de 1202, des « quantièmes » présentés comme des quantièmes de mois et qui se référaient, non pas à la Nouvelle Lune, mais bien au *sirki*, comme point de départ du comput (cf. 83. & 84.).

Ici, l'expression-type « jour du ne mois » signifie : « jour du *sirki* (solaire) servant de point de repère pour fixer le début du ne mois lunaire » ; la Nouvelle Lune de ce ne mois est celle qui est la plus proche (soit avant, soit après) du *sirki* considéré. Dans notre texte, les néoménies sont comptées de 8 à 6 jours après le *sirki*.

Nous disposons donc d'informations précieuses pour fixer, avec une bonne approximation, dans l'année solaire les dates mentionnées dans ce calendrier, car, ainsi que nous l'avons montré (74.), la comparaison du rang de l'Animal et de celui du *kinčuman* d'une date quelconque permet de savoir combien de *sirki*, depuis le Solstice d'Hiver, se sont écoulés auparavant.

La néoménie de la 12e Lune où commence notre fragment est un jour du Cheval (n° 7 des Douze Animaux), jour *tche* (n° 6 des *kinčuman*). La différence, 7—6 = 1, permet de savoir que le *sirki* précédant cette néoménie est le 1er après le Solstice d'Hiver, *sirki* correspondant au passage du Soleil à 15° du Capricorne. Le *sirki* du 22 de la 12e Lune est donc le suivant (Soleil à 15° du Verseau). Par conséquent, le *sirki* du 23 de la 1re Lune suivante correspondra au passage du Soleil à 15° des Poissons, et le *sirki* du 25 de la 3e Lune au passage du Soleil à 15° du Taureau.

On peut vérifier que l'apparition de chaque *sirki* (y compris celui de la 2e Lune, qui devait figurer dans le passage détruit) augmente d'une unité le décalage des rangs de l'Animal et du *kinčuman*: néoménie de la 1re Lune, Jour du Porc (n° 12). jour *cheou* (*kinčuman* n° 10), 12—10 = 2; néoménie de la 3e Lune, Jour du Chien (n° 11), jour *p'o* (*kinčuman* n° 7), 11—7 = 4. Le système est parfaitement clair, et bien suivi.

130. W. Eberhard considère à bon droit (ML 88) que le *Sin-tch'ao (sinčau)* du 7 de la 1re Lune, à mi-chemin entre les *sirki* de la 12e et de la 1re, doit être un *tchong-k'i* (turc: *kunči*), notant le passage du Soleil à 0° d'un Signe du Zodiaque.

Comme ce *tchong-k'i* suit le *sirki* de la 1re Lune (15° du Verseau), cet énigmatique *Sin-tch'ao*, transcription du chinois sans aucun doute, correspond (exactement 16 jours plus tard) au moment où le Soleil est à 0° des Poissons. Or, c'est l'entrée du Soleil dans les Poissons qui détermine la fixation de la 1re Lune de l'année civile, dans le cours de laquelle ce phénomène doit obligatoirement se produire. On comprend donc pourquoi ce *tchong-k'i* (le seul mentionné dans le texte) jouit d'un intérêt particulier: c'est un point de repère essentiel pour le comput.

W. Eberhard s'est interrogé sur l'expression chinoise que pouvait représenter le *sinčau* du texte uygur, et a envisagé, avec un doute extrême, une expression comportant les mots *sin* (« nouveau »: CS 218, n° 2037) et *tch'ao* (« Cour, dynastie »: CS 366, n° 3557). Mais le sens de « nouvelle Cour », ou « nouvelle dynastie », ne paraît avoir rien à faire ici, tandis qu'un mot chinois homophone, *tch'ao* « marée » et « humidité » (CS 366, n° 3559: le précédent, plus la Clé de l'Eau), conviendrait parfaitement: « nouvelle humidité ». En effet, le passage du Soleil à 0° des Poissons (19 février de l'année solaire grégorienne) est traditionnellement considéré, dans le calendrier chinois, comme le moment du retour des pluies océaniques qui assurent (du moins en Chine du Nord) le dégel printanier: au XIXe siècle encore, ce *tchong-k'i* du 19 février est appelé « Eau de Pluie »: *Yu-chouei, Pluviae aqua*, en 1885, dans le Tableau des *k'i* du Père Hoang (BC, p. XVIII).

131. Si nous voulons maintenant essayer d'identifier la date de notre fragment de calendrier, nous pouvons mettre en œuvre, d'une part les données philologiques générales qui nous permettent d'en caractériser globalement l'époque, d'autre part les diverses informations techniques qu'il contient, dont les plus précieuses et les plus directement interprétables sont celles relatives aux *sirki*.

Sur le plan de la philologie, l'apparition de la forme « tardive » *koygu (koy-*, ancien *kod-*, cf. 128.), des prescriptions astrologiques insérées dans le calendrier, usage qui remonte à la domination mongole (première attestation uygur en 1277, cf. 128.), la notation systématique des *sirki* et la référence à des « mois » schématiques de *sirki* à *sirki* (première attestation uygur en 1202, cf. 129.) sont autant d'indices en faveur d'une date qui ne saurait être antérieure au XIII^e^ siècle, et se situerait de préférence vers la fin de ce siècle, ou au XIV^e^.

Sur le plan technique du comput, l'écart entre le *sirki* du Verseau (22 de la 12^e^ Lune) et celui des Poissons (23 de la 1^re^ Lune) est de 30 jours, la 12^e^ Lune étant « cave ». C'est ce qu'on observe en 1367—1368 (=5 février—7 mars en dates grégoriennes), mais non pas en 1202—1203) (= 5 février—8 mars, style grégorien), où l'écart est de 31 jours (cf. 110.).

L'écart entre le *sirki* des Poissons (23 de la 1^re^ Lune) et celui du Taureau (25 de la 3^e^ Lune) est de 61 jours, la 1^re^ Lune étant « pleine » et la seconde « cave » (la 1^re^ , « pleine », commence par un jour n° 24 du Cycle de 60, et la 3^e^ par un n° 23, soit 59 jours après : il reste, pour la 2^e^, 59—30 = = 29 jours). C'est également ce qu'on note en 1367—1368 (= 7 mars—7 mai), et non en 1202—1203 (= 8 mars—7 mai), où l'écart est de 60 jours (30 + 30 : cf. 110., tableau).

Les indications de notre texte sont donc conformes à celles du nouveau système des *sirki*, astronomiquement plus perfectionné, qui n'était pas encore utilisé au début du XIII^e^ siècle, et qui nous paraît bien être une acquisition de l'Empire Mongol (cf. 110.).

132. Les données philologiques et la technique avancée du comput solaire, rompant avec la théorie chinoise antique d'un mouvement uniforme du Soleil sur l'Ecliptique, sont nettement en faveur, pour notre texte, d'une date postérieure à 1200, et située de préférence à la fin du XIII^e^ ou au XIV^e^ siècle.

Nous partirons d'abord, dans notre exploration des dates possibles pour ce calendrier irrégulier, de l'hypothèse la plus vraisemblable, celle d'un texte du XIV^e^ siècle. Pour ce siècle, et pour le système de *sirki* attesté, nous avons déjà, grâce au calendrier de 1367—1368 (cf. 109.), des dates précises de *sirki*: 28 janvier julien (= 5 février grégorien) pour celui du Verseau (22 de la 12^e^ Lune), ce qui correspondrait en principe au 7 janvier julien pour la néoménie de la 12^e^ Lune ; 27 février julien (= 7 mars grégorien) pour celui des Poissons (23 de la 1^re^ Lune), ce qui correspondrait au 5 février julien pour la néoménie du Jour de l'An ; 29 avril julien (= 7 mai grégorien) pour celui du Taureau (25 de la 3^e^ Lune), ce qui ferait en principe commencer la 3^e^ Lune le 5 avril.

Mais il faut tenir compte de la possibilité, pour les dates calculées des *sirki*, de légères fluctuations, qui ne peuvent toutefois, en un sens ou en l'autre, excéder un ou deux jours. De même, il doit y avoir (s'agissant d'un calendrier qui contient quelque part une irrégularité), une certaine marge d'erreur possible dans le calcul des néoménies, marge qu'on peut aussi fixer, au plus, à un ou deux jours par défaut ou par excès. Si donc nous partons, *pour le XIV^e^ siècle*, de la date théoriquement optimale du 5 février pour le Jour de l'An (cf. plus haut), c'est *entre le 3 et le 7 février* que nous pourrons le plus vraisemblablement situer le début de la 1^re^ Lune en question dans notre texte.

N'oublions pas, d'autre part, que ce début de l'année recherchée devra être un jour n° *24 du Cycle Sexagésimal* et un *vendredi*.

133. Le problème consiste donc pour nous à rechercher, dans le calendrier chinois, une année dont les données canoniques correspondent, à 2 jours près par défaut ou par excès, à celles de notre texte, et, plus précisément, une année commençant (selon les normes officielles chinoises) entre le 3 et le 7 février du calendrier julien, l'un des cinq jours ainsi théoriquement possibles devant être un vendredi, n° 24 du Cycle de 60 (occurrence qui ne se produit qu'une fois sur 420).

Après avoir passé en revue toutes les tables du Père Hoang pour le XIV^e^ siècle (BD 269—282), et fait et refait les vérifications nécessaires, nous n'avons trouvé que deux Jours de l'An du calendrier chinois régulier répondant à ces conditions :

— le 3 février 1345, jour n° 23 : n° 24 le vendredi 4 février ;
— le 5 février 1391, jour n° 26 : n° 24 le vendredi 3 février.

Dans le premier cas, notre calendrier fixerait le Nouvel An un jour trop tard ; dans le second cas, deux jours trop tôt. L'une et l'autre erreur sont également concevables en principe et n'excèdent pas ce qu'on peut attendre dans un calendrier non officiel, de fabrication locale.

134. Pour le XIII^e^ siècle, nous avons fait des calculs et des recherches de même nature, en tenant compte des données, pour les *sirki*, du calendrier de 1202 (cf. 83.) : *sirki* le 29 janvier (et non le 28 comme au XIV^e^ siècle, en raison du décalage séculaire du calendrier julien par rapport aux dates solaires vraies). Nous avons donc recherché un Jour de l'An chinois officiel situé entre le 4 et le 8 février, style julien, l'un des cinq jours possibles étant un vendredi, n° 24 du Cycle.

Cette occurrence ne s'est pas présentée une seule fois.

Nous avons poursuivi les recherches, toujours avec la même méthode, et en faisant les corrections séculaires requises pour le calendrier julien dans ses concordances avec l'année solaire vraie, de 900 à 1200 de notre ère, d'une part, de 1400 à 1800 d'autre part (précaution vraiment excessive pour les dates trop précoces ou trop tar-

dives), sans rencontrer une seule année régulière du calendrier chinois répondant aux conditions recherchées.

A cet égard, notons que l'assertion, d'ailleurs très nuancée, de W. Eberhard, selon laquelle les données chinoises de l'année 1380—1381 seraient au plus près de celles de notre texte pour le XIV^{e} siècle (ML 88), ne tient compte que des numéros cycliques des jours de la néoménie des 1re et 3^{e} Lunes (24 et 23, comme dans notre texte), mais se heurte à deux objections décisives : le Jour de l'An, 26 janvier 1381, n'est pas un vendredi, mais un samedi ; et cette date du 26 janvier est trop précoce de 8 jours au moins pour être en accord avec l'indication du *sirki* de la 1re Lune (le 23 de la Lune, qui correspondrait au 17 février, alors que la date normale du *sirki* doit être très proche du 27 février).

135. Après avoir multiplié les vérifications, dont nous épargnerons au lecteur le très fastidieux détail, nous pensons être en mesure de conclure que, même si l'on faisait abstraction des raisons philologiques très fortes qui inclinent à situer ce fragment de calendrier au XIV^{e} siècle, les deux seuls vendredis n° 24 du Cycle Sexagésimal qui pourraient, compte tenu du système des *sirki* et de la faible vraisemblance d'une erreur de plus de deux jours dans le comput des néoménies, être en principe retenus comme Jours de l'An susceptibles de correspondre à celui mentionné dans notre texte sont : *le 4 février 1345*, ou *le 3 février 1391*.

Resterait à choisir entre ces deux dates. A cet égard, quelques critères philologiques ou historiques pourraient être invoqués, mais aucun ne nous a semblé probant. Aussi préférons-nous, puisque nous sommes certainement en présence d'un calendrier « hétérodoxe », de fabrication locale, à l'instar de celui de 983 (cf. 41. & sq., notamment 43.), rechercher l'origine de son « erreur » par rapport au calendrier chinois canonique dans le procédé suivi pour l'établir, puis, ce procédé étant reconstitué, vérifier si son application aboutit exactement ou non, pour 1344—1345, ou pour 1390—1391, aux écarts constatés — notamment en ce qui concerne la fixation du Jour de l'An, en retard d'un jour (le 4 février au lieu du 3) s'il s'agit de 1345, mais en avance de deux jours (le 3 février au lieu du 5) s'il s'agit de 1391.

136. La partie conservée du texte permet d'établir que les 12^{e} et 2^{e} Lunes étaient comptées « caves », les 1re et 3^{e} étant comptées « pleines ». Cela pourrait de prime abord nous faire songer à l'application d'un système d'alternance constante entre Lunes « caves » et « pleines » (une sur deux).

Ce système aboutirait à compter en moyenne à 29 jours et demi la durée des lunaisons. Or, la véritable durée de la lunaison moyenne est légèrement supérieure à 29 jours 12 heures 44 minutes. Le comput serait donc trop court de 44 minutes par lunaison, donc d'un jour au bout de 33 lunaisons et de deux jours au bout de 66 (soit 5 ans 1/2)..

Si tel était le procédé utilisé, il rendrait bien compte des faits pour 1390—1391 (à condition de supposer que son application avait commencé environ 6 ans auparavant), puisqu'un comput trop court des néoménies amènerait à la longue une avance du Jour de l'An. Au contraire, il ne pourrait alors s'agir, dans notre fragment, de 1344—1345, puisque le Jour de l'An de 1345 serait, lui, compté un jour trop tard.

Il est toutefois peu vraisemblable qu'un système aussi primitif ait été utilisé au XIV^{e} siècle parmi les clercs de Khočo, qui avaient, on l'a constaté, des connaissances assez étendues en astronomie (fussent-elles de seconde main). A cette époque, et depuis des siècles, les règles complexes du calendrier chinois excluaient la possibilité d'une succession constante « lune cave, lune pleine » au cours d'une année entière. Les computistes uygur devaient en être informés.

137. C'est vers une hypothèse toute différente, et bien plus plausible, que nous conduit le précédent, fort instructif, de l'année 983. Nous avons alors constaté (41.—44.), grâce à une inscription sur pieu et au témoignage de l'ambassadeur chinois *Wang Yen-tō*, que, privés pour quelques années de la connaissance du calendrier chinois officiel, les gens de Khočo y avaient suppléé en appliquant un calendrier chinois d'époque antérieure, choisi pour son adéquation aux données astronomiques générales connues, au départ, pour la période en question.

Le manuscrit astronomique uygur pour 1368—1370 (ML 9—11) montrant à l'évidence une connaissance précise, à Khočo, au XIV^{e} siècle, des cycles planétaires, il est plus que probable qu'on y était exactement informé du Cycle luni-solaire de 19 ans, dit de Méton, que les astronomes et calendéristes chinois utilisaient depuis des temps fort anciens (AC 193), et qui est d'une merveilleuse simplicité : tous les 19 ans, en effet, la répartition des néoménies dans l'année solaire se répète très semblablement, les écarts ne dépassant pas un jour d'un cycle au précédent, si bien qu'on peut prévoir, avec une excellente approximation, le calendrier luni-solaire d'une année par transposition des données de celle qui la précédait de 19 ans.

Si l'on suppose l'application de ce procédé pour la prévision des calendriers de 1344—1345 ou de 1390—1391, établis alors, respectivement, d'après ceux de 1325—1326 et de 1371—1372, on peut rendre compte dans l'un et l'autre cas du schéma des lunaisons donné par notre fragment : en 1325—26 comme en 1371—72 on a, dans le calendrier chinois régulier (BD 273 & 278), une 12^{e} Lune cave, suivie d'une 1re pleine, d'une 2^{e} cave, et d'une 3^{e} pleine, exactement comme dans notre texte. Nous tenons ici, vraisemblablement, un commencement d'explication.

138. Mais encore faut-il rendre compte du décalage observé pour la date du Jour de l'An : un jour de retard, dans notre document, pour 1345, ou deux jours d'avance pour 1391.

L'emploi du Cycle de 19 ans pour des prévisions portant sur plusieurs années consécutives entraîne nécessairement (19 n'étant pas un multiple de 4), par non-concordance des années solaires « bissextiles » à 19 ans d'intervalle, des différences d'un jour, alternativement dans un sens et dans l'autre, dans les dates solaires du Nouvel An. Ce sens alterné des différences entraîne une fois sur deux leur annulation, si bien que, pour un emploi du Cycle sur une période de durée limitée (une vingtaine d'années, par exemple), les écarts résultant, entre le calendrier ainsi reconstitué et le calendrier canonique calculé selon toutes les règles astronomiques, sont toujours dans le même sens, qui est celui du premier écart constaté en remontant le cours du temps.

Ainsi, dans l'hypothèse d'un emploi du Cycle de 19 ans pour le calendrier de 1344—45 (à partir de celui de 1325—26), et d'un usage de cette méthode depuis plusieurs années, un tel écart se serait produit entre les calendriers de 1340 et de 1321. Voici, en effet, en remontant le temps, les durées respectives des années de Cycle correspondantes (à 19 ans d'intervalle) dans le calendrier chinois régulier (BD), à partir de la correspondance « 1345, 1326 » :

1326 et 1345 : 355 et 354 jours ;
1325 et 1344 : 384 jours l'une et l'autre ;
1324 et 1343 : 354 jours l'une et l'autre ;
1323 et 1342 : 355 jours l'une et l'autre ;
1322 et 1341 : 384 jours l'une et l'autre ;
1321 et 1340 : 354 et 355 jours.

On voit bien que les différences constatées au début et à la fin de cette liste se compensent (et seront donc annulées pour 1327 et 1346, etc . . .).

Mais la différence constatée entre 1326 et 1345 ne peut avoir d'effet qu'à partir du calendrier de 1346 et ne peut entrer en ligne de compte pour l'interprétation de notre document dans l'hypothèse de 1344—45.

Seule pourrait avoir un effet, pour 1344—45, la différence entre 1321 et 1340. En effet, si l'application du Cycle a commencé en 1340 ou un peu avant, le calcul de 1340 sur 354 jours (comme en 1321) au lieu de 355 dans le calendrier canonique fera s'achever cette année-là un jour trop tôt, et le Jour de l'An suivant prendra, sur celui du calendrier régulier, un jour d'avance, qu'il conservera jusqu'à ce que survienne un écart en sens contraire (donc jusqu'à la fin de 1345).

Mais notre calendrier irrégulier, dans l'hypothèse de 1344—45, a, pour le Jour de l'An (4 février au lieu du 3), non pas une avance, mais un *retard* d'un jour. Il y a donc contradiction entre l'hypothèse de 1344—45 et celle de l'usage du Cycle de 19 ans.

139. Examinons maintenant, dans le cadre d'un emploi du Cycle, l'hypothèse de 1390—91. Pour cela, dressons un tableau des durées respectives, dans le calendrier chinois régulier (BD), des années de Cycle correspondantes :

1391 et 1372 : 354 jours l'une et l'autre ;
1390 et 1371 : 384 jours l'une et l'autre ;
1389 et 1370 : 354 jours l'une et l'autre ;
1388 et 1369 : 355 jours l'une et l'autre ;
1387 et 1368 : 384 jours l'une et l'autre ;
1386 et 1367 : 354 jours l'une et l'autre ;
1385 et 1366 : 355 jours l'une et l'autre ;
1384 et 1365 : 384 et 383 jours.

Ce dernier écart provoquera, si le système cyclique a été appliqué à partir de 1384 ou un peu avant, une fin trop précoce (d'un jour) de l'année 1384(—85), et le Jour de l'An de 1385 sera prévu un jour trop tôt. Ce décalage persistera jusqu'en 1391 inclusivement (après quoi il sera compensé par un écart en sens inverse). Ainsi, le Jour de l'An 1391 serait fixé au 4 février, au lieu du 5 dans le calendrier régulier.

Dans l'hypothèse de 1391, le Jour de l'An, dans notre texte, serait calculé pour le 3 février : l'écart est bien dans le sens attendu, mais il est supérieur d'un jour à celui que provoquerait la seule application, à partir de 1384 ou un peu avant, de la méthode cyclique.

Nous devons donc, ou bien renoncer à ce genre d'explication, ou bien la compléter par une autre pour rendre compte de cet écart supplémentaire d'un jour.

140. Ce dernier peut, indépendamment de celui qui découlerait de l'utilisation du Cycle de 19 ans, être provoqué, s'il s'agit bien d'un calendrier de fabrication locale, par le décalage horaire existant entre la région de Khočo-Turfan et le site de la capitale chinoise.

En effet, après la chute, en 1368, de la dynastie (mongole) des *Yuan*, dont la Cour était à Pékin, la nouvelle dynastie nationale chinoise des *Ming* transféra à Nankin (jusqu'en 1409) la capitale de l'Empire. Aux dates, postérieures à 1380, qui nous intéressent, le calendrier officiel chinois (BD 279 & sq.) était certainement calculé pour la longitude de Nankin, qui est presque exactement de 119° Est, alors que Khočo et Turfan ne sont qu'à 89° environ de Longitude Est.

Cette différence de 30° de longitude équivaut, dans notre système horaire, à un décalage de 2 h. Autrement dit, la définition calendérique du « jour » (nycthémère) sino-uygur étant, comme la nôtre, de minuit à minuit, tout phénomène astronomique, notamment toute néoménie, calculé pour Nankin entre minuit et 2 h du matin d'un certain jour, devait être, en heure locale de Khočo et Turfan, daté du jour précédent (entre 22 h et minuit, selon notre système).

Si donc, après la chute des *Yuan*, leurs suzerains, et avant leur allégeance aux *Ming*, dont le pouvoir ne s'étendit que lentement et difficilement en Asie Centrale, les Uygur de Khočo-Turfan, reprenant pour un temps leur autonomie dans le domaine du calendrier comme dans d'autres (ce que semble indiquer le caractère « irrégulier » du calendrier uygur en cause), ont pris, pour point de départ de leurs tables de néoménies, une Nouvelle Lune ayant lieu à Nankin entre minuit et 2 h (ce qui est le cas d'une sur 12 en moyenne), celle-ci, dans leur temps local, a eu lieu, entre 22 h et minuit, un jour plus tôt qu'à Nankin. De ce seul fait, leur calendrier a pu prendre un jour d'avance sur celui de la Chine de Nankin, et cet écart, indépendant de celui, d'un jour également, dû éventuellement à l'usage du Cycle de 19 ans pour pallier le manque d'informations venues directement de Chine, a pu être cumulé, pour aboutir à cet écart

total de 2 jours (en avance) que nous constatons dans notre fragment, s'il concerne bien l'année 1390—1391.

Ajoutons que ce décalage horaire va lui-même à l'encontre de l'écart de sens inverse (en retard) qu'il faudrait admettre pour 1344—1345.

141. Les hypothèses qui nous paraissent les plus plausibles, les seules en tout cas que nous ayons pu formuler pour rendre compte simultanément des différences entre les dates du Jour de l'An et entre les dimensions assignées aux Lunes dans notre texte uygur et dans le calendrier officiel chinois, mettent hors de cause l'année 1344—45, mais conviennent exactement pour 1390—1391.

Les circonstances historiques sont d'ailleurs nettement plus favorables à cette dernière date. En 1344—45, l'Empereur *Yuan* de Pékin, *Chouen Ti* (le Mongol Toghan Témür), étend encore sa domination sur l'Asie Centrale turco-mongole, et le calendrier de la Cour de Chine doit régulièrement parvenir à Khočo, comme il y parviendra encore jusque vers 1367, année pour laquelle, on l'a vu (105. & sq.), le calendrier uygur est strictement canonique, des « hérésies », dues à une erreur matérielle, n'apparaissant que pour 1368 (cf. 112., 113. et 124.). Au contraire, après 1368, date de la chute des Mongols de Chine et de l'avènement de la dynastie des *Ming*, les rapports entre la Cour chinoise de Nankin et l'Asie Centrale mongole et turque sont, pour un long moment, perturbés.

C'est alors que, normalement, doit être élaboré, toujours sur le schéma général du calendrier chinois, mais indépendamment des décisions de la Cour des *Ming*, un calendrier local de Khočo.

On peut supposer que, dans une première période de quelques années (comprenant 1372, puisque ce serait le calendrier chinois canonique de cette année-là qui, par application de la méthode cyclique, aurait servi de modèle pour 1391), les computistes de Khočo, bien au courant des règles chinoises, ont réussi à calculer des calendriers « orthodoxes ». Toutefois, au bout d'un certain temps, le fait que Khočo et sa longitude étaient pris désormais (faute d'allégeance à Nankin, qui avait remplacé Pékin comme capitale chinoise) pour référence horaire aurait entraîné, dans les conditions précédemment évoquées (140.), un premier décalage d'un jour (en avance) par rapport au calendrier des *Ming*. Enfin, dans une période ultérieure, une certaine dégradation de la science des clercs de Khočo les aurait amenés à recourir, non plus au calcul proprement dit, mais à ce procédé empirique, mécanique, qu'est l'application de la méthode cyclique, le calendrier d'une année à venir étant copié sur celui de l'année qui la précède de 19 ans. Ainsi se serait, de nouveau, produit un décalage d'un jour (en avance : cf.

139.), qui, venant s'ajouter à celui dû à l'écart horaire, aurait abouti, pour ce calendrier irrégulier, à une fixation du Jour de l'An en avance de deux jours sur celle du calendrier des *Ming*.

142. Cette avance se réduisait d'ailleurs parfois à un jour, par le jeu des non-concordances entre Lunes « pleines » et « caves », pour plusieurs néoménies. Voici, en effet, dans l'hypothèse retenue de 1390—1391, le tableau comparatif des dates des *néoménies de 1391* dans les deux calendriers :

Calendrier de Khočo		*Calendrier des Ming*
12e Lune	5 janvier	6 janvier
1re Lune	3 février	5 février
2e Lune	5 mars	6 mars
3e Lune	3 avril	5 avril
4e Lune	3 mai	5 mai

Les divergences restent donc assez faibles. L'application du Cycle de 19 ans donne d'assez bons résultats (dans l'hypothèse de 1344—45, les divergences ne seraient que d'un jour, mais en sens contraire, pour les 1re, 2e, 3e, 4e Lunes ; elles seraient de deux jours pour la 12e Lune : néoménie le 6 janvier 1345 dans le calendrier uygur, le 4 janvier dans le calendrier des *Yuan*).

Il faut signaler que, si nous retenons, comme nous pensons avoir de fortes raisons de le faire, l'hypothèse de 1390—91, l'application de la méthode cyclique n'a pas dû commencer avant 1381. En effet, une application dès 1380, année de 354 jours dans le calendrier des *Ming*, alors que 1361 avait 355 jours dans celui des *Yuan*, aurait reculé d'un jour le Nouvel An de 1380 à Khočo et réduit à un jour (ou rien) les écarts, ce qui est contraire aux données du texte étudié.

143. On pourrait conclure, si l'on retient notre hypothèse, que la chute des *Yuan* mongols et bouddhistes, auxquels les Uygur turcs et bouddhistes étaient particulièrement liés, a eu pour conséquence, tout aussi politique que technique, après 1368, l'ignorance ou la non-reconnaissance, à Khočo, du calendrier chinois officiel de la nouvelle dynastie des *Ming*.

Le calendrier sino-uygur de Khočo serait alors devenu pour plusieurs années un calendrier local, se référant à la latitude de Khočo (et non pas de Nankin, nouvelle capitale chinoise jusqu'en 1409), continuant, à part cela, à suivre, jusqu'en 1380 environ, les canons du calendrier chinois des

Yuan (qui donnait, sauf le décalage horaire, des résultats semblables à ceux du calendrier des *Ming*, fait d'après les mêmes principes théoriques). Puis, entre 1381 et 1383 (l'application du système dès 1384 étant nécessaire pour expliquer le second décalage), les calendéristes de Khočo, n'ayant plus les moyens de calculer directement « à la chinoise » les calendriers ultérieurs, mais connaissant bien la théorie du Cycle de 19 ans, auraient eu recours à ce cycle en assimilant les années suivantes, jusqu'en 1391 inclusivement, aux années de 19 ans antérieures dans le calendrier des *Yuan* (jusqu'en 1368) ou dans sa continuation théorique (au moins jusqu'en 1372, correspondant à 1391).

Le contexte politique et technique des « irrégularités » du calendrier uygur de Khočo par rapport au calendrier officiel de la Chine serait alors assez comparable à celui qui provoquait en 983 (cf. 41. & sq.), une divergence du même ordre dans le comput : de même que les Uygur des années 981—983 (cf. 42.), n'étant pas encore soumis aux *Song*, modelaient leur calendrier sur celui des *T'ang*, leurs suzerains des anciens temps, de même ceux des années 1368—1391, n'ayant pas encore fait allégeance aux *Ming*, calculaient le leur d'après celui des *Yuan*.

C'est seulement, comme on va le voir, en 1398 que sera attesté à Khočo un calendrier sino-uygur des *Ming*.

144. *e) Fragment d'un calendrier régulier de 1398*

Ce texte, de 12 lignes très courtes (ML 19, n° 7), n'a pas été daté par Rachmati et Eberhard. Il ne comporte pas, en effet, d'indication d'année, mais seulement la mention d'une 4e Lune « pleine » *(ulug)*, les classificateurs de ses 11 premiers jours : classificateur dénaire chinois, Animal en turc, *kinčuman* et, pour le jour de la néoménie, le nom de la Planète du jour, *bud* (sanskrit *Budha* « Mercure »), ce qui correspond, dans la semaine planétaire, ici en cause, à mercredi.

Voici comment s'en présentent, à titre d'exemple, les trois premières lignes :

(4e Lune) *ulug*
(1) *ti ud šiu bud*
(2) *buu bars kay*

« 4e Lune : pleine ; le 1er : *ting*, Bœuf, *cheou*, Mercure ; le 2 : *wou*, Tigre, *k'ai*; » etc . . .

Les mots « 4e Lune » et les chiffres sont écrits *en chinois* dans le manuscrit, mais les classificateurs dénaires et les *kinčuman* chinois sont écrits *en transcription turque*! A cet égard, ce texte se présente de façon assez semblable à celle dont était rédigé le calendrier sino-uygur de 1367—1368 (ML 16—18, n° 5), précédemment étudié (105. & sq.), où sont écrits en chinois les chiffres, les mots « lune », « cave », « pleine », « néoménie », tandis que les signes chinois des classificateurs (série de 10 et *kinčuman*) sont, paradoxalement, en transcription turque.

Ce dernier détail est, en tout cas, significatif de l'assimilation profonde, par les clercs uygur, du Cycle dénaire et des *kinčuman* chinois, turquifiés par transcription phonétique dès qu'ils apparaissent dans des textes uygur : en 1019 dans une inscription sur pieu de Khočo (31. & sq.) pour les classificateurs dénaires ; en 1202, à Khočo également, pour les *kinčuman* (72. & sq.), dont l'emploi est, chez les Uygur, nettement plus tardif (de deux siècles environ).

145. La rédaction mêlée de chinois, comme en 1367—1368, et l'emploi des *kinčuman* sont en faveur, pour notre texte, d'une date assez tardive (XIIIe, ou, mieux, XIVe siècle, sinon début du XVe). Mais nous avons un moyen beaucoup plus sûr et plus précis pour en identifier l'année de référence.

La 4e Lune, de 30 jours *(ulug)*, commence par un jour de classificateur dénaire n° 4, *ting* (turc *ti*) et d'Animal n° 2, le Bœuf (turc *ud*); ce jour correspond donc au n° 14 du Cycle Sexagésimal ; c'est, de plus, un mercredi, jour de Mercure (turc *bud*). Or, l'occurrence, pour une néoménie de rang donné (ici, la 4e), d'un numéro donné du Cycle de 60 ne se produit en moyenne que tous les 60 ans. Le 1er de la Lune considérée n'est en moyenne un mercredi qu'une fois sur 7. La double occurrence « n° 24, mercredi » ne se produit ainsi que tous les 420 ans en moyenne. De plus, la proportion statistique de Lunes de 29 et de 30 jours étant à peu près par moitiés, le fait qu'un mercredi de n° 24 du Cycle de 60 commence une 4e Lune de 30 (et non de 29) jours ne doit se produire, en moyenne, que tous les 840 ans environ.

La consultation des tables du Père Hoang (BD) nous montre que, de l'an 500 de notre ère à la fin du XIXe siècle, les seules néoménies de 4e Lune « pleine » ayant le n° 14 dans le Cycle Sexagésimal, au sein des calendriers chinois successifs, correspondent aux dates suivantes (dans le calendrier julien avant 1582, et dans le grégorien ensuite) :

30 avril 504 (vendredi) ;
22 avril 597 (lundi) ;

1er mai 721 (jeudi) ;
10 mai 845 (dimanche) ;
3 mai 1155 (mardi) ;
12 mai 1279 (vendredi) ;
16 avril 1341 (lundi) ;
17 avril 1398 *(mercredi) ;*
25 avril 1465 (jeudi) ;
14 mai 1589 (dimanche) ;
30 avril 1832 (lundi).

Seul le *mercredi 17 avril 1398* correspond exactement aux données techniques de notre texte, et cette date est en parfaite conformité avec sa philologie.

146. Nous considérons donc comme certain que la néoménie de 4e Lune « pleine » mentionnée dans notre texte est celle du 17 avril 1398 : elle prend place dans l'Année du Tigre qui va du 19 janvier 1398 au 5 février 1399, 31e Année *hong-wou* de l'Empereur *T'ai Tsou* des *Ming* (qui devait mourir cette année-là) (BD 282).

Nous pouvons, par précaution supplémentaire, vérifier que les mentions de *kinčuman* attestées dans notre fragment sont en accord avec la date du 17 avril 1398 pour la néoménie de la IVe Lune.

A cette date, qui correspond au 25 avril grégorien, le Soleil doit être approximativement à 4° du Taureau. C'est donc environ 19 jours auparavant (6 avril grégorien = = 29 mars julien) qu'a dû avoir lieu le *sirki* (cf. 110.) correspondant au passage du Soleil à 15° du Bélier. Ce *sirki* est le 4e de l'année *astronomique* sino-uygur, qui commence au Solstice d'Hiver (il suit ceux du Capricorne, du Verseau, et des Poissons). Le rang d'ordre du *kinčuman* affecté au 1er jour de la 4e Lune doit donc être « en retard » de 4 unités sur celui de l'Animal de ce même jour. Cet Animal est le Bœuf, et ce *kinčuman* est *cheou* (n° 10). Le Bœuf a le rang n° 2 dans le Cycle des Douze Animaux, ce qui correspond au 14e rang en partant du Cycle de 12 précédent. Et l'on a bien : 14—10 = 4, ce qui représente précisément l'écart attendu. De même, par exemple, le 10 de la 4e Lune a pour animal le Chien (*it*, n° 11) et pour *kinčuman* le n° 7, *p'o* (turc : *pa*); on a bien encore : 11—7 = 4.

Les données de ce fragment de calendrier de 1398 sont donc en tout point conformes à celles du calendrier chinois canonique, qui est alors celui des *Ming*.

De plus, on observe que, dans la partie conservée du texte, pour laquelle on a les mentions des Animaux et des *kinčuman* des 10 premiers jours (ceux du 11e sont restitués par Rachmati : ML 19), le décalage est constam-

ment de 4 unités entre le rang des Animaux et des *kinčuman*, aucun de ces derniers ne reprenant le *kinčuman* du jour précédent. Cela signifie qu'aucun *sirki* ne prend place dans ces 10 premiers jours du mois lunaire, qui vont *du 17 au 26 avril 1398* (style julien). C'est exactement ce qu'on est en droit d'attendre : le Soleil, à environ 4° du Taureau le 17 avril julien (= 25 avril grégorien), ne sera, 9 jours plus tard, qu'à 4 + 9 = 13° du Taureau, le 26 avril julien (= 4 mai grégorien), donc n'aura pas encore atteint les 15° qui déterminent le *sirki*.

147. Ce fragment de calendrier sino-uygur, parfaitement « orthodoxe » par rapport à celui de la Chine des *Ming*, ne pose donc aucun problème technique, et l'identification de sa date (1398), effectuée grâce à un ensemble d'occurrences cycliques ne se répétant que très rarement, est corroborée par le fonctionnement du système des *kinčuman*.

A propos de ces derniers, deux méprises se sont produites dans l'interprétation de Rachmati (ML 19, n° 7, lignes 4 et 8) : le *kinčuman* qui suit *k'ai* (turc : *kay*) de la ligne 3 (n° 11 des *kinčuman*) ne peut être *p'ing* (n° 4), mais bien *pi* (n° 12) ; le turc *pi* de la ligne 4 doit donc être traduit par le chinois *pi* (et non « *p'ing* », comme le fait l'éditeur du texte) ; symétriquement, le *kinčuman* qui suit *man* (turc : man) (n° 3) de la ligne 7 ne peut être *pi* (n° 12), mais bien *p'ing* (n° 4) ; le turc *pii* (avec 2 *i*, pour le différencier de *pi* = chinois *pi*) de la ligne 8 est donc la transcription du chinois *p'ing* (et non « *pi* », comme écrit Rachmati). Cf., pour la série des *kinčuman*, précédemment, 72., et aussi : BC, p. XX ; ML 98 (liste correcte de W. Eberhard).

D'une manière générale, il faut corriger tous les passages (ML 62—63 et textes 4, 5, 7, 11 de ML) où Rachmati a donné *pi* pour la transcription du chinois *p'ing* (4e *kinčuman*) et *pii* pour celle du chinois *pi* (12e *kinčuman*), car la réalité est exactement *l'inverse*. L'erreur de l'éditeur est manifeste et prouvée par le contexte calendérique pour les textes n° 4 (ML 14—16), n° 5 (ML 16—18), et n° 7 (ML 19). Le cas du texte n° 11 (ML 21) est moins net : *pi* (ligne 4) pour le chinois *p'ing* est sans doute une erreur de lecture (on attend : *pii*), mais, en tout cas, *pii* pour le chinois *pi*, à la ligne 13, est une reconstitution arbitraire (à la place d'une lacune).

148. L'embarras de Rachmati fait ici écho à celui des Uygur eux-mêmes, qui, ne sentant pas l'occlusive nasale finale chinoise (que les sinologues français transcrivent *ng*) comme identique à leur propre -*η* (ce qui prouve une importante différence d'articulation), hésitent sur la façon de la rendre en phonétique turque : tantôt ils s'abstiennent purement et simplement de la

noter, tantôt ils la notent après *i* par un *-i* supplémentaire, et tantôt ils la transcrivent *-η (n + g)*.

Exemples de notation défective :

pi = classificateur dénaire n° 3, *ping* (ML 19, texte n° 6, ligne 11) ; peut-être phonétisé : *pï*, cf. les suivants ;

ti = classificateur dénaire n° 4, *ting* (ML 14—19, n^{os} 4, 5, 6, 7 ; ML 20, n° 10) ; peut-être phonétisé : *tï*, cf. le précédent, et surtout le suivant ;

kï = classificateur dénaire n° 7, *keng* (ML 9, n° 1 ; ML 18, n° 5 ; ML 19, n° 7 ; ML 20, n^{os} 10) ; la vocalisation postérieure *ï* (au lieu de *i)* paraît être un moyen de distinguer ce mot chinois du classificateur dénaire n° 6, chinois : *ki*, turc : *ki ;* ce serait une façon empirique de rendre la tonalité de la voyelle chinoise devant le son final *ng* des sinologues occidentaux, qui ne correspond à aucun son du turc ; peut-être cette notation uygur présente-t-elle un intérêt pour l'histoire de la phonologie chinoise ;

ti = *kinčuman* n° 5, *ting*, à ne pas confondre avec le classificateur dénaire n° 4 (ML 14—19, n^{os} 4, 5, 7) ; peut-être phonétisé : *tï* (cf. ci-dessus) ;

či (?) = *kinčuman* n° 9, *tch'eng* (ML 21, n° 11) ; peut-être phonétisé : *čï* (?) ; mais nous avons ici une restitution de Rachmati, vraisemblablement correcte, et non pas une attestation proprement dite.

Exemples de notation par *-i*:

pii (lire : *piy* ?) = classificateur dénaire n° 3, *ping* (ML 16—18, n° 5 ; ML 19, n° 7 ; ML 36, n° 25) ;

pii (piy ?) = *kinčuman* n° 4, *p'ing* (ML 14—17, n^{os} 4 & 5 ; ML 19, n° 7) ; ne doit pas être confondu avec le précédent.

Exemples de notation par *-η (n + g)*:

piη = classificateur dénaire n° 3, *ping* (ML 28—29, n° 18, où le mot est restitué, par analogie avec les deux suivants, de façon quasi-certaine) ;

tiη = classificateur dénaire n° 4, *ting* (ML 28—31, n° 18 ; ML 36, n° 25) ;

kiη = classificateur dénaire n° 7, *keng* (ML 28—31, n° 18).

Ce dernier type de notation, qui marque une rupture avec la tradition précédente, n'est pas attesté de façon sûre avant le milieu du XIV^{e} siècle (ML, texte n° 18 : an 1348 ; la date du texte n° 25 est inconnue, mais il ne paraît pas plus ancien).

149. Les transcriptions turques habituelles des *kinčuman* ont déjà été rassemblées dans un tableau (72.). Il ne nous paraît pas inutile de donner ci-après les transcriptions attestées ou, exceptionnellement, reconstituées avec sûreté, des classificateurs dénaires chinois (turc : *šipkan*, cf. 32.) en turc de Khočo et dans l'alphabet (sogdien-)uygur :

1. « *kia* » :	*kap*	6. « *ki* » :	*ki*
2. « *yi* » :	*ir*	7. « *keng* » :	*kï, kiŋ*
3. « *ping* » :	*pi, pii, piŋ*	8. « *sin* » :	*sin*
4. « *ting* » :	*ti, tiŋ*	9. « *jen* » :	*ăžim, žim, šim*
5. « *wou* » :	*bu, buu, uu*	10. « *kouei* » :	*küi*

Pour les graphies *brāhmi* des transcriptions turques des classificateurs dénaires et des *kinčuman*, dont l'interprétation phonétique ne nous paraît pas encore définitivement assurée, cf. MM 73—76. La reconstitution *čiŋ* pour le *kinčuman* n° 9, chinois *tch'eng* nous paraît contredite par l'attestation de *-e* pour *-ing* ou *-eng* du chinois dans les autres transcriptions *brāhmi*, clairement attestées. Nous pensons devoir préférer une restitution : **če*.

150. Nous avons pu constater une fois de plus, à propos du fragment de calendrier de 1398 que nous venons d'examiner, que l'histoire du comput et des calendriers chez les Uygur est clairement déterminée par l'histoire politique et religieuse.

Tant qu'a duré la dynastie chinoise des *T'ang* bouddhistes, leurs suzerains incontestés et prestigieux, les Uygur bouddhistes ont suivi ponctuellement, dans tous ses détails, le calendrier officiel sino-bouddhique de l'Empire du Milieu, synthèse de la tradition chinoise et de l'astrologie indienne. Les Uygur manichéens eux-mêmes, tout en ayant leur propre calendrier ecclésiastique d'origine sogdienne, avaient certainement pour calendrier civil celui de la Chine, auquel ils se référaient également.

Après la chute définitive des *T'ang* (Postérieurs) en 936, dans la période troublée des Cinq Dynasties, les Uygur ont continué d'appliquer les règles, qu'ils avaient profondément assimilées, du comput chinois en vigueur sous les *T'ang*, d'ailleurs suivies aussi par les dynasties chinoises rivales. Le calendrier sino-uygur de Khočo reste alors, jusqu'au milieu du X^e^ siècle, conforme à celui des Chinois. Toutefois, de 981 à 983, n'ayant pas encore fait allégeance à la nouvelle dynastie nationale chinoise des *Song* et n'ayant vraisemblablement plus les moyens techniques de calculer, pour leur propre compte, en conformité avec tous les détails des canons chinois, le calendrier des années à venir, les Uygur ont eu recours à un procédé empirique consistant à reprendre les données d'anciens calendriers des *T'ang* de contexte astronomique adéquat.

A partir de 984, l'ambassade de *Wang Yen-tō* les ayant amenés à reconnaître les *Song*, les Uygur se remettent à suivre intégralement le calen-

drier chinois officiel, et ils persistent à le faire, sans interruption, semble-t-il, jusqu'à la chute de la dynastie suivante, celle des *Yuan* mongols et bouddhistes, avec qui ils ont d'étroits rapports. Même les Uygur manichéens de la fin du X^e^ siècle et des premières décennies du XI^e^, tout en conservant leur propre comput ecclésiastique, se réfèrent fondamentalement au calendrier chinois « orthodoxe ».

Après la chute des *Yuan* en 1368, les Uygur, qui ne reconnaissent pas encore la nouvelle dynastie nationale chinoise des *Ming*, continuent vraisemblablement, jusque vers 1380, à calculer leur calendrier selon les canons de celui des *Yuan*, en prenant toutefois, semble-t-il, à partir d'une date qu'il n'est pas possible de préciser dans l'état actuel de la documentation, le site de Khočo, et non plus celui de Pékin, pour lieu de référence astronomique. Peu avant 1384, et jusqu'en 1391 inclusivement, privés sans doute des moyens techniques de poursuivre par eux-mêmes ce calcul, ils y suppléent vraisemblablement par l'utilisation du Cycle de 19 ans.

Mais, en 1398, comme le montre le fragment étudié en dernier lieu, les efforts diplomatiques, en direction de l'Asie Centrale, de la nouvelle dynastie, effectués à partir de 1385 (DH 533—534), ayant fini par porter leurs fruits, les Uygur (sans doute bouddhistes) de Khočo suivent de nouveau le calendrier officiel chinois, celui des *Ming*.

151. Ce fragment de 1398 est le dernier texte uygur de Khočo-Turfan dont nous disposions qui soit de toute évidence une transposition du calendrier chinois impérial.

A partir du début du XV^e^ siècle, en effet, l'Islam, imposé de force à Khočo—Turfan par la domination du musulman fanatique qu'était le gengiskhanide *Khizr Khōǰa* (DH 502—503), y interrompt brutalement la tradition sino-bouddhique. C'est désormais le calendrier islamique qui règle la vie des populations turcophones de la région, du moins dans le domaine officiel et religieux.

Cela ne signifie pas pour autant que, dans la vie courante, le calendrier sino-uygur soit oublié : sa forme la plus populaire, celle du Calendrier des Douze Animaux, implantée chez les Turcs depuis la fin du VI^e^ siècle au moins, restera bien vivante, jusqu'à nos jours, dans la région de Turfan et dans tout le Turkestan Oriental, comme le montrent, entre autres, les documents recueillis en 1890—1892 par Katanov sur les croyances relatives au Cycle Animalier (EB 84—89).

D'ailleurs, le Cycle des Douze Animaux, en traduction turque, avec des adaptations diverses, a survécu presque partout jusqu'à nos jours (sauf sur les territoires de l'Empire Ottoman, où il est vite tombé en désuétude),

parmi les peuples turcophones islamisés, dans l'usage privé et dans l'astrologie populaire. Les Turcs, puis les Mongols, l'ont même largement répandu dans le monde islamique, notamment en Iran, en Afghanistan, et dans l'Inde musulmane.

Mais la tradition *savante* sino-bouddhique du calendrier uygur semble bien avoir disparu définitivement, à Khočo et à Turfan, vers le début du XV^{e} siècle, en même temps que le bouddhisme, violemment extirpé par l'Islam. Ni la conquête de la région, après 1681, par le bouddhiste lamaïque *Galdan*, fondateur de l'Empire Dzounggar (mongol) (DH 608), ni celle, par les troupes chinoises de la dynastie mandchoue et bouddhiste des *Ts'ing* (au pouvoir en Chine depuis 1644), de tout le Turkestan Oriental, devenu la « Nouvelle Frontière » *(Sin-kiang)* de l'Empire du Milieu, conquête réalisée de 1720 à 1759 (DH 614 & 621—622), ne paraissent l'avoir fait revivre.

152. C'est ailleurs, au *Kan-sou*, dans la région de *Kan-tcheou*, à un millier de kilomètres au Sud-Est de Turfan, dans un environnement chinois, que les descendants des anciens Uygur de *Kan-tcheou*, vraisemblablement renforcés par l'émigration d'Uygur bouddhistes de Khočo et de Turfan fuyant les persécutions, ont conservé, jusqu'à la fin du XVII^{e} siècle au moins, la tradition savante du calendrier uygur sino-bouddhique, comme l'attestent les colophons de copies, en uygur « classique » tardif, du *Suvarṇaprabhāsa-Sūtra* effectuées à *Kan-tcheou* en 1687 et 1688. Nous citerons, à titre comparatif, ces colophons, d'après W. Eberhard (ML 81), qui en a identifié les dates :

tay-čiŋ kuo kaŋ-si, yegirmi altïnč, otčuk-takï ōt kutlug tavïšgan yïl, ...,
onunč ay yegirmi tört-i kutlug kün üzä « dans la 26^{e} année *k'ang-hi* de la Dynastie des Grands *Ts'ing*, Année du Lièvre ayant pour Elément le Feu qui est dans le foyer », (cf. 117.) ..... « au jour béni du 24 de la 10^{e} Lune » (= le 28 novembre 1687).

tay-čiŋ kuo kaŋ-si, yetti ottuzunč, ïgač kut-lug uu lū yīl onunč tolun ay ottuz-ī, mančuširi bodisatv yagïz-ga inär ir toŋuz kün üz-ä « dans la 27^{e} année *k'ang-hi* de la Dynastie des Grands *Ts'ing*, Année *wou* du Dragon, d'Elément Bois, le 30 de la 10^{e} Lune, pleine, au jour *yi* du Porc où le Bodhisattva *Mañjuśrī* descend sur terre » (= le 22 novembre 1688 ; mais avec une erreur sur les classificateurs du jour ; cf. ci-après).

kaŋ-si, yegirmi altïnč yïl, altïnč ay-nïŋ säkkiz yaŋï-sï, či tegmä tutmak kün, šim sïčgan kün üz-ä bašlayu bitip, säkkiz-inč ay-nïŋ ay tolun-ï beš yegirmi-sintä bitiyü tolu kïldïm. « Ayant commencé à écrire » (ce *sūtra)* « dans la 26^{e} année *k'ang-hi*, le 8 de la Nouvelle Lune du 6^{e} Mois, au jour de " tenir ",

dit *tche*, jour *jen* du Rat, j'ai complètement achevé de l'écrire à la Pleine Lune du 8e Mois, le 15 » (= le 14 juillet 1687, puis le 21 septembre 1687 ; mais avec une erreur sur le quantième du mois dans la première date ; cf. ci-après).

153. Dans ce dernier état, très tardif, de la tradition calendérique uygur, on a toujours affaire à un comput « savant » de clercs, qui mentionnent, outre la dynastie et les années de Devise de Règne *(k'ang-hi)* de l'Empereur de Chine, les classificateurs chinois dénaires en transcription turque, les Animaux du Cycle de 12, les Eléments, éventuellement le *kinčuman* (*tche*, *kinčuman* n° 6, dans le 3e colophon ; pour sa traduction, « tenir », cf. 72.). Mais les moines bouddhistes turcophones qui rédigent ces colophons ne sont pas à l'abri de distractions, ni d'erreurs de compte.

Dans le 2e colophon, comme W. Eberhard l'a bien remarqué (ML 81, note) il y a une erreur dans les classificateurs du jour : le 30 de la 10e Lune de l'année chinoise 1688 (BD 318) a le n° 6 dans le cycle de 60, tandis que « *yi* du Porc » correspond au n° 12 ; c'est l'année d'avant, en 1687, que le 30 de la 10e Lune correspondait au n° 6 du Cycle Sexagésimal ; le rédacteur se sera trompé d'un an en consultant ses tables de Cycle du Jour ; notons que *tolun ay*, qui peut aussi — comme dans le 3e colophon — désigner la « Pleine Lune », est là pour traduire le chinois *man-yue* (CS 408 c, n° 4027), qui, outre « Pleine Lune », signifie aussi « Lune pleine = de 30 jours ». sens à retenir ici, la 10e Lune en question ayant 30 jours (*ulug* en uygur de Khočo).

Dans le 3e colophon, *säkkiz yaŋïsï* « le 8 de la Nouvelle Lune », pour la première date, est une erreur : le jour « *jen* du Rat » (n° 49 du Cycle de 60), de *kinčuman* n° 6, *tche* (rang du Rat : 1, ou 12 + 1 = 13 ; et 13 − 6 = 7, décalage normal pour une date postérieure au 7e *sirki* du 7 juillet grégorien), est le 14 juillet 1687, qui est en réalité le 6 de la 6e Lune (BD 318) ; le copiste s'est trompé de 2 jours en voulant rétablir le quantième de la Lune d'après les classificateurs du jour : il eût dû écrire *altï* « 6 », au lieu de *säkkiz* « 8 ». Notons que, dans la seconde date, *tolun ay*, contrairement à ce qui est le cas pour le 2e colophon cité, signifie bien « Pleine Lune », sens turc le plus courant, puisqu'il s'agit du 15 du mois lunaire — qui tombe, en outre, à l'Equinoxe, d'Automne, moment astrologique « bénéfique », choisi très consciemment (cf. 9. fin, 17., 40. : valeur privilégiée des Equinoxes et des Solstices).

154. Les bévues signalées (cf. aussi 112., pour un texte de 1368) sont la conséquence de la complication du système calendérique savant, avec ses nombreux classificateurs, signes dénaires, Animaux, Eléments, *kinčuman*, Astérismes, Planètes, Palais, etc . . . , entre lesquels on a vite fait de confondre.

Il est hors de question que la population, même dans sa minorité lettrée, ait utilisé, dans la vie courante, un calendrier aussi compliqué, dont la connaissance (parfois défaillante) était presque certainement réservée à un petit nombre de moines-astrologues.

En fait, à Khočo et à Turfan, quand il s'agit simplement de dater un écrit profane, notamment un acte privé, les Uygur ne retiennent du calendrier que l'essentiel, à savoir : *l'année dans le Cycle des Douze Animaux, la Lune*, et *le quantième du jour*. A cet égard, ils procèdent exactement comme les rédacteurs des textes épigraphiques turcs anciens. Citons-en pour preuve quelques dates d'actes privés figurant dans les textes juridiques uygur édités par Bernštam (MN) et repris par Malov (HE 200—218) :

küskü yïl, bir yegirminč ay, al(tï yaŋï)ka « L'Année du Rat, la 11e Lune, le 6 de la Nouvelle Lune » (HE 204, ligne 1).
küskü yïl, altïnč ay, on yaŋïka « L'Année du Rat, la 6e Lune, le 10 de la Nouvelle Lune » (HE 208, ligne 1).
takïku yïl, aram ay, altï yaŋï-ka « L'Année du Coq, la Lune Joyeuse (= Première Lune), le 6 de la Nouvelle Lune » (HE 209, ligne 1).
bičin yïl, čakšapud ay, ekki yaŋï-ka « L'Année du Singe, la Lune des Prescriptions (= la 12e), le 2 de la Nouvelle Lune » (HE 211, lignes 1—2).
yunt yïl, ekkinti ay, säkkiz ottuz-ka « L'Année du Cheval, la 2e Lune, le 28 » (HE 214, lignes 1—2).
bičin yïl, törtünč ay, beš yaŋï-ka « L'Année du Singe, la 4e Lune, le 5 de la Nouvelle Lune » (HE 215, lignes 1—2).
takïku yïl, ekkinti ay, säkkiz yegirmi-kä « L'Année du Coq, la 2e Lune, le 18 » (HE 216, ligne 1).

Les données calendériques sont ici réduites au minimum, le seul terme superflu étant, conformément à un usage bien établi, d'origine chinoise (cf. Chapitre IV, 15.: dès l'an 760), le mot *yaŋï* « Nouvelle (Lune) », accolé aux quantièmes des 10 premiers jours du mois lunaire.

La simplicité de cette datation a pour contrepartie, la seule précision quant à l'année étant l'Animal, l'impossibilité, en dehors d'un contexte plus explicite, d'identifier la date à 12, 24, 36, (etc . . . : multiples de 12) ans près. La seule addition du classificateur dénaire ou de l'Elément eût multiplié par 5 la précision chronologique, en fixant l'année dans un Cycle de 60 ans. Mais l'usage courant uygur a même renoncé à cette addition, sans doute trop « savante » et hors de la compétence des gens du commun.

Dans la pratique, les Uygur se sont donc contentés, pour l'usage courant, de dater leurs années dans un Cycle de 12 ans, le seul élément du calendrier (à part, bien entendu, les Lunes et leurs quantièmes) profondément assimilé par la population turcophone étant le *Cycle des Douze Animaux*, appliqué aux *années* (et non pas même aux jours et aux mois, comme dans les calendriers savants).

155. Il ne nous paraît pas inutile, au terme de ce long chapitre, de récapituler les noms turcs de ces Douze Animaux attestés dans les documents étudiés

jusqu'à présent (en laissant de côté les variantes phonétiques insignifiantes). Ils sont les substituts populaires et « barbares » des 12 *tche* « branches » du cycle duodénaire chinois (cf. Chapitre III, 8.), que nous ferons figurer, avec leurs numéros d'ordre, dans le tableau suivant :

1. *tseu :*	RAT :	*küskü* ou *sïčgan*
2. *tch'eou :*	BŒUF :	*ud*
3. *yin :*	TIGRE :	*bars*
4. *mao :*	LIEVRE :	*tavïšgan*
5. *tch'en :*	DRAGON :	*lū*
6. *sseu :*	SERPENT :	*yïlan*
7. *wou :*	CHEVAL :	*yunt*
8. *wei :*	MOUTON :	*koń*, *koyn*
9. *chen :*	SINGE :	*bičin*
10. *yeou :*	COQ :	*takïgu*
11. *siu :*	CHIEN :	*it*
12. *hai :*	PORC :	*lagzïn* ou *toŋuz*

Pour les *tche* chinois, cf. BC, p. VII et ML 98.

Pour les variantes graphiques *brāhmï* des termes uygur, cf. MM 74 Anmerkungen, b), en supprimant le n° 12 *balïk*, mot supposé à tort, et qui n'a jamais remplacé *toŋuz* « Porc » (cf. 96. & 97.).

Pour « Rat », *küskü*, qui paraît plus ancien, est concurrencé, à partir du XIII^e^ siècle, semble-t-il, par *sïčgan* (mot que certains auteurs évitent à cause de son étymologie grossière « le chiard »).

Pour « Porc », *lagzïn* « porc domestique » (mot non turc !) est archaïque et est remplacé par *toŋuz* « sanglier » (et « porc ») à la fin du VIII^e^ siècle ou au IX^e^.

Le mot *lū* « Dragon » n'est pas turc, et paraît bien emprunté au chinois *long* (CS 705 c, n° 7318).

Pour « Coq », l'uygur a *takïgu*, qui, anciennement, signifie aussi bien « coq » que « poule » (la spécialisation de *takïgu* ou de ses correspondants au sens de « poule » est postérieure à l'emploi de mots étrangers pour le « coq », tel le persan *xorūs*).

156. Outre leur emploi populaire courant pour classer les années, les Douze Animaux devaient servir, à Khočo, dans l'usage citadin, en milieu plus ou moins sinisé, à désigner les 12 « *doubles-heures* » de définition chinoise qui partagent inégalement le nycthémère et dont la première, celle du Rat, est répartie avant et après minuit.

Un texte uygur *brāhmī* de Khočo, sans doute du XIII^e^ siècle, fait allusion à l'Heure du Dragon (102.). Un autre texte de Khočo, en caractères uygur, non daté, mais vraisemblablement d'époque mongole (XIII^e^ ou XIV^e^ siècle) (ML 35—46, n° 25 ; lignes 23—25), consacré à l'astrologie médicale et peut-être traduit du chinois, mentionne l'Heure du Cheval *(yunt ödintä)* et l'Heure du Rat *(sïčgan ödintä)*. Pour les divisions horaires chinoises, cf. BC, pp. XX—XXIV ; les Animaux sont, ici encore, comme dans l'usage populaire chinois, les substituts (astrologiques) des 12 *tche*.

Les divisions horaires chinoises, exprimées par les Douze Animaux, paraissent donc bien avoir été utilisées à Khočo, au moins au XIII^e^ et au XIV^e^ siècles.

Mais il reste, en tout cas, que *l'emploi turc par excellence du Cycle des Douze Animaux, hérité dès le VI^e^ siècle de l'astrologie populaire chinoise, est celui qui sert à classer les années par Cycles de 12.* C'est là un usage si ancien et si populaire, qu'il a fini par être considéré comme typiquement « national » chez les Turcs de toutes obédiences et de toutes religions, y compris, comme on le verra, chez les Turcs musulmans et chrétiens.

CHAPITRE VI

LES PREMIERES RECENSIONS ISLAMIQUES DES CALENDRIERS TURCS

1. Jusqu'à présent, nous n'avons étudié que le comput et les calendriers en usage dans des sociétés turques non islamisées, voire exemptes de tout contact intime avec le monde islamique, qu'il soit iranien ou arabe.

Or, depuis le milieu du VIII[e] siècle, après la victoire des Arabes à Talas en 751 (DH 171), la Transoxiane, avec Samarkand et Boukhara, était devenue terre d'Islam, sous des gouverneurs arabes d'abord, puis sous la dynastie musulmane iranienne des Samanides à partir de 874—875 (DH 195). Les populations turques des confins occidentaux de l'Asie Centrale se trouvaient ainsi, désormais, en contact permanent avec les Musulmans, dont le prosélytisme devait les toucher de plus en plus profondément.

D'abord limitée à la conversion d'esclaves et de mercenaires, l'expansion de l'Islam parmi les Turcs prit un vif élan à partir du milieu du X[e] siècle. Tandis que la dynastie turque musulmane des Ghaznévides, issue d'un ancien mercenaire des Samanides, se rendait maîtresse, vers la fin de ce siècle, de ce qui est maintenant l'Afghanistan et du Khorassan, les tribus turques des régions du Tchou, de l'Ili, et de la Kachgarie adhéraient massivement à l'Islam, sous la direction de leurs « Khans Noirs » *(Kara Xan)*, qui fondaient là, aux confins occidentaux des Uygur bouddhistes et manichéens, le premier Etat islamique fondamentalement turc, celui des Kara-Khanides (DH 198—200), qui, en 999, parvint à conquérir Boukhara et la Transoxiane (DH 200).

Un tiers de siècle plus tard, un clan de nomades turcs oghouz, celui des Seldjoukides, récemment islamisé, enleva le Khorassan à ses anciens suzerains les Ghaznévides, puis, entre 1042 et 1055, étendit ses conquêtes à presque tout l'Iran et à l'Irak, où il devint le tuteur des Califes de Baghdad, chefs nominaux de l'Islam mondial. En 1071, par leur victoire, à Malazgerd, sur les Grecs et les Arméniens, les Seldjoukides ouvrirent l'Anatolie byzantine et chrétienne à l'invasion turque oghouz, suivie d'une islamisation rapide (DH 203—208).

2. Dans ce contexte historique, les Turcs et leur civilisation propre, leurs parlers, leurs us et coutumes, et, accessoirement, leur calendrier,

devaient, semble-t-il, attirer de plus en plus l'attention des lettrés musulmans. Nous devrions donc nous attendre à trouver dans la littérature islamique, arabe et persane, au X^e siècle et surtout au XI^e, des informations précises sur le sujet qui nous intéresse ici, à savoir le comput et le calendrier des Turcs d'alors.

Il faut bien avouer que, sur ce point, du moins dans l'état actuel de nos connaissances, le bilan est extrêmement décevant. Cette carence peut s'expliquer, de prime abord, par la perte des textes touchant à ce sujet. Mais la tradition manuscrite islamique, arabe et persane, où les ouvrages sur l'astronomie et les calendriers ne manquent pas, et où les références aux prédécesseurs abondent, n'évoque, que nous sachions, aucun auteur ayant traité du calendrier des Turcs avant *Bīrūnī*, qui en écrivit très sommairement dans le premier tiers du XI^e siècle. Et les sources qu'elle nous indique sont, de toute façon, éparses et pauvres.

Bīrūnī lui-même, qui, pourtant, fréquenta la cour des Ghaznévides d'origine turque, et qui s'est étendu très savamment sur les calendriers iraniens, ne nous donne, vers 1030, que des indications isolées et mal digérées sur le calendrier des Turcs de son temps.

Le plus grand spécialiste médiéval des Turcs, *Maḥmūd al-Kāšġarī*, lui-même Turc kara-khanide, qui écrit à Bagdad entre 1072 et 1083, et qui a laissé sur la langue et les traditions des Turcs un vaste traité, d'une richesse et d'une sûreté admirables, est un peu plus disert sur cette question que *Bīrūnī* (et parle, lui, de ce qu'il sait directement) ; mais il reste, ici, anecdotique et cursif, pressé d'en finir avec un point qui retient visiblement peu son intérêt.

3. Aucun auteur musulman, avant le milieu du XIII^e siècle (à l'époque de l'Empire Mongol, héritier attentif du calendrier uygur), ne paraît avoir fait une étude sérieuse et un exposé suivi du calendrier des Turcs. Nous pensons, quant à nous, que ce quasi mépris est dû à l'ignorance, en milieu musulman lettré, des fondements astronomiques de ce calendrier, considéré comme un vestige folklorique du « paganisme » turc, teinté avec le Cycle des Douze Animaux, de superstition « primitive », voire de zoolâtrie, et, aussi, à la dégradation rapide, parmi les Turcs islamisés, qui avaient adopté le calendrier arabe pour leur usage religieux et civil, des connaissances théoriques qui présidaient à la définition précise des normes calendériques sino-turques. Les seuls Turcs, à l'époque, possédant bien ces connaissances étaient les Uygur non musulmans, en majorité bouddhistes, de l'Etat de Khočo (Turfan), résolument hostiles à l'Islam et sans contact avec ses lettrés.

Dans ces premiers siècles de leur islamisation, les Turcs tendent d'ailleurs, en général, à s'assimiler autant que possible au monde islamique arabo-persan et à mettre en sommeil, voire à abandonner, celles de leurs traditions nationales qui, tel le Cycle des Douze Animaux, paraissent en contradiction avec la civilisation de l'Islam. On le voit bien, par exemple, dans la grande œuvre didactique de la littérature kara-khanide, le *Kutadgu Bilig* (NE), achevé en 1070, où les seuls développements sur l'astronomie, la cosmologie, et le calendrier (Chapitre V : NE 29—31, principalement) consistent dans un exposé sur les 12 Signes du Zodiaque, les 7 Planètes et les 4 Eléments, en tout point conforme aux données de la science grecque adoptées par la tradition islamique. *Kāšġarī* lui-même n'est pas exempt de réticences quand il évoque certaines des croyances ou certains des usages de ses compatriotes turcs.

4. Jusqu'au premier tiers, inclus, du XIII^{e} siècle, la carence des sources islamiques connues, en ce qui concerne le calendrier des Turcs, est presque totale. Nous ne reprendrons pas ici l'examen de ces sources, qui a été fait par Osman Turan (BM 10—15), et qui, mis à part quelques courts passages de *Bīrūnī* et de *Kāšġarī*, dont nous discuterons ci-après, n'apporte pratiquement rien à notre étude.

Vers le milieu du XIII^{e} siècle, la situation change du tout au tout : la conquête, par les Mongols gengiskhanides renforcés de nombreux éléments turcs, de l'Iran, de l'Irak, et d'une grande partie de l'Anatolie seldjoukide impose soudain à l'ensemble du monde islamique oriental de culture arabo-persane un intérêt, plus ou moins teinté de révérence, pour les traditions turco-mongoles d'Asie Centrale.

De ces traditions, quant à eux, les nouveaux conquérants, dont l'Empire s'étend du Pacifique à la Méditerranée, restent fiers et imbus, même quand ils abandonnent, au profit de l'Islam, leurs anciennes religions (chamanisme, bouddhisme, ou christianisme nestorien). Et l'un des composants de leur culture propre auxquels ils sont les plus attachés est, précisément, le Calendrier des Douze Animaux, hérité des Turcs de Mongolie et des Uygur.

C'est pourquoi, à partir de l'époque mongole, et à ce moment-là seulement, ce calendrier sino-turc, suivi désormais avec familiarité par les populations mongoles et turques de l'Empire gengiskhanide, devient un objet digne d'étude pour les savants de l'Islam oriental. L'un des plus grands d'entre eux, l'astronome persan *Naṣīr-ad-Dīn Ṭūsī*, devenu le conseiller, à partir de 1256 (BM 15, note 2), du souverain mongol (et bouddhiste) de l'Iran, *Hülägü* (DH 426 & sq.), compose en persan le premier traité systématique sur ce calendrier, « *Aḥkām-i Sāl-i Turkān* », « Les Règles de l'Année

des Turcs », malheureusement perdu, mais qui sera, jusqu'à l'œuvre magistrale d'*Ulug Beg* (milieu du XV^e^ siècle), l'inspirateur permanent et quasiment unique, de la littérature islamique touchant à ce sujet (BM 15—19).

5. Nous traiterons dans le Chapitre suivant (VII), consacré au Calendrier Uyguro-Mongol et à son extension, des informations de source islamique sur cette question, d'ailleurs très inférieures en précision à celles que nous tenons directement des calendéristes uygur de Khočo, longuement étudiées au Chapitre précédent (IV). Contentons-nous ici de dire qu'à partir du milieu du XIII^e^ siècle, et tant que dura la domination mongole sur l'Asie Centrale et sur le monde islamique oriental, le Calendrier des Douze Animaux fut la continuation fidèle du Calendrier sino-uygur, déjà bien connu de nous.

Mais ce serait une détestable méthode que de transposer aux XI^e^ ou XII^e^ siècles les informations islamiques des XIII^e^, XIV^e^, ou XV^e^, ou encore d'attribuer aux Turcs islamisés du XI^e^ le calendrier uygur sino-bouddhique de même époque ou de date ultérieure.

Nous devons donc ici nous contenter, en dépit de leur pauvreté, des informations que nous donnent, sur le calendrier des Turcs en contact avec l'Islam avant la grande invasion mongole, les deux seuls auteurs musulmans, l'un et l'autre du XI^e^ siècle, qui nous apprennent un peu à ce sujet : *Bīrūnī* et *Kāšġarī*.

6. *Bīrūnī (Abu Rayḥān)*, Musulman khwārezmien (des environs de l'actuelle Khiva) attaché à la cour des Ghaznévides, est certes un grand astronome et mathématicien de l'époque, et il nous a laissé, sur les calendriers iraniens qu'il connaissait directement de par ses origines, des renseignements précis et irremplaçables. Mais il était foncièrement étranger à la culture turque, qu'il ne devait guère apprécier, et ne s'est intéressé que très superficiellement, et de façon épisodique, au calendrier qui en était alors un des éléments. De plus, on ne possède encore de ses œuvres (NJ, NK) aucune édition vraiment scientifique, et le passage le plus important qui y traite des mois turcs (NJ 71) ne nous est parvenu que dans un état déplorable, avec des altérations et des interpolations qui en défigurent totalement la signification, et qui, malheureusement, ont été acceptées sans critique par la tradition orientaliste européenne, de la monumentale Chronologie de Ginzel (BB 499) à un récent article de Pritsak (DS 186—187), en passant par les travaux, pleins d'idées mais aventureux, de Léopold de Saussure sur les origines de l'astronomie chinoise (AM 182 & sq.), où tout ce qui est dit sur les « mois turcs » (qui porteraient témoignage du calendrier des *Yin* du 2^e^ millénaire avant notre ère !) repose exclusivement sur les désordres évi-

dents subis par le texte attribué à *Bīrūnī*, que l'audacieux commentateur se voit d'ailleurs obligé de corriger sur un point (« il y a eu transposition des numéros 2 et 7 » : AM 183).

Il est presque incroyable que se soient installées dans la tradition turcologique, avec cette ténacité, des erreurs aussi criantes (ordre prétendu : « . . . 1er, 7e ou 2e, 6e, 5e, 8e, 9e, 10e, 4e, 3e, 2e ou 7e » pour la succession des mois !), fondées sur un texte très succinct et visiblement altéré des environs de l'an 1030, alors qu'on possède des attestations précises sur le « calendrier turc » depuis le VIIIe siècle et des calendriers uygur entiers ou en fragments importants et cohérents du Xe siècle au XIVe.

Nous avons déjà, dans notre Chapitre III (19. à 21.), montré l'inanité d'une telle lecture de *Bīrūnī* et des théories qu'elle a enfantées.

7. En réalité, la critique interne du texte altéré (Chapitre III, 19.), appuyée par la connaissance détaillée et abondamment documentée que nous avons, par ailleurs, du calendrier turc ancien du VIIIe siècle au XIe nous a conduit (Chapitre III, 20., fin) à reconstruire comme suit la liste des « mois turcs » notée, vers 1030, par *Bīrūnī*:
« *ulug āy, kičig āy, birinč āy, ikinč āy, üčünč āy, tŏrtünč āy, bēšinč āy (altïnč āy, yetinč āy), säksinč āy, toksunč ay, ōnunč ay* » : « Grande Lune, Petite Lune, 1re Lune, 2e Lune, 3e Lune, 4e Lune, 5e Lune (6e Lune, 7e Lune), 8e Lune, 9e Lune, 10e Lune ».

Mis à part les deux premiers, ces noms de mois lunaires turcs du premier tiers du XIe siècle ne nous apportent aucune surprise importante : les dix derniers, en effet, correspondent exactement aux dix premières Lunes du calendrier sino-uygur, et plus généralement sino-turc. L'emploi de numéraux pour les noms de mois paraît bien dénoter l'usage chinois, adopté depuis le VIIIe siècle au moins par les peuples turcs soumis à l'influence de la Chine.

8. Sur le plan philologique, les ordinaux attestés offrent des particularités remarquables pour la date de 1030.

La plus frappante est la première apparition, à notre connaissance, du mot *birinč* « 1er », dont la lecture est indiscutée. Il sera, plus tard, très familier en turc de divers dialectes (surtout sous sa variante ultérieure *birinči*), mais il est encore inconnu du « turc ancien », épigraphique et uygur médiéval. Pour « 1er », le turc épigraphique a *ilki* = « qui est en avant » (HL 52; GB 208 b), et *aŋ-ilki* « qui est le plus en avant », notamment dans *(aŋ-il)ki āy* « Première Lune », selon l'inattaquable restitution de Ramstedt, dans l'Inscription de Šine-Usu, pour l'année 743 (Chapitre IV, 15.). L'uygur a aussi *aŋ-ilki* (ML 23 : n° 14), et, en outre, *baštïnkï* = « qui vient en tête » (ML 20 : n° 9, année 989; ML 28 : n° 18, année 1348).

Le premier auteur, après *Bīrūnī*, à faire état de *birinč* sera *Kāšġarī* (entre 1072 et 1083), qui précise que, tout en étant de formation régulière, ce mot est peu usité (NC 373); le terme normal, chez lui, est *ilk* (NA 43), issu de *ilki*. En fait, *birinč* apparaît bien à cette époque comme un néologisme, sans doute dialectal, refait d'après la série des ordinaux à partir de « 3e », *üčünč* . . . etc . . . (FA 104).

De même, *ikinč* « 2e », qu'on peut aisément restaurer par rétablissement de l'*alif* initial dans le texte de *Bīrūnī*, apparaît là pour la première fois : le turc épigraphique (HL 52) et l'uygur médiéval (FA 310 b) ont *ekkinti*, *ekinti*, *ikinti*. La forme kara-khanide normale est *ikindi* (GB 206 b), que *Kāšġarī* emploie 12 fois, contre seulement 3 fois pour *ikinč* (GC 228—229). Il s'agit encore d'une innovation analogique.

Les formes de *Bīrūnī* : *säksinč* « 8e » et *toksunč* « 9e », en face de *säkkizinč* et *tokkuzunč* du turc ancien et de l'uygur classique, sont le résultat d'une évolution phonétique semblable à celle du kara-khanide *säks-ōn* « 80 » et *toks-ōn* « 90 », respectivement issus de *säkkiz-ōn* et *tokkuz-ōn* (*Kāšġarī* : NA 437). Ce sont là, encore, des innovations dialectales, par rapport au turc écrit « classique » dont l'uygur est alors le modèle.

9. Des informations inédites sont aussi données, pour l'histoire du calendrier turc, par les notations de *Bīrūnī*.

Abstraction faite de son caractère de néologisme, *birinč āy* « Première Lune », a ceci d'intéressant qu'on y trouve, par l'emploi d'un ordinal pour désigner le premier mois lunaire de l'année (sino-turque), la continuation de l'usage ancien, du VIIIe siècle, attesté dans l'Inscription de Šine-Usu : *(aŋ-il)ki āy*, cf. plus haut, avec *birinč* comme correspondant sémantique exact de *aŋ-ilki*.

Plus tard, dans les textes uygur de Khočo, la Première Lune de l'année sera dénommée, sans ordinal, *aram āy* « Mois Joyeux » (Chapitre V, 81.), d'un terme d'emprunt iranien qui, comme le nom uygur classique de la XIIe Lune, *čakšapat āy* « Mois des Prescriptions » (ibid.), venu du sanskrit par le sogdien, paraît caractéristique de l'influence bouddhique. Aucune de ces deux expressions ne figurant dans la notice de *Bīrūnī*, Osman Turan en conclut (BM 11) que les informateurs de cet auteur ne doivent pas être des Uygur. Quelle que soit l'opinion qu'on puisse se faire, pour d'autres raisons, sur ce dernier point, l'argument n'est pas probant : en effet, le premier texte connu et daté où apparaissent *aram āy* et *čakšapat āy* est un almanach de Khočo pour l'année 1202 (Chapitre V, 56. & sq.), donc postérieur de 170 ans environ au témoignage de *Bīrūnī*.

On sait seulement avec certitude que *aram āy* et *čakšapat āy* sont utilisés à Khočo dès le début du XIIIe siècle en milieu uygur bouddhiste ou de culture influencée par le bouddhisme. Mais les Uygur manichéens ou chrétiens nestoriens du XIe siècle ne suivaient peut-être pas le même usage. En tout cas, on n'a pas *aram āy*, mais *(aŋ-il)ki āy* « Première Lune », cf. plus haut, chez les Uygur de Mongolie au milieu du VIIIe siècle. Et l'on n'a, au XIe siècle, aucune attestation de *aram āy* ni de *čakšapat āy* : ils ne figurent alors ni dans les textes uygur, ni chez *Bīrūnī*, ni chez *Kāšġarī*.

10. Plus intéressant encore que la présence, après tout peu surprenante et témoignant seulement d'un dialectalisme, de *birinč āy* « Première Lune »,

est le fait que, chez *Bīrūnī*, ce nom de mois ne vient qu'en troisième position, et est précédé de deux autres noms inédits de mois, *ulug āy* « Grande Lune », et *kičig āy* « Petite Lune ».

Les termes *ulug* et *kičig* sont, on le sait, couramment employés comme attributs de *āy* « lune », pour désigner respectivement, dans les calendriers uygur de Khočo, dès la fin du X^e^ siècle au moins (Chapitre V, 57. & 83.), les Lunes « pleines » (de 30 jours) et « caves » (de 29 jours) du calendrier sino-turc. Aussi aurait-on pu penser, de prime abord, à une confusion de *Bīrūnī* sur le sens des déclarations de ses informateurs, qui lui auraient d'abord dit qu'il y a « des lunes pleines et des lunes caves », en turc : *ulug āy, kičig āy*. Mais, outre que ce serait accuser de légèreté un savant par ailleurs fort sérieux, nous croyons devoir renoncer à cette explication trop simple, Omeljan Pritsak en ayant découvert une autre qui nous paraît bien fondée (et à laquelle nous pensons pouvoir apporter un renfort). Nous reprendrons ci-après l'essentiel de son argumentation (DS 189, 9.), en la présentant toutefois à notre façon.

Dans les parlers turcs de la région de l'Altaï et du Haut-Iénisséï, qui ont très peu subi les influences occidentales et sont restés très conservateurs (l'Islam n'ayant pas pénétré dans ces contrées), deux Lunes d'hiver successives sont dénommées « Lune des Grandes Gelées » et « Lune des Petites Gelées », ou « Lune des Grands Froids » et « Lune des Petits Froids », les mots *ulug* « grand » et *kičig* « petit », ou leurs correspondants phonétiques dialectaux, figurant en tête de chacune de ces dénominations (cf. GA, I, 7 et DS 189) :

(Haut-Iénisséï ; « xakas » :) sagay : *ulug kïrlas ay, kičig kïrlas ay* ; beltir : *kičig kīrlas, ulug kïrlas* ; sarīg-šor, kara-šor : *kičü kīrlaš ay, ulu kïrlaš ay* ; avec *kïrlaš, kïrlas* « gelée ».
(Haut-Iénisséï-Tchoulym :) küärik : *kižig suak, ulug suak* ; (Altaï :) teleut : *ulug souk ay, küčüg souk ay* ; avec *suak, souk* « froid ».

Mais l'attestation la plus intéressante pour nous est celle relevée par Radloff (GA, I, 7 a) vers 1860 et qui concerne le dialecte *šor* (proprement dit) du Haut-Iénisséï, où les dénominations des deux dernières Lunes de l'année font l'économie du mot *kïrlaš* (par rapport au sarīg-šor et au kara-šor, cf. ci-dessus), et sont les suivantes :

11) *ulug ay*; 12) *kičig ay* ; exactement comme les deux premiers noms de « mois turcs » de la liste de *Bīrūnī* !

11. Ces derniers faits méritent qu'on s'y arrête un peu plus longtemps que n'a fait Pritsak. En effet, d'une part le *šor*, surtout dans son état du milieu

du XIX^{e} siècle, est l'un des parlers turcs les plus conservateurs (les *Šor* étaient encore chamanistes à l'époque), et, d'autre part, Radloff donne, pour fixer approximativement les dates de ces Lunes, une indication précieuse : il note, après le mois n° 1 de l'année *šor, čäl ay* (« Lune du Vent »), « *polovina Janvar'a* » = « mi-janvier », ce qui, dans le calendrier russe (julien) suivi par lui, alors en retard de 12 jours sur notre calendrier grégorien, correspond, en dates actuelles, aux environs du 27 janvier, donc à la fin de ce mois.

La 1re Lune de l'année traditionnelle des *Šor* du Haut-Iénisséï, au milieu du XIX^{e} siècle, commençait donc assez tard en janvier de notre année grégorienne, selon les indications de Radloff (qui, dans sa traduction allemande du russe, précise : « *beginnt* Mitte Januar »). Elle devait donc, en moyenne (car un mois lunaire ne peut être fixé dans l'année solaire qu'à une trentaine de jours près), correspondre, pour l'essentiel, à notre mois grégorien de *février*. Ce qui est exactement conforme à la tradition sino-turque ancienne, selon laquelle la 1^{e} Lune de l'année civile était celle dans le cours de laquelle le Soleil entrait dans le Signe des Poissons (à une date qui correspond à notre 20 février environ) ; cf. Chapitre III, 4. & 5. ; BC pp. XII—XIII & XVIII. Indiquons, à titre de comparaison, qu'au XIX^{e} siècle les dates grégoriennes extrêmes du début de l'année chinoise civile (BD 332—344) ont été le *21 janvier* (en 1814) et le *20 février* (en 1833 et 1852).

12. Nous ne connaissons malheureusement pas les procédés techniques employés au XIX^{e} siècle par les *Šor* du Haut-Iénisséï pour répartir leurs Lunes dans l'année solaire, mais nous pouvons déduire des informations recueillies par Radloff qu'ils continuaient à suivre, au moins approximativement et pour l'essentiel (notamment pour la date du Jour de l'An), la vieille tradition calendérique héritée de la Chine par les Turcs anciens et les Uygur. Ce n'est d'ailleurs pas là un fait bien étonnant, car les *Šor*, qui habitent l'extrême Sud de l'actuel Territoire Autonome des Khakas (GM, carte hors texte), sont en contact direct avec les turcophones *(Soyon)* du Touva, qui ont été sous la domination officielle de l'Empire de Chine jusqu'en 1911, et qui, jusqu'à cette date, suivaient le calendrier chinois, sous la forme populaire et turquifiée du Cycle des Douze Animaux (cf. GN 530—531, où l'on trouve même, pour l'Année du Dragon, *ulu čïl*, la vieille terminologie uygur *lū yïl*, avec un nom du Dragon emprunté au chinois, comme en turc ancien : Chapitre III, 13.).

Les noms des « mois turcs », nombres ordinaux, notés par *Birūnï*, se rapportant avec évidence au calendrier sino-turc, et le calendrier des *Šor* du XIX^{e} siècle restant dans la tradition de ce dernier, nous sommes en droit de rapprocher les deux premiers termes, *ulug āy, kičig āy*, de la liste de *Birūnï*, qui, précédant *birinč āy* « Première Lune », doivent correspondre

respectivement aux 11e et 12e Lunes du calendrier chinois et turc ancien, avec les noms identiques, *ulug ay* et *kičig ay*, des 11e et 12e Lunes (équivalant à peu près à décembre et janvier de notre année), relevés par Radloff chez les *Šor*.

Du même coup, comme l'a bien vu Omeljan Pritsak, nous tenons l'explication étymologique de ces expressions à première vue dénuées de sens : la comparaison du *šor* avec les données des parlers voisins montrant qu'il s'agit là d'expressions elliptiques où *ulug* « grand » est pour « grand froid » et *kičig* « petit » pour « petit froid », il est très vraisemblable qu'il en soit de même pour les noms de mois identiques et chronologiquement correspondants, *ulug āy* et *kičig āy*, de *Bīrūnī*.

13. Nous croyons même pouvoir expliquer avec plus de précision technique la genèse des expressions turques *ulug āy* « 11e Lune » et *kičig āy* « 12e Lune » dans le calendrier sino-turc.

Tout d'abord, il y a des raisons linguistiques pour que les Turcs aient ici renoncé à l'usage des nombres ordinaux ; c'est qu'en turc ancien 11e et 12e, dans le système de numération archaïque (Chapitre I, 47.), s'expriment par des locutions relativement compliquées : *bir yegirmič* (ML 104 b) et *ekki yegirmič* (ML 107 b, sub *iki* = *ekki*), qui entrent difficilement dans un nom courant de mois (cf. Chapitre I, 48., une autre tournure encore plus complexe, avec *artuk*). Certes, on a *bir yegirmič āy* « 11e Lune » dans des textes calendériques uygur savants (ML 100 c), mais on comprend bien que l'usage courant se détourne d'une telle locution, comme il le fait dès 1202 au moins en remplaçant **ekki yegirmič āy* par *čakšapat āy* (Chapitre V, 81.).

Quant aux termes de remplacement, *ulug āy* et *kičig āy* attestés dès 1030 chez *Bīrūnī* pour suppléer la difficile traduction du chinois « Lune 11 » et « Lune 12 », nous pensons qu'ils sont eux-mêmes originaires d'une tradition calendérique chinoise bien établie. En effet, la détermination de la position et du numéro des Lunes dans l'année solaire est commandée par le système des 24 *k'i* (uygur *sirki* et *kunči* : Chapitre V, 73 et 74.). Chacune des 12 Lunes normales (la Lune intercalaire mise à part) doit comprendre le moment *(kunči*, chinois *tchong-k'i)* où le Soleil entre dans chacun des 12 Signes du Zodiaque, la Lune intercalaire éventuelle se définissant précisément par le fait qu'elle ne contient pas de *tchong-k'i*. La Lune qui doit comprendre tel *tchong-k'i (kunči)* est celle dont la néoménie est la plus proche (antérieure ou postérieure) du moment du *sirki* précédant ce *kunči* (passage du Soleil à 15° du Signe du Zodiaque précédent). D'où l'importance fondamentale, comme référence solaire du calendrier luni-solaire, de la date des

sirki, soigneusement relevée dans les calendriers uygur détaillés (Chapitre V, 81. & sq.; 94. & sq.; 101.; 107. & sq.; 129.). Dans ce système, la néoménie idéale, celle qui est en pleine harmonie avec la marche du Soleil, est celle qui a lieu au jour du *sirki*. C'est pourquoi les calendéristes uygur, suivant certainement en cela une tradition chinoise, utilisent, comme référence à la détermination réelle des Lunes de l'année civiles, un schéma théorique de mois solaires de 30 ou 31 jours commençant au *sirki*, portant les mêmes dénominations que les Lunes civiles réelles qui doivent leur correspondre au mieux (Chapitre V, 83. & 84.; 129.). Chacune des 12 Lunes de l'année civile sino-uygur a donc un *sirki* pour début idéal.

14. Pour la 11e Lune, ce *sirki* (devant précéder le *kunči* du Solstice d'Hiver, où le Soleil entrera dans le Capricorne) correspond au passage du Soleil à 15° du Sagittaire, le 6 décembre environ dans notre calendrier grégorien. La tradition chinoise notée par le Père Hoang au XIXe siècle, mais qui doit être ancienne, appelle ce moment de l'année « *Grande Neige* », *Magna nix* (BC p. XVIII), chinois *ta-siue* (CS, nos 5001 m 864).

Pour la 12e Lune, le *sirki* de référence correspond au passage du Soleil à 15° du Capricorne, vers notre 5 janvier. Ce moment de l'année, rapporte le Père Hoang (ibid.), est appelé dans la tradition chinoise « *Petit Froid* », *Modicum frigus*, chinois *siao-han* (CS, nos 8346 + 9070).

On peut donc supposer que, dans le cadre des définitions chinoises qui présidaient à l'élaboration du calendrier, certains Turcs aient appelé les 11e et 12e Lunes « Mois de Grande Neige » et « Mois de Petit Froid », **ulug kār āy*, **kičig soguk āy*, plutôt que d'employer la construction compliquée avec les nombres ordinaux *(bir yegirminč āy, ekki yegirminč āy*, ou peut-être même : **ōn artukï birinč āy, *ōn artukï ekkinč āy)*, et que ces expressions, elles-mêmes un peu trop complexes (et sans doute peu adaptées au climat réel de la région) aient été, dans l'usage courant, simplifiées en : *ulug āy, kičig āy*, exactement comme en *šor* du XIXe siècle.

L'explication que nous proposons aurait d'ailleurs l'avantage de rendre compte des dénominations de mois conservées dans plusieurs parlers turcs du secteur « Altaï-Iénisséï » : *ulug kïrlas ay*, 11e Lune des *Sagay* (GA, I, 7), « Mois de Grande Gelée », serait l'équivalent approché de l'ancien « Mois de Grande Neige », le « gel » remplaçant la « neige » pour des raisons climatiques locales; de son côté, pour la Lune suivante, le « Mois de Petit Froid », *küčüg souk ay*, des *Teleut* (DS 189) continuerait fidèlement la traduction ancienne du chinois *siao-han*, en dépit des réalités du climat de l'Altaï sibérien, où le froid de décembre-janvier n'a rien de « petit », et où, surtout, il n'est pas inférieur, bien au contraire, à celui de novembre-décembre, « Mois de Grand Froid » de ces mêmes *Teleut*.

15. La succession « Grande Gelée, Petite Gelée » chez les *Sagay*, ou « Grand Froid, Petit Froid » chez les *Teleut*, avec généralisation, ici de « gelée », là de « froid » pour introduire une apparente cohérence, ne s'explique, à notre sens, pour cette période de l'année où le froid, en réalité, va croissant, que par la continuation mécanique d'une succession « *ulug* . . . , *kičig* . . . » conforme à l'usage ancien, hérité d'une traduction littérale des termes techniques du calendrier chinois.

Ces termes, qui se référaient originellement au climat de la Chine ancienne (septentrionale), suivaient dans la tradition chinoise, rapportée au XIX[e] siècle par le Père Hoang (BC p. XVIII), un ordre qui est satisfaisant pour l'esprit si on considère les *k'i* dans leur ensemble, et non pas en isolant les *tsie-k'i (sirki)* des *tchong-k'i (kunči)* :

22 novembre	(grégorien) :	« *Petite Neige* »	*(tchong-k'i)* ;
6 décembre	(grégorien) :	« *Grande Neige* »	*(tsie-k'i)* ;
21 décembre	(grégorien) :	« *Solstice d'Hiver* «	*(tchong-k'i)* ;
5 janvier	(grégorien) :	« *Petit Froid* »	*(tsie-k'i)* ;
20 janvier	(grégorien) :	« *Grand Froid* »	*(tchong-k'i)*.

Mais comme c'étaient les *tsie-k'i* que l'on considérait seuls pour déterminer le commencement optimal des Lunes de l'année civile, on n'a retenu, pour nommer les XI[e] et XII[e] Lunes du calendrier, que les termes « Grande Neige », « Petit Froid », d'abord mécaniquement transposés, sans égard pour les réalités climatiques locales, dans l'usage turc oriental.

De bonne heure, semble-t-il, ces expressions, en principe **ulug kār āy*, **kičig soguk āy* en turc ancien, dont l'inadaptation à divers climats de contrées turcophones devait être ressentie comme un invonvénient, ont été « amendées », le procédé le plus simple consistant à supprimer les mentions « neige » et « froid », d'où : *ulug āy*, *kičig āy* en 1030 chez les informateurs de *Bīrūnī*, et encore *ulug ay*, *kičig ay* au XIX[e] siècle chez les *Šor* du Haut Iénisséï.

D'autres « amendements » ont consisté à généraliser, pour « neige » et « froid », soit « gelée », soit « froid ». Ce procédé a abouti aux successions paradoxales « grande gelée, petite gelée » en *sagay*, et « grand froid, petit froid » en *teleut*. Mais d'autres groupes turcophones ont ajouté une nouvelle correction, conforme à leur condition climatique, en renversant l'ordre de « grand » et « petit », pour aboutir aux successions « petite gelée, grande gelée » en *beltir*, *sarīg-šor*, *kara-šor*, ou « petit froid, grand froid » en *kūārik* (cf. plus haut, 10.).

16. Quoi qu'il en soit, la présence, en tête de la liste des « mois turcs » de *Bīrūnī* (NJ 71), de *ulug āy* et *kičig āy*, aussitôt avant la Première Lune, *birinč āy*, du calendrier civil sino-turc, ce qui revient à suivre, pour les Lunes

de ce calendrier, une succession « 11e, 12e, 1e, etc . . . , 10e », relève d'un ordre d'exposition ayant pour base l'*année solaire astronomique chinoise*, qui commence au *Solstice d'Hiver* (entrée du Soleil dans le Capricorne), moment astronomique (*tchong-k'i* du 21 décembre en style grégorien) qui doit obligatoirement être compris dans le cours de la 11e *Lune* de l'année luni-solaire civile (BC X—XIV), telle qu'elle est définie en Chine depuis 103 avant notre ère, sauf brèves exceptions (BD, p. IV, 14° b), ce qui amène à commencer l'énumération par la 11e Lune civile, *ulug āy*.

Nous avons une confirmation de cette conception dans un passage voisin de *Bīrūnī* (NJ 70), où, dans un tableau qui précède de peu la liste que nous venons d'étudier, tableau consacré aux *noms de mois* de divers peuples, la colonne intitulée *J̌adval-al-Turk* « table des Turcs » contient, sous les formes et dans l'ordre suivants, sans traduction ni commentaire, les noms turcs bien connus des Douze Animaux (BM 10—11 ; DS 234) :

1. *sičkan*	(Rat)	7. *yunt*	(Cheval)
2. *ud*	(Bœuf)	8. *koy*	(Mouton)
3. *bars*	(Tigre)	9. *bičin*	(Singe)
4. *tavišxan*	(Lièvre)	10. *takuk*	(Coq)
5. *lū*	(Dragon)	11. *it*	(Chien)
6. *yïlan*	(Serpent)	12. *toŋuz*	(Porc)

17. La signification de cette autre liste de « mois turcs », qui précède, en réalité, dans l'ouvrage de *Bīrūnī*, celle de contenu entièrement différent, examinée plus haut (7. et sq.), n'a pas été bien comprise jusqu'à présent. Osman Turan (BM 10—11) exprime l'opinion générale, selon laquelle notre auteur, se laissant tromper par la présence de *douze* noms, aurait pris pour les douze mois de l'année ce qui est, en réalité, un Cycle de Douze Ans. Il serait plus tard revenu de sa méprise en notant, dans un autre ouvrage, *Al-Kānūn al-Mas'ūdī* (Manuscrit n° 88 de la Bibliothèque de *Rasadhâne* à Istanbul, folio 21 a ; BM 11), que les Turcs groupent les années par périodes de douze et les nomment, dans l'ordre, du nom des Animaux (dont il ne redonne pas la liste, renvoyant implicitement à son autre traité).

En vérité, *Bīrūnī*, spécialiste éclairé des calendriers, n'a pas commis une erreur aussi grossière. Les 12 mois qui figurent dans son tableau, à côté de mois solaires des calendriers iraniens, sont, non pas les *Lunes* de la liste déjà étudiée (ce qui explique l'absence du mot *āy* ici), mais bien *les 12 mois solaires de l'année astronomique sino-turque*.

Dans le calendrier chinois (BC p. XII), ces 12 mois solaires, de 30 ou 31 jours, qui commencent avec l'entrée du Soleil dans chacun des Signes du

Zodiaque, et que le Père Hoang appelle « mois astronomiques », sont désignés, dans l'ordre normal, par les 12 *tche* (« branches ») (BC, p. VII).

Or, à chaque *tche* correspond, dans l'ordre, en commençant par le Rat = *tche* n° 1, un des Douze Animaux astrologiques. Et les Turcs, qui, pour les classificateurs de la Série de Dix (*kan* « troncs » : BC p. VI), emploient couramment, sous le nom de *šip-kan* (Chapitre V, 32.), la transcription turque des signes chinois correspondants (Chapitre V, 149.), depuis la fin du IX^e^ siècle au moins (Chapitre V, 31. & sq., 40. : an 1019), n'observent jamais, en revanche, un tel usage en ce qui concerne les 12 « branches », *tche*, qu'ils remplacent systématiquement par *les Douze Animaux correspondants* (Chapitre III, 11. & sq.).

Au lieu, donc, de désigner par « *tseu, tch'eou, yin*, etc . . . », des noms des 12 *tche*, comme dans le calendrier chinois savant, les mois solaires de l'année astronomique qu'ils empruntent directement au comput chinois, les Turcs les désignent par les noms des Douze Animaux correspondants : *sïčkan, ud, bars*, etc . . . (Chapitre V, 155). Et, comme les Chinois, ils font commencer l'*année astronomique* composée de ces *12 mois solaires* au *Solstice d'Hiver*, par le mois « *tseu* », qu'ils appellent « Rat » *sïčkan* selon la notation de *Bïrūnï*.

Il s'agit là, non de l'usage civil courant, mais de celui des techniciens du calendrier sino-turc. C'est donc auprès de Turcs ayant quelques notions d'astronomie et de technique du calendrier que l'astronome *Bïrūnï* s'est informé, et il a fidèlement reproduit leurs déclarations, sans aucune erreur de sa part. Sa rédaction a été seulement trop peu explicite.

Après les *mois solaires turcs*, dont il est le seul à porter témoignage dès cette date de 1030, ce qui rend très précieuse sa notation, *Bïrūnï* en vient aux *Lunes* du calendrier luni-solaire courant, et, ayant commencé par le Solstice d'Hiver, selon l'usage chinois et sino-turc, sa liste des mois solaires, il est tout naturellement amené à commencer celle des Lunes par la lunaison (11^e^ du calendrier civil) qui contient ce Solstice ; d'où l'ordre, à première vue déroutant : *ulug āy, kičig āy, birinč āy*, etc . . . , *ōnunč āy*. Tout cela est, en définitive, parfaitement cohérent.

D'autre part, *Bïrūnï* n'ignore pas que les Turcs se servent fondamentalement du Cycle des Douze Animaux pour le compte de leurs *années*, et il le dit, comme on l'a vu (BM 11), dans un autre ouvrage, sans répéter la liste de ces Animaux, qui d'ailleurs étaient certainement connus des Ghaznévides.

18. On peut se demander auprès de qui *Bïrūnï* a recueilli ces renseignements. Il doit s'agir de Turcs relativement instruits des principes du calen-

drier sino-turc, et qui se seraient trouvés, comme notre auteur, à la cour des souverains ghaznévides, *Maḥmūd* ou son successeur *Mas'ūd*.

Nous avons déjà remarqué que la liste des Lunes présente des traits linguistiques particuliers, qui ne correspondent pas à ceux de l'uygur « classique » de Khočo, mais se rapprocheraient plutôt de ceux du kara-khanide, sans qu'il y ait vraiment identité.

La liste des Animaux, quant à elle, ne renferme qu'un petit nombre de particularités intéressantes. L'assourdissement de *sïčgan* « rat » en *sïčkan* est un phénomène combinatoire banal, qui peut être individuel, tout comme l'aboutissement de « *šg* » à « *šx* », avec assourdissement et spirantisation, dans *tavïšxan* « lièvre », où le « *f* » de la notation arabe (DS 234) est pour *v* labio-dental, distinct de la semi-voyelle *w* du *wāw* arabe, et que *Kāšġarī* (l. c.) rend par un « *f* » arabe à 3 points. La seule forme remarquable est *takuk* « coq » (« poule »), en face de l'uygur *takïgu* et du kara-khanide de *Kāšġarī* : *takagu* (l. c.).

Cette forme est signalée par *Kāšġarī* à trois reprises (NA 497 ; NB 286 ; NC 114), et caractérisée par lui, une fois comme *türkmän* et une fois comme *oguz*, ce qui revient au même, les *Türkmän* étant des *Oguz*. Si l'on considère que les *Oguz* fournissaient à l'époque une part en général très importante des contingents de mercenaires, on peut supposer que les formes entendues par *Bīrūnī* à la cour des Ghaznévides étaient prononcées en dialecte *oguz*, ou que les formes *oguz* étaient les plus familières à l'oreille de *Bīrūnī*, né au Khwārezm, à proximité des *Oguz* de la zone aralo-caspienne.

Si, comme il est possible, les sources de *Bīrūnī* sont *oguz*, cela serait l'indice d'une bonne conservation, chez les *Oguz*, désormais éloignés de la Chine, des traditions essentielles du calendrier sino-turc. Cela expliquerait peut-être aussi pourquoi, comme il l'avoue (NJ 71 ; cf. BM 11), *Bīrūnī* n'en savait pas plus long qu'il ne rapporte quant au calendrier des Turcs : tout en ayant sans doute quelques notions générales sur la technique du calendrier luni-solaire qu'ils utilisaient, les *Oguz* n'avaient pas à ce sujet la science détaillée des *Uygur*, restés au contact de la culture chinoise.

19. Quant aux connaissances calendériques des Kara-khanides du XI^e^ siècle, elles n'étaient pas non plus extrêmement développées (en dehors de leur obédience récente au calendrier islamique arabe), si l'on en juge d'après l'un des plus savants d'entre eux, le grand turcologue avant la lettre qu'était *Maḥmūd al-Kāšġarī*. Ce membre d'une famille princière kara-khanide, pourvu d'une bonne culture arabe et en même temps très au courant des traditions et de la langue des Turcs, qui nous a laissé une œuvre philologique imposante et de la plus grande valeur, ne paraît pas avoir possédé, dans le

domaine du calendrier, une science comparable à celle qu'il manifeste dans d'autres domaines.

Musulman convaincu, il se sert essentiellement du calendrier arabe, par lequel il date ses écrits, et ne fait intervenir le calendrier turc des Douze Animaux que secondairement, et seulement pour mentionner une année, sans précision de Lune ni de jour, à titre d'exemple. Le calendrier turc (dont il ignore vraisemblablement les origines chinoises) n'est pour lui qu'une curiosité folklorique de médiocre intérêt.

Il ne s'attache nullement à nous en expliquer les principes techniques, sur lesquels il est sans doute assez peu renseigné, mais il en retient le côté anecdotique, en nous transmettant une légende, apparemment tardive, sur l'origine du Cycle Animalier, et, ce qui est quand même pour nous un témoignage précieux, en évoquant quelques croyances d'astrologie populaire qui y sont liées.

Ecrit entre 1072 et 1083, son texte, pour bref et peu précis qu'il soit, n'en est pas moins, avec celui, plus bref encore, de *Bīrūnī*, le seul à nous apprendre quelles étaient, au XI^{e} siècle, en milieu turc musulman, les traditions conservées de l'ancien calendrier sino-turc.

20. Voici le contenu du passage (NA 344—348) où *Maḥmūd al-Kāšġarī*, à propos du nom turc du « tigre » ou de la « panthère » : *bars*, nous transmet ce qu'il sait du sujet, et qui, pour l'essentiel, doit provenir du folklore turc islamisé de *Kāšġār*, sa patrie :

« *bars :* Une des douze années des Turcs. Il en est comme suit : les Turcs, prenant les noms de douze espèces d'animaux, en ont dénommé douze années. C'est toujours avec le cycle de ces années qu'ils comptent les âges de leurs enfants, les dates des combats, etc . . . L'origine de la chose est la suivante :

Un des Souverains des Turcs voulut se renseigner sur un combat qui avait eu lieu quelques années avant lui, et on se trompa sur l'année où ce combat avait été livré. Là-dessus, le Souverain consulta son peuple sur cette affaire et dit, dans l'Assemblée :

— De même que nous nous sommes trompés sur cette date, ceux qui viendront après nous se tromperont aussi. Donc, nous devons, conformément au nombre des Douze Signes du ciel et des Douze Mois, donner un nom à chaque année. Il faut que nous concevions nos comptes selon le cours de ces années, et qu'il en reste parmi nous un souvenir inoubliable.

Le peuple approuva cette initiative du Souverain. Là-dessus le Souverain part à la chasse et ordonne de rabattre les animaux sauvages vers la rivière *Ili*. C'est un grand cours d'eau. Le peuple, pressant ces animaux, les entraîne vers la rivière. On en fait la chasse. Un certain nombre d'animaux se jettent à l'eau. Douze franchissent la rivière. On donne à une année le nom de chacun de ceux qui traversent.

Le premier de ces animaux était *sïčgan*, le Rat. Parce qu'il avait traversé le premier, l'année de tête fut désignée de son nom, et on l'appela *sïčgan yïlï*, Année du Rat. Ensuite, dans l'ordre où les animaux traversaient, on donna leurs noms aux années :

ud yïlï, Année du Bœuf ;
bars yïlï, Année du Tigre ;
tavïšgan yïlï, Année du Lièvre ;
nāk yïlï, Année du Crocodile ;
yïlan yïlï, Année du Serpent ;
yund yïlï, Année du Cheval ;
koy yïlï, Année du Mouton ;
bičin yïlï, Année du Singe ;
takagu yïlï, Année du Coq ;
ït yïlï, Année du Chien ;
toŋuz yïlï, Année du Porc.

Quand le compte arrive à *toŋuz*, on revient en arrière et on recommence par *sïčgan*. Quand nous écrivions ce livre, c'était le mois de *Muḥarrem* de l'an 466, *yïlan yïlï* était en cours.

Quand cette année sera passée et qu'on sera en 470, *yund yïlï* interviendra. Le compte sera comme je l'ai indiqué.

Les Turcs croient que chacune de ces années a une vertu et font des prédictions d'après cela. Ainsi, quand vient l'Année du Bœuf, les combats se feraient plus nombreux; c'est parce que les bovidés se battent entre eux, se donnent des coups de corne. Dans l'Année du Coq, il y aurait abondance de nourriture, mais des troubles se produiraient parmi les hommes ; c'est parce que les gallinacés ont les grains pour nourriture, et que, pour les trouver, ils bouleversent paille et brindilles. Quand vient l'Année du Crocodile, il pleuvrait beaucoup et il y aurait abondance ; c'est parce que le crocodile vit dans l'eau. Quand vient l'Année du Porc, il y aurait beaucoup de neige et de froidure, et des troubles se produiraient. C'est ainsi que les Turcs croient qu'il se passera quelque chose chaque année.

Chez les Turcs, il n'y a pas de noms pour les sept jours de la semaine, car ce qu'on appelle la semaine n'a été connu qu'après l'Islam.

Quant aux noms des mois, on utilise, dans les villes, leurs noms arabes. Les Turcs nomades et non musulmans divisent l'année en quatre parties et leur donnent des noms. Chaque trimestre a un nom. C'est ainsi qu'est connu le cours de l'année.

Après le *Nawrūz*, ils appellent le début du printemps *oglak āy*, « Lune du Chevreau » ; après, ils disent *ulug oglak āy*, « Lune du Grand Chevreau », parce quedans cette seconde période les chevreaux deviennent grands ; après cela, ils disent *ulug āy*, « Grande Lune », parce que cette période est le plein été, où les agréments se multiplient sur terre, où le bétail croît, où le lait abonde. Et ainsi de suite. Je ne dis pas les autres noms, car ils sont peu employés. »

21. Avant d'étudier ce que ce passage nous apprend sur le calendrier des Turcs, nous devons préciser quelques points.

Tout d'abord, notons que le fleuve *Ili* est appelé par *Kāšγarï* : *Ilā*, ce qui est encore aujourd'hui son nom local (en kazakh : *Ile)*, et que le *Nawrūz* iranien est mentionné sous sa forme arabisée, *nïrūz*.

D'autre part, nous ne pouvons que constater une inadvertance dans la rédaction, quand l'auteur, après avoir dit qu'il écrivait son livre en *Muḥarrem 466* (6 septembre—5 août 1073), mentionne l'Année du Serpent (qui

tombe en 1065 ou en 1077 !), et annonce pour l'an suivant la date de *470* de l'Hégire (25 juillet 1077—13 juillet 1078), où interviendra l'Année du Cheval (1078).

La correction tardive : *467* (au lieu de *470* du texte), qu'un lecteur a écrite en marge de l'unique manuscrit (ND 174), n'a aucune valeur chronologique et est purement mécanique : après 466 qui vient d'être mentionné, ce lecteur « rétablit » 467 comme millésime de l'an suivant. Mais 467 (26 août 1074—15 août 1075) est totalement en dehors d'une Année du Cheval (1078), tandis que *470* du texte correspond bien, en sa seconde partie, à l'Année du Cheval 1078.

La succession « Année du Serpent (1077), Année du Cheval (1078)» du texte est en soi parfaitement correcte, ainsi que la concordance « 470/ Année du Cheval ». L'erreur n'est pas dans cette partie de la rédaction. Elle réside seulement dans la mention anachronique de Muḥarrem 466. Comme nous l'avons signalé dans un précédent article (*Bibliographie*, après MP), c'est ici une inadvertance de l'auteur, qui a procédé à quatre rédactions successives de son œuvre, comme il l'écrit dans le colophon (NC 451—452), où figure d'ailleurs une erreur de copie manifeste, سِتِّينَ *sitīna* pour سَبْعِينَ *sab'ina*, qui altère en « 466 » la date qui devait être *476*. Il serait en effet impossible que *Kāšġarī*, qui a commencé son travail dans le début de *J̌umādā-al-awwal 464*, en ait donné quatre « éditions » à cette date, prétendue de 466, où il dit l'avoir définitivement mis au point (NC 452 = ND 638) ; et surtout, il y a contradiction entre cet achèvement de l'œuvre en « 466 » et le fait, clairement affirmé d'autre part (NC 156 = ND 513), qu'elle était en cours de rédaction en *469* :
« Cette année 69, où nous écrivons ce livre, est *nāk yīlī* ». Cela signifie que l'an *(4)69* de l'Hégire (5 août 1076—24 juillet 1077), au cours duquel l'auteur procède à l'une de ses 4 rédactions successives, correspond à l'Année du Crocodile (= Année du Dragon, cf. ci-après), qui tombe en 1076, ce qui est une concordance correcte.

22. En fait, les quatre rédactions successives sont les suivantes :
1) en *464* (1072) (NC 451) ;
2) en *466* (notamment en *Muḥarram 466* = 6 septembre—5 octobre 1073) ; cf. NA 346 = NC 174 ;
3) en *469* (1076/77), à cheval sur l'Année du Dragon 1076 (NC 156) et l'Année du Serpent 1077 (d'où la mention de cette Année et de l'Année du Cheval 1078 qui suivra, dans NA 346 = NC 174) ;
4) en *476* (et non 466 !), l'œuvre étant achevée le *12 J̌umādā-al-aḫīr* = 27 octobre 1083.

Cette dernière date est confirmée par le fait que l'ouvrage, dans son état définitif, fut offert en hommage au Calife *Al-Muqtadī* (NA 4—5 = NC 3), qui fut proclamé en *Ša'bān* 467 (avril 1075) et mourut en *Muḥarram* 487 (février 1094).

L'erreur de copie (« 466 » pour 476) est peut-être imputable au copiste de l'unique manuscrit connu, *Muḥammad* fils d'*Abu-Bakr* fils d'*Abu-l-Fatḥ*, de Damas, qui acheva son travail le dimanche 27 *Šawwal* 664 = 1er août 1266.

Quant à l'inconséquence qui fait suivre la mention de *Muḥarram 466* de celles de l'Année du Serpent et de l'Année du Cheval qui suit, cette dernière étant explicitement mise en concordance avec l'année de l'Hégire 470, ce qui est correct, elle nous paraît due à une étourderie de l'auteur lui-même : dans sa 2e rédaction de 466, il devait donner un équivalent de cette date dans le Calendrier des Douze Animaux, à titre d'exemple ; dans sa 3e rédaction de 469, il a dû vouloir rendre son exemple plus actuel, en le faisant porter sur les années en cours et à venir, du Serpent (469/1077) et du Dragon (470/1078), mais il a oublié de supprimer la date de *Muḥarram* 466 qui figurait dans sa précédente « édition », et de la remplacer par une date de 469.

En définitive, les concordances à retenir, chez *Kāšġarī*, qui ne les donne jamais qu'à titre d'exemple, entre les dates islamiques et celles des Douze Animaux sont les suivantes :
469 de l'Hégire (5 août 1076—24 juillet 1077) commence dans l'*Année du Dragon 1076* et finit dans l'*Année du Serpent 1077* ;
470 de l'Hégire (25 juillet 1077—13 juillet 1078) comprendra dans son cours le début de l'*Année du Cheval 1078*.

Il n'y a chez notre auteur aucune autre concordance que celles-là, et sans autres détails. Elles sont correctes, mais ne nous renseignent pas sur les dates précises retenues pour le début de ces Années des Douze Animaux et qui auraient été, dans le calendrier sino-turc « orthodoxe », conforme aux définitions chinoises (BD 241—242) :

début de l'Année du Dragon : 8 février 1076 ;
début de l'Année du Serpent : 27 janvier 1077 ;
début de l'Année du Cheval : 17 janvier 1078.

Rien, chez *Kāšġarī*, ne contredit ces dates, mais rien ne les précise : peut-être l'auteur n'en savait-il pas plus long et était-il incapable d'en dire plus, car il est bien évident que le seul calendrier qui lui soit familier, celui dans lequel il donne toutes ses dates précises, est le calendrier islamique arabe.

23. Ces mises au point faites, reprenons les données de notre texte (20.).

Il affirme d'abord, ce qui est conforme à toutes les observations qu'on pourra faire ensuite, jusqu'à nos jours, chez divers peuples turcs, qu'à son époque (XIe siècle) le Calendrier des Douze Animaux est celui que suivent le plus familièrement, quant aux *années*, les Turcs (en partie islamisés) qu'il

connaît : ils s'en servent, notamment, pour compter l'âge de leurs enfants et fixer les dates des combats.

Quant aux *mois* et aux *jours*, la situation est plus confuse : les *Turcs islamisés des villes* suivent sur ce point le *calendrier mensuel arabe* ; mais les *nomades non musulmans* ont *leurs propres divisions de l'année en quatre saisons et en mois*, sur lesquelles nous reviendrons, et *ils n'utilisent pas la semaine planétaire*.

Ce dernier détail est fort intéressant, car il marque une importante différence avec ce qu'on observe, d'une part dès le milieu du VIII^e^ siècle dans ce que les Chinois appellent l'« Occident » et qui correspond alors aux civilisations sédentaires de Sogdiane (Chapitre III, 8.), d'autre part dès le IX^e^ siècle chez les Uygur sédentaires de Khočo (Chapitre V, 25.—27. ; 69. ; etc . . .), ou du moins chez leurs calendéristes manichéens et bouddhistes.

Il faut donc admettre, ce qui est bien compréhensible, que les Turcs nomades restés plus ou moins « chamanistes » et qui n'étaient ni manichéens, ni chrétiens, ni bouddhistes, ni musulmans, ne faisaient pas, au XI^e^ siècle, usage de la semaine planétaire : seuls les citadins islamisés, dans le domaine relativement « occidental » connu de *Kāšġarī*, essentiellement celui de l'Etat Kara-khanide, l'utilisaient (en même temps que les mois arabes). Etant donné que les Turcs nomades dont parle *Kāšġarī*, et qui sont notamment des *Oguz*, provenaient pour la plupart, à la suite de vastes migrations, de territoires qui avaient été jusqu'au VIII^e^ siècle sous la domination des *T'ou-kiue*, de qui ils tenaient leur nom générique de *Türk*, on peut en conclure que la semaine planétaire devait avoir été inconnue des *T'ou-kiue*, qui pratiquaient seulement une forme ancienne du calendrier sino-turc, limitée à l'expression des années dans le Cycle des Douze Animaux, des Lunes numérotées « à la chinoise », et du quantième chiffré de ces Lunes.

L'adoption de la semaine planétaire, chez les Turcs comme chez d'autres peuples, est liée à celle de religions qui en tiennent compte, soit dans leur liturgie (judaïsme, christianisme, manichéisme, islam), soit dans leur astrologie (bouddhisme). Dans ce dernier cas, sa connaissance familière est sans doute l'apanage des astrologues : les textes de Khočo, en milieu uygur bouddhique, n'en font état que pour la rédaction technique des calendriers, mais rien ne prouve qu'elle ait été d'usage populaire chez les Bouddhistes de l'Etat Uygur.

Aussi, *Kāšġarī*, tout en avançant une contre-vérité historique en affirmant que « ce qu'on appelle la semaine n'a été connu qu'après l'Islam », est de bonne foi, et ne doit guère se tromper en ce qui concerne les Turcs :

ceux-ci (exception faite des Manichéens et des Chrétiens nestoriens) n'ont pas dû, en général, faire un usage courant de la semaine planétaire avant leur conversion à l'Islam.

24. Quant au fait que les Turcs citadins et islamisés, au XI[e] siècle, ne suivaient d'autres *mois* que ceux du calendrier arabe (même s'ils faisaient encore un usage folklorique des *Années* des Douze Animaux), il n'est pas à considérer comme une vérité générale, puisque le témoignage de *Bīrūnī*, vers la même époque, mais dans une région un peu plus orientale (celle de l'Etat Ghaznévide), irait plutôt en sens contraire (cf. 7. & sq.). Toutefois, l'exemple personnel de *Kāšġarī* montre clairement qu'un Musulman turc de *Kāšġār*, même fort instruit, comme lui-même, ignore pratiquement tout du système des mois « turcs » différents des mois arabes, en tout cas n'a aucune idée des mois sino-turcs suivis traditionnellement, depuis les *T'oukiue* du VIII[e] siècle, jusqu'aux *Uygur* du XI[e], ses contemporains, dans la partie du monde turcophone qui restait en contact, direct ou indirect, avec la civilisation chinoise.

A la différence de *Bīrūnī*, son aîné de quelques décennies et son contemporain partiel, qui, de par sa formation scientifique, s'intéressait fondamentalement aux définitions astronomiques des calendriers (savants), et nous a, pour cette raison, transmis une double liste de mois sino-turcs (lunaires et solaires) de tradition savante ou demi-savante héritée de la Chine, sans toutefois en reconnaître la provenance, *Kāšġarī* n'a, apparemment, aucune curiosité ni aucune compétence dans le domaine de l'astronomie scientifique. Aussi s'abstient-il presque entièrement de précisions de cet ordre, pourtant indispensables pour caractériser un calendrier. Tout au plus mentionne-t-il le *Nawrūz*, début de l'année astronomique iranienne et du calendrier civil des peuples de langue et de culture iraniennes, qui est l'*Equinoxe de Printemps*, comme point de départ des trois noms de mois « turcs » qu'il cite. Pour le reste, et notamment en ce qui concerne le point de départ des Années des Douze Animaux, il ne nous dit rien.

Cependant, le fait qu'il parle du *Nawrūz* comme d'un point de départ, immédiatement après avoir parlé des « quatre parties » de l'année, de trois mois chacune, qui sont à la base du comput populaire des Turcs nomades et non islamisés, et où l'on reconnaît immédiatement les *Quatre Saisons* de tradition immémoriale dans le monde turcophone, suggère très nettement que ces Quatre Saisons partent de l'Equinoxe de Printemps, au moins approximativement, dans la zone de peuplement turc qu'il connaît: Etat Kara-khanide, avec la région de *Kāšġār*, et Turkestan Occidental, jusqu'à la Mer Caspienne (comprenant l'habitat des *Oguz*).

25. Ces Quatre Saisons, *yāz* « printemps », *yāy* « été », *kūz* « automne », *kïš* « hiver », font partie, nous l'avons vu (Chapitre I, 17. à 25.), du fonds linguistique « turc commun » et constituent un système qui remonte certainement à une grande antiquité. Elles sont normalement composées de trois mois (Lunes) chacune, et, pour prendre place dans l'année traditionnelle proprement turque (et non sino-turque), qui, hors de l'intervention du calendrier chinois, commence avec le « reverdissement printanier » (Chapitre I, 32.—36. ; 44.—45.), elles doivent se répartir de telle façon que la première de la série (toujours énumérée dans le même ordre), *yāz* « le printemps », ait pour première Lune celle où ce reverdissement se manifeste. Ce qui, dans les régions de latitudes moyennes, où habitent la plupart des turcophones (et notamment ceux que *Kāšġarï* connaissait bien), situe cette Lune initiale du Printemps, première des Quatre Saisons turques, aux environs de l'Equinoxe de Printemps.

Il est donc très vraisemblable que, chez les Turcs nomades du XI^e^ siècle qu'évoque *Kāšġarï*, la Première Lune de Printemps devait commencer au voisinage de l'Equinoxe, et que, par voie de conséquence, les Quatre Saisons commençaient vers les Equinoxes et les Solstices, comme dans notre conception.

Si, d'autre part, les mêmes Turcs nomades continuaient, en utilisant le Cycle des Douze Animaux, de suivre, pour le début des années *du Cycle*, la définition sino-turque *(t'ou-kiue* et *uygur)* selon laquelle l'année de calendrier commence avec la néoménie qui précède l'entrée du Soleil dans le Signe des Poissons (entrée qui se produit un mois solaire avant l'Equinoxe Vernal), leur Calendrier des Saisons débutait une Lune (et parfois deux) après leur Calendrier annuel des Douze Animaux.

Ce décalage, que nous avons déjà eu l'occasion d'évoquer (Chapitre III, 5.), est historiquement attesté chez les *T'ou-kiue* du VIII^e^ siècle (Chapitre III, 71. ; 72., p) et chez les *Uygur* de Mongolie en 756 (Chapitre IV, 19., fin). Nous ne pouvons savoir avec certitude si les Turcs nomades, relativement occidentaux et éloignés de l'influence chinoise, dont parle *Kāšġarï*, n'avaient pas, au XI^e^ siècle, supprimé ce décalage en faisant partir leurs Années des Douze Animaux en même temps que leurs Années des Saisons, c'est-à-dire vers l'Equinoxe de Printemps. Mais le témoignage, un peu antérieur, de *Bïrūnï* (vers 1030, soit 40 à 50 ans plus tôt) montre qu'il n'en était rien chez ses informateurs turcs.

Aussi croyons-nous, jusqu'à preuve du contraire, que, chez les Turcs du XI^e^ siècle, même relativement occidentaux et hors de l'influence chinoise, les Années des Douze Animaux continuaient à suivre, au moins approximativement, la tradition sino-turque solidement implantée chez les *T'ou-kiue*

au VIII[e] siècle, et commençaient ainsi une et parfois deux Lunes avant l'Année des Saisons, liée à l'Equinoxe Vernal, qu'utilisaient concurrement les nomades pasteurs.

26. De cette Année des Saisons, qui appartient au vieux fonds culturel turc, *Kāšġarī* nous parle avec une certaine imprécision et un certain embarras, sans doute parce qu'elle n'a aucun équivalent dans le calendrier arabe islamique, dont l'année de 12 Lunes (sans 13[e] Lune intercalaire) remonte en 33 ans tout le cours des saisons :
« Les Turcs nomades et non musulmans divisent l'année en quatre parties et leur donnent des noms. Chaque trimestre a un nom. C'est ainsi qu'est connu le cours de l'année.» (NA 347).

C'est le même embarras apparent qu'on ressentait, pour des raisons analogues (inadéquation des saisons turques aux saisons chinoises : Chapitre III, 5.), chez les annalistes chinois de l'époque des *T'ang* (618—906), qui écrivaient, à propos des Kirghiz du Haut-Iénisséï (cf. Chapitre II, 32.) : « Ils appellent le Nouvel An *baš āy* et trois *āy* composent une saison ».

Le rapprochement de ces deux textes avec les données du calendrier des Comans vers la fin du XIII[e] siècle (cf. Chapitre IX), confirmées par celles de calendriers populaires turcs aux deux extrémités du domaine turcophone actuel : en *tuva* du Haut-Iénisséï (GN 49, article *ay*) et en Turquie (GH' 218 b et 796 b, articles *Eylûl* et *Teşrin*), indique clairement l'existence parmi les peuples turcs d'une tradition calendérique sans doute fort ancienne où les Lunes sont nommées en fonction des Quatre Saisons, comme « Lune Initiale », « Lune Moyenne » et « Lune Finale » de chaque saison :
— coman : *il(k) yāz āy* « Lune Initiale de Printemps », glosé *Marcius* « mars » (OC 119) ; *orta kūz āy* « Lune Moyenne d'Automne » (OC 179) ; *soŋ kūz āy* « Lune Finale d'Automne » (OC 222) ; etc . . .
— tuva : *čaynīŋ baškī ayī* « Lune Initiale d'Eté », « juin » ; *čaynīŋ ortā ayī* « Lune Moyenne d'Eté », « juillet » ; *čaynīŋ adak ayī* « Lune Finale d'Eté », « août ».
— turc de Turquie : *ilk güz (ayī)* « septembre », *orta güz* « octobre », *son güz* « novembre ».

L'exemple du *tuva* est très intéressant, car ces noms de mois de l'Année des Saisons coexistent, dans cette région si longtemps soumise à l'influence chinoise (jusqu'en 1911), avec les dénominations numérales typiquement chinoises de « Lune I », « Lune II », etc . . . : *bir ay* « janvier », *iyi ay* « février » etc . . . Ce qui prouve que, comme nous l'avons remarqué (25.), il est parfaitement possible de suivre à la fois un calendrier de type sino-turc et la vieille Année des Saisons turque.

C'est certainement à cette Année des Saisons, avec « Lunes Initiale, Moyenne, Finale » de chaque saison, que fait allusion *Kāšġarī*, quand il dit que « c'est ainsi qu'est connu le cours de l'année ».

27. Les trois mois de printemps, à partir du *Nawrūz*, qu'il mentionne aussitôt après : *oglak āy* « Lune du Chevreau » (mars—avril), mois de naissance des chevreaux ; *ulug oglak āy* « Lune du Grand Chevreau » (avril—mai), mois où ils grandissent ; *ulug āy* « Grande Lune » (mai—juin), mois de l'abondance dans la vie pastorale, appartiennent à un système bien différent : celui d'*un calendrier populaire d'éleveurs nomades*, qui, tout en connaissant et en utilisant sans doute concurrement un calendrier plus général (ici, celui de l'Année des Saisons, lui-même combiné avec les Années des Douze Animaux), ont pris l'habitude de désigner les mois de l'année par les événements marquants, en liaison avec la « profession » et le genre de vie, qui s'y produisent habituellement.

On connaît encore de notre temps, chez divers peuples turcophones, des calendriers ou parties de calendriers de ce type, parfois réduites à un petit nombre de mois, ou même ne correspondant pas à des mois, mais à des périodes plus courtes de l'année. Citons, par exemple, pour les références pastorales :

— turc de Turquie : *dōl ayï* « mois des petits (chevreaux, agneaux)», mars—avril (GH 464 a) ; correspondant presque parfait de *oglak āy* !

— kazakh occidental, XIX^e^ siècle (Radloff « westl. Kirgisen », GA, I, 8) : *koy kozdaydï* « agnelage des brebis », début avril ; *biä baylaydï* « temps où l'on attache les juments », fin avril ; *kozu kïzōm* « tonte des agneaux », mi-juillet ; *sogum* « abattage » (du bétail pour les provisions d'hiver), décembre.

Il existe également des noms de mois à références agricoles, ou encore cynégétiques. Nous en traiterons dans notre Chapitre XII, consacré aux enseignements des calendriers populaires.

L'expérience la plus constante montre que ces éléments de calendriers « professionnels » sont toujours locaux, variant souvent beaucoup d'une région à l'autre. Il devait en être de même au XI^e^ siècle, époque où les turcophones étaient déjà dispersés sur de très vastes étendues. Aussi inclinons-nous à penser que ces trois mois pastoraux, dont il ignore visiblement la suite, sont puisés par *Kāšġarī* dans ses souvenirs de quelque population turque nomade non islamisée qu'il a lui-même connue, peut-être dans la région de *Kāšġār*, en pays kara-khanide, et qu'ils sont bien loin d'être, au XI^e^ siècle, des « mois turcs » d'usage général chez les nomades.

Le fait que *Bïrūnï* cite un *ulug āy* de toute autre définition et localisa-

tion (10. & sq.) que le *ulug āy*, mois d'abondance, de *Kāšġarī*, suffit à prouver que ce dernier est d'expansion limitée.

Quoi qu'il en soit, ces trois mois pastoraux offrent l'intérêt non négligeable d'être les premiers du genre dont on a l'attestation.

28. Non moins intéressants sont les éléments de folklore turc, également les premiers en date dans ce domaine, que notre auteur nous rapporte.

Sa légende des Douze Animaux a ceci de remarquable qu'elle a pour cadre un Khanat turc, plus précisément dans la région de l'*Ili*, qui est un des berceaux de l'Etat kara-khanide (DH 199). Le Cycle des Douze Animaux est ainsi, au XI[e] siècle, « nationalisé » par les Turcs des régions éloignées de la Chine, qui, comme *Kāšġarī*, n'ont plus du tout conscience de ses origines chinoises.

C'est en toute sincérité que ces Turcs considèrent ce Cycle comme leur propre création : ils l'ont assimilé depuis trois siècles au moins à l'époque de *Kāšġarī* et de *Bīrūnī* et le considèrent, non sans raison, comme un héritage ancestral. Les savants islamiques, renseignés par eux, partagent ce point de vue. L'origine chinoise du Cycle des Douze Animaux est désormais oubliée dans la partie occidentale du monde turc, y compris dans la Turquie d'aujourd'hui, où Osman Turan (BM) développe une théorie de l'origine « totémique » turque de ce Cycle, qui remplace la légende du Khan de l'*Ili*, mais procède un peu du même esprit.

Et pourtant, la liste des Douze Années que donne *Kāšġarī* reste bien, à un détail près (le « Crocodile » au lieu du Dragon, du moins dans la traduction arabe : *timsāḥ*), fidèle à la tradition astrologique populaire chinoise et sino-turque, avec le Rat en début de liste et les mêmes noms d'animaux qu'en uygur, à des nuances phonétiques près : *yund* au lieu de l'uygur *yunt*, *takagu* au lieu de *takïgu*, et *ït* au lieu de *it*.

Seule particularité notable : le nom turc ancien et uygur du « Dragon », *lū*, d'origine chinoise, est remplacé par *nāk*, mot indo-européen (sogdien *n'k*, koutchéen *nāk*), parent du persan *nāhäng*, et de même sens « crocodile » (« *timsāḥ* »). Il faut toutefois observer que *Kāšġarī* lui-même, à côté de ce dernier sens pour *nāk*, donne également celui de « dragon », sous la forme, approchée, de l'arabe *ta[c]bān* « énorme serpent », pour le turc *nāk yïlan* « serpent-crocodile », et parle aussitôt après, de nouveau (NC 155—156), de *nāk yïlï*, qu'il faut bien comprendre comme « Année du Dragon ».

Bīrūnī, au contraire, donne bien *lū* « Dragon », dans sa liste (16. : n° 5).

Il n'y a plus de vestiges de ce *nāk* dans les langues turques après cette mention de *Kāšġarī* ; c'était, apparemment, un mot du turc kara-khanide,

et d'extension limitée. Peut-être remplaçait-il *lū* dans l'usage populaire local, en raison de la difficulté, pour les Turcs, de prononcer *l-* initial *(n-* initial étant, bien qu'inhabituel, aisément prononçable : cf. *nä* interrogatif-indéfini et ses dérivés).

29. Outre la légende étiologique du Khan turc de l'*Ili* et des Douze Animaux, qui montre que certains peuples turcs, au XI[e] siècle, avaient déjà intégré le Cycle zoaire dans un *mythe national*, l'apport essentiel de *Kāšġarī* à l'histoire sociale de ce Cycle réside dans son exposé, succinct et incomplet, mais très significatif, des *croyances astrologiques populaires* liées aux Douze Animaux et qui sont en étroit rapport avec leurs caractéristiques concrètes.

Ces croyances, qui sont dans la tradition de l'astrologie populaire chinoise, ont été pour beaucoup dans le succès immense remporté par le Cycle des Douze Animaux. On en trouve l'expression plus complexe et demi-savante dans des textes uygur de Khočo (ML, n[os] 17, 25, 32, 33, 35, 38, 39 notamment), qui sont vraisemblablement traduits du chinois. Avec *Kāšġarī*, nous en connaissons pour la première fois en date les formes turques populaires les plus simples, qui concernent les pronostics généraux sur l'année, en fonction de l'Animal qui l'incarne. Un texte folklorique turc de contenu très semblable, recueilli par Katanov à *Hami*, au Turkestan chinois, en 1892 (EB 84—88) formule des pronostics de ce genre, et y ajoute des prédictions horoscopiques pour les gens nés dans telle année du Cycle :

« *Année du Rat* : Quand viendra l'Année du Rat, le début de l'année sera bon et sûr. Au milieu de l'année, il y aura des révoltes et des rixes, abondance de rats, et de grands dangers par les voleurs. Le fils qui naîtra dans les débuts de cette année sera d'esprit vif et intelligent. S'il naît dans la fin de l'année, ce sera un menteur et un farceur. » . . . etc.

Il y a une certaine continuité, liée précisément aux caractères de l'Animal symbolique, dans cette astrologie populaire des Douze Animaux, et l'on retrouve, dans le texte relevé par Katanov, et qui remonte immédiatement à l'écrit d'un Molla, nommé *Hämzä*, rédigé en 1860, des pronostics qui concordent assez bien avec ceux rapportés par *Kāšġarī* huit siècles plus tôt :

Année du Bœuf (uy yili) : le peuple souffrira d'oppression et d'injustice, et il y aura révoltes, soulèvements et guerres parmi les puissants.
Année de la Poule (murġi yili) (= Année du Coq) : année d'abondance et de bon marché, avec beaucoup de fruits.
Année du Poisson (beliq yili) (= Année du Dragon — du « Crocodile » chez K.) : il tombera beaucoup de neige et de pluie.

Année du Porc (xūk yili et *toŋuz yili) :* beaucoup de pluies, maladies parmi les Grands, dissensions entre les souverains et les dirigeants.

(Nous ne relevons ici du texte précité de Katanov que les éléments comparables avec les données de *Kāšġarī*).

Il est curieux de constater que notre auteur karakhanide, aristocrate turc lettré, n'a apparemment aucune connaissance scientifique ou technique précise quant au Calendrier des Douze Animaux, mais garde vivant le souvenir des prédictions astrologiques qui y sont attachées : c'est là, aussi bien chez les dirigeants turcs que dans les masses populaires citadines ou nomades, au XI[e] siècle comme aux suivants, le côté le plus important de ce calendrier, celui qui assurera son expansion et sa pérennité.

30. Les témoignages, limités, différents, mais non contradictoires, de *Bīrūnī* vers 1030 et de *Kāšġarī* quarante à cinquante ans plus tard permettent de se faire une idée de la relative complexité des systèmes calendériques, savants ou populaires, en vigueur, au XI[e] siècle, parmi les peuples turcs en contact avec le monde islamique ou incorporés à lui depuis peu.

La tradition savante, brillamment illustrée, d'autre part, à Khočo, dans l'Etat Uygur médiéval, se poursuit, dans le cadre des définitions astronomiques sino-turques, sous une forme sans doute plus simple et moins indianisée qu'en milieu bouddhique, chez les informateurs demi-savants (peut-être *Oguz* orientaux ?) de *Bīrūnī*, qui connaissent à la fois les *mois solaires* schématiques liés au Cycle Duodénaire (exprimé par les Douze Animaux) et le schéma classique des Lunes de l'*année civile luni-solaire* de définition chinoise, quand bien même l'origine chinoise des deux systèmes serait oubliée.

La tradition populaire rapportée par *Kāšġarī* semble limiter aux *années* l'application du Cycle des Douze Animaux, entièrement assimilé et expliqué par un mythe national turc. Elle conserve parallèlement, et en dépit du décalage que cela suppose (d'une Lune ou deux) avec le début des Années des Douze Animaux, un très ancien calendrier « national » turc, celui de l'*Année des Quatre Saisons*, commençant vers l'Equinoxe de Printemps et ayant son propre système de Lunes (3 par Saison), en honneur chez les Turcs nomades et non islamisés. Un *calendrier pastoral*, d'extension sans doute limitée, avec ses noms particuliers de mois (du moins pour une partie d'entre eux), partant également de l'Equinoxe Vernal, donc parallèle au précédent et pouvant sans difficulté se combiner avec lui, est aussi utilisé par des éleveurs turcs nomades, sans doute en pays kara-khanide.

Enfin, les Turcs islamisés des villes, comme *Kāšġarī* lui-même, s'ils n'observent ni l'Année des Quatre Saisons, ni, bien sûr, le calendrier pasto-

ral, conservent la tradition des *Années* des Douze Animaux, avec tout son contexte astrologique de pronostics et d'horoscopes, mais suivent pour le reste (mois lunaires, jours de la semaine, et aussi millésime annuel) le *calendrier arabe islamique*, avec son vocabulaire arabe (peut-être aussi, en régions iranisées, avec quelques éléments de vocabulaire persan : jours de la semaine (?)).

Il y a donc, au XI^{e} siècle, une certaine hétérogénéité entre les systèmes calendériques en usage chez les peuples turcs (surtout si l'on ajoute les calendriers spécialisés uygur, tel le calendrier ecclésiastique manichéen), le Cycle des Douze Animaux restant, malgré tout, le facteur commun. Et le calendrier sino-turc, hérité des *T'ou-kiue* depuis au moins le VIII^{e} siècle, risque d'être éliminé par le calendrier arabe chez les Turcs islamisés. Mais, comme on va le voir, la grande invasion mongole du XIII^{e} siècle viendra le rétablir très solidement.

CHAPITRE VII

LE CALENDRIER UYGURO-MONGOL ET SON EXTENSION

1. La domination de l'Islam sur la zone occidentale des régions turcophones d'Asie Centrale, qui, au XI[e] siècle et au début du XII[e], avec les Kara-Khanides, paraissait définitivement établie, fut soudain remise en question, à partir de 1130 environ, par l'invasion des « Khitay Noirs » *(Kara-Kïtay)*.

Ces Mongols bouddhistes et sinisés venaient directement de la Chine du Nord, que leur groupe ethnique, celui des *Kïtay* ou *K'i-tan*, avait dominée, avec Pékin pour capitale, du milieu du X[e] siècle à 1122 (Dynastie *Liao*). Ils en étaient chassés par l'invasion toungouse des *Jürčät*, fondateurs de la Dynastie *Kin*. Ils réussirent, entre 1130 et 1142, à conquérir le territoire des *Kara-Khanides*, avec *Kāšĝar*, Boukhara et Samarkand, et à étendre leur suzeraineté à la fois sur le Royaume islamique du Khwārezm et sur l'Etat Uygur de Khočo, de culture surtout bouddhique. (DH 180—194; 219 & sq.).

Il ne semble pas que les nouveaux conquérants aient cherché à extirper la religion islamique, ni à propager de force le bouddhisme. Toutefois, sur le plan politique, ils étaient évidemment des adversaires de l'Islam, et le peu que l'on sait de leur activité à l'intérieur de leur Empire est dans la droite ligne de la tradition sino-bouddhique. Leur premier souverain, quant à lui, était connu pour être un bon lettré chinois (DH 222), et la présence, au sein de leurs Etats, du Khanat Uygur de Khočo, y renforçait le poids de la culture chinoise, du moins sous sa forme assimilée par le monde turco-mongol.

On peut être pratiquement certain que, dans un tel empire, le calendrier officiel était déterminé par les canons astronomiques chinois, parfaitement bien fixés à cette époque, et dont l'exacte observance assure, au XII[e] siècle et au début du XIII[e], un accord entier entre les calendriers des Dynasties « partielles » des *Liao* k'i-tan, puis des *Kin ǰürčät*, et celui de la Chine « nationale » du Sud, sous la Dynastie Principale des *Song* (BD 227 & sq., 433 & sq., 457 & sq.).

Nous avons d'ailleurs constaté (Chapitre V, 56. à 88.) qu'en l'an 1202 le calendrier suivi, dans sa version turque, par les Uygur de Khočo, alors

sous la suzeraineté des Kara-Khitay, était, jusqu'en ses détails astrologiques les plus compliqués, d'une parfaite orthodoxie sino-bouddhique.

2. A l'Est de cet Empire, à direction ethniquement mongole, des Kara-Khitay, en ces premières années du XIII[e] siècle, un autre pouvoir, celui des Mongols proprement dits, sous la conduite de Gengis-khan, se développait et se renforçait inexorablement. Entre 1209 et 1218, il absorba successivement tous les territoires kara-khitay : dès 1209, le souverain des Uygur de Khočo, qui portait alors le titre d'*Ïduk-Kut*, « Bonheur Sacré », se détacha des Kara-Khitay pour se rallier à Gengis-khan, et, en 1211, le chef des Turcs *Karluk* de l'Ili inférieur fit de même ; en 1218, Balasaġun, la capitale des Kara-Khitay, puis Kāšġar et sa région furent conquis par le Mongol J̌äbä, lieutenant de Gengis-khan (DH 293—296).

Quelques années plus tard, le déferlement des troupes mongoles, grossies de forts contingents turcs, balayait les restes du Royaume Khwārezmien et ses chefs turcs musulmans, puis submergeait la Perse, le Caucase, et le Sud de la Russie. De son côté, Gengis-khan, à l'issue d'une guerre très dure contre les *Kin* ǰürčät, avait conquis la Chine du Nord et était entré dans Pékin en 1215 (DH 286—293).

Après sa mort, en août 1227, dans une campagne contre les Tangut *Si-Hia* du Kan-sou, ses fils et ses généraux continuèrent d'agrandir son Empire, qui, au milieu du XIII[e] siècle, s'étendit du Pacifique à la Méditerranée, englobant, entre autres, presque tous les peuples turcophones de l'Eurasie, Musulmans compris. L'Anatolie seldjoukide elle-même avait fait sa soumission aux Mongols.

Dans la seconde moitié du XIII[e] siècle et au début du XIV[e], l'ensemble du monde turc, islamisé ou non, se trouve ainsi incorporé, au sein de l'immense Empire Mongol, dans une aire de civilisation qui, tout en recouvrant le secteur oriental de l'Islam et en se laissant progressivement pénétrer par son idéologie religieuse et sociale, conserve et valorise, dans ses groupes dirigeants, les traditions d'une Asie Centrale turco-mongole imprégnée de culture chinoise et sino-bouddhique. La fondation, en Chine, de la Dynastie mongole gengiskhanide des *Yuan* (1215—1368), maîtresse, après 1280, de la totalité de l'Empire du Milieu par l'élimination définitive des *Song*, et les liens, parfois distendus, mais toujours existants, entre Mongols de Chine, d'Asie Centrale et d'Asie Antérieure, permettent, de la Chine à l'Europe, la circulation des personnes, des techniques, des idées et des marchandises.

C'est sous le règne, de 1260 à 1295, du Grand-Khan de Pékin Khoubilaï *(Che Tsou* des *Yuan)* (DH 352 & sq.) que se placent les célèbres voyages

de Marco Polo et de ses oncles (DU), dont le récit illustre bien cette extraordinaire situation, sans aucun précédent en Eurasie.

3. Le calendrier étant avant tout affaire d'Etat, les Mongols imposèrent le leur, qui n'était autre que le vieux calendrier sino-turc des Douze Animaux, éventuellement traduit en mongol (mais plus souvent dans sa version turque uygur), à l'ensemble de leur Empire. Certes, l'usage des calendriers religieux, et en premier lieu du calendrier arabe islamique, subsista dans les communautés de croyants, sans subir la moindre interdiction, mais le Calendrier des Douze Animaux fut, en même temps, partout observé, dans les milieux dirigeants mongols et turco-mongols, comme calendrier civil, et ses applications astrologiques lui assurèrent, sur toute l'étendue de l'Empire Mongol, parmi les nomades comme parmi les sédentaires, un succès populaire inouï, qui ne devait pas se démentir, dans la quasi-totalité du monde turc et mongol (Ottomans exceptés), jusqu'au début du XX^{e} siècle.

Ce Calendrier, dont le calcul parfait était assuré selon les canons de l'astronomie chinoise, encore précisés par des apports scientifiques occidentaux et islamiques (cf. Chapitre V, 110.), par des spécialistes qui n'étaient pas seulement des Chinois, mais aussi, certainement, des Turcs Uygur (qui avaient un rôle très important dans la chancellerie de l'Empire Mongol et lui ont donné leur écriture), continuait de la façon la plus fidèle la vieille tradition t'ou-kiue, puis uygur, inaugurée au moins depuis le VIII^{e} siècle parmi les Turcs orientaux.

Son étude doit donc faire partie intégrante de notre travail, puisqu'il est même considéré comme « turc » par *Ṭūsī*, astronome officiel du Khan mongol d'Iran *Hülägü* après 1256 : c'est, en effet, sous le titre : *Les Règles de l'Année des Turcs* que *Ṭūsī* en rédigea la description (Chapitre VI, 4.), dans un ouvrage hélas perdu, mais qui devait reprendre purement et simplement les principes, très bien connus par ailleurs, du calendrier uygur, ou plus précisément sino-uygur (Chapitre V).

Ce calendrier, aussi « turc » soit-il, ayant été surtout propagé, au XIII^{e} siècle, par le pouvoir mongol, il ne sera pas indifférent pour notre recherche d'explorer, au moins cursivement, les circonstances de sa pénétration parmi les Mongols proprement dits, ceux de Gengis-khan.

4. Le premier en date des écrits mongols, l'*Histoire Secrète* (OA ; GS), dont la rédaction conservée se termine sur les événements de l'an 1240, est à cet égard très révélateur.

Dans ces archives familiales des Gengiskhanides orientaux (essentiellement ceux fixés en Chine du Nord), les 80 premiers paragraphes (sur un total conservé de 282), qui retracent l'histoire, d'abord légendaire, puis

positive, de la lignée de *Tämüǰin*, le futur Gengis-khan, et de la jeunesse du héros (né vers 1168), jusque vers 1185 — approximation vague —, ne contiennent pour cette période aucune espèce de chronologie fondée sur un calendrier fixe. Alors qu'ils abondent de détails généalogiques et concrets, ils ne fournissent en tout et pour tout que les données « chronologiques » suivantes, que nous citerons, comme toutes celles de l'« *Histoire Secrète* », en les faisant précéder des n^{os} des *paragraphes*, tels qu'ils figurent dans l'édition de Paul Pelliot (OA) :

(19 :) *kabur nikän üdür* . . . « Un jour de printemps . . . »
(27 :) *kabur bolba. nogot irägüi čak-tur* . . . « Ce fut le printemps. Au temps de la venue des canards . . . »
(70 :) *tärä kabur* . . . « Ce printemps-là . . . »

Données des plus vagues, d'intérêt essentiellement narratif et non chronologique, auxquelles il faut ajouter la seule précision chiffrée suivante :
(61 :) . . . *Tämüǰin-i yäsün nasutu bügüi-tür* . . . « . . . quand Tämüǰin fut dans sa 9^{e} année . . . » (son père songea à s'enquérir pour lui d'une fiancée) ; sans doute vers 1176.

Cette dernière attestation offre l'intérêt de nous montrer qu'en l'absence de références à un calendrier fixe les Mongols du XII^{e} siècle recouraient, comme les peuples turcophones anciens (Chapitres II, 19. & sq. et III, 66. & sq.), à des chronologies individuelles par *années d'âge*, qu'il faut aussi comprendre comme des *quantièmes*, fait qu'ignorent presque tous les commentateurs et traducteurs occidentaux.

5. La première mention d'une date précise apparaît, mais seulement parce qu'il s'agit d'une fête annuelle importante, celle qui préside à la transhumance estivale, au paragraphe 81, pour fixer (sans aucune précision d'année !) le moment où, profitant des festivités de ses geôliers, Tämüǰin échappe aux Mongols *Tayičï'ut* qui l'avaient capturé :
(81 :) *ǰun-u tärï'ün sara-yïn harban ǰïrġa'an-a, hula'an tärgäl üdür* . . . « Le 16 de la Première Lune d'Eté, au jour du Disque Rouge . . . ».

Et plus loin, au paragraphe 118, on retrouve exactement la même formule pour dater (toujours sans précision de l'année !) le départ commun en transhumance de *Tämüǰin* et du jeune chef mongol *J̌amuka*, son *anda* (« frère juré ») et futur rival.

Ces événements doivent se situer vers 1186—1188, pour autant que des recoupements permettent de le supposer (???).

On se trouve ici pour la première fois, vers la fin du XII^{e} siècle, en présence d'une attestation de date d'un mois lunaire chez les Mongols. Son mode de désignation : *ǰun-u tärï'ün sara*, « Lune Initiale de l'Eté »,

est bien connu dans la littérature mongole ultérieure, et encore vivant chez des Mongols contemporains, notamment chez les Ordos (GT 660 b). Il correspond exactement — et ce n'est sans doute pas par hasard, les traditions turco-mongoles en matière de calendrier étant étroitement connexes — au système de désignation des mois comme « initial, moyen, final » de chacune des quatre saisons largement attesté dans le monde turc (Chapitre VI, 25.—26.).

Mais, tandis que la définition turque des saisons, en dépit d'influences chinoises séculaires, est restée dans l'ensemble conforme à une tradition indigène analogue à celles des Iraniens et des Européens, revenant pratiquement, dans la plupart des régions, à faire partir les divisions saisonnières des Equinoxes et des Solstices (Chapitre VI, 24.—25.), les Mongols historiques, depuis l'Empire de Gengis-khan, et leurs descendants habitant les mêmes régions (Khalkha, Ordos, etc.) définissent les Quatre Saisons à la manière chinoise, Equinoxes et Solstices étant *au milieu* de chacune d'entre elles *kaburin kugus* « milieu du printemps « = Equinoxe de Printemps ; *namurin kugus* « milieu de l'automne » = Equinoxe d'Automne ; cf. GT 364 b.

Il est donc presque certain que la date de la Fête du Disque Rouge mentionnée dans l'*Histoire Secrète* (rédigée vers 1240 en milieu mongol de Chine du Nord) se réfère à la définition chinoise des saisons, et des Lunes dans les saisons, la Première Lune d'Eté, correspondant à la 4e Lune du calendrier chinois, débutant en moyenne vers le 6 mai — grégorien — ; cf. BC p. XVIII : *Initium aestatis.*

Nous avons d'autre part une raison de penser que la date annuelle en question se réfère aux définitions chinoises de la Lune, et non pas à quelque calendrier populaire mongol empirique. En effet, le Disque Rouge, *hula'an tärgäl*, est manifestement celui de la Pleine Lune (de mai : cf. notre « Lune Rousse » d'avril—mai !) ; cf. khalkha : *tärgäl sar(a)* « Pleine Lune » (GT' 442 b). Or, cette Pleine Lune est comptée « le 16 » de la lunaison, ce qui implique une définition astronomique (conjonction Lune—Soleil) de la néoménie, comme dans la tradition chinoise, 15 jours avant l'opposition Lune—Soleil qui est celle de la Pleine Lune observable au coucher du Soleil. Les calendriers lunaires empiriques (ou d'origine empirique, comme le calendrier arabe islamique, par exemple) des traditions populaires non scientifiques font, au contraire, commencer la Nouvelle Lune à partir du premier croissant visible, c'est-à-dire un ou deux jours après la néoménie astronomique, et la Pleine Lune y est alors généralement comptée comme « le 14 » de la lunaison (cf. turc de Turquie *ayïn on dördü*, d'après le calendrier islamique), rarement « le 15 », et jamais « le 16 ».

Nous avons ainsi, dans l'*Histoire Secrète*, une indication indirecte, mais fort précieuse, selon laquelle, vers la fin du XII[e] siècle, les tribus mongoles (relativement voisines de la Chine) suivaient un calendrier de type chinois. Il y a les plus fortes chances pour que la date de la Fête du Disque Rouge, qui marquait dans le Nord de la Mongolie le départ de la transhumance estivale, ait été alors normalisée selon le calendrier chinois et ait correspondu au 16[e] jour de la 4[e] Lune (Première Lune d'Eté) chinoise, dont la date moyenne se situe au 21 mai — grégorien —, où le Soleil entre dans le Signe des Gémeaux : c'est le moment où, dans ces régions au rude climat, l'herbe a suffisamment repoussé sur les hauteurs pour que les troupeaux y trouvent leur subsistance estivale, en quittant les régions plus basses de l'hivernage, où les plantes commencent alors à se dessécher.

6. Brusquement, à partir du récit des événements de l'année 1201, quand Tämüǰin a déjà remporté de grandes victoires qui font de lui un souverain et est devenu Gengis-khan *(Čingis-xan)*, le Calendrier des Douze Animaux fait son apparition dans l'*Histoire Secrète* :

(141 :) *tā'ün-ü koyïna, takïya ǰïl, . . .* « Par la suite, dans l'Année du Coq . . . » (= 1201).

Tout se passe comme si ce Calendrier, version turque (puis turco-mongole) du calendrier chinois, n'avait pénétré dans l'usage courant de la famille gengiskhanide qu'à partir du moment où son chef était devenu un souverain important. Son emploi, sans doute lié aux nécessités d'organisation précise d'un Etat nomade déjà étendu, avait peut-être été aussi déterminé par un fait politique significatif : l'alliance, vers 1198, contre les *Tatar* de la Mongolie du Nord-Est, de Gengis khan et des *Käräyit* avec l'Empire chinois septentrional des *Kin* de Pékin, couronnée par une victoire qui valut même au nouveau Khan des Mongols un titre officiel chinois (DH 259).

Les précédents, clairs à cet égard, des *Türk (T'ou-kiue)* et des *Uygur*, en Mongolie, au VIII[e] siècle (Chapitres III, passim, et IV, 13. & sq.), ont montré qu'il y avait un lien entre l'adoption du calendrier chinois, sous la forme vulgarisée du Calendrier des Douze Animaux, et l'établissement de relations politiques avec la Cour de Chine. Il se peut que l'alliance, même passagère, avec les *Kin* ait, ainsi, eu pour conséquence, à l'extrême fin du XII[e] siècle, l'adoption officielle, par Gengis-khan et les Mongols de son entourage, du Calendrier des Douze Animaux.

En tout cas, depuis 1201 exactement, l'*Histoire Secrète*, jusqu'alors dénuée de chronologie annuelle, se réfère aux Années des Douze Animaux, dont les attestations, outre celle précitée, sont les suivantes :

(153 :) *tärä übül übülǰäǰü, nokaï ǰil namur ïnu* . . . « On hiverna cet hiver-là » (1201—1202), « et, l'Année du Chien, à l'automne . . . » (1202) (« au printemps », dans OA p. 175, est une inadvertance).
(157 :) *mün nokaï ǰil* . . . « Cette Année du Chien . . . » (1202).
(166 :) *gakaï ǰil kabur* . . . « L'Année du Porc, au printemps . . . » (1203).
(193 :) *kulugana ǰil, ǰun-u täri'ün sara-yïn harban ǰïrga'an-a, hula'an tärgäl-ä* . . . « L'Année du Rat, le 16 de la Première Lune d'Eté, au Disque Rouge . . . » ; on a ici la *seule* date précise, avec année, lune, et jour, de toute l'*Histoire Secrète* (qui ne donnera pas même une telle précision pour la date de la mort de Gengis-khan, mentionnée seulement par son année, cf. ci-après) ; sa mention, s'agissant par ailleurs d'événements qui n'ont rien de capital (un combat contre les *Tatar*), s'explique uniquement par la concordance, restée dans les mémoires, avec la grande Fête du Disque Rouge, de la « Lune Rousse » de mai (cf. précédemment) ; si, comme il y a tout lieu de le croire, cette date correspond bien au 16 de la 4e Lune (Première d'Eté) de l'année chinoise (= Année du Rat 1204), il s'agit du *17 mai 1204*, jour de Pleine Lune.
(197 :) *mün kulugana ǰil namur* . . . « Cette Année du Rat, à l'automne . . . » (1204).
(198 :) *hükär ǰil kabur* . . . « L'Année du Bœuf, au printemps . . . » (1205).
(199 :) *mün hükär ǰil* . . . « Cette Année du Bœuf . . . » (1205).
(202 :) *bars ǰil* . . . « L'Année du Tigre . . . » (1206).
(239 :) *ta'ulaï ǰil* . . . « L'Année du Lièvre . . . » (1207).
(247 :) *konïn ǰil* . . . « L'Année du Mouton . . . » (1211).
(250 :) idem (1211).
(251 :) *nokaï ǰil* . . . « L'Année du Chien . . . » (1214).
(257 :) *ta'ulaï ǰil* . . . « L'Année du Lièvre . . . » (1219).
(264 :) *takïya ǰil namur* . . . « L'Année du Coq, à l'automne » (1225).
(265 :) *nokaï ǰil namur* . . . « L'Année du Chien, à l'automne » (1226).
(268 :) *gakaï ǰil, Činggis-kahan täŋgäri-tür garba.* « L'Année du Porc, Gengis-khan partit au Ciel. »

On mesure ici le manque d'intérêt, pour une datation précise, des Mongols gengiskhanides qui sont à l'origine de cette rédaction : une date aussi importante que celle de la mort du grand fondateur de l'Empire et de la Dynastie, retenue avec soin par les historiographes chinois et musulmans et passée à la postérité (18 août 1227 : DH 309), n'a pas même été gardée en mémoire par les rédacteurs de l'*Histoire Secrète* ! Elle correspondait au 5 de la Première Lune d'Automne (7e Lune chinoise) de l'Année du Porc, ce qui n'était guère difficile à retenir, si du moins on l'avait voulu.
(269 :) *kulugana ǰil* . . . « L'Année du Rat . . . » (1228).
(272 :) *ta'ulaï ǰil* . . . « L'Année du Lièvre . . . » (1231).
(282 :) *kulugana ǰil guran sara-da* . . . « L'Année du Rat, dans la Lune du Chevreuil . . . » (1240).

7. Cette dernière date du texte conservé de l'*Histoire Secrète*, qui doit à peu près correspondre au moment où sa rédaction s'est trouvée arrêtée (à la fin du règne d'*Ögödäi*), nous apporte pour la première fois dans la littérature mongole un *nom de mois indigène: guran sara* « Lune du Chevreuil ».

Haenisch a très correctement interprété, ou plutôt glosé ce nom : « siebenter Monat » (GS 72, sub : *ḫuran sara*). C'est bien, en mongol ancien,

le nom de la « 7e Lune » (Première d'Automne) du calendrier chinois et sino-mongol. Il doit donc s'agir ici de la période qui va *du 21 juillet au 18 août 1240*; cf. BD 476.

Mais le sens propre de l'expression est « Lune du Chevreuil ». Le mot mongol *guran* (« *ḫuran* » dans la transcription chinoise, qui néglige l'opposition phonologique *g/k* dans la classe vocalique postérieure du mongol, où les réalisations phonétiques sont : *ġ* et *q*) désigne le « chevreuil » (mâle) : cf. Khalkha *gur* « id. » (GT' 126 b) ; correspondant turc de même sens : *kuran* (kirghiz, altaï).

Contrairement au seul autre nom de mois lunaire (« Première Lune d'Eté ») attesté dans l'*Histoire Secrète*, celui-ci n'a pas de référence astronomique, directe ou indirecte. Il fait partie d'un autre système que celui de l'Année des Quatre Saisons, à savoir la série « naturiste » des noms de mois, désignés par les phénomènes naturels, et notamment zoologiques, qui se produisent normalement dans telle ou telle lunaison de l'année : ici, pour ce qui est à peu près notre mois d'août en style grégorien, le rut des chevreuils.

Ce *calendrier naturiste*, qui paraît avoir été surtout en honneur chez les peuples turco-mongols forestiers et chasseurs (plutôt que chez les éleveurs de la steppe), et dont les turcophones de l'Altaï, du Haut-Iénisséï, ainsi que les Kirghiz, ont gardé partiellement la tradition (cf. notre Chapitre XII), était connu des Turcs anciens septentrionaux, comme le montre l'attestation : *arkar ay* « Mois de l'Argali », dans l'inscription paléo-turque de l'île d'*Ol'xon*, dans le Lac Baïkal (cf. notre Chapitre XI, 1. & sq.), qui doit être du VIIIe siècle environ. C'était aussi, avant l'expansion gengiskhanide, le principal calendrier populaire des anciens Mongols. Il n'a fait, jusqu'à présent, l'objet d'aucune étude systématique, et même l'*arkar ay* épigraphique (HJ 159) n'a pas été interprété avec précision. Nous aurons l'occasion d'y revenir (Chapitres XI et XII).

8. Kotwicz (BN, BN'), en 1925—1926, a publié une abondante documentation, faite de témoignages écrits, mais surtout de relevés ethnographiques, sur ce vieux calendrier mongol « naturiste », qui, après plusieurs avatars (et notamment des changements de point de départ, dans l'année des saisons, de la liste ancienne des noms de mois), a subsisté jusqu'à l'époque contemporaine dans les traditions mongoles, et dont le vocabulaire (à défaut des définitions chronologiques initiales) est entièrement conservé chez les Bouriates de Sibérie méridionale.

Nous ne pouvons ici reprendre la discussion de toutes les données recueillies par Kotwicz, ce qui nous entraînerait trop loin. Nous nous con-

tenterons, pour notre sujet, de reconstruire, sur la base de ces données, avec sa chronologie d'origine, la liste des anciens noms de mois lunaires mongols, telle qu'elle est attestée, ou peut être rétablie aisément, en mongol ancien, aux alentours du XIII^{e} siècle.

Le principe de cette reconstitution est fort simple. Laissant de côté les rares notations incontrôlées qui posent des problèmes insolubles (parce que presque sûrement erronées), ainsi que les compilations anciennes sans aucune valeur chronologique (comme celles qui rapportent des mois mongols saisonniers à des mois islamiques qui font le tour de l'année solaire en 33 ans ; ainsi *Muqaddimat-al-Adab*, cf. BN' 110), nous nous fondons avant tout, pour poser, dans l'ordre, la série des vieux noms de mois « naturistes » des Mongols, sur leur conservation quasiment parfaite, à l'évolution phonétique près, parmi les diverses fractions des Bouriates, où ils ont été relevés depuis la fin du XVII^{e} siècle (Witzen : 1692 ; cf. BN 226—227), et notés avec grand soin, au XIX^{e}, par des savants russes, dans la région d'Irkoutsk (cf. BN' 115—116, notre source essentielle).

La concordance étant parfaite entre ces attestations bouriates, elles-mêmes fort cohérentes entre elles, et les données littéraires mongoles anciennes ou classiques, assez rares il est vrai (BN 225), nous aboutissons à l'établissement d'une liste de lunaisons successives qui ne fait pas de difficulté, et qui correspond, à la phonétique près (notre reconstruction étant phonologique, et pour le XIII^{e} siècle), à celle qu'a très bien définie Kotwitz (BN 331).

Notre apport consistera, d'une part dans l'interprétation (par-delà les étymologies populaires notées par Kotwicz) du sens originel de ces noms de lunaisons annuelles, d'autre part, ce qui importe essentiellement pour la chronologie, dans la fixation du point de départ saisonnier qui est à l'origine du système, et sans lequel la signification première des noms de mois mongols indigènes est incompréhensible.

Ce point de départ est lui-même fort aisé à fixer. En effet, nous disposons, pour cela : premièrement, des attestations écrites anciennes, qui font coïncider le premier terme de la liste, *kubï sara*, avec la 1re Lune (Première de Printemps) de l'année civile chinoise, et le 2^{e} terme, *kuǰïr sara*, avec la 2^{e} Lune chinoise (BN 225) ; deuxièmement, du fait que le calendrier populaire *ordos* contemporain (GT 931 a, sub : *lune* ; BN' 112, moins exact phonétiquement), qui appelle Lune 5 la 2^{e} Lune chinoise, et ainsi de suite jusqu'à sa Lune 10 = la 7^{e} Lune chinoise, avec un décalage évident de 3 Lunes (cf. notre « *sept*embre », 9^{e} mois actuel, etc.), a, pour les Lunes suivantes, dans l'ordre, les représentants modernes de : *yäkä kögäläг* (= 8^{e} Lune chinoise), *baga kögäläг* (= 9^{e} Lune chinoise), *kubi sara* (= 10^{e} Lune chinoise), *kara kuǰïr* (= 11^{e} Lune chinoise), et *ö'äläïn sara* (= 12^{e} Lune chi-

noise), suite qui correspond, pour le vocabulaire, à celle des Bouriates, et qui atteste, si l'on corrige le décalage de 3 unités constaté, en avançant de 3 lunaisons la date actuelle des Lunes ordos, l'ancienne correspondance : *yäkä kögäläг* = 11e Lune chinoise ; *baga kögäläг* = 12e ; *kubï sara* = 1re ; *kara kuǰïr* = 2e. Ce qui confirme pleinement que le point de départ ancien, en concordance avec la 1re Lune chinoise et sino-mongole (début moyen : 4 février de l'année grégorienne solaire), était bien *kubï sara*.

9. Le décalage, « en arrière », de 3 lunaisons, chez les Mongols Ordos, par rapport au comput d'origine, s'explique par un transfert de l'ancien Jour de l'An (1er de *kubï sara*), selon une autre conception astrologique et d'astronomie populaire, à la néoménie du « Premier mois d'Hiver » de définition sino-mongole (10e Lune civile chinoise), dont la date moyenne est le 7 novembre de l'année grégorienne solaire et correspond au *lever acronyque des Pléiades* (le *Kasïm* des Turcs de Turquie), moment où, le Soleil et les Pléiades étant en opposition, les Pléiades se lèvent quand le Soleil se couche. Dans ce mois, la Pleine Lune apparaît en conjonction, facilement observable, avec les Pléiades, ce qui est un procédé calendérique précis d'astronomie populaire.

Chez les Bouriates *Alar* (province d'Irkoutsk), où, à la différence de ce qu'on paraît constater chez les Ordos, le souvenir de la fixation des lunaisons dans l'année solaire au moyen de l'observation des positions de la Lune et du Soleil par rapport aux Pléiades est parfaitement conservé (BN' 116 : *tox'ōn* ou *tox'ōlǧon* « concordance » avec *mäšin*, « les Pléiades »), c'est un parti inverse qui a été pris : le début de l'année du calendrier populaire, néoménie de *gani* (= *xubi*, ancien *kubï sara*, également donné comme variante : BN' 117), a été reporté « en avant » de 4 Lunes (au début de la 5e Lune, Seconde d'Eté, du calendrier chinois et sino-mongol), à une date qui correspond en moyenne au *coucher héliaque des Pléiades* (vers le 6 juin grégorien), qui commencent à apparaître au Soleil couchant près du croissant de la Nouvelle Lune.

Il s'agit d'un retour, dans un cas comme dans l'autre, par des voies inverses, à un vieux calendrier turco-mongol des Pléiades, attesté dès le VIIIe siècle environ dans l'inscription paléo-turque de l'île d'*Ol'xon* (HJ 159, ligne 2 ; lire : *ädgü ülgär* « les bonnes Pléiades ») en concordance avec le calendrier « naturiste » *(arkar ay*, précité, ci-dessus 7. fin), et qui a laissé d'importants vestiges dans l'Altaï, chez les Kirghiz, et même en Turquie ; nous en traiterons en détail dans notre Chapitre XI.

10. Les transferts du début d'année entraînés par ce retour populaire au Calendrier des Pléiades ont rendu incompréhensibles, à l'époque moderne,

les significations des vieux noms « naturistes » des mois mongols, qui prennent au contraire un sens clair si on les replace, pour le XIII[e] siècle environ, dans leur chronologie d'origine (cf. ci-dessus, 8.). On a alors la série suivante, dans laquelle la date figurant en tête est celle du *début moyen de la lunaison en style grégorien* :

1[re]	— 4 février :	*kubï sara* « Lune de la Chance »
	?variante? :	*ganï sara* « Lune Isolée » (?) (Bouriates)
2[e]	— 6 mars :	*kuǰïr sara* « Lune du Salpêtre »
3[e]	— 5 avril :	*ö'äldjin sara* « Lune de la Huppe »
4[e]	— 6 mai :	*kökügä sara* « Lune du Coucou »
5[e]	— 6 juin :	*ularu sara* « Lune du Coq de Bruyère »
6[e]	— 7 juillet :	*ä'üri sara* « Lune des Nids »
7[e]	— 8 août :	*guran sara* « Lune du Chevreuil »
8[e]	— 8 septembre :	*bugu sara* « Lune du Cerf »
9[e]	— 8 octobre :	*kuča sara* « Lune du Bélier »
10[e]	— 7 novembre :	*hula'an ǰudun sara* « Lune de l'Epizootie Rouge »
11[e]	— 6 décembre :	*yäkä borugan* « Grande Chute de Neige »
	variante :	*yäkä kögälär* « Grand Accouplement » (Ordos)
12[e]	— 5 janvier :	*baga borugan* « Petite Chute de Neige »
	variante :	*baga kögälär* « Petit Accouplement » (Ordos)

Les Mongols bouddhistes du XIII[e] siècle appelaient aussi la Première Lune de l'année sino-mongole : *čagan sara* « Lune Blanche », car le Nouvel An était marqué par la Fête Blanche décrite par Marco Polo (DU 125).

11. Il existe, à diverses époques et chez divers peuples mongols, quelques autres noms de mois, de faible extension, mais le système commun fondamental est constitué par les noms de la liste ci-dessus, à l'exception de **ganï*, qui ne paraît attesté que dans les parlers bouriates *(gani)* et n'est peut-être pas ancien. Sa signification (cf. khalkha *gan'* « isolé, abandonné, oublié », GT' 112 a) conviendrait plutôt, dans un calendrier populaire, à la « lune intercalaire », que le procédé bouriate d'observation des Pléiades placerait éventuellement, en cas de besoin, *avant* l'ancien **kubï*, et non pas à sa place ; le sens de « fou, dément », donné à *gani* par les informateurs bouriates (BN 331, BN' 123), ne paraît pas ancien, le dérivé bouriate *gansa* « isolé, abandonné » (russe : *odinókij)*, synonyme du khalkha *gan'*, conservant par ailleurs la signification qui doit être originelle.

Le décalage chronologique subi par les mois mongols dans les divers calendriers populaires aboutissait à des anachronismes frisant l'absurdité : ainsi, chez les Ordos, le « Mois de la Huppe » tombait en janvier, moment où cet oiseau est invisible, et, chez les Bouriates Alar, le « Mois du Coucou »

en août, période où il ne chante plus ; etc . . . Aussi les noms des anciens mois mongols ont-ils fait l'objet, dans ces conditions, d'étymologies populaires, parfois accompagnées de déformations phonétiques *ad hoc*, destinées à éliminer ces anachronismes : par exemple, les deux Lunes de « chutes de neige » *(borugan)* de décembre et janvier, transférées en mars et avril chez les Bouriates Alar, y sont devenues « Lunes du Bouddha » (*burgan* = ancien mongol, de l'uygur, *bur-xan* « le Seigneur Bouddha »). Pour intéressantes qu'elles soient, ces étymologies populaires sont à écarter s'il s'agit de reconstituer le système originel.

Celui-ci s'explique assez bien étymologiquement : le « Mois de la Chance » est ainsi nommé de façon propitiatoire, parce qu'il inaugure l'année ; celui « du Salpêtre » (mars) correspond à la réapparition, après le dégel, des efflorescences minérales ; celui « de la Huppe » note le retour de ce passereau en avril ; celui « du Coucou », son chant en mai ; le « Mois des Coqs de Bruyère » est celui où, en juin, s'observent des vols de compagnies de tétras (cf., pour **ularu*, bouriate *ulara*, le turc tölös de l'Altaï : *ularū* « ein wildes Huhn », GA I, 1683) ; le « Mois des Nids » se réfère à la grande activité qui règne dans les nids en juillet, quand les jeunes piaillent et voletent ; les Lunes « du Chevreuil, du Cerf, du Bélier », respectivement en août, septembre, octobre, sont celles du rut de ces animaux, quand les mâles se livrent des batailles bruyantes dans les forêts ; en novembre, l'« Epizootie Rouge » (mongol *ǰud*, génitif *ǰud-un* = turc *yut* « épizootie ») est celle qui se produit au retour de la mauvaise saison, à l'époque où les derniers feuillages sont rouges ; la « Grande Chute de Neige » (mongol *borugan* = kirghiz *borōn* « tempête de neige », russe *buran* « id.» -du turc- ; le sens mongol classique de « pluie » est secondaire, le mot mongol ancien pour « pluie » étant *kura*) se produit en décembre en Mongolie du Nord-Est, patrie de ce calendrier ancien, et correspond à la « Grande Neige », *ta-siue* « Magna Nix » (BC p. XVIII), *tsie-k'i* du 6 décembre grégorien, dans le calendrier chinois ; la « Petite Chute de Neige » de janvier en est la suite, et doit être en rapport avec le « Petit Froid », *siao-han* « Modicum Frigus » (ibid.) du 5 janvier de la tradition calendérique chinoise.

12. Pour ces deux derniers mois, une influence chinoise ne saurait être écartée. Certes, les dénominations retenues conviennent bien aux conditions climatiques régionales, mais l'accord précis, pour la même date du 6 décembre grégorien, entre le chinois *ta-siue* et le mongol ancien **yäkä borugan*, incompris plus tard des Mongols, ne doit pas être fortuit. Ces faits sont évidemment à rapprocher de ceux constatés, au XI^{e} siècle, dans le calendrier turc transmis par *Bīrūnī*, et, à l'époque contemporaine, dans des calendriers

populaires turcs orientaux (cf. Chapitre VI, 11. à 15.). La succession « Grand . . . , Petit . . . », *yäkä . . . baga . . .*, du mongol correspond à celle du turc : *ulug . . . kičig . . .* Il doit s'agir de faits analogues, portant sur les mêmes Lunes, 11e et 12e du calendrier civil luni-solaire chinois, sino-mongol et sino-turc.

C'est cette même succession, mais transposée d'un thème climatique (la neige hivernale) à un thème technique de l'élevage (la saillie des brebis), qui est observée dans la variante, pour décembre et janvier : **yäkä kögälär* et **baga kögälär*, conservée dans le vocabulaire ordos, mais avec un transfert secondaire à septembre et octobre.

Kotwicz, qui a relevé *kögälär* comme nom ancien de la 12e Lune sino-mongole (BN 225), au XVIe siècle, est perplexe quant à son sens (BN' 315), aucun des rapprochements qu'il a tentés (BN' 120) ne lui paraissant, à bon droit, satisfaisant.

Ainsi que le suffixe *-lär* le suggère (pluriel turc !), c'est du côté des langues turques qu'il faut chercher l'explication de ce terme, qui est, selon nous, un emprunt relativement ancien (XIIe siècle ?) des Mongols, auparavant essentiellement forestiers, aux Turcs de la steppe, éleveurs de moutons, qu'ils ont progressivement remplacés sur les territoires des Ordos et de la Mongolie Centrale.

Au XIe siècle, Kāšġarī (NC 132) signale *kög* (pluriel : **kögläri !)* comme le nom de la saillie des bêtes domestiques à l'approche de l'hiver, et spécialement de celle des brebis, *koy kögi*, que Besim Atalay (ibid.) traduit en turc de Turquie : *koč katïmï*. Ce terme de *koč katïmï* « monte des béliers » est utilisé dans le calendrier populaire turc anatolien pour appeler la période de l'année où cette opération a lieu.

Pertev Boratav, dans ses conférences à la IVe Section de l'Ecole Pratique des Hautes-Etudes (Annuaire 70—71, pages 383 & sq.), a étudié les traditions relatives à cette monte, qui donne lieu à des cérémonies, et dont la date, en Turquie, varie, selon les régions, du 1er octobre au 20 novembre (id., p. 384). Il avait, à cette occasion, rappelé le *kög* de Kāšġarī, qu'il rapprochait judicieusement de certains mots des parlers turcs d'Anatolie : *göyermek* et *kükülemek* (Bozkır) « être en rut » (animaux) (de **kög-är-mäk* et **kög-lä-mäk*, avec redoublement expressif dans le second verbe). Cf. encore, en Anatolie : *göğsemek* « être en chaleur » (vache), *göğe gelmek* « id. » (GH 652 b) = **kög-sä-*, **kög-gä käl-* ; *kökremek*, *kükremek* « être en rut » (chameau) (GF 1598 a), déjà chez Kāšġarī (GC 357) : *kökrä-* = **kög-rä-*.

L'emprunt, en mongol ancien, de **kög-lär*, pluriel de *kög*, au turc du XIe ou XIIe siècle, donnerait normalement la forme *kögälär* attestée en mongol écrit du XIVe siècle, avec épenthèse d'un *ä* destinée à conserver la

sonorité de *g*, qui, sinon en fin de syllabe, s'assourdirait en *-k* (d'où « *kök-* »), en mongol ancien, ce qui entraînerait des confusions, notamment avec la série de *kök* (classique : *kög*) « musique ».

La date de l'accouplement des béliers avec les brebis est choisie par les éleveurs (qui, auparavant, séparent les mâles des femelles) de telle façon que l'agnelage, qui aura lieu environ 150 jours plus tard, se produise en un temps où, l'herbe ayant suffisamment repoussé après la période hivernale, les brebis mères auront une pâture assez abondante. Dans le dur climat de la Mongolie septentrionale, berceau des Mongols historiques, région à la fois très froide en hiver et très sèche dans la steppe, une pousse convenable des herbes n'est assurée qu'à partir de mai. L'accouplement doit donc être prévu seulement cinq mois à l'avance, à partir de décembre, qui est ainsi, pour les troupeaux d'ovins, celui de la « Lune du Grand Accouplement », **yäkä kögäläг(sara)*. Moins fréquemment, pour les régions plus défavorisées, il sera prévu un peu plus tard, vers janvier (pour un agnelage en juin), dans la Lune suivante, dite pour cela « du Petit Accouplement », **baga kögäläг (sara)*.

Les béliers sauvages, eux, entraient naturellement en rut deux Lunes plus tôt, dans la 9e Lune sino-mongole (octobre), dite *kuča sara* « Lune du Bélier ». Les béliers domestiques en eussent fait autant sans leur séparation artificielle d'avec les femelles, séparation que la tradition turque d'Anatolie effectue, précisément, deux mois au moins avant l'accouplement *(koč katïmï)*; cf. Boratav, o.c., 384.

13. Parallèlement à ce calendrier « naturiste », les Mongols suivaient aussi, on l'a vu (5.), un *Calendrier des Quatre Saisons*, de type bien connu par ailleurs en milieu turc, mais avec leurs propres définitions des saisons, conformes à la conception chinoise.

Ils utilisaient en outre un *Calendrier Astrologique*, en usage jusqu'à l'époque contemporaine (par exemple, chez les Ordos : GT 931 a, sub : *Lune*), bien attesté dans la littérature mongole classique (BN 331) et qui sert, éventuellement, de référence aux Bouriates (BN' 113, d'après C. Žamcarano), où *les noms des Lunes sont ceux du Cycle des Douze Animaux*, en commençant par le Rat, n° 1 du Cycle, pour la Lune qui contient le Solstice d'Hiver (la 11e du calendrier chinois, sino-turc, et sino-mongol), *exactement comme chez les informateurs turcs de Bïrūnï au XIe siècle* (Chapitre VI, 16. & 17.).

kulugana sara « Lune du Rat » (11e) ; *hükär sara* « Lune du Bœuf » (12e) ; *bars sara* (Ie) ; etc . . .

De même que les Uygur de Khočo (Chapitre V, 156.), les Mongols, à l'époque « classique » comme contemporaine (cf., pour les Ordos, GT

aux mêmes renvois que ci-dessus), désignent les « *heures (à la chinoise)* » par les *Douze Animaux*, en commençant par l'Heure du Rat, située de part et d'autre de minuit. Sur les 12 « heures » du nycthémère dans la définition chinoise, cf. BC, pp. XX—XXIV, et notre Chapitre V, 60. On a ainsi : *kulugana čak* « I^re^ Heure » (à peu près de 23 h à 1 h) ; *hükär čak* « II^e^ Heure » (à peu près de 1 h à 3 h du matin) ; etc . . .

14. On ne possède pas de texte de calendrier mongol pour le XII^e^ siècle, mais, pour le XIII^e^, on dispose de très intéressants fragments retrouvés à *Turfan (Khočo)* et publiés par Herbert Franke (BO). La plupart consistent en nomenclatures détaillées des actes qu'il sera faste ou néfaste d'accomplir tel ou tel jour à venir, défini, en traduction mongole, ou plutôt en adaptation de type très semblable à celle faite en turc uygur, selon les données du calendrier officiel chinois — en l'espèce, celui de la Dynastie mongole des *Yuan*.

Le contenu de ces prédictions est tout à fait comparable à celui de plusieurs textes uygur de Khočo, également du XIII^e^ siècle (ou, pour certains, du XIV^e^), publiés dans le grand recueil de Rachmati (ML).

L'introduction systématique de toutes ces spéculations de divination astrologique dans les calendriers — et cela de façon officielle ou quasi officielle — remonte à l'époque mongole ainsi que l'a noté la tradition historique chinoise, rappelée par le Père Hoang (BC p. II) :
« Hae superstitiosae adnotationes sub dynastia *Yuen* (1280), ut aiunt critici, Calendario inseri coeperunt ».

Il faut toutefois apporter deux compléments à cette information : d'une part, c'est à partir de 1215 (et non 1280) que les Mongols de Gengis-khan *(Yuan)* commencent à dominer la Chine du Nord, avec Pékin pour capitale, la date de 1280 étant celle de la liquidation, au Sud, de la Dynastie nationale chinoise des *Song*, les Mongols étant dès lors maîtres de toute la Chine ; d'autre part, l'almanach sino-uygur de 1202 que nous avons étudié précédemment (Chapitre V, 56. & sq.) contient déjà tout un ensemble de prévisions et prescriptions astrologiques établies sur la base des données du Calendrier. Ces « superstitions » sont donc antérieures à la domination mongole, et nous pensons, quant à nous, qu'elles doivent avoir des origines beaucoup plus anciennes, remontant au symbolisme même des Douze Animaux.

La remarque du Père Hoang ne vaut, il est vrai, que pour *l'insertion, dans le Calendrier officiel chinois lui-même*, de ces « annotations superstitieuses », et non pas pour leur présence dans des almanachs privés. Pour notre part, nous avons constaté cette insertion, pour la première fois, dans un calendrier sino-uygur de Khočo, à la date de 1277 (Chapitre V, 89. & sq.,

notamment 99.), qui correspond bien, pour les Uygur, à une époque de domination mongole, sous le règne de Khoubilaï. La date de « 1280 » retenue par le Père Hoang sur la foi de traditions chinoises est sans doute correcte pour la Chine méridionale (le Père Hoang écrivait à Chang-haï), mais une date plus précoce doit être retenue pour la Chine du Nord et pour les régions turques et mongoles de l'Empire des *Yuan*.

En tout cas, l'importance prise, officiellement, par les prédictions astrologiques sous l'Empire Mongol illustre bien le fait que, chez les « Barbares » voisins de la Chine, l'intérêt porté au Calendrier chinois résidait tout autant dans ses implications astrologiques, que dans son efficacité pratique de mesure du temps.

15. Parmi les six fragments de calendriers mongols de Khočo (Turfan) publiés par Herbert Franke (BO), seul le 3e conserve la mention d'une date précise :
korïn ǰïrgu'an-a, gi taulaï ödür • morïn-dur • baï lu čaga'an ši'üdärin naïman sara. « Le 26, jour *ki* du Lièvre, au Cheval, Lune 8 de la Gelée Blanche, *pai-lou.* » (BO 12).

Dans le Cycle sexagésimal chinois et sino-uygur, ou sino-mongol, la combinaison *ki* (6e classificateur dénaire) + Lièvre (4e des Douze Animaux), équivalent de *ki-mao* du chinois classique, correspond au n° 16. Il s'agit donc d'une Lune 8 du calendrier chinois (et sino-mongol) dont le 26e jour est de n° cyclique 16. Herbert Franke a très bien montré (BO 33—34) que cette occurrence, pour une époque où la présence mongole à Khočo-Turfan est vraisemblable, ne se produit qu'en 1324, et c'est à bon droit qu'il propose cette date pour le fragment en question. On peut même, dans ces conditions, préciser que le jour visé était *le 14 septembre 1324.* (cf. BD 272).

Herbert Franke n'a pas commenté la mention: *morïn-dur* « au Cheval », qui paraît à première vue énigmatique. Nous pensons que le « Cheval », 7e des Douze Animaux n'est ici, dans un usage mongol que nous rencontrons pour la première fois, qu'un équivalent du *kinčuman* n° 7, *pa* (cf. Chapitre V, 74.).

S'agissant d'un Jour du Lièvre (Animal n° 4), le décalage entre le rang de l'Animal et celui du *kinčuman* est de : (12 + 4) — 7 = 9. Ce qui correspond à un jour postérieur au 9e *sirki* depuis le Solstice d'Hiver (et antérieur au 10e) ; cf. Chapitre V, 74. Effectivement, ce 14 septembre 1324 (julien), correspondant à un 22 septembre grégorien, est postérieur au 9e *sirki* (Soleil à 15° de la Vierge), situé vers le 8 septembre grégorien, et antérieur au 10e, situé vers le 8 octobre grégorien. Et le 9e *sirki*, *pai-lou* 'Alba ros', « Rosée Blanche », dans la tradition chinoise rapportée par le Père Hoang

(BC p. XVIII), est précisément mentionné dans le texte, à la fois en transcription uyguro-mongole, *baï lu*, et en traduction mongole approchée, *čaga'an ši'üdär* « Gelée Blanche ».

Ce 9e *sirki* (15° de la Vierge), dans le calendrier sino-uygur, au XIVe siècle, était fixé au 30 août julien (Chapitre V, 109.). Il devait en être de même dans le calendrier sino-mongol. Cette date marquait le début idéal de la 8e Lune de l'année civile, qui devait commencer à la néoménie la plus proche du 30 août (ici, néoménie du 20 août 1324).

On notera d'autre part que la date du 14 septembre (1324), à laquelle correspond le jour mentionné dans le 3e fragment de calendrier mongol « de Turfan » (Khočo) édité par Herbert Franke, est, pour le XIVe siècle, celle du *kunči (tchong-k'i)* de l'*Equinoxe d'Automne:* cf. 14 septembre 1367, Chapitre V, 111.

16. Les autres fragments mongols de cette édition sont très vraisemblablement d'époque voisine. Riches en enseignements sur l'astrologie populaire chinoise et sino-mongole, ils n'apportent que très peu d'informations sur le calendrier proprement dit ; remarquons toutefois que le 6e fragment (BO 15) mentionne des mois lunaires : *dolo'an sara* « Lune 7 » ; *dörbän sara* « Lune 4 » ; *naïman sara* « Lune 8 » ; *gurban sara* « Lune 3 ».

Ces noms de mois lunaires formés de *nombres cardinaux mongols* (et non pas d'ordinaux, comme en turc !) sont directement traduits du chinois et correspondent certainement aux Lunes du calendrier civil chinois de rang identique. Il ne peut être question, à cette époque ancienne (XIVe siècle), du décalage qui sera constaté beaucoup plus tard dans la numérotation des mois mongols-ordos (cf. plus haut, 8. & 9.). On remarquera, dans ces textes astrologiques mongols, de tradition chinoise plus ou moins « savante », l'absence des noms de mois spécifiquement mongols (plus haut, 10.), qui, eux, appartiennent essentiellement à la tradition populaire.

Les fragments de calendriers mongols édités par Herbert Franke, qui sont les plus anciens témoignages directs du calendrier sino-mongol, en 1324 et dans les années voisines, ont un contenu tout à fait conforme à celui des textes uygur de même sujet, de même lieu (Khočo), et de même époque. La seule différence à souligner, c'est que l'adaptation mongole du calendrier chinois, au XIVe siècle, remplace les *kinčuman* par les Animaux de rang correspondant.

17. Le calendrier sino-mongol de l'époque des *Yuan* (XIIIe—XIVe s.) apparaît donc, à de minces détails près, comme l'équivalent, dans une autre langue « altaïque », du calendrier sino-turc des Uygur. Comme lui, il constitue une vulgarisation du calendrier officiel chinois, où les Douze Animaux

remplacent les Classificateurs duodénaires abstraits. Leurs noms mongols anciens sont les suivants :

1) *kulugana :*	RAT	7) *morïn :*	CHEVAL
2) *hükär :*	BŒUF	8) *konïn :*	MOUTON
3) *bars :*	TIGRE	9) *bičin :*	SINGE
4) *taulaï :*	LIEVRE	10) *takïya :*	COQ
5) *lū :*	DRAGON	11) *nokaï :*	CHIEN
6) *mogaï :*	SERPENT	12) *gakaï :*	PORC

Trois de ces noms sont identiques à ceux du Cycle animalier uygur : *bars*, qui est sûrement emprunté au turc (le groupe *-rs* final n'est pas phonologiquement mongol) ; *lū*, qui vient du chinois, mais vraisemblablement par l'intermédiaire du turc ; *bičin*, emprunt au turc (la nasale finale entraînerait, en phonétique mongole normale, le passage de *b*-initial à *m-* ; cf. mongol classique *mečin* « Singe »).

Le nom mongol de l'Année de Calendrier, *ǰïl* (mongol classique : *ǰil*), qui n'apparaît qu'avec les noms d'Années des Douze Animaux, en simple apposition comme en uygur (*bars ǰïl* = uygur *bars yïl*, etc.), est lui-même emprunté au turc. Le mongol, quant à lui, a deux autres mots indigènes pour l'« année » : *nasun* « année d'âge », équivalent sémantique du turc *yāš*, mais correspondant phonétique du turc *yāz* « printemps » ; et : *hon*, mongol classique *on*, pluriel ancien *hot* (Histoire Secrète, paragraphe 264) « année (de durée) », *hot* étant le correspondant phonétique du turc *ot* « herbe » (ancien **pon*, pluriel **pot*). Comme les Turcs anciens, les Mongols anciens comptaient les années par le reverdissement des herbes (cf. Chapitre I, 35.), selon le rapport d'un auteur chinois en 1221 (BN' 315).

18. Sans exclure nullement, à partir de la conquête de la Chine du Nord par Gengis-khan après 1215, la traduction directe en mongol du Calendrier chinois officiel de la nouvelle Dynastie gengiskhanide des *Yuan*, on peut considérer, à la lumière des observations philologiques qui précèdent, que l'introduction chez les Mongols, dès 1201 (Histoire Secrète), du calendrier de définition chinoise s'est faite par l'intermédiaire des Uygur, en suivant le modèle du calendrier sino-uygur, notamment pour l'emploi du Cycle des Douze Animaux en lieu et place de celui, classique en Chine, des Classificateurs duodénaires abstraits.

Les calendriers uygur du XIII[e] siècle fournissaient un exemple immédiatement utilisable de la transposition des données chinoises dans une langue « altaïque ». Plutôt qu'un emprunt direct à la Chine, le calendrier sino-mongol apparaît davantage, à l'origine, comme une adaptation mongole du

calendrier sino-uygur, tel qu'on le connaît à Khočo. C'est un fait historique bien connu (DH 314—315) que Gengis-khan avait pour Chancelier un Uygur, et que les Uygur ont donné aux Mongols leur écriture, ainsi qu'une part importante de leur vocabulaire social et intellectuel. Il est donc parfaitement normal qu'ils aient aussi joué un rôle essentiel, au début de l'Empire Mongol, dans l'élaboration de la version mongole du calendrier chinois.

On est en présence, au XIII^{e} siècle et au XIV^{e}, dans l'Empire Mongol, d'un calendrier officiel unique, sino-uyguro-mongol, qui existe à la fois en version chinoise, en version turque, et en version mongole, ces deux dernières étant très proches l'une de l'autre. D'un bout à l'autre de l'Empire, du Pacifique à l'Asie Antérieure, ce calendrier, qui continue très exactement la vieille tradition scientifique chinoise bien assimilée depuis plusieurs siècles par les Turcs orientaux, obéit aux mêmes définitions astronomiques, est susceptible des mêmes spéculations astrologiques, qui lui assurent un grand succès, et fournit à la majeure partie de l'Eurasie, sur une étendue sans précédent, les mêmes règles précises de datation et de chronologie, les mêmes thèmes de prédictions.

19. A partir du milieu du XIII^{e} siècle, l'ensemble du domaine linguistique turc se trouve pratiquement sous la domination mongole. De leur côté, les conquérants mongols, qui, dès leur départ, subissaient une forte influence culturelle turque (surtout uygur), se sont de plus en plus mêlés à des éléments turcophones à mesure qu'ils avançaient vers l'Ouest. La langue mongole ne s'est définitivement imposée que dans la partie orientale de l'Empire Gengiskhanide, celle qui dépendait directement des Grands khans de Pékin (les *Yuan*), sur les territoires qui constituent actuellement la République Populaire de Mongolie, la Mongolie Chinoise (dite Intérieure), et la R. S. S. Autonome des Bouriates-Mongols. Mais, à l'Ouest de cette zone, restée jusqu'à nos jours mongolophone, les dirigeants mongols, tout en gardant leurs traditions tribales et le culte de leur généalogie gengiskhanide, se sont linguistiquement turquifiés en quelques générations, et les éléments mongols de la population ont été en fait absorbés par le milieu turc, numériquement très supérieur.

Le calendrier sino-mongol des Douze Animaux a été adopté sur toute l'étendue de l'Empire Mongol et des Etats qui en sont issus. Ses applications astrologiques simples et suggestives ont séduit les foules, et il est vite devenu, en même temps qu'un calendrier officiel, un calendrier populaire. La plupart des populations turcophones étaient préparées à son usage par la longue tradition turque et uygur remontant au VI^{e} siècle. Il a été diffusé en milieu turc sous sa forme uygur, très bien connue de nous grâce aux textes de Khočo.

D'ailleurs, même en milieu mongol, il était, à juste titre, considéré surtout comme un héritage turc-uygur, à tel point que *Naṣīr-ad-Dīn Ṭūsī*, astronome persan et conseiller du Khan Mongol de Perse *Hülägü*, l'a décrit, vers 1260, sous le nom d'« Année des Turcs », dans son ouvrage « *Aḥkām-i Sāl-i Turkān* », « Les Règles de l'Année des Turcs » (qui ne nous est pas parvenu, mais dont nous devinons parfaitement le contenu, puisqu'il s'agit en fait du calendrier sino-uygur). C'est encore comme *Sāl-i Turkān* qu'il est connu dans la tradition persane, où il s'est maintenu, de l'époque mongole à nos jours, avec son vocabulaire d'origine uygur à peine modifié, qui figure dans tous les dictionnaires classiques :

1. *sičqan yil* « Année du Rat »
2. *ud yil* « A. du Bœuf »
3. *bars (pars) yil* « A. du Tigre »
4. *tavišqan yil* « A. du Lièvre »
5. *lūy yil* « A. du Dragon »
6. *yilan yil* « A. du Serpent »
7. *yunt yil* « A. du Cheval »
8. *qoy yil* « A. du Mouton »
9. *bičï (pičï) yil* « A. du Singe »
10. *taḫaqu yil* « A. du Coq »
11. *it yil* « A. du Chien »
12. *tonguz yil* « A. du Porc »

L'addition d'un *-y* final à *lū* « dragon » de l'uygur est un phénomène persan (cf. *rū* ou *rūy* « visage », en persan) ; les seules traces linguistiques du mongol sont, dans cette liste, la chute de *-n* dans l'uygur *bičin* « singe » (cf. *morin* ou *mori* « cheval », en mongol) et l'assimilation de la 2e voyelle à la 1re dans *taḫaqu* (de l'uygur *takïku*), avec spirantisation de *k* postérieur en *ḫ* ; les assourdissements facultatifs de l'intiale, dans *pars* et *pičï*, sont le fait d'influences turques occidentales (oguz). Mais presque tout, dans ce vocabulaire, est uygur, et, en tout cas, rien n'est proprement mongol.

On voit donc que, dans le domaine des *Il-Khan* mongols de l'Iran, le calendrier « mongol » lui-même est entré dans l'usage courant sous sa forme turque, plus précisément uygur.

20. A plus forte raison, dans toutes les régions turcophones de l'Empire Mongol, ce seront les formes turques (pour l'essentiel issues de l'uygur) du Calendrier des Douze Animaux qui seront adoptées — ou maintenues — à l'époque de la domination des Gengiskhanides ou de ceux qui, comme Tamerlan, se réclameront d'eux.

Ce serait une longue étude, dépassant l'objet et les cadres chronologiques du présent travail (limité, en principe, à la fin du Moyen-Age), que celle des attestations historiques et des transformations locales de ce Calendrier chez les divers peuples de langues turques où il a survécu jusqu'à notre époque.

Nous nous contenterons ici d'observer que les régions où il est encore bien attesté se trouvent toutes comprises dans l'étendue de l'ancien Empire

Mongol, avec les peuples suivants : Uygur Jaunes du Kan-sou, turcophones du Haut-Iénisséï (Xakas, Tuva) et de l'Altaï, « Uygur Modernes » (Türkî) du Sin-kiang, Özbek, Kirghiz, Kazakh, Tatars de Kazan, Baškir, Tatars de Crimée, turcophones du Caucase, Türkmen, Azerbaïdjanais de l'U.R.S.S. et de l'Iran. Rares sont les turcophones qui n'usent pas du Calendrier des Douze Animaux : les Yakut, isolés dans le Grand Nord sibérien et qui ont leur propre calendrier arctique, adapté au climat, avec une année commençant en mai ; les Čuvaš, qui, même linguistiquement, forment un groupe à part du reste des langues turques ; les Karaïm, qui, avec la religion mosaïque, ont adopté le calendrier hébreu.

Quant aux Ottomans, dont l'Etat s'est développé hors de l'Empire Mongol et en réaction contre le pouvoir des Mongols d'Iran, ils n'ont pas fait usage du Calendrier uyguro-mongol des Douze Animaux, qui cependant était connu des Turcs de Turquie. Les auteurs ottomans qui en font mention sont essentiellement des historiens ayant une connaissance du reste du monde turc (Turkestan, Crimée, Caucase). Les Ottomans ont eu, pour calendrier officiel, le calendrier arabe islamique, sauf pour leur année financière, où ils usaient du calendrier gréco-romain. Ce dernier (notamment avec ses variantes syriennes) était aussi le principal calendrier solaire des paysans turcs de Turquie, et l'est resté. Seuls, en Turquie, certains groupes religieux (*'Alevî* surtout) en liaison avec l'Azerbaïdjan et l'Iran chi'ites ont conservé, comme tradition folklorique très secondaire, la connaissance du Calendrier des Douze Animaux, dans sa version azerbaïdjanaise (où *balïk*, le « Poisson », a remplacé le Dragon).

Omeljan Pritsak a donné (DS 235—236) un tableau comparatif des listes des Douze Animaux du calendrier dans diverses langues turques vivantes. On y constate, dans l'ensemble, une grande stabilité du système, avec quelques adaptations dialectales du vocabulaire, d'importantes innovations quant aux termes du Cycle n'apparaissant que chez les Xakas du Haut Iénisséï (*tülgü* « Renard », au lieu du Tigre ; *kiläski* « Lézard », au lieu du Dragon ; *kiži* « Homme », au lieu du Singe ; *turna* « Grue », au lieu du Chien ; *öski* « Chèvre », au lieu du Porc) ; les Teleut de la Steppe de la Čuya, dans l'Altaï soviétique du Sud-Est, ont gardé les Douze Animaux d'origine, mais en ont perturbé l'ordre en intercalant la Poule entre le Rat et la Vache (cette dernière pour l'ancien Bœuf) et en faisant partir le Cycle, non plus du Rat, mais du Lièvre (DS 235, dernière colonne).

21. Osman Turan a relevé, à partir de l'époque mongole, chez divers auteurs musulmans, d'intéressantes attestations du Calendrier des Douze Animaux employé conjointement avec le calendrier islamique (BM 57—61).

Ce sont elles que nous nous bornerons à discuter ici, car elles sont suffisamment caractéristiques — et nous ne pouvons, d'ailleurs, entreprendre une recherche de toutes les attestations de ce genre, tâche considérable qui nous entraînerait trop loin de notre sujet.

La date, rapportée par *Ibn Bībī* (BM 58, note 3), d'une lettre des Mongols d'Iran, sous le règne d'*Ögödäi*, au souverain seldjoukide d'Anatolie *Aʿlā-ed-Dīn Keyqobād*, ne fait aucune difficulté: *sāl-i pičin sene* 633, Année du Singe, et 633 de l'Hégire. Dans le calendrier sino-mongol, l'Année du Singe va du 9 février 1236 au 27 janvier 1237 (BD 476); et l'année islamique 633 va du 16 septembre 1235 au 3 septembre 1236. La date de la lettre doit donc être comprise entre le 9 février et le 3 septembre 1236.

La date de naissance de Tamerlan donnée par *Šaraf-ad-Dīn* (BM 59): *25 šaʿbān 736*, Année du Rat *(sičgan yïlï)*, correspond au 8 avril 1336, qui tombe bien dans l'Année du Rat 1336.

Le *yarlïk* adressé par *Toktamïš*, Khan de la Horde d'Or, au Roi de Lituanie (BM 60), et rédigé en turc, est daté du *8 raǰab 795*, *tagaku yïl* (« Année du Coq »). La date islamique correspond au 20 mai 1393, qui est bien dans l'Année du Coq 1393.

Le rival de *Toktamïš*, *Timür Kutlug*, a daté un de ses *yarlïk*, également en turc (BM 60), du *6 šaʿbān 800*, *bars yïl:* il s'agit du 24 avril 1398, qui tombe, effectivement, dans une Année du Tigre.

Particulièrement intéressante est la datation d'un *yarlïk* du fondateur du Khanat de Kazan, *Ulug Mehmed* (BM 60): *17 ǰumāḍā I, 831, bičin yïl.* La date islamique correspond au 4 mars 1428. Ce jour est bien compris dans l'Année du Singe de définition sino-mongole, qui va du 17 janvier 1428 au 3 février 1429 (BD 285). Mais il est antérieur d'une semaine au *Nawrūz* iranien de l'Equinoxe de Printemps (fixé au 11 mars 1428 dans le Calendrier *J̌elālī*: BT 39), dont on pourra plus tard observer qu'il sert de point de départ aux Années des Douze Animaux chez des peuples turcs voisins de l'Iran (ci-après, 23.).

On a ici la preuve que les Tatars de Kazan, Mongols turquisés, restaient encore fidèles, en 1428, même après la chute de la Dynastie mongole de Chine *(Yuan)*, chassée par les *Ming* chinois en 1368, aux principes chinois du Calendrier des Douze Animaux. Ce seront toujours ces mêmes principes qui seront exposés, en grande partie avec leur terminologie chinoise transcrite en caractères arabes, au milieu du XV^{e} siècle, par le Timouride *Ulug Beg* (NM, NN), dans sa description très savante et très détaillée de ce Calendrier (ci-après, 24.).

La date d'un manuscrit uygur tardif (islamique) du *Baxtiyār-nāme* (BM 59): *838*, *tavïšgan yïl*, ne pose pas de problème. En effet, l'An 838 de

l'Hégire va du 7 août 1434 au 26 juillet 1435, et l'Année du Lièvre sino-uygur du 29 janvier 1435 au 17 janvier 1436. Le colophon a donc dû être écrit entre le 29 janvier et le 26 juillet 1435.

Mais il y a une inadvertance manifeste dans celui d'un manuscrit de Hérat du *Taḏkirat-al-Awliyā* (également en uygur tardif), mentionné par Osman Turan (BM 59) : *840, at yïl*. L'An 840 de l'Hégire va du 16 juillet 1436 au 4 juillet 1437, et l'Année du Cheval *(at)* ne commence, de toute façon, qu'en 1438. Elle va, selon le calendrier sino-uygur, du 26 janvier 1438 au 14 janvier 1439. La date islamique correcte devait être *841* (5 juillet 1437—23 juin 1438), et le colophon a dû être rédigé entre le 26 janvier et le 23 juin 1438.

La lettre du Timouride *Abu Saʿid* au souverain des *Ak-Koyunlu, Uzun Ḥasan*, datée (BM 59) : *sïčgan yïl, rabïʿ-I*, est de l'Année du Rat qui, selon la définition sino-turque, confirmée par Ulug Beg vers 1450, allait du 25 janvier 1468 au 12 janvier 1469 (BD 290). Il n'y a dans ce laps de temps qu'un seul mois islamique de *rabïʿ-I* (An 873 de l'Hégire). Il va du 19 septembre au 18 octobre 1468 : la lettre a donc été écrite entre ces deux dates.

22. Dans les huit exemples précités, nous ne relevons qu'une erreur (chez un scribe uygur musulman de Hérat, en 1438) dans les correspondances entre dates islamiques et Calendrier des Douze Animaux sino-mongol ou sino-uygur. Ces correspondances sont, en principe, régulières dans les actes authentiques de chancellerie datés par de bons connaisseurs des deux calendriers (écrivant le plus souvent en uygur ou en čagatay).

Mais elles sont sujettes à caution sous la plume des auteurs islamiques, quand ils les reconstituent *a posteriori*. Outre les fautes banales d'étourderie, les causes d'erreur peuvent résider dans l'oubli du fait que l'année lunaire islamique de 12 lunaisons, sans Lune intercalaire, est, en moyenne, plus courte (d' 1/33 environ) que l'année luni-solaire des Douze Animaux, ou du fait qu'une année islamique est toujours à cheval sur deux années du Cycle animalier (puisqu'elle peut commencer à n'importe quelle période de l'année solaire, et que, de plus, elle part du « croissant observé », donc 1 ou 2 jours après une Lune de type chinois, qui part en principe de la néoménie vraie).

C'est ainsi qu'on relève deux erreurs manifestes dans la tradition islamique relative à la biographie de *Gazan*, Khan mongol d'Iran, telle qu'elle est rapportée par son contemporain *Rašïd-ad-Dïn* dans *Ǧāmiʿ-al-Tawārïḫ* (cf. BM 35—36).

Selon cette tradition, le Khan serait né, dans la *nuit d'un Vendredi*, le *29 rabïʿ-I*, An *670* de l'Hégire, le *1er* du mois *bir yegirminči* (11e Lune

sino-uygur), *koyn yïl* (Année du Mouton), sous le *Signe du Scorpion (ʿaqrab)*. Or, plusieurs de ces indications sont inconciliables.

La date islamique correspond au 4 novembre 1271 du calendrier julien ; le Soleil est bien alors dans le Signe du Scorpion (23 octobre—22 novembre en style grégorien, donc, avec le décalage de 7 jours au XIII[e] siècle, 16 octobre—15 novembre en style julien) ; mais le 4 novembre est un mercredi, et non pas un vendredi, comme affirme le texte.

La date turco-mongole : 1[er] de la 11[e] Lune de l'Année du Mouton correspond, selon les définitions chinoises du calendrier des *Yuan*, famille régnante mongole à laquelle *Gazan* lui-même appartient, au 4 décembre 1271 (BD 480), qui est bien un vendredi, mais qui n'est pas sous le Signe du Scorpion (d'où le Soleil est sorti le 15 novembre pour entrer dans celui du Sagittaire).

La date islamique correspond au 1[er], non de la 11[e] Lune, mais de la 10[e], de l'Année du Mouton. Et la date turco-mongole, non au *29 rabīʿ-I*, mais au *29 rabīʿ-II* de l'an 670 de l'Hégire. Il y a exactement un décalage d'une lunaison (de 30 jours) entre les deux dates.

Quand *Gazan* naquit, en 1271, sous le règne de son arrière-grand-oncle paternel *Khoubilaï*, Grand khan de Pékin, les souverains gengiskhanides, même en pays islamiques, n'étaient pas musulmans. Son père *Argun*, qui règnera sur l'Iran à partir de 1284, était un adversaire de l'Islam (DH 446—448) ; ce khan était bouddhiste, et l'une de ses épouses était chrétienne nestorienne. C'est autour d'*Argun* que se groupera ce que René Grousset (DH 446) appelle « le parti vieux-mongol, bouddhiste et nestorien », pour renverser *Tāgüdār*, son oncle paternel, qui, le premier, semble-t-il, des Gengiskhanides, s'était, vers 1282, converti à l'Islam. Le grand-père de *Gazan*, *Abaka*, fils d'*Hülägü* et arrière-petit-fils de Gengis khan, était aussi bouddhiste (DH 442). A la naissance de *Gazan*, il régnait sur l'Iran comme lieutenant du Grand khan de Pékin, *Khoubilaï*, son oncle, et il luttait sur plusieurs fronts contre des Musulmans.

Il n'y a aucune raison pour que la famille de *Gazan* ait noté le moment de sa naissance dans une date islamique. Au contraire, toutes raisons dynastiques et familiales se trouvent réunies pour que cette naissance ait été datée selon le calendrier officiel sino-mongol des *Yuan*. La seule date authentique de la naissance de *Gazan* est donc, à notre avis : 1[er] de la 11[e] Lune de l'Année du Mouton = 4 *décembre* 1271, qui est bien, comme le rapporte la tradition, un *vendredi* (les Bouddhistes turcs et mongols utilisaient, on le sait, la semaine planétaire en même temps que le Cycle des Douze Animaux). Et l'on remarquera que le libellé, tel qu'il est rapporté par *Rašīd-ad-Dīn* dans son Histoire rédigée en persan (BM 35, note 2), en a été conservé *en turc (uygur)* : « 1—*bir yegirminči āy—koyn yïl.* »

La date islamique a, de toute évidence, été reconstituée *a posteriori* en milieu musulman, ainsi que le Signe du Zodiaque correspondant (« 29

rabiʿ-I, 670, Scorpion »), à une date trop précoce de 30 jours (date correcte : *rabiʿ*-II, 670, Sagittaire). Nous pensons que cette erreur provient de l'imperfection des tables consultées, qui auront omis l'existence, dans le calendrier sino-mongol des *Yuan*, pour l'année précédente (du Cheval, 1270 : BD 480), d'une 11e Lune intercalaire, à moins qu'il ne s'agisse d'une faute de calcul pure et simple, fait courant en pareille matière.

Une autre erreur, non moins patente, quoique plus minime, s'est introduite dans la tradition, rapportée par *Rašīd-ad-Dīn* (cité par Osman Turan : BM 36, note 1), qui concerne la date d'accession au trône de *Gazan Khan*: ce serait un *dimanche 23 ḏū'l-ḥiǰǰa 694*, qui correspondrait dans le calendrier uyguro-mongol, cité en turc, au *23, toksunč āy, koyn yïl*.

Or, le *23 ḏū'l-ḥiǰǰa 694* (3 novembre 1295) est un *jeudi*, et non pas un dimanche. De plus, le 23 du mois islamique commencé au « croissant observé » ne peut correspondre au 23 du mois uyguro-mongol, qui, conformément à la définition chinoise, commence à la néoménie astronomique moyenne vraie, soit 1 ou 2 jours plus tôt (le 3 novembre 1295 est le *25* de la 9e Lune dans le calendrier officiel des *Yuan*: BD 269).

Ce qui, à notre avis, est le plus sûr, c'est que l'intronisation de *Gazan* a eu lieu un *dimanche*, premier jour de la semaine planétaire, Jour du Soleil, particulièrement indiqué, dans le cadre des croyances astrologiques bouddhiques, chrétiennes, et même islamiques de l'époque (*Gazan* était fraîchement converti à l'Islam), pour la cérémonie d'accession au trône d'un Khan. Ce souvenir s'est conservé sans altération.

Mais le *dimanche* en question doit être, non le 3 (jeudi), mais le *6 novembre 1295*, qui est en réalité le *26 ḏū'l-ḥiǰǰa 694* (et non le 23), et le *28* (non pas le 23) de la IXe Lune *(toksunč āy)* de l'Année du Mouton *(koyn yïl)* 1295 dans le calendrier uyguro-mongol des *Yuan* et de la famille gengiskhanide. Ou bien *Rašīd-ad-Dīn* et les computistes islamiques se sont, une fois de plus, trompés dans leurs calculs ; ou bien, ce qui est peut-être ici plus plausible, la tradition du manuscrit de *J̌āmiʿ-al-Tawārīḫ* a été altérée *(sivom* au lieu de *šäšom* dans la date islamique, puis répétition de ce *sivom* erroné dans la date uyguro-mongole).

Ces erreurs dans les correspondances entre dates islamiques et Calendrier des Douze Animaux sont monnaie courante et, en milieu turco-mongol, c'est, à notre avis, la date des Douze Animaux qui a généralement le plus de chances d'être la bonne, surtout quand il s'agit d'événements familiaux, comme une naissance, dont on sait que la tradition turco-mongole est de la conserver en mémoire d'après l'Animal de l'année, symbole astrologique auquel on prête une grande attention.

Ainsi, l'erreur relevée par Osman Turan (BM 60, note 1) dans une date donnée pour la naissance du Khan de Khiva *Abu-l-Ġāzī*: « 1014, Année du Lièvre », ne doit pas porter sur l'Année du Lièvre (11 février 1603—30 janvier 1604 selon la définition chinoise: BD 307), mais sur le millésime de l'Hégire, qui, pour cette année luni-solaire sino-turque, correspond à 1011 et 1012. On connaît par ailleurs la date exacte de la naissance de ce Khan (n° 8): *15 rabīʿ-I, 1012* = 12 août 1603, qui est bien dans l'*Année du Lièvre*.

La source de l'erreur est ici facile à déceler: on sait, en effet (n° 19), que *Abu-l-Ġāzī* est mort en 1074 de l'Hégire, dans une Année du Lièvre (mars 1664), dans sa 61e année. Les computistes amateurs, sachant qu'il y avait 60 ans (5 Cycles des Douze Animaux) entre l'Année du Lièvre de sa naissance et celle, du Lièvre aussi, de son décès, ont tout simplement, pour retrouver le millésime islamique de sa date de naissance, retranché 60 du millésime de sa mort (1074), ce qui leur a donné la date, fausse de 2 ans, de 1014. Ils ont évidemment oublié que l'année lunaire islamique est plus courte que l'année luni-solaire des Douze Animaux.

Nous pourrions trouver bien d'autres exemples d'erreurs analogues, et nous attirons à ce sujet l'attention des historiens: il vaut mieux, le plus souvent, en cas de doute, se fonder sur les dates données, en milieu turco-mongol, d'après le Cycle des Douze Animaux, que sur celles de l'Hégire reconstruites après coup par des lettrés peu versés dans le comput.

23. Une cause d'hésitation qui peut se présenter pour l'identification des dates données dans ce Cycle réside aussi dans les changements, à notre avis assez tardifs, qui ont pu se produire dans la définition du Nouvel An des Années des Douze Animaux.

La tradition savante turco-mongole, illustrée au milieu du XV^{e} siècle par *Ulug Beg*, reste fidèle aux définitions chinoises de l'année luni-solaire des Douze Animaux, même après la chute des *Yuan* mongols en 1368: les données rapportées par *Ulug Beg* (ci-après, 24.) sont conformes à celles, à la même époque, du calendrier chinois des *Ming*. Dans la tradition savante, l'Année des Douze Animaux, comme l'année chinoise, commence à la néoménie de la lunaison au cours de laquelle le Soleil entre dans le Signe des Poissons, donc en janvier ou février (date moyenne grégorienne: 4 février; dates grégoriennes extrêmes: 21 janvier et 21 février).

Mais certains peuples turcs voisins de l'Iran et privés d'informations scientifiques telles que celles contenues dans les ouvrages d'*Ulug Beg* ont fini par adopter, pour début de principe de l'année des Douze Animaux, le *Nawrūz* iranien de l'Equinoxe de Printemps (date grégorienne moyenne:

21 mars), bien connu d'eux. C'est le cas des *Türkmen* et des *Azerî*, du moins à une époque récente.

Le Dictionnaire *Türkmen* (GI) publié en 1962 par l'Académie des Sciences de la RSS Turkmène, à *Aškabad*, donne, en turkmène, d'intéressantes informations sur le calendrier populaire turkmène des Douze Animaux (GI 863—866), d'où il ressort que le début de l'année y est fixé à l'Equinoxe Vernal *(Novruz)*, et qu'on utilise des mois solaires nommés d'après les 12 Signes du Zodiaque, en commençant par *Xamal* (de l'arabe) « le Bélier » (21 mars).

Les Azerbaïdjanais,de leur côté, assez étroitement liés à l'Iran, notamment par leur confession chi'ite, ont suivi finalement l'usage persan qui, au moins à partir du XVIII[e] siècle, a consisté à assimiler les Années des Douze Animaux, entrées dans la coutume persane à l'époque mongole, aux années iraniennes du calendrier *ǰelālī*, qui commencent à l'Equinoxe de Printemps. Osman Turan (BM 58) donne un exemple caractéristique de ce nouveau calendrier turco-iranien, qui servait en Iran pour l'année financière : de l'Année du Singe assimilée à l'An 1152 de l'Hégire (10 avril 1739—28 mars 1740, style grégorien), on passe à l'Année de la Poule — du Coq —, qui est assimilée, non pas à 1153 (29 mars 1740—18 mars 1741), mais à 1154 de l'Hégire (19 mars 1741—7 mars 1742). Cette apparente anomalie s'explique par le fait que, d'une part, les Années des Douze Animaux sont assimilées à celles du calendrier persan *ǰelālī* (Année du Singe = 662 de l'Ere *J̌elālī*, avec début au 20 mars 1740 ; Année de la Poule = 663 de cette Ere, avec début au 20 mars 1741), et que, d'autre part, elles sont rapportées à l'an de l'Hégire dans lequel elles ont leur Jour de l'An : *Nawrūz* du 20 mars 1740 en 1152 de l'Hégire, et du 20 mars 1741 en 1154 de l'Hégire, *l'année islamique* 1153 *étant sautée parce qu'elle ne contient pas d'Equinoxe Vernal*, commençant après un *Nawrūz* et finissant avant le suivant.

Mais nous n'avons pas relevé d'attestations de faits analogues avant le XVIII[e] siècle, et c'est seulement vers le milieu de ce siècle qu'apparaît, à notre connaissance, la première mention d'un début des Années des Douze Animaux à l'Equinoxe de Printemps : comme le signale Osman Turan, le seul théoricien des calendriers à en faire état est le lettré ottoman *Ibrāhīm Ḥaqqī*, d'Erzerum, mort en 1186 de l'Hégire (1772—73), dans son *Ma'rifet-nāme* (BM 22), où il est dit que ces années du calendrier turc commencent quand le Soleil entre dans le Signe du Bélier (BM 29). Cet auteur doit se référer au calendrier turco-iranien *(Sāl-i Turkān)* de l'époque.

Tous les autres écrivains mentionnés par Osman Turan (BM 15—23 & 28—29) précisent, au contraire, que l'« Année des Turcs » commence

environ un mois et demi avant l'Equinoxe Vernal, ce qui correspond bien à la définition sino-uygur traditionnelle.

24. En tout cas, c'est bien le calendrier uygur et ses fondements scientifiques chinois que décrit *Ulug Beg* au milieu du XV^{e} siècle (BM 29—35). Il faudrait un livre entier pour exposer l'œuvre calendérique de ce grand astronome (NM, NN), prince timouride de Samarcande, qui avait un contact direct avec la science chinoise. Le premier travail devrait consister dans une édition critique de ses écrits.

Nous nous contenterons de noter que les enseignements d'*Ulug Beg*, rapportés pour l'essentiel par Osman Turan (loc.), sont jusque dans le plus menu détail la transposition des données théoriques du calendrier chinois (des *Yuan*, puis des *Ming*). Les termes techniques en sont même, très souvent, la transcription pure et simple des termes chinois, par exemple pour les 24 *k'i* (BM 30), les autres étant ceux des calendriers uygur d'époque mongole, bien connus par ailleurs, notamment pour les noms des Douze Animaux et des lunaisons de l'année.

Pour notre sujet, *Ulug Beg* ne nous apprend pratiquement rien que nous ne sachions par l'étude directe des calendriers uygur (cf. notre Chapitre V), ou par l'exposé du Père Hoang (BC) sur le calendrier chinois.

Le Timouride *Ulug Beg*, en plein XV^{e} siècle, continue ainsi, sur un plan scientifique élevé, la tradition séculaire des calendriers turc, uygur, et uyguro-mongol, qui dérive immédiatement de la tradition chinoise, ce dont il est parfaitement conscient. Grâce à lui, cette tradition se trouve, sous sa forme la plus exacte, à la disposition du monde islamique.

CHAPITRE VIII

LE DOUBLE CALENDRIER DES TURCS NESTORIENS

1. En 1885, une vingtaine d'années après l'annexion, par l'Empire de Russie, de la région du *Ču* (« Tchou », au Sud-Ouest du Lac *Balkaš*), des colons russes y découvrirent, à 55 km environ l'un de l'autre, deux cimetières chrétiens nestoriens médiévaux : le premier, de modeste importance, près du village de *Burana*, à 16 km au Sud-Sud-Est de *Tokmak*; le second, plus à l'Ouest, à 11 km au Sud de *Pišpek*, l'actuelle *Frunze* (capitale de la R.S.S. Kirghize), beaucoup plus vaste, couvrant à peu près deux hectares et demi et contenant environ 3000 sépultures.

Dès 1890, D. Chwolson, spécialiste russe du syriaque, publiait, avec la coopération de W. Radloff pour les parties turques, le déchiffrement et la traduction de plus de 200 inscriptions tombales provenant de ces deux nécropoles (LC), bientôt suivi, en 1897, à St. Petersbourg également, d'une seconde livraison (LD) comprenant plus de 300 textes : en tout, environ 550 inscriptions en syriaque et en turc, dont 80% datées, la plus ancienne de 1201 de notre ère et la plus récente de 1345 — dates obtenues par conversion, l'« ère chrétienne » n'y étant jamais mentionnée !

Le seul alphabet employé dans ces épitaphes est celui du syriaque, même pour les textes ou les passages en turc. Quant au contenu linguistique, c'est, tout naturellement, le syriaque, langue religieuse de l'Eglise Nestorienne, qui domine (à plus de 97%). Il n'y a que 14 épitaphes rédigées entièrement en turc ; leurs dates s'échelonnent entre 1278 et 1337. En dépit de la prédominance des « noms chrétiens » syriaques, l'anthroponymie turque est très largement représentée, noms syriaques et turcs coexistant dans une même famille, voire pour un même individu.

Selon toute vraisemblance, la langue dominante de la région, au XIII^{e} siècle et au XIV^{e}, devait être le turc, ce qui n'excluait pas la présence d'éléments iraniens, voire mongols. En tout cas, le syriaque, langue d'Eglise, n'était certainement pas le parler de la population.

Aux époques correspondant aux dates relevées sur les inscriptions tombales, cette contrée avait été sous la domination des Kara-Khitay, dynastie mongole sinisée (cf. Chapitre VII, 1.), de 1130 à 1211 environ, puis, après une période d'instabilité, elle avait été conquise, en 1218, par les

Mongols de Gengis-khan. Après 1227, elle devait faire partie de l'*ulus* de *Čagatay*. Ces circonstances historiques y avaient eu pour conséquence un déclin de l'Islam (que les Kara-Khanides y soutenaient au XI[e] siècle), avec, pour contrepartie, un développement important du christianisme nestorien, et même une implantation, au XIV[e] siècle, du catholicisme romain (DH 384 & sq., 414—415). Les princes mongols du Khanat de *Čagatay*, généralement bouddhistes (avec une forte tendance au syncrétisme), protégèrent longtemps les chrétiens contre les entreprises, souvent violentes, des Musulmans. C'est seulement dans la seconde moitié du XIV[e] siècle que la conversion des princes mongols entraînera un retour en force de l'Islam et la disparition progressive, dans ces contrées d'Asie Centrale, des communautés chrétiennes (DH 415—420), composées essentiellement de sédentaires turcophones.

2. Nous nous bornerons ici à étudier les épitaphes nestoriennes du *Ču*, fort intéressantes et trop négligées par les turcologues, en ce qui concerne leur système chronologique.

Le calendrier syriaque de l'Eglise Nestorienne est de type julien pour les mois (solaires) et l'intercalation, tous les 4 ans sans exception, du jour bissextile (29 *Šebāt* = = 29 février) ; mais son ère est celle de l'Empire alexandrin des Séleucides, dont l'An 1 commence le 1[er] octobre 312 avant l'ère chrétienne. La correspondance avec les dates juliennes de l'ère chrétienne est donc simple : les mois (qui portent des noms syriaques, presque tous d'origine babylonienne) et leurs quantièmes se correspondent exactement ; il suffit, pour obtenir le millésime de l'ère chrétienne, de retrancher, de celui de l'ère séleucide, 311 unités pour les dates comprises entre le 1[er] janvier et le 30 septembre inclus, 312 unités pour celles comprises entre le 1[er] octobre et le 31 décembre inclus. (Cf. BT, 48 & sq.)

Les noms des mois (BT 85) sont les suivants :

Tešrīn qedīm :	octobre	*Nīsān :*	avril
Tešrīn ḥrāi :	novembre	*Iyyār :*	mai
Kānūn qedīm :	décembre	*Ḥezīrān :*	juin
Kānūn ḥrāi :	janvier	*Tāmmūz :*	juillet
Šebāt :	février	*Āb :*	août
Ādār :	mars	*Īlul :*	septembre

Ainsi, le *22 Ādār 1611* est le 22 mars 1300 du calendrier julien d'Europe, et le *25 Kānūn qedīm* 1611 est le 25 décembre 1299 de ce calendrier.

Les épitaphes nestoriennes du *Ču* sont datées dans la proportion des 4/5. La seule date retenue est celle du décès. Parmi les quelque 430 dates identifiées, 394, soit plus de 91 %, mentionnent le *millésime de l'ère séleucide*, soit en chiffres syriaques, soit en langue syriaque, soit, beaucoup plus rarement, en langue turque (12 cas seulement, soit environ 3 %).

Cette très forte proportion de dates séleucides s'explique aisément par la référence au calendrier syriaque de l'Eglise Nestorienne.

Mais ce calendrier est réservé à l'usage religieux, et *le calendrier civil de la population locale, chrétienne ou non, en ces XIII^e^ et XIV^e^ siècles, est, de toute évidence, le Calendrier des Douze Animaux.*

En effet, sur 430 épitaphes datées, 37 seulement, soit un peu moins de 10%, ne portent que la date séleucide, tandis que *plus de* 90% *se réfèrent à l'Animal de l'année.* Il y a même 35 épitaphes (8%) qui s'y réfèrent exclusivement. L'usage le plus largement suivi (plus de 82% des inscriptions datées) consiste dans *l'emploi simultané de l'ère séleucide et du Calendrier des Douze Animaux :* soit une double référence, à l'année religieuse d'une part, à l'année civile courante d'autre part.

3. Les noms de Douze Animaux apparaissent, dans ces inscriptions, *en deux langues :* le *syriaque*, et le *turc* (jamais en mongol, bien que la région soit sous domination gengiskhanide depuis 1218).

Les noms syriaques des Douze Animaux, dont Chwolson a dressé la liste (LC 7), apparaissent 375 fois, et les noms turcs 149 fois. Sur 393 épitaphes se référant au Cycle animalier, 244 portent seulement le nom syriaque de l'Animal, 131 mentionnent à la fois ses noms syriaque et turc, et 18 exclusivement son nom turc.

Les termes syriaques, toujours les mêmes, sont la traduction pure et simple des termes turcs. Ceux-ci, notés en caractères syriaques avec quelques variantes graphiques (LC 7), continuent directement la tradition de l'uygur, tout en présentant parfois quelques traits dialectaux. Leurs formes sont les suivantes (nous indiquons entre parenthèses les mots uygur correspondants) :

1. *sïčgan*	*(sïčgan)*	« Rat »
2. *ud*	*(ud)*	« Bœuf »
3. *bars*	*(bars)*	« Tigre »
4. *tavïšgan*	*(tavïšgan)*	« Lièvre »
5. *lū*	*(lū)*	« Dragon »
6. *yïlan* ou *īlan*	*(yïlan)*	« Serpent »
7. *yunt*	*(yunt)*	« Cheval »
8. *koy*	*(koyn)*	« Mouton »
9. *bičin*	*(bičin)*	« Singe »
10. *takagu*	*(takïgu)*	« Coq »
11. *it*	*(it)*	« Chien »
12. *toŋuz*	*(toŋuz)*	« Porc »

Par rapport à l'uygur, les divergences sont très minimes : *koy* (au lieu de *koyn)* et *takagu* (au lieu de *takïgu)* sont les formes du kara-khanide, bien attestées dans cette

région dès le XI[e] siècle (GC 351 & 562) ; la chute épisodique du *y-* de *yïlan* (constatée aussi dans *ïl* ou *yïl* « année » des mêmes inscriptions) sera plus tard attestée en turc *čagatay* (GA I, 1472 & 1475), dans ces mêmes contrées. Rien de surprenant, donc.

On observera que le syriaque traduit par le masculin, « Coq », le mot *takagu*, ce que souligne Chwolson (LC 11). Nous trouvons ici une justification du parti que nous avons pris de traduire par « Coq », et non par « Poule » — ce qui est plus fréquent dans la tradition turcologique —, le turc *takïgu* ou *takagu* dans le Calendrier des Douze Animaux. Le mot turc, comme le terme chinois *ki* (BC VII : 'gallus'), a un sens générique, et peut s'appliquer aussi bien à la femelle qu'au mâle : *ärkäk takagu* « coq », *tïšï takagu* « poule » en kara-khanide, au XI[e] siècle (GC 562). Mais, dans les conceptions astrologiques chinoises relatives aux Douze Animaux, c'est bien du « Coq » qu'il s'agit (AM, passim), ce que reflètent d'ailleurs les traductions du Père Hoang ('gallus' : BC VII) et de W. Eberhard ('Hahn' : ML 98). L'interprétation par la « poule » s'est produite après que les Turcs ont emprunté au persan le mot *xoroz* pour désigner spécialement le mâle, *takïgu* et ses variantes (osmanlï *tavuk*, etc.) s'appliquant dès lors à la seule « poule ».

4. Le double calendrier, religieux et civil, des Turcs nestoriens d'Asie Centrale pose le problème des correspondances entre une année solaire séleucide allant d'un 1[er] octobre julien au 30 septembre suivant, et des Années des Douze Animaux qui, dans ces lieux et à ces époques (kara-khitay, puis mongole), ne pouvaient que suivre les définitions chinoises du calendrier luni-solaire, avec Jour de l'An à la néoménie qui précède l'entrée du Soleil dans le Signe des Poissons (dates extrêmes du Jour de l'An chinois entre 1200 et 1350 : 14 janvier et 14 février ; cf. BD 257—276).

Toute année de l'ère séleucide correspond donc à 2 Années des Douze Animaux consécutives (comme à 2 ans consécutifs de l'ère chrétienne), et, inversement, toute Année des Douze Animaux (comme toute année de l'ère chrétienne) correspond à 2 années consécutives de l'ère séleucide, le changement de millésime s'opérant le 1[er] octobre julien.

Nous ne pouvons pas étudier le système des correspondances employées par les Nestoriens turcophones dans les 37 épitaphes qui ne font état que de l'année séleucide, ni dans les 35 qui ne mentionnent que l'année des Douze Animaux. Mais nous disposons, pour cette étude, des 357 inscriptions (341 en langue syriaque, 12 en turc, et 4 bilingues) qui se réfèrent simultanément aux deux calendriers.

Nous utiliserons les seuls documents dont nous puissions disposer, c'est-à-dire ceux édités par Chwolson (LC, LD), dont le travail est très consciencieux. Nous y avons relevé quelques inadvertances arithmétiques dans les conversions de l'ère séleucide en ère chrétienne : elles sont évidentes, et il serait superflu d'en discuter ; nous nous contentons, le cas échéant, de les redresser.

Chwolson a lui-même corrigé (LC 158—163) quelques erreurs de lecture. Sa transcription des mots turcs est souvent déficiente, parce que fondée en partie sur le système phonétique de l'uygur et du turc médiéval. Nous ne commenterons pas nos restitutions, que tous les turcologues connaissant cette période comprendront aisément.

Nous ferons d'autre part abstraction, dans notre étude, des lectures expressément signalées comme incertaines par Chwolson lui-même (LC 17—18, n° 74 et LD 5—6, n° 1), lorsque l'état de l'inscription ne permet aucune interprétation sûre. Ce sont là, d'ailleurs, des cas plutôt rares.

5. Si nous éliminons les deux textes « désespérés » précités (LC n° 74 & LD n° 1), il nous reste 355 inscriptions utilisables pour l'étude des correspondances entre le calendrier syriaque séleucide et celui des Douze Animaux.

L'année séleucide va d'un 1er octobre (julien) au 30 septembre suivant. L'année des Douze Animaux, qui, certainement, à cette époque et dans cette région, suit les normes de l'année civile chinoise (sino-turque et sino-mongole), commence, au XIIIe siècle et jusqu'au milieu du XIVe, à une date qui varie du 14 janvier (julien) au 14 février, et s'achève entre le 13 janvier et le 13 février (dates moyennes: 29—30 janvier ou 28—29 janvier). Ainsi, en moyenne, l'année séleucide commençant dans une année X du Cycle des Douze Animaux a son premier tiers (4 mois: d'octobre à janvier) dans cette année X, et ses deux tiers suivants (8 mois: de février à septembre) dans l'année « X + 1 » du Cycle.

Les 355 exemples dont on dispose permettant des observations statistiques pertinentes, on devrait s'attendre à y trouver approximativement 1/3 de correspondances du type « S = X », et 2/3 du type « S = X + 1 », si l'on désigne par S l'année séleucide. Le premier type serait attesté pour des dates comprises entre le 1er octobre et la veille du Jour de l'An chinois; le second, pour celles allant de ce Jour de l'An (entre le 14 janvier et le 14 février) au 30 septembre suivant.

Or, il n'en est rien en fait, puisque, sur 355 cas, on a:

328 cas de correspondance « S = X + 1 »;

14 cas de correspondance « S = X »;

13 cas d'autres correspondances (erreurs de comput!).

Si l'on élimine les 13 cas d'erreurs manifestes, on voit que le rapport du cas « S = X + 1 » au cas « S = X », au lieu d'être de 2 à 1, est plus de vingt fois supérieur.

Il peut très difficilement s'agir là d'un fait de hasard. La seule explication, déjà entrevue par Chwolson (LC 66—67), dont nous rejetons toutefois l'hypothèse quant au comput particulier de « chrétiens parlant syriaque » dans cette région, c'est que, dans l'usage le plus largement répandu, il y avait *assimilation globale de l'année séleucide à l'année des Douze*

Animaux qui en contient la majeure partie (l'année « X + 1 » de notre schéma).

6. Cette assimilation a pu se faire de deux manières : ou bien, on a affecté aux années des Douze Animaux le millésime de l'année séleucide où a lieu leur Jour de l'An (ce qui revient à ramener le point de départ de l'année séleucide à celui de l'année chinoise, environ 4 mois plus tard); ou bien, gardant la définition traditionnelle (début au 1er octobre) de l'année solaire séleucide, on lui a affecté dès son début (et par anticipation pour ses 4 premiers mois environ) l'Animal correspondant à l'année chinoise qui y a son Jour de l'An et y est contenue pour sa plus grande partie.

De ces deux procédés, c'est le second qui paraît, dès l'abord, le plus vraisemblable. En effet, l'année séleucide, dont le millésime figure toujours avant le nom de l'Animal dans les datations doubles, et qui n'est alors qu'une variante orientale de l'année solaire julienne chrétienne, est l'année liturgique des Chrétiens Nestoriens, qui, pour des raisons chronologiques et religieuses, ne peut être assimilée à l'année luni-solaire, de début variable dans l'année solaire, du Calendrier des Douze Animaux (de définition chinoise). Les inscriptions funéraires considérées ayant un caractère foncièrement religieux, l'année séleucide qui y figure doit bien être cette même année liturgique, qui commence le 1er octobre julien.

On possède d'ailleurs un texte qui est en faveur du second procédé envisagé. C'est celui de l'épitaphe n° 15 de la 2e livraison de Chwolson (LD 9), rédigé entièrement en syriaque. La date du décès y est rapportée en des termes dont voici la traduction : « En l'an 1587, du Rat, au mois de *Tešrīn* Premier, un vendredi ».

Tešrīn I 1587 correspond à octobre 1275 du calendrier julien. Or, l'Année du Rat ne commence que le 18 janvier 1276. Selon une référence stricte au calendrier sino-turc, octobre 1275 est situé dans l'année précédente du Cycle, celle du Porc, dont il n'est pas question dans l'épitaphe. On en peut déduire que, dans l'usage suivi ici, la première partie de l'année séleucide 1587 (1er octobre 1275—17 janvier 1276) est attribuée *par anticipation* à l'Année du Rat sino-turque (18 janvier 1276—4 février 1277), qui contient la majeure partie (18 janvier—30 septembre 1276) de cette année 1587. Cet usage a pour raison d'établir une *correspondance simple* entre années séleucides et années des Douze Animaux ; ainsi, l'*Année du Rat* correspondra aux années séleucides suivantes :

1575 (LC 18—21 : n° 75 ; n° 75,1 ; n° 75,2 ; LD 7—8 : n° 6 ; nos 8 à 10).
1587 (LC 26 : n° 87 ; LD 9 : n° 15).
1599 (LC 31—34 : nos 99 à 99,4 ; LD 11 : nos 26 & 27).
1611 (LC 41—44 : nos 11 à 11,4).
1623 (LC 55 : n° 23 ; LD 19 : nos 68 & 69).
1635 (LD 24 : nos 96 à 99).
1647 (LC 77—78 : nos 47 à 47,3 ; LD 30—31 : nos 129 à 134).

Les Années du Rat en question correspondent globalement à 1264, 1276, 1288, 1300, 1312, 1324 et 1336 de l'ère chrétienne.

7. Si l'on numérote de 1 à 12 les années des Douze Animaux (cf. plus haut, 3.) et qu'on désigne par A leur numéro, le millésime de l'année séleucide étant d'autre part désigné par S, la formule de correspondance simple, applicable à 328 cas sur 355 cas d'épitaphes datées dans les deux calendriers, sera la suivante : $A = \text{Reste de } \frac{S + 10}{12}$ (en replaçant par 12 le reste zéro).

Pour la correspondance globale (n'exceptant qu'une partie de janvier-février) entre A et le millésime C de l'année de l'ère chrétienne, la formule est : $A = \text{Reste de } \frac{C + 9}{12}$ (en remplaçant de même par 12 le reste zéro).

Toujours dans ce système de correspondances globales, concernant la majeure partie des années en cause (en faisant abstraction de la période d'octobre à décembre pour l'année séleucide), la formule suivante donne C à partir de S : $C = S - 311$.

8. Ainsi, dans 328 cas sur 355, on observe, entre l'année des Douze Animaux, l'année séleucide, et l'année de l'ère chrétienne, des correspondances simples, qui ne posent aucun problème. Mais cette simplification, voulue par les computistes nestoriens dans leur usage dominant, ne reflète pas entièrement la réalité chronologique, puisqu'elle rapporte à l'année A des Douze Animaux la partie de l'année séleucide comprise entre le 1er octobre et la veille du Jour de l'An chinois de janvier—février, qui, en stricte chronologie, est dans l'année A — 1.

Nous en prendrons pour exemple l'inscription turque suivante (LD 19 : n° 69) :

aleksandros xan sakïš miŋ altï yüz yegirmi üč ärdi. türkčä yïl sïčgan ärdi. bu kuvra mäŋü-taš tay kopuzčï-nïŋ turur. yad bolzun.

« Le compte de l'Empereur Alexandre était 1623. L'année, à la turque était celle du Rat. Cette inscription tombale est celle du joueur de viole *Tay* (Poulain). Qu'on garde sa mémoire ! »

L'onomastique du défunt est turque, et son métier de *kopuzčï* « joueur de *kopuz* » (petit instrument à cordes et à archet) se rattache au folklore turc traditionnel : le *kopuz* était, par excellence, l'instrument d'accompagnement des poètes et chanteurs populaires turcs.

L'année séleucide 1623 va, dans le calendrier julien, du 1er octobre 1311 au 30 septembre 1312. L'Année du Rat en question, dans sa définition sino-turque, va du 8 février 1312 au 26 janvier 1313. En chronologie stricte, la période en cause, théoriquement, commune à ces deux années, serait

celle comprise entre le 8 février et le 30 septembre 1312. Mais, si l'on applique le principe d'assimilation globale (éventuellement par anticipation) de l'année séleucide à l'année des Douze Animaux, la date mentionnée pourrait se rapporter à l'ensemble de l'année séleucide, donc, aussi, à la période comprise entre le 1er octobre 1311 et le 7 février 1312.

Cette dernière possibilité n'est nullement exclue. En effet, ce n'est pas parce qu'une inscription est rédigée en turc qu'on doit croire son système chronologique conforme au calendrier populaire sino-turc de tradition uygur, alors dominant en Asie Centrale sur toute l'étendue de l'Empire Mongol. Au contraire, l'examen des 13 épitaphes turques datées selon les deux calendriers montre que, dans toutes sans exception, les concordances sont conformes à la formule : A = Reste de $\frac{S+10}{12}$ définie plus haut (paragraphe 7.), qui est celle de l'assimilation globale — sans doute par le clergé nestorien — de l'année des Animaux à l'année séleucide. Cela suppose, dans ce double calendrier ecclésiastique, un départ anticipé, au 1er octobre (au lieu de janvier-février), des Années des Douze Animaux, ce qui ne devait pas être l'usage populaire et civil.

9. Contrairement à ce qu'on aurait pu attendre, c'est exclusivement dans des épitaphes rédigées en syriaque (à l'exception, le plus souvent, du nom turc de l'Animal du Cycle) qu'on rencontre, sans doute possible, l'attestation d'un autre usage que celui du « double calendrier ecclésiastique » nestorien, à savoir : l'observation chronologique exacte, pour le comput « à la turque » par Années des Douze Animaux, du calendrier sino-turc (et sino-mongol) de type uygur.

Cet usage « non ecclésiastique », avec respect du calendrier civil sino-turco-mongol de l'époque, correspond, pour les périodes comprises entre un 1er octobre et le début (14 janvier—14 février) de l'année civile des Douze Animaux, à la formule : A = Reste de $\frac{S+9}{12}$ (en remplaçant par 12 le reste zéro), puisque l'année réelle des Douze Animaux est alors celle qui précède l'année d'assimilation globale donnée par la formule (ci-dessus, 7.) : A = Reste de $\frac{S+10}{12}$.

Nous n'en avons relevé, en tout, que 13 cas (sur 355), qui constituent vraiment des exceptions. Nous les passerons rapidement en revue, par ordre chronologique :

1) « *1564, Rat* » (LD 6 : n° 3) ; l'année séleucide 1564 va du 1er octobre 1252 au 30 septembre 1253 ; l'Année sino-turque du Rat va du 12 février 1252 au 30

janvier 1253 ; il s'agit donc de la période comprise entre le 1er octobre 1252 et le 30 janvier 1253.

2) « *1565*, à la turque *ud* » (Bœuf ; période comprise entre le 1er octobre 1253 et le 20 janvier 1254 (LC 13—14 : n° 65).

3) « *1608*, *Singe*, à la turque *bičin* » ; période comprise entre le 1er octobre 1296 et le 23 janvier 1297 (LC 38—40 : n° 8).

4) « *1612*, *Rat* » ; période comprise entre le 1er octobre 1300 et le 9 février 1301 (LC 46 : n° 12,4).

5) « *1617*, *Serpent* » ; période comprise entre le 1er octobre 1305 et le 14 janvier 1306 (LC 168 : n° 53).

6) « *1623*, *Porc* » ; période comprise entre le 1er octobre 1311 et le 7 février 1312 (LD 18 ; n° 66).

7) comme le précédent (LD 18 : n° 67).

8) « *1638*, . . . , à la turque *bars* » ; période comprise entre le 1er octobre 1326 et le 23 janvier 1327 (LC 67 : n° 38,1) ; pour l'étude complète de la datation de cette épitaphe, voir ci-après, 10.

9) « *1638*, . . . , . . . *bars* » ; même période que la précédente (LC 66—67 : n° 38) ; *bars* est une correction portée sur la pierre ; pour étude détaillée, voir ci-après, 10.

10) « *1638*, *Tigre* » ; même période que précédemment (LD 25—26 : n° 105).

11) « *1650*, *Tigre*, à la turque *bars* » ; période comprise entre le 1er octobre 1338 et le 8 février 1339 (LC 85 : n° 50).

12) « *1651*, *Lièvre*, *tavïšgan* » ; période comprise entre le 1er octobre 1339 et le 28 janvier 1340 (LD 38 : n° 201).

13) « *1653*, *Serpent* » ; période comprise entre le 1er octobre 1341 et le 5 février 1342 (LC 92—93 ; n° 53).

10. Les inscriptions qui viennent d'être mentionnées sous les rubriques 8) et 9) méritent un examen spécial, en raison des indications complexes qu'elles renferment et des éclaircissements qu'elles apportent sur le comput turc nestorien.

L'épitaphe n° 38,1 (LC 67) porte trois indications de date : *1638* en syriaque ; puis *année du Lièvre* en syriaque et aussitôt après : *à la turque*, *bars* (Tigre). On a ici une attestation claire des deux usages concurremment suivis : l'usage « ecclésiastique » qui fait correspondre, *par anticipation pour son premier tiers*, l'année séleucide 1638 (1er octobre 1326—30 septembre 1327) à l'*Année du Lièvre* (24 janvier 1327—11 février 1328) ; et l'usage civil sino-turco-mongol, pour lequel l'*Année du Tigre* dure jusqu'au 23 janvier 1326, précédant celle du Lièvre.

Pour la même période, un témoignage non moins intéressant est fourni par l'épitaphe n° 38 (LC 66—67). Elle porte quatre indications de date, la 4e étant une correction pertinente, ajoutée d'une autre main : 1638 en syriaque ; puis *année du Lièvre* en syriaque (jusqu'ici, comme précédemment) ; ensuite *à la turque*, *bičin* (Singe), ce qui est une erreur mani-

feste, les années du Singe les plus proches de cette date séleucide de 1638 (1326—27 julien) étant celles qui vont du 10 février 1320 au 28 janvier 1321, et du 28 janvier 1332 au 16 janvier 1333. Une autre main a ajouté au-dessus de cette indication fautive le mot turc *bars* (Tigre), qui désigne bien l'année sino-turque réelle et nous ramène à la même datation que dans le texte n° 38,1 (cf. ci-dessus), correspondant à la période qui va du 1er octobre 1326 au 23 janvier 1327 julien.

Plutôt qu'une erreur de comput proprement dite, la confusion de *bičin* et de *bars* nous paraît être une étourderie du graphiste, les deux mots, en caractères syriaques, commençant par la même lettre et présentant une allure générale un peu semblable (cf. LC 66, lignes 4 fin & 5).

Ces deux textes sont des témoignages précieux de la dualité d'usage, en matière de comput nestorien, pour les correspondances entre dates de l'ère séleucide et années des Douze Animaux.

11. Cette dualité peut devenir source de confusion. En effet, les tables dressées selon l'un et l'autre système présentent, pour la même année des Douze Animaux, un écart d'une unité dans le millésime séleucide. Par exemple, dans les tables en syriaque selon l'usage ecclésiastique, l'an séleucide *1638* sera assimilé à l'*Année du Lièvre*. Mais, selon l'usage civil turc, il commencera (le 1er octobre 1326) dans une *Année du Tigre*, et une table « turque » pourra retenir, comme primordiale, cette dernière indication. On aura ainsi, concurremment, deux sortes de tables :

Table ecclésiastique (en syriaque) :

1635 : RAT (LD 24 : nos 96 à 98).
1636 : BŒUF (LD 25 : nos 101 à 104).
1637 : TIGRE.
1638 : LIEVRE (LD 27 : nos 107 & 108).
1639 : DRAGON (LD 27 : n° 109).
1640 : SERPENT (LD 27 : nos 110 à 112).
Etc . . .

Table selon l'usage civil (en turc) :

RAT :	*1636 : sïčgan*
BŒUF :	*1637 : ud*
TIGRE :	*1638 : bars*
LIEVRE :	*1639 : tavïšgan*
DRAGON :	*1640 : lū*
SERPENT :	*1641 : (y)ïlan*

Etc . . .

Le millésime de la « table turque » est supérieur d'une unité à celui de la « table syriaque ». Ce fait est certainement connu des computistes, qui savent qu'il faut retrancher une unité aux millésimes de la « table turque » pour trouver ceux du comput ecclésiastique nestorien. Mais si une « table syriaque » a été traduite en turc sans changement de ses millésimes (en continuant à suivre l'usage ecclésiastique) et qu'elle est prise, à tort, pour une table « turque » selon l'usage civil, le computiste désirant alors l'adapter à l'usage ecclésiastique retranchera pour cela une unité à chacun de ses millésimes, et obtiendra une *table fausse (d'une unité, par défaut)*, du type

1634 : RAT (LC 63—64 : n° 34,3)
1635 : BŒUF
Etc . . .

12. C'est précisément ce qui se produit pour les calculs faits dans 7 épitaphes, où le millésime séleucide est erroné, par défaut, d'une unité :

1) « *1624, Tigre, bars* » (LD 20 : n° 73) ; l'année du Tigre commence en *1625* séleucide (1314 julien) ; la datation « ecclésiastique » correcte serait donc : « *1625, Tigre, bars* ».

2) « *1628, yunt* » (LC 59 : n° 28 ; inscription entièrement en turc — toutes les autres citées maintenant sont en syriaque) ; l'année du Cheval commence en *1629* (1318 julien).

3) « *1634, Rat, sïčgan* » (LC 63—64 : n° 34,3) ; l'année du Rat commence en *1635* (1324 julien).

4) « *1640, Cheval, yunt* » (LD 27—28 : n° 113) ; l'année du Cheval commence en *1641* (1330 julien).

5) « *1642, Singe, bičin* » (LC 10—11 : n° 42,4) ; l'année du Singe commence en *1643* (1332 julien).

6) « *1646, Rat* » (LD 30 : n° 128) ; même erreur que dans la suivante :

7) « *1646, Rat, sïčgan* » (LD 30 : n° 129) ; l'année du Rat commence en *1647* (1336 julien).

13. Le processus de dégradation du comput peut ne pas s'arrêter là : si la table fausse est à son tour traduite en turc et prise pour une table selon l'usage civil turc, le computiste ecclésiastique pourra opérer à tort, pour l'usage religieux, une soustraction d'une unité, ce qui amènera cette fois dans le millésime séleucide une *erreur de 2 par défaut*. C'est ce qui se produit dans 4 épitaphes :

1) « *1588, Lièvre* » (LD 9 : n° 16) ; l'année du Lièvre commence en *1590* séleucide (1279 julien).

2) « *1645, Rat, sïčgan* » (LC 75 : n° 45) ; l'année du Rat commence en *1647* (1336 julien).

3) « *1650, Serpent* » (LD 36 : n° 191) ; même erreur que dans la suivante :
4) « *1650, Serpent, ilan* » (LD 36 : n° 192) ; l'année du Serpent commence en *1652* (1341 julien).

Il peut même arriver, de retraduction en retraduction avec méprise sur le caractère « civil » ou « ecclésiastique » de la table, qu'on aboutisse à une erreur de 3 *par défaut*. Ce cas extrême n'est observé qu'une fois :

« *1645, Bœuf, ud* » (LC 76 : n° 45,1) ; l'année du Bœuf commence seulement en *1648* séleucide (1337 julien).

14. Une erreur en sens inverse, par excès, sur le millésime séleucide peut aussi se produire si une table selon l'usage civil turc est interprétée à tort comme table selon l'usage ecclésiastique. La correspondance de type « *1636 : RAT* » du comput civil sera alors transférée par erreur dans le comput ecclésiastique, et, pour une date comprise entre le 1er octobre et le Jour de l'An sino-turc de janvier-février, le rédacteur qui voudra dater selon le comput civil, sachant que les tables de correspondances civiles « à la turque » donnent des millésimes séleucides supérieurs d'une unité à ceux des tables ecclésiastiques, ajoutera à tort cette unité, obtenant ainsi une *fausse table selon l'usage civil*, du type : « *Rat :* 1637 ». L'erreur sera alors de *1 par excès sur l'usage civil d'octobre à janvier—février*, et de 2 par excès sur le comput ecclésiastique. Le fait n'est constaté qu'une fois :

« 1650, *Bœuf, à la turque : ud* » (LD 37 : n° 193) ; l'année du Bœuf correspond à l'année séleucide *1648* du 1er février 1337 au 30 septembre 1337, et à l'année séleucide *1649* du 1er octobre 1337 au 20 janvier 1338 ; pour cette dernière période, le compte correct selon l'usage civil turc serait *1649*, et le compte « ecclésiastique » serait *1648*.

Ces diverses erreurs sont assez surprenantes, mais il faut observer qu'elles sont relativement rares, puisque leur total est de 13 sur 355 textes examinés (moins de 4%). Plus de 96% des computs observés sont corrects, ce qui, après tout, n'est pas un si mauvais résultat dans ces communautés chrétiennes isolées au cœur de l'Asie, pour qui l'année séleucide n'était certainement pas d'emploi familier (sauf en milieu clérical). On remarquera que, dans ces inscriptions qui s'étendent de 1201 à 1345 de l'ère chrétienne, une seule erreur (en 1279) est observée de 1201 à 1313, au cours de 113 années, et que toutes les autres, au nombre de 12, sont groupées sur une période de 24 ans (de 1314 à 1337), qui a peut-être été une période troublée (cf. l'épidémie de peste de 1338 : LC 81, n° 49).

On pourrait théoriquement se demander si les erreurs constatées, plutôt que sur le millésime séleucide, ne porteraient pas sur le comput des

Douze Animaux. Mais cette hypothèse nous paraît peu vraisemblable: tous les témoignages historiques montrent que le Calendrier des Douze Animaux était, à l'époque, déjà très populaire en Asie Centrale, et sa simplicité l'expose à moins de confusions que le calendrier séleucide, avec ses millésimes de chiffres élevés. Le milieu ambiant aurait décelé presque aussitôt, pensons-nous, une erreur sur le Cycle animalier: ce qui s'est, très précisément, produit en 1326—27 (cf. plus haut, 10: LC 66—67: n° 38).

15. En dehors de l'indication de l'*année de décès* (exprimée selon l'ère séleucide, ou le Cycle animalier, ou selon les deux à la fois), les épitaphes nestoriennes médiévales de la région du *Ču*, tant syriaques que turques, ne contiennent habituellement *aucune autre précision de date*. A cet égard, sur 429 inscriptions dont la partie datée est conservée et lisible, 8 seulement (soit à peine 2%) font exception: 5 seulement donnent le *jour précis du décès* (dont 4 en syriaque et une bilingue à dominante turque); 3 (en syriaque) donnent le *mois solaire syriaque du décès* (l'une ajoutant le jour de la *semaine planétaire*, mais sans quantième du mois).

De cette constatation, on ne doit pas conclure à une ignorance ou à un mépris de la chronologie, puisque, par exemple, dans notre propre société, où la chronologie la plus précise joue un si grand rôle, les dates de décès des inscriptions tombales se limitent généralement au millésime de l'année.

Sur les 5 épitaphes notant exactement le jour du décès, 3 seulement (2 en syriaque et une bilingue à dominante turque) le font en indiquant *le mois solaire syriaque et son quantième:*

1) « *Année du Coq, 3 Ḫezīrān 1560* » = *3 juin 1249;* inscription syriaque (LC 10—12: n° 60).

2) « *An 1576, Bœuf, 23 Ādār* » = *23 mars 1265;* inscription syriaque (LD 8: n° 11).

3) « *An 1611, Rat . . .* » dans une bilingue, commencée en syriaque et se poursuivant en turc dans ces termes (LC 42—44 et 139: n° 11,3):

sïčgan yïl ärdi, adarnïŋ 22 kün ärdi, öldi. « C'était l'Année du Rat, c'était le 22(e) jour d'*Ādār* (qu') il mourut » = *22 mars 1300.*

16. Deux autres épitaphes (celles d'un prêtre et d'un chef des chantres, donc de deux personnes attachées à l'Eglise Nestorienne) désignent le jour précis du décès *par référence à l'année liturgique* (cantique propre à tel office dominical), l'une ajoutant le nom du mois solaire syriaque:

1) « *An* 1566, au mois d'*Āb*, le *dimanche* du . . . » (suivent les deux premiers mots d'un cantique en syriaque); épitaphe, en syriaque, d'un chef des chantres,

« Chorepiscopus » (LC 14—15 : n° 66). Chwolson a établi (LC 158) que ce cantique était chanté au *6e dimanche d'Eté*, en *Āb*, qu'il traduit à tort par « *Juli* » (LC 15). *Āb* est toujours *août julien* dans le calendrier syriaque (BT 85). Si, comme il est probable, la définition des saisons dans l'Eglise Chrétienne Nestorienne est conforme aux décisions du Concile Oecuménique de Nicée (tenu en 325, donc bien avant la condamnation de la doctrine de Nestor par le Concile d'Ephèse de 431), décisions qui fixaient immuablement, à propos du calcul de la date de Pâques, l'Equinoxe de Printemps ecclésiastique au 21 mars julien, sans tenir compte de la réalité astronomique (BA 88), ce 6e dimanche d'Eté, le 6e après le Solstice « ecclésiastique » fixé par conséquent au 21 juin, qui était un lundi en 1566 séleucide (= 1255 julien), doit être le *dimanche 1er août 1255 julien = 1er Āb 1566 séleucide*. L'Equinoxe de Printemps réel, vérifiable, par l'observation, était, au XIIIe siècle, 7 jours plus tôt ; de même le Solstice d'Eté réel ; et leurs dates astronomiques vraies étaient alors connues avec une bonne précision par les calendéristes chinois et uygur de l'Empire Mongol (cf. Chapitre V, 83. & 111.). Le 6e dimanche après ce Solstice réel (et connu) était, non pas le 1er août *(Āb)*, mais le 25 juillet *(Tāmmūz)*. Cela a peut-être amené Chwolson (qui ne s'en explique pas) à traduire ici *Āb* par « *Juli* », ce qui est en contradiction avec tout ce que l'on sait du calendrier syriaque. Il ne s'agit pas ici de l'« Eté » astronomique réel, mais de l'« Eté » du calendrier ecclésiastique nestorien (étant entendu que, contrairement à la définition chinoise et conformément aux définitions de l'Europe et de l'Asie Antérieure, selon un système d'origine mésopotamienne repris par les civilisations grecque, romaine, et iranienne, l'« Eté » commence au Solstice). Comme précédemment à propos du comput manichéen (Chapitre V, 55.), nous avons affaire, dans le comput nestorien, comme encore aujourd'hui dans le comput des Eglises Catholique Romaine et Grecque Orthodoxe, à une conception « réglementaire » simplifiée de la chronologie astronomique, sciemment détachée de l'astronomie expérimentale. Cette conception, encore bien vivante dans notre propre société pour ce qui concerne la date de Pâques, est éclairée de façon remarquable et parfaitement objective par un brillant chapitre dû à l'astronome agnostique Paul Couderc, sur le « Calendrier Ecclésiastique » (de l'Eglise Romaine) (BA 84—100).

2) « *An 1596*, le *lundi* du . . . » (suivent, encore, les deux premiers mots d'un cantique en syriaque) ; épitaphe, en syriaque, d'un prêtre nestorien (LD 10—11 : n° 21). Il s'agit du lundi qui suit le dimanche où ce cantique fait partie de la liturgie dominicale. Chwolson (ibid.) ne dit pas en avoir identifié la date. Nous avouons n'avoir pas recherché la place de ce cantique dans l'année liturgique nestorienne, question qui n'intéresse que de loin notre sujet. Cette indication suffisait certainement aux clercs nestoriens pour identifier le jour du décès de ce prêtre. Disons simplement qu'il s'agit d'un *lundi* situé en 1596 séleucide (1er octobre 1284—30 septembre 1285 julien).

17. Quant aux 3 autres inscriptions, toutes en syriaque, où le *mois solaire syriaque* du décès est donné sans son quantième (avec, dans une épitaphe, l'indication du jour de la *semaine planétaire*), elles contiennent les données suivantes :

1) « *An 1587, Rat, Tešrīn Premier*, un *vendredi* » (LD 9 : n° 15) ; nous avons étudié plus haut (paragraphe 6.) ce document particulièrement intéressant, puisqu'il renferme un exemple contrôlable de l'assimilation, *par anticipation*, à l'Année du Rat

(qui commence en 1276 julien), de l'année séleucide 1587 (1275—1276) dès son début, en octobre 1275 ; il s'agit d'*un vendredi d'octobre 1275 julien* (4, ou 11, ou 18, ou 25 octobre).

2) « *An 1592*, mois d'*Īlul* » (LC 26—27) ; en calendrier julien : *septembre 1281* ; la traduction « *August* » de Chwolson (LC 27) est une erreur patente, vraisemblablement consécutive à celle faite pour le mois syriaque précédent, *Āb* (août, traduit à tort « *Juli* » : LC 15), et que nous avons signalée un peu plus haut : *Īlul* est, sans aucun doute, le *septembre* julien (BT 85).

3) « *An 1593, Cheval*, mois de *Šebāt* » (LD 10 : n° 19) ; il s'agit, en calendrier julien, de *février* 1282 ; l'Année du Cheval sino-turque commence le 10 février 1282 : on ne peut donc savoir si l'on a ici affaire, ou non, au système d'assimilation globale de l'année séleucide (1593 = 1281—82 julien) à l'Année du Cheval (1282—83).

18. Un point important sur lequel les épitaphes nestoriennes du *Ču*, qui sont pour la plupart celles de Turcs, ou à tout le moins de turcophones, s'écartent radicalement de la tradition funéraire proprement turque, c'est que l'*âge du défunt* n'y est jamais mentionné (sauf une seule exception, cf. ci-après), alors qu'il est donné dans environ 40% des épitaphes turques anciennes du Haut-Iénisséï (Chapitre II, 23.) et que la moitié des épitaphes des T'ou-kiue de Mongolie font état, soit de l'âge de décès (Chapitre III, 55.), soit même des âges du défunt en diverses circonstances de sa biographie (Chapitre III, 66. & sq.).

Seule une inscription turque du *Ču* donne l'âge (*yāš* = quantième année, cf. Chapitre I, 26. & sq.) du disparu lors de son décès :
sakīš miŋ altī yüz ottuz tört ärdi, türkčä yïl toŋuz ärdi, kut tegin bäg oglī šādī bäg yetmiš säkkiz yašīnta kīrīltī. yad bolsun. (LC 63 & 140 : n° 34,2) « Le compte était 1634, l'année à la turque était celle du Porc, (quand) *Šādī Bäg*, fils de *Kut-tegin Bäg*, succomba, dans sa 78e année. Qu'on garde sa mémoire ! »

Le défunt portait le nom persan de *Šādī* « Gaieté », encore fréquent dans le monde turc, avec le titre turc de *Bäg* ; l'onomastique de son père (*Kut* « Bonheur », *Tegin* « prince ») et son titre de *Bäg* (Bey) sont intégralement turcs. Le personnage devait être un Turc.

L'année séleucide 1634 va du 1er octobre 1322 au 30 septembre 1323, et l'Année du Porc commence le 6 février 1323. *Šādī Bäg* devait être né en 1557 séleucide, dans une Année du Cheval (1246 julien). Compte tenu du fait que le *yāš* se calculait dans la tradition turque, d'après le Calendrier des Douze Animaux (cf. Chapitre VI, 20.), et de la conformité de cette épitaphe à l'usage turc de mentionner l'âge de décès, nous inclinons à croire que l'Année du Porc est ici comprise dans sa définition sino-turque (et non dans celle, ecclésiastique nestorienne, de l'assimilation globale) : l'époque du décès serait donc comprise dans la partie commune aux années

1634 (séleucide) et du Porc *(stricto sensu)*, soit *entre le 6 février et le 30 septembre 1323.*

19. Il est à remarquer que *jamais, dans ces textes, il n'est question des mois lunaires sino-turcs*, qui cependant étaient certainement, à cette époque et dans cette contrée, ceux de l'usage civil et populaire. Tous les mois mentionnés le sont en syriaque et sont ceux du calendrier religieux nestorien à mois solaires (correspondant exactement à ceux de l'année julienne) ; de même, les jours de la semaine ne sont notés qu'en syriaque. Ces derniers n'apparaissent jamais dans des épitaphes en turc.

Une différence intéressante est à noter, entre textes syriaques et turcs du *Ču*, quant à la façon de se référer à l'*ère séleucide* ; les textes syriaques en énoncent directement le millésime, sans formule introductive, tandis que les textes turcs font précéder ce chiffre de l'indication :
aleksandros xan sakïš « compte de l'Empereur Alexandre » (7 fois : LC 139—141 & LD 19—21) ; noter la construction sans suffixe *-ï* possessif final, en dépit de la présence d'un complément du nom, ce qui est caractéristique d'une formule toute faite.

Cette formule est 2 fois abrégée en : *sakïš* « compte », « comput » (LC 138—140).

Cet usage paraît bien indiquer que l'ère séleucide n'est guère familière aux turcophones non-clercs, puisqu'il faut préciser, à leur intention, de quoi il s'agit. On remarquera aussi l'attribution de cette ère à Alexandre le Grand (mort en 323 avant l'ère chrétienne), alors qu'elle a été instituée par l'un de ses diadoques, Séleucos Nicator, onze ans plus tard, en 312.

20. L'intérêt des inscriptions funéraires nestoriennes de la région du *Ču*, du point de vue qui est ici le nôtre, limité à l'histoire du comput et des calendriers dans les sociétés turcophones anciennes et médiévales, est, certes, de nous informer sur la façon dont les Turcs nestoriens, au XIII^{e} siècle et dans la première moitié du XIV^{e}, se servaient de leur *calendrier ecclésiastique*, et le combinaient avec celui des Douze Animaux. Mais il est aussi de nous montrer à quel point le Cycle animalier sino-turc était déjà profondément assimilé par les populations turcophones de l'Asie Centrale, quelle que fût leur religion, puisqu'on a éprouvé le besoin, dans 375 épitaphes en syriaque sur 414 datées (plus de 90%), de faire figurer, en traduction syriaque, les noms des Douze Animaux.

C'est que l'ère séleucide, avec ses millésimes compliqués, n'avait rien de profondément populaire, en dépit du prestige que lui conférait la référence au Grand Alexandre, tandis que les Douze Animaux formaient un

système simple, concret, évocateur, aussi familier aux Turcs chrétiens qu'à ceux de religion manichéenne, bouddhique, voire islamique, et qui leur paraissait faire partie intégrante de leur patrimoine culturel « national » : à cet égard, on soulignera le fait que les années des Douze Animaux sont dites, dans les textes du *Ču*, « à la turque » (*türkčä*, dans les inscriptions en turc), de même qu'elles sont considérées comme « années des Turcs » *(Sāl-i Turkān)* dans l'Iran des Khans mongols (Chapitre VI, 4.).

En dépit de ses origines chinoises, d'ailleurs totalement oubliées par les masses populaires, le Cycle des Douze Animaux apparaissait bien, dans l'Asie des XIII^e^ et XIV^e^ siècles, comme une institution turque — et cela, même aux yeux des dominateurs mongols, qui l'avaient emprunté aux Turcs Uygur.

CHAPITRE IX

LE CALENDRIER DES COMANS

1. A partir du milieu du XI[e] siècle et jusque dans les deux premiers siècles du grand Empire Mongol, les Comans furent, avec les Turcs d'Anatolie, l'un des peuples turcophones qui eurent les relations les plus directes avec l'Europe chrétienne (slave, byzantine, et même latine).

Venus de la Sibérie Occidentale (zones de l'*Obi* et de l'*Irtiš* supérieurs), où ils étaient originellement les voisins, à l'Ouest, des Kirghiz du Haut-Iénisséï, ils sont installés dès 1054 dans les vastes steppes situées au Nord de la Mer Noire, d'où ils chassent d'autres tribus turques, Oghouz et Petchénègues. Ils dominent bientôt, et cela jusqu'à la grande invasion mongole de 1222, la presque totalité des régions correspondant à l'actuelle Ukraine (DH 241—242 ; DU 356 & 417).

Leur confédération tribale porte, dans les sources islamiques et turques, les noms de *Kïfčak* ou *Kïpčak* (GC 844). De nombreux témoignages les signalent comme ayant, en général, un type anthropologique « nordique » : blancs de teint, blonds ou roux, comme leurs voisins les anciens Kirghiz. Ce que confirment leurs noms en russe (*Polovcy* « Polovtses », cf. *polovyj* « fauve-pâle ») et en allemand (*Valwen*, cf. *falb* « id. »). Restés longtemps à l'écart des grands courants de civilisation, ils paraissent avoir conservé beaucoup de traditions archaïques.

Vers la fin du XIII[e] siècle, ils sont en contact, en Crimée, avec des colons et marchands vénitiens et génois, et avec des Franciscains allemands, qui s'efforcent de les évangéliser. Leurs contacts, au Nord, avec les Russes chrétiens amènent, chez certains de leurs chefs, des conversions au christianisme orthodoxe dès le début du XIII[e] siècle (DH 307, note 4). Il y a d'autre part, à la fin du XIII[e] siècle et au XIV[e], des communautés de Comans catholiques romains, pour lesquelles des Franciscains traduisent en coman prières et psaumes latins.

2. Nous avons la chance de posséder, en un exemplaire unique, un manuscrit de la Bibliothèque de Saint-Marc de Venise célèbre sous le nom de *Codex Cumanicus*, qui contient à la fois, en écriture romanisée, un important glossaire latin-persan-coman et des textes de littérature comane, en grande majorité religieux (CA 46 & sq. ; CB 243 & sq.).

L'histoire de ce manuscrit est aujourd'hui solidement établie. Le glossaire a été composé en 1294—1295 par des colons italiens de Crimée, sans doute dans la ville de *Solhat*, actuellement *Staryj-Krym*, puis recopié en 1303 dans un Cloître Saint Jean (catholique romain) proche de *Saray*, sur la Basse-Volga. Nous n'en avons qu'une copie secondaire, faite entre 1330 et 1340, constituant le début du *Codex Cumanicus* de Venise. Quant à la suite du *Codex*, avec ses textes comans, elle a été écrite vers 1340 par des missionnaires, Franciscains allemands d'un cloître du Sud de la Russie (CB 243—244).

La partie qui nous intéresse ici, celle qui concerne le calendrier des Comans, est comprise dans le glossaire et date donc de 1294—1295, ce que confirme avec une entière précision, nous le verrons, l'examen comparatif des données chronologiques qui y sont contenues.

L'intérêt exceptionnel, pour notre étude, du *Codex Cumanicus* est de nous apporter des informations de première main sur le système calendérique, à la fin du XIII^{e} siècle, d'un peuple turcophone resté à bien des égards très proche des traditions ancestrales et n'ayant encore que fort peu subi d'influences « savantes », ce qui le distingue, par exemple, des Uygur de la même époque, et le rapproche, au contraire, des Kirghiz du Haut-Iénisséï (cf. notre Chapitre II), ses anciens voisins à l'Est, dont il partage encore, pour l'essentiel, le mode de comput archaïque.

3. On retrouve, dans le glossaire latin-coman du *Codex*, sous une forme parfaitement conservée, tous les noms turcs anciens des divisions fondamentales de la durée, que nous avons étudiés dans notre Chapitre I :

kün 'sol', 'dies' = «soleil», « jour » (OC 158—159).
tün 'nox' = « nuit » (OC 259).
āy (voyelle longue notée : *aai!)* 'luna', 'mensis' = « lune », « mois (lunaire) » (OC 30—31).
yāz 'ver' = « printemps » (OC 119).
yāy 'estas' = « été » (OC 110).
kūz 'autumnus' = « automne » (OC 160).
kïš 'hiems' = « hiver » (OC 208).
yāš 'etas', 'vita' = «(quantième) année d'âge » (OC 117).
yïl 'annus' = « année » (variante : *īl)* (OC 132).

On remarquera la conservation du système des « quatre saisons », sans cette confusion de *yāz* et de *yāy* qu'on observe en osmanlï et en čagatay, où *yāz* recouvre l'ensemble de la « belle saison » = « printemps + été » (Chapitre I, 18—20.)

Il faut aussi noter que, dans ce glossaire, établi en pleine période de domination mongole, où le Calendrier des Douze Animaux sino-uygur était si largement popularisé en militeu turco-mongol, *aucune mention n'est faite du Cycle animalier, ni des noms de mois lunaires de type uygur.*

Pourtant, on y rencontre quelques-uns des noms d'animaux qui, chez les Türk (T'ou-kiue) et les Uygur, font partie du Cycle : *sïčkan* 'ratus' = « rat » (OC 227) ; *yïlan* & *ïlan* 'serpens' = « serpent » (OC 132) ; *koy* 'ouis' = « mouton » (OC 198) ; *tavuk* 'gallus' = « coq » (OC 238) ; *it* 'canis' = « chien » (OC 108) ; *toŋuz* 'porcus' = = « porc ». Et ceux des « douze animaux » qui n'ont pas, en coman, les mêmes noms qu'en uygur se trouvent aussi dans le glossaire : *sïgïr* 'bos' = « bœuf » ; *palaŋ* (du persan) 'leopardus' = « léopard », substitut fréquent de *bars* -ce dernier, non attesté dans le *Codex-* ; *koyan* 'lepus' = « lièvre » ; *sazagan* 'serpens', 'dracon' = « (grand) serpent », « dragon » ; *at* 'equus' = « cheval » ; *maymūn* 'symia' (de l'arabe) = « singe » (OC 227, 187, 198, 216, 44, 162). Mais jamais aucun de ces animaux, dans ce recueil de vocabulaire coman riche et assez détaillé, n'est rapproché d'un terme quelconque de chronologie, pas même de *yïl, īl* « année ».

De la même façon, les nombres ordinaux, qui servent, dans la tradition turco-uygur, à désigner les mois lunaires des années du Cycle, sont bien représentés dans le *Codex* : *ekinči* 'secundus' ; *üčünči* 'tercium' ; *törtünči* 'quartum' ; *sekizinči* « 8e » (OC 86, 269, 251, 216). Mais jamais ils ne sont rapprochés de *āy* « mois ».

4. On peut, à notre avis, conclure, de ces remarques, que les Comans avec lesquels étaient en contact, en Crimée, dans les années 1294—1295, les rédacteurs italiens du glossaire *ne faisaient pas usage du calendrier sino-uygur, ni du Cycle des Douze Animaux.* Peut-être en connaissaient-ils l'existence, notamment par les Mongols, ou par d'autres peuples (turcophones) ; mais ils ne devaient pas s'en servir dans leur tradition propre. C'est là, pour l'époque, et pour la région, un fait exceptionnel, qui mérite d'être souligné, et qui donne toute sa valeur au système chronologique (spécifiquement turc, verrons-nous, et indépendant de toute influence chinoise) que permet de reconstruire, pour les Comans d'Europe au XIIIe siècle, le témoignage extrêmement précis (sous réserve de la correction d'une erreur de copiste aussi manifeste que facile à redresser) de ce *Codex Cumanicus* si précieux à bien d'autres égards.

On se souviendra d'ailleurs (cf. notre Chapitre II) que les Kirghiz et autres turcophones du Haut-Iénisséï, anciens voisins des Comans-*Kïpčak*, n'ont jamais, eux non plus, utilisé dans ce qui nous reste de leurs inscriptions, le Calendrier des Douze Animaux d'origine chinoise. Il semble donc que, pour des raisons qui sont encore à élucider, mais qui tiennent peut-être surtout à l'éloignement relatif de la Chine, une partie des peuples turcophones (en l'espèce, les « nordiques » de la Sibérie) a longtemps résisté à l'expansion, ailleurs victorieuse, du calendrier sino-turco-uygur,

et a conservé un type de comput à la fois plus archaïque et plus « national » — si l'on entend par là ce qui est spécifique de la culture turque.

5. Le passage essentiel du *Codex Cumanicus* relatif au système chronologique des Comans tient en quelques lignes (10 à 21 de la page 72) (OC 30—31) : sous la rubrique *āy*, aussitôt après les gloses 'luna', 'mensis' et l'expression *āy baši* 'kalendas' = « premier jour de la Lune », « début du mois (lunaire) » viennent 12 noms de mois lunaires, avec leurs gloses latines. L'état actuel du texte, dans la copie secondaire (et, nous le verrons, altérée) qui nous en est parvenue est le suivant (nous ajoutons, pour la clarté de la discussion ultérieure, les numéros d'ordre, de 1 à 12) :

1) *safar āy*	'januarius'	= « janvier ».
2) *sövünč āy*	'februarius'	= « février ».
3) *il-yāz āy*	'marcius'	= « mars ».
4) *tōb-āy*	'aprilis'	= « avril ».
5) *soŋu yāz āy*	'madius'	= « mai ».
6) *kūz āy*	'junius'	= « juin ».
7) *orta kūz āy*	'julius'	= « juillet ».
8) *soŋ kūz āy*	'augustus'	= « août ».
9) *kīš āy*	'setember'	= « septembre ».
10) *orta kīš āy*	'octuber'	= « octobre ».
11) *kurbān bayrām āy*	'november'	= « novembre ».
12) *?asuk āy?*	'decenber'	= « décembre ».

Nous avons rétabli les voyelles longues, que la transcription romanisée ne note pas, sauf une fois pour *āy*.

Ces douze lignes, régulièrement ordonnées par un copiste de troisième main, ou plus, sont apparemment satisfaisantes pour le lecteur non averti, puisqu'elles donnent dans l'ordre 12 noms de mois comans pour les 12 mois de l'année julienne. Mais on peut objecter, dès l'abord, que de telles correspondances entre des mois qui sont *lunaires* et les mois *solaires* du calendrier julien ne peuvent être qu'approximatives. Et surtout on peut difficilement accorder foi aux n^{os} 6 à 10 de la liste, quand on rapproche le sens des expressions comanes avec les noms de mois juliens : *kūz āy* « lune d'automne », pour « juin » ; *orta kūz āy* « lune médiane d'automne », pour « juillet » ; *soŋ kūz āy* « dernière lune d'automne », pour « août » ; *kīš āy* « lune d'hiver », pour « septembre » ; *orta kīš āy* « lune médiane d'hiver », pour « octobre » ; autant d'identifications qui contredisent tout ce que l'on sait des saisons turques, ainsi que les données des n^{os} 3 et 5, qui sont, elles, parfaitement normales : *il-yāz āy* (avec *il-yāz* pour : *ilk yāz*) « première lune de printemps » pour « mars », et : *soŋu yāz āy* (avec *soŋu*, de *soŋ-kī*) « dernière lune de printemps » pour « mai ».

6. Il y a certainement eu, au cours de la transmission manuscrite du *Codex*, une erreur matérielle. Elle n'est guère difficile à déceler : on s'aperçoit, en effet, que la liste passe directement du 3e et dernier mois de printemps (n° 5) au « mois d'automne » (n° 6), *en sautant les 3 mois d'été*, qui devaient, dans la version correcte du glossaire, occuper les rangs 6, 7, et 8, ainsi que l'ont très bien vu Kowalski en 1930 et Grønbech en 1942 (OC 30).

Nous pensons, quant à nous, que cette erreur s'explique aisément par le classique « saut du même au même ». En effet, « été » se dit *yāy* en coman (OC 110), et, si l'on se réfère au nom du « dernier mois de printemps », identifié à « mai » : *soŋu yāz āy*, on peut restaurer celui du « dernier mois d'été », identifié à « août », en : **soŋu yāy āy*. La grande similitude des deux expressions, qui ne diffèrent graphiquement que par une lettre *(y* au lieu de *z* : OC 110 & 119), a fait que le scribe les a confondues, et, sautant par distraction de la première (n° 5) à la seconde (n° 8), il a noté en positions 6, 7 et 8 les trois mois d'automne *(kūz)*, qui venaient en réalité, dans le texte qu'il recopiait, en positions 9, 10 et 11. Mais il n'en a pas moins, dans la colonne des équivalents latins, poursuivi la série normale des mois juliens, ce qui amène, à partir du n° 6, un décalage de 3 mois par antériorité dans les correspondances proposées entre mois comans et mois latins.

Une première correction qui s'impose, pour rétablir la liste authentique des noms de mois comans, c'est d'insérer les noms des 3 lunes d'été entre le n° 5 et le n° 6 de la liste défecteuse qui nous est parvenue. C'est ce que Grønbech a fait à bon droit (OC 30).

7. La reconstitution des noms comans de ces 3 lunes estivales est aisée. D'une part, on connaît le nom de l'« Eté », *yāy*, en coman, et, d'autre part, la série complète, bien attestée, des 3 lunes d'Automne, suivie des noms des deux premières lunes d'Hiver *(kūz āy, orta kūz āy, soŋ kūz āy ; kïš āy, orta kïš āy)* atteste clairement un système régulier de dénomination des mois par saisons : la première lune saisonnière est dite, sans épithète « lune de (la saison) », au sens de « lune au cours de laquelle commence la saison » ; exceptionnellement, l'épithète *il(k)* « initiale, première » apparaît dans *il-yāz āy* pour la première lune de Printemps, mais c'est, pensons-nous, parce que l'année turque des saisons commence traditionnellement avec le Printemps (Cf. chapitre I, 58. & 59. ; Chapitre VI, 24 & 25.), et que cette lune est en même temps la première *(ilk)* de l'année ; la 2e lune saisonnière est dite « médiane », *orta* ; la 3e est dite « finale », *soŋ* ou *soŋu* (dans *soŋu yāz āy* ; de *soŋ-kī*). On doit donc avoir les noms de mois comans suivants :

*yāy āy «(première) Lune d'Eté»,
*orta yāy āy «Lune médiane d'Eté»,
*soŋ(u) yāy āy «dernière Lune d'Eté».

Ils doivent s'insérer dans la liste après la dernière lune de Printemps, glosée 'madius' = «mai» et correspondre respectivement à des équivalents juliens: «juin», «juillet», «août». On peut ainsi corriger le décalage accidentel (de 3 mois) qui apparaît à partir de: «*kŭz āy* 'junius'», et attribuer, correctement, les 3 lunes d'Automne à «septembre», «octobre», «novembre», puis les 2 premières lunes d'Hiver qui suivent immédiatement dans la liste à «décembre» et «janvier».

8. Mais alors surgit un problème: outre ces dénominations saisonnières fort claires, les mois de «novembre» à «janvier» ont d'autres noms dans le *Codex Cumanicus*. Ce sont:

safar āy 'januarius', en tête de la liste du *Codex*;
kurbān bayrām āy 'november', et
? asuk āy ? 'decenber' en fin de liste.

Ces trois cas de double emploi (nom saisonnier et autre nom) ne sont pas les seuls, si l'on considère que le système normal des noms de mois comans (saisonniers) devait aussi comporter les dénominations, non attestées mais plus que vraisemblables: **soŋ kīš āy* «dernière lune d'hiver», à côté de *sōvünč āy* 'februarius', et **orta yāz āy* «lune médiane de printemps», à côté de *tōb-āy* 'aprilis'.

Les cinq dénominations «non saisonnières» des mois lunaires conservées par le *Codex* appartiennent de toute évidence à un autre système, que tous les commentateurs ont bien identifié: celui du *calendrier islamique*, comme le prouvent les expressions «comanes» *safar āy* «lune de *Safar*» (2e de l'année musulmane) et *kurbān bayrām āy* «lune du *Qurbān Bayrām*», c'est-à-dire celle de *Dū'l-ḥiǰǰa* (12e de l'année musulmane), au 10e jour de laquelle est célébrée la grande fête islamique du Sacrifice (arabe: *qurbān*), qui commémore le Sacrifice d'Abraham et qui est appelée en arabo-persan *Qurbān Bayrām* (idem en osmanlī).

9. Ces deux références indiscutables à la chronologie islamique, jointes aux gloses «juliennes» du texte, sont essentielles pour permettre de dater avec sûreté le *Codex*, ainsi que l'ont fait les commentateurs récents (OC 30; CB 243).

En effet, d'une part, toutes les données historiques et philologiques concourent à situer dans le dernier tiers du XIIIe siècle la rédaction initiale du *Codex*, et, d'autre part, le caractère «vague» de l'année islamique, qui

fait le tour des saisons en 33 ans environ, ne ramène qu'à des intervalles d'une trentaine d'années des correspondances (approximatives) entre dates juliennes et dates islamiques, si bien qu'on peut délimiter, dans le cas présent, un petit nombre d'années au cours desquelles *Safar* a correspondu, en gros, à « janvier » ('januarius') et où, de plus, le *Qurbān Bayrām* a été célébré en « novembre » ('november').

Dans le dernier tiers du XIII[e] siècle, seules les dates suivantes répondent, plus ou moins bien, à ces conditions et peuvent être prises en considération :

a) Lunes de *Safar* : 23 janvier—20 février 1292 (julien) ;
11 janvier—8 février 1293 ;
1[er] janvier—29 janvier 1294 ;
21 décembre 1294—18 janvier 1295 ;
10 décembre 1295—7 janvier 1296.

b) Jours du *Qurbān Bayrām* : 22 novembre 1292 ;
11 novembre 1293 ;
1[er] novembre 1294 ;
(21 octobre 1295).

Cette dernière date est à écarter : le *Bayrām* n'a pas lieu en novembre, et la lunaison islamique qui le contient (12 octobre — 9 novembre 1295) n'a même pas son tiers en novembre, ce qui rendrait invraisemblable l'assimilation à ce mois. Seules les années *1292*, *1293* et *1294* sont à retenir pour les dates du *Qurbān Bayrām*.

Quant aux dates juliennes de *Safar*, elles ne correspondent globalement à « janvier » qu'en *1293*, *1294*, et *1295*, avec une coïncidence parfaite en 1294. On doit écarter 1292, où *Safar* n'a que 9 jours en janvier (moins du tiers du mois) et correspond globalement à février, ainsi que 1296, où il n'a que 7 jours en janvier (moins du quart du mois) et correspond globalement à décembre.

On peut encore contrôler le choix à faire entre les années possibles, si l'on tient compte du fait que *safar āy* est suivi, 2 mois après, dans le *Codex*, de *il-yāz āy* « première lune de Printemps », qui doit normalement comprendre le jour de l'Equinoxe Vernal, bien connu alors, dans tout le monde turcophone plus ou moins islamisé, par le *Nawrūz* iranien. 2 mois après *Safar*, cela correspond, dans le calendrier islamique, à la lune de *Rabīʿ* Second, dont les dates sont les suivantes, pour la période considérée :

22 mars—19 avril 1292 ;
11 mars—8 avril 1293 ;
1[er] mars—29 mars 1294 ;
18 février—18 mars 1295 ;
7 février—6 mars 1296.

L'Equinoxe, à cette époque, étant au 13 mars julien, les années 1292 et 1296, où *Rabīʿ II* ne comprend pas cette date, sont à écarter.

Les mois, pour « janvier » à « mars », du début de la liste du *Codex Cumanicus* ne peuvent donc bien se rapporter qu'aux *années 1293 à 1295*, et le *qurbān bayrām āy* de « novembre », qu'aux *années 1292 à 1294*. La période où ont été notés les noms de mois comans peut donc aller *de novembre 1292 à une date antérieure à novembre 1295*.

10. Nous devons maintenant, afin de progresser dans l'explication des données calendériques du *Codex*, identifier les significations et les correspondances islamiques des autres noms de mois comans non saisonniers : *sōvünč āy* 'februarius', *tōb-āy* 'aprilis', et *? asuk āy ?* 'decenber'.

Pour les deux premiers, la tâche est facile, puisque le *Codex* glose par ailleurs les mots *sōvünč* 'gaudium' = « joie », et *tōba* 'mea culpa' = « contrition » (OC 223 & 246).

La « lune de la joie », *sōvünč āy*, suit immédiatement *safar* dans la liste, et doit donc correspondre au mois islamique suivant, à savoir *Rabīʿ*-Premier. Or, le *12 Rabīʿ-I* est le jour du *Mawlūd* (osmanlī : *Mevlûd)*, anniversaire de la naissance du Prophète *Muḥammad*, événement heureux par excellence pour les Musulmans : c'est, à notre avis, la raison pour laquelle cette lune est appelée celle « de la joie ». Précisons que *sōvünč* est le correspondant phonétique *kïpčak* du turc ancien *sävinč* (osmanlī : idem) « joie ».

Le nom de *tōb-āy* représente la contraction de *tōba āy* « lune de la contrition » (de l'arabe *tawbat*, par l'intermédiaire du persan). La place de cette lune, 2 rangs après *sōvünč āy* = *Rabīʿ-I*, correspond à la lune islamique de *J̌umādā*-Premier. Cette « lune de la contrition » est bien connue dans l'Islam ottoman, sous le nom de *tōvbe ayī*. Plus exactement, les deux mois de *J̌umādā* du calendrier islamique sont appelés, successivement, encore aujourd'hui, en turc de Turquie : *Büyük Tōvbe ayī* « Grande Lune de la Contrition » et *Küčük Tōvbe ayī* « Petite Lune de la Contrition ». Le sens de ces expressions n'est plus bien clairement perçu, mais l'éminent spécialiste des traditions populaires turques Pertev Boratav, que nous avons consulté à ce sujet, pense que l'on peut les expliquer de la façon suivante : les trois lunes consécutives de *Raǰab*, *Šaʿbān* et *Ramaḍān* (osmanlī et turc de Turquie : *Reǰep*, *Šaʿbān*, *Ramazān)* sont considérées dans la tradition musulmane comme les plus saintes de l'année ; en Turquie, on les appelle *Üč Aylar* « les Trois Lunes (par excellence) » ; aussi un pieux Musulman doit-il se préparer à cette période sacrée par des exercices spirituels de purification, dont le plus important est la contrition (osmanlī *tövbe* ; turkmène — et

coman — *tōba* = arabe *tawbat*), le regret des fautes et la résolution de n'y plus retomber ; cette préparation doit se faire dans les deux lunes qui précèdent, celles de *J̌umādā* (I & II) (osmanlï et turc de Turquie : *Cemāzi-el-evvel* et *Cemāzi-el-āhïr*), qui, pour cette raison, sont appelées dans l'usage populaire « lune(s) de contrition », *tövbe ayï*. Les épithètes *büyük* « grand(e) » et *küčük* « petit(e) » qui précèdent ces mots servent essentiellement à distinguer les deux lunes en question et leur succession nous paraît continuer, dans un autre contexte, une vieille tradition turque, bien attestée au XI^e^ siècle et encore de nos jours, qui consiste à appeler « grande » *(ulug* ou *büyük)* et « petite » *(kičig* ou *küčük)* deux lunes successives. Mais le choix de ces adjectifs est ici guidé par la durée respective des deux mois islamiques : le « grand » a 30 jours, et le « petit » 29 seulement.

De la même façon, la tradition populaire anatolienne appelle *Rabï'-I* (30 jours), lune de la nativité du Prophète, *Büyük Mevlûd ayï* « Grande Lune de la Nativité », et *Rabï'-II* (29 jours), par analogie, *Küčük Mevlûd ayï* « Petite Lune de la Nativité ».

11. Quant à l'expression *? asuk ay ?*, elle pose un problème assez complexe. La graphie romanisée du *Codex* est « *asuc* ». Par analogie avec d'autres graphies du même glossaire où « c » vaut *k* et « *s* » intervocalique *z* (ainsi : *yazuk* « péché », noté « *iasuc* », OC 119), on a parfois pensé devoir lire « *azuk* ».

Ce mot est connu en turc ancien et médiéval au sens de « vivres » (GC 57). Mais, précisément, il y a, dans le *Codex*, une autre forme, avec délabialisation de *u*, attestée deux fois en ce sens : *azïk* et *azïx* 'edulium' (OC 46). Dans ces conditions, on ne voit pas pourquoi le nom de mois aurait gardé la forme labialisée *azuk* du nom des « vivres ». L'hypothèse d'une « Lune des Vivres » nous paraît donc à écarter.

Nous avions un moment pensé à voir dans « *azuk* » un dérivé en *-uk* du verbe turc *az-* « s'égarer », dérivé bien attesté au XI^e^ siècle chez *Kāšgarï* (GC 57 : *azuk* « égaré »). Cette « Lune Egarée » serait alors la lune intercalaire, lune qui n'est pas à sa place « normale » dans l'année des saisons. Mais, que ce soit en 1292, en 1293, en 1294, ou en 1295 (années possibles pour ce relevé de noms de mois), les conditions ne sont pas réunies pour qu'il y ait à insérer une lune intercalaire en « décembre » : c'est seulement en juillet—août 1292 et en mai—juin 1295 qu'il y a une lune embolismique dans le calendrier chinois des *Yuan* (BD 268—269) ; la position du Solstice d'Hiver du 14 ou 15 décembre par rapport aux néoménies qui correspondent à celles de la « première lune d'Hiver » est normale durant cette période : le Solstice est bien, comme il se doit, postérieur de moins d'un mois à la néoménie. Force est donc de renoncer à cette hypothèse de la « Lune Egarée ».

12. En réalité, la leçon *asuc* est presque certainement une erreur de copiste pour *asur*, et, comme l'a bien vu S. Kowalski (OC 46), il faut lire : *āšūr āy* « Lune de l'*ʿĀšūrā* ». La fête dite *ʿĀšūrā* (osmanlï : *âšûre*), anniversaire de la bataille de Kerbelā, est fixée au 10 *Muḥarram*. Or, notre mois « coman » est glosé 'decenber', et l'*ʿĀšūrā* tombe aux dates suivantes dans la période qui est en cause : 21 décembre 1292 ; 11 décembre 1293 ; 30 novembre 1294.

Il s'agit donc bien d'une « Lune de l'*ʿĀšūrā* », et cela, soit en décembre 1292, soit en décembre 1293 ; *la date de 1294 est à éliminer pour la recension de ce mois lunaire islamique*, qui correspond à *Muḥarram*.

On retrouve la trace de cet *āšūr āy* dans les parlers turcs vivants, précisément pour désigner, comme en coman, la lune de *Muḥarram*, première de l'année islamique : turkmène *āšïr āyï* (GI 866 b), turc oriental (Turkestan Chinois) *ašur ay* (OC 46), *ušur ay* à Hami (EB 88 & sq.).

Dans ces parlers, tout comme en coman, la 2e lune islamique garde son nom arabe de *Safar* : turkmène *sapar* (GI 866 b), turc de Hami *säpär* (EB 88 & sq.), et la 12e est appelée « lune du *Qurbān (Bayrām)* », ce dernier mot étant toutefois sous-entendu : turkmène *gurbān āyï* (ibid.), turc de Hami *qurbān ay* (ibid.).

Il y a donc, dès le XIIIe siècle au moins, une certaine tradition d'adaptation turque des noms de mois islamiques qui subsiste partiellement, et dont le *Codex Cumanicus* se fait l'écho.

13. Il porte aussi une trace fort claire d'une assimilation des mois lunaires turcs à ceux du calendrier musulman. En effet, pour la « Première Lune de Printemps», *il(k) yāz āy*, à côté de la glose latine '*marcius*', il contient une glose arabo-persane romanisée : '*rabiolgher*' (DS 208) = arabe *Rabīʿ-al-aḫīr*, ce *Rabiʿ* Second dont nous avons montré (ci-dessus, 9.) qu'il contenait bien l'Equinoxe Vernal en 1293, 1294 et 1295 de l'ère chrétienne (en 692, 693 et 694 de l'Hégire).

Cette assimilation était d'autant plus aisée que, dans l'usage populaire non sinisé, la Nouvelle Lune devait, selon toute vraisemblance, être déterminée empiriquement, par l'apparition du premier croissant visible, un ou deux jours après la néoménie astronomique (qui, elle, n'est pas directement observable). Or, c'est là, précisément, l'usage suivi par le calendrier islamique.

Nous pensons donc qu'il est légitime, pour raisonner sur les données du calendrier coman, d'en faire correspondre les lunes à celles du calendrier islamique, tout en rappelant que cette correspondance est limitée à certaines dates (deux ou trois années consécutives tous les 33 ans), l'insertion

de la lune intercalaire dans le calendrier luni-solaire turc ayant pour conséquence, à un moment donné, un brusque décalage d'une lunaison dans les équivalences entre telle « lune turque » et telle « lune islamique » : le calendrier arabe-islamique est, en effet, strictement lunaire et ne comprend jamais que 12 lunaisons par « année » de l'Hégire (« année » plus courte que la véritable année solaire) ; il prend donc du retard sur les calendriers solaires comme le nôtre, ou luni-solaires comme ceux des Turcs anciens ou des Chinois.

14. Si nous récapitulons les conclusions tirées jusqu'à présent de la confrontation, dans les dernières années du XIII[e] siècle, des données des calendriers coman, islamique et julien, nous aboutissons aux constatations suivantes :

1) Les premières lunaisons de la liste du *Codex*, de *safar āy* à *soŋu yāz āy* inclus (avant la lacune accidentelle survenue pour les 3 lunes d'Eté) peuvent correspondre à la première partie, en commençant par janvier, des années juliennes 1293, 1294, ou 1295 (cf. ci-dessus, 9.).

2) L'avant-dernière lunaison de cette liste, *kurbān bayram āy* 'november', ne peut correspondre, si le *Qurbān Bayrām* a bien eu lieu en novembre, qu'à ce mois des années juliennes 1292, 1293, ou 1294 (cf. ci-dessus, 9.).

3) La dernière lunaison mentionnée, *āšūr āy* 'decenber', ne peut correspondre, si la fête de l'*Āšūra* a bien eu lieu en décembre, qu'à ce mois des années juliennes 1292 ou 1293, ce qui restreint encore la durée vraisemblable de la période sur laquelle porte cette recension des mois comans, islamiques ou saisonniers (cf. ci-dessus, 12.).

La succession parfaitement correcte et conforme aux réalités chronologiques : *kurbān bayrām āy* 'november' et *āšūr āy* 'decenber', en fin de liste, laisse bien entendre qu'il s'agit de deux lunaisons consécutives d'une même année islamique, ce qui exclut, pour la lune du *Qurbān Bayrām* en question, la date de 1294.

La période hautement vraisemblable de recension des mois comans islamiques dans le *Codex* se trouve ainsi limitée *entre novembre 1292 et une date de 1294 antérieure à novembre* : dans ces conditions, ce sont seulement les *lunaisons saisonnières* du calendrier coman en question qui peuvent se situer *entre novembre 1294 et la première partie de 1295*.

15. Si, comme l'impose la logique du système saisonnier, ainsi que l'ont bien vu tous les commentateurs, on doit rétablir, après le dernier mois de printemps, *soŋu yāz āy*, et avant les 3 mois d'automne *(kūz)*, les 3 lunes d'été *(yāy)* sautées par un copiste, et corriger en conséquence le décalage de 3 mois par défaut survenu dans les correspondances avec les gloses

latines des noms de mois juliens (cf. ci-dessus, 7.), on aboutit à restaurer sans autre difficulté une liste continue de lunes saisonnières comanes allant de *soŋu yāz āy* « mai » à *orta kīš āy* « janvier » (suivant).

De plus, si l'on constate que *tōb-āy* 'aprilis', entre *il-yāz āy* 'marcius' et *soŋu yāz āy* 'madius' a pour équivalent saisonnier normal **orta yāz āy* « lune médiane de Printemps » = « avril », qui aurait dû figurer dans une recension complète et sans mélange avec des mois islamiques appartenant à un autre système, et que le dernier terme saisonnier de la liste, *orta kīš āy* « lune médiane d'Hiver » = « janvier », aurait dû être suivi, dans un relevé complet, de **soŋ kīš āy* « dernière lune d'Hiver » = « février », on peut aisément reconstituer, du « premier mois de printemps » = « mars » au « dernier mois d'hiver » = « février », une année comane de 12 lunaisons saisonnières parfaitement suivies, année complète commençant aux alentours de l'Equinoxe Vernal (persan : *Nawrūz)*, conformément à ce que *Kāšġarī*, au XI^e^ siècle, rapporte en faisant partir du *Nawrūz* la série des lunaisons du calendrier populaire turc non islamisé de son temps (cf. Chapitre VI, 20. & 24.).

Cette année comane des saisons, compte tenu des limites chronologiques les plus vraisemblables définies au paragraphe précédent, est, en principe, soit celle qui va *de mars 1293 à février 1294*, soit celle qui va *de mars 1294 à* février *1295* (cf. notamment, ci-dessus, 14, 1°).

L'examen des correspondances mentionnées avec les mois juliens doit nous permettre de choisir entre les deux périodes en question.

16. Les données chronologiques sont, sous ce rapport, très nettes ; à ne considérer que la première lunaison, celle de mars ('marcius'), correspondant à *Rabīʿ II* ('rabiolgher' : ci-dessus, 13.), on a :

Rabīʿ II, 692 de l'Hégire : 11 mars—8 avril 1293 ;
Rabīʿ II, 693 de l'Hégire : 1^er^ mars—29 mars 1294.

La correspondance, imparfaite pour 1293 (où 8 jours de la lunaison sont en avril), est parfaite pour 1294, où la totalité de la lunaison est en mars, et où, de surcroît, par une coïncidence assez rare, son premier jour tombe le 1^er^ mars, ce qui justifie pleinement une assimilation sans restriction à 'marcius'.

Elle est, de même, parfaite pour *safar ay* 'januarius' en 1294 *(Safar* 693 : 1^er^ janvier — 29 janvier 1294), et imparfaite un an plus tôt (*Safar* 692 : 11 janvier — 8 février 1293).

La mention pure et simple d'un mois julien ('januarius', 'marcius' notamment), et non des deux mois juliens sur lesquels la lunaison pourrait

se trouver à cheval, paraît bien indiquer, au moins pour les dates de départ (« janvier » pour l'année julienne, « mars » pour l'année comane), que le rédacteur du *Codex* a constaté une correspondance excellente entre le mois coman (et islamique) et le mois julien, ce qui lui a permis de dresser un tableau simple, avec un mois julien, au lieu de deux, comme équivalent d'une lune comane. Or, une correspondance vraiment très précise ne se produit qu'en 1294, et non pas en 1293, pour ces mois de janvier et de mars qui sont les débuts respectifs de l'année julienne et de l'année turque populaire.

C'est pourquoi, rejoignant en cela les philologues qui, jusqu'à présent, ont été unanimes à fixer en 1294—1295 la période de rédaction du glossaire qui constitue la première partie du *Codex Cumanicus* et où se trouve le calendrier coman (OC 30 ; CB 243), nous estimons hautement probable que *ce calendrier rend compte, pour l'année comane des saisons, des 12 mois lunaires qui vont de mars 1294 à février 1295*, et, plus précisément, qu'il a été établi en partant des correspondances simples et parfaites de *janvier—mars 1294* entre lunes islamiques et comanes d'une part, mois juliens de l'autre.

17. Dans ces conditions, les mois comans islamiques du *Qurbān Bayrām* 'november' et de l'*ʿĀšūra* 'decenber', dont on a vu (14.) qu'ils peuvent se rapporter théoriquement, soit à 1292, soit à 1293, ont les plus fortes chances de se rapporter à la période la plus proche de janvier—mars 1294, à savoir *novembre—décembre 1293*. En ce cas, les correspondances avec « novembre » et « décembre » sont aussi excellentes, les meilleures qu'on puisse avoir dans les années en cause :

lune du *Qurbān Bayrām* : 2 novembre — 1er décembre 1293 ;
lune de l'*ʿĀšūra* : 2 décembre — 31 décembre 1293.

Soit une correspondance parfaite à un jour près, la plus précise qu'autorise l'inégalité des lunes islamiques et des mois juliens.

Si l'on admet, comme nous le proposons, cette hypothèse extrêmement vraisemblable, on doit en conclure que les lunes islamiques de « novembre » et « décembre » étaient, dans la réalité chronologique, immédiatement antérieures à celles de « janvier » *(safar āy)* et « février » (*sōvūnč āy* = *Rabīʿ* I) 1294, et qu'elle n'ont été rejetées, sans doute secondairement, en fin de liste qu'afin d'obtenir une série correspondant à celle des mois juliens, de janvier à décembre, conformément à une définition de l'année (début au 1er janvier) qui n'était pas universelle au Moyen-Age, mais qui était,

en tout cas, celle inaugurée par la réforme de Jules César et suivie par les Italiens, rédacteurs du glossaire (pour l'histoire du début de l'année chrétienne, cf. BA 53 & sq.).

D'ailleurs, si l'on remet à la place qui, chronologiquement, devait être la leur, c'est-à-dire en tête de liste, les lunes du *Qurbān Bayrām* et de l'*ʿĀšūra*, on s'aperçoit alors que toutes les lunes de définition islamique se trouvent groupées (de *kurbān bayrām āy* à *tōb-āy* inclusivement : novembre à avril suivant) dans une première partie de la recension des mois comans, où le seul mois lunaire de définition saisonnière est *il-yāz āy* (« Première Lune de Printemps » : mars), exception qui s'explique, à notre avis, par l'importance du *Nawrūz* aussi bien en milieu turc islamisé qu'en milieu « païen ». Et la seconde partie de la recension ne comprend alors, de *soŋu yāz āy* à *orta kīš āy* (mai à janvier suivant), que des lunes de définition saisonnière, sans aucune connotation islamique, appartenant au calendrier populaire des Comans « païens », ceux-là mêmes près de qui devait s'exercer avec le plus d'efficacité le prosélytisme chrétien.

18. Cette partition très nette de la liste des mois comans nous paraît révéler les circonstances historiques de leur recension : dans un premier temps, le rédacteur (ou les rédacteurs) du glossaire ont compilé les noms de mois lunaires de *Comans islamisés*, de novembre 1293 à avril 1294 ; et, dans un second temps, la compilation a porté sur les noms des lunes du calendrier proprement turc (et saisonnier) des *Comans « païens » ou christianisés*, de mai 1294 à janvier 1295 (et peut-être même à février 1295, si l'on supplée **soŋ kīš āy* « Dernière Lune d'Hiver » après *orta kīš āy* « Lune Médiane d'Hiver »).

A la limite des deux types de recension, un chevauchement s'est produit entre les deux systèmes (islamique lunaire et turc luni-solaire et saisonnier), le premier des mois saisonniers turcs, celui de l'Equinoxe Vernal *(Nawrūz)*, que son importance comme point de départ de l'année turque devait imposer, étant inséré entre les mois islamiques *sövünč āy* (= *Rabīʿ* I) et *tōb-āy* (= *J̌umādā* 1) ; mais ce qui prouve bien que la recension portait ici, fondamentalement, sur le calendrier coman islamique, c'est que ce mois saisonnier, *il-yāz āy*, est glosé, en plus du latin 'marcius', par l'arabo-persan *'rabiolgher'* (= *Rabīʿ* II).

Une conséquence de ce chevauchement, c'est que la présence, après *il-yāz āy*, du nom de mois islamique *tōb-āy* 'aprilis' a provoqué l'absence du nom du 2e mois saisonnier turc, qui devait être, de toute évidence, **orta yāz āy* « Lune Médiane de Printemps » (avant *soŋu yāz āy* 'madius', « Dernière Lune de Printemps »).

19. Ces imperfections mineures étaient sans doute déjà le fait de la liste originelle des noms de mois comans du glossaire, qui pouvait se présenter comme suit :

(1) *kurbān bayrām āy*	'november'
(2) *āšūr āy*	'decenber'
(3) *safar āy*	'januarius'
(4) *sövünč āy*	'februarius'
(5) *il-yāz āy*	'marcius', 'rabiolgher'
(6) *tōb-āy*	'aprilis'
(7) *soŋu yāz āy*	'madius'
(8) **yāy āy*	'junius'
(9) **orta yāy āy*	'julius'
(10) **soŋu yāy āy*	'augustus'
(11) *kūz āy*	'setember'
(12) *orta kūz āy*	'octuber'
(13) *soŋ kūz āy*	('november')
(14) *kīš āy*	('decenber')
(15) *orta kīš āy*	('januarius')
(16) **soŋ kīš āy*	('februarius')

Il nous paraît probable que c'est à partir d'un texte de ce genre que se sera produite la première altération grave : le saut, par un copiste négligent, des 3 mois d'Eté (n^os^ 8 à 10 ici) (cf. ci-dessus, 7.). Elle a eu pour conséquence un décalage de 3 rangs, à partir de *kūz āy*, des gloses latines de la 2^e^ colonne, et le rejet des 3 dernières gloses latines du texte primitif, qui ne correspondaient plus à rien. Le texte se serait alors terminé par : « **soŋ kīš āy* 'november' », et n'aurait plus comporté que 13 noms de mois.

Tant que la recension avait comporté 16 noms de lunes, les lecteurs auront compris qu'il s'agissait d'une durée de plus d'une année. Mais, ainsi réduite à 13 noms de mois, elle a dû paraître, à un copiste ultérieur ignorant du sujet, comporter une indication superflue : le n° 16 devenu 13, **soŋ kīš āy* dont la glose, devenue 'november', faisait apparemment double emploi avec celle du n° 1 de la liste. Ce dernier copiste l'aura donc supprimé, puis, pour présenter les mois dans l'ordre du calendrier julien, aura préféré commencer la liste par « janvier » et, par conséquent, rejeté en fin de liste les n^os^ 1 & 2, correspondant à « novembre » et « décembre ». Ce qui donne très exactement l'état du document qui nous est parvenu.

20. A la lumière des observations qui précèdent (16. à 19.), on peut, à notre avis, identifier comme suit les dates historiques des mois comans relevés dans le *Codex* (en prenant pour début des lunaisons le premier croissant visible, conformément aux données du calendrier islamique ; cf. 13.):

1) *kurbān bayrām āy*	« novembre » = *D*u'l-ḥiǰǰa 692 de l'Hégire = 2 novembre—1er décembre 1293.
2) *āšūr āy*	« décembre » = Muḥarram 693 de l'Hégire = 2 décembre—31 décembre 1293.
3) *safar āy*	« janvier » = Safar 693 = 1er janvier—29 janvier 1294.
4) *sövünč āy*	« février » = Rabīʿ I 693 = 30 janvier—28 février 1294.
5) *il-yāz-āy*	« mars » = Rabīʿ II 693 = 1er mars—29 mars 1294.
6) *tōb-āy*	« avril » = J̌umādā I 693 = 30 mars—28 avril 1294.
7) *soŋu yāz āy*	« mai » = J̌umādā II 693 = 29 avril—27 mai 1294.
8) **yāy āy*	« juin » = Raǰab 693 = 28 mai—26 juin 1294.
9) **orta yāy āy*	« juillet » = Šaʿbān 693 = 27 juin—25 juillet 1294.
10) **soŋu yāy āy*	« août » = Ramaḍān 693 = 26 juillet—24 août 1294.
11) *kūz āy*	« septembre » = Šawwāl 693 = 25 août—22 septembre 1294.
12) *orta kūz āy*	« octobre » = *D*ū'l-qaʿda 693 = 23 septembre—22 octobre 1294.
13) *soŋ kūz āy*	*« novembre » = *D*ū'l-ḥiǰǰa 693 = 23 octobre—20 novembre 1294.
14) *kïš āy*	*« décembre » = Muḥarram 694 de l'Hégire = 21 novembre—20 décembre 1294.
15) *orta kïš āy*	*« janvier » = Safar 694 = 21 décembre 1294—18 janvier 1295.
16) **soŋ kïš āy*	*« février » = Rabīʿ I 694 = 19 janvier—17 février 1295.

On remarquera que les correspondances avec les mois juliens de référence sont quasiment parfaites en début de liste (jusqu'au n° 5), restent excellentes (à une semaine près) jusqu'au n° 11, puis s'altèrent peu à peu (écart croissant de 8 à 11 jours), par la force des choses, vers la fin de la recension — tout en restant assez correctes.

21. De toute évidence, cette recension des noms de mois comans du *Codex* est le résultat d'un *mélange accidentel entre deux calendriers différents* : les nos 1 à 4 et le n° 6 se rapportent au *calendrier islamique* classique, strictement lunaire (12 lunaisons, sans lune intercalaire), qui fait le tour des saisons en 33 ans environ, et ne peut, de ce fait, être réellement incorporé, comme le *Codex* en donnerait la fausse impression, à un système de mois saisonniers ;

le n° 5 et les n^{os} 7 à 16 se rapportent au contraire à *un calendrier turc des saisons* (luni-solaire, comportant donc nécessairement de temps en temps l'intercalation d'une 13^{e} lune), que l'on peut reconstituer dans sa totalité — en rétablissant par analogie, pour le n° 6, **orta yāz āy* « lune médiane de Printemps », correspondant en moyenne à notre mois d'avril.

L'intérêt des noms de mois islamiques est double : d'une part, leur présence nous indique qu'à la fin du XIII^{e} siècle une partie des Comans étaient islamisés ; d'autre part, les expressions relevées sont un témoignage, le premier à notre connaissance, d'une version populaire turque des noms de lunes arabes.

De telles versions sont encore bien attestées de nos jours. De même que celle du *Codex*, elles sont partielles et ne concernent qu'un certain nombre de mois du calendrier islamique, les autres gardant leurs noms arabes (adaptés à la phonologie turque).

Ainsi, le calendrier populaire islamique turkmène (GI 866 b) a les noms de mois lunaires suivants :

I — *āšūr (āyï)* « Lune de l'ʿ*Āšūra* « = Muḥarram.
II — *sapar* = Safar.
III — à — VI — *dörт tirkešik* « les Quatre (Lunes) qui se suivent à la file » = = Rabīʿ I & II, J̌umādā I & II.
VII — *reǰep* = Raǰab.
VIII — *meret*, ou *barāt* « Lune de la *Berā'et* » (révélation par Dieu à Muḥammad de sa mission prophétique dans la nuit du 15 Šaʿbāη) = Šaʿbān.
IX — *orāza* « Lune du Jeûne « = Ramaḍān.
X — *bayrām* « Lune de la Fête » (fête de rupture du jeûne, le *Šeker Bayrāmï* des Ottomans, du 1 au 3 Šawwāl) = Šawwāl.
XI — *boš āy* « Lune Vide » (sans fêtes religieuses ni jours sacrés particuliers) = *D*ū'l-qaʿda.
XII — *gurbān* « Lune du Sacrifice » (Qurbān Bayrām) = *D*ū'l-ḥiǰǰa.

Le calendrier populaire islamique de Turquie, ainsi que nous l'a signalé Pertev Boratav, se présente comme suit :

I — *muharrem* = Muḥarram.
II — *sefer* = Safar.
III — *büyük mevlût ayï* « Grande Lune de la Nativité » (du Prophète) = = Rabīʿ I.
IV — *küčük mevlût ayï* « Petite Lune de la Nativité » = Rabīʿ II.
V — *büyük tövbe ayï* « Grande Lune de Contrition » = J̌umādā I.
VI — *küčük tövbe ayï* « Petite Lune de Contrition » = J̌umādā II.
VII — à — IX — *üč aylar* « les Trois Lunes » (par excellence : les trois mois les plus sacrés) = Raǰab, Šaʿbān, Ramaḍān (également appelés en turc : *reǰep, ša'bān, ramazān).*

X — *ševvāl* = Šawwāl.
XI — *zilka'de* = *D*ū'l-qa'da.
XII — *zilhijje* = *D*ū'l-ḥijja.

Au Turkestan chinois, Katanov a relevé (à Hami en 1892, d'après un manuscrit de 1860 qui lui a été commenté) une liste des noms de mois islamiques (EB 88—94), dont 6 sont des adaptations phonologiques pures et simples des noms arabes (II — *säpär*; III-*rebiy-ül-äggäl*; IV-*rebiy-ül-äxir*; *V-jämäd-ül-äggäl*; VI-*jämäd-ül-äxir*; IX-*ramazān*), les 6 autres étant des adaptations turques:

I — *ušur ay* « Lune de l'*Āšūra* » = Muḥarram.
VII — *duā ay* « Lune de la Prière » (arabe *du'ā*) = Raǰab.
VIII — *barāt ay* « Lune de la Révélation », cf. plus haut turkmène *barāt* ou *meret* = Ša'bān.
X — *häyt ay* « Lune de la Fête » (arabe *'īd*), cf. turkmène *bayrām āy*, même sens = Šawwāl.
XI — *ara ay* « Lune Intermédiaire » (entre celles des deux grandes fêtes, de rupture de jeûne et du Sacrifice: sens assez voisin de celui du turkmène *boš āy* « Lune Vide », ci-dessus) = *D*ū'l-qa'da.
XII — *qurbān ay* « Lune du Sacrifice » *(Qurbān Bayrām)* = *D*ū'l-ḥijja.

On pourrait certainement compléter, dans d'autres domaines de l'Islam turc, cet inventaire des noms populaires des lunes islamiques. Il s'agit d'un usage extrêmement répandu, puisqu'on le constate du Sin-kiang à la Turquie d'Europe.

22. Quel que soit l'intérêt, sur ce point, de la recension du *Codex Cumanicus*, elle ne nous apporte pas ici des informations aussi précieuses, pour l'histoire des calendriers turcs anciens et médiévaux, que sa partie consacrée au calendrier saisonnier des Comans.

Avec ce calendrier luni-solaire, qui définit les lunes comme « initiales », « médianes » et « finales » de chacune des quatre saisons solaires dont les noms font partie du noyau le plus ancien du vocabulaire des langues turques (cf. Chapitre I, 17. à 25.), nous avons, pensons-nous, le premier témoignage historique parfaitement clair sur une tradition calendérique des peuples turcophones qui doit être fort ancienne et qui semble bien être indigène.

L'emploi des noms des Quatre Saisons turques (semblables à celles des Européens) pour dater des événements est attesté dès les plus anciens textes turcs connus (VIII[e] siècle) (Chapitre III, 73).

Dans une notice dont la documentation doit remonter au VII[e] siècle, les annales chinoises des *T'ang* mentionnent que, chez les Kirghiz anciens

du Haut-Iénisséï, « trois *ai* composent une saison » (Chapitre II, 32.), ce qui fait clairement allusion à un calendrier saisonnier groupant trois lunes *(āy)* dans chacune des Quatre Saisons, exactement comme chez les Comans du XIII[e] siècle.

Ces derniers, dont on connaît par ailleurs beaucoup de traits archaïques (notamment pour leurs sépultures), continuaient certainement sur ce point une antique tradition des peuples turcophones.

Cette antiquité nous paraît confirmée par la comparaison de calendriers populaires turcs contemporains, où apparaissent, aux deux extrémités du domaine (Haut-Iénisséï et Turquie) des vestiges très bien conservés de ce calendrier saisonnier.

Les turcophones du *Tuva*, aux sources du Iénisséï (les *Soyon* de Radloff), désignaient au XIX[e] siècle et désignent encore partiellement leurs lunes d'Eté et d'Automne d'après ce calendrier (GA, I, 7 & GN 49 b) :

čaynïŋ baškï ayï « Lune Initiale d'Eté » ('juin') ;
čaynïŋ ortā ayï « Lune Médiane d'Eté » ('juillet') ;
čaynïŋ adak ayï « Lune Finale d'Eté » ('août') ;

recension de Pal'mbax ;

küstüŋ paškī ayï « Lune Initiale d'Automne » ;
küstüŋ orta ayï « Lune Médiane d'Automne » ;

recension de Radloff, qui, pour les mois d'Eté, donne 4 noms dont 2 semblent faire double emploi : *paškï ay*, *orta ay*, *adak ay* et *soŋk' ay* (ces deux derniers signifient également « Lune Finale » ; mais le second désigne peut-être une lune intercalaire : cf. Chapitre I, 57.

En Turquie, un ouvrage d'*Aḫterī* rédigé à Kütahya en 942 de l'Hégire (1545) glose comme suit les deux noms de mois solaires syriens de *Kānūn* I & II, correspondant respectivement à « décembre » et « janvier » du calendrier julien (GH' 51 & 428 a) :

ilk kïš ayï « Lune Initiale d'Hiver » ;
orta kïš ayï « Lune Médiane d'Hiver ».

En Turquie également, on connaît encore, régionalement, les trois noms de mois suivants, correspondant à peu près, respectivement, à « septembre », « octobre », et « novembre » (GH' 218 b & 796 b) :

ilk güz (ayï) « Lune Initiale d'Automne » ;
orta güz «(Lune) Médiane d'Automne » ;
son güz « (Lune) Finale d'Automne ».

Nous sommes persuadé qu'une enquête plus systématique et plus étendue révélerait ailleurs d'autres faits de ce genre.

23. Pas plus que les gloses du *Codex Cumanicus* d'après les mois juliens, ou que celles d'*Aḫterī*, qui assimilent aussi à des mois juliens (sous leurs noms syriens) des lunes saisonnières turques, les équivalences du type ' juin ', ' juillet ', ' août ' proposées par Pal'mbax (GN 49 b) ne doivent pas nous tromper sur le caractère, non pas solaire, mais luni-solaire, qui est fondamentalement celui de ces vieux mois saisonniers turcs.

Le mélange fait par le *Codex*, dans une suite cohérente, de lunes islamiques et de mois turcs montre bien que ces derniers étaient des lunaisons.

Mais ces lunaisons devaient être constamment maintenues, en raison même de leurs définitions saisonnières, dans le cadre des Quatre Saisons solaires, qui, d'après ce que l'on sait de la conception turque la plus générale des saisons (mis à part les cas aberrants de populations sibériennes d'habitat très septentrional, comme les Yakoutes), devaient commencer en principe avec les Equinoxes et les Solstices, condition nécessaire pour leur égalité de durée (3 lunaisons), constatée dans les annales des *T'ang* dès le VII^{e} siècle (ci-dessus, 22.), et confirmée par toutes les autres attestations, y compris celles du *Codex*.

Il était donc nécessaire d'introduire, à peu près une année sur trois (7 fois en 19 ans, selon le Cycle de Méton ; cf. BA 69—71), une 13^{e} lune, intercalaire, dans l'année de 4 fois 3 lunaisons.

Quel était le procédé employé à cet effet? Toutes nos informations anciennes, et le *Codex Cumanicus* ne fait pas exception, sont muettes sur ce point technique extrêmement important, qui est une condition essentielle pour le maintien du système.

Pour la période ancienne, nous en sommes réduits aux conjectures. On peut imaginer que l'observation des faits climatiques et de certains cycles biologiques solaires (végétaux et animaux) pouvait sans trop de difficulté dénoncer le dérèglement de l'année de 12 lunes par rapport à l'année solaire et inciter alors à l'intercalation d'une 13^{e} lune. On peut aussi songer à des procédés simples, mais assez précis, d'astronomie populaire, comme celui, dont on a des traces anciennes et qui peut remonter à une assez haute époque, consistant à observer les positions relatives du Soleil, de la Lune et des Pléiades (cf. notre Chapitre XI).

Nous estimons d'ailleurs assez vraisemblable la possibilité, selon les dates et les lieux, de solutions différentes.

24. Quoi qu'il en soit, nous devons surtout retenir des enseignements du *Codex Cumanicus* la remarquable conservation, par les Comans du XIII^{e}

siècle, d'un calendrier turc de type ancien et sans doute indigène, luni-solaire et saisonnier.

Cette conservation n'excluait pas l'adoption, sous l'influence du milieu ambiant, de certains éléments de calendrier allogènes, en particulier islamiques (arabo—persans).

Nous avons déjà constaté la présence, dans le *Codex*, de 5 noms de mois de définition islamique, employés, selon toute vraisemblance, par des Comans Musulmans.

Nous y voyons aussi apparaître des noms des *jours de la semaine planétaire*. Les six premiers sont empruntés au persan :

1) *yäšanbä* « dimanche » (persan : *yäk-šanbä* « jour 1 ») ;
2) *tüšanbä* « lundi » (persan : *dü-šanbä* « jour 2 ») ;
3) *šäšanbä* « mardi » (persan : *sä-šanbä* « jour 3 ») ;
4) *čahāršanbä* « mercredi » (persan : *čähār-šanbä* « jour 4 ») ;
5) *panšanbä* « jeudi » (persan : *pänǰ-šanbä* « jour 5 ») ;
6) *ayna* ou *äynä* « vendredi », du persan *āḏīnä* « vendredi », avec un traitement du « *ḏ* » spirant en « *y* » qui dénote un emprunt turc assez ancien (XI^e siècle ?) ; cf. la forme non spirante *ādīnä*, qui a donné *adïnä* en néo-uygur (GP 26 a).

Le dernier provient de la tradition judéo-chrétienne :
7) *šabat* « samedi », jour du Sabbat (glosé : 'sabato').

Cf. OC 123, 257, 218, 72, 187, 31, 230.

Il s'agit évidemment d'acquisitions récentes dans le vocabulaire des Comans (Musulmans, puis Chrétiens), et non pas d'un usage turc indigène.

25. Ce qui est le plus frappant, dans la recension faite par le *Codex Cumanicus* des éléments du calendrier des Comans du XIII^e siècle, c'est l'absence totale de toute trace d'influence chinoise : il n'y est pas question du Cycle des Douze Animaux, si populaire à cette époque dans tout le monde turc, même relativement occidental, et qui s'est introduit chez les Turcs Orientaux dès le VIII^e siècle au moins ; c'est là une exception qui mérite d'être soulignée surtout en cette fin du XIII^e siècle où l'Empire Mongol, encore assez cohérent de la Chine à l'Europe, répandait largement certaines techniques chinoises, en premier lieu celle du calendrier.

Les Comans-*Kïpčak* apparaissent, avec les turcophones anciens du Haut-Iénisséï (Chapitre II), comme un des rares peuples médiévaux de langue turque ayant été longtemps réfractaires à l'usage du Cycle animalier d'origine chinoise : au XIV^e siècle encore, chez les *Kïpčak* de Syrie, le Cycle des Douze Animaux ne semble pas usité, puisqu'il n'est mentionné d'aucune façon dans l'important recueil arabo-*kïpčak* intitulé *Kitāb-al-tuḥfa-al-zakïya* . . . (N I).

L'expansion du Calendrier des Douze Animaux en milieu *kïpčak* apparaît de toute façon comme postérieure au XIII[e] siècle et sera le résultat de la domination mongole.

Ce fait donne toute sa valeur documentaire à la recension des mois comans saisonniers du *Codex*, qui sont, à notre avis, une conservation remarquable d'un calendrier turc archaïque parfaitement suffisant, dans sa simplicité et son adéquation aux réalités astronomiques et climatiques, pour des sociétés pastorales nomades.

Nous avons là, aussi, un témoignage très net en défaveur de la théorie, trop longtemps admise sans preuves sérieuses, et que nous estimons historiquement insoutenable, d'une origine turque indigène du Cycle des Douze Animaux (simple vulgarisation astrologique du Cycle Duodénaire chinois).

CHAPITRE X

VESTIGES CHRONOLOGIQUES DES *BULGAR*

1. Bien que l'on s'interroge encore sur de nombreux points de leur histoire, complexe entre toutes, on ne met plus en doute, à présent, le fait que les *Bulgar*, surtout connus en Europe pour avoir été les fondateurs de la Bulgarie des Balkans (devenue par la suite une nation slave), étaient, à l'origine, un peuple turcophone, appartenant toutefois à un groupe dialectal très particulier, nettement différent de celui auquel se rattachent presque toutes les langues turques connues, et dont le seul survivant jusqu'à nos jours est le tchouvache, héritier linguistique direct du *bulgar* médiéval de la Volga.

Il n'est pas ici question de discuter l'ensemble des problèmes historiques et linguistiques que posent les *Bulgar*. On trouvera chez Gyula Moravcsik (DO 112—131 ; DP 98—106) l'énorme bibliographie du sujet et les références aux sources, mises à jour à la date de 1958. Une excellente mise au point des données linguistiques a été publiée en 1959 par Johannes Benzing (CA 685—751).

Nous nous bornerons, en introduction à l'étude qui va suivre des vestiges de la chronologie indigène des *Bulgar*, à rappeler, d'après Moravcsik (DO 108—112), quelques faits historiques essentiels et solidement établis.

2. Les *Bulgar*, dont le nom est presque certainement l'aoriste en *-r* du verbe turc *bulga-* (osmanlï *bula-*) « mêler, troubler par un mélange », sont des « mélangés », dont le groupe ethnique s'est principalement formé, après la mort d'Attila en 453, d'un amalgame entre les restes des Huns refluant vers l'Est et diverses tribus turcophones connues sous le nom d'*Ogur* (DO 65—67), dont l'habitat se situait sur les côtes septentrionales de la Mer Noire.

La première mention connue des *Bulgar* apparaît en 480, lorsque l'Empereur de Byzance, Zénon, obtient leur aide militaire contre les Goths Orientaux. Peu après, les *Bulgar*, devenus puissants, tout en se maintenant au Nord de la Mer d'Azov et en s'étendant vers la Volga, font des incussions vers le Bas-Danube et le Nord des Balkans (Mésie, Thrace, Illyrie), où ils menacent très sérieusement l'Empire Byzantin. Au début du VII[e] siècle, leur chef *Kovrat*, qui a reçu une éducation byzantine et chrétienne, organise

le Royaume de la Grande-Bulgarie, au Nord de la Mer Noire, du Kouban au Danube. Son fils *Asparux*, sous la pression des Khazars (eux aussi turcophones), se dirige vers l'Ouest et installe définitivement le pouvoir *bulgar*, en 680 environ, sur les territoires qui constituent l'actuelle Bulgarie balkanique. Là, les *Bulgar* se mêleront de plus en plus à des populations slaves et subiront directement l'influence du christianisme byzantin. Lorsqu'en 864 le tsar des *Bulgar*, Boris (cf. turc *bŏri* « loup »), se convertit officiellement, avec son peuple, à l'orthodoxie, et fut baptisé Michel, la Bulgarie des Balkans et du Danube était déjà un royaume profondément slavisé.

La poussée khazare, vers la fin du VII[e] siècle, contraint d'autre part une fraction des *Bulgar* restée jusqu'alors près de la Mer d'Azov à remonter la Volga jusqu'à son confluent avec la Kama (là où sont aujourd'hui les Tchouvaches). Ces *Bulgar* de la Volga, restés turcophones, fondent un Etat durable dont la capitale, *Bulgar*, sera un centre commerçant important, et qui ne sera détruit qu'en 1237, par l'invasion des Mongols. Cet Etat sera progressivement islamisé.

D'autres *Bulgar* se maintiendront au Nord du Caucase, dans la région du Kouban, jusqu'à l'invasion mongole ; pénétrés de plus en plus par des éléments *kĭpčak*, ils laisseront leur nom aux actuels *Balkar*, mais leur langue disparaîtra.

Ce sont également des *Kĭpčak* qui, sur l'actuel territoire des Tatars de Kazan, absorberont linguistiquement la plupart des *Bulgar* de la Volga, dont la langue ne subsistera que plus à l'Ouest, dans l'îlot tchouvache.

3. Nous ne disposons, pour étudier la chronologie indigène des *Bulgar*, que de deux documents :

1) La fameuse « *Liste des Princes Bulgares* », texte de 14 lignes inséré dans une chronique russe en vieux-slave, relativement tardive, mais qui doit remonter à un texte grec du dernier tiers du VIII[e] siècle (texte et bibliographie : DP 352—354 ; traduction allemande : CA 688—689) ; la transcription des termes *bulgar* en grec, puis la retranscription en vieux-slave, sans parler des erreurs de la tradition manuscrite, ont, de toute évidence, altéré sérieusement les données d'origine.

2) L'*Inscription de Čatalar* (LA), relatant la fondation en 822 du palais du souverain bulgare *Omurtag*, dans les environs de l'actuelle ville de Přeslav (Bulgarie) ; elle porte une double date, *bulgar* et grecque ; c'est un document très solide, mais dont la chronologie en *bulgar* se limite à deux mots.

On a cru voir une date *bulgar* de la conversion au christianisme byzantin du tsar Boris (en 864) dans une note additionnelle à un manuscrit vieux-

slave d'une œuvre de Constantin le Prêtre, contemporain du tsar Siméon (début du X[e] siècle), et Omeljan Pritsak a cru y trouver une confirmation de la théorie du « décalage » des noms de mois turcs anciens (DS 186—190), à notre avis insoutenable et contredite par toutes les sources sûres (cf. Chapitre III, 19. & sq.). Il ignorait, tout comme nous jusqu'à ce que le premier de ces auteurs nous le signalât obligeamment, que A. Vaillant et M. Lascaris avaient, dès 1933, dans la *Revue des Etudes Slaves* (DS'), clairement démontré que la prétendue date *bulgar* (qu'on interprétait comme 866) n'était que l'altération, par les copistes, d'une date en glagolite représentant 6372 « de la création du monde », soit 864 de l'ère chrétienne, date confirmée par d'autres sources, et notamment par une lettre du pape Nicolas I[er], en mai 864, au tsar Boris récemment converti (DS' 13—14).

Nous nous en tiendrons, quant à nous, aux seuls deux documents précités et n'en étudierons que le contenu chronologique, dans toute la mesure du possible. Nous ne pourrons ici entrer dans le détail des discussions linguistiques, en particulier *phonétiques*: les transcriptions de mots *bulgar* que nous utiliserons sont simplement celles qui nous paraissent, pour l'instant, *phonologiquement* vraisemblables ; nous tenons à souligner qu'*elles n'ont rien de définitif* et qu'à la différence de celles de O. Pritsak elles ne cherchent pas à rendre compte des nuances des réalisations phonétiques. Ce sont de simples schémas phonologiques, déduits tant bien que mal, et de façon provisoire, de la comparaison des données graphiques grecques et slaves avec celles des inscriptions islamiques *bulgar* de la Volga (LB), qui ne remontent qu'au XIII[e] siècle et sont certainement dialectales, ainsi qu'avec les données phonologiques de la langue tchouvache.

4. Nous commencerons notre étude de la chronologie indigène des *Bulgar* par l'examen du document qui, s'il est le plus tardif, n'en est pas moins, dans son laconisme extrême, le plus incontestable et le plus clair. C'est la partie de l'*Inscription de Čatalar* qui, dans son grec barbare, précise comme suit la date de fondation du palais d'*Omurtag* (LA) :

ΒΟΥΛΓΑΡΙCΤΙ CIΓΟΡΕΛΕΜ ΓΡΙΚΙCΤΙ ΙΗΔΙΚΤΙΩΗΟC ΙΕ

« à la bulgare, *sigor-elem* ; à la grecque, Indiction XV ».

On connaît par ailleurs les dates de règne d'*Omurtag* 814—831 (DP 217—218). Dans le calendrier byzantin de l'époque, l'*Indiction Romaine XV* (BA 99—100), dernière d'un Cycle de 15 ans, correspond à l'année 6330 « de la création du monde »,

qui va *du 1er septembre 821 au 31 août 822*, style julien (BT 62). Le départ du cycle des indictions chrétiennes se situe en effet sous le pontificat de Grégoire VIII, le 1er janvier 313 de l'ère chrétienne (BA 99), an 5821 de l'ère byzantine « de la création du monde » (BT 53), mais l'année byzantine commence dès le 1er septembre. On peut vérifier qu'il y a une différence de 509 ans entre 6330 et 5821, et que le reste de la division de 509 par 15 donne 14, qui, ajouté à 1, chiffre de la 1e année d'Indiction, donne bien 15 pour 6330.

Les commentateurs sont d'accord, et nous avec eux, pour voir dans le mot *sigor* (qu'on retrouvera dans la « Liste des Princes Bulgares ») une forme *bulgar* du nom turc du « Bœuf », *sïgïr*. Or, le « Bœuf » est le n° 2 du Cycle des Douze Animaux, et il y a précisément une *Année du Bœuf* qui contient une partie de l'année byzantine des l'Indiction XV : c'est celle qui, dans le calendrier chinois canonique (BD 210), va *du 6 février 821 au 26 janvier 822*.

5. Comme, par ailleurs, la « Liste des Princes Bulgares » contient, nous le verrons, des notations chronologiques qu'on peut interpréter en fonction du Cycle des Douze Animaux, et qu'au IXe siècle de notre ère ce Cycle est déjà bien attesté chez les peuples turcs *(Türk* et *Uygur)* dans sa définition chinoise, on a tout lieu de croire que, si les *Bulgar* l'ont effectivement adopté, ils doivent suivre approximativement les principes généraux du calendrier chinois.

C'est pourquoi il paraît indiqué, comme le font les commentateurs, y compris O. Pritsak, de prendre l'année chinoise comme base de comparaison pour l'explication de la chronologie *bulgar*, tout en considérant que les *Bulgar*, sans contact direct avec la Chine, ne pouvaient pas suivre son calendrier officiel de façon exacte : il peut y avoir, entre Chinois et *Bulgar*, des *variations d'un ou deux jours* dans l'appréciation des Nouvelles Lunes, et, surtout, des différences (pratiquement inévitables) dans l'application des règles d'intercalation de la « 13e lune », qui peuvent amener *un écart d'une lunaison* entre les deux calendriers.

Cette réserve faite une fois pour toutes, nous nous référerons, comme nos prédécesseurs, dans la suite de notre étude, aux données du calendrier chinois, qui sont les seules dont nous puissions disposer en l'occurrence pour interpréter un Calendrier des Douze Animaux aux époques en question.

Ainsi, nous constaterons que, selon la définition chinoise, la partie commune à l'*Indiction XV* et à l'*Année du Bœuf* va *du 1er septembre 821 au 26 janvier 822*. C'est dans cette période, au moins approximativement pour la dernière date julienne, que doit se situer la fondation du palais d'*Omurtag* commémorée par l'Inscription de Čatalar.

6. Reste à interpréter le second mot, *elem*, de la date bulgare.

O. Pritsak s'y est efforcé (DS 207—208). Constatant que les éléments terminaux des formules chronologiques *bulgar* de la « Liste des Princes » présentent un suffixe final *-m* connu pour être celui des ordinaux en *bulgar* de la Volga et en tchouvache (LB 71—72 ; CA 695 & 731), et qu'ils correspondent, avec une assez bonne précision, aux nombres ordinaux des inscriptions islamiques *bulgar*, il en conclut qu'il s'agit de dénominations des mois lunaires par des ordinaux, comme dans la tradition sino-turque du Calendrier des Douze Animaux.

Il rapproche alors *elem* de la forme *alem* attestée, dans les mêmes conditions *(šegor-alem = sigor-elem)*, dans la « Liste des Princes », et, *-em* étant le suffixe ordinal attesté sous la graphie *-im* dans les inscriptions de la Volga, reconstitue un prototype **ālim*, de radical **āl*. Il identifie ensuite ce radical avec celui connu sous les variantes *āl, el, il* en turc ancien et dans les parlers vivants, dont le sens général est « en avant » : turc ancien *el-t-* ou *il-t-* « conduire en avant », *il-gärü* « en avant, vers l'avant », *il-ki* « en avant, en tête, premier » ; turkmène *ält-* « amener », *ilări* « en avant », *ilki* « d'abord ; premier » ; etc . . .

Enfin, il propose de voir dans le tchouvache *ülĕm* « à l'avenir, dorénavant » le représentant vivant du *bulgar* **ālim*. Bien qu'il estime conforme aux lois phonétiques (« lautgesätzlich ») l'équivalence **ālim/ülĕm*, il y a là une difficulté : en effet, le correspondant tchouvache normal de *ā* ancien, en première syllabe, n'est pas *ü*, mais *a* (CA 706).

Nous croyons cependant, compte tenu de l'excellente correspondance sémantique entre « en avant » et « dorénavant » (ancien français : « d'ores en avant »), et du fait que *ülĕm* n'a pas en turc ancien de correspondant « **ülim* » ou « **ōlim* » (qui serait son équivalent ancien normal, puisque *ü* tchouvache représente habituellement *ō* ou *ü* ancien : CA 706—707), que l'on peut maintenir l'équivalence **ālim/ülĕm* proposée par O. Pritsak.

En effet, on connaît un autre cas, très clair, où *ü* tchouvache représente *ă* (bref) ancien : c'est le nom de la « chair », de la « viande », tchouvache *üt* = turc ancien et vivant *ät* « id. ». On observera d'autre part que l'équivalent phonétique normalement attendu de **ālim, alăm*, existe en tchouvache, mais avec un tout autre sens : « quantité (de farine ou de grain) contenue dans un crible ». Cet *alăm* représente **älä-m*, dérivé du verbe turc bien connu *älä-* « cribler », cf. *älăk* « crible ». Le traitement exceptionnel de **ă* en *ü* dans *ülĕm* a pour fonction linguistique une discrimination entre deux mots de sens différent. De même, celui constaté dans *üt* (ancien *ät*), au lieu de **at* qu'on attendrait, a pour fonction de permettre une distinction entre ce nom de la « chair » et celui de la « botte », *at* (cf. turc ancien *ätük* « botte», radical *ät*).

Jusqu'ici, donc, nous pouvons suivre O. Pritsak dans son hypothèse (que nous discuterons ensuite globalement, à propos de la « Liste des Princes »).

7. Mais là où nous ne pouvons admettre son raisonnement, c'est quand, s'appuyant sur le sens de « premier » de *ilki* (formé sur la même racine signifiant « en avant »), il veut voir dans *elem* ou *alem* le mot *bulgar* qui serait l'ordinal de « 1», et, par conséquent, dans *sigor-elem*, la « Première Lune de l'Année du Bœuf », du moins quant au sens littéral.

O. Pritsak constate lui-même que ce sens littéral serait inconciliable avec le fait, chronologiquement bien contrôlé, que l'*Indiction XV* ne correspond pas au début, mais à la fin de l'*Année du Bœuf* (cf. ci-dessus, 4. & 5.), à partir du *1er septembre 821* (début de l'Indiction). Quelles que soient les fluctuations (en principe, d'une lunaison au plus, cf. 5.) qu'on puisse admettre entre les définitions *bulgar* et sino-turque des Années des Douze Animaux, la Première Lune de l'Année du Bœuf (6 février—7 mars 821 dans la définition chinoise) ne peut être contenue dans l'Indiction XV. Seules les *Lunes IX à XII inclus* de cette Année du Bœuf (30 août 821—26 janvier 822) sont comprises dans cette Indiction et peuvent être en cause.

C'est pourquoi, appelant à son secours la théorie du « décalage » des noms ordinaux des « mois turcs » (théorie dont nous avons surabondamment démontré l'inanité : III, 19 & sq.), il voit, dans *elem* « = premier », la *XIe Lune de l'Année du Bœuf* (29 novembre—27 décembre 821 dans le calendrier chinois), qui est effectivement contenue dans l'*Indiction XV*. Il trouve même là un argument de plus en faveur de cette théorie paradoxale, qui en avait bien besoin, puisqu'elle est fondée sur un passage évidemment altéré de *Bīrūnī* et sur une interprétation entièrement fausse de calendriers populaires (notamment du calendrier kirghiz : III, 21. & XI).

8. Or, il y a des raisons philologiques très sérieuses qui s'opposent à l'interprétation littérale de **älim* par « premier ». Le seul ordinal de ce sens attesté dans les inscriptions *bulgar* de la Volga est un dérivé du turc *bir* « un » : *birinč* (LB 71). Et surtout, en tchouvache, le seul ordinal pour « premier » est un dérivé de *bir* (tchouvache *pĕr*) : *pĕrremĕš* (GR 273 b), élargissement d'un ancien *pĕrrĕm* remontant à **bir-im*, qui était sans doute la forme *bulgar* la plus ancienne. Enfin, *ülĕm*, correspondant tchouvache de **älim*, ne signifie nullement « premier », mais présente le sens, presque opposé, de « dorénavant, ensuite, plus tard », et, adjectivement, d'« ultérieur » dans son dérivé *ülĕmĕš* (ordinal formé comme *pĕrremĕš*) : *ülĕmĕš kun* « le jour suivant » (GQ IV, 13 ; GR 466 b).

On constate ainsi que, dans le groupe *bulgar-čuvaš*, le sens de **älim* (étymologiquement : « vers l'avant ») a évolué en direction du « futur » : « en avant = à l'avenir », comme dans le français « dorénavant », d'où « ultérieurement ». Le turc *il-ki* « en avant, en tête, premier » n'a, de plus, aucun correspondant *bulgar-čuvaš* connu. Aucun mot tchouvache signifiant « premier » ne remonte à un radical **äl*.

Il faut donc, à notre avis, renoncer définitivement à interpréter **älim* comme signifiant étymologiquement « premier », tout comme il faut rejeter

la théorie du « décalage » qui ferait de ce « premier » un «onzième ». C'est ailleurs qu'il faut chercher l'explication de *sigor-elem*.

9. Cette recherche va, curieusement, nous ramener, par une voie toute différente de la sienne, à la conclusion, chronologiquement satisfaisante, d'O. Pritsak, selon laquelle il s'agit de la *XI^e Lune de l'Année du Bœuf* (821).

Nous sommes en effet d'accord avec ce savant pour estimer, en rapprochant l'Inscription de Čatalar de la « Liste des Princes Bulgares », que les expressions *bulgar* qu'elles renferment sont bien des *dates* (comme le prouve la correspondance explicite avec l'Indiction XV), et que leurs seconds termes en *-m* (terminaison uniforme !) sont bien des *ordinaux*, correspondant au rang des Lunes dans les Années des Douze Animaux, conformément au principe général sino-turc de désignation des mois dans ces années.

Or, nous avons déjà observé (I, 46.—53.) que les systèmes numéraux turcs, très cohérents de 1 à 10, divergeaient considérablement à partir de 11, et que, d'une manière générale, les ordinaux étaient de formes très variables. Nous avons aussi constaté et expliqué (VI, 13.) la répugnance turque à employer, pour désigner les Lunes XI et XII, les expressions numériques ordinales complexes correspondantes.

Il est donc permis de supposer que les *Bulgar* anciens, s'ils utilisaient, pour les Lunes I à X, les ordinaux simples en *-m* que permet de reconstituer la comparaison des formes *bulgar* et *čuvaš* (de **bir-im* « 1^er » à **vanïm* = **ōn-ïm* « 10^e »: LB 71 & CA 731), préféraient, pour désigner la XI^e Lune et la XII^e, des expressions plus simples que les ordinaux composés correspondant à « 11 » & « 12 »: **älim* « ultérieure, d'ensuite » (après **vanïm* « 10^e ») pour la onzième ; et peut-être quelque expression signifiant « dernière » pour la douzième.

Nous sommes donc amené à interpréter *sigor-elem* comme **sïgïr-älim* « (Année du) Bœuf, (Lune) Ultérieure (= XI^e) », et à estimer, de nouveau en accord avec O. Pritsak, que cette date, comprise dans l'Indiction Romaine n° 15, et qui est celle de la fondation du palais du souverain *bulgar Omurtag*, correspond à *la lunaison de décembre 821* (29 novembre—27 décembre 821 dans le calendrier chinois).

10. La double date, grecque et *bulgar*, de l'Inscription de *Čatalar* est certainement, dans sa concision lapidaire, le document le plus clair et le plus sûr que nous ayons sur le calendrier spécifique des *Bulgar*. Le texte en est parfaitement établi. Son interprétation s'est bien heurtée à quelques difficultés, mais aucune ne nous a paru insurmontable, et nous avions le grand avantage de disposer, grâce aux sources byzantines donnant les dates

du règne d'*Omurtag* et à la mention expresse de l'Indiction XV, d'un cadre chronologique précis.

Nous croyons donc pouvoir affirmer qu'en 821 les *Bulgar* des Balkans se servaient, comme les *Türk* et les *Uygur* à la même époque, du Calendrier des Douze Animaux, adaptation, à l'usage des turcophones, du calendrier chinois.

Si l'on considère que la lettre du Khan turc oriental *Išbara (Cha-po-lio)* adressée à l'Empereur de Chine en 584 contient déjà un indice d'un emploi turc du Cycle des Douze Animaux (III, 6.), et qu'en tout cas ce Cycle, attesté en sogdien dès 571, était d'usage courant au VI^e^ siècle en Sogdiane (III, 8.) et chez les *Türk* de l'Orkhon (III, passim), on peut aisément admettre qu'à travers l'Asie Centrale il soit parvenu aux *Bulgar*, encore présents au VII^e^ siècle à l'Est de la Mer d'Azov, et soit devenu familier à leurs descendants balkaniques du IX^e^.

Nous sommes donc, avec l'Inscription de *Čatalar*, sur un terrain solide.

11. On ne peut, malheureusement, avoir la même impression de sécurité quand il s'agit de la « *Liste des Princes Bulgares* », document tardif, de contenu en partie légendaire, dont la transmission, à partir d'un original grec qu'on peut, d'après le contenu historique, situer vers la fin du VIII^e^ siècle, a sans aucun doute subi des altérations importantes, ne serait-ce que par la retranscription en vieux-slave de mots *bulgar* que l'alphabet grec lui-même ne pouvait noter, au départ, que de façon très imparfaite.

Mais nous sommes dans une telle pénurie de sources, concernant le calendrier *bulgar*, qu'il nous faut, malgré tout, essayer de tirer parti de ce texte altéré et sujet à caution.

Pour la commodité de la discussion, nous donnerons, en nous fondant essentiellement sur l'interprétation prudente de J. Benzing (traduction allemande : CA 688—689), mais aussi sur la lettre du texte slave (DP 353), une traduction de cette fameuse Liste, en transcrivant les mots *bulgar* selon le système phonétique usité pour les langues turques, mais en reproduisant purement et simplement les valeurs phonétiques, évidemment approximatives, de la transcription slave :

« *Avitoxol* vécut 300 ans. Sa lignée : *Dulo*. Ses années : *dilom tvirem*.
Irnik vécut 150 ans. Sa lignée : *Dulo*. Ses années : *dilom tvirem*.
Gostun, comme Gouverneur : 2 ans. Sa lignée : *Ermi*. Ses années : *dox-s tvirem*.
Kur-t régna 60 ans. Sa lignée : *Dulo*. Ses années : *šegor večem*.
Vezmer : 3 ans. Sa lignée : *Dulo*. Ses années : *šegor večem*.

Ces 5 Princes *(kn'az')* possédèrent la souveraineté au-delà du Danube 515 ans, la tête rasée. Ensuite, le Prince *Isperix* vint de ce côté-ci du Danube, comme jusqu'à présent.

Esperix : Prince 61 ans. Sa lignée : *Dulo*. Ses années : *vereni-alem*.
Tervel' : 21 ans. Sa lignée : *Dulo*. Ses années : *teku-čitem'*.
Tvirem : 28 ans. Sa lignée : *Dulo*. Ses années : *dvan-šextem*.
Sevar : 15 ans. Sa lignée : *Dulo*. Ses années : *tox-altom*.
Kormisoš' : 17 ans. Sa lignée : *Vokil*. Ses années : *šegor tvirim*. Ce Prince changea la lignée des *Dulo*, à savoir *Vixtun*.
Vinex : 7 ans. Sa lignée : *Ukil'*. Ses années : nom : *šegor-alem*.
Telec' : 3 ans. Sa lignée : *Ugain*. Ses années : *somor altem*. Celui-ci est encore d'une autre lignée.
Umor : 40 jours. Sa lignée : *Ukil'*. Ses (années) : *dilom tutom*. »

12. Les preuves d'un original grec sont nettes : la graphie slave « *o* + *u* » pour *u*, très fréquente dans les noms propres du texte, est une translittération du grec. Elle n'est absente que dans *teku (-čitem')*, où *u* slave doit correspondre à *upsilon* grec, et qui est sans doute à interpréter, selon le vocalisme *bulgar*, comme *ü : tekü*. Le fait d'appeler l'habitat des *Bulgar* balkaniques, après leur venue des rives de la Mer Noire, « ce côté-ci du Danube » exclut une origine russe et se comprend du point de vue géographique byzantin.

Les translittérations seront donc à interpréter en phonétique grecque byzantine : « *v* » comme *bêta* = *v*, parfois *b* ; « *d* » comme *delta* = *d spirant*, parfois *d* occlusif.

Une première constatation, dont O. Pritsak tire, à notre avis, un parti légitime, c'est que les « années » mentionnées le sont toujours en deux mots, dont le second a la terminaison *-em* (une fois *-im*, deux fois *-om*: simples variantes phonétiques), et que ces mots en *-m* se laissent tous interpréter, certains de façon immédiate, d'autres avec une légère difficulté, par les *nombres ordinaux* du *bulgar*, tels qu'on les trouve attestés dans les Inscriptions de la Volga, ou qu'on peut les reconstruire grâce au témoignage du tchouvache. Nous ne pensons pas qu'il puisse y avoir là un fait de hasard.

Le précédent, historiquement contrôlable, de *sigor-elem* dans l'Inscription de *Čatalar* (qui se retrouve dans la Liste sous la variante *šegor-alem)* est nettement en faveur de l'interprétation de ces « années » comme des *dates*, formées en premier lieu du nom d'un des Douze Animaux du Cycle, en second lieu d'un ordinal précisant la Lune.

Nous avons, dans la première partie de la Liste, un moyen de contrôler le fait qu'il doit s'agir, dans le premier terme, du Cycle Duodénaire : c'est que ce premier terme revient, par 2 fois, identiquement, lorsque l'intervalle annoncé entre les deux « dates » (certes en partie légendaires, mais fabriquées selon une arithmétique cohérente, pour aboutir au total énoncé de 515 ans = 300 + 150 + 2 + 60 + 3) est un nombre d'années divisible par 12, comme 300 entre les deux *dilom* et 60 entre les deux *šegor*, tandis que

ce premier terme change après les intervalles non divisibles par 12, comme 150 ans et 2 ans.

Le même raisonnement ne peut s'appliquer à la seconde partie de la Liste, à partir d'*Esperix*, où le total des années, 162 ans, est supérieur à l'intervalle, historiquement connu, entre *Esperix*, alias *Asparux*, Prince de 644 à 702 —cf. DP 75—, et *Umor*, alias *Oumaros*, Prince en 766 ou 767 pour peu de temps —cf. DP 230 & CA 689—, ce qui prouve qu'il y a des chevauchements entre ces soi-disant « règnes ».

13. Nous étudierons d'abord, parce qu'ils forment un ensemble morphologiquement cohérent et identifiable, les *ordinaux* en *-m* qui constituent les seconds termes des « dates » de la Liste.

Leur suffixe, graphié *-m* ou *-im* dans les Inscriptions de la Volga (LB 71—72 : *biälim* « 5e », *vanïm* « 10e », etc.), correspond à un ancien *-(i)m/-(ï)m*, dont la voyelle devait déjà en *bulgar* être une voyelle réduite, comme dans le même suffixe du tchouvache, *-ĕm/-ăm* (*ĕ* = voyelle réduite antérieure ; *ă* = voyelle réduite postérieure, cf. CA 702—703 & 731) ; ce qui explique les hésitations de la graphie grecque (reprise par le slave) entre *-em*, très général, et *-im* ou *-om* (une fois chacun). Nous noterons *conventionnellement* ce suffixe, en *bulgar*, sous les formes *-ĕm/-ăm*, sans préjuger de leur réalisation phonétique exacte, qui pouvait varier entre la Volga et les Balkans.

Nous reconnaissons immédiatement, dans la Liste, par deux fois, dans *alem (Čatalar : elem)*, l'ordinal *ălĕm* (ancien **ăl-im*, tchouvache : *ūlĕm*) « ultérieur », employé dans le sens de « 11e (Lune) » ; cf. plus haut, 9.

Dans la notation *altom* (une fois), variante : *altem* (une fois), on identifie d'emblée *altăm* (ancien **altï-m)* « 6e », cf. *bulgar* de la Volga *altī* « 6 » (LB 71) et tchouvache *ultăm* (CA 731).

La graphie *tutom* (« *toutom* ») correspond presque exactement à *tūtim* « 4e », variante *tüätim* des Inscriptions de la Volga, et au tchouvache *tăvatăm* « 4e » (CA 731) ; ces formes remontent à **tōrt-im*, avec une diphtongaison de *ō* (long) parallèle à celle de *ō* (long) du turc commun *ōn* « 10» dans le *bulgar* de la Volga *van* et le tchouvache *vun* (CA 730 ; LB 71). Le mot, en *čuvaš*, est passé dans la classe vocalique postérieure. La notation grecque, reprise par le slave, *-om*, est assez bonne pour *-ăm*, et cohérente, face à « *altom* » = *altăm*, ci-dessus. La notation « *toutom* » de la Liste correspond à : *tuatăm* « 4e », ancêtre direct du tchouvache *tăvatăm*, avec une diphtongue *ua*, où l'élément *a* devait être plus ou moins arrondi (proche de *uo)*, et que ne rend pas trop mal le grec « *ou* », nécessairement approximatif.

Autre identification aisée : celle de *večem*, presque identique à « *w ǰ m* » (pour « *v č m* ») de l'alphabet arabe dans la forme *bulgar* de la Volga qui

signifie « 3e » (LB 71), et qui correspond au tchouvache *viśĕm* « 3e » (CA 731) = **üč-im*, du turc commun *üč* « 3 », avec diphtongaison de *ü*. Les notations gréco-slave et arabe semblent permettre de reconstituer, pour le *bulgar*, une lecture *väčĕm*.

Nulle difficulté, non plus, dans l'identification de « *čitem'* » (dont le signe de mouillure précise l'appartenance à la classe vocalique antérieure): le suffixe *-ĕm* d'ordinal étant par ailleurs connu, « *čit . . .* » correspond presque exactement à la notation arabe « *ǰ y t* » du nombre « 7 » en *bulgar* de la Volga (LB 71); il s'agit d'un ancien **yeti-m* « 7e », cf. turc ancien *yeti* « 7 », avec passage, normal en *bulgar*, de *y-* initial à *ǰ-* (rendu, faute de mieux, par *č-* en vieux-slave, sans doute d'après un grec « *tz-* » plus précis, mais que n'a pas l'alphabet slave) et diphtongaison de *e* en *iă* dans la forme *bulgar* de la Volga *ǰiăti* « 7 » (LB 71; CA 730). La comparaison des notations gréco-slave et arabe permet de lire ici: *ǰiătĕm*.

Il serait vraiment incroyable que ces équivalences faciles entre les seconds termes des « dates » de notre Liste et les ordinaux *bulgar-čuvaš* fussent le résultat d'un hasard, car elles se poursuivent avec une rare cohérence.

14. Nous devons donc, également, chercher du côté des ordinaux *bulgar—čuvaš* des équivalents aux deux seuls termes finaux de ces « dates » dont l'identification fait quelque difficulté: *tvirem* (3 fois), variante *tvirim* (une fois), et: *šextem* (une fois).

Comme pour les ordinaux identifiés précédemment (13.) nous aboutirons, quelquefois par des voies légèrement différentes, aux mêmes conclusions, sur ces points, que O. Pritsak.

Le seul ordinal *bulgar—čuvaš* se rapprochant passablement de « *tvirem/tvirim* » est un ancien **tokuz-īm* (turc: *tokuz* « 9 »): Inscriptions de la Volga *toxur(ïm)*, de *toxur* ou *tohur* « 9 »; tchouvache *tăhhărm(ăš)*, cf. *tăhăr* « 9 », ce qui suppose un ancien tchouvache **tăhărăm* « 9e » (LB 71; CA 730—731). Le mot étant de la classe vocalique postérieure, et le grec ne pouvant noter « *i* postérieur » (= *ï*) autrement que par *iota* (parfois *hêta*), la graphie gréco-slave « *tvirem* » ou « *tvirim* » est à interpréter, tout d'abord, comme « *tvïrïm* ». On peut, en outre, puisque le *bulgar*, pas plus que le turc commun, n'admet un groupe initial de consonnes, admettre que « *tv . . .* » est une notation défective, une voyelle très fermée (ou réduite, comme dans tchouvache *tăhăr* « 9 ») existant dans le mot *bulgar* entre *t* et *v*. Une lecture du type: *tïvïrïm* ou *tïvïrăm* (respectivement, « *tvirim* » et « *tvirem* ») est donc hautement vraisemblable. Dans ces conditions, il suffit, pour expliquer une forme bulgare semblable, de supposer, sans doute

dialectalement, une sonorisation de l'ancien **tokuz* « 9 » en **toguz* (cf. kirghiz *toguz*!). En effet, on sait qu'en *bulgar* de la Volga le groupe ancien *ogu* devient : *ïvï*, dans *ïvïl* « fils » = turc *ogul* (CA 693 & 694). Donc, *z* turc commun correspondant à *r bulgar*, un ancien **toguz* donne normalement, en *bulgar* : *tïvïr-*, et son ordinal en *-m* est alors *tïvïrïm* ou *tïvïrăm*, qui sont précisément les formes à expliquer. Nous poserons donc, pour « *tvirem/tvirim* », l'équivalence : *tïvïrăm* « 9e », en remarquant qu'il s'agit sans doute d'une forme *bulgar* dialectale.

Quant à « *šextem* », le seul ordinal *bulgar—čuvaš* qui puisse en être rapproché est **säkir-im* (CA 731), ordinal de **säkir* = turc *säkiz* « 8 », dont la forme *bulgar* de la Volga est *säkr* ou *säkär* (LB 71), ces deux variantes graphiques étant sans doute à interpréter comme *säkĕr*, avec 2e voyelle réduite ; cf. tchouvache *sakăr* « 8 », *sakkărm(ăš)* « 8e ». La notation gréco-slave « *šextem* » paraît représenter une forme dialectale du type : **säkĕr-t-ĕm*, avec une suffixation *-t-ĕm* comportant, outre le *-ĕm* ordinal bien connu, un *-t-* parasite, analogique des terminaisons des 2 ordinaux précédents dans la série numérale : *altăm* « 6e » et *jïätĕm* « 7e ». La voyelle réduite centrale serait tombée, d'où **säkrtĕm*, puis, comme il est normal en phonétique turque, le groupe de 3 consonnes se serait simplifié par chute de la médiane, d'où **säktĕm*. Le groupe *kt* aurait évolué vers *xt*, par spirantisation du premier élément. Tous ces phénomènes seraient dialectaux, de même que le passage de *s-* initial à *š-*, dont on a d'ailleurs des exemples très clairs en tchouvache (CA 710, bas), cette dernière évolution se constatant aussi dans *šegor*, de **sïgïr* « bœuf », à lire sans doute *šïgăr*, avec 2e voyelle réduite (le *sigor* de l'Inscription de Čatalar, compte tenu de l'absence de *š* en grec et de sa notation habituelle comme *s*, peut aussi être lu *šïgăr)*.

15. Ces particularités, par rapport au *bulgar* de la Volga, s'expliqueraient de façon fort plausible par une différenciation dialectale entre *bulgar* septentrional (Volga, puis *čuvaš*) et *bulgar* méridional (balkanique, en cause ici). Une telle différenciation est implicitement admise par J. Benzing, qui distingue entre « Donau-bolgarisch » et « Wolga-bolgarisch » (CA 687—691 & 691—695), et qui, dans ses rapprochements avec le tchouvache (CA 695 & sq.), a essentiellement recours, comme il est logique géographiquement et historiquement, au *bulgar* de la Volga.

L'Inscription de *Čatalar*, de par son site balkanique, est évidemment en relation avec le *bulgar* méridional. Il doit en être de même pour la « Liste des Princes », qui appelle la Bulgarie balkanique « ce côté-ci du Danube » et le séjour ancien des Bulgar, au Nord de la Mer Noire et de la Mer d'Azov, « au-delà du Danube ».

On peut, si l'on admet les interprétations que nous proposons pour les ordinaux *bulgar* méridionaux, présenter le tableau suivant des différences dialectales dans le groupe *bulgar—čuvaš*, en ce qui concerne les ordinaux (il s'agit de *formes restituées*, y compris pour le tchouvache, d'où l'on a retranché le suffixe additionnel récent *-ĕš/-ăš)* :

	Forme d'origine	*Bulgar* de la Volga	*Bulgar* des Balkans	Tchouvache
« troisième »	**üč-im*	*väčim*	*väčĕm*	*višĕm*
« quatrième »	**tȫrt-im*	*tüätim*	*tuatăm*	*tăvatăm*
« sixième »	**altï-m*	*altïm*	*altăm*	*ultăm*
« septième »	**yeti-m*	*jiätim*	*jiätĕm*	*śičĕm*
« huitième »	**säkiz-im*	*säkir-im*	*šäxtĕm*	*sakărăm*
« neuvième »	**tokuz-ïm*	*toxurïm*	*tïvïrăm*	*tăhărăm*
« ultérieur »	**äl-im*	?	*ălĕm*	*ülĕm*

Les résultats de ces comparaisons nous paraissent assez cohérents pour que les restitutions en question soient hautement vraisemblables. Ils suggèrent, en outre, une remarque intéressante : s'il est vrai qu'historiquement le tchouvache dérive du *bulgar* septentrional, celui des Inscriptions de la Volga, il n'en semble pas moins que le *bulgar* balkanique, bien que connu plus tôt par les documents que nous avons étudiés, ait subi une évolution plus rapide, allant généralement dans le même sens que celle attestée par le tchouvache (réduction en *ĕ/ă* de la voyelle suffixale *i/ï*; passage de **tüätim* « 4e » dans la classe vocalique postérieure).

Soulignons enfin que les restitutions proposées pour le *bulgar* balkanique coïncident très bien avec les notations gréco-slaves, et qu'elles n'exigent que sur un point une hypothèse ne s'appuyant pas sur une forme attestée, à savoir, dans l'ordinal « 8e », l'introduction avant le suffixe *-im* d'un *-t-* parasite : *säkir-tim*, par analogie avec la dernière syllabe des deux ordinaux précédents, **altïm* « 6e » et **yetim* « 7e », hypothèse qui ne nous semble pas trop risquée.

16. Nous aurons plus de difficulté pour identifier les noms des animaux du cycle duodénaire sino-turc qui, selon une hypothèse fortement appuyée par le *sigor-elem (*šïgăr-ălĕm)* de l'Inscription de *Čatalar* (chronologiquement contrôlé : Année du Bœuf ; cf. 4. à 9.), constituent les premiers termes des « dates » de la « Liste des Princes Bulgares ».

On verra que, pour ces mots, nous admettons dans l'ensemble (sauf pour *vereni-*) les identifications de O. Pritsak. Nous y parviendrons cependant par des raisonnements et des interprétations historiques de caractère assez différent, en essayant d'adopter

une méthode plus critique à l'égard des données « chronologiques » de la Liste, que nous admettrons seulement pour sûres dans les cas où elles sont confirmées par d'autres sources historiques (presque toutes byzantines).

Puisque nous avons la chance de disposer, grâce à l'Inscription de *Čatalar*, d'une attestation contrôlée de l'*Année du Bœuf* (**šïgăr* = turc *sïgïr*), nous partirons de là pour essayer de vérifier, au moins pour une partie des quatre *šegor-* (**šïgăr*) de la Liste, si des témoignages historiques datés permettent bien d'y reconnaître la mention d'Années du Bœuf.

17. Nous commencerons par le 2e *šegor* de la Liste, celui qui concerne un Prince dont le nom est noté *Vezmer* en alphabet slave. Le *V-* (*B* slave) correspond au *bêta* grec et peut donc noter, à l'origine, soit *B-*, soit *V-*. Nous inclinons, quant à nous, à lire ici *Bezmer*, et à y voir un *bulgar Bäzmär* = **bäz-mä-r* « l'Inlassable », aoriste négatif en *-r* du verbe turc *bäz-* « se lasser, se dégoûter » (osmanlï, türkmen, kirghiz, etc.: *bäz-* « id. »). On doit en effet admettre, comme le signale J. Benzing (CA 697), d'après le témoignage très clair de *Kāšġarī*, que le son *z* subsistait encore partiellement (sans passage à *r*) dans le *bulgar* du XIe siècle.

Ce *Bäzmär* n'est pas désigné sous ce nom dans les sources byzantines, mais il apparaît dans la Liste comme le successeur (resté « au-delà du Danube », au Nord de la Mer Noire) du souverain *bulgar* bien connu *Kovrăt* (Liste: *Kur-t*; en grec: *Kobratos* = turc *kobrat* « rassemble ! »), « rassembleur » de son peuple et fondateur de la Grande-Bulgarie qui s'étendait jusqu'au Caucase. Le successeur de *Kovrăt* sur les rives de la Mer Noire et de la Mer d'Azov est appelé par les sources byzantines du milieu du VIIe siècle *Bayan* (« le Riche »), ou *Bat-Bayan* (« le Très-Riche ») (DP 83—84; DH 232). Les historiens admettent généralement que *Bäzmär* est un autre nom de ce *Bayan*, fils de *Kovrăt* (DP 84; DS 198). Ce n'est pas absolument sûr, car, après la mort de *Kovrăt*, ses 5 fils se partagèrent aussitôt son royaume (DS 192), et *Bäzmär* est peut-être l'un de ces 5, autre que *Bayan* et qu' *Äspärüx* (= *Isperix, Esperix*), le fondateur de la Bulgarie des Balkans.

Quoi qu'il en soit, le successeur immédiat de *Kovrăt* qu'est *Bäzmär* ne doit avoir été intronisé qu'à la fin du règne de son père. Et l'on sait par ailleurs que *Kovrăt* est mort en 642, dans les débuts du règne de l'Empereur de Byzance Constantin II (DP 161—162; CA 689), ou peut-être en 641, la chronologie byzantine par règnes et Indictions n'étant pas d'une précision parfaite.

Or, il y a bien en 641—642 une *Année du Bœuf*: dans le calendrier chinois, elle va du 16 février 641 au 4 février 642. Une telle coïncidence avec

la mention *šegor* « Bœuf », qui doit correspondre à la date d'accès au pouvoir de *Bäzmär*, peut difficilement être fortuite. La formule *šegor-večem* (**šĭgăr-väčĕm* = **sïgïr* + **üč-im* « 3e ») évoquant, en principe, la 3e *Lune de l'Année du Bœuf*, qui, dans le calendrier chinois, va *du 16 avril au 14 mai 641*, il est plausible de situer vers ces dates l'inauguration du règne (partiel) de *Bäzmär*. En ce cas, il faudrait peut-être raccourcir légèrement la chronologie admise d'après les sources byzantines, et fixer en 641 la mort de *Kovrăt*. Mais le fait qu'aussitôt après cette mort il y a partage, apparemment par consentement mutuel, de la Grande-Bulgarie, entre les cinq fils du souverain défunt, suggère que *Kovrăt*, à l'extrême fin de sa vie en 641, aurait pu lui-même procéder à ce partage (d'où la date d'avril—mai 641 pour l'accès de *Bäzmär* à la souveraineté), et ne serait mort qu'un peu plus tard, en 642. Nous pencherions pour cette dernière hypothèse, de tels arrangements n'étant pas bien rares dans les traditions dynastiques turco-mongoles : Gengis Khan lui-même partagera de son vivant son Empire en *ulus* confiés à ses fils (DH 316 & sq.).

18. La « date de règne » du prétendu *Kormisoš*, qui est dit avoir régné 17 ans, est notée : *šegor-tvirim* (**šĭgăr-tïvïrăm* = **sïgïr* + **toguz-ïm* « 9e »), ce qui la situerait dans une 9e Lune d'une Année du Bœuf.

Ce « *Kormisoš* » est le *Kormesios* des sources byzantines (DP 164) et la forme slave provient ici d'une altération, par métathèse, de **Kormïš-os*, hellénisation, à l'aide du suffise grec *-os*, du bulgaro-turc *Kormïš* = turc *korï-mïš* « le Protégé ». *Kormïš (Kormesios)* est bien connu des annalistes byzantins, et l'on admettait généralement (CA 689 ; DP 164) que son règne se situait approximativement entre 739 et 756, ce qui est en accord avec les « 17 ans » mentionnés dans notre Liste.

Mais deux sources byzantines (DS 204) permettent de préciser qu'il a été tué par les *Boyla* (boïars) bulgares en 755, après sa défaite en 754 par l'Empereur de Byzance Constantin V. Si, comme il est vraisemblable, il a été destitué dès sa défaite en 754 (avant d'être tué l'année suivante), et qu'il ait bien régné 17 ans, l'année de son début de règne est : 754—17 = *737*, qui est précisément une *Année du Bœuf*, dont la 9e *Lune*, dans le calendrier chinois, va *du 29 septembre au 27 octobre 737*. C'est donc, dans la tradition indigène reflétée par notre Liste, *de 737 à 754* que se situeraient les 17 ans de règne de *Kormïš*.

Le fait qu'il n'apparaît que vers 739 dans les chroniques byzantines peut signifier seulement qu'il a mis quelque temps à affermir son pouvoir, dans une époque assez troublée et en proie aux querelles dynastiques (DS 203—204).

19. La date de 754 comme fin de règne de *Kormïš* concorde assez bien avec la suite du texte de la Liste, qui mentionne un *Vinex* ayant régné 7 ans. Sa date d'avènement serait *šegor- alem* = *šïgăr ălĕm* « (Année du) Bœuf, 11e (Lune) ».

La transcription slave *Vinex* peut être interprétée, puisque dans son original grec on a *bêta* initial (= *B* ou V), aussi bien comme *Binex*, ce qui suggérerait une forme *bulgar : Binäx*, qu'on pourrait expliquer par **bin-gäk* « le Cavalier » (turc : *bin-* « monter à cheval »). Ce *Binäx* n'est pas nommé dans les sources byzantines, mais on sait par ailleurs que *Kormïš* eut pour successeur, après sa déposition, un chef *bulgar* de famille non royale (cf. la nouvelle lignée, *Ukil'*, de la Liste, qui commence par lui et remplace les *Doulo* = *Jula*; cf. DP 115 & DS 218 — où nous sommes de l'avis de Németh), qui fut tué en 760, avec toute sa famille, par les *boïars*, tout comme son prédécesseur, et pour une même raison : sa défaite, en 759, par Constantin V (DS 204).

Notre *Binäx* doit être cet « usurpateur » (son identification à *Sabinos*, postérieur de 7 années d'après une chronologie byzantine pour une fois détaillée, cf. DP 262, est à rejeter). Si l'on retranche de la date de sa mort, 760, ses 7 ans de règne, on obtient 753, qui n'est pas une Année du Bœuf, et où *Kormïš* régnait encore. Notre document gréco-slave ne peut donc être interprété au pied de la lettre, et il doit refléter une réalité complexe, que l'on pourrait reconstituer comme suit : *Binäx*, l'usurpateur, n'aurait régné effectivement, en révolte contre *Kormïš* au déclin de sa puissance, qu'en 753. Mais il se serait proclamé souverain indépendant dès l'*Année du Bœuf précédente, de 749*, dans la *11e Lune*, qui, dans le calendrier chinois, va *du 14 décembre 749 au 12 janvier 750*, quatre ans avant d'éliminer définitivement le souverain « légitime » *Kormïš*: la tradition indigène *bulgar* apporterait ici un utile complément d'information aux chroniques byzantines de l'époque, et nous éclairerait un peu mieux sur les péripéties des conflits dynastiques *bulgar*.

Cette interprétation serait assez en accord avec ce que l'on sait des troubles incessants et des luttes intérieures confuses, soigneusement entretenues par Byzance, où sont plongés les *Bulgar* des Balkans dans la seconde moitié du VIIIe siècle (DS 203—204).

20. Nous avons ainsi, plus ou moins facilement, pu rendre compte, en les rapportant à des *Années du Bœuf*, de 3 sur 4 des *šegor* (**šïgăr* « bœuf ») de notre Liste : dans deux cas, les données chronologiques des sources byzantines ont permis de résoudre presque immédiatement le problème ; dans le troisième cas, il nous a fallu recourir à une hypothèse historique

qu'aucun document, à notre connaissance, n'impose de façon décisive, mais qu'aucun non plus ne contredit, et qui est vraisemblable dans le contexte événementiel positivement connu.

Le quatrième cas se présente dans des conditions très différentes, qui appellent, selon nous, un autre mode d'interprétation. Il s'agit de la « date » *šegor-večem (*šĭgăr-văčĕm* « Bœuf, 3e (Lune) ») que notre texte, si l'on raisonne par analogie avec les « dates de règne » déjà interprétées, semblerait attribuer, sans le dire explicitement, au début du règne de *Kovrăt (Kur-t)*.

Kovrăt, fondateur de la Grande-Bulgarie des steppes situées au Nord et à l'Est de la Mer Noire et de la Mer d'Azov, est le souverain *bulgar* ancien sur lequel nous avons, par les sources byzantines, le plus d'informations. Il est mentionné dans plusieurs textes grecs *(Kobratos)* et latins *(Crobatus)* (DP 161—162). Nous savons avec précision, comme le rappelle O. Pritsak (DS 191—192) :

— qu'il fut, encore jeune, baptisé à Constantinople (où il avait reçu une partie de son éducation) vers 619 ;

— qu'il était un ami de l'Empereur de Byzance Héraclius Ier (qui régna de 610 à 641) ;

— qu'il a été mêlé aux intrigues de la cour byzantine qui, avec le règne éphémère de l'Impératrice Martina, ont suivi la mort d'Héraclius en 641 ;

— qu'il apparaît encore comme souverain des *Bulgar* dans les chroniques byzantines du début du règne de Constantin II (641—668).

Nous savons aussi, par d'autres sources byzantines, négligées par O. Pritsak, qui préfère, à tort selon nous, s'en tenir à la lettre de la « Liste des Princes Bulgares », qu'il mourut en 642 (moins vraisemblablement, en 641 ??? ; cf. ci-dessus, 17.), en tout cas pas en 665, comme l'admet O. Pritsak par interprétation mécanique de la « Liste des Princes » : il n'est plus question de lui à cette date, et les chefs *bulgar* sont alors ses fils, notamment *Bayan* (DP 84) et *Åspärüx* (en grec, *Asparux* : DP 75—76).

On sait enfin, fait historique très significatif, qu'il se rendit indépendant de la suzeraineté des *Avar* en 635 (DS 192).

21. La « Liste des Princes » prétend qu'il « régna 60 ans », dans sa première partie, qu'on ne peut vraiment pas accepter sans critique, puisqu'elle dit aussi qu'*Avitoxol* « vécut 300 ans » et qu'*Irnik* « vécut 150 ans ». Cela placerait le début de son « règne » en 582, et, quand bien même il eût été alors un tout jeune enfant, son âge, à son baptême vers 619, eût été au moins de 37 ans, ce qui serait peu compatible avec l'affirmation des sources byzantines qu'il était encore jeune homme à cette date.

Ces sources permettent d'établir, comme dates limites de sa biographie, celles de 584 environ et de 642 (CA 689). Mais il ne peut s'agir, pour 584 environ, que de la date de sa naissance, et non de celle du début de son règne. Les compilateurs de la Liste, se fiant sans doute à quelque tradition orale peu précise, ont pris pour 60 ans de règne ce qui devait, à l'origine, avoir été retenu comme 60 ans de vie. Pour peu qu'il soit né légèrement avant le 17 février 584, début d'une Année du Singe, le compte de son âge, à la manière sino-turque (Chapitre I, 27. & sq.; Chapitre III, 68. & sq.) sera de « 2 *yāš* » (2 *ǰāl* en *bulgar*: Chapitre I, 26.) dès la fin de février 584, car sa naissance sera comptée dans l'Année du Lièvre (583—584) immédiatement précédente. Et 58 ans plus tard, à partir du début de l'Année du Tigre 642—643 (qui commence le 5 février 642 dans le calendrier chinois), ce compte sera de « 60 *ǰāl* » (= 60e année *de calendrier*), compte d'autant plus facile à établir que l'Année des Douze Animaux suivante (643) est, comme l'était sans doute celle de sa naissance, une Année du Lièvre, ce qui permet de savoir qu'il a parcouru 5 Cycles Duodénaires, donc 60 années de calendrier, chiffre facile à mémoriser.

Les sources byzantines et les données, mal digérées par le compilateur, de la « Liste des Princes Bulgares » concorderaient ainsi de façon très satisfaisante et permettraient de placer la naissance de *Kovrăt* dans l'*Année du Lièvre 583—584* (de janvier à mi-février 584), et sa mort dans l'*Année du Tigre 642—643* (à partir du 5 février 642), ce qui est parfaitement en accord avec les analyses des historiens qui assignent à *Kovrăt (Kobratos)* les dates 584—642 (CA 689, citant Ch. Gérard).

22. Quelle signification attribuer, alors, au passage: « Ses années: *šegor-večem* » de la Liste?

L'Année du Bœuf (en ce cas 581—582) ne peut être, semble-t-il, celle de la naissance de *Kovrăt*: son compte d'âge à la manière sino-turque, à sa mort dans l'Année du Tigre 642—643, serait de « 62 » (62e année de calendrier des Douze Animaux), et non pas de « 60 » comme le suggère la liste. Il y a 2 ans d'écart entre une Année du Bœuf et une Année du Lièvre.

D'ailleurs, ce serait jusqu'à présent le seul cas où la « date » donnée par la Liste serait celle de la naissance, ce qui suffirait à rendre une telle hypothèse profondément suspecte: les autres « dates » sont celles de prise du pouvoir ou de proclamation d'indépendance, considérées par la tradition indigène que reflète la Liste comme des *débuts de règne*.

Quant à la date où *Kovrăt* a commencé à régner comme souverain indépendant, en rejetant la suzeraineté des *Avar*, elle est historiquement connue et se situe en 635 (DS 192), qui n'est pas une Année du Bœuf et

se trouve même à la plus grande distance possible dans le Cycle (6 ans) d'une Année du Bœuf (629 ou 641).

La mention *šegor-večem* ne paraît donc correspondre ni à l'année de naissance, ni au début de règne indépendant de *Kovrăt*. Comment donc expliquer sa présence ?

La réponse à cette question nous est suggérée par l'examen de la première partie de la Liste : les 3 premières dates se terminent toutes par *tvirem* (9e Lune), et les 2 dernières par *večem* (3e Lune). On est, selon toute vraisemblance, dans cette compilation dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle ne fait pas preuve de sens critique, en présence d'une *reconstitution mécanique* des « dates » d'*Avitoxol* et d'*Irnik* (personnages demi-légendaires, d'une longévité toute mythique) à partir de celle, sans doute historique, de *Gostun* (d'où la répétition des 3 *tvirem*) et de celle de *Kovrăt (Kur-t)*, à partir de celle de *Bäzmär*, dont nous avons montré (17.) la parfaite vraisemblance chronologique.

Une preuve supplémentaire de cette reconstitution purement mécanique est donnée par la monotonie de cette première partie de la Liste, où il n'y a que 3 « dates *bulgar* » (et que 2 quantièmes de Lune) pour 5 souverains : *dilom tvirem* apparaît deux fois, uniquement parce que les « 300 ans » d'intervalle entre *Avitoxol* et *Irnik* (la date de ce dernier étant déjà reconstituée mécaniquement en *dilom tvirem* à partir du *dox-s tvirem* de *Gostun*, comme nous le montrerons) représente un nombre complet de Cycles Duodénaires (25 Cycles), ce qui doit ramener à une « date » identique s'il s'agit d'un compte exact, au mois près, de 300 ans ; et *šegor večem* apparaît deux fois de suite pour la même raison, le chiffre de « 60 ans » retenu par la tradition pour *Kovrăt* représentant 5 Cycles complets.

La mention *šegor večem* pour *Kovrăt* n'a donc *aucune valeur historique* : c'est une simple *extrapolation* primitive à partir du chiffre « 60 » (mal interprété) et du *šegor večem* (à notre avis authentique) de *Bäzmär*.

Kovrăt, hellénisé et christianisé, n'a sans doute pas attaché lui-même une grande importance à la date *bulgar* « païenne » (dans la conception astrologique sino-turque du Cycle des Douze Animaux) de son accession à la souveraineté, et elle n'est pas passée authentiquement dans la tradition, également « païenne », qui est à l'origine de la Liste, qui s'arrête bien avant la conversion définitive des *Bulgar* sous Boris-Michel (en 864).

La seule information positive de la Liste, concernant *Kovrăt*, est ce chiffre de « 60 ans » qui, comme nous l'avons vu, confirme, pour ses dates de naissance et de décès, celles de 584 et de 642 déductibles des sources byzantines : il avait alors 60 annéées de calendrier « à la turque », et était, selon le compte européen, dans sa 59e année (58 ans révolus).

23. Nous devons maintenant rendre compte des deux autres extrapolations qui, à partir de la « date » de *Gostun*, ont reconstruit celles d'*Irnik*, puis d'*Avitoxol*.

Comme la première partie de la Liste (avant le passage du Danube par *Esperix*), qui les contient, est, à la différence de la seconde partie (apparemment peu cohérente, mais au fond plus authentique), d'une parfaite logique arithmétique, qui tient précisément à ce qu'elle est en grande partie fabriquée au moyen d'extrapolations mécaniques, nous pouvons légitimement rechercher, à partir des « 2 ans » attribués à *Gostun* avant le prétendu *šegor večem* « Bœuf, 3e (Lune) » de *Kovrăt*, à quelle Année des Douze Animaux correspond le premier élément du *dox-s tvirem* qui est la « date » de *Gostun*.

Deux ans avant le « Bœuf », dans le Cycle animalier, cela correspond au « Porc », et O. Pritsak a très bien vu (DS 200—201) que *dox-s* peut être immédiatement rapproché du turc *toŋuz* « porc » (nom de cet Animal du Cycle en *uygur*, entre autres) le mot *bulgar* pouvant remonter à **toŋuz*, avec sonorisation dialectale de l'initiale (comme dans l'osmanlï *domuz* « porc »), assourdissement en *-s* de *-z* final (phénomène très fréquent dans les langues turques), et dénasalisation du *-ŋ-* intervocalique, traitement également très fréquent dans le domaine turc (CA 783 b) et attesté dans les inscriptions turques anciennes : *-ïgïz*, suffixe de 2e pers.pl., à côté de *-ïŋïz* (FA 97).

La forme *dox-s* proviendrait donc d'une forme intermédiaire **dogus*. Nous pensons que la seconde voyelle a dû être, en *bulgar* des Balkans, une voyelle très réduite (**dogăs*), laissant presque en contact *g* postérieur (déjà à tendance spirante dans presque toutes les langues turques) et *s*, d'où le passage de *g* à la spirante sourde *x*: *doxs*, ou, avec la voyelle réduite, *doxăs*.

La « date » de prise de pouvoir (comme « Gouverneur ») de *Gostun*, **doxăs tïvïrăm*, serait donc à comprendre comme « (Année du) Porc, 9e (Lune) ».

24. Par une déduction mécanique conforme à la « méthode » des compilateurs, nous pouvons, en considération des « 150 ans » attribués à *Irnik*, interpréter la signification du premier élément de sa « date », *dilom tvirem* (le second terme, *tvirem* = *tïvïrăm* « 9e », n'étant que la reprise automatique du *tvirem* de la date de *Gostun*, d'où part l'extrapolation).

Dans le Calendrier des Douze Animaux, 150 ans avant le « Porc » (de la date de *Gostun*) = 12 cycles de 12 ans + 6 ans ; l'animal de la « date » doit donc être celui qui vient 6 rangs avant le « Porc », à savoir : le « Serpent ».

Or, comme O. Pritsak l'a bien vu (DS 199—200), *dilom* peut très précisément correspondre au turc *yïlan* « serpent ». Le *y-* turc est régulièrement représenté par *ǰ-* (arabe *ǰim)* en *bulgar* de la Volga. Ce *ǰ-* a sans doute une réalisation voisine de *d'* (« *d* mouillé »), comme « *gy* » hongrois (en tchouvache, il est devenu *ś*, sorte de « *s* mouillé »). Il a donc pu, faute de mieux, être noté *d-* en grec, puis en slave par démarcation littérale. Cette hypothèse est d'autant plus vraisemblable que notre texte note « *Dulo* » le nom-titre des membres de la dynastie *bulgar*, qui correspond au nom-titre hongrois *gyula (= d'ula)*, et sans doute au turc *yula* « flambeau » (FA 356 b). Comme dans *Dulo* = *d'ula* (qu'on peut noter *ǰula*), le *o* de *dilom* = *yïlan* note le *a* du *bulgar*, qui doit être un « *a* arrondi » (= *å*) : on sait que *a* ancien est devenu *o* (puis *u*) en tchouvache (CA 705). Le *-m* final de *dilom* = *ǰïlam* = *yïlan* doit être une variante *bulgar* dialectale (balkanique) de *-n* final. Le tchouvache *śelen* « serpent » = **yïlan* (avec passage dans la classe vocalique antérieure) a gardé *-n* final, mais on connaît, en tchouvache même, de nombreux exemples de *-m* pour *-n* turc (CA 713) : *sum* « nombre » = turc *san; pĕtĕm* « tout » = turc *bütün;* etc. . . (hésitation, d'origine interdialectale, dans : *sohăm* ou *solhăn* « frais » du tatar *salkïn*). On peut donc poser : *dilom* = *ǰïlam* « serpent ».

La « date » prétendue (de début de règne) d'*Irnik, dilom tvirem*, est presque certainement à lire : *ǰïlam tĭvĭrăm* « (Année du) Serpent, 9e (Lune) ».

25. Si l'on admet cette interprétation linguistique fort vraisemblable, on ne peut manquer d'être frappé par une rencontre qui est sans doute plus qu'une coïncidence : c'est que cet *Irnik*, qui n'est autre que le *Ernax* des Byzantins, le *Hernac* de Jordanes (DP 132—133), de l'avis de tous les commentateurs, est un fils d'*Attila*, qui n'est venu à régner qu'à la mort de son père, laquelle eut lieu en 453 (DP 79—80) ; et 453 est, précisément, une *Année du Serpent*!

Est-ce à dire que la « date de règne » de cet *Irnik* (variantes : *Irnäk, Irnäx*), ce Hun, fils d'Attila, auquel entend se rattacher la dynastie *bulgar* des « *Dulo* » *(J̌ula)*, a été dès 453 consignée dans le Calendrier des Douze Animaux ? Nous ne le pensons pas : il y aurait là un anachronisme choquant, car c'est seulement au VIe siècle, à notre connaissance, que ce calendrier de définition chinoise se répand dans le monde des peuples turcophones ; aucune des nombreuses sources grecques et latines traitant des Huns et d'Attila n'a jamais mentionné un tel calendrier, dont l'originalité, voire le pittoresque, auraient dû frapper les auteurs. Nous persistons à croire que notre *dilom tvirem* est une simple reconstruction mécanique à partir du chiffre de « 150 ans » (*dilom* étant déduit par calcul : 150 ans avant *dox-s*,

le « Porc », et *tvirem* repris automatiquement du *dox-s tvirem* de *Gostun*, point de départ de l'extrapolation).

Mais que ce chiffre de « 150 ans » amène les chronologistes *bulgar* à attribuer le début du règne d'*Irnik* à une Année du Serpent, alors qu'il a bien eu lieu dans une telle année du calendrier chinois, en 453, n'est guère explicable par un pur hasard : une telle coïncidence fortuite n'aurait qu'une chance sur 12 de se produire.

Voilà qui donne une étrange consistance, non pas à l'« Année du Serpent » en tant que telle, mais au chiffre de « 150 ans » qui correspond, pour l'avènement d'*Irnik*, à la date exacte de 453.

Nous pensons, quant à nous, que la tradition *bulgar* a conservé correctement, dans les annales (sans doute orales au départ) de sa dynastie d'origine hunnique, un compte bien établi de *150 années* (chiffre facile à retenir) *entre l'avènement d'Irnik et le début de l'exercice du pouvoir par Gostun.*

Ce qui nous permet de calculer l'année où *Gostun* vint à gouverner : 453 + 150 = *603*. La « date » *dox-s tvirem* de *Gostun* doit donc correspondre à la *9e Lune de l'Année du Porc 603*, qui, dans le calendrier chinois, va *du 11 octobre au 8 novembre 603.*

26. Cette date est, à notre avis, le seul élément entièrement positif, quant au calendrier spécifique des *Bulgar*, dans les premières lignes de notre texte : du passage consacré à *Irnik*, il faut seulement retenir le compte, correct, de *150 ans* entre celui-ci et *Gostun* (de 453 à 603) ; la mention de l'Année du Serpent ne remonte pas historiquement à l'époque d'*Irnik* et celle de la « 9e Lune », tirée mécaniquement de la date de *Gostun*, n'a aucune valeur chronologique.

On peut, à présent, se demander quelle est la valeur du compte de « 300 ans », qu'a gardé la même tradition, entre *Irnik* et le lointain ancêtre des *Dulo (Ďula)*, *Avitoxol*, qui devait, vu la date, être un Hun d'Asie. Ce chiffre nous amènerait à la date de 453—300 = *153 de notre ère.*

O. Pritsak (DS 193—194) pense qu'il s'agit alors de l'intronisation du chef *hiong-nou* (hun d'Asie) qui dirigea vers l'Occident l'exode d'une partie des *Hiong-nou* quand ils furent chassés de la Mongolie par les *Sien-pei* (cf. DH 93), exode qui aurait abouti, un peu plus de deux siècles après (à partir de 374 environ : DH 117), à l'invasion de l'Europe par les Huns. L'hypothèse est tentante. Elle suppose une mémoire chronologique assez extraordinaire dans la tradition hunno-*bulgar*. Le précédent des 150 ans bien notés entre *Irnik* et *Gostun* serait en faveur d'une telle mémoire, mais la performance réalisée aurait là un caractère encore bien plus exceptionnel. Nous n'osons, quant à nous, nous prononcer.

Quoi qu'il en soit, le *dilom tvirem* d'*Avitoxol* est une simple extrapolation (300 ans = 25 Cycles) de celui d'*Irnik* (lui-même extrapolé) et ne prouve rien, non plus, quant au calendrier des Huns.

27. En ce point de notre recherche, nous pensons être en mesure d'interpréter comme suit les données de la première partie (d'*Avitoxol* à *Bäzmär* inclus) de la « Liste des Princes Bulgares » :

C'est une *reconstitution*, fondée sur des calculs assez simples, à partir de quelques traditions dynastiques et chronologiques des *Bulgar* de la Grande-Bulgarie des rives septentrionales de la Mer Noire et de la Mer d'Azov, à savoir :

1) La dynastie *bulgar* des *J̌ula (Duolo)* remonte à *Irnik*, dont le lointain ancêtre *Avitoxol* vivait *300 ans* avant lui. (Tradition orale ; vestige d'une tradition plus complète, conservé grâce à la mémorisation facile du chiffre 300 ; l'absence de toute mention du très célèbre *Attila*, père d'*Irnik*, indique bien qu'il n'y a là qu'un résidu de tradition).

2) Il s'est écoulé *150 ans* entre l'avènement d'*Irnik* et l'accès au pouvoir de *Gostun*. (Tradition orale.)

3) La date *bulgar* de l'accès au pouvoir de *Gostun*, comme Gouverneur, est *doxăs-tĭvĭrăm (dox-s tvirem)* «(Année du) Porc, 9e (Lune) » ; et *Gostun* est du clan *Ermi*. (Tradition peut-être orale, mais qui a pu être consignée par écrit ; c'est la *première date bulgar historique connue* et elle correspond à *603* ; *Gostun* n'est pas un souverain, mais un Gouverneur ; il n'est pas du clan royal des *J̌ula :* c'est l'oncle maternel de *Kovrăt*, nommé *Organas* = *Organ*, dans les sources byzantines du début du VIIe siècle : DP 220).

4) Après le gouvernorat de *Gostun* régna *Kovrăt*, qui vécut durant *60 années* de calendrier *bulgar*. (Sans doute tradition orale ; les années de vie ont été prises pour des années de règne ; pas de date *bulgar* « païenne » authentique pour ce Prince hellénisé, le seul Chrétien de la Liste, qui fut le premier Souverain *bulgar* indépendant connu, ayant rejeté la suzeraineté des *Avar* en 635 : DS 192).

5) A *Kovrăt* succéda *Bäzmär* et la date *bulgar* de son avènement est *šĭgăr-văčĕm (šegor večem)*. (Tradition peut-être orale, peut-être consignée par écrit ; *deuxième date bulgar historique connue* –et dernière pour les *Bulgar* du Nord de la Mer Noire–, correspondant à *641*.)

28. De ces 5 éléments part toute la reconstruction dont notre texte se fait l'écho :

De la date « (Année du) Porc, 9e (Lune) » de *Gostun* et des 150 ans qui le séparent d'*Irnik*, on déduit une « date *bulgar* » apocryphe pour *Irnik*, à savoir « (Année du) Serpent, 9e (Lune) » ; il se trouve que, les 150 ans étant un compte exact et la date de *Gostun* étant également exacte, la correspondance est correcte entre une Année du Serpent et celle de l'avènement d'*Irnik*, 453 de l'ère chrétienne ; mais cela n'indique en rien un usage du

calendrier « *bulgar* » (des Douze Animaux) chez les Huns d'Europe au temps d'*Irnik* et de son père *Attila*.

De la date apocryphe d'*Irnik* ainsi déduite, *ǰĭlam-tĭvĭrăm (dilom tvirem)*, et des 300 ans qui le séparent du plus ou moins légendaire *Avitoxol*, on déduit à son tour la date *bulgar* apocryphe (identique) de ce dernier, qui se situerait en principe en 153 de l'ère chrétienne.

Les intervalles en cause étant pris, dans une tradition orale naïve, pour des durées de vie, ces deux héros lointains se trouvent dotés d'une longévité fabuleuse.

Des 60 années de vie, prises pour des années de règne, de *Kovrăt*, on déduit, en partant de la date *bulgar* de l'avènement de son successeur *Bäzmär*, *šĭgăr-väčĕm (šegor večem)*, une date *bulgar* apocryphe (identique), d'ailleurs fausse, pour l'avènement de *Kovrăt*. Cette date « païenne » apocryphe a profondément perturbé tous les raisonnements chronologiques faits à partir de la Liste : elle correspondrait à 605, et O. Pritsak, en conséquence, fait mourir *Kovrăt* en 665 (DS 218), alors qu'on sait pertinemment qu'il est mort en 642 (CA 689 ; DP 161 ; DH 232). Toute la chronologie de Pritsak s'en trouve faussée.

De cette date fausse de l'« Année du Bœuf » 605 et de la date authentique, pour *Gostun*, de l'Année du Porc 603, les compilateurs de la Liste déduisent également, à tort, une durée de 2 ans pour le gouvernorat de *Gostun*. Or, la place importante de ce personnage, alias *Organ* (grec *Organas)*, dans les chroniques byzantines (DP 220) exclut une telle brièveté de son pouvoir. En réalité, *Kovrăt*, successeur légitime de la lignée princière des *Jula*, né en 584, éduqué à Constantinople, où il fut baptisé vers 619, n'a pas régné dès 605 (20.—21.). Il n'est d'ailleurs devenu un souverain indépendant, fondateur du premier Etat *Bulgar*, qu'en 635 (DS 192), au terme d'une révolte des *Bulgar* contre leurs suzerains les *Avar*, commencée en 630 (DH 230).

Gostun, oncle maternel de *Kovrăt*, dut exercer assez longtemps une sorte de régence, durant la jeunesse du Prince, comme Gouverneur (« Liste » : *namestnik)* des *Bulgar* sous la suzeraineté des *Avar*. Son autre nom d'*Organ (Organas* en grec) est, à notre avis, l'équivalent, avec le suffixe turc *-gan* de participe au lieu de *-mĭš*, et « rhotacisme » *bulgar*, de celui du *kagan* des *Türk* orientaux de 741 à 744, *Ozmĭš* (DH 162), « le Libéré » (verbe *oz-* « se libérer, se sauver » : FA 322 a).

Le chiffre de « 2 ans » attribué à son pouvoir n'est là que pour assurer une cohésion avec la date *bulgar* apocryphe donnée pour *Kovrăt*.

On peut aussi se demander ce que vaut la mention des « 3 ans » attribués à *Bäzmär* : elle n'est peut-être là que pour assurer la cohésion chrono-

logique et arithmétique entre la date de règne de *Bäzmär* et celle d'*Äspärüx (Esperix)*, considéré comme son successeur. Or, d'après les sources byzantines, si *Bäzmär* est bien *Bayan*, qui était encore vers 650 le khan des *Bulgar* de la région de la Mer d'Azov (DP 84), il aurait régné plus de 3 ans après son père *Kovrät*, mort en 642. De plus, on sait que le royaume de la Grande-Bulgarie a été partagé entre les cinq fils de *Kovrät*: aucun n'est donc, en principe, le successeur de l'autre.

29. A notre avis, toute la chronologie de la première partie de la Liste est fabriquée, a posteriori, à partir des chiffres « 300 » pour *Avitoxol*, « 150 » pour *Irnik*, « 60 » pour *Kovrät*, et des deux dates *bulgar* authentiques de *Gostun* et de *Bäzmär* (auxquelles il faut ajouter celle d'*Äspärüx* au début de la seconde partie du document). N'ont donc aucune valeur historique, ni les « dates» *bulgar* d'*Avitoxol*, d'*Irnik* et de *Kovrät*, ni les durées de pouvoir ou de règne assignées à *Gostun* et à *Bäzmär*, ni celle donnée pour *Kovrät* (dont c'est, en réalité, la durée de vie).

La longévité fabuleuse attribuée à *Avitoxol* et à *Irnik* montre bien la naïveté et l'absence d'esprit critique des compilateurs, et le chiffre de 515 ans qu'ils avancent pour la durée du pouvoir des *Jula* « au-delà du Danube » n'est que la somme mécanique des « 300», « 150 » et « 60 » traditionnels (et hétérogènes) avec les « 2 » et « 3 » déduits à tort. Ce chiffre n'a pas non plus de valeur historique: si l'on ajoute 515 à la date théorique de 153 (300 ans avant *Irnik*, donc avant la mort d'*Attila* en 453) qui serait celle d'*Avitoxol*, on obtient la date de 668 pour le « passage du Danube » par *Äspärüx;* or, c'est en 679 qu'il se produisit (DH 232; DS 198), l'occupation par ce souverain de l'actuelle Bulgarie ayant eu lieu en 680 (DO 108).

La confiance presque totale de divers auteurs, dont O. Pritsak, dans la véracité des informations contenues dans cette « Liste », fabriquée sans esprit critique et très inférieure en valeur aux témoignages des chroniques byzantines, les a conduits à établir pour les Princes *Bulgar* une chronologie fausse (cf. DS 218). Nous allons voir, maintenant, que la seconde partie de la « Liste », tout en apportant quelques informations précieuses, ne doit pas non plus être acceptée sans critique, et qu'elle est aussi une compilation hétérogène, qui a du moins le mérite d'être restée à l'état brut, sans normalisation chronologique, ce qui augmente, sous bénéfice d'inventaire, sa valeur de document.

30. Cette seconde partie, consacrée aux Princes Bulgares des Balkans, commence pertinemment par *Äspärüx (Isperix* ou *Esperix*, l'*Asparoux* des Byzantins: DP 75—76), le fondateur de la Bulgarie balkanique, dont les

dates de règne, 644—702, sont connues par les chroniques byzantines (DP 75), bien renseignées à son sujet.

Il est d'abord dit qu'il « vint de ce côté-ci du Danube », ce qui eut effectivement lieu en 679. Mais il était déjà souverain des *Bulgar* occidentaux à cette époque.

Sa date *bulgar* de règne est, dans le texte slave, *vereni-alem*. On sait déjà que *alem* = *ălĕm* « ultérieure », pour « onzième (lune) » (6.—9.; 13.; 19.). Reste à interpréter *vereni*, qui doit représenter le nom d'un Animal du Cycle Duodénaire.

O. Pritsak, qui veut voir là (ce qui serait un cas unique dans la « Liste ») une date de naissance, croit qu'il s'agit de l'Année du Tigre 630, *vereni* étant selon lui la notation d'un *bulgar* **börin'*, correspondant au turc *böri* « loup ». Mais la date de 630 pour la naissance d'*Äspärüx* n'est prouvée par rien d'autre (on sait seulement qu'il est déjà souverain effectif en 644), et surtout un loup n'est pas un tigre : dans aucun calendrier turc des Douze Animaux, le « Tigre » n'est remplacé par un « Loup » ; il l'est parfois par un « Lion », ce qui se conçoit, et très exceptionnellement par un « Renard », à une date certainement très tardive, en *xakas* (DS 208), mais jamais par un « Loup », et il s'est toujours maintenu comme « Tigre » à date ancienne, jusqu'au XIII^e^ siècle au moins.

D'autre part, nous pensons que, s'il faut chercher en *bulgar* un nom du « loup » (turc ancien *böri*), c'est dans le nom (avec terminaison hellénisée *-s*) du tsar *Boris* qu'on peut le trouver.

Du long exposé de Pritsak consacré à cette question (DS 207—211), nous ne retiendrons qu'une hypothèse phonétique à nos yeux très valable, c'est que le *-i* de *vereni* note seulement la mouillure de *-n* final antérieur (devant *ălĕm*, lui-même de la classe pré-palatale), mouillure qui est peut-être ici un phénomène slave, intervenu dans la transmission orale du mot chez les *Bulgar* en voie d'être slavisés.

Pour notre part, négligeant cette mouillure (phonétique) dans notre notation (phonologique), nous lirons tout simplement *vereni* comme un mot *bulgar* de forme *värän*, et nous prendrons en considération, pour l'avènement d'*Äspärüx*, la date par ailleurs connue de 644, qui correspond, non pas à une Année du Tigre, mais à une *Année du Dragon*.

Compte tenu du parti-pris de cohésion arithmétique et chronologique de la première partie de la « Liste », comme *Bäzmär* vient à régner dans une Année du Bœuf et qu'on lui assigne (mécaniquement) 3 ans de règne avant *Äspärüx*, on est en droit de penser, selon la logique interne du texte, qu'*Äspärüx* est venu à régner dans une année qui suit de 3 ans celle du Bœuf, c'est-à-dire dans une *Année du Dragon*.

31. C'est donc un « dragon », qu'il nous faut chercher dans *värän*. Or, on connaît un nom turc du « dragon » très semblable, largement attesté en Anatolie : *ävrän* (GH 560—561). Il est attesté en pré-osmanlï dès la fin du XIII^e^ siècle (GD I, 285), à la fois au sens de « dragon » conçu comme une sorte de grand serpent (*Zaman ilä yïlanlar ävrän olur* «Avec le temps, les serpents deviennent des dragons», proverbe du XIV^e^ siècle) et au sens de « dragon cosmique » (*Bu dünya bir ävrän dür, ädämlärï yutuǰu* « Ce monde est un dragon, avaleur d'hommes », dans un poème de *Yūnus*, XIII^e^—XIV^e^ s.).

Ce sens de « dragon cosmique », il l'a déjà au XI^e^ siècle en turc karakhanide, dans le *Kutadgu—Bilig*, 15, 28 (GB 190 b) :
yaratdï, kör, ävrän, tučï ävrilür. « Vois ! Il a créé le dragon cosmique (de la sphère céleste), et il tourne sans cesse ».

Ce dernier texte suggère une étymologie, sans doute correcte, par le turc *ävür-*, passif *ävril-* « tourner en rond » : le dragon se contourne, et le dragon cosmique céleste tourne autour de la terre.

Le verbe *ävür-* est conservé en tchouvache dans deux dérivés, l'un en *-ke-*, l'autre en *-le-* : *vĕrke-* & *vĕrle-* « tourner » (radical : *vĕr-*); la correspondance tchouvache de *vĕr* avec le turc *ävür-*, *ävr-*, supposerait, pour le *bulgar*, un représentant **vär-* de *ävr-*, donc **väräm* de *ävrän* (pour le passage de *v* en début de diphtongue, cf. tchouvache *vĕren-* « apprendre », d'un ancien **övrän* = turc *ögrän-*).

Cet ensemble de faits nous paraît suffisamment cohérent pour nous permettre de voir dans *vereni* un nom *bulgar* du « dragon », *värän* = turc *ävrän* « id. » (*lū* « dragon » du turc ancien vient du chinois, comme mot savant, mais *ävrän* doit être un vieux nom turc indigène du « serpent-dragon »).

La date d'avènement d'*Äspärüx, värän-älĕm (vereni-alem)*, est donc : « (Année du) *Dragon*, 11^e^ (Lune) », ce qui correspond, selon le calendrier chinois, à la lunaison qui va *du 5 décembre 644 au 3 janvier 645*.

32. Reste à interpréter, maintenant, à propos d'*Äspärüx*, l'assertion du texte, selon laquelle il fut « Prince 61 ans ». Le mot slave employé pour « Prince » est *kn'az'*, qui n'est pas un titre de souverain suprême, comme *car'* « tsar » (de « César »). La nuance est importante. Et elle se comprend bien si l'on retranche les 61 ans en question de la date de décès d'*Äspärüx*, qui est connue par les chroniques byzantines : 702 (DP 75). On obtient alors la date de 641, antérieure de 3 ans à celle de 644, qui, en accord avec les sources grecques (DP 75), est donnée par l'« Année du Dragon », dans la « Liste », comme celle de l'avènement (proprement dit, comme *tsar*) d'*Äspärüx*.

On en peut conclure, pensons-nous, que, de 641 à 644, il fut le Prince, plus ou moins autonome, d'une partie des *Bulgar*, sans avoir encore pris le titre de Souverain.

D'ailleurs, en 641, son père *Kovrăt* (qui mourut en 642 : DP 161) était encore en vie et devait garder le titre suprême. Mais on sait, de plus, par la « Liste », que son frère *Bäzmär* s'est vu attribuer comme année *bulgar* de début de règne l'Année du Bœuf 641 (ci-dessus, 17.).

Les « 61 ans » qui font également remonter à 641 le Principat d'*Äspärüx* confirment l'hypothèse que nous avons avancée (17., fin) d'un partage de la Grande-Bulgarie fait par *Kovrăt*, entre ses fils, dans la dernière année de sa vie, en 641. Tout en gardant le titre de Souverain, il aurait délégué à *Bäzmär* la fonction royale, *Äspärüx* ne recevant qu'un apanage avec le titre de Prince seulement.

Cette interprétation de la « Liste » éclairerait donc de façon fort intéressante les arrangements dynastiques décidés par *Kovrăt* peu avant sa mort.

C'est seulement après trois ans de Principat, et deux ans après la mort de son père, qu'*Äspärüx* aurait proclamé son indépendance et pris un titre royal, en 644.

33. La suite de la « Liste », de *Tervel'* à *Umor* (le dernier mentionné), est très laconique et se contente de faire suivre les noms de personnages d'un nombre d'années, sans préciser leur fonction pendant ce laps de temps. Mais il doit toujours s'agir, implicitement, d'années de *Principat*, qui peuvent comprendre des années de règne en titre, sans nécessairement se confondre avec elles.

L'identité de durée entre le Principat et le règne officiel (dont le début est noté en date *bulgar*) ne se produit que si le nouveau Prince est immédiatement proclamé souverain et règne effectivement dès lors.

Il peut arriver, comme dans le cas de l'usurpateur *Binäx*, qu'un personnage se proclame souverain et prenne une date de début de règne avant d'imposer réellement son pouvoir royal (cf. ci-dessus, 19.) ; les années de Principat (effectif) comptées dans la « Liste » sont alors inférieures à la durée du règne nominal déductible de cette date *bulgar*.

Mais il arrive aussi, comme nous venons de le voir pour *Äspärüx*, que la durée du Principat effectif soit supérieure à celle du règne officiel : tel sera le cas, ensuite, pour *Tervel'*.

Il faut donc examiner le cas de chaque Prince, non seulement en fonction des données de la « Liste », mais encore et surtout en fonction de ce que l'on sait de lui par ailleurs. Pour la seconde partie du document comme

pour la première, une application mécanique des données hétérogènes qu'on y trouve est profondément illusoire : elle a malheureusement conduit, jusqu'à présent, la plupart des interprétateurs de la Liste à des hypothèses chronologiques très fausses, en contradiction flagrante avec l'historiographie byzantine, pourtant plus digne de foi que la compilation tardive gréco—slave qui nous est parvenue.

34. Après *Äspärüx* (dont le nom, peut-être irano-turc, semble à rapprocher de l'osmanlï *äspäri* « faucon hobereau »), son fils, appelé *Tervel'* dans la « Liste », vint au pouvoir sur la Bulgarie balkanique. Son nom est abondamment représenté (DP 306) dans les chroniques byzantines *(Terbelis)*, ainsi que dans l'historiographie latine *(Terebellus)* et arabe *(ṭ.r.f.lā)*. Le signe slave final de mouillure indique seulement *-l* prépalatal, le mot étant de la classe antérieure. Les formes latine et arabe de son nom présentent la trace d'une voyelle (négligée par le grec, sans doute atone, voire réduite) entre *r* et *v*. Une notation grecque *Terboulis* dénote une incertitude acoustique quant au timbre de la dernière voyelle, qui pouvait être réduite. Nous inclinons donc à lire ce nom : *Ter(ä)vĕl*.

A l'intérieur d'un mot *bulgar* ou tchouvache, *-v-* est habituellement le représentant d'un ancien *-g-* intervocalique (CA 712). C'est pourquoi l'étymologie du mot nous paraît être **terä-gil*, impératif en *-gil* (FA 110) du verbe **terä-* « s'appuyer, résister » = tchouvache *tĕre-* « id. », turc ancien *tïrä-* (FA 341 b), cf. turkmène *dïrä-n-*, osmanlï *dïrän-* « résister ».

Nous aurions ici, comme dans *Kovrăt* (« Rassemble ! »), un anthroponyme impératif : *Ter(ä)vĕl* « Résiste ! », d'un type bien connu dans les langues turques ; cf. osmanlï *Dursun* « Qu'il reste ! », xakas *Sat* « Vends ! » (GM 183 b & 351 a), etc . . .

35. On sait par les chroniques byzantines que *Tervĕl* succéda à son père *Äspärüx* à la mort de celui-ci, en 702, et qu'il mourut en 718/19 (dans l'année byzantine qui va du 1er septembre 718 au 31 août 719) (DP 306).

Les « 21 ans » de Principat qui lui sont attribués dans la « Liste » feraient donc remonter son pouvoir effectif à 698, du vivant d'*Äspärüx*. Cela semble signifier que ce dernier, comme son père *Kovrăt*, a, vers la fin de son règne, délégué à sa descendance directe une part de souveraineté.

On sait par ailleurs (DS 206) qu'en 705 l'Empereur de Byzance Justinien II (705—711), récemment intronisé, a couronné *Tervĕl* comme « *kaisar* », c'est-à-dire comme vice-roi venant immédiatement, dans la hiérarchie byzantine, après le *basileus* (« Empereur ») lui-même.

Ces données doivent nous permettre d'interpréter la date de règne de *Tervĕl* consignée dans la « Liste » : *teku-čitem'*. Nous avons vu (13.) que

čitem' représente *ǰiätěm* « 7e (Lune)». Quant à *teku* = *täkü* (avec *upsilon*, et non « *o* + *u* », pour *ü*), ce doit être le nom d'un animal du Cycle, et O. Pritsak l'a, pensons-nous, très correctement identifié (DS 211—212) comme nom *bulgar* du « bélier », employé pour désigner l'« *Année du Mouton* ».

En effet, le tchouvache *taka* (= turc *täkä*, le plus souvent « bouc ») signifie aussi bien « bélier » que « bouc », et, d'autre part, le *-ü* final de *täkü* peut très bien s'expliquer par un suffixe *-gü* (**täkä-gü*) dont l'existence, pour ce même mot, est attestée par le turc oriental *täkäv* (avec *-äv* = **-ägü*, traitement normal), noté par Zenker au Turkestan Chinois (DS 211). On ne voit d'ailleurs aucun autre nom d'animal du Cycle, appartenant à la classe vocalique antérieure, que ce nom du « bélier » (pour « mouton »), qui puisse être valablement rapproché de « *teku* » gréco-slave.

De quelle Année du Mouton peut-il s'agir? Dans les 21 ans de pouvoir attribués par la « Liste » à *Tervěl*, entre 698 et 719, il n'y en a qu'une, celle de *707*.

La date *bulgar* de début de règne officiel retenue pour *Tervěl*, *täkü ǰiätěm (teku-čitem')* «(Année du) Mouton, 7e (Lune) », doit donc correspondre, dans le calendrier *bulgar*, à la 7e Lune de l'Année sino-turque 707—708, qui, dans le calendrier chinois, va *du 2 au 31 août 707*.

Deux ans après son couronnement comme *kaisar*, qui le maintenait encore dans une demi-dépendance envers l'Empereur de Byzance, *Tervěl* se serait donc fait proclamer souverain des *Bulgar*, au moins pour l'usage interne. C'est ce qui paraît ressortir du texte de la « Liste des Princes Bulgares ».

36. Afin de rester sur un terrain relativement solide, nous nous abstiendrons pour l'instant de toute hypothèse au sujet des deux Princes qui suivent *Tervěl* dans notre texte, l'énigmatique *Tvirem'* (apparemment : *Tïvïrăm* « Neuvième ») et l'inconnu *Sevar* (sans doute *Sävär* « Aimant », cf. turc *säv-* « aimer »), que ne mentionnent pas, du moins avec ces noms, les sources byzantines. Nous passerons à la suite de la « Liste », qui se laisse assez bien interpréter.

Nous avons déjà interprété les passages relatifs à *Kormïš* (« *Kormisoš* ») et à *Binäx* (« *Vinäx* ») (18—19.) :
Kormïš se serait fait proclamer Souverain des *Bulgar* en *šigăr tïvïrăm (šegor-tvirim)*, dans la 9e Lune (vers octobre) de l'*Année du Bœuf 737* et son règne, de « 17 ans », aurait duré jusqu'en *754*, date où il fut battu par les Byzantins et sans doute déposé (avant d'être tué en 755) ; son pouvoir n'aurait toutefois été reconnu à Byzance qu'à partir de 739.

Binäx, son successeur, un « usurpateur » n'appartenant pas au clan royal *bulgar*, pas plus que *Kormïš* lui-même (ils sont du clan « *Vokil'* » ou « *Ukil'* », et non *Jula* « *Doulo* »), se serait proclamé souverain indépendant en *šïgăr ălĕm*, dans la 11e Lune (décembre—janvier) de l'*Année du Bœuf 749—750*, mais il n'aurait éliminé *Kormïš* et exercé la plénitude du pouvoir qu'en *754*, date de la défaite de *Kormïš* par Constantin V. Ses « 7 ans » de règne effectif (en réalité un peu plus de 6 ans : compte approximatif, sans doute par années de calendrier *bulgar*) se situeraient entre *754* et *760*, date à laquelle il fut tué.

37. Cette date de 760 doit être celle de l'avènement de son successeur, appartenant encore à un autre clan (« *Ougain* »), *Telec'*, le *Teletzês* des sources byzantines, alias *Telessios* (DP 304), à notre avis : *Tĕlĕš* = tchouvache *tĕlĕš* « essence, essentiel », peut-être le même mot que le nom tribal des *Töliš? ?* (HL 169). L'hésitation grecque entre *-tz-* et *-ssi-* est en faveur de *š*; la graphie slave reprend littéralement le radical de « *Teletzês* », avec mouillure finale pour noter la pré-palatalité du mot. On pourrait aussi lire *Teleč*, comme on le fait généralement, mais ce serait négliger la leçon *Telessios*.

Les chroniques byzantines permettent de situer ce *Tĕlĕš* vers 760—763 (CA 689). Les « 3 ans » de souveraineté qui lui sont attribués dans la « Liste » sont en faveur de ces dates. De plus, O. Pritsak (DS 204) relève deux textes qui fixeraient en 763 son assassinat par les boïars, date d'autant plus vraisemblable que les *Bulgar* furent très gravement défaits le 30 juin 762 par Constantin V (DH 232).

Nous retiendrons donc, pour son règne de 3 ans, ces dates de 760—763. Son avènement doit donc avoir eu lieu, après la défaite de *Kormïš* son prédécesseur, en *760*, qui est une *Année du Rat*. Le premier terme de sa date de règne (*somor-altem* = *somăr altăm*) doit donc désigner le « rat » ou un rongeur semblable.

Pritsak (DS 225—226) rapproche de ce « *somor* » toute une série assez cohérente de noms de divers rongeurs, en turc, en mongol, en tungouse, et dans des langues ouraliennes. Pour nous, la forme la plus proche de « *somor* » est le nom turc de la « zibeline », osmanlï *samur*, turkmène *samïr*, que la tradition pédante des lexicographes ottomans a voulu rattacher, tantôt au persan, tantôt à l'arabe, mais que l'habitat de ce rongeur (absent d'Iran et du monde arabe) permet plutôt de considérer comme d'origine sibérienne et turque. Il y a plusieurs noms de la « zibeline » dans les parlers turcs. Celui-ci, qui peut aussi désigner la « martre » ou la « fouine » (autrement : *sansar*, mot de même famille = **sam-sa-r*), paraît bien être un aoriste turc en *-ur* d'une racine **sam-*/**som-* « ronger, grignoter », qu'on

retrouve dans le turc d'Anatolie *somur-* (GH 1242 a—b) « grignoter et sucer » (par exemple une canne à sucre) et, passée dans la classe vocalique antérieure, dans le turc écrit de Turquie *sömür-* « sucer, suçoter », dont le correspondant kara-khanide du XI[e] siècle est attesté chez *Kāšġarī* (*sömür-* « sucer » : GC 534). Les changements de vocalisme tiennent au caractère expressif du mot.

Le mot *bulgar* pour désigner l'« Année du Rat » serait donc *somăr* « le rongeur », peut-être nom spécifique du rat en ancien *bulgar :* il n'y a pas de nom turc commun du « rat », et le turc ancien *küskü* « rat » est concurrencé, en uygur et dans les langues modernes, par un terme descriptif *sïč-gan* (osmanlï *sïčan*) « le chiard », qui doit lui-même remonter à une haute date, et que son caractère grossier tend à faire remplacer par des mots étrangers (arabe *fārä*, par exemple), ou par des euphémismes (en *bulgar*, peut-être : « le rongeur »).

L'avènement de *Tĕlĕš*, en *somăr altăm* «(Année du) Rat, 6[e] Lune », nous paraît se situer dans l'Année du Rat 760, dont la 6[e] Lune, dans le calendrier chinois, va *du 17 juillet au 15 août 760.*

38. Le dernier Prince *bulgar* mentionné dans la « Liste » est *Umor*, qui n'aurait régné que « 40 jours ». Il appartenait au clan des « *Ukil'* », dont le précédent représentant au pouvoir était *Binäx*. La forme hellénisée de son nom est *Oumaros* (DP 230), ce qui autorise une lecture *Umăr*. L'historiographie byzantine le situe vers 766 (CA 689), mais Pritsak préfère interpréter comme 765 la date de son meurtre par les boïars.

Cette interprétation, que nous retiendrons de prime abord, a le mérite de concorder exactement avec sa date *bulgar* de règne : *dilom tutom* = *ǰïlam tuatăm* (cf. 13. et 24.) «(Année du) Serpent, 4[e] (Lune)». Il s'agirait de la 4[e] Lune de l'Année du Serpent 765, qui, dans le calendrier chinois, va *du 25 avril au 24 mai 765.*

Il aurait, si les « 40 jours » représentent un compte authentique, été tué vers juin 765.

Si la date de 767 avancée à son propos par certains auteurs (DP 230) était à retenir, il faudrait supposer qu'il se serait fait proclamer souverain deux ans avant, mais n'aurait effectivement régné qu'en 767.

Il nous paraît plus indiqué de nous fier ici à sa date de règne *bulgar*, parfaitement vraisemblable, et de situer en 765 son règne éphémère.

La « Liste des Princes », qui s'arrête brusquement avec lui, aurait donc été compilée peu après 765.

Le nom d'*Umăr* a de fortes chances de représenter le turc *um-ar* «(celui qui) espère », aoriste de *um-* « espérer », verbe qui est sans doute un

emprunt à l'iranien (cf. persan *omid*, ancien *umid* « espoir »), mais qui est assez largement attesté, dès une date ancienne (XI^{e} siècle : GB 611 a) et dans beaucoup de parlers, pour qu'on puisse considérer comme vraisemblable sa présence en *bulgar*, au VIII^{e} siècle. Le tchouvache *ĕmĕt* « espoir » (cf. turc d'Anatolie *umut*) est un emprunt récent et indirect (par le tatar ?) au persan.

Les Princes *bulgar* de la « Liste » semblent bien tous, jusqu'ici, porter des noms d'étymologie turque (sauf, peut-être, *Gostun*, dont l'origine linguistique n'est pas claire).

39. Turque est aussi, selon toute apparence, l'étymologie des noms des deux personnages de la « Liste » dont il nous reste à traiter : « *Tvirem* » = *Tĭvĭrăm* « neuvième » en *bulgar*, et « *Sevar* » = *Sävär*, turc idem « aimant ». Mais ces deux mots familiers évoquent des Princes énigmatiques, non mentionnés dans les chroniques byzantines, derniers représentants du clan *J̌ula (Doulo)*, avant son éviction par des membres d'autres clans, dont le premier est *Kormĭš*, du clan « *Vokil'* » (sans doute simple variante de « *Ukil'* »).

Kormĭš s'étant fait proclamer souverain en 737 (cf. 18.) et *Sävär* étant dit avoir régné « 15 ans », son avènement devrait se situer vers 722. Sa date de règne est « *tox-altom* » = *tox altăm*, 6^{e} Lune *(altăm :* 13.) d'une année dont l'animal aurait *tox* pour nom *bulgar*.

Comme l'a observé Pritsak (DS 216—217), le nom d'animal du Cycle, de la classe postérieure, le plus proche de *tox* est celui du « coq » ou de la « poule » : turc ancien *takĭgu*, autre forme turque **taguk*, représentée par čagatay *taguk*, osmanlī *tavuk*, *tauk*, turkmène *tovuk*, kirghiz *tōk*.

Le *bulgar*, où le *-g-* intervocalique passe à *-v-* (CA 712), a pu passer par un stade **tavux*, avec, enfin, contraction de *-avu-* en *-ō-*, comme en kirghiz. Une telle contraction est d'ailleurs attestée dans le nom tchouvache de la « poule », *čăx* ou *čăxă* : le *-ă* de la seconde variante est secondaire ; *č-* représente un traitement particulier de *t-* attesté en tchouvache, par exemple dans *čul* « pierre » = turc *tāš* (CA 701 & 712) ; le groupe *-ăx*, correspondant à *-ox* de notre *tox*, doit représenter **-aguk* après contraction. La voyelle contracte est abrégée, et même réduite, en tchouvache (d'où les longues sont éliminées), mais elle a dû être longue au début ; c'est pourquoi, pour le mot *bulgar*, nous préférerons une lecture avec longue : *tōx* « poule » (ou « coq », le turc ancien ayant les deux sens pour *takĭgu*).

On a donc, pour date de règne de *Sävär : tōx altăm* «(Année du) Coq, 6^{e} (Lune)». Comme cette date, on l'a vu, doit être voisine de 722 d'après le contexte historique, nous devons avoir affaire à l'*Année du Coq 721*, dont la 6^{e} Lune, selon le calendrier sino-turc, va *du 30 juin au 28 juillet 721*.

Sävär, 15 ans au pouvoir, a donc dû régner *de 721 à 736*. Il a donc dû y avoir un interrègne d'un an entre lui et *Kormïš*, qui a renversé sa dynastie des *Jula*. Un tel fait n'a rien d'étonnant dans la période très troublée que traversaient alors les *Bulgar* des Balkans.

Ce qui est plus étonnant, c'est que l'historiographie byzantine, ou du moins ce qu'on en a conservé, ne mentionne pas le nom de ce souverain *bulgar* qui aurait régné 15 ans. Peut-être n'était-il pas reconnu par l'Empereur de Byzance. Peut-être aussi figure-t-il dans les sources grecques sous un autre nom, et comme un chef *bulgar* parmi d'autres, ce qui rend difficile son identification. La question, en tout cas, mérite d'être posée aux historiens byzantinistes.

40. Nous avons, jusqu'ici, trouvé aux problèmes soulevés par la « Liste des Princes Bulgares » des solutions vraisemblables, s'insérant de façon cohérente dans les contextes historique et linguistique. Nous butons à présent sur la principale difficulté du texte, peut-être altéré dans ce passage : que représentent « *tvirem* », ses « *28 ans* » de pouvoir, et sa date « *dvan šextem* » ?

« *Tvirem* », déjà connu comme ordinal : *tïvïrăm* « 9e », peut être un nom d'homme, désignant, par exemple, le 9e enfant d'une famille (cf. les anthroponymes ordinaux latins, comme *Quintus* « 5e »). Mais ce peut être aussi une interpolation parasitaire, provenant d'un des « *tvirem* » de la « Liste » (cf. 14.).

Nous avons admis (14.), avec O. Pritsak, que « *šextem* » pouvait désigner la « 8e (Lune)», mais au prix d'une hypothèse *(-t-* analogique) qui ne s'impose pas nécessairement.

Quant à « *dvan* », quel animal du Cycle peut-il représenter ? Et surtout, car les questions sont liées, que signifie ce principat de « 28 ans », exercé par un personnage inconnu des historiographes byzantins (du moins sous ce nom de « *tvirem* »), alors que celui qui apparaît dans la « Liste » comme son prédécesseur, *Tervël*, n'est mort qu'en 718—19 et semble avoir régné jusqu'à cette date, et que le Prince mentionné ensuite, *Sävär*, doit avoir régné à partir de l'Année du Coq 721 ?

L'explication que propose Pritsak (DS 212—214), par **d(a)v(l)an = tabïšgan* « lièvre », avec transformation, par un scribe, d'un ancien « *l* » suscrit en *kendema* slave (signe qui surmonte « *dvan* ») par analogie graphique avec le slave *dva* « 2 », habituellement écrit avec ce signe supplémentaire en vieux slave, est certes ingénieuse, mais bien compliquée. Et surtout, l'année 718/19 qui devrait être logiquement celle de l'avènement du mystérieux *Tïvïrăm* est postérieure de 3 ans à celle du « Lièvre » (de 715/16).

41. Nous préférons, quant à nous, partir du fait que l'année byzantine 718—19 (1er septembre 718—31 août 719) se répartit entre l'Année du Cheval 718 et l'Année du Mouton 719, pour chercher si « *dvan* » peut correspondre au nom d'un de ces animaux.

Nous pouvons d'emblée éliminer l'hypothèse « *dvan* = Mouton », non seulement parce qu'aucun nom turc ou tchouvache du « mouton » ne peut correspondre à cette notation, mais surtout parce que nous avons déjà identifié le nom *bulgar*, dans notre texte, de l'«(Année du) Mouton » : *täkü*, littéralement « bélier » (ci-dessus, 35.).

Reste à voir si *dvan* ne peut pas correspondre en *bulgar* à un nom du « cheval ». Celui-ci, dans le Calendrier turc ancien et *uygur* des Douze Animaux, est *yunt*. En *bulgar*, un mot **yunt* présenterait, pour *y-*, une initiale *ǰ-* réalisée comme une sorte de « *d* mouillé » et que le grec, si sa transcription est conséquente, devrait noter par « *d-* », comme dans « *Dulo* » = *J̌ula* et « *dilom* » = *ǰīlam* (cf. ci-dessus, 24.) ; ainsi serait déjà expliqué le *d-* de *dvan : d-* (= *d'*), pour *ǰ-*. Un groupe de consonnes « *ǰv-* » étant phonologiquement impossible à l'initiale en *bulgar-čuvaš*, comme en turc, on doit alors supposer que « *v* » n'a pas statut de consonne, mais que « *va* » représente une diphtongue *ua* (entendue comme « *wa* » par le transcripteur grec). On devrait donc interpréter « *dvan* » comme : **ǰuan* (entendu « *d'wan* »).

Or, on sait pertinemment que les voyelles arrondies, *ö*, *ü*, *o*, *u*, du turc se diphtonguent en *bulgar* dans plusieurs mots bien attestés (diphtongues *üä* ou *ua*, qui restent telles derrière consonne, mais deviennent *vä-* ou *va-* à l'initiale absolue) : *tüätim* (Volga), *tuatăm* (« Liste ») « 4e » = **tŏrt-im ; vāčim* (Volga), *vāčĕm* (« Liste ») « 3e » = **üč-im* (cf. plus haut, 13.) ; *van* (Volga) = **ōn* « 10 » (LB 71 ; CA 694 & 730) ; *küän* (Volga) = **kün* « jour » (CA 694) ; etc..

En tchouvache, ces diphtongues sont habituellement représentées par *-ăva-* après consonne initiale : *kăvak* « bleu » = turc *kök* (CA 704) ; *tăvatăm* (ou *tuatăn*, avec diphtongue ancienne conservée !) = **tŏrt-im* « 4e » (CA 731) ; *tăvar* « sel » = turc *tūz* (CA 706) ; *śăvan-* « se laver » = turc *yū-n-* (GR 351 a ; FA 357 a).

Ce dernier exemple retiendra particulièrement notre attention : le tchouvache *śăvan-* = *yun-* (ancien *yūn-*, mais le groupe *bulgar-čuvaš* ne paraît pas réellement conserver les longues : CA 704) doit correspondre, selon les règles phonétiques observées, à un *bulgar* (non attesté) **ǰuan* (réalisé comme « *d'uan* », qui peut être entendu « *d'wan* »), forme qui, pour son contenu phonétique et non pour sa signification, peut elle-même excellement correspondre à une notation gréco-slave « *dvan* », comme celle de notre liste.

Autrement dit, cette notation « *dvan* » peut représenter l'interprétation acoustique « *d'wan* » d'un mot *bulgar* **ǰuan* correspondant au turc ancien « *yūn* » ou « *yun* ». Voici qui nous rapproche singulièrement d'une explication par le turc *yunt* « cheval » de ce « *dvan* » à première vue énigmatique.

Cette explication serait d'autant plus plausible, que l'année byzantine 718—19, qui, étant celle de la mort de *Tervĕl* (DP 306), serait logiquement celle de l'avènement de ce *Tĭvĭrăm* que la Liste lui fait succéder, a son début compris dans l'*Année du Cheval 718/19 :* du 1er septembre 718 au 25 janvier 719, si l'on suit le calendrier sino-turc.

Il ne nous resterait, pour la parfaire, qu'à expliquer la disparition (ou l'absence) dans le *bulgar* *ǰuan = *yun du *-t* final qui apparaît dans le turc ancien *yunt* « cheval ».

Il se peut qu'en *bulgar* un ancien groupe *-nt* final se soit réduit à *-n*. Le tchouvache ne semble pas présenter de groupes finaux *-nt* en dehors d'emprunts relativement récents, comme *ant* « serment », du tatar (*a* ancien serait *u* en tchouvache actuel). Le turc ancien lui-même avait très peu de mots se terminant par *-nt*, comme *ant* « serment » (*känt* « ville » est un emprunt au sogdien : FA 313 b), ce qui rend, sur ce point, sa comparaison avec le *bulgar-čuvaš* très difficile, sans doute même impossible.

On pourrait imaginer aussi que le turc *yunt* est un ancien pluriel en *-t* de **yun*, pluriel dont le mot *bulgar* n'aurait pas le suffixe ; mais les pluriels anciens en *-t* de mots en *-n* se terminent en turc par *-t*, et non *-n-t*, comme le montre l'exemple de *sūt* « lait » (cf. mongol *sün* « id.»), ancien **sūn-t* déjà réduit à *sūt* dès les plus anciens textes.

Nous préférons supposer que le bulgar « *dvan* » = *ǰuan* « cheval » vient de **yunt* avec réduction de *-nt* final à *-n*; en effet, nous n'avons pu découvrir aucun *-nt* final dans les vestiges du *bulgar*, et *-nt* final ne semble pas tchouvache ancien, n'apparaissant que dans des emprunts tardifs.

Quoi qu'il en soit, nous pensons que la date donnée dans la « Liste des Princes Bulgares » pour l'avènement de *Tĭvĭrăm* (après *Tervĕl*, mort en 718—19), « *dvan-šextem* », est à lire : *ǰuan šăxtĕm* «(Année du) Cheval, 8e (Lune)», et correspond à la 8e Lune de l'Année du Cheval 718, qui, dans le calendrier sino-turc, va du *31 août au 28 septembre 718*, et qui, à la seule exception de son premier jour, est comprise dans l'année byzantine 718/19 donnée pour la mort de *Tervĕl*, qui commence le 1er septembre 718.

On pourrait ainsi fixer à *septembre 718* la date de la mort de *Tervĕl* et de l'avènement de ce *Tĭvĭrăm*, qui, après tout, a peut-être bien porté ce nom de « Neuvième », et dont l'absence dans les chroniques byzantines au nombre des souverains *bulgar* provient peut-être seulement de sa non-reconnaissance comme tel par Byzance. Il peut, d'ailleurs, être à identifier avec un chef *bulgar* connu sous un autre nom: les changements de nom sont fréquents dans le monde turc (cf. *Gostun* alias *Organ* chez les *Bulgar* de la Mer Noire au VIIe siècle).

42. Nous avons maintenant, croyons-nous, élucidé les noms des Animaux du Cycle Duodénaire sino-turc qui figurent dans les dates indigènes *bulgar* de l'Inscription de Čatalar et de la « Liste des Princes », les deux seuls documents qui en contiennent authentiquement, à notre connaissance.

Nous pouvons en dresser le tableau suivant :

Animal	Nom Bulgar	Forme pré-*bulgar*	Correspondant turc	Nom turc ancien dans le cycle
1. RAT	*sŏmăr*	**somur*	*samur* « zibeline »	*sïčgan* ou *küskü*
2. BŒUF	*šïgăr*	**sïgïr*	*sïgïr*	*ud*
3. TIGRE	?	?	?	*bars*
4. LIEVRE	?	?	?	*tavïšgan*
5. DRAGON	*vărän*	**ävrän*	*ävrän*	*lu* (du chinois)
6. SERPENT	*ǰïlăm*	**yïlan*	*yïlan*	*yïlan*
7. CHEVAL	*ǰuan*	**yun(t)*	*yunt*	*yunt*
8. MOUTON	*tăkü*	**täkägü*	*täkä(v)* « bélier, bouc »	*koyn*
9. SINGE	?	?	?	*bičin*
10. COQ	*tōx*	**taguk*	*takïgu* et *taguk*	*takïgu*
11. CHIEN	?	?	?	*it*
12. PORC	*doxăs*	**togus*	*toŋuz*	*toŋuz*

On connaît seulement 8 termes *bulgar* sur 12. Ils ont tous des correspondants turcs, mais 4 seulement d'entre eux correspondent aux noms turcs anciens utilisés dans le Cycle ; les 4 autres (la moitié) : *šïgăr*, *sŏmăr*, *vărän* et *täkü* sont propres au vocabulaire du *bulgar* (cf. toutefois *sïgïr* pour l'Année du Bœuf en turkmène : DS 235) ; l'un de ces derniers a un autre sens en turc *(samur* « zibeline » et non « rat »), et un autre a en turc une acception plus restreinte *(täkä* « bélier », plus souvent « bouc », et non « mouton » en général).

43. Il n'est sans doute pas inutile de récapituler, au terme d'une enquête si complexe, les conclusions, *évidemment sujettes à révision*, que nous proposons quant à l'interprétation historique et chronologique de la seconde partie de la « Liste des Princes Bulgares » (pour celle de la première partie, cf. précédemment, 27—29.). Ces conclusions reprennent simplement, dans un ensemble, les résultats fragmentaires obtenus plus haut (30 à 41.) :

Äspärüx, Prince dès 641 du vivant de son père *Kovrăt*, devient souverain vers décembre 644, dans la 11e Lune d'une Année du Dragon *(vărän*

ălĕm) ; passant le Danube en 679, il fonde la Bulgarie balkanique et règne jusqu'à sa mort, survenue en 702.

Tervĕl, Prince dès 698 du vivant de son père *Äspärüx*, exerce le pouvoir à la mort de celui-ci en 702, est vice-roi byzantin *(kaisar)* en 705 et devient souverain indépendant vers août 707, dans la 7e Lune d'une Année du Mouton *(täkü ǰiätĕm)* ; il règne jusqu'à sa mort, survenue vers septembre 718.

Tïvïrăm, membre comme les précédents de la famille royale *bulgar* des *J̌ula* (« *Doulo* »), succède à *Tervĕl* et se fait proclamer souverain vers septembre 718, dans la 8e Lune d'une Année du Cheval *(ǰuan šäxtĕm)* ; la « Liste » lui attribuant 28 ans de règne (ou de principat !), on ne peut, en l'absence de toute mention de lui comme souverain des *Bulgar* dans les chroniques byzantines, que faire des hypothèses pour interpréter ce chiffre : ou bien il est faux (mais les autres chiffres de la « Liste » ont tous quelque véracité, semble-t-il) ; ou bien, s'il est correct, il doit plutôt se référer à la durée du principat (augmentée de celle du règne) ; un règne proprement dit de 28 ans n'aurait pas été inconnu de l'historiographie byzantine. Comme le Prince suivant de la « Liste », *Sävär* (cf. ci-après) vient à régner en 721, *Tïvïrăm* aurait eu le titre de Prince, avec sans doute quelque pouvoir local, vers 693, sous le règne d'*Äspärüx*, à qui il est apparenté, et l'aurait gardé sous le règne de *Tervĕl*, fils d'*Äspärüx*. Son règne proprement dit n'aurait duré que de septembre 718 à juillet 721 environ, mais n'aurait pas été reconnu par Byzance, d'où le silence, à son égard, des chroniques traitant des souverains *bulgar*.

Sävär, dernier *J̌ula* à régner, aurait été proclamé souverain (à la mort de *Tïvïrăm ?)* vers juillet 721, dans la 6e Lune d'une Année du Coq *(tōx altăm)* et aurait conservé une royauté au moins locale jusque vers 736, mais lui non plus n'aurait pas été reconnu par Byzance, dont les chroniques ne le mentionnent pas comme souverain. Cette époque est, de toute façon, celle de la décadence des *J̌ula*.

Kormïš, de la famille des « *Vokil'* », renversant la dynastie des *J̌ula*, se serait proclamé souverain vers octobre 737, dans la 9e Lune d'une Année du Bœuf *(šïgăr tïvïrăm)*, mais n'aurait vraiment imposé son pouvoir que vers 740, puis, déposé après sa défaite militaire de 754, aurait été tué par les boïars en 755.

Binäx, de la famille des « *Oukil'* » (= « *Vokil'* ?), se serait, dans la dernière période du règne de *Kormïš*, proclamé souverain vers décembre 749 ou janvier 750, dans la 11e Lune d'une Année du Bœuf *(šïgăr ălĕm)*, mais n'aurait effectivement régné sur les *Bulgar* qu'après la déposition de *Kormïš* en 754, gardant le pouvoir jusqu'en 760, année où, comme *Kormïš*, il fut tué par les Boïars *(boyla)*.

Tĕlĕš, de la famille des « *Ougain* », fut proclamé souverain après l'assassinat de *Binäx*, vers juillet-août 760, dans la 6e Lune d'une Année du Rat *(somăr altăm)* ; battu le 30 juin 762 par Constantin V, il fut tué par les Boïars en 763.

Umăr, de la famille des « *Oukil'* » reprenant le pouvoir, aurait, après un interrègne de deux ans correspondant à une crise dynastique, été proclamé souverain vers mai 765, dans la 4e Lune d'une Année du Serpent *(ǰĭlam tuatăm)* ; il n'aurait régné que 40 jours et aurait, lui aussi, été tué par les Boïars (vers juin 765).

La « Liste des Princes Bulgares » s'arrête brusquement avec *Umăr* sans autre commentaire. Elle serait donc légèrement postérieure à 765, du moins dans sa rédaction ancienne.

44. Outre les 8 dates *bulgar* ci-dessus mentionnées (pour les années 644, 707, 718, 721, 737, 749/50, 760 et 765), la « Liste des Princes », on l'a vu (27.—29.), n'en transmet que 2 authentiques, les plus anciennes qui soient attestées :

Celle de l'investiture de *Gostun* comme Gouverneur vers octobre—novembre 603, dans la 9e Lune d'une Année du Porc *(doxăs tĭvĭrăm)*.

Celle de la délégation de souveraineté, par *Kovrăt*, à son fils *Bäzmär*, vers avril—mai 641, dans la 3e Lune d'une Année du Bœuf *(šĭgăr văčĕm)*.

La 11e et dernière date *bulgar* attestée, la plus tardive, est aussi celle dont l'identification (4—10.) est la plus sûre, puisqu'elle figure dans un monument épigraphique, l'Inscription de Čatalar, et qu'elle est accompagnée de la date byzantine équivalente ; elle concerne :
la fondation du Palais d'*Omurtag*, près de Pĕslav, vers décembre 821 (Indiction XV), dans la 11e Lune d'une Année du Bœuf, « *sigor-elem* » (= *šĭgăr ălĕm*).

En dehors de ces onze dates authentiquement *bulgar*, on ne possède, par la « Liste des Princes », que 3 dates fabriquées par extrapolation : l'attribution de dates *bulgar* (toutes deux *ǰĭlam tĭvĭrăm* « Serpent, 9e Lune ») à d'anciens souverains des Huns, comme *Irnik*, fils d'*Attila* (en 453), et le peut-être mythique *Avitoxol* (vers 153, en principe), sont des reconstructions a posteriori des compilateurs et ne prouvent absolument rien quant à l'usage du Cycle des Douze Animaux chez les Huns en ces temps lointains ; quant à la « date de règne » donnée pour *Kovrăt (šĭgăr văčĕm* « Bœuf, 3e Lune »), simple reprise de celle de *Bäzmär* par erreur d'interprétation (22.), elle est entièrement fausse et ne correspond même pas à sa date de naissance, mais seulement à « 60 ans avant la date de *Bäzmär* », ce qui n'a aucune signification historique.

Abstraction faite de ces trois erreurs de compilateurs tardifs, on doit observer que, vers 765, les traditions indigènes des *Bulgar* balkaniques, remontant jusque vers 603 à celles des *Bulgar* du Nord-Est de la Mer Noire, conservaient soigneusement le souvenir, dans *un Calendrier des Douze Animaux simplifié (Année et Lune seulement)*, de dates d'investiture ou d'avènement de leurs anciens chefs, princes, ou souverains.

De plus, l'exactitude du compte de 150 ans entre l'investiture de *Gostun* en 603 et l'avènement d'*Irnik (Irnäk)*, fils d'*Attila*, en 453, dénote la persistance, chez les *Bulgar*, de traditions chronologiques orales sérieuses, remontant aux Huns, à qui la dynastie « nationale » *bulgar* des « *Doulo* » *(Jula)* entend expressément se rattacher. Prétention qui doit être partiellement fondée, une des composantes de ces « mélangés » qu'étaient les *Bulgar* se trouvant constituée des restes des Huns d'*Attila*.

45. Ces observations sont de nature à nous inspirer une certaine confiance dans les données de la « Liste des Princes ». Cette confiance, certes, doit rester critique pour déceler d'éventuelles erreurs des compilateurs ou des scribes. Elle ne doit pas être aussi totale que celle manifestée par divers auteurs. Mais, inversement, le scepticisme de certains autres, saine réaction scientifique devant les excès de foi des précédents et le caractère aventureux de plusieurs de leurs reconstructions, ne nous paraît pas, en dernière analyse, définitivement justifié.

Le plus compétent et le plus objectif de ces sceptiques, Johannes Benzing, spécialiste éminent de la philologie *bulgar-čuvaš*, a clairement défini sa position dans une excellente mise au point des données linguistiques bulgar (CA 683—695). Tout en reconnaissant que les expressions non slaves de la « Liste des Princes » sont très vraisemblablement en *bulgar* du Danube (Bulgarie des Balkans), il ne croit pas qu'elles représentent des noms des Douze Animaux et des chiffres, ni même des dates à proprement parler, mais bien, comme Tomaschek en avait le sentiment dès 1877, et comme Marquart l'a exposé en 1910, des *Devises de Règne* des souverains *bulgar* (CA 688). Cette opinion, fondée principalement sur la critique des spéculations intrépides sur la chronologie des Huns et des *Bulgar* (en fonction du Cycle des Douze Animaux) qui abondent dans la volumineuse littérature du sujet (DP 352—354), mérite d'être discutée.

Elle n'a d'ailleurs pas abouti, jusqu'à présent, à un système d'interprétation, comme le remarque J. Benzing lui-même (CA 688) :
« Deutungsversuche auf dieser Basis scheinen noch nirgends veröffentlicht zu sein ».

46. Qu'il ne s'agisse pas d'une date dans le *sigor elem* de l'Inscription de Čatalar est difficilement admissible, puisque cette expression est donnée en parallèle exact, dans le même passage et dans la même construction stylistique (4.), avec l'« *Indiction XV* », qui est bien une *date* byzantine, clairement identifiée, et qui, de plus, correspond chronologiquement de façon précise

à l'Année du Bœuf 821, ce qui justifie pleinement l'équivalence : *sigor* = « Bœuf », cf. turc *sïgïr* « idem ».

Que le *šegor alem* désignant dans la « Liste » les « années » de *Binäx*, en transcription slave, soit autre chose que le *sigor elem* de Čatalar, donc autre chose qu'une date, est également peu vraisemblable. Cette « coïncidence » n'a pas échappé à J. Benzing, qui écrit (CA 689, note 2) : « . . . Vielleicht haben Omurtag und Vinex zufällig dieselbe Regierungsdevise ?»

Que les autres expressions semblables de la « Liste », toutes construites sur le même modèle, où la comparaison permet de discerner deux mots, l'un de structure quelconque, et l'autre toujours terminé par un suffixe *-m*, ne représentent pas elles aussi des dates, est peu probable.

Que ces mots en *-m*, alors qu'on sait très bien que *-m* était en *bulgar* suffixe ordinal, se laissent tous très convenablement expliquer comme nombres ordinaux (13—15.), certains à l'évidence, comme *altem/altom* = *bulgar* de la Volga *altïm* « 6e », mais ne soient pas effectivement des ordinaux, est fort peu vraisemblable, jusqu'à preuve (non encore administrée) du contraire.

Que ces ordinaux (toujours compris dans la première douzaine), s'ils entrent dans des dates de style bulgaro-turc, alors qu'on sait que, dans l'usage turc ancien *(türk, uygur)*, ce sont les Lunes qui sont désignées par des ordinaux (les jours l'étant par des cardinaux), mentionnent autre chose que des Lunes, est également peu probable.

Que, dans ces conditions, les *Bulgar* étant des turcophones et les Turcs utilisant le Cycle des Douze Animaux depuis le VIe siècle (Chapitre III, 3—8.), la date *bulgar* authentique la plus ancienne n'apparaissant d'autre part qu'en 603 avec *Gostun*, on recherche, dans les premiers termes des expressions *bulgar* de la « Liste », des noms des Douze Animaux, est en soi parfaitement licite, d'autant plus que, dans l'expression toute semblable de l'Inscription de Čatalar, le premier terme est presque certainement le nom du « Bœuf », celui des Douze Animaux du Cycle qui correspond en outre à la date byzantine.

Que cette recherche aboutisse, à la lumière des chronologies byzantines, à un système cohérent d'identification de tous les premiers termes *bulgar* à des noms d'Animaux du Cycle (42.), serait tout à fait extraordinaire s'il ne s'agissait que d'un hasard.

47. Que peut-on, en revanche, présenter de positif comme interprétations de *Devises de Règne* chez les *Bulgar*, pour y trouver un argument solide contre la théorie des « dates » ?

Rien, en ce qui concerne la « Liste des Princes » et l'Inscription de Čatalar. Seulement, dans un autre document (slave), une expression rattachée en principe à l'année du baptême du tsar *Boris*, « *etx' bexti* », que Marquart, cité par Benzing (CA 689), interprète comme un bulgaro-turc **ädgü bäxt* « Bonne Chance » (turc ancien *ädgü* « bon » + emprunt au persan *baxt* « chance »). Ce serait là, en effet, si la chose était prouvée, un argument très fort en faveur de la théorie des « *Devises de Règne* » (peut-être celui-là même qui a déterminé l'adhésion de J. Benzing à cette théorie).

Observons d'abord que cet « *etx' bexti* » d'un texte slave (cf. ci-après) est la seule expression en cause à ne pas présenter la terminaison *-m*, ce qui justifierait déjà, en bonne méthode, sa mise à part.

Mais il y a plus grave : c'est que ce prétendu *bulgar* « *etx' bexti* », dans un texte slave chrétien relatif au tsar *Boris*-Michel et à son baptême, n'a aucune réalité, et que le commentaire, à ce sujet, de Marquart, comme celui de Pritsak (DS 190), tombent de ce fait.

Ce point étant d'une importance fondamentale, nous lui consacrerons une discussion, bien qu'il soit question, en réalité, d'un document qui n'a rien à voir avec notre sujet, puisqu'intégralement slave.

48. Il s'agit d'un colophon, dû au moine Tudor Doksov, ajouté en 908 à un manuscrit de la traduction slave, par Constantin le Prêtre, du « Discours contre les Ariens » de Saint Athanase ; cf. DP 358.

L'interprétation des lettres « *etx'bex'ti* » qui figurent dans la copie, déjà tardive, de ce colophon, pour dater le baptême de *Boris* (qui ne régnait pas encore), a été très solidement faite par un article de A. Vaillant et M. Lascaris paru dans la « Revue des Études Slaves » en 1933 (DS', 5—15).

A. Vaillant démontre, par des arguments paléographiques fort cohérents, que « la forme ETX'BEX'TI cache simplement une date *en glagolite*, altérée par les copistes », qui représente *6372* (correctement : ETIB) de l'ère byzantine de la création du monde, soit *864* de l'ère chrétienne, date du baptême de Boris.

D'ailleurs, note A. Vaillant, l'explication « turque » de cette date « néglige un fait capital qui la condamne : l'inscription d'Omortag de 821, et la Généalogie des princes bulgares, sûrement traduite d'un original grec, qui s'arrête au prince Umor vers 765, sont d'époque païenne ; en 908, il serait surprenant qu'un moine se soit servi du calendrier païen, sans doute déjà oublié, pour désigner une date aussi éminemment chrétienne que celle de la conversion des Bulgares ».

Le même savant démontre (DS' 6) que le colophon en question porte deux autres dates, notées primitivement *en glagolite*, mais altérées depuis par une transcription abusive *en cyrillique (6415 :* 907 & *6416 :* 908).

Quant à M. Lascaris, il établit tout aussi pertinemment que l'Inscription de Balši, datée en grec de *6374 (866)*, ne concerne pas, comme on l'a cru (ainsi, DS 190), le baptême de Boris (le mot-clé *ebaptisthê* est une reconstitution *e nihilo* de Zlatarski !), mais a été rédigée après sa conversion et son adoption du nom chrétien de Michel pour commémorer quelque événement.

M. Lascaris observe (DS' 13—14) : « Il faut particulièrement insister sur le fait que, si les sources byzantines sont de beaucoup postérieures et diffèrent très sensiblement dans le récit de la conversion des Bulgares, du moins les deux plus importantes d'entre elles, Syméon Logothète et Génésius, s'accordent pour présenter la conversion des Bulgares comme un événement étroitement lié à la célèbre victoire de Petronas sur l'émir Omar de Mélitène. Cette bataille a eu lieu, selon les sources arabes, le 3 septembre 863. Tout contribue donc à rapprocher la conversion du prince Boris de cette victoire byzantine, sous cette réserve qu'il existe un *terminus post quem* fourni par une réponse du pape Nicolas I^er^ à laquelle on assigne la date de mai 864 ».

Tout cela est fort clair : la « Devise de Règne » (Boris ne régnait pas encore !) « Bonne Chance » n'est ici qu'une illusion, de même que l'« Année du Chien 866—67 » que Pritsak (DS 190) voulait voir dans le colophon de Tudor Doksov.

Il faut renoncer à « *etx'bex'ti* », et on ne peut valablement opposer la théorie des « Devises de Règne » à celle, infiniment plus vraisemblable et soutenue par des arguments philologiques et historiques très cohérents, de dates simplifiées (Animal de l'Année + Quantième = Lune) dans le Cycle sino-turc des Douze Animaux, à partir du VII^e^ siècle.

49. Et pourtant, il y a, pensons-nous, une idée à tirer de cette théorie des « Devises de Règne » (sans l'opposer, cette fois, à celle des dates) : c'est que les dates *bulgar*, au nombre de onze, qui ont une authenticité historique (entre 603 et 821, période *bulgar* « païenne », à l'exception de la conversion, apparemment sans suite immédiate, de Kovrăt, en 619 : DS 191), ont toutes, dans leur brièveté stéréotypée, un caractère de *formules évocatrices* (Animal + Nombre), plutôt que de définition chronologique objectivement précise, et que toutes, sans exception, évoquent une *inauguration* (d'un pouvoir, ou d'une construction), dont elles peuvent être considérées comme *l'emblême astrologique.* Jamais, par exemple, elles n'évoquent de dates de décès, ni d'événements ponctuels, si importants soient-ils.

Il ne faut pas oublier que l'une des raisons majeures du succès, dans le monde turc et turco-mongol, du Cycle des Douze Animaux, version astrologique populaire du Cycle Duodénaire chinois, tient précisément à son caractère emblématique, qui permet immédiatement des spéculations, plus naïves que savantes (cf. nos douze Signes du Zodiaque dans l'imagination populaire), pour augurer de l'avenir.

On connaît très bien, dans les temps modernes et contemporains, les prédictions tirées des Douze Animaux chez les peuples divers qui en ont adopté le calendrier (cf., par exemple, Chapitre VI, 29.). C'est là une tradition d'astrologie populaire qui a ses racines en Chine même, où les Douze Animaux, depuis la dynastie des Han, ne sont que le substitut « vulgaire » des 12 Signes de la classification duodénaire.

L'observation de A. Vaillant, que nous venons de rapporter, selon laquelle les dates *bulgar* « à la turque », transmises par la « Liste des Princes » et l'Inscription de Čatalar, sont toutes, sans exception, « d'époque païenne » prend ici tout son sens : elles n'ont de signification profonde que dans le cadre des croyances asiatiques (chinoises, puis « sino-barbares ») rattachées à l'astrologie sommaire des Douze Animaux, encore vivante de nos jours, jusqu'au moderne Japon (où elle joue à peut près le même rôle que l'astrologie populaire zodiacale des horoscopes des journaux joue dans notre propre société).

Ce n'est pas par hasard que le seul souverain chrétien de la « Liste », *Kovrăt*, n'a pas d'emblème de règne authentique dans l'astrologie des Douze Animaux : non pas que l'astrologie, en elle-même, soit, surtout à l'époque, incompatible avec une certaine tradition historique du christianisme ; mais il s'agit alors de l'astrologie chaldéo-grecque, dont la technique et l'expression sont très différentes.

Nous avons la conviction que, si ces quelques dates, *inaugurales* au sens étymologique, se sont conservées, depuis le début du VII^{e} siècle jusqu'à la première partie du IX^{e}, sous la même forme laconique (Animal + Nombre ordinal), dans la tradition « païenne » des *Bulgar*, c'est parce qu'elles avaient, en plus de leur signification chronologique (dont la précision ne va pas plus loin que celle du mois lunaire) et de leur commodité mnémonique, une valeur essentielle de *présage*, d'*emblème astrologique*, pas très éloignée de la valeur ominale et propitiatoire des *Devises de Règne*, qui ont souvent elles-mêmes, par exemple chez les Empereurs de Chine, une connotation astromantique.

50. Il nous reste, si nous admettons, comme nous pensons devoir le faire, une introduction du Calendrier des Douze Animaux chez les *Bulgar* dès le

début du VII[e] siècle, à rechercher dans quelles circonstances historiques a pu se produire un tel emprunt à une technique de comput d'origine chinoise, chez un peuple turcophone indépendant de l'Empire des *Türk (T'ou-kiue)*, où l'usage de ce calendrier est attesté vers 584—586 (Chapitre I, 3.—7.), et géographiquement fort éloigné de la Chine, puisqu'alors émigré vers les rivages de la Mer d'Azov.

Le vocabulaire bulgar des Douze Animaux, tel que nous pouvons le reconstituer pour les 8 d'entre eux qui paraissent attestés (42.), présente trop de divergences (50%) avec celui des *Türk* (passé ensuite aux *Uygur*) pour qu'on puisse supposer dans ce domaine un emprunt des *Bulgar* aux *Türk*.

Nous avons déjà constaté, au début de notre étude (Chapitre I, 37.—45., notamment 43.), qu'il y a une différence importante entre le vocabulaire des *Bulgar* (puis des Tchouvaches), d'une part, et celui des *Türk* et autres turcophones connus, d'autre part, en ce qui concerne les noms de l'« année » : les Türk anciens, puis les *Uygur*, et les divers turcophones ayant subi historiquement une influence directe de l'Empire *Türk (T'ou-kiue)* à partir de la seconde moitié du VI[e] siècle distinguent entre l'« année de calendrier » *yïl*, et l'« année d'âge » (quantième année) *yāš*, seul ce dernier mot ayant une étymologie perceptible en turc (liée au reverdissement printanier, cf. *yāš-ïl* « vert »), tandis que cette distinction est inconnue dans le groupe *bulgar-čuvaš*, où existe seulement, pour les deux acceptions, un mot correspondant à *yāš* (et non pas à *yïl*): bulgar *ǰāl*, tchouvache *śul*. Nous avons pensé pouvoir conclure, de l'observation de ce fait frappant et de l'étude étymologique du mot *yïl*, que ce dernier était, chez les *Türk* et autres turcophones (à l'exception des *Bulgar*, puis des Tchouvaches) un emprunt à une langue prémongole, qui était sans doute celle des *Jouan-jouan*, suzerains des *Türk* jusqu'au milieu du VI[e] siècle. Les *Bulgar* n'auraient pas, quant à eux, fait cet emprunt, parce qu'ils étaient, à l'origine de leur constitution en confédération tribale autonome (vers le V[e] siècle: cf. DO 108), à l'Occident du monde turcophone, aussi indépendants des *Jouan-jouan* qu'ils le furent ensuite des *Türk*.

L'emprunt *türk* du mot (et du concept) d'« année de calendrier » aux *Jouan-jouan (yïl)* indiquerait que ceux-ci possédaient déjà, au V[e] siècle, ou dans la première moitié du VI[e], au temps de leur hégémonie sur la Mongolie (DH 104 & sq., 124—126), un calendrier fixe de définition précise, supérieur au calendrier empirique *türk* ancien par « reverdissements printaniers » (Chapitre I, 33.—34.). Un tel calendrier, en ces lieux, chez ce peuple et à cette époque, a toutes chances d'avoir été, déjà, le Calendrier des Douze Animaux, version « barbare » simplifiée du calendrier chinois.

Si, donc, les *Jouan-jouan*, vers le milieu du VI^e^ siècle au plus tard, utilisaient le Calendrier des Douze Animaux, on peut supposer que les *Avar*, qui, « vrais *Avar* » proprement *jouan-jouan* ou « Pseudavar » Ouarkhonites se faisant passer pour des *Jouan-jouan* (DH 226—227 ; DQ, passim), se rattachaient de toute façon à la tradition *jouan-jouan*, avaient apporté avec eux la connaissance de ce calendrier dans leur invasion des steppes sud-européennes, du Caucase au Danube, vers 560 (DH 226—232), après la destruction, par les *Türk (T'ou-kiue)*, de l'Empire *Jouan-jouan*, en 552 (DH 124—126).

Or, dès leur arrivée dans les parages de la Mer d'Azov et du littoral septentrional de la Mer Noire, en 558 (DO 70), les *Avar* y rencontrèrent les *Bulgar*, qu'ils incorporèrent assez étroitement à leur Empire nomade, et qu'ils entraînèrent avec eux dans plusieurs de leurs expéditions balkaniques (DO 71—72). Jusqu'en 635, *Kovrăt*, le fondateur de la Grande-Bulgarie, était leur vassal (DS 192 ; DH 230), et c'est seulement à cette date qu'il se rendit indépendant d'eux. Quand, en 603 d'après la « Liste des Princes Bulgares », *Gostun*, oncle maternel de *Kovrăt*, devint « Gouverneur » des *Bulgar* de la Mer Noire et de la Mer d'Azov, ce qui fut l'occasion de la première datation authentique de style *bulgar* que nous connaissions, il est fort vraisemblable qu'il faisait lui-même allégeance au *Kagan* des *Avar*.

Dans ces conditions, on peut considérer comme fort probable que le Calendrier des Douze Animaux, dont on n'a auparavant aucune attestation parmi les turcophones d'Europe (Huns compris), et qui est utilisé par les *Bulgar*, tout au moins dans leur tradition dynastique, à partir du début du VII^e^ siècle, leur a été apporté de l'Orient du monde turco-mongol, voisin de la Chine, par les envahisseurs *Avar* de l'Europe, apparus sur leur territoire en 558, avec qui ils eurent dès lors les plus étroites relations. Les *Avar* tiendraient eux-mêmes ce calendrier des *Jouan-jouan*, à qui ils se rattachent de toute façon (directement, ou indirectement). Et les *Jouan-jouan* l'auraient, vers le V^e^ siècle, emprunté à la Chine, dont ils étaient les voisins immédiats en Mongolie.

Le fait que les *Jouan-jouan* étaient, semble-t-il, mongolophones (en tout cas pas turcophones) expliquerait que les *Bulgar* aient constitué, par traduction de la langue des *Jouan-jouan* ou des *Avar*, leur propre nomenclature (dialectale) des Douze Animaux, tout à fait indépendamment de celle des *Türk*, dont elle diffère effectivement à bien des égards.

Telles sont, du moins, les hypothèses que nous pouvons formuler, dans l'état actuel des connaissances, quant aux vestiges subsistants du calendrier « indigène » des *Bulgar*.

CHAPITRE XI

SURVIVANCES D'UN CALENDRIER DES PLÉIADES

1. Parmi les documents de l'épigraphie turque ancienne, deux des plus originaux, tant par leur forme que par leur contenu, sont les Inscriptions sur fusaïoles de l'Île d'*Ol'xon*, trouvées dans la partie Sud-Ouest de cette île, de population aujourd'hui mongole-bouriate, au milieu du Lac Baïkal (en turc : *Bay Kŏl* « le Riche Lac »). D'après les indications concordantes des Inscriptions de l'Orkhon et des annales chinoises, leur site se trouverait compris dans la zone habitée au VIII[e] siècle par les *Kurïkan*, peuple turcophone qui appartenait anciennement à la même confédération tribale que les *Uygur* (DN 1).

Gravées sur deux galets de carbone façonnés en disques de 6 cm de diamètre environ et percés d'un trou central destiné à leur adaptation sur un fuseau à filer la laine, elles sont fort brèves (deux mots sur l'une, une ligne enroulée en spirale sur l'autre) et leur graphie est très semblable à celle des Inscriptions du Haut-Iénisséï et des plus anciennes Inscriptions de Mongolie ; elles pourraient donc remonter au VIII[e] siècle (CB 201), ou être légèrement postérieures. Elles ont été présentées en dernier lieu, en 1938, par H. N. Orkun, qui fait l'historique de leur étude et en reproduit les photographies (HJ 158—159).

La lecture de la première ne fait aucune difficulté :

kadïrïk agïrčak « fusaïole tournante » ; cf. turc ancien *kadïr-* « tourner » et « s'en retourner » (GC 246 & 248), et turc de Turquie *agïršak* « fusaïole » (= **agïr-čak*, dérivé diminutif de *agïr* « lourd » : poids qui sert à lester le fuseau et à prolonger sa rotation) ; cf. HJ 158.

2. La seconde inscription (HJ 159) n'a été, jusqu'à présent, que partiellement déchiffrée. Cependant, sa reproduction photographique permet d'y lire sans trop de difficulté, en partant du bord extérieur et en continuant la spirale, de droite à gauche, jusqu'au trou central, une série de caractères bien connus (abstraction faite de quelques traits parasites, dus visiblement au « dérapage » d'une gravure assez grossière), que l'on peut représenter conventionnellement comme suit, en notant en majuscules les signes réservés à la classe vocalique postérieure, en minuscules ceux ré-

servés à la classe antérieure, et en *italique* ceux qui valent pour les deux classes :

QT Y ä r l g: *RQ R Y:* b *i č* n *QI s* d g ü l g *a* r

La plupart des caractères ont d'ailleurs été bien identifiés par nos prédécesseurs, qui ont seulement hésité sur la lecture du groupe initial (Q T Y ä) et du groupe central (b *i č* n QI *s*), parce qu'ils ne parvenaient pas à lui trouver un sens. Ils ont été, en effet, déroutés par la nature même du texte, qui, fait unique pour les inscriptions turques anciennes, est consacré à des observations très simples d'astronomie populaire, en rapport avec le calendrier (ce dont H. N. Orkun a eu le pressentiment en optant pour la lecture *arkar ay* -cf. ci-après- et en l'expliquant judicieusement : HJ 159).

Nous lisons, quant à nous :

kat āy ärlig. arkar āy, bičin, kīš, ädgü ülgär.

Et nous traduisons :
« Lune sur lune, *Är(k)lig* (= Vénus matinale). Lune de la (femelle) *argali* : Coupure, hiver, bonnes Pléiades ».

3. L'expression *kat āy*, qui n'a pas été comprise, correspond à une construction épithétique de *kat* « couche(s) superposée(s), étage », encore vivante sous la forme redoublée en turc de Turquie : *kat kat tel örgü* « tissage à fils superposés ». Elle signifie littéralement « lunes superposées » = « lune sur lune », c'est-à-dire « durant plusieurs mois lunaires consécutifs ». Quant à *ärlig*, c'est, avec une simplification, de type classique en turc, du groupe de 3 consonnes *-rkl-* en *-rl-* par chute de la médiane, une forme dialectale de *ärklig* « le Puissant » qui désigne en turc ancien la planète Vénus (FA 299 a), et, plus précisément, Vénus matinale, assimilée à un puissant guerrier, Vénus vespérale étant, à l'origine, nommée « la brillante », *čolpan* (GA 2025) ; cf. latin *Lucifer* (≠ *Vesper*).

La première proposition, *kat ay ärlig*, dans sa concision lapidaire, signifie simplement qu'on voit la planète Vénus (le matin) plusieurs mois lunaires de suite : observation astronomique parfaitement correcte, qui a sans doute des implications religieuses ou astrologiques, mais est sans valeur spécifique pour le calendrier en soi, les périodes d'apparition de Vénus matinale (ou, d'ailleurs, vespérale) n'étant liées en rien à des moments fixes de l'année solaire, ni, bien sûr, des lunaisons.

Beaucoup plus intéressante pour notre sujet est la seconde proposition,

qui, toujours dans le même style concis, associe les « bonnes Pléiades » *(ädgü ülgär*, sans répétition graphique de *ü*, et avec une forme dialectale *ülgär* = turc karakhanide, osmanlï, etc. *ülkär* « Pléiades »), constellation voisine de l'Ecliptique, à la « Lune de la [femelle] *argali* », *arkar āy* (cf. kirghiz *arkar* « id. », correspondant turc, sauf pour la suffixation, du mongol *argali*, que les zoologistes ont retenu pour la dénomination scientifique de cet animal, variété centre-asiatique du mouflon), et à une « coupure » *(bičin*, dérivé du turc *bič-* « couper ») qui marque le début de la « mauvaise saison », de l'« hiver » au sens large *(kïš)*.

Nous verrons que cette interprétation s' appuie sur un ensemble de faits concordants attestés dans des régions diverses du monde turc, et qui ont un écho encore bien vivant dans les traditions mongoles (en particulier bouriates).

4. Le « mois (lunaire) de la [femelle] *argali* » *(arkar)* n'est plus, que nous sachions, connu des calendriers populaires turcs. Mais celui du bélier *argali*, son mâle, *kulǰa* en kirghiz (GP' 442 b), existe encore dans la tradition des Kirghiz soviétiques, sous le nom de *kulǰa ay* (GP' 28 a). Il correspond à peu près, aujourd'hui, à « juin », selon Judaxin (id., ibid.), qui a, sur ce point, redressé une erreur de Radloff (GA 8). Celui-ci, en effet, a interverti *kulǰa ay* et *täkä ay* (« Lune du Bouc »). Pour le reste, les notations de Radloff (ibid.) et de Judaxin (ibid.) coïncident, à ceci près que Judaxin, induit en erreur par une étymologie populaire kirghiz de *birdin ayï* « Lune du Un », compris à tort (cf. ci-après, 20.) comme « Premier Mois », fait commencer par cette Lune le calendrier populaire kirghiz, tandis que Radloff, dont les informations sont antérieures de près d'un siècle (vers 1860), a recueilli une tradition kirghiz plus authentique et plus ancienne, qui place en tête *togustun ayï* « Lune de Neuf », assimilée par lui à « octobre ».

Cette assimilation de lunes à des mois solaires est évidemment approximative. De plus, le calendrier de référence, qui remonte aux travaux de Radloff, est originellement le calendrier russe orthodoxe du XIX^{e} siècle (julien), alors en retard de 12 jours sur le calendrier solaire grégorien, si bien que l'« octobre » en question va du 13 octobre au 12 novembre de notre année grégorienne. Il se trouve ainsi, presque par moitiés, à cheval sur nos mois d'octobre et de novembre.

Compte tenu des observations qui précèdent, on peut donc, sur la base des notations de Radloff (GA 8), amendées sur un point par Judaxin, définir comme suit, avec ses correspondances grégoriennes approximatives, le calendrier populaire kirghiz (Radloff écrivait « kara-kirghiz ») en usage au XIX^{e} siècle :

I	*togustun ayï*	« Lune du 9 » : octobre—novembre ;
II	*ǰätinin ayï*	« Lune du 7 » : novembre—décembre ;
III	*bäštin ayï*	« Lune du 5 » : décembre—janvier ;
IV	*üčtün ayï*	« Lune du 3 » : janvier—février ;
V	*birdin ayï*	« Lune du 1 » : février—mars ;
VI	*ǰalgan kuran*	« Faux Chevreuil » : mars—avril ;
VII	*čïn kuran*	« Vrai Chevreuil » : avril—mai ;
VIII	*bugu ay*	« Lune du Cerf » : mai—juin ;
IX	*kulǰa ay*	« Lune de l'*Argali* mâle » : juin—juillet ;
X	*täkä ay*	« Lune du Bouc » : juillet—août ;
XI	*baš ōna*	« Premier *Ōna* » : août—septembre ;
XII	*ayak ōna*	« Dernier *Ōna* » : septembre—octobre.

5. Le mot *ōna*, dès la recension de Radloff, était en kirghiz un archaïsme inusité en dehors du calendrier. Judaxin (GP' 574 a) ne l'explique que par référence au mongol et au touva. Dans ce dernier parler, seule langue turque où il soit, que nous sachions, relevé, il désigne le mâle de l'*antilope subgutturosa* d'Asie Centrale, la femelle étant nommée *čēräṅ* (GP' 574 a & GN 308a, 536b); *ōna* et *čeräṅ* sont des emprunts au mongol. En mongol, en effet, la gazelle ou l'antilope (femelle) est appelée *ǰä'äräṅ*, et le mâle *ōna*: mongol classique *ogona* = *o'ona* « mâle de l'antilope ou de la gazelle » ; ordos *ōno* (GT 513 a) « mâle de la gazelle », khalkha *ōno* « mâle de l'antilope *dżeren* » *(antilope subgutturosa)* (GT' 303 a).

Il s'agit presque certainement, dans *ōna* kirghiz, d'un mot venu du mongol, où il désigne d'une manière générale le mâle des antilopinés (antilopes ou gazelles), et, plus spécifiquement, celui de l'*antilope subgutturosa* de Haute-Asie.

La suite des noms de mois lunaires du calendrier populaire kirghiz, au XIX^{e} siècle et au début du XX^{e}, apparaît donc comme formée de deux parties hétérogènes :

1) Cinq noms de mois fondés sur une série numérique décroissant de 2 en 2 (9, 7, 5, 3, 1), dont nous rechercherons plus tard l'explication, à base évidemment arithmétique ;

2) Sept noms de mois désignés par les mâles de divers ruminants à cornes : chevreuil (« faux », puis « vrai »), cerf, *argali* mâle, bouc, mâle d'antilope (« premier » et « dernier »), dont l'explication doit plutôt être recherchée du côté de la zoologie, et qui forment eux aussi une série cohérente.

6. Cette seconde série a, dans le calendrier mongol (Chapitre VII, 10.), une correspondance partielle (3 noms de mois sur 7), mais d'autant plus significative, historiquement, qu'elle porte sur 3 lunaisons consécutives ayant, dans le calendrier mongol comme dans le calendrier kirghiz tradi-

tionnel, précisément les mêmes rangs dans la succession des 12 mois lunaires de l'année « indigène » :

Calendrier mongol:	Calendrier kirghiz:
VII) *guran sara*	VII) *čïn kuran*
VIII) *bugu sara*	VIII) *bugu ay*
IX) *kuča sara*	IX) *kulǰa ay*

Les désignations sont identiques pour la 8e Lune, celle « du Cerf » (mongol et kirghiz *bugu*).

Pour la 7e, le calendrier kirghiz, qui a une 6e Lune dite « du Faux Chevreuil », précise qu'il s'agit du « Vrai » *(čïn)*. Plutôt que de voir là deux espèces animales voisines, l'une « fausse », l'autre « vraie », nous interprétons ces expressions comme opposant, à l'origine, une « Fausse Lune du Chevreuil » — sans doute une ancienne Lune intercalaire, incorporée secondairement dans le calendrier courant —, à la « Vraie », qui correspond justement à la « Lune du Chevreuil » mongole (mongol *guran* = kirghiz *kuran*).

Quant à la 9e Lune, s'il est exact qu'en kirghiz *kulǰa* désigne le « mâle de l'*argali* » (une sorte de mouton sauvage !), tandis que le mongol *kuča* est plutôt réservé au « mâle de la brebis », le « bélier » domestique, il faut observer que, d'une part, le mongol, où *argali* désigne la femelle (GT' 42 a : *argal'*), n'a pas de nom spécifique pour son mâle et ne peut l'appeler que « bélier (en général) », *kuča ;* et que, d'autre part, mongol *kuča* et kirghiz *kulǰa* paraissent bien, étymologiquement, remonter à un prototype unique : **kulča*. Enfin, nous avons déjà remarqué (Chapitre VII, 12., fin) que, dans le calendrier mongol ancien du XIIIe siècle, la « Lune du Bélier », *kuča sara*, dont la néoménie a pour date moyenne le 8 octobre grégorien, est celle du *rut des béliers sauvages*, d'où sa dénomination, dans une série cohérente à cet égard. Parmi ces béliers sauvages, le plus remarquable, en Haute-Asie, est celui de l'*argali*, le *kulǰa* des Kirghiz.

7. Nous pensons donc que le *kulǰa ay*, 9e Lune kirghiz, est à l'origine, comme le *kuča ay*, 9e Lune mongole ancienne, le « mois lunaire du rut des béliers sauvages », commençant en moyenne vers le 8 octobre de l'année solaire grégorienne, et vise plus spécialement le rut du mâle *argali*. Ce mois lunaire doit, en outre, correspondre à *arkar āy* « Lune de l'*Argali* (femelle) » de l'Inscription turque ancienne (VIIIe s. environ) de l'Île d'*Ol'xon* dans le Baïkal, où il s'agit, non plus du rut des mâles, mais de la période où les femelles sont en chaleur, ce qui revient au même chronologiquement : temps des accouplements des ovins sauvages de Haute-Asie.

Nous avons vu (VII, 8. & 9.) qu'entre le calendrier mongol ancien du XIII^{e} siècle et le calendrier populaire mongol moderne (*ordos* notamment) était intervenu un décalage « en arrière » de 3 lunaisons, le début de l'année, primitivement fixé à la première néoménie « de Printemps » (à la chinoise), avec pour date moyenne le 4 février grégorien, ayant été plus tard reporté à la première néoménie « d'Hiver » (également à la chinoise), située en moyenne au 7 novembre grégorien, date approximative du lever acronyque de Pléiades.

Le même décalage, à une époque où les Kirghiz étaient soumis à l'Empire Mongol, a dû intervenir dans le calendrier kirghiz. Ainsi, le début de la « Lune de l'*Argali* mâle », *kulǰa ay*, primitivement fixé, en moyenne, vers le 8 octobre comme celui du *kuča sara* mongol (VII, 10.), a dû être reporté, en moyenne, vers le 7 juillet : ce qui correspond de façon très satisfaisante à sa correspondance approximative avec « juin—juillet » grégorien, telle qu'elle ressort d'une interprétation critique des données russes de Radloff et de Judaxin (ci-dessus 4.).

8. Nous croyons donc être parvenu, par la comparaison avec les données des calendriers mongol et kirghiz, à une interprétation précise de la partie proprement calendérique de l'Inscription de l'Île d'*Olx'on*:
arkar āy : bičin : kïš « Lune de l'*Argali* : Coupure : Hiver ».

Cette Lune commençant en moyenne vers le 8 octobre grégorien, c'est bien, surtout dans le climat d'une île du Lac Baïkal, la « coupure » entre belle saison et mauvaise saison, le début de l'« hiver » au sens large de « saison froide », bien attesté chez les divers peuples turcophones (Chapitre I, 25.) pour *kïš* et ses formes modernes.

Mais il faut attribuer, quant aux rapports de l'astronomie populaire turque et du calendrier, une importance toute particulière à l'expression *ädgü ülgär* « les bonnes Pléiades », qui suit immédiatement dans l'Inscription les mots *bičin* & *kïš*.

Cette référence explicite aux Pléiades, dans son laconisme, renvoie à une observation fondamentale pour la technique astronomique de tout un ensemble de calendriers populaires turcs et mongols : c'est que la « coupure » entre belle et mauvaise saison, au cours de cette « Lune de l'*Argali* », se produit au moment du *lever acronyque des Pléiades*, quand elles montent à l'horizon aussitôt après le coucher du Soleil.

Le moment astronomique précis de ce lever acronyque, correspondant à l'opposition diamétrale, sur l'Ecliptique, des Pléiades et du Soleil, se situe actuellement au 21 novembre grégorien. En raison de la Précession des Equinoxes (1° en 71 ans, 6), il se situait 17 jours plus tôt (17° d'Ecliptique),

le 4 novembre grégorien, vers le milieu du VIII[e] siècle, époque approximative de l'Inscription de l'Île d'*Ol'xon*.

Mais, pour l'observateur direct, les Pléiades, dont la luminosité n'est pas très forte, ne sont vraiment visibles qu'à la fin du crépuscule, une heure environ après le coucher du Soleil. Le jour sidéral ayant une durée d'environ 23 h 56 m, une constellation donnée se lève, de jour en jour, 4 minutes plus tôt ; autrement dit, par rapport à un jour donné, elle s'est levée la veille, 4 minutes plus tard. C'est donc 15 jours avant leur lever acronyque vrai (opposition diamétrale Pléiades — Soleil sur l'Ecliptique) qu'on peut observer leur lever à la fin du crépuscule (supposé durer une heure), ce qui doit être l'expérience retenue par l'astronomie populaire pré-scientifique. Une telle observation, vers le milieu du VIII[e] siècle, était donc possible aux environs du 20 octobre grégorien (15 jours avant le 4 novembre).

Cette date se situait parfaitement dans la « Lune de l'*Argali* », *arkar āy*, dont le début moyen devait être, on l'a vu, vers le 8 octobre grégorien.

9. L'Inscription de l'Île d'*Ol'xon* apporte ainsi, dès les premiers temps de la littérature turque attestée, un témoignage extrêmement précieux sur un calendrier populaire turc ancien (qui, lui, paraît bien indépendant du calendrier chinois) où l'observation des Pléiades *(ülgär* = turc commun *ülkär)* joue un rôle essentiel pour résoudre de façon simple et efficace le problème crucial de la répartition des mois lunaires en harmonie avec l'année solaire des saisons.

Le seul fait, consigné laconiquement sur cette fusaïole, que l'observation, à la fin du crépuscule vespéral, du lever des Pléiades, déterminant la « coupure » en deux de l'année (solaire) et le début de la saison froide *(kīš)*, doit avoir lieu dans la « Lune de l'*Argali* », relie nécessairement la période de cette lunaison à une date solaire fixe qu'elle doit comprendre (vers le 20 octobre grégorien, au VIII[e] s.).

Ainsi se trouve évitée la divagation des lunaisons dans l'année solaire : si, en effet, ladite observation n'a pu se faire dans ce qu'on croyait être la « Lune de l'*Argali* », c'est qu'il s'agit d'une « fausse Lune de l'*Argali* » (cf. le « Faux Chevreuil », *ǰalgan kuran*, des Kirghiz, à une autre date il est vrai), et qu'il faudra nommer « Lune de l'*Argali* » la lunaison suivante — où le phénomène astronomique attendu se produira. C'est là, pour une civilisation pré-scientifique, un moyen fort ingénieux de résoudre le problème, très ardu théoriquement, des « lunes intercalaires ».

Sur un fonds d'observation zoologique (l'accouplement des moutons sauvages), dont la chronologie dans le cadre de l'année solaire souffre forcément d'une certaine imprécision (les conditions climatiques ou écologiques

pouvant amener des variations de dates solaires), vient s'ajouter une observation astronomique élémentaire de contrôle, qui, elle, est relativement précise. On saisit là le passage d'un calendrier « naturiste » de pasteurs-chasseurs à un calendrier pré-scientifique défini par une astronomie populaire empirique qui a déjà des formules objectives d'une précision suffisante pour une application pratique.

10. Le terme de *bičin*, que nous avons traduit par « coupure », doit retenir notre attention. Il ne doit pas être confondu avec son homonyme de hasard, nom turc ancien et uygur du « singe », d'origine iranienne, *bičin* ou *bičïn* (FA 303 a), *pičin* dans les Inscriptions de *Khoytu—Tamïr X* et de *Talas II* (HJ 115 & 135 ; cf. nos Chapitres III, 82.—84. & IV, 9.), employé surtout pour désigner l'« Année du Singe », *bičin yïl*, dans le Calendrier des Douze Animaux. La mention d'une telle année sino-turque (qui commençait en janvier—février) n'a rien à faire ici, entre un mois lunaire situé vers octobre et la mention de l'« hiver », *kïš*, alors que l'étymologie par *bič-* « couper » (nom déverbatif en *-n*, cf. *tüt-ün* « fumée », de *tüt-* « fumer ») donne un sens technique parfaitement satisfaisant et contrôlé par référence à un équivalent osmanlï bien connu.

En effet, dans la tradition anatolienne et ottomane, la « coupure » de l'année à l'approche de la saison froide est appelée *qāsïm* (turc moderne : *kasïm*), du participe actif de la racine arabe *q s m* « couper, diviser, partager », et fixée dans l'année solaire julienne au 26 octobre (GF 1415 a), actuellement au 8 novembre grégorien (équivalent grégorien du 26 octobre julien au XX^{e} siècle). Cette date julienne, qui coïncide avec la Saint Démétrius du calendrier grec orthodoxe, est, du XIII^{e} au XVI^{e} siècles (période globale où peut remonter cette tradition ottomane, dont la date précise d'apparition n'est pas encore établie), antérieure de 9 à 10 jours à l'opposition diamétrale, sur l'Ecliptique, de la Lune et des Pléiades, et correspond donc au moment où l'on peut observer, vers la fin du crépuscule (36 à 40 minutes après le coucher du Soleil), le lever des Pléiades : tout comme les turcophones de l'Île d'*Ol'xon* au VIII^{e} siècle, les Turcs d'Anatolie et les Ottomans attribuaient donc au lever acronyque (observé) de cette constellation (*ülkär* en osmanlï = *ülgär* de l'Inscription) le rôle de « couper », de diviser l'année solaire (*qāsim* « ce qui divise », équivalent de *bičin* « coupure »), en marquant le début de la saison froide, appelée « hiver » *(kïš)*, au sens large, en turc de Turquie comme dans le texte de l'Île d'*Ol'xon*.

11. L'autre point de partage, celui du début de la belle saison, dont il n'est pas question dans notre Inscription, est clairement défini chez les

Ottomans et les Turcs de Turquie : il se situe, dans l'année solaire, à l'opposé de *qāsïm* et de la Saint Démétrius, à la date du 23 avril julien (aujourd'hui 6 mai grégorien), qui, dans le calendrier grec orthodoxe, est celle de la Saint Georges, et porte en turc le nom de *Hïdrellez* (GF 833 b), anciennement *Ḫïḍïr-Ilyās* (GF 851 b—852 a).

Le nom de *Ḫiḍr*, Prophète de l'Islam, immortel et auteur de miracles bienfaisants, de la racine arabe *ḫ ḍ r* qui exprime l'idée de « verdure », est le premier terme de cette expression: ce saint personnage, que la tradition arabo-chrétienne assimile à Saint Georges, semble bien continuer une divinité arabe pré-islamique du renouveau de la végétation, à la belle saison. Quant au second terme, *Ilyās*, c'est le nom islamique (arabe) du Prophète Elie (lui-même confondu avec *Ḫiḍr*–turc: *Hïzïr*–dans la tradition populaire turque) ; mais nous pensons, quant à nous, que l'apparition, ici, de ce Prophète, que rien dans le Coran ne désigne comme annonciateur de la belle saison, est due à son homonymie presque parfaite avec le turc *il(k)-yāz* (en coman: *ilyas*, noté « *ylias* », cf. OC 119) « premier printemps » ou « début de la belle saison » (osmanlï *yaz* = « belle saison (en général)» et « été » ; le sens primitif était « printemps », cf. Chapitre I, 17. & 18.).

Il s'agit là, sous un déguisement arabo-islamique, d'une tradition populaire turque, étroitement mêlée à une tradition grecque chistianisée, où Saint Georges joue le même rôle que *Hïzïr-Ilyās* (Saint Démétrius jouant le rôle symétrique). Le dragon que terrasse ce Saint hellénique, que l'Eglise Romaine vient de déclarer légendaire, est sans doute celui de l'hiver. Quant à Saint Démétrius, dont le nom dérive de Déméter, déesse de la terre féconde, n'intervient-il pas là parce que c'est l'époque où les semailles d'automne sont confiées à la terre ?

12. Dans ce syncrétisme légendaire turco-chrétien apparaît en tout cas une donnée astronomique remarquable par sa précision : c'est que la « mauvaise saison », du 26 octobre (julien) au 22 avril, ne compte que 179 jours en année commune, tandis que la « belle saison », du 23 avril au 25 octobre, compte 186 jours. La technique calendérique qui est à la base des légendes chrétienne et turque repose sur la connaissance bien chiffrée de l'inégalité des saisons, déjà bien connue des astronomes hellénistiques, et dont Hipparque, au II^{e} siècle avant l'ère chrétienne, fit une théorie géométrique célèbre (AC 355—356).

Les données modernes de cette inégalité sont les suivantes, d'après A. Danjon (AA 130):

durée du printemps:	92 j, 8
durée de l'été:	93 j, 6
durée de l'automne:	89 j, 8
durée de l'hiver:	89 j, 0.

La « belle saison » (printemps + été), de l'équinoxe de printemps à celui d'automne, dure donc *186 jours, 4*. Et la « mauvaise saison » (automne + hiver), de l'équinoxe d'automne à celui de printemps, dure *178 jours, 8*.

Les chiffres arrondis, respectivement de *186* et de *179* jours qui apparaissent dans la tradition qui nous intéresse sont donc excellents du point de vue astronomique ; le fait que les deux « coupures » de l'année, du 23 avril et du 26 octobre juliens, ne partent qu'un peu plus d'un mois après les équinoxes n'est pas de nature à les fausser sensiblement.

Nous avons eu l'occasion de remarquer (Chapitre V, 110. & 111.) que l'appréciation de l'inégalité des saisons ne se manifeste, dans les calendriers sino-uygur, qu'au XIV^e^ siècle, sous l'Empire Mongol, et que ce perfectionnement, par rapport au calendrier chinois (et sino-uygur) des siècles antérieurs, où le mouvement apparent du Soleil était considéré pratiquement comme uniforme, devait provenir d'un apport scientifique du monde occidental (sans doute islamique), favorisé par ce facteur d'unité que constituait, de l'Europe à la Chine, la domination des gengiskhanides. Les Ottomans, pour leur part, puisaient directement aux sources de la science helléno—arabe.

13. L'Inscription de l'Île d'*Ol'xon* ne mentionne que la « coupure » *(bičin)* d'automne, la seule, également, pour laquelle les Ottomans parleront du jour « qui divise (l'année) » *(qāsïm* puis *kasïm)*. Mais pour qu'une période cyclique, telle que l'année solaire, soit divisée en deux parties, belle et mauvaise saisons, il faut une autre « coupure » symétrique, de printemps comme le *Hïdrellez* de Turquie. On n'en connaît pas le nom en turc ancien, et peut-être n'avait-elle pas de dénomination propre. On peut toutefois en définir le moment astronomique : la « coupure » d'automne étant déterminée, comme on l'a vu (8. à 10.), par *l'observation du lever acronyque des Pléiades*, celle de printemps devait l'être par *celle de leur coucher héliaque*, à l'approche de la conjonction Soleil–Pléiades, quand on voit, à la fin du crépuscule vespéral, les Pléiades se coucher peu après le Soleil.

Le lever acronyque *observable* étant situé, aux époques qui nous intéressent, *vers la fin d'octobre*, le coucher héliaque *observable* se situait *vers la fin d'avril* (cf. les dates ottomanes : 26 octobre et 23 avril juliens), et c'est là que devait intervenir la seconde « coupure », début de la saison chaude, et, pour les nomades, fin de l'hivernage.

Nous avons vu (VII, 5.), qu'au XIII^e^ siècle les Mongols plaçaient le début de leur migration d'été à la Pleine Lune de mai (fête du « Disque Rouge »), donc un peu plus tard et sans référence aux Pléiades. Toutefois, l'écart entre les deux dates est minime, et l'une comme l'autre sont assez bien adaptées aux conditions climatiques de la Haute Asie pour la Mongolie et la région du Lac Baïkal, où elles coïncident approximativement avec le début du temps chaud.

L'absence de référence aux Pléiades, au XIII[e] siècle, chez les Mongols, dans la détermination du début de l'estivage laisse penser qu'ils n'accordaient pas alors la même importance que les Turcs (au sens large) à l'observation des Pléiades et à leur rôle « diviseur » de l'année, constaté chez eux vers le VIII[e] siècle dans la zone du Baïkal grâce à notre Inscription, et plus tard évident chez les Ottomans.

14. Dans les traditions mongoles, où nous verrons bientôt qu'elles se sont mieux conservées, jusqu'à nos jours, que dans les traditions turques, les règles d'astronomie populaire concernant la régulation de l'année luni-solaire par l'observation des Pléiades doivent provenir des populations turcophones voisines, notamment de celles de la région du Baïkal, où l'Inscription de l'Île d'*Ol'xon* atteste l'existence d'une règle de cette sorte dès le VIII[e] siècle environ.

En effet, le nom même des « Pléiades », en mongol, est emprunté, précisément, à ce turc *bičin* « coupure (de l'année par observation du lever acronyque des Pléiades) » dont la seule et précieuse attestation est celle de cette Inscription : de même que le turc *bičin* « singe », son homonyme, est passé en mongol (classique : *bičin, bečin, mečin* et ordos : *meči*; cf. GT 463 b) pour désigner l'« Année du Singe » *(bičin jil* = turc uygur *bičin yïl)* dans le Cycle des Douze Animaux, de même le turc *bičin* « coupure (par les Pléiades) » a donné, souvent sous la forme mongolisée d'un pluriel en *-t*, le seul nom mongol connu de la constellation des Pléiades elle-même, ainsi désignée, à l'origine, d'après son rôle essentiel dans la technique populaire du calendrier (mongol classique : *mečit*, pluriel de **mečin* issu de *bičin*; ordos idem — GT 463 b — ; khalkha *mičid*, de **bičit* — GT' 240 b —). La forme de singulier, remontant directement à *bičin*, est conservée dans le mongol bouriate *mešin* (ou *müšen)* « Pléiades » (BN' 116) ; nous verrons que les Bouriates, actuels habitants de l'Île d'*Ol'xon*, sont de tous les Mongols ceux qui ont le plus parfaitement et le plus consciemment gardé, jusqu'à nos jours, la tradition populaire turco-mongole (turque à l'origine, pensons-nous) du « Calendrier des Pléiades ».

Ces faits mongols vérifient notre hypothèse d'une lecture *bičin* « coupure (par les Pléiades) » dans l'Inscription, où l'on n'a pas, comme on aurait pu l'imaginer de prime abord, un nom du « singe ». Toutefois, les Mongols ont eux-mêmes fait la confusion entre les deux mots turcs également empruntés par eux, voyant seulement, dans *bičin*, « le Singe » ; ce qui explique que, dans leur majorité, la constellation appelant logiquement un pluriel en raison de sa composition multiple, ils l'ont appelée « les Singes » (classique : *mečit* = **bičit*), pluriel régulier de *bičin, mečin* « le Singe ».

15. La fonction reconnue aux Pléiades d'indicateur des « sections » *(bičin, qāsïm)* de l'année remonte certainement à une technique asiatique d'astronomie populaire fort ancienne et largement répandue, puisque le nom sanskrit des « Pléiades », *Kṛttikā*, passé en uygur comme nom d'un *nakṣatra* (V, 66. & sq.; ML 108 c & 109 c), première nommée des « mansions de la Lune » dans la tradition védique, est dérivé de la racine *k r t* « couper ».

En turc même, nous pensons que le nom des « Pléiades » *ülkär* (Inscription : *ülgär*), est un dérivé, avec *-k- (-g-)* d'intensif (cf. osmanlï *sil-* « essuyer », *sil-k-* « épousseter » ; ancien *kăl-* « se lever », *kal-k-* « id. » ; etc.) et *-är* de participe aoriste, de la racine verbale *ül-* « partager », inusitée comme verbe simple, mais bien attestée par le turc ancien *ül-ä-* « partager » (osmanlï *ülä-š-* « se partager »), *ül-gü* « mesure », *ül-üg* « part » et « destin » (cf. osmanlï *qïsmät* « destin», de l'arabe *qismat*, racine *q s m* « partager » de *qāsim*!), *ül-üš* « partie » (FA 348—349). Le type *ülkär* « Pléiades » étant pan-turc, cette formation doit être ancienne, antérieure à toute attestation de la langue, ce qui nous semble prouver l'antiquité du rôle traditionnel de « diviseur » de l'année attribué aux Pléiades dans le monde turcophone (puis mongol), comme dans le monde indien ancien. La convergence sémantique des étymologies de *ülkär*, *bičin*, *qāsïm*, et même *Kṛttikā* est à cet égard très significative. Elle ne saurait être le fruit du hasard.

16. L'utilisation systématique de l'observation des Pléiades et de leurs positions par rapport à la Lune et au Soleil pour régler le cours de l'année luni-solaire et résoudre pratiquement le problème de la « Lune intercalaire » remonte aux premiers temps des calendriers astronomiques attestés par des textes : il en est fait état de la façon la plus claire dans les textes calendériques de la Mésopotamie antique.

L'éminent assyriologue René Labat a eu l'obligeance, en décembre 1958, de nous communiquer des notes fort détaillées à ce sujet. Elles sont à l'origine des observations qui vont suivre.

Une des règles fondamentales du calendrier babylonien est que la néoménie (*observable*: premier croissant) de *Nisan* (équivalent approximatif d'avril grégorien), Jour de l'An mésopotamien, doit coïncider avec la conjonction du premier croissant de Lune visible avec les Pléiades, et Schaumberger (AE 341 55.) démontre à ce propos que cette conjonction, qui doit être suivie 1 à 9 jours plus tard de la « disparition » (coucher héliaque) des Pléiades avait lieu en moyenne le 5 avril vers 300 avant l'ère chrétienne, ce qui fixait alors la date idéale du I^er^ *Nisan* au 5 avril. Mais, comme l'établit cet auteur (id., ibid.), lorsque cette conjonction tombait le 3 *Nisan*, les

Pléiades étaient encore visibles 21 jours ou plus, ce qui était le signe d'un début trop précoce de l'année : c'est alors que, pour corriger cette anomalie, on faisait suivre ce mois lunaire de « *Nisan* » d'une Lune intercalaire *(Nisan II)*, qui rétablissait l'harmonie luni-solaire du calendrier. Cette « règle du 3 *Nisan* » consignée sur une tablette de Ninive, remonte à une époque ancienne, au plus tôt néo-assyrienne, et Schaumberger (ibid.) en fait la démonstration pour l'époque d'Assurbanipal (environ 668—626 av. J.-C.).

De plus, un texte étudié par Charles Virolleaud (AD, 2e Supplément, 79 : 6—14) cite 7 mois lunaires, à partir d'*Adar* (ou *Aiar*: mois qui suit immédiatement *Nisan*, donc équivalent approximatif de mai grégorien), en indiquant à quelle date du mois lunaire, désigné par son nom vieil-élamite, doit normalement se produire la conjonction de la Lune et des Pléiades. Ces dates (le Ier étant le jour du premier croissant visible, postérieur d'1 ou 2 jours à celui de la néoménie astronomique vraie, conjonction Lune-Soleil, inobservable) vont du 25 *A-da-ri* (Adar) au 13 *Še-bu-ti (Araḫsamna*, à peu près octobre grégorien), *en décroissant de 2 jours chaque mois*, ce qui correspond à la différence de durée entre le mois sidéral (retour de la Lune à la même « étoile fixe ») et le mois synodique (retour de la conjonction Lune-Soleil) : 27 jours, 322 pour le premier et 29 jours, 531 pour le second (données modernes : AA 210 & 212). Nous aurons à revenir, à propos des calendriers turc et mongol « des Pléiades », aux données de ce texte fondamental, le plus ancien à nous éclairer sur la question ; pour que les dates indiquées correspondent à la réalité, il faut que le lever héliaque des Pléiades se soit produit avant le milieu d'*Adar*, ce qui nous reporte à une période antique (lever héliaque le 6 *Adar* vers l'an 1.000 av. J.-C., le 12 *Adar* vers l'an 500 av. J.-C.).

17. Toutes ces indications mésopotamiennes anciennes sont parfaitement cohérentes, et elles expliquent, à notre avis, très bien le rôle essentiel dévolu aux Pléiades comme point de repère pour l'économie du calendrier luni-solaire (et, partant, comme « diviseur » de l'année). Les Pléiades, quoique d'apparence très caractéristique, ne sont pas l'astérisme le plus remarquable à proximité immédiate de l'Ecliptique : des étoiles de première grandeur, beaucoup plus visibles, comme Aldébaran, Régulus, ou l'Epi de la Vierge, sont tout aussi proches, sinon davantage, de la « route du Soleil et de la Lune » (Régulus est presque sur l'Ecliptique). Le choix des Pléiades pour la technique du calendrier est certainement lié, comme le suggèrent presque évidemment les textes babyloniens et chaldéens précités, à la fixation du début de l'année mésopotamienne antique à l'Equinoxe de Printemps (moment idéal du *Ier Nisan*, Jour de l'An).

Or, compte tenu de la précession des Equinoxes (AA 114 & sq.), la coïncidence de la première observation possible de la Nouvelle Lune *visible* (premier croissant) en conjonction avec les Pléiades au moment approximatif de l'Equinoxe Vernal (21 mars grégorien environ) n'a pu se produire qu'à une date très ancienne, vers l'an 1.000 avant l'êre chrétienne. Le « Calendrier des Pléiades » a donc des origines millénaires, et son antiquité, jointe à sa commodité, permet d'expliquer son expansion, dès une date reculée, à la fois dans l'Inde et en Haute-Asie turque ou pré-turque. Il paraît bien aussi s'être répandu dans les traditions populaires du christianisme oriental, et hellénique des premiers siècles, comme le montrent les dates choisies pour la Saint Georges (23 avril) et la Saint Démétrius (26 octobre), qui nous sont apparues (ci-dessus, 10. & 11.) comme respectivement liées au coucher héliaque et au lever acronyque observables des Pléiades, et qui ont été reprises par les Ottomans pour déterminer les deux sections de l'année *(Hïdrellez* et *Kasïm)* délimitées par ces deux phénomènes astronomiques.

18. Dans ces conditions, s'agissant d'un procédé d'astronomie populaire si ancien et, tout compte fait, si répandu sous des formes diverses, il serait abusif de considérer les traditions turques anatoliennes et ottomanes relatives à *Hïdrellez* et à *Kasïm* (ce dernier, nom de « novembre » dans le calendrier turc-européen actuel) comme procédant exclusivement de la tradition turque ancienne de la « coupure » automnale de l'année par le lever acronyque des Pléiades *(bičin = qāsïm)* attestée vers le VIII[e] siècle dans la région du Lac Baïkal.

A elles seules, les coïncidences, clairement affirmées dans l'Empire Ottoman, entre le jour de *Hïdrellez* et la Saint Georges d'une part, le jour de *Kasïm* et la Saint Démétrius d'autre part, ou les festivités populaires communes aux Chrétiens et aux Musulmans de l'Empire Ottoman (puis de la Turquie) à l'occasion de la Saint Georges — *Hïdrellez*, suffisent à indiquer que les Ottomans, dont la civilisation est à tendance syncrétique, n'ont fait là que reprendre, à leur manière, une tradition locale antérieure (chrétienne, et sans doute même pré-chrétienne), qu'ils ont partiellement islamisée (avec les Prophètes *Hïzïr* et *Ilyās* intervenant à la Saint Georges).

Mais ils l'ont fait aisément parce que leurs propres traditions ancestrales comportaient elles-mêmes une technique toute semblable de division de l'année en deux périodes par l'observation des Pléiades, et il est très caractéristique qu'ils aient choisi, pour désigner la « coupure » automnale, un mot arabe dont la signification est très proche de celle du vieux nom turc *bičin* attesté en ce sens dans l'Inscription de l'Île d'*Ol'xon*.

19. Les traditions turques quant au « Calendrier des Pléiades » étaient, ainsi que nous allons le montrer, beaucoup plus précises et complètes que celles qui ont trait à la seule division de l'année en deux parties.

La succession des noms de mois lunaires du calendrier populaire kirghiz (Radloff : « kara-kirghiz ») du XIX^e^ siècle et du début du XX^e^ (ci-dessus, 4.) présente une série arithmétique décroissante de 2 en 2, qui n'était plus comprise par les Kirghiz (ni par les turcologues, Radloff ou Yudaxin, qui l'ont rapportée), mais qui rappelle immédiatement celle du texte chaldéen étudié par Virolleau (ci-dessus, 16., fin) où l'on trouve la succession de même type : 25 ; 23 ; 21 ; 19 ; 17 ; 15 ; 13.

Rappelons ces noms de mois kirghiz :

I — *togustun ayï* « Lune du 9 » (octobre—novembre) ;
II — *jätinin ayï* « Lune du 7 » (novembre—décembre) ;
III — *bäštin ayï* « Lune du 5 » (décembre—janvier) ;
IV — *üčtün ayï* « Lune du 3 » (janvier—février) ;
V — *birdin ayï* « Lune du 1 » (février—mars).

Les correspondances de ces Lunes avec les mois grégoriens actuels ne doivent pas être prises telles quelles en considération, puisque, comme nous l'avons montré (VII, 8. & 9. ; ci-dessus, 7.), le calendrier kirghiz, à la suite du calendrier mongol, a subi un décalage « en arrière » de 3 lunaisons par rapport à un calendrier originel dont les données mongoles du XIII^e^ siècle conservent avec précision le souvenir.

Les correspondances d'origine devaient donc être, étant entendu que le mois lunaire kirghiz originel peut empiéter sur le mois grégorien suivant :

« Lune du 9 » : approximativement janvier ;
« Lune du 7 » : approximativement février ;
« Lune du 5 » : approximativement mars ;
« Lune du 3 » : approximativement avril ;
« Lune du 1 » : approximativement mai.

Cette hypothèse est contrôlée par la situation dans l'année solaire du seul nom de mois lunaire de ce type conservé dans le calendrier des Tatars de Baraba (Sibérie) au XIX^e^ s. et que Radloff (GA 7, bas) a noté : *birdiŋ ayï* (= kirghiz *birdin ayï* « Lune du 1 ») comme dernier mois d'une année locale commençant selon lui en « mai » ; il s'agirait donc d'« avril », mais, comme Radloff se réfère au calendrier russe julien, cette « Lune du 1 » des Tatars de Baraba correspond en fait, approximativement, à « avril-mai » de notre calendrier grégorien, pour le XIX^e^ siècle. Ce qui cadre assez bien

avec la localisation ancienne de la « Lune du 1 » kirghiz vers mai, selon ce que nous sommes amené à supposer.

20. Or, bien loin de la Kirghizie et de la steppe sibérienne de Baraba, seules régions orientales où nous ayons pu relever des noms de mois de ce type, l'Anatolie ottomane et turque nous fournit, depuis le XVI[e] siècle au moins (mais cette tradition doit être bien antérieure), des attestations cohérentes d'une série de noms de mois lunaires du calendrier turc populaire qui recouvre exactement la série kirghiz à coefficients numériques décroissants de 2 en 2 et allant de 9 à 1. Qui mieux est, les localisations traditionnelles (dans le calendrier solaire julien) de ces mois lunaires, nécessairement approximatives, recoupent bien celles que nous avons restituées ci-dessus (19.) pour le calendrier kirghiz originel, et celle relevée par Radloff pour la « Lune du 1 » des Tatars de Baraba.

Le dictionnaire turc-arabe « *Tärǰämān* », rédigé à Ankara en 1551—1552, donne comme équivalent turc du nom de mois arabe solaire (syrien) *kānūn-al-awwal* (= décembre julien), le turc *dokuza* (datif de *dokuz* « 9 ») ; au XVI[e] siècle, où le calendrier julien a pris 10 jours de retard sur l'année solaire de type grégorien, cette équivalence correspond plutôt, en fait, à « décembre–janvier » de notre calendrier grégorien (auquel nous ramenons ici toutes les comparaisons, dans un souci de cohérence au sein de l'année solaire fixe).

A côté de cette attestation relativement ancienne (GD, II, 312), nous trouvons, dans les traditions populaires encore vivantes, les noms de mois lunaires suivants, relevés avec leurs équivalences en mois solaires par Ömer Asim Aksoy dans la région de Gazi-Antep (EC 128, 34, 125, 37) :

yediye (datif de *yedi* « 7 »), qui comprend « deux ou trois semaines de février » ;
beše (datif de *beš* « 5 »), « février—mars » ;
üče (datif de *üč* « 3 »), période « où s'ouvrent les roses » (mars—avril) ;
bire (datif de *bir* « 1 »), période suivante (avril—mai).

Ces notations sont approximatives, ne mentionnent même pas clairement qu'il s'agit de mois lunaires : on sent là une tradition en voie d'oubli.

Mais, de son côté, Pertev Boratav, dans une enquête orale faite en 1930 à Mudurnu, avec pour informateur un vieux hodja (maître d'école coranique), a relevé, à l'exception de *bire*, l'ensemble des noms de mois lunaires en question, bien sentis comme tels, dont les équivalences lui ont été données comme suit :

dokuza « période des grands froids » (janvier) ;
yediye « février » ;
beše « mars » ;
üče « avril ».

Ces équivalences, un peu plus tardives que les précédentes (d'autant plus qu'il s'agit sans doute, chez ce vieux religieux musulman, du calendrier julien), *coïncident identiquement* avec celles que nous avons reconstruites pour le calendrier populaire kirghiz d'origine (ci-dessus, 19., fin).

Les résultats de cette enquête orale, que Pertev Boratav nous a fait l'amitié de nous confier (documentation inédite), sont d'autant plus précieux, que le vénérable informateur auquel il a eu affaire lui a donné ensuite un commentaire, à première vue sibyllin, mais finalement fort éclairant, de ces 4 termes, *dokuza* « au 9 », *yediye* « au 7 », *beše* « au 5 », *üče* « au 3 », qu'il considérait alors, non plus comme des mois (lunaires), mais comme des « jours » (donc des *dates*, ce qui explique la conservation de *l'ancien datif de temps* qui figure dans les textes turcs anciens et uygur pour le *quantième du mois*: cf. FA 107, etc . . .) :
« *Bu günlerde yïldïzla ay yan yana bulunur, bir gün sonra yïldïz ayïn arkasïnda kalïr* »: « Dans ces jours-là, l'Astérisme et la Lune se trouvent côte à côte ; un jour après, l'Astérisme reste derrière la Lune ».

A ces quatre moments (« ces jours » : *bu günler*) où se produit ce qu'il faut bien appeler une *conjonction* de la Lune *(ay)* et de « l'Astérisme » *(yïldïz)*, et qui sont suivis du « dépassement » par la Lune de « l'Astérisme », qui « reste en arrière » (la Lune franchissant, en effet, 13° d'Ecliptique en 24 h), l'informateur donnait le nom de *konušuk*, qu'il glosait par une étymologie populaire : *yïldïz konušuyor* « L'Astérisme parle (à la Lune) ».

Mais si le verbe *konuš-* signifie bien, aujourd'hui, en turc de Turquie, « converser », son sens étymologique (coopératif en *-š-* de *ko-n-* « se poser, s'installer, faire étape ») est bien « se poser ensemble », ou « faire étape ensemble », ce qui convient parfaitement à la description d'une *conjonction* des astres. Cet informateur, décidément précieux, donnait là, sans s'en douter, un nom turc, peut-être ancien, non attesté ailleurs, de la « conjonction » astronomique.

Quant à l'Astérisme qu'il évoquait (*yïldïz* signifie à la fois « étoile », « planète », et « constellation » en turc populaire), nous pouvons déjà supposer, à la lumière de tout ce qui précède, qu'il s'agit des Pléiades, ce dont nous aurons bientôt confirmation nette grâce à une comparaison sans aucune ambiguïté avec le « Calendrier des Pléiades » parfaitement conservé dans la tradition des Mongols Bouriates.

Retenons, en tout cas, dès à présent, que la conjonction avec « l'Astérisme » en question se produit successivement « au 9 » du mois lunaire appelé *dokuza* (décembre-janvier), « au 7 » de celui appelé *yediye* (janvier-février), « au 5 » de celui appelé *beše* (février-mars), « au 3 » de celui

appelé *üče* (mars-avril), et, peut-on ajouter par déduction, « au 1 » (premier jour de la Lune) de celui appelé *bire* (avril-mai), mais dont l'informateur de Pertev Boratav n'a pas parlé, n'en possédant apparemment plus la tradition (encore vivante, toutefois, à Gazi-Antep).

Il ne faut pas chercher d'autre explication pour les noms kirghiz de « Lunes du 9, du 7, du 5, du 3, du 1 » (dans le calendrier kirghiz originel, antérieur au décalage de 3 Lunes « en arrière »), ni pour la « Lune du 1 » (avril-mai) des Tatars de Baraba. Il ne faut, en tout cas, pas prendre au sens de « Première Lune », comme paraît le faire Judaxin dans sa liste des mois du calendrier populaire (GP' 28a), la « Lune du 1 », *birdin ayï* (génitif de *bir*, et non ordinal !), des Kirghiz (5e dans la liste traditionnelle notée par Radloff au XIXe siècle) ni celle, *birniŋ ayï* (idem) des Tatars de Baraba (12e dans la liste relevée par cet auteur).

21. Dans son étude d'ensemble, riche en informations, mais vieillie quant aux interprétations, sur la Chronologie des Mongols, publiée en 1925 (BN) et en 1926 (BN'), W. Kotwicz donne, d'après des enquêteurs de la fin du XIXe siècle et du début du XXe, un très intéressant tableau des noms de mois lunaires des Bouriates d'*Alar* (Alarsk, région d'Irkoutsk), où ces noms sont suivis de chiffres décroissant de 2 en 2, tableau que Kotwicz commente (BN' 116) en relevant que, dans leur « calendrier lunaire » (en réalité luni-solaire !), ces Mongols attachent une grande importance aux Pléiades, *mešin* (« singe » ! -étymologie populaire ou erreur de Kotwicz ?), et qu'ils déterminent les époques (de l'année solaire) d'après les positions relatives de la Lune et des Pléiades, leur moment de proximité la plus grande (= conjonction) étant appelé par eux *tox'ōn* ou *tox'ōlgon* « coïncidence » (= mongol classique *tokiyan* ou *dokiyan* et *tokiyalgan* ou *dokiyalgan*, cf. *tokiyalda-* « coïncider », GT 150 a). Kotwicz ajoute, ce qui est pour nous de la plus haute importance, que les chiffres donnés dans le tableau notent les *dates* (comprenons : quantièmes du mois lunaire) auxquelles ces conjonctions de la Lune et des Pléiades se produisent dans les différents mois de l'année.

Nous avons ici une confirmation explicite de nos hypothèses (ci-dessus, 20.) quant à la signification de *dates des conjonctions dans le mois* de la série ottomane *dokuza* . . ., de la série kirghiz *togustun ayï* . . ., et du *birniŋ ayï* des Tatars de Baraba. Nous pouvons aussi vérifier que, dans tous les cas considérés (kirghiz, tatar de Baraba, osmanlī), c'est bien de la conjonction Lune-Pléiades qu'il s'agit — ou qu'il s'agissait jadis dans le calendrier kirghiz —, comme chez les Mongols Bouriates d'*Alar*, puisqu'il y a concordance entre ces dates du mois lunaire (chiffres du tableau repris par Kotwicz) et les périodes de l'année solaire où ils se situent à la fois dans

la tradition des Bouriates, dans celle des Ottomans, dans celle (très partielle) des Tatars de Baraba, et dans celle des Kirghiz telle qu'on peut la reconstituer à l'origine.

22. Nous reproduirons ci-après les données du tableau des mois des Bouriates d'*Alar*, en ajoutant au relevé de Kotwicz leurs correspondances approximatives avec les mois solaires grégoriens, déduites de leurs définitions indigènes comme « mois de printemps, d'été, d'automne, et d'hiver », qui, de même que chez les autres Mongols orientaux, *se réfèrent à la conception chinoise* (sino-mongole) des saisons, le premier « mois de printemps » (date moyenne de son début : 4 février) correspondant à « janvier-février », etc . . . (cf. BC, p. XVIII) ; nous normalisons les transcriptions ; les chiffres arabes qui suivent le nom du mois, entre parenthèses, donnent la date de la conjonction :

PRINTEMPS :	I — *xusa*	*(9)* « janvier—février ».
	II — *ulān zudan*	*(7)* « février—mars ».
	III — *yexe burgan*	*(5)* « mars—avril ».
ETE :	IV — *baga burgan*	*(3)* « avril—mai ».
	V — *gani*	*(1)* « mai—juin ».
	VI — *xoži*	« juin—juillet ».
AUTOMNE :	VII — *ü'ölžin*	« juillet—août ».
	VIII — *xü'ük*	« août-septembre ».
	IX — *ulara*	*(17)* « septembre—octobre ».
HIVER :	X — *ūri*	*(15)* « octobre—novembre ».
	XI — *gura(n)*	*(13)* « novembre—décembre ».
	XII — *buga*	*(11)* « décembre—janvier ».

Les noms de mois bouriates dialectaux de cette liste sont, à l'évolution phonétique près, les mêmes que ceux par nous établis (Chapitre VII, 10.) pour le calendrier mongol ancien du XIII^e^ siècle, auxquels on se reportera.

Ils sont, dans l'usage bouriate, suivis du mot *hara* « lune » & « mois », équivalent du mongol ancien et classique *sara* « id. ». On a ainsi, avec un *décalage de 4 lunaisons* quant au rang des mois lunaires et aux périodes correspondantes de l'année solaire, une série complète d'équivalences lexicales: *gani hara* (V) = *ganī sara* (I) ; *xoži hara* (VI) = *kuǰīr sara* (II) ; *ü'ölžin hara* (VII) ; *ō'älǰin sara* (III) ; *xü'ük hara* (VIII) = *kökügä sara* (IV) ; *ulara hara* (IX) = *ularu sara* (V) ; *ūri hara* (X) = *ä'üri sara* (VI) ; *gura hara* (XI) = *guran sara* (VII) ; *buga hara* (XII) = *bugu sara* (VIII) ; *xusa hara* (I) = *kuča sara* (IX) ; *ulān zudan hara* (II) = *hula'an ǰudun sara* (X) ; *yexe burgan hara* (III) = *yäkä borugan sara* (XI) ; *baga burgan hara* (IV) = *baga borugan sara* (XII).

23. Ce décalage de 4 lunaisons, qui rend caduques les références « naturistes » originelles du calendrier mongol (cf. nos traductions des noms de mois en question, Chapitre VII, 10.), en reportant, par exemple, à août-septembre la « Lune du Coucou » *(xü'ük. hara)*, primitivement en mai, ne peut, à notre avis, s'expliquer que par le report, chez ces Bouriates, du début du premier mois *(ganï sara,* variante de *kubï sara)*, ou « Jour de l'An », au *coucher héliaque des Pléiades (gani*: mai-juin), qui coïncide bien, astronomiquement, avec la conjonction des Pléiades et de la Nouvelle Lune au début (date : 1) du mois bouriate *gani hara.*

Nous avons expliqué (Chapitre VII, 9.) le décalage, en sens inverse, de 3 lunaisons du calendrier des Mongols Ordos par un report de l'ancien Jour de l'An (I[er] de *kubï sara*) au *lever acronyque des Pléiades* (le *kasïm* des Ottomans).

Dans l'un et l'autre cas, ces choix attestent la prééminence, à partir d'une date qui reste à déterminer, du « Calendrier (turco-mongol) des Pléiades » sur le calendrier sino-uyguro-mongol classique : revanche de l'astronomie populaire sur celle des lettrés.

Nous avons vu (ci-dessus, 6—7.) que le calendrier populaire kirghiz avait, de son côté, subi le même décalage que celui des Mongols Ordos (3 lunaisons « en arrière »), et cela pour la même raison : report du Jour de l'An à la première « néoménie d'hiver » à la chinoise, tombant en moyenne au 7 novembre grégorien, moment du *lever acronyque des Pléiades* : cf. le *Kasïm* des Turcs d'Anatolie, actuellement au 8 novembre grégorien (ci-dessus, 10.), anciennement un peu plus tôt (5 novembre grégorien au XVI[e] siècle).

On constate donc, dans le monde turco-mongol, une tendance des calendriers populaires à régler d'abord le cours de l'année luni-solaire par l'observation des conjonctions de la Lune et des Pléiades, et même à fixer le début de l'année, soit au moment de l'opposition (lever acronyque), soit au moment de la conjonction (coucher héliaque) des Pléiades et du Soleil, moments — approximatifs — qui déterminent dans la tradition turco-mongole le début des deux grandes périodes de l'année, saison froide (« hiver » au sens extensif) et belle saison (« été » au même sens) : le *Kasïm* et le *Hïdrellez* des Ottomans, et, pour le premier, le *bičin* de l'Inscription de l'Île d'*Ol'xon*, dont le témoignage permet de faire remonter aux turcophones du VIII[e] siècle (environ) de la région du Lac Baïkal l'usage le plus anciennement attesté en Haute-Asie d'un « Calendrier des Pléiades ».

24. Du côté mongol, ce « Calendrier des Pléiades », sans doute d'origine asiatique occidentale, mésopotamienne (ci-dessus 16.), et qui doit être venu,

aux Mongols, des populations turcophones (cf. l'Inscription de l'Île d'*Ol'xon*, très antérieure à tout autre témoignage), se trouve, au début de l'époque historique mongole (relativement tardif, puisqu'il se situe au XIII^e siècle), étroitement combiné avec les définitions, de toute autre nature (purement luni-solaires), du calendrier chinois, ou, ce qui revient au même, sino-uygur.

Cette combinaison est tout à fait apparente dans les traditions, rapportées plus haut, des Mongols Bouriates d'*Alar*, qui, tout en fondant, comme nous l'avons vu, leur calendrier populaire sur l'observation des Pléiades, n'en font pas moins référence aux « Quatre Saisons » *à la chinoise* (conception différente de celle des Turcs et de la nôtre, cf. I, 17. à 25. ; III, 4.—5. & 74. ; VI, 25. & sq. ; IX, 18. & sq.), qui sont d'ailleurs définies comme en Chine dans toute la littérature mongole connue — depuis le XIII^e siècle —, à savoir comme ayant *en leur milieu* les Equinoxes et Solstices, lesquels marquent au contraire le *début* des Quatre Saisons turques et européennes. Ce qui fait commencer les saisons sino-mongoles environ un mois et demi plus tôt que les saisons turques (ou que les nôtres).

De cette façon, le calendrier bouriate fait commencer le printemps en *janvier-février*, par la Lune dans laquelle la conjonction Lune-Pléiades a lieu, en principe, *le 9^e jour de la néoménie* (ce qui est conforme, approximativement, à la réalité astronomique).

C'est pour la même raison, à notre avis, que le calendrier populaire kirghiz noté par Radloff au XIX^e siècle commence par *togustun ayï*, la « Lune du 9 », alors même que ce calendrier avait subi un décalage « en arrière » : cette Lune, qui correspondait au XIX^e siècle à octobre-novembre (ci-dessus, 4.), devait, compte tenu de ce décalage dont nous avons montré l'incidence sur la « Lune de l'*Argali* mâle », *kulǰa ay* (7.), se situer primitivement trois mois plus tard, donc en *janvier-février* (comme le premier mois lunaire, *kubï sara*, des Mongols du XIII^e s., cf. VII, 10., et des Bouriates d'*Alar*, cf. ci-dessus, 22., qui n'est autre que la Première Lune, *birinč ay*, du calendrier sino-turc et uygur).

C'est peut-être même pour cette raison que la tradition anatolienne et ottomane des noms de mois lunaires définis par des chiffres commence par *dokuza* « Au 9 » (ci-dessus, 20.).

25. Remarquons, à propos de ces mois anatoliens, que leur localisation dans l'année solaire (par référence aux mois du calendrier julien, puis grégorien) est un peu plus précoce que celles des mois correspondants des calendriers kirghiz (avant le décalage) et bouriate : la « Lune du 9 » kirghiz ancienne et bouriate se situe en janvier-février, tandis que celle de même définition, *dokuza*, des Turcs d'Anatolie, est indiquée comme correspondant

à « décembre » (julien) dans un document du XVI[e] siècle (ci-dessus, 20.), et à « janvier » (id.) par l'informateur de Pertev Boratav en 1930, mais non à une période à cheval, en principe, sur janvier et février.

Cette précocité relative (d'un mois, au plus, il est vrai) des localisations turques anatoliennes des « mois des Pléiades » peut s'expliquer, pensons-nous, par une différence dans la définition de la néoménie : alors qu'il s'agit, dans le monde turco-mongol oriental (mongol, kirghiz ancien, etc.), de la néoménie astronomique vraie, conjonction (inobservable, mais dont la date est bien calculée dans la tradition savante chinoise, sino-uygur, et sino-mongole, et assez facile à établir dans l'astronomie populaire par le demi-intervalle entre deux Pleines Lunes, elles-mêmes directement observables, tant par l'apparence circulaire de l'astre que par son lever au moment du coucher du Soleil), le monde turc occidental et islamisé suit la tradition arabo-islamique qui place la Nouvelle Lune à l'apparition du premier croissant visible, donc 1 ou 2 jours après la néoménie vraie.

Cette différence de date dans la définition de la Nouvelle Lune (I[er] jour du mois lunaire) fait, par exemple, que le « 9 de la Lune » en Anatolie correspond au « 10 ou 11 » dans le monde turco-mongol oriental. Comme, en raison de la différence approximative de 2 jours entre le mois sidéral et le mois synodique (cf. ci-dessus, 16.), une conjonction Lune-Pléiades au 11[e] jour de la néoménie vraie a lieu une lunaison plus tôt que celle observable au 9[e], il est normal que le *dokuza* (« Au 9 ») anatolien et ottoman, qui serait dit «Au 11 » dans les tradition se référant à la néoménie vraie, corresponde, non à la lunaison dite anciennement « du 9 » (celle de janvier-février), mais à la précédente, celle de décembre-janvier : ce qui devait être précisément le cas du *dokuza* de Turquie (« décembre » dans un relevé du XVI[e] siècle, « janvier » dans une information du XX[e]).

Si l'on recherchait un indice de cette différence d'au moins un jour (parfois de deux) entre, par exemple, la définition kirghize (ancienne et traditionnelle) de la néoménie et celle des Turcs de Turquie, on le trouverait aussitôt dans les expressions courantes qui fixent l'« âge » de la Pleine Lune, respectivement, à 15 jours en kirghiz et à 14 en Turquie : osmanlï *ayïn on dördü* « 14 de la lune » = Pleine Lune (GF 283 a) ; kirghiz *on bäš* « 15 » dans la phrase proverbiale, relevée par Judaxin (GP' 28 a), *ay on bäšindä kayda barar däysiŋ?* « où penses-tu que la lune aille, à son quinz-(ième jour)?», pour signifier que toute plénitude, de beauté, de succès, ou de puissance, est irrémédiablement suivie d'un déclin.

26. Les références turco-mongoles au Calendrier des Pléiades sont donc, astronomiquement, plus exactes et mieux contrôlables dans le domaine

oriental d'influence culturelle chinoise (directe ou indirecte), que dans le monde occidental d'influence arabo-islamique, où la Nouvelle Lune (observée) n'est pas définie avec une entière précision scientifique.

Par exemple, le mois bouriate d'*Alar* n° 5 de *gani* « mai-juin » (ci-dessus 22), affecté du chiffre « 1 », ce qui signifie que la conjonction Lune-Pléiades se produit le jour-même de la néoménie vraie (elle est inobservable, mais déduite de la conjonction précédente de *baga burgan*, le 3 de ce mois lunaire), devait commencer en moyenne le jour de cette conjonction (qui, s'agissant de la Nouvelle Lune, est aussi une conjonction Soleil-Pléiades), à savoir le 20 mai grégorien à l'époque des relevés (fin XIX^{e} s., débuts du XX^{e}).

Mais, d'un autre côté, son assimilation à une « 2^{e} Lune d'été » (sino-mongole, donc de début moyen au 6 juin grégorien, cf. mois n° 5 du calendrier mongol ancien, VII, 10.), faite par la tradition bouriate sous l'influence des définitions sino-mongoles classiques, ne peut être qu'approximative. Elle n'est pas valable dans tous les cas, si la 2^{e} lune d'été est bien celle de définition chinoise, qui peut commencer, au XIX^{e}—XX^{e} s, entre le 22 mai et le 21 juin, tandis que la lune de *gani* bouriate, si elle est fixée d'après la conjonction Lune-Pléiades au début de la néoménie, doit commencer de part et d'autre du 20 mai, soit entre le 6 mai et le 5 juin : il y a 16 jours de flottement entre les deux références calendériques.

On peut ainsi se demander quel était le choix des Bouriates d'*Alar* en cas de contradiction entre l'application de leur Calendrier des Pléiades, et celle des données du calendrier sino-mongol. Le fait qu'ils n'ont en aucun cas fait référence à ce dernier auprès des divers enquêteurs nous incline à penser que, dans ce groupe mongol ne subissant plus d'influence chinoise directe, c'est le Calendrier des Pléiades (dont ils font très clairement état) qui réglait par priorité le comput.

27. En tout cas, nous trouvons un témoignage irrécusable, en Haute-Asie, d'une fixation du début de l'année luni-solaire par la seule observation de la conjonction Lune-Pléiades chez les turcophones de l'Altaï auprès de qui Radloff a enquêté en 1859—1860 (GA, Préface, I).

Le premier mois lunaire de ces Altaïens est appelé *čagan ay* (GA, I, 6) ; c'est un emprunt au mongol *čagān* « blanc », nom du premier mois de l'année sino-mongole ancienne, *čagān sara* « Lune Blanche » (au XIII^{e} siècle : début moyen au 4 février grégorien ; cf. VII, 10.), du moins chez les Mongols bouddhistes. Il y a là une trace de l'influence du bouddhisme mongol dans les premiers temps de l'Empire Mongol, qui englobait l'Altaï. Toutefois, la localisation de cette Première Lune marquant le début de

l'année, dans le calendrier populaire des turcophones altaïens du XIX^{e} siècle, est différente, puisque Radloff glose ce nom de mois par « décembre » ce qui, chez lui, se réfère à décembre julien (= *13 décembre—12 janvier* grégoriens en 1859—1860).

Mais *čagan*, nom de cette Lune, est aussi, chez les Altaïens, celui d'une fête (qui tire son nom du mois) célébrée au 12^{e} jour de cette Lune, lors de la conjonction de la Lune et des Pléiades. Citons Radloff (GA, III, 1843—4), sub *čagan* :

« ein Feiertag zu Anfang December (nach Angabe der Altaier findet dieser Feiertag statt, wenn das Sternbild *mäčin* — die Plejaden ? — am zwölften Tage des zunehmenden Mondes — *on äkki yaŋïda* — in der Nähe der Mondbahn sich befindet) ».

Si nous voulons, par exemple, contrôler pour 1859—1860, d'après les dates des Nouvelles Lunes (BD 339), ce à quoi correspond, dans les faits calendériques, cette précieuse information (où le point d'interrogation après « Plejaden », pour *mäčin* = mongol *mečin* « Pléiades », cf. ci-dessus, 14., est certes superflu), nous constatons que la néoménie comprise en décembre julien, donc entre le 13 décembre et le 12 janvier grégoriens, à l'époque considérée, est celle du 24 décembre (grégorien) 1859. Le 12^{e} jour de la Lune dite *čagan ay* doit donc être, en principe, le 4 *janvier* 1860.

Cette date se trouve bien comprise, si nous comparons au Calendrier des Pléiades attesté vers la même époque chez les Bouriates d'*Alar* (cf. 22.), dans le mois bouriate de *buga*, où la conjonction Lune-Pléiades est située par la tradition au 11^{e} jour de la lunaison, et qui correspond à « décembre—janvier ».

28. L'écart d'1 jour (12^{e} et 11^{e}) entre les données altaïennes et bouriates n'est pas de nature à infirmer cette correspondance (seule une différence de 2 jours pouvant reporter à un autre mois lunaire), et il est tout à l'honneur des Altaïens, qui, sur ce point, se montrent des observateurs plus exacts que les Bouriates (lesquels se sont contentés d'une extrapolation mécanique, de 2 en 2). En effet, l'écart moyen vrai entre mois sidéral et mois synodique (AA 210 & 212) n'est pas de 2 jours juste, mais de : 29 j, 531—27 j, 322 = 2 j, 209.

Dans la lunaison considérée, qui se trouve être la 5^{e} avant celle de la conjonction Lune-Pléiades au 1er jour de la lunaison (celle de *gani*, affectée du chiffre « I », chez les Bouriates d'Alar ; cf. 22.), l'écart de date du mois, par rapport cette « Lune du 1 » (*gani*, correspondant à la 6^{e} Lune des Altaïens), sera de 2 j, 209 × 5 = 11 j,045, soit presque exactement 11

jours. La date de la conjonction Lune-Pléiades en *čagan ay* doit donc bien être de 11 jours postérieure à celle (le 1er) de *gani*, à savoir : 1 + 11 = le 12 de la Lune.

La tradition d'astronomie populaire des Altaïens est donc excellente, et supérieure, sur ce point, à celle des Bouriates.

Si, maintenant, nous cherchons, pour la 6e Lune des Altaïens, donc 5 lunaisons après un *čagan ay* commençant le 24 décembre 1859, quelle est la date de la Nouvelle Lune, où la conjonction, dans le Calendrier des Pléiades, doit se produire le 1er jour de la lunaison, nous trouvons (BD 339) la date du 21 *mai* 1860.

Or, dans la seconde moitié du XIXe siècle, la conjonction Soleil-Pléiades (qui doit aussi être celle de la Lune et des Pléiades lors de la néoménie, conjonction Lune-Soleil) se produisait le 20 *mai* (grégorien, toujours).

Le calendrier populaire des Altaïens, fondé sur l'observation des Pléiades, est donc d'une excellente précision (qui se trouve ici confiner à l'exactitude absolue, mais c'est là un hasard, car le système employé ne peut donner une précision supérieure à une demi-lunaison, soit 15 jours).

Soulignons que, tout comme les Bouriates d'*Alar*, les Altaïens ne font, dans leur calendrier populaire, aucune référence au calendrier chinois, mais se fondent uniquement sur l'observation des Pléiades.

29. Nous avons donc la conviction que, chez les peuples turco-mongols qui utilisent, dans leurs traditions populaires, le Calendrier des Pléiades (Turcs de Turquie, Altaïens, Tatars de Baraba, Bouriates), ou qui l'ont utilisé (Kirghiz), les références à d'autres calendriers (julien, ou de type chinois) sont secondaires, et que l'observation des dates du mois lunaire où se produisent les conjonctions de la Lune et des Pléiades est bien le principe fondamental du comput luni-solaire.

Ce procédé extrêmement ingénieux, très efficace dans sa simplicité, règle à merveille, au seul prix d'une observation un peu suivie et attentive, le problème des « lunes intercalaires », dont la solution théorique était hors de portée des populations anciennes et médiévales de la Haute-Asie turque ou mongole. Il suffit d'introduire une lune intercalaire dès qu'on constate un retard de 2 jours dans la date du mois lunaire où se produit la conjonction Lune-Pléiades.

Le seul inconvénient du procédé est d'être empirique, donc d'exclure la prévision. Mais il assure de façon presque parfaite la non-divagation de l'année luni-solaire, du moins à l'échelle d'une vie humaine : sa seule imper-

fection, du point de vue de la « garde du temps », provient de la précession des Equinoxes, qui ne décale le système que d'1 jour (dans le sens de la durée) tous les 71 ans environ.

La précession (AA 114 & sq.) a pour effet que la conjonction du Soleil et d'un astérisme de la zone écliptique, comme les Pléiades, retarde, dans l'année solaire vraie, d'1 jour en 71 ans,6 ; soit, à très peu près, d'1 j,4 par siècle et de 14 jours par millénaire. Comme le Calendrier des Pléiades est lié fondamentalement à la conjonction Soleil-Pléiades, il subit le même décalage très lent : 17 jours, par exemple, entre le milieu du VIII[e] siècle et notre époque actuelle.

La conjonction Soleil-Pléiades, au temps de l'Inscription de l'Île d'*Ol'xon*, avait lieu vers le 4 mai grégorien ; elle a lieu, aujourd'hui, le 21. L'« année des Pléiades » et les « lunes des Pléiades » commençaient donc, en moyenne, à cette époque, 17 jours plus tôt que maintenant. L'écart n'est pas très considérable et n'affecte pas gravement la « division » *(bičin)* fondamentale de l'année entre « belle saison » et « saison froide ».

Cet écart, entre les débuts de l'Empire Mongol au XIII[e] siècle et les relevés de calendriers populaires turco-mongols faits au XIX[e] n'est que de 8 ou 9 jours. Il n'est que de 6 jours entre le *dokuza* attesté en Anatolie au XVI[e] siècle et celui relevé par Pertev Boratav à Mudurnu en 1930.

30. D'ailleurs, le procédé empirique employé, avec ses points de repère échelonnés de 2 en 2 jours dans les dates mensuelles lunaires, comporte en lui-même une marge d'imprécision, inférieure de toute façon à la durée d'une lunaison, mais de 15 jours *en moyenne* par rapport à une date fixe de l'année solaire (grégorienne). L'excellente adéquation des dates du *čagan ay* et de la fête de *čagan* en son 12[e] jour constatée pour 1859—60 chez les Altaïens ne doit pas faire illusion : elle provient du hasard qui fait tomber la néoménie de mai 1860 au moment presque exact de la conjonction Soleil-Pléiades. Mais deux ans plus tôt, en 1857—58, les circonstances étaient beaucoup moins favorables : la néoménie de mai 1858 tombait le 13, donc 7 jours avant la conjonction Soleil-Pléiades, et celle de *čagan ay* (5 lunaisons plus tôt) le 16 décembre 1857 (BD 339). Le Soleil et la Lune conjoints étant ainsi, le 13 mai, à 7° « avant » les Pléiades sur l'Ecliptique, et la Lune « parcourant » environ 13° en 24 h, la conjonction Lune-Pléiades n'avait donc lieu que 7/13 de nycthémère après la néoménie ; si celle-ci était un peu tard dans le nycthémère, la conjonction Lune-Pléiades se produisait le 2, et non pas, canoniquement, le 1[er] du mois lunaire ; cette conjonction, dans le mois de *čagan*, ne devait être observable que le 13, et non le 12 de la Lune.

Mais, de toute façon, la fluctuation (qui se traduit toujours par un retard de la conjonction Lune-Pléiades sur la date mensuelle canonique) ne pouvait être que d'1 jour de calendrier, puisque, dès qu'elle atteignait 2 jours, on devait insérer une lune intercalaire, qui rétablissait, à la fois, les correspondances canoniques entre la conjonction et les dates mensuelles lunaires, et la juste place des lunaisons dans l'année solaire des saisons.

L'imprécision est donc très limitée. Tout au plus, la conjonction prévue pour « le 9 » se produisait le 9 ou le 10 ; celle prévue pour « le 7 », le 7 ou le 8 ; celle prévue pour « le 5 », le 5 ou le 6 ; celle prévue pour « le 3 » (la dernière toujours observable) le 3 ou le 4 ; celle prévue pour « le 1er », soit le 1er (inobservable), soit le 2 (observable seulement dans des circonstances exceptionnellement favorables, astronomiquement et météorologiquement).

31. C'est donc, en définitive, un excellent procédé d'astronomie populaire que celui employé, depuis au moins le VIII^{e} siècle (certainement bien avant, si l'on songe à l'étymologie d'*ülkär*, cf. ci-dessus, 15.), dans le « Calendrier des Pléiades » des peuples turcophones et mongolophones.

Il est presque certainement, nous l'avons vu (16.), d'origine mésopotamienne antique, et a dû se répandre en Haute-Asie, où il est utilisé dans la région du Lac Baïkal vers le VIII^{e} siècle, à la faveur des relations commerciales avec l'Asie Antérieure, relations surtout établies, durant le Haut-Moyen-Age, par les marchands caravaniers sogdiens.

Son usage, ancien ou vivant, parmi les Kirghiz, les Altaïens, les Tatars de Baraba, doit continuer, pour l'essentiel, la tradition turque médiévale de Haute-Asie.

Son expansion parmi les Mongols s'est faite par l'intermédiaire des turcophones voisins, comme le montre l'étymologie turque (*bičin*, cf. 14.) du nom mongol des Pléiades. C'est chez les Mongols Bouriates de la région du Lac Baïkal qu'il s'est le plus parfaitement conservé, avec une définition consciente.

Son emploi par les Turcs d'Anatolie dès le XVI^{e} siècle au moins (certainement antérieur), continué régionalement jusqu'à nos jours, doit aussi remonter à des traditions turques médiévales de Haute-Asie (les Oghouz, ancêtres des Ottomans, vivaient, au VIII^{e} siècle, au Sud du Lac Baïkal !), dont la plus suivie dans toute la Turquie, d'Asie et d'Europe, est la division de l'année en deux parties par la conjonction *(Hïdrellez)* et l'opposition *(Kasïm)* du Soleil et des Pléiades. Mais cette dernière tradition s'est combinée, sur place, avec une tradition hellénique christianisée exactement de même nature (et sans doute de même origine mésopotamienne antique), pour fixer respectivement à la Saint Georges et à la Saint Démétrius du

calendrier julien orthodoxe les dates des deux « coupures » de l'année par la conjonction et l'opposition Soleil-Pléiades.

Ce « Calendrier des Pléiades », indépendant des calendriers savants de type chinois ou autre, est toujours resté un calendrier populaire, de tradition essentiellement orale, qui ne paraît pas avoir fait l'objet de notations savantes indigènes. C'est pourquoi, sans doute, il est passé pratiquement inaperçu des historiens et des philologues, en dépit de sa vaste expansion dans le temps et dans l'espace.

Chapitre XII

ENSEIGNEMENTS DES CALENDRIERS POPULAIRES

1. L'exemple privilégié du « Calendrier des Pléiades » nous prouve la nécessité où l'on est parfois, pour reconstituer l'histoire ancienne et médiévale des calendriers turcs, de recourir au témoignage de traditions populaires calendériques relevées à l'époque contemporaine.

Nous avons déjà assez abondamment utilisé de tels témoignages dans les chapitres qui précèdent, et nous n'y reviendrons pas ici.

Mais il nous a paru opportun, dans ce dernier chapitre, de rechercher dans les calendriers populaires turcs connus actuellement, en recourant à leur comparaison, les vestiges de traditions calendériques anciennes appartenant à des types différents de ceux dont nous avons jusqu'ici fait l'étude.

Aussi loin qu'on puisse remonter dans les sources historiques (très rares avant le VI[e] siècle de notre ère, abondantes depuis) concernant les populations turcophones, il apparaît qu'elles sont répandues sur une aire géographique vaste (Sibérie Méridionale, Mongolie, Altaï, zone de l'Ili, etc.), compartimentée par de hautes chaînes de montagnes, ou isolées par des déserts ou des forêts ; qu'elles sont divisées en groupes tribaux se livrant entre eux des guerres continuelles et que leurs genres d'habitat, de subsistance, d'organisation, sont fort divers. Entre les grands nomades pasteurs des steppes, les semi-nomades en partie agriculteurs des hautes vallées, les nomades chasseurs des forêts, les différences sont importantes et ne peuvent que se traduire par une variété des cultures et des techniques.

Cette variété ne pourra manquer de se manifester dans les techniques calendériques, liées non seulement au genre de vie et au degré de culture, mais encore aux conditions climatiques, elles-mêmes diverses.

2. Outre les grands calendriers historiques, comme celui des Douze Animaux, nous avons déjà rencontré chez les peuples turcophones des calendriers populaires anciens de deux types en principe indépendants l'un de l'autre : le Calendrier des Quatre Saisons (Chapitre IX) et le Calendrier des Pléiades (Chapitre XI).

Nous devons nous demander s'il n'en existait pas encore d'autres.

C'est là un vaste problème, qui exigerait à lui seul un livre entier, si l'on devait, ce qui serait la seule méthode parfaitement scientifique, faire l'étude exhaustive et comparative des calendriers populaires en usage chez les très nombreux peuples turcophones actuellement existants, des Yakoutes aux Turcs des Balkans, des Ouïgours Jaunes du Kan-sou aux Karaïm de Pologne et de Lituanie.

Nous ne pourrons ici qu'aborder la question, en ouvrant des perspectives sur un certain nombre de types de calendriers assez largement et diversement représentés pour qu'on puisse raisonnablement leur supposer des origines traditionnelles anciennes.

Ces types de calendriers n'apparaissent jamais, nulle part, à l'état pur et n'ont sans doute jamais correspondu à des calendriers complets et homogènes : la norme constante est un mélange de types divers, dont nous avons eu un exemple frappant (Chapitre XI, 4.) dans le calendrier populaire kirghiz, dont les 5 premiers mois lunaires appartiennent au Calendrier des Pléiades, les 7 autres étant d'un autre type homogène, fondé sur les dates des accouplements des grands ruminants sauvages (chevreuil, cerf, *argali*, bouquetin, antilope).

3. Ce mélange spécifique, qui est plutôt une combinaison qu'une juxtaposition de hasard (deux séries continues), est certainement de tradition ancienne, puisqu'il est déjà attesté dans l'Inscription de l'Île d'*Ol'xon* (Chapitre XI, 2.), il y a plus d'un millénaire, par la mention simultanée du mois *arkar ay* « Lune de l'*Argali* », de *bičin* (la « coupure » de l'année par l'opposition Soleil-Pléiades) et des « bonnes Pléiades », *ädgü ülgär*.

Cette association « Pléiades-Ruminants sauvages », qui se comprend bien techniquement, puisque, d'une part, les accouplements de ces animuax ne commencent que vers août ou septembre, et que, d'autre part, l'observation des Pléiades pour la régulation du calendrier luni-solaire n'a, pratiquement, besoin d'être faite que quelques mois consécutifs (5 ou 6 suffisant largement), par exemple de janvier à mai, est aussi liée à des mythes cosmiques qui assimilent certains astérismes à des ruminants, ou qui évoquent la fécondation de ruminants par des astérismes.

Ainsi, chez les Kirghiz, la constellation de la Balance est appelée « les 3 *Argali* », *üč arkar*; la Petite Ourse, « les 6 *Argali* », *altï arkar*; la Grande Ourse, « les 7 *Argali* », *ǰäti arkar* (GP' 68b).

A une autre extrémité du monde turc, en Anatolie, une légende populaire très curieuse, qui doit remonter à un vieux fonds mythique de Haute-Asie, réunit dans un même mythe la gazelle, les Pléiades, et les Dragons des Nuages (anciens Dragons-Nuages), avec quelques éléments d'apport plus

récent (les Anges). Elle a été rapportée dans la revue *Yeni Meram* de Konya (Turquie) de janvier 1956 par Kırzıoğlu M. Fahrettin, qui l'avait notée en 1951 dans la région de Diyarbekir, et elle est localisée dans la « Montagne des Chevreuils », *Karaca dağ* (encore un ruminant !), qui culmine à 1.919 m, au Sud-Ouest de Diyarbekir et à l'Est de Siverek. En voici la substance :

La gazelle, à l'automne, en voyant les Pléiades, est fécondée. Elle met bas au printemps, et, une fois sur mille, son produit est une sorte d'outre fermée. Voyant cela, elle prend peur et lance des ruades à l'étrange objet, qui, alors, devient brusquement un Dragon. Des Anges descendent du ciel et emmènent ce Dragon nouveau-né parmi les nuages qui surmontent le *Karaca dağ*. Les Dragons célestes redescendent du ciel en automne, pour passer l'hiver dans des grottes ou des puits profonds de la région. Chaque jour, pour les nourrir, une queue de mouton grasse descend du ciel. Quand vient le printemps, ils remontent au ciel par des chaînes que leur tendent les Anges.

4. Le rapport établi entre la fécondation de la gazelle et la vue des Pléiades se comprend bien chez un peuple traditionnellement habitué à attacher une grande importance au lever acronyque des Pléiades en automne, moment qui correspond en Turquie aux accouplements des gazelles.

Les dates des accouplements des diverses espèces de ruminants sauvages varient, certes, selon l'espèce, mais elles varient aussi selon les conditions climatiques et écologiques. Elles ne sauraient donc correspondre dans tous les calendriers populaires des peuples turcophones à des mêmes périodes de l'année. Le calendrier kirghiz, on l'a vu (Chapitre XI, 7.), a subi historiquement un décalage de trois Lunes « en arrière » ; de ce fait, les correspondances relevées par Radloff au XIX[e] siècle entre les mois kirghiz portant les noms de ruminants et les périodes de l'année solaire (Chapitre XI, 4., fin) doivent être corrigées de 3 mois si l'on veut obtenir celles qui, à l'origine de ce calendrier, étaient établies entre le rut de ces animaux et les périodes annuelles. Ces correspondances deviennent alors, approximativement :

kuran	« chevreuil » :	juillet—août ;
bugu	« cerf » :	août—septembre ;
kulǰa	« mâle d'*argali* » :	septembre—octobre ;
täkä	« bouquetin » :	octobre—novembre ;
ōna	« mâle d'antilope ou de gazelle » :	novembre—décembre.

Le calendrier mongol du XIII[e] siècle (Chapitre VI, 10.) n'avait que 3 noms de mois lunaires de ce type, mais leurs dates et leur succession sont en accord avec ces données :

guran	« chevreuil » :	août ;
bugu	« cerf » :	septembre ;
kuča	« bélier (d'*argali*) » :	octobre.

5. D'autre part, dans le calendrier des Altaïens noté par Radloff en 1859—1860 (GA, I, 6—7), on a les correspondances suivantes :

9) *kuran sïbïrïžïp* « ébats des chevreuils » : août ;
10) *sïgïn sïbïrïžïp* « ébats des cerfs *maral* » : septembre ;
. . . . . .
2) *kočkor ay* « Lune du Mâle d'*Argali* » : janvier ;
3) *pulan ay* « Lune de l'Elan » : février.

Les dates d'accouplement *(sïbïrïžïp :* explicitement précisé !) des chevreuils et des cerfs *maral* correspondent bien à celles des chevreuils et des cerfs dans le calendrier mongol ancien. Mais il y a une divergence de 3 mois pour l'*argali*, et, là, le mot *sïbïrïžïp* n'est pas employé, sans doute parce que les Altaïens savent bien que cette date est trop tardive pour se référer au rut de l'animal : il y a eu là, à notre avis, une altération du calendrier primitif, qui s'est trouvé, pour les deux mois consécutifs *kočkor ay* et *pulan ay*, décalé de 3 lunaisons par l'intercalation des Lunes 11) *ulu ürgön* « grand souffle (vent) », en octobre, et 12) *küčü ürgön* « petit souffle », en novembre, suivies de *čagan* en décembre (première Lune du calendrier altaïen : cf. Chapitre XI, 27.).

Les mois de *kočkor ay* et *pulan ay* devaient anciennement suivre ceux de *kuran* . . . et de *sïgïn* . . . , avec les dates d'accouplements suivantes :

kočkor « mâle d'*argali* » : octobre (cf. calendrier mongol, idem) ;
pulan « élan » : novembre.

La série complète des ruts d'animaux et des accouplements — concernant tous des ruminants sauvages — paraît avoir été, anciennement, dans les traditions calendériques turco-mongoles de la Haute-Asie :

chevreuil *(août)* ;
cerf ordinaire ou *maral (septembre)* ;
argali (octobre) ;
bouquetin, ou bien élan *(novembre)* ;
antilope, ou bien gazelle *(décembre)*.

6. Ce « Calendrier des Accouplements », qui devait être lié à des traditions de chasseurs, est géographiquement localisé, à l'origine, dans des zones en partie forestières, comprenant l'Altaï, le Haut-Iénisséï, le Nord de la Mongolie et la Sibérie Méridionale (avec la région du Lac Baïkal).

Il ne peut à lui seul constituer un calendrier annuel, puisqu'il ne s'étend que d'août à décembre.

L'examen, très intéressant à cet égard, du calendrier mongol ancien (Chapitre VII. 10.), montre que, d'avril à juillet, il était immédiatement précédé, toujours dans la tradition des peuples en grande partie forestiers des régions ci-dessus mentionnées, par un autre calendrier zoologique, le « Calendrier der Oiseaux » :

huppe (avril, moment de sa venue) ;
coucou (mai, moment de son chant) ;
coq de bruyère (juin, moment de ses vols) ;
nids (juillet, moment de leur grande activité).

On en retrouve les traces, très amoindries et réduites à la mention du « coucou » (oiseau dont le chant attire forcément l'attention), chez les Altaïens turcophones (GA, I, 6) :

5) *kuk ay* « Lune du Coucou » : avril—mai, ainsi que chez les Kazakh (Radloff : « Kirghiz » : GA, I, 8) :
10) *kökö(k) ay* « id. ».

Radloff n'a pas compris ce dernier nom de mois et ne l'a pas traduit ; mais il s'agit, dans ce qu'il note « *kökö* », du kazakh *kökök* ou *kökäk* « coucou » ; d'autre part, ce mois, n° 10 dans la recension de Radloff, suit celui dit *nauruz* (n° 9), qui est évidemment celui commençant au *Nawrūz* iranien (21 mars) et correspondant donc, à peu près, à mars-avril ; la « Lune du Coucou » doit ainsi se situer en avril-mai, chez les Kazakh comme chez les Altaïens.

Pour avril, la huppe se trouve remplacée par le *corbeau* chez deux peuples turcophones de la Sibérie méridionale, les Tatars de Baraba et les Küärik :

11) *karga ay* « Lune du Corbeau » (GA, I, 7) chez les Tatars de Baraba, juste avant *birniŋ ayï* (cf. Chapitre XI, 19.), qui correspond à avril—mai ; le corbeau se situe donc ici en mars—avril.

Les Küärik (« Ecureuils »), eux, ont deux « mois des oiseaux » consécutifs (GA, I, 7.) :

4) *kargïy ay* « Lune du Corbeau », avril ;
5) *kök ay* « Lune du Coucou », mai.

Il semble qu'on soit en présence de vestiges d'un ensemble ancien plus considérable, dont le calendrier mongol du XIII[e] siècle garde assez fidèlement le souvenir.

La localisation de ce « Calendrier des Oiseaux » est sensiblement la même que celle du « Calendrier des Accouplements », sauf en ce qui con-

cerne le « mois du Coucou » des Kazakh ; mais les Kazakh, qui sont en partie issus d'une dissidence de Kirghiz, ont certaines traditions qui remontent aux Kirghiz anciens du Haut-Iénisséï.

Dans le Haut-Iénisséï (actuel territoire des Khakas), deux peuplades turcophones ont des noms de mois semblables et pareillement situés, qui sont également de type zoologique, et qui évoquent les premières sorties d'animaux sauvages de la forêt, l'*ours* et l'*écureuil ;* ce sont les Šor et les Sagay :

šor : 2) *ažïk ay* « Lune de l'Ours », mars ;
3) *kŏrük ay* « Lune de l'Ecureuil », avril ;
sagay : 2) *ayïg ay* ou *azïg ay* (= *ažïk ay :* idem) ;
3) *kŏrük ay*, comme ci-dessus ; (GA, I, 7).

7. Les références aux faits zoologiques font partie d'un ensemble plus vaste, que nous avons appelé « naturiste » à propos du calendrier mongol ancien (Chapitre VII, 7. & sq.) : nous entendons par là des références à l'ensemble des phénomènes naturels, à l'exception de ceux qui sont spécifiquement astronomiques et relèvent d'une autre conception, plus scientifique (ou pré-scientifique), du calendrier.

Dans ces « Calendriers Naturistes », les phénomènes météorologiques saisonniers jouent un grand rôle, mais leur mention se trouve étroitement mêlée à celle de leurs conséquences sur la végétation (avec parfois une référence à une activité humaine qui en découle, comme la fenaison). Les données en sont nécessairement locales, parce que liées au climat. Ainsi dans le calendrier sibérien des Tatars de Baraba (GA, I, 7):

1) *tarmak ay* « Lune du Râteau » (fenaison) : mai—juin ;
2) *kïžïl ïzï ay* « Lune des Petites Chaleurs » : juin—juillet ;
3) *ulū ïzï ay* « Lune des Grandes Chaleurs » : juillet—août ;
4) *orgak ay* « Lune de la Faucille » (moisson) : août—septembre ;
5) *sargak ay* « Lune Jaunissante » (celle où les arbres jaunissent) : septembre—octobre ;
6) *yalaŋ agač ay* « Lune de l'Arbre Dépouillé » : octobre—novembre ;
7) *kïžïl sūk ay* « Lune des Petits Froids » : novembre—décembre ;
8) *ulū sūk ay* « Lune des Grands Froids » : décembre—janvier ;
9) *yïl ay* « Lune du Vent » : janvier—février ;
10) *küžügön ay* « Lune de l'Aigle » : février—mars ;
11) *karga ay* « Lune du Corbeau » : mars—avril ;
12) *birniŋ ayï* « Mois du Un » (cf. Chapitre XI, 19.) : avril—mai.

Les 10e et 11e mois appartiennent au « Calendrier des Oiseaux » (noter l'« Aigle », qui se montre en février-mars ; on pourrait l'ajouter à

notre série « des oiseaux », ci-dessus 6., mais cette attestation est, jusqu'à présent, trop isolée pour qu'on puisse à coup sûr parler d'une tradition turque ayant quelque ancienneté). Le dernier mois se réfère au Calendrier des Pléiades. Parmi les 9 premiers, 7 sont météorologiques (n^{os} 2, 3, 7, 8, 9) ou en rapport direct avec la météorologie (action du froid sur les feuilles caduques : n^{os} 5 et 6) ; 2 seulement (n^{os} 1 et 4) ont trait à des activités agricoles, elles-mêmes, bien sûr, commandées par les circonstances météorologiques.

8. Chez les Soyon (GA, I, 7) = Tuva, du plus haut bassin du Iénissé dont la vie est commandée par le régime fluvial, un calendrier d'un type très particulier, du moins pour les « 6 mois d'hiver », tient compte à la fois de la météorologie et de ses conséquences hydrologiques. C'est là le type d'un calendrier local, comme il devait aussi y en avoir à date ancienne :

1) *kïrgas ay* « Lune des Froids » : décembre ;
2) *yaš (karlïg) ay* « Lune de la Neige Fraîche » : janvier ;
3) *öl karlïg (ay)* « Lune de la Neige Humide » : février ;
4) *käm sõktür* « Le Fleuve commence sa débâcle » : mars ;
5) *kabïktï kalbas* « Il ne reste plus recouvert d'une croûte (de glace) » : avril ;
6) *kazar põyür* « Il creuse et grossit » : mai.

Les 3 premières Lunes sont de définition purement météorologique, les trois suivantes se réfèrent exclusivement au régime du Iénisséï *(Käm* « le Fleuve » par excellence). Ce sont là des notations de Radloff vers 1860, qu'on ne retrouve plus dans le dictionnaire du *tuva* actuel (GN).

9. D'un tout autre type sont les « mois agricoles », si importants dans beaucoup de calendriers populaires de peuples fondamentalement agriculteurs, mais qui ne paraissent pas avoir joué un grand rôle dans les calendriers turcs anciens. Une exception, toutefois : le « Mois de la Faucille », *orgak ay* (mois lunaire des moissons), est attesté à la fois chez les Šor et Sagay du Haut-Iénisséï et chez les Tatars de Baraba (août-septembre dans les trois cas : moisson tardive en raison du climat sibérien), ce qui déjà dénote une certaine extension géographique en Sibérie ; mais surtout, *orak* « faucille » (correspondant de *orgak)* est couramment employé en turc de Turquie dans des expressions comme *orak vakti* « le temps des moissons » (GF 242 b—243 a), ou *orak ayï* « le mois des moissons ».

Il est donc fort possible que, dès une date ancienne, des populations turcophones en partie adonnées à l'agriculture (ce qui était le cas dans les vallées de montagnes) aient eu, dans leur calendrier régional, un *orgak ayï*, une « Lune de la Faucille ».

Mais il serait imprudent de dépasser ici le stade des suppositions. Par ailleurs, la comparaison des calendriers agricoles des divers peuples turcs actuels ne prouverait pas grand'chose pour les Turcs anciens, car ces calendriers continuent en très grande partie des traditions locales préturques.

10. Il est, toutefois, un domaine où les Turcs ont déployé de tout temps (du moins dès qu'on entend parler d'eux) une grande activité, c'est celui de l'élevage (principalement du mouton, du cheval, et des bovins).

Il n'est donc pas téméraire de penser que, dès une date ancienne, leurs calendriers particuliers comportaient des références aux activités pastorales.

En tout cas, de telles références sont fréquentes dans les calendriers populaires actuels (« nationaux » ou régionaux). Chez les Kazakh (« Kirghiz » dans sa terminologie), Radloff relève, parmi les noms des « jours importants » de l'année, dans les tribus occidentales (GA, I, 8) :

koy kozdaydï « les brebis mettent bas », début avril (julien = mi-avril grégorien)
biä baylaydï « les juments sont attachées » (mises au piquet, pour le sevrage), fin avril (julien) = mi-mai grégorien.

Le calendrier luni-solaire kazakh a, d'autre part, pour premier mois (ibid.) :

otamalï, mai (julien) = mai—juin grégorien, «(mois) des pâtures », celui où les herbes sont hautes.

En Turquie, on appelle *koč katïmï* « accouplement des béliers » la période, variant de septembre à novembre selon les régions, où les éleveurs font saillir les brebis, ce qui correspond aux *kogälär sara* du calendrier mongol ancien (cf. Chapitre VII, 12.). On retrouve ici, mais appliquée à l'élevage, une des références constantes du « Calendrier des Accouplements » (ci-dessus, 3.—5.), celui des béliers — qui, pour les béliers sauvages, spécialement les mâles d'*argali*, est situé vers octobre dans la tradition ancienne turco-mongole.

Il faut observer que les périodes d' « agnelage des brebis », de « mise au piquet des juments », ou de « saillie » en question *ne sont pas des mois lunaires*, mais des moments, plus ou moins étendus, de *l'année solaire des saisons*.

Cette remarque pose le problème des calendriers, ou des éléments de calendriers, de type solaire dans les traditions turques agricoles ou pastorales.

11. De par leur nature, les travaux agricoles sont soumis au rythme de l'année solaire des saisons, et ne peuvent suivre commodément les fluctua-

tions d'une année luni-solaire qui, même dans les meilleures conditions d'exactitude, peuvent atteindre 29 ou 30 jours, délai souvent excessif pour telle ou telle opération précise d'agriculture ou d'arboriculure.

C'est pourquoi les peuples agricoles sédentaires, même lorsque leur calendrier civil ou religieux est lunaire ou luni-solaire, ont généralement, pour les travaux des champs, un calendrier solaire parallèle. Les Chinois ont ainsi, à côté de leur calendrier civil luni-solaire, une sorte de calendrier solaire avec le système des 24 divisions, ou « souffles », *k'i*, correspondant au passage du Soleil au début et au milieu de chacun des 12 Signes du Zodiaque, qui répondent aux nôtres (cf. BC XVIII et Chapitre V, 73. & sq.). Les Turcs Uygur sédentarisés ont eux-mêmes, on l'a vu (V, 73. & sq.), adopté ce système, avec ce qu'ils appelaient, d'après la terminologie chinoise, les *kunči* et les *sirki* (ibid.). Les Turcs agriculteurs d'Anatolie, s'ils ont bien pour calendrier religieux — et, à l'époque ottomane, civil — un calendrier lunaire pur, à savoir le calendrier arabo-islamique, ne peuvent évidemment s'en servir pour l'agriculture, puisqu'il fait le tour complet des saisons en 33 ans environ. Ils utilisent pour leurs travaux le calendrier solaire julien, dans sa version arabo-syrienne.

A date ancienne, les Turcs manichéens ont bien connu, et sans doute pratiqué, un calendrier solaire, celui des Sogdiens. D'une manière générale, les Turcs sédentarisés en pays iraniens avaient à leur disposition les divers calendriers iraniens, assez proches les uns des autres et tous solaires, avec le début de l'année, en principe, à l'Equinoxe de Printemps, ou *Nawrūz*.

Dès les premiers temps de leur islamisation, les Turcs ont connu, par les Arabes ou les Iraniens musulmans, le Zodiaque classique, qui représente une division en 12 parties de l'année solaire. Le *Kutadgu Bilig*, poème didactique kara-khanide (de Kašġar) achevé en 462 de l'hégire = 1069/70 de l'ère chrétienne (NE, XVIII), donne déjà des noms turcs aux 12 Signes du Zodiaque (NE 30—31) :

kozī « l'Agneau » = le Bélier ;
ud « le Bœuf » = le Taureau ;
ārāntir « les Gémeaux » (nom turc de la constellation) ;
kučīk « l'Ecrevisse » = le Cancer ;
arslan « le Lion » ;
bugday bašī « l'Epi de Blé » = (l'Epi de la) Vierge ;
ülgü « la Balance » ;
čadan « le Scorpion » ;
ya « l'Arc » = le Sagittaire ;
oglak « le Chevreau » = le Capricorne ;
könāk « le Seau » = le Verseau.
balīk « le Poisson » = les Poissons.

Il n'y a pas là une traduction des termes arabes, mais une adaptation originale au vocabulaire turc, qui suppose une certaine familiarité antérieure avec le Zodiaque chaldéo-helléno-arabe, et qui semble bien dénoter un certain degré d'assimilation, de vulgarisation, les termes employés n'ayant pas un caractère savant, mais appartenant tous à la langue populaire.

Le contraste est grand, à cet égard, avec les noms uygur des Signes du Zodiaque, dont le vocabulaire (indo-bouddhique) est directement emprunté au sanskrit et est intégralement savant (ML 12—14).

De nos jours, les calendriers agricoles des Turcs sédentaires sont pratiquement tous solaires, et, par exemple, en Anatolie, il existe des calendriers ou parties de calendriers locaux dont les références sont uniquement solaires, et toujours, expliquées en fonction de l'année julienne (ou, maintenant, grégorienne).

12. On peut se demander quelle était à cet égard la pratique la plus ancienne de ceux des peuples turcophones qui avaient plus ou moins développé l'agriculture. Aucun document ne nous permet de répondre sûrement à cette question. Nous pensons toutefois que l'antique « Calendrier des Quatre Saisons » (Chapitre I, 17. & sq. ; Chapitre X, passim & 22.), fondamentalement solaire, pouvait suffire à leurs besoins. Mais il n'est nullement exclu qu'en diverses régions du monde turcophone ancien se soient développées des traditions locales fixant à certaines époques de l'année solaire (indépendamment des lunaisons) certaines pratiques agricoles, élémentaires ou plus ou moins avancées.

De toute façon, le « Calendrier des Pléiades » qui a fait l'objet de notre Chapitre XI (q.v.) comportait, à côté de ses applications luni-solaires, une base d'astronomie populaire intrinsèquement solaire, puisqu'en relation constante avec les positions relatives du Soleil et des Pléiades sur l'Ecliptique — les Pléiades étant un astérisme « fixe » (abstraction faite de la précession des Equinoxes, aux effets calendériques très lents). En effet, toutes les « recettes » de ce calendrier se référaient aux néoménies (conjonctions de la Lune et du Soleil), donc, fût-ce indirectement, aux positions du Soleil.

En particulier, les deux grandes « coupures » de l'année par le lever acronyque et le coucher héliaque des Pléiades (XI, 8.—13.), qui déterminaient les limites de la « belle saison » et de la « saison froide », avaient des références purement solaires (abstraction faite, toujours, de la précession). Or, l'Inscription de l'Île d'*Ol'xon* (XI, 2. & sq.) permet de reporter au moins aux environs du VIII[e] siècle de l'ère chrétienne la tradition turque ancienne relative à la « coupure » d'automne, *bičin*, le *Qāsïm* des Ottomans,

lever acronyque des Pléiades. L'antiquité du procédé est, de plus, indiquée par l'étymologie du nom turc des Pléiades, *ülkär*, l'astérisme « diviseur » (XI, 15.).

Il est donc hautement probable que le calendrier populaire turc ancien, que tout concourt à faire supposer luni-solaire, était relayé, pour les pratiques agricoles, par ces deux types, tout aussi anciens et traditionnels, semble-t-il, qu'étaient le « Calendrier des Quatre Saisons » et le « Calendrier des Pléiades », de définitions solaires.

13. L'observation des principes (fort simples) de ces deux calendriers solaires anciens devait aussi jouer un rôle important dans le rythme des activités pastorales.

D'ailleurs, la définition la plus antique de l'année, par le reverdissement printanier (Chapitre I, 26. & sq.), qui est d'un intérêt majeur pour l'économie pastorale, se trouve liée indirectement au cycle solaire pour un climat déterminé et d'une certaine régularité, ce qui est le cas général en Haute-Asie et en Asie Centrale, régions qui échappent presque entièrement aux caprices des perturbations océaniques.

Les dates d'accouplement, de parturition, de sevrage des espèces animales domestiques, qui sont encore aujourd'hui, chez divers peuples turcs, des moments importants des calendriers régionaux, s'inscrivent également dans un cycle annuel à détermination solaire.

Tout comme les agriculteurs, les pasteurs du monde turcophone ancien devaient donc, pour une partie de leurs activités, se référer, directement ou non, à des observations liées au cycle solaire, les cycles lunaires n'ayant dans ces cas qu'une importance secondaire.

Mais, pour les calendriers pastoraux comme pour les calendriers agricoles, les données que l'on peut relever dans les traditions populaires du monde turc ne peuvent guère être exploitées pour reconstituer des systèmes anciens proprement turcs, parce qu'elles sont, de toute évidence, profondément influencées par des traditions locales pré-turques de peuples sédentaires ayant en ce domaine un long passé d'expérience et de technique.

14. En somme, l'examen des calendriers populaires du monde turc vivant ne peut fournir que des indications assez générales sur la nature des traditions anciennes.

Une première remarque s'impose toutefois : c'est que, partout en milieu turcophone, les calendriers populaires, dans leur grande variété, ont en commun de comporter des définitions luni-solaires, le « mois », *ay*, étant toujours en principe lié au cours de la Lune, tandis que l'année est

liée à celui du Soleil : c'est là une constatation que l'on peut faire chez de très nombreux peuples, anciens ou modernes, et qui découle des faits astronomiques eux-mêmes.

Mais on doit aussi noter que, parallèlement à des calendriers de type luni-solaire, on trouve presque partout chez les peuples turcophones (et une enquête systématique permettrait sans doute de considérer le fait comme pan-turc) des références directes ou indirectes à l'année solaire, de natures, il est vrai, très diverses selon les régions et les genres de vie.

Ces références étant en grande partie liées aux conditions climatiques ou écologiques locales, elles ne peuvent être adoptées par des groupes humains très importants et occupant de vastes aires. Elles restent donc, nécessairement, confinées dans des traditions régionales plus ou moins autonomes. Il n'est donc pas étonnant qu'on les ignore dans les relations historiques qui nous sont parvenues, ces textes ne comportant que très exceptionnellement des monographies locales (dont aucune, que nous sachions, ne traite du calendrier).

De même, les écrits indigènes anciens et médiévaux (inscriptions ou manuscrits), où l'on trouve de nombreux renseignements sur les calendriers civils et religieux de grande extension, sont muets quant aux traditions calendériques régionales, dont le caractère populaire (« non scientifique ») attire le mépris des lettrés.

On doit donc, faute de documents anciens sur ce sujet, s'abstenir de toute conclusion péremptoire concernant les calendriers turcs anciens et médiévaux autres que ceux dont nous avons traité, sur la base de données historiques précises, dans nos Chapitres II à XI. Tout au plus peut-on espérer, dans l'avenir, que la réunion, quant aux calendriers populaires turcs, d'un vaste ensemble d'informations contrôlées permette, par la méthode comparative, de reconstituer des archétypes plus complets et mieux définis que ceux dont nous avons tenté d'esquisser les grands traits dans le présent Chapitre, qui n'a d'autre ambition que de suggérer quelques perspectives de recherche.

CONCLUSIONS

(RAPPEL DES RESULTATS)

1. Au terme de cette longue recherche, qui, de la préhistoire linguistique aux données contemporaines de l'ethnologie, et de la Chine à l'Europe, nous a permis de reconstituer dans sa relative continuité, mais aussi avec ses développements variés et ses complications parfois étranges, l'histoire du comput et des calendriers chez les peuples turcophones avant leur adoption des calendriers islamique ou européen, il ne nous paraît pas inutile de tenter une synthèse des résultats obtenus.

Un fait essentiel domine en permanence l'économie des calendriers turcs anciens et médiévaux, et commande presque toutes les variations de détail observées : c'est que le principe de tous ces calendriers est lunisolaire.

Si l'on excepte, en effet, les références savantes des clercs à quelques calendriers étrangers purement solaires, comme le calendrier irano-sogdien chez les *Uygur* manichéens, ou comme les variantes du calendrier julien (syriaque chez les Turcs chrétiens nestoriens, latine dans le *Codex Cumanicus*, byzantine — avec l'Indiction — chez les *Bulgar* des Balkans), on constate partout, dans l'usage propre des peuples turcophones, et cela depuis une haute antiquité, la coexistence d'une définition solaire de l'année, qui a pour commencement un moment saisonnier déterminé, et d'une définition lunaire du mois, qui va d'une Nouvelle Lune à la suivante.

Ainsi le problème pratique qui se pose aux usagers est-il constant, quand bien même ses solutions sont différentes : il s'agit, puisque douze lunaisons totalisent une durée inférieure (d'1/33 environ) à celle de l'année solaire des saisons, de compenser de temps à autre, par l'insertion d'une Lune intercalaire comptée à part (d'où une année exceptionnelle de 13 Lunes), le retard pris sur l'année solaire par l'année de 12 Lunes, retard qui, sans cette intervention, amènerait, comme dans le calendrier arabo-islamique, une rétrogradation continue de l'année de calendrier sur celle des saisons.

2. L'importance des saisons solaires dans le comput traditionnel de tous les peuples turcophones est signalée, dès l'époque la plus haute à laquelle permet de remonter la comparaison linguistique entre tous les

idiomes turcs attestés, par l'existence d'un système, constant à date ancienne, de Quatre Saisons : Printemps, Eté, Automne, Hiver, dont les définitions générales (climatiques ou astronomiques) correspondent à celles des peuples européens (et non pas à celles, chronologiquement plus précoces, des Chinois, qui considèrent Equinoxes et Solstices comme *milieux* des saisons).

Bien qu'on puisse constater chez quelques populations turcophones orientales, à date récente, un report du début de l'année, dans des calendriers populaires isolés qui ont dû subir sur ce point une influence mongole postérieure au XIV^e^ siècle, à l'automne ou même à l'hiver, on peut considérer pour certain, à la lumière des faits anciens et d'après le témoignage concordant de la grande majorité des traditions turques vivantes, que l'année solaire des Quatre Saisons, chez les turcophones anciens, et jusqu'au XIV^e^ siècle au moins, commençait avec le Printemps.

L'étymologie du nom turc ancien de l'année (année d'âge ou de calendrier), liée au reverdissement printanier des herbes (Chapitre I, 26. & sq.), confirme pleinement ce fait, dont l'historiographie chinoise du VI^e^ siècle (I, 33.) apporte un écho précieux.

Cette définition primitive, parfaitement fonctionnelle chez des peuples où domine l'économie pastorale, du début de l'année par le reverdissement de la végétation, phénomène saisonnier assez régulier en Haute-Asie (quoique de date variable selon les climats locaux), est indirectement une définition solaire.

Elle correspond à peu près, dans les régions habitées par les populations turcophones anciennes, à l'Equinoxe de Printemps, ou à un moment légèrement postérieur : fin mars ou début avril (sauf en grande altitude ou dans les contrées les plus boréales, où l'herbe ne reverdit que fin avril ou début mai). Dans la grande majorité des cas, la première Lune du reverdissement, prise pour début de l'année, se trouve être celle qui contient l'Equinoxe vernal. L'observation très simple des faits botaniques se substitue de la sorte sans inconvénient à une observation d'astronomie solaire qui serait beaucoup plus difficile.

3. A partir de cette Première Lune de Printemps, le système des Quatre Saisons assure aisément et avec une efficacité très suffisante la répartition des lunaisons dans l'année solaire : il suffit de compter, comme dans le calendrier des Comans (Chapitre IX), trois Lunes (initiale, médiane, finale) pour chaque saison.

Le reverdissement annuel étant pris pour critère, le problème de l'intercalation, si besoin est, d'une « 13^e^ Lune » trouve en principe une

solution immédiate : si ce reverdissement ne s'est pas produit dans la lunaison qui suivait immédiatement la 3e Lune d'Hiver, c'est que cette lunaison ne doit pas être comptée comme Lune Initiale de Printemps, première de l'année nouvelle, mais comme 13e Lune (intercalaire) de l'année qui se termine : la véritable Première Lune de Printemps est alors la suivante.

Tel pouvait être le procédé archaïque d'intercalation. Signalons toutefois qu'il n'est attesté par aucun document historique, et qu'on peut imaginer d'autres procédés, fondés sur des observations aussi simples de faits saisonniers, tels que le jaunissement des arbres à feuilles caduques (pour le début de l'automne) ou les premières gelées persistantes (pour celui de l'hiver), avec, dans ces deux hypothèses, intercalation d'une Lune à la fin de l'été ou à celle de l'automne.

De toute façon, un système d'intercalations reposant sur l'observation de phénomènes botaniques ou climatiques soumis à des variations annuelles ne pouvait assurer ni la précision, ni la prévisibilité que permettent d'obtenir des observations astronomiques, même élémentaires.

On peut en dire autant des références à divers phénomènes naturels saisonniers (accouplements des ruminants sauvages ou retour des oiseaux migrateurs) qui sont attestées dans plusieurs calendriers turcs populaires (Chapitre XII) comme dans le calendrier mongol ancien (Chapitre VII, 7. & sq.), sans qu'on ait nulle part l'indice qu'elles aient servi à l'intercalation d'une Lune — éventualité fort improbable à notre avis.

4. Dès que les sociétés turcophones ont atteint un certain degré de développement pré-scientifique, elles ont eu recours, pour la régulation de leur calendrier luni-solaire, à un procédé aussi simple qu'ingénieux d'observation astronomique directe, inventé, semble-t-il, dans la Mésopotamie antique, et répandu au cours des siècles en Asie Centrale et en Haute-Asie, attesté en tout cas vers le VIIIe siècle dans l'Inscription paléo-turque de l'Île d'*Ol'xon* (Lac Baïkal) : celui qui consiste à repérer l'opposition, puis la conjonction, du Soleil et des Pléiades, et, subsidiairement, la date du mois lunaire où se produit la conjonction des Pléiades et de la Lune (Chapitre XI).

L'opposition Soleil-Pléiades (lever acronyque des Pléiades), observable en octobre au VIIIe siècle, signalait, à un moment précis de l'année solaire, la « coupure » (*bičin* au VIIIe siècle, et, bien plus tard, *Qāsïm* chez les Ottomans) entre les deux grandes périodes climatiques de l'année : la belle saison, celle de l'estivage, assimilée globalement à « l'été », et la saison froide, celle de l'hivernage, assimilée globalement à « l'hiver ». Symé-

triquement, la conjonction Soleil-Pléiades (coucher héliaque des Pléiades), observable en avril au VIII[e] siècle, signalait la fin de la saison froide et le début de la belle saison *(Hïdrellez* des Ottomans).

Ce remarquable procédé d'astronomie populaire était parfaitement conciliable avec les définitions de l'Année des Quatre Saisons du calendrier turc archaïque : en gros, la « belle saison », entre conjonction et opposition, correspondait à l'ensemble « Printemps + Eté », et la « saison froide », entre opposition et conjonction, à l'ensemble « Automne + Hiver ». Il y avait toutefois, aux VI[e]--VIII[e] siècles, un décalage moyen d'une lunaison entre les deux systèmes : même si la pratique consistait dans l'observation empirique, directe, du lever acronyque et du coucher héliaque des Pléiades, observation antérieure d'une quinzaine de jours à l'opposition et à la conjonction astronomiques vraies, les moments ainsi déterminés étaient postérieurs d'un mois environ aux deux Equinoxes, qui devaient plus ou moins correspondre aux débuts de l'Automne et du Printemps turcs anciens.

5. Dans ces conditions, les débuts des deux grandes périodes annuelles du Calendrier des Pléiades devaient généralement se situer dans les Lunes Médianes (2[es] Lunes) d'automne et de Printemps du Calendrier des Quatre Saisons.

Notons que ces Lunes Médianes du système turc des saisons correspondaient en principe aux Premières Lunes d'Hiver et d'Eté du calendrier civil chinois, le système chinois fixant le début des quatre saisons aux moments équidistants entre Equinoxes et Solstices. L'acculturation chinoise, très forte chez les Turcs Orientaux au VIII[e] siècle et plus tard, a pu faciliter chez eux l'assimilation du lever acronyque des Pléiades au « début de l'Hiver » et celle de leur coucher héliaque au « début de l'Eté », « hiver » et « été » prenant alors les sens extensifs de « saison froide » et « belle saison », bien attestés, à côté de leurs sens stricts, dans presque toutes les traditions historiquement connues des peuples turcophones.

Même si l'influence chinoise ne doit pas être mise en cause, l'usage d'un Calendrier des Pléiades tendait forcément à perturber la définition turque primitive du Printemps et de l'Automne, l'un et l'autre coupés en leur milieu, ou presque, par la conjonction et l'opposition Soleil-Pléiades : c'est peut-être là l'origine des altérations de l'ancien système du vocabulaire turc des Quatre Saisons que l'on peut constater en divers points du monde turcophone, notamment chez les Ottomans, qui ont abandonné la distinction entre *yaz* « printemps » et *yay* « été » (ce dernier conservé seulement dans le dérivé *yayla* « lieu d'estivage »), donnant à *yaz* le sens de « belle saison »

en général, ou, au sens restreint, d'« été », et qui ont d'autre part marqué une nette désaffection pour le terme *güz* « automne », préférant appeler *son bahar* « dernier printemps » le début de cette saison (derniers beaux jours, jusque vers la fin d'octobre), et *qāsïm* sa fin (novembre-décembre), du nom de la « coupure » définie par l'opposition Soleil-Pléiades (cf. *Kasïm* « novembre » dans le calendrier turc actuel).

6. C'est sans doute cette perturbation apportée dans l'ancien système des Quatre Saisons par le Calendrier des Pléiades qui a amené les peuples turcophones (et mongolophones) faisant usage de ce calendrier à préférer, à l'ancienne désignation des Lunes d'après les Quatre Saisons (intégralement conservée chez les Comans, pour lesquels on n'a aucune attestation d'un calendrier réglé par les Pléiades, cf. Chapitre IX), des dénominations « naturistes » hétérogènes se référant à l'observation de divers phénomènes naturels (non astronomiques) se produisant habituellement dans les Lunes en question : accouplements des ruminants, manifestations des oiseaux migrateurs, phénomènes météorologiques, etc . . . (cf. Chapitres VII & XII).

Ces phénomènes naturels, dont les dates d'apparition variaient plus ou moins selon les régions et les accidents climatiques, ne pouvaient par eux-mêmes servir de références précises pour l'établissement du calendrier annuel : le rôle de régulateur du calendrier luni-solaire était rempli, non par leur observation, mais par celle des positions des Pléiades, les noms « naturistes » des Lunes n'ayant qu'un intérêt descriptif, somme toute secondaire.

On remarquera que, dans la plus ancienne attestation connue de ces noms « naturistes », *arkar āy* « Lune de l'*Argali* » (Inscription de l'Île d'*Ol'xon*), la référence astronomique aux Pléiades suit immédiatement : *bičin, kïš, ādgü ūlgär* « la coupure, l'hiver, les bonnes Pléiades ». Et c'est cette référence qui est essentielle dans le système calendérique.

7. Nous manquons d'informations quant à la technique précise utilisée à date ancienne pour fixer, d'après l'observation des Pléiades, le moment où devait être insérée une Lune intercalaire. Toutefois, le fait que l'Inscription de l'Île d'*Ol'xon* ne fait état, en sa brièveté, que de la « coupure » automnale *(bičin)* correspondant au lever acronyque des Pléiades paraît indiquer que la régulation de l'année luni-solaire s'effectuait de préférence à ce moment de l'année : si, 12 lunaisons après celle où ce lever avait été observé, l'on constatait qu'il n'était pas encore près de se reproduire (les Pléiades ne se levant encore que longtemps après le coucher de Soleil), ou si, ce qui est encore plus simple et plus précis, l'on n'avait pas encore

observé ce lever à la fin du crépuscule vespéral du dernier jour de la 13e lunaison, en comptant pour 1re celle où le lever acronyque des Pléiades avait été constaté, c'est que cette 13e lunaison devait être considérée comme intercalaire.

Ainsi, l'intercalation de la « 13e Lune » devait se faire aux environs de l'Equinoxe d'Automne, à la période intermédiaire entre l'estivage et l'hivernage des nomades, ce qui perturbait le moins possible l'économie du calendrier pastoral.

Une méthode plus fine d'intercalation pouvait être déduite de cette observation suivie, mois après mois, des dates successives de la lunaison (« âges » de la Lune) où se produisait la conjonction Lune-Pléiades, dont on a l'attestation chez les Ottomans au XVIe siècle comme chez les Mongols Bouriates aux XIXe—XXe, et qui a laissé des traces dans le calendrier populaire des Kirghiz (cf. Chapitre XI, 19. & sq.).

Cette méthode, qui a l'avantage d'une grande précision astronomique, offre, sur le plan de l'usage pratique, un double inconvénient : d'une part, elle exige des observations suivies et attentives plusieurs mois durant; d'autre part, elle conduit, si elle est appliquée strictement, à pratiquer les intercalations en des moments divers de l'année, ce qui perturbe davantage les habitudes qu'une intercalation intervenant régulièrement vers la même période (par exemple, vers l'Equinoxe d'Automne).

8. C'est pourquoi, sans prétendre trancher définitivement une question qui, faute de documents, reste ouverte, nous inclinons à croire que les sociétés turques anciennes de Haute-Asie ne poussaient pas l'application du « Calendrier des Pléiades » plus loin que la fixation au lever acronyque des Pléiades de la « coupure » automnale, *bičin*, seule évoquée dans l'Inscription de l'Île d'*Ol'xon*, qui séparait la belle saison de la saison froide : ce procédé fort simple suffisait à régler, en dérangeant le moins possible le cours traditionnel de l'année, le problème de l'insertion de la Lune intercalaire.

Nous croyons, jusqu'à la découverte d'indices du contraire, que l'observation, mois après mois, des « âges » de la Lune lors de sa conjonction avec les Pléiades, pour régler finement le calendrier luni-solaire, est, dans le monde turc (et mongol), une technique relativement tardive, postérieure à la grande expansion mongole du XIIIe siècle et liée à l'intense développement des préoccupations astrologiques, de la Chine à l'Anatolie, dans l'ensemble du continent asiatique dominé par l'empire Mongol. Bien que considérée, au XIXe siècle et au XXe, comme du domaine de l'astronomie populaire, elle nous paraît d'origine savante ou demi-savante et propagée

essentiellement dans un milieu de clercs : c'est un lettré musulman qui, dans un dictionnaire arabo-turc, s'en fait l'écho, à Ankara, au milieu du XVI[e] siècle (Chapitre IX, 20.); c'est encore un hodja musulman qui, en Turquie, à Mudurnu, en informe Pertev Boratav en 1930 (ibid.) ; ce sont des lamas bouriates qui, au XIX[e] siècle et au début du XX[e], en font la description aux ethnologues russes (BN, BN'). Ce n'est pas une technique de pâtres et de chasseurs nomades possédant une culture exclusivement orale.

9. A notre avis, le seul calendrier turc intégralement populaire et d'antique tradition était le calendrier luni-solaire des Quatre Saisons réglé par l'observation du reverdissement printanier, procédé qui a frappé les historiographes chinois du VI[e] siècle. La régulation de l'année luni-solaire par l'observation du lever vespéral des Pléiades, attestée vers le VIII[e] siècle par l'Inscription de l'Île d'*Ol'xon*, doit être une technique d'acquisition postérieure à la fondation du premier Empire Turc au milieu du VI[e] siècle : elle doit être venue de l'Asie antérieure, peut-être par l'intermédiaire des caravaniers sogdiens, à la faveur du développement des relations commerciales. Quant au Calendrier des Pléiades dans toute sa perfection complexe, ce serait une acquisition postérieure à la création de l'Empire Mongol au XIII[e] siècle.

Le Calendrier des Quatre Saisons, intégralement conservé jusqu'à la fin du XIII[e] siècle par les Comans, longtemps restés à l'écart des grandes civilisations sédentaires, devait être anciennement le seul calendrier pan-turc.

Son expansion générale en milieu turcophone n'excluait nullement l'existence de calendriers populaires locaux, notamment de type « naturiste », tels que ceux relevés par les ethnologues à l'époque moderne (Chapitre XII). Mais, en ce qui concerne ces calendriers locaux, nécessairement fort variés et plus ou moins instables, nous n'avons, à date ancienne, aucune information.

10. Dans l'état le plus ancien des traditions calendériques turques, il n'y a rien, à notre connaissance, qui puisse permettre, en dehors de l'année en cours, une datation objective : rien qui corresponde à une ère, ou à un cycle régulier d'années.

Le seul compte d'années d'usage constant, dans ce stade archaïque du comput turc, est celui des années d'âge : âge des humains, certes, mais aussi, chez les éleveurs, âge du bétail, qui est d'une extrême importance pratique.

Nous avons vu (Chapitre II) que les peuples turcophones anciens du Haut-Iénisséï, notamment les Kirghiz, ne tenaient pas d'autres comptes

d'années, dans leurs inscriptions funéraires à contenu biographique, que ceux des quantièmes années d'âge des individus: rien, dans les textes qu'ils nous ont laissés, du VIII^e^ au X^e^ siècle, ne peut être considéré comme une « date » à référence objective.

Même dans les Inscriptions de l'Orkhon, où apparaissent, en nombre très limité, et seulement à propos des décès et des funérailles, des dates proprement dites (selon le Calendrier sino-turc des Douze Animaux, sur lequel nous allons bientôt revenir), les nombreux événements historiques qui sont relatés en bon ordre chronologique ne sont rapportés qu'à des années d'âge de l'Empereur *Bilgä* ou de son frère *Kŏl-tegin*, avec tout au plus quelques précisions de saisons (Chapitre III, 67. & sq.).

Il est vrai que cet usage, suivi avec conséquence, permet une datation par déduction, mais il correspond à une conception individualisée de la durée qui est toute différente de la conception objective des « dates ».

Cette dernière n'apparaîtra dans le monde turc qu'avec l'adoption du Calendrier des Douze Animaux.

11. Nous avons montré (Chapitre III, 1—16.) que ce calendrier n'est qu'une adaptation à l'usage turc du calendrier civil chinois, le Cycle Duodénaire abstrait des Chinois étant remplacé par son correspondant astrologique concret et populaire: le Cycle des Douze Animaux.

La grande faveur dont a joui ce Cycle, dès le VI^e^ siècle de l'ère chrétienne, dans le monde turcophone a induit en erreur les premiers commentateurs, qui y ont vu une invention turque, voire « hunnique » (III, 14.), propagée ensuite en Chine, alors que les seules données historiques positives en attestent l'usage populaire, en Chine, sous les *Han*, dès le début de l'ère chrétienne, les attestations turques ou « barbares de l'Ouest » de ce Cycle ne remontant pas plus haut qu'au VI^e^ siècle, soit un demi-millénaire plus tard.

Les sinologues considèrent que le Cycle des Douze Animaux (jamais employé par les Chinois pour la datation) n'est pas d'origine proprement chinoise, mais provient d'une astrologie populaire « barbare ». C'est là une question que nous n'avons pas l'intention d'étudier ici, faute d'ailleurs de compétence. Mais nous pouvons affirmer, en tout cas, que ce n'est pas du côté turc que doit être recherchée l'origine du Cycle animalier, qui, après cinq siècles ou plus d'un usage courant dans l'astrologie populaire chinoise, ne s'est introduit chez les Turcs Orientaux que simultanément au calendrier civil de la Chine, leur puissante voisine.

12. Les Douze Animaux (Rat, Bœuf, Tigre, Lièvre, Dragon, Serpent, Cheval, Mouton, Singe, Coq, Chien, Porc), toujours cités dans le même

ordre en commençant par le Rat, correspondent exactement, dans l'ordre, aux N^os^ 1 à 12 du cycle duodénaire des classificateurs du calendrier chinois, dont ils sont les équivalents populaires et « barbares ». Leur emploi pur et simple, chez les Turcs anciens, correspond à une vulgarisation simplifiée du système chinois des classificateurs, avec suppression de ceux du cycle dénaire. Alors que, dans la tradition chinoise, l'usage simultané des classificateurs dénaires et duodénaires détermine un Cycle de 60 (BC), le système simplifié adopté, dans un premier temps, par les Turcs Orientaux réduit le cycle à 12 et limite tout d'abord son emploi à la classification des années (en abandonnant celle des mois lunaires, des jours, et des heures, à laquelle s'applique également le cycle chinois d'origine).

On voit ainsi apparaître, au VI^e^ siècle, dans la tradition turque, un cycle de 12 ans, assez rudimentaire, mais qui représente un progrès décisif en introduisant une datation collective sur des bases constantes. Ce cycle réduit répond aux besoins courants, et il peut aisément se combiner, à l'échelle d'une vie humaine, avec les repères chronologiques individualisés que constituent les notations, toujours en usage, des années d'âge : par exemple, pour l'individu, sa 25^e^ année, du Tigre, représente une date précise ; ou encore, pour le groupe, la 43^e^ année, du Cheval, de son chef.

La première attestation turque, indirecte mais claire, d'un usage du Cycle de 12 ans (à référence chinoise) remonte à l'an 584, dans une lettre du Kagan *türk* oriental *Išbara* à l'Empereur de Chine, où seul le classificateur duodénaire chinois *tch'en* est appliqué à l'année, ce qui correspond en fait à une Année du Dragon (Chapitre III, 7.). Mais il est déjà, en sogdien il est vrai, fait mention de l'Année du Lièvre 571 dans l'inscription de *Bugut*, épitaphe d'un prince turc (Chapitre III, 3.).

Deux ans après, les annales chinoises des *Souei* rapportent la distribution officielle du calendrier de la Cour de Chine aux *Türk* Orientaux, à une date qui correspond, en style julien, au 12 février 586 (III, 3.).

Le texte turc le plus ancien où apparaisse le Calendrier des Douze Animaux est l'Inscription de l'*Ongin*, en Mongolie, avec une Année du Mouton qui doit correspondre à l'an 719 (III, 47.).

Toujours en Mongolie, l'Inscription turque d'*Ikhe-Askhete* mentionne une Année du Porc qui doit correspondre à l'an 723 (III, 59.), et, à partir de l'Année du Mouton 731, jusqu'à l'Année du Porc 735, les Inscriptions I et II de l'*Orkhon* notent 5 dates précises, au jour près, dans le Calendrier des Douze Animaux (III, 77.).

Chez les *Türk* Occidentaux de la région de Talas, une Inscription (*Talas* II) mentionne une date précise dans une Année du Singe qui paraît être celle de 732, si nous avons bien interprété le contexte historique (III, 82. &sq.).

Les *Uygur* de Mongolie, successeurs des *Türk* (T'ou-kiue) dans l'hégémonie de cette région, liés politiquement à la Chine des *T'ang*, utilisent avec une grande précision et de façon très suivie les datations par le Calendrier des Douze Animaux à partir de 743, moment où leur pouvoir est fermement établi (Chapitre IV).

A une époque non précisée de la dynastie des *T'ang* (618—906), les annales chinoises rapportent que les Kirghiz du Haut-Iénisséï utilisent, en lieu et place du Cycle Duodénaire chinois, le Cycle des Douze Animaux pour le comput des années (Chapitre II, 32.). Leurs inscriptions funéraires n'en font toutefois pas état.

L'expansion et l'affinement constant du Calendrier des Douze Animaux sont aisément explicables par les progrès, chez les turcophones en rapports avec la Chine, de l'acculturation chinoise.

13. Mais c'est loin de tout contact avec la Chine, dans les régions de la Mer Noire, puis des Balkans, qu'un peuple turcophone ayant émigré jusqu'en Europe, celui des *Bulgar*, que ses particularités dialectales distinguent fortement des *Türk* proprement dits, apparaît comme ayant adapté à son propre usage, avec une terminologie originale qui ne lui vient certainement pas des *Türk*, un Calendrier des Douze Animaux également conforme à la tradition astrologique chinoise, et cela dès les premières années du VII^{e} siècle.

Les vestiges de ce calendrier, dont la reconstitution pose des problèmes délicats (Chapitre X), transmettent des notations de dates, avec l'Animal et le chiffre ordinal de la Lune, qui vont de 603 à 821.

Les Animaux, dont les noms n'y sont pas tous attestés, s'y présentent dans l'ordre classique et correspondent, comme ceux de la tradition des *Türk* (et des Kirghiz), aux classificateurs duodénaires du calendrier civil chinois. Comme dans les Inscriptions anciennes des *Türk* et des *Uygur* (de Mongolie), ils ne sont employés que pour les années, avec, d'ailleurs, les mêmes correspondances chronologiques. La liste en est la suivante (entre parenthèses, ceux qui ne sont pas attestés): Rat, Bœuf, (Tigre), (Lièvre), Dragon, Serpent, Cheval, Mouton, (Singe), Coq, (Chien), Porc. Elle est donc la même, quoiqu'avec un autre vocabulaire (pour le Rat, le Bœuf, le Dragon, le Mouton, et le Porc), que chez les *Türk*.

Les *Bulgar* étant trop éloignés géographiquement de la Chine pour lui avoir directement emprunté ce cycle astrologique animalier, et ce calendrier n'apparaissant chez eux qu'en 603, à une époque où ils étaient sous la suzeraineté des *Avar*, nous avons été amené à supposer qu'ils le tenaient de ces *Avar*, récemment arrivés de la Haute-Asie et qui étaient,

avant leur migration, en rapports étroits avec les *Jouan-jouan*, vraisemblablement, comme eux, mongolophones, et précurseurs des *Türk*, jusqu'au milieu du VI^e^ siècle, dans l'hégémonie de la Mongolie, où ils étaient en contact direct avec le monde chinois.

14. Les *Jouan-jouan* auraient donc, avant les peuples turcophones, au V^e^ siècle ou au début du VI^e^, adopté, pour leur part, en Mongolie, cette version vulgarisée du calendrier chinois qu'est celui des Douze Animaux. Ce seraient eux, d'ailleurs, qui auraient transmis aux *Türk*, leurs anciens sujets, le terme technique *yïl* « année (de calendrier) », qui s'opposera désormais, dans les langues turques (à l'exception du *bulgar* et de son descendant moderne le tchouvache, cf. Chapitre I, 37. & sq.), au vieux terme turc *yāš* « année (d'âge) ».

Le rôle des *Jouan-jouan* dans la diffusion parmi les peuples turcophones, aux environs de l'an 500 de l'ère chrétienne, du Calendrier des Douze Animaux d'inspiration chinoise, serait donc à tous égards déterminant : direct, en ce qui concerne les *Türk*; indirect, par l'intermédiaire des *Avar*, en ce qui concerne les *Bulgar*.

Ainsi s'expliquerait le fait que les *Türk* paraissent bien avoir fait usage de ce calendrier quelque temps avant leur adoption officielle des normes chinoises du calendrier en 586 (cf. ci-dessus, 12.).

15. La conformité au calendrier civil chinois de celui des Douze Animaux ne peut être vérifiée avec précision, en raison de l'indigence des documents, chez les *Bulgar* des VII^e^—IX^e^ siècles. Toutefois, l'examen détaillé des faits historiques ne permet de déceler aucune contradiction entre les usages *bulgar* et chinois, et il est fort vraisemblable que les *Bulgar* observaient dans l'ensemble les principes fondamentaux du calendrier luni-solaire chinois, qui est, à date ancienne, le modèle constant de celui des Douze Animaux. L'absence de contact avec la Chine devait, cependant, priver les *Bulgar* des informations astronomiques complexes qui déterminent, dans le calendrier chinois, l'insertion des Lunes intercalaires : d'où, de temps à autre, un écart vraisemblable d'une lunaison entre les comptes mensuels des calendriers chinois et *bulgar* (Chapitre X, 5.).

En revanche, en ce qui concerne les *Türk* orientaux de Mongolie, une vérification précise, fondée sur la comparaison des textes chinois et turc de l'épitaphe de *Kŏl-tegin* (Inscription I de l'*Orkhon*), permet, pour l'année 732, d'établir l'exacte conformité, au jour le jour, du calendrier turc des Douze Animaux au calendrier officiel chinois (Chapitre I, 32—34.).

Cette parfaite conformité se vérifiera par la suite, souvent avec référence explicite au calendrier chinois, dans les nombreux documents calendériques turcs *uygur* qui, de la fin du IX^e^ siècle à celle du XIV^e^, sont parvenus jusqu'à nous (Chapitre V). Les très rares exceptions constatées ne procèdent jamais d'une volonté turque d'innovation, mais sont la conséquences passagère (et fort limitée), soit d'une erreur matérielle, soit de circonstances historiques ayant momentanément interrompu les relations avec la Chine et l'importation du calendrier civil chinois, qui sert constamment de modèle à celui des Douze Animaux (Chapitre V, 41—44., 112—113., 126—143.).

Il est donc tout à fait vain de chercher à découvrir dans le Calendrier des Douze Animaux un système original inventé par les Turcs ou les nomades anciens des steppes asiatiques (Huns, Hiong-nou, ou autres), à plus forte raison de tenter d'y déceler les survivances d'un « totémisme » primitif (BM). C'est une simple adaptation du calendrier chinois classique, paré des prestiges de l'astrologie populaire.

16. Le peuple de langue turque qui a poussé le plus loin cette adaptation est sans conteste, à partir du milieu du VIII^e^ siècle, celui des *Uygur*, qui a subi plus que tout autre l'influence culturelle de la Chine.

Dès que s'affirme leur hégémonie en Mongolie (Chapitre IV), les *Uygur* font un usage précis et constant du calendrier sino-turc des Douze Animaux : ils ont laissé, dans l'Inscription de *Šine-usu* (IV, 12. & sq.), de nombreuses dates historiques selon ce calendrier, notées au jour près et allant du 4 février 743 au 30 septembre 749 (style julien) pour la partie conservée du texte, qui est de 759—760 et relate le règne d'un Kagan mort en 759 ; chez eux, l'usage du Calendrier des Douze Animaux n'est plus réservé aux annales des grands chefs, mais se répand parmi les particuliers lettrés, comme en témoignent les inscriptions propitiatoires pour voyageurs du site de *Khoytu-Tamïr* (IV, 3. & sq.), de 753 à 756.

La conversion officielle des *Uygur* de Mongolie, en 763, au manichéisme, si elle a certainement entraîné l'introduction parmi leurs clercs, pour l'usage religieux exclusivement, du calendrier ecclésiastique manichéen (sogdien, solaire comme les autres calendriers iraniens), n'a en rien freiné l'expansion du calendrier sino-turc des Douze Animaux, d'autant moins que la prédication manichéenne avait atteint les *Uygur* à partir de la Chine. A tel point que les dates les plus importantes de l'histoire religieuse du manichéisme, comme celle de la grande prédication en Chine de 761, ou celle, entre toutes sacrée, de la passion de Mani en 274, ont été conservées dans la littérature *uygur* par référence à ce calendrier (Chapitre V, 23—24.).

Quand, chassés de Mongolie en 840 par les Kirghiz du Haut-Iénisséï, les *Uygur* se replieront vers le Sud et le Sud-Ouest, organisant dans l'actuel *Sin-kiang* un puissant Etat, avec pour capitale *Khočo* (près de *Turfan*), leur sédentarisation partielle dans cette contrée favorisera chez eux un développement très poussé de la science des calendriers (et de l'astrologie), toujours sous l'influence directe de la Chine, et puisant le plus souvent ses sources dans les textes chinois spécialisés (Chapitre V).

Ces « *Uygur* postérieurs » de culture sinisée nous ont laissé, de la fin du IX^e^ siècle à celle du XIV^e^, un grand nombre de documents, certains fort détaillés, concernant l'astronomie, l'astrologie, le comput, et les calendriers. Ce sont, de très loin, les textes turcs qui, pour notre sujet, apportent les informations les plus claires et les plus complètes.

17. Un ensemble chronologiquement cohérent de manuscrits *uygur*, tous du X^e^ siècle semble-t-il, a été retrouvé dans l'oasis chinoise de *Touen-houang* (anciennement *Cha-tcheou*), que fréquentaient à l'époque commerçants, caravaniers et voyageurs *uygur*. Bien que leurs graphies variées (« runiforme », manichéenne, ou sogdienne) et leur contenu témoignent des diverses cultures de leurs auteurs (chamaniste, manichéenne, ou boudhique), tous ceux qui portent des dates les libellent selon le Calendrier des Douze Animaux (Animal de l'année, ordinal de la Lune, quantième du mois lunaire), version turque du calendrier civil chinois (Chapitre V, 4—20.). Seule une missive en provenance de *Khotan* mentionne, en outre, une fois, un nom de mois khotanais, et ajoute, dans le même passage, au nom turc de l'Animal de l'année (le Singe : an 948), la transcription turque du nom chinois de l'Elément (Terre) affecté à cette année dans la tradition astrologique chinoise (Chapitre V, 11—14.).

Cette variante locale (de *Khotan*) ne prouve rien quant à l'usage proprement *uygur*, qui, dans les autres textes de *Touen-houang*, reste strictement conforme à celui observé dès le milieu du VIII^e^ siècle dans l'Inscription *uygur* de *Šine-usu* (ci-dessus, 16.).

L'intérêt des textes de *Touen-houang* est de montrer qu'au X^e^ siècle, dans la correspondance privée comme dans l'intendance militaire ou dans les colophons de manuscrits magiques ou religieux, l'usage du Calendrier des Douze animaux sous sa forme la plus simple (Animal, Lune, quantième) est constant chez les turcophones lettrés.

18. Beaucoup plus complexes, en général, sont les indications calendériques des nombreux documents *uygur* retrouvés dans la région de *Khočo (Turfan)*, capitale de l'Etat *Uygur* à partir du dernier tiers du IX^e^ siècle.

La ville de *Khočo* était une oasis assez cosmopolite, où, certes, l'élément turc *uygur* était devenu dominant, mais qui, avec les restes d'une population locale indo-européenne, comptait également des minorités sog dienne et chinoise. Le manichéisme des *Uygur* conquérants s'y était développé, mais le bouddhisme local et la culture sino-bouddhique y avaient fait des adeptes de plus en plus nombreux parmi les Turcs *Uygur* eux-mêmes.

Khočo était donc un carrefour des cultures et des croyances, qui semblent s'y être développées librement, dans un esprit de tolérance tendant au syncrétisme. Les clercs de la ville pratiquaient ou comprenaient plusieurs langues (turc, chinois, langues indo-européennes locales, sogdien, sanskrit bouddhique). L'astrologie y était florissante, et l'intérêt considérable pour les calendriers, qui lui étaient plus ou moins liés.

A *Khočo* et dans la dépression de *Turfan*, où les *Uygur* sédentarisés s'adonnaient à l'agriculture et au commerce, la turquisation va de pair avec l'acculturation chinoise. Or, la Chine de l'époque avait élaboré une haute civilisation de synthèse, où la tradition millénaire du taoisme s'était enrichie, notamment, de l'important apport du bouddhisme indien (plus ou moins transformé « à la chinoise »), et même d'apports plus occidentaux, comme celui du manichéisme, voire du christianisme nestorien, venus avec les commerçants sogdiens.

L'astrologie et le calendrier chinois, modèles constants pour les *Uygur*, étaient alors l'un des exemples les plus frappants de cette synthèse.

19. Parmi les plus anciens documents calendériques *uygur* de *Khoço* qui nous sont parvenu, deux inscriptions de fondation, sur pieu, d'un cloître bouddhique, en 1008 et 1019 témoignent, par rapport aux Inscriptions de Mongolie, *türk* et *uygur*, du VIII[e] siècle, d'innovations fort importantes pour la chronologie: l'addition, au nom de l'Animal de l'année, de la transcription turque de son classificateur dénaire chinois, et de celui des Cinq Eléments chinois (Bois, Feu, Terre, Métal, Eau), ici *öt* « Feu », sous le signe duquel elle est classée dans l'astrologie taoiste (cf. Chapitre V, 31. & sq., et 12., Tableau). L'une ou l'autre de ces additions, qui, d'un point de vue strictement chronologique, font double emploi, fondées sur un système arithmétique de base 5, a pour effet, par combinaison avec l'un des Douze Animaux, de transformer le Cycle de 12 ans en un Cycle de 60 ans, correspondant exact du cycle savant du calendrier chinois avec ses deux classificateurs, dénaire et duodénaire (BC).

Ces additions persistent ensuite dans tous les documents calendériques *uygur* un peu développés. Mais en outre, l'inscription bouddhique sur pieu de 1008 incorpore à la datation un élément d'astrologie bouddhique,

qu'on retrouvera fréquemment plus tard: l'adaptation turque du nom sanskrit de la mansion lunaire *(nakṣatra)* au moment considéré (V, 35. & sq.).

14 années plus tard, en 1022, les raffinements les plus compliqués de l'astrologie et du calendrier sino-bouddhiques apparaissent, à *Khočo*, dans le colophon d'un *Sūtra* (V, 45. & sq.). On y trouve, en plus des indications de l'Inscription sur pieu de 1008 :

— la classification du Cycle Sexagésimal de l'année dans un groupe de 3 Cycles (3 « Commencements », *bašlag*: V, 45—50.) alors en usage en Chine pour former un Grand Cycle de 180 ans;

— le nom, avec son n° d'ordre et la mention de la Planète qui le régit, de celui des Neuf Palais astrologiques indo-bouddhiques correspondant à l'année (également dans ce Cycle de 180 ans: V, 47. &.sq.);

— la classification *du jour* dans le Cycle Sexagésimal chinois, avec les mêmes indices que pour celle de l'année (transcription du classificateur dénaire chinois, Elément, et Animal);

— le jour de la *Semaine Planétaire*, avec le nom sanskrit de la Planète du jour; mais, sur ce point, le scribe a commis une erreur d'un jour (« Jupiter », donc « jeudi », pour le 18 avril 1022, style julien, qui est en réalité un mercredi: V, 51.), ce qui prouve que la semaine planétaire, innovation remarquable, de provenance indo-grecque, n'était pas encore d'un usage courant.

20. Vers la même époque (fin du X^e^ siècle et début du XI^e^), le calendrier des *Uygur* manichéens de *Khočo* se réfère également au calendrier civil sino-turc des Douze Animaux, mais, comme on peut s'y attendre, sans intervention de l'astrologie indo-bouddhique des mansions lunaires et des Neuf Palais; avec, en revanche, des connotations calendériques irano-sogdiennes propres au comput ecclésiastique manichéen (Chapitre V, 55.).

21. Les aléas de la conservation des manuscrits (et, sans doute, les troubles dus aux invasions pré-mongoles, en Chine et en Ouïgourie, des *Kitay* et *Kara-Kitay*) font que nous manquons pendant 180 ans consécutifs, entre 1022 et 1202, de documents *uygur* sur le calendrier: nous sautons ainsi brusquement du premier quart du XI^e^ siècle au début du XIII^e^, sans toutefois qu'apparaisse dans le contenu des textes une rupture de tradition parmi les *Uygur* bouddhistes (l'absence définitive de textes manichéens fait d'autre part supposer une extinction du Manichéisme, supplanté par le Bouddhisme).

Cette lacune chronologique de notre documentation est compensée par la richesse des manuscrits calendériques et astrologiques *uygur* de *Khočo* durant tout le XIII^e^ siècle et tout le XIV^e^.

Un Almanach composite de 1202 (Chapitre V, 56. & sq.) nous apporte un véritable traité *uygur* de la science calendérique et de l'astrologie populaire de cette époque, qui précède de peu la grande invasion des Mongols de Gengis-khan.

L'on y peut constater que le Cycle des Douze Animaux, à cette date, domine déjà (comme jusqu'à nos jours au *Sin-kiang*) l'astrologie populaire *quotidienne*, et non plus seulement annuelle: des prédictions y sont faites, relatives à l'éternuement (V, 58.), à la coupe des cheveux (V., 94.), à celle des ongles (V, 62.), à la localisation somatique de l'Esprit Vital (V, 63.—64.), selon que le jour est sous le signe de tel ou tel Animal. La « dodécade » des Animaux ainsi en usage correspond exactement aux classificateurs chinois duodénaires des jours, et elle est également familière à l'astrologie populaire chinoise à cette époque (la tradition n'en est pas morte, en Chine même: ML 96).

L'Almanach de 1202 contient une description du système astrologique indo-bouddhique (adopté aussi en Chine) des Neuf Palais avec leurs numéros, les divinités indo-bouddhiques qui les gouvernent, leur nature bonne ou mauvaise, leur couleur, et les 9 Planètes indiennes correspondantes (celles de la Semaine Planétaire: Soleil, Lune, Mars, Mercure, Jupiter, Vénus, Saturne, plus *Rāhu* et *Ketu*, « planètes sombres » équivalant aux Nœuds de la Lune, points où sa trajectoire apparente coupe l'Ecliptique, donc lieux des éclipses). Ces Neuf Palais servent aussi à classer les années, et on en tire des horoscopes annuels, selon les années d'âge des garçons et des filles (V, 59.—60.).

Cet Almanach de 1202 donne aussi la liste, transcrite du sanskrit, des 28 Mansions Lunaires indiennes *(nakṣatras)*, qui servent aussi à classer les années, d'où, par combinaison avec le Cycle Sexagésimal chinois, un Cycle de 420 ans, bien commode pour les chronologistes (V, 66.—68.).

Il donne également (V, 69.) la liste des Sept Planètes de la Semaine Planétaire (noms sanskrits), des 10 classificateurs dénaires chinois en transcription turque, et des Cinq Eléments chinois en traduction.

A toutes ces indications, il ajoute, ce qui est une innovation remarquable dans les documents *uygur*, la liste des Douze Présages chinois (V, 72.—74.), avec leurs noms chinois transcrits et traduits en turc. Ces Douze Présages de l'astrologie quotidienne ont aussi une fonction chronologique essentielle : ils sont affectés, dans un ordre cyclique immuable, aux jours successifs, à cette exception près que chacun des 12 jours de l'année solaire où le Soleil passe à 15° d'un Signe du Zodiaque se voit attribuer le même Présage que celui du jour précédent. D'où un décalage progressif, aisément contrôlable, entre tel Présage et tel signe cyclique duodénaire des

jours (remplacé, chez les *Uygur*, par l'un des Douze Animaux), qui permet de situer ces jours dans le cours de l'année solaire : précieux point de repère pour la reconstitution et l'identification des calendriers fragmentaires.

L'Almanach se termine par le calendrier détaillé de l'année sino-uygur du Chien 1202/3, où est mise en œuvre toute cette science calendérique, et où l'on constate que la *Semaine Planétaire* est alors devenue en milieu bouddhique d'un usage courant, contrairement à ce qu'on avait observé en 1022 (ci-dessus, 19.).

22. Après cet Almanach si précieux, où l'astrologie sino-bouddhique vient apporter aux chronologistes et aux historiens du calendrier sino-uygur un concours décisif, nous disposons d'un autre document *uygur* de *Khočo* que nous avons pu, grâce à ces informations systématiques, dater de 1277, en pleine époque de domination mongole sur la Chine, la Haute-Asie, l'Asie Centrale et l'Asie Antérieure.

C'est un important fragment de calendrier abrégé, sorte d'aide-mémoire où figurent toutes les données classificatoires et astrologiques permettant sa reconstitution complète et l'identification des dates qu'il contient (l'année n'est pas mentionnée, mais se déduit sans difficulté des occurrences signalées dans le texte).

Rédigé en *uygur* classique, mais en graphie *brāhmi*, caractéristique d'un renouveau de l'influence indienne (plus précisément, indo-tibétaine) parmi les clercs bouddhistes dans les premières décennies de l'Empire Mongol, quand s'affirme, en Haute-Asie turco-mongole, le développement du bouddhisme lamaïque, il contient les prévisions agricoles et astrologiques qui, à partir, précisément, de la dynastie mongole gengiskhanide des *Yuan*, maîtresse de la Chine et de l'Ouïgourie depuis le second quart du XIII^{e} siècle et jusque vers 1368, figureront traditionnellement, jusqu'à nos jours, dans les calendriers chinois, mongol, et turc du *Sin-kiang* (Chapitre V, 89. & sq.).

23. Pour le XIV^{e} siècle, les documents calendériques et astronomiques *uygur* de Khočo se répartissent entre trois périodes historiques.

La première appartient encore à l'Empire Mongol finissant des *Yuan*, expulsés de Chine en 1368 par la reconquête nationale chinoise menée par les *Ming*. Un tableau horoscopique des Neuf Palais pour l'an 1348 introduit une innovation politiquement significative pour les *Uygur*: les années de naissance des sujets masculins et féminins dont l'horoscope est ainsi dressé sont désignées par les Devises de Règne des Empereurs *Yuan* de Pékin, ce qui souligne l'allégeance des *Uygur* à l'Empire Mongol (V, 103.—104.). Ce

mode de désignation des années, classique en Chine depuis des siècles (bien avant l'apparition du premier Etat Turc du VI[e] siècle), n'apparaissait pas dans les textes *uygur* antérieurs, dont le dernier daté est de 1277 : signe, jusque là, d'une relative indépendance de l'Etat *Uygur* de *Khočo*.

Un calendrier *uygur* pour les années 1367 et 1368 est encore la réplique exacte du calendrier chinois officiel de la Cour des *Yuan*. Son intérêt est de montrer, par rapport à la tradition chinoise et *uygur* antérieure, un affinement des calculs de l'astronomie solaire, faisant intervenir l'inégalité des saisons, ce qui dénote un apport de l'astronomie occidentale (sans doute islamique), à la faveur des vastes communications inter-asiatiques assurées par l'étendue de l'Empire Mongol (V, 105.—113.). Ce progrès astronomique est confirmé par un très important texte *uygur* de prévision des positions planétaires pour 1368—1370 (V, 114.—125.), où intervient pour la première fois l'introduction, pour chacun des Cinq Eléments de la cosmologie chinoise, d'une variété « mâle » *(yang)* et « femelle » *(yin)*, distinction qui subsiste jusqu'à nos jours dans le calendrier populaire sino-vietnamien (V, 117.—118.). Ce texte témoigne, en outre, pour la première fois, d'une simplification de la répartition des années du Cycle Sexagésimal chinois entre les Neuf Palais indo-bouddhiques, simplification attestée au Tibet dès 1084, mais encore inconnue à *Khočo* en 1202 (V, 119.—120.). Enfin, il applique, pour la première fois, la classification sexagésimale aux 24 divisions chinoises *(k'i)* de l'année astronomique solaire (passages du Soleil à 0° et à 15° de chaque Signe du Zodiaque).

24. Une seconde période, celle où, après la chute des *Yuan*, les *Uygur* de *Khočo* n'ont pas encore fait allégeance à la dynastie nationale chinoise des *Ming*, est marquée, de façon fort originale, par l'usage à *Khočo* d'un calendrier sino-turc local, élaboré pour la longitude de *Khočo* (non plus celle de Pékin, comme au temps des *Yuan*, et pas encore celle de Nankin, capitale des *Ming*), en reprenant, postérieurement, semble-t-il, à 1381, les dispositions générales du calendrier des *Yuan*.

Cette éphémère indépendance des *Uygur* de *Khočo* en matière de calendrier est attestée, pensons-nous, par un fragment de calendrier *uygur* que nous croyons pouvoir dater de l'année 1391, et qui ne correspond à aucun calendrier chinois « régulier » (V, 126.—143.).

25. Le calendrier chinois officiel, celui des *Ming*, calculé pour la longitude de Nankin, réapparaît à *Khočo* quelques années plus tard, selon nous en 1398, dans un fragment de calendrier *uygur* (V, 144.—150.), parfaitement « orthodoxe » selon les normes de la Cour de Chine à l'époque, et où appa-

raît un nouveau système de transcription turque des caractères chinois fonctionnant comme classificateurs.

C'est là le signe d'un ralliement des *Uygur* à la dynastie chinoise des *Ming*, ralliement longtemps retardé par les sympathies des Turcs bouddhistes de *Khočo* pour la dynastie déchue des *Yuan*, Mongols bouddhistes, avec qui ils avaient entretenu les plus étroites relations politiques et culturelles, les *Uygur* jouant un rôle très important dans le corps des fonctionnaires de l'Empire Mongol.

26. Peu de temps après, vers les début du XV^{e} siècle, l'islamisation forcée des *Uygur* de *Khočo* et de *Turfan* par le Musulman gengiskhanide *Khizr Khōǰa* marque, avec l'adoption du calendrier islamique, la fin de la tradition classique médiévale des calendriers sino-uygur (V, 151.).

Elle ne survit, jusqu'à la fin du XVII^{e} siècle, que chez les *Uygur* bouddhistes de *Kan-tcheou*, au *Kan-sou* chinois, dont les manuscrits portent des dates de règne des Empereurs *Ts'ing*, mais attestent, par des erreurs matérielles, une certaine décadence de la science calendérique sino-bouddhique (V, 152.—153.).

27. Cette science compliquée, étroitement dépendante des données du calendrier de la Cour de Chine, ne pouvait être possédée que par un milieu restreint de clercs. La population de l'Etat *Uygur* de *Khočo*, quant à elle, se contentait, comme les anciens *Türk* et *Uygur* de Mongolie, de la version la plus simple du Calendrier des Douze Animaux, ainsi que le montrent les actes privés *uygur*, dont les dates comprennent seulement l'Animal de l'année, l'ordinal de la Lune, et le quantième du jour (exprimé par un nombre cardinal) ; cf. Chapitre V, 154.

C'est cette version simple du Calendrier des Douze Animaux qui, à partir du XIII^{e} siècle, sera, par la vaste expansion de l'Empire Mongol, répandue parmi l'ensemble des turcophones, où elle subsiste jusqu'à nos jours dans de nombreux calendriers populaires (Chapitre VII). On constate son usage chez les Mongols de Gengis-khan à partir de 1201 (VII, 6.).

Mais, auparavant, elle était déjà popularisée chez divers peuples turcs, et l'on en possède de brèves recensions islamiques à partir du XI^{e} siècle (Chapitre VI). Vers l'an 1030, un texte de *Bīrūnī* en donne les éléments. Gravement altéré par les copistes, il a conduit plusieurs orientalistes (non informés de la riche documentation *uygur*) à des théories fantastiques sur le calendrier turc ancien, alors qu'il n'est qu'une recension squelettique du calendrier sino-uygur classique, déjà considéré comme Calendrier des Turcs (VI, 6.—18.). Le témoignage, entre 1072 et 1083, d'un Turc kara-khanide

musulman, fixé à Bagdad, *Kāšġarī*, est beaucoup plus instructif : il évoque les applications astrologiques élémentaires du Cycle des Douze Animaux, où il voit déjà, légende à l'appui, une invention turque ; il donne des informations originales sur un calendrier populaire pastoral des nomades turcs, et sur la concurrence, au XI[e] siècle, parmi les Turcs islamisés, entre le calendrier arabo-islamique et celui des Douze Animaux.

28. Le calendrier archaïque des Quatre Saisons (ci-dessus, 2.—3.), puis sa combinaison avec un calendrier des Pléiades (ci-dessus, 4.—9.) ou des calendriers « naturistes » plus ou moins locaux (ibid.), systèmes empiriques soumis à des fluctuations locales et à des incertitudes quant à la prévision, n'ont jamais pu donner au monde turc ancien et médiéval une technique chronologique aussi sûre et commode que celle apportée par le Calendrier des Douze Animaux, vulgarisation du calendrier civil chinois.

C'est pourquoi son succès, favorisé d'ailleurs par un prestige astrologique, a été si rapide et si complet parmi les Turcs, chez qui il s'est introduit vers le VI[e] siècle. Dès le début du XI[e] siècle (et sans doute dès le X[e]), il est à ce point popularisé, qu'il apparaît, à ceux des Turcs qui n'ont pas gardé de contact avec le monde chinois, comme leur bien propre et leur invention « nationale ». Cette croyance, conservée par les Turcs jusqu'à nos jours (BM), a été aussitôt adoptée par le monde islamique, et a longtemps influencé les orientalistes européens (BI). Le seul savant islamique qui ait parfaitement connu les liens du Calendrier des Douze Animaux avec le calendrier chinois, auquel il se réfère avec exactitude et qu'il prend pour base de sa chronologie scientifique, est le grand astronome timouride *Uluġ Beg*, au milieu du XV[e] siècle (NM, MN). Ses travaux sortent, par leur date et leur nature, des limites que nous avons fixées à la présente étude. Il serait très souhaitable qu'une édition critique moderne en fût faite. Elle permettrait certainement d'apporter à notre enquête des prolongements du plus haut intérêt.

29. Un autre complément fort utile au présent travail consisterait dans un relevé systématique des dates du Calendrier des Douze Animaux qui apparaissent, dès le XI[e] siècle, dans les documents islamiques : il permettrait, en les comparant avec celles du calendrier arabo-islamique, de faire l'histoire du Calendrier des Douze Animaux en milieu islamisé, et pourrait apporter à la chronologie des éclaircissements précieux.

Il resterait aussi à faire l'histoire, jusqu'à nos jours, des calendriers populaires turcs (et mongols), encore très insuffisamment relevés. Elle nous apprendrait certainement beaucoup, même sur les périodes anciennes (cf. Chapitre XII).

30. Enfin, les études, telles que la nôtre, sur le comput et les calendriers des peuples turcophones devraient, par la suite, dépasser le cadre technique d'abord nécessaire à leur bonne conduite scientifique, et acquérir une dimension historique beaucoup plus vaste par un approfondissement de l'examen des relations, toujours fort étroites, entre les calendriers et la vie économique, sociale, politique, des diverses populations, nomades ou sédentaires, en tenant aussi le plus grand compte des facteurs religieux et de l'évolution des croyances magico-religieuses et astrologiques.

De ces relations, nous n'avons pu donner ici, dans une recherche essentiellement technique, où presque tout était à reprendre à la base, que des aperçus assez généraux. Leur étude approfondie exigerait désormais la mise au point d'une série nombreuse de monographies historiques, sociologiques, ethnologiques, analysant systématiquement les rapports entre les calendriers et l'évolution des sociétés, ainsi que les fonctions multiples du calendrier dans la vie quotidienne.

Nous appelons de tous nos vœux l'entreprise de tels travaux, qui exigent des compétences très variées, et, pensons-nous, une élaboration collective.

Présentement, notre ambition s'est limitée à établir, par une enquête comparative exigeant souvent des développements techniques ingrats et, toujours, une critique vigilante des travaux antérieurs, les faits précis de la technologie calendérique utilisée, du VI^{e} siècle à la fin du XIV^{e}, par les divers peuples turcophones sur lesquels on possède, à cet égard, des informations positives.

INDICES

L'abondance des noms, des termes, des faits de détail mentionnés dans cette étude nous a conduit à pratiquer une *indexation sélective:* un Index exhaustif eût été quasiment impraticable.

Notre effort principal a porté, d'une part, sur un *index des notions,* afin de permettre au lecteur de saisir l'économie générale des systèmes tout en retrouvant la mention des faits particuliers; d'autre part, sur un *index des termes turcs,* incluant les *emprunts turquifiés,* les *termes bulgar* préslaves étant indexés à part, ceci pour faciliter aux turcologues un accès direct à la documentation.

Parmi les *termes de langues diverses* (non turcs), nous n'avons indexé que ceux qui présentent un intérêt direct pour notre sujet.

Quant aux *noms propres,* nous n'avons relevé que ceux dont le rappel est d'une certaine importance pour notre étude.

On trouvera ci-après les cinq *Indices* suivants:

A) INDEX DES NOTIONS (en français)
B) INDEX DES TERMES TURCS (emprunts inclus)
C) INDEX DES TERMES *BULGAR*
D) INDEX DES TERMES DE LANGUES DIVERSES
E) INDEX DES NOMS PROPRES

N. B. Les chiffres renvoient aux pages.

A) INDEX DES NOTIONS

- *accouplements:* 395-98; 501-5; 527-29; 540.
- *acronyque (lever —):* v. Pléiades.
- *âge:* v. *année d'—.*
- *agricole:* v. *calendrier —.*
- *aigle:* 531-32.
- *almanach:* 274-302.
- *animaux:* v. *Douze —; accouplements; oiseaux; ruminants.*
- *année:* passim & 55-71; 78-87; 118-120; cf. suite:
  — *d'âge:* 55-65; 84-87; 100-111; 115-16; 130-31; 172-191; 313-14; 372; 388; 427-28; 431; 469; 544-45.
  — *de calendrier:* 65-71; 84-87; 130-31; 172-78; 431-32.
  — *liturgique:* 425-26.
  — *lunisolaire:* passim & 77-79; 119-120; 331-32; 538-40.
  — *solaire:* 77; 295-98; 316-22; 331-32; 336-39; 366-70; 533-37; v. *Souffles.*
- *antilope:* 501; 527-29; v. aussi *gazelle.*
- *arabe:* v. *calendrier —.*
- *argali:* 392; 499-505; 527-29.
- *astrologie:* passim & 141-42; 196-99; 207-8; 236-37; 240-42; 249-51; 259; 275-82; 292-93; 310; 313-14; 335; 337; 372-73; 382-83; 398-99; 494-95.

- *astronomie:* 320-24; 503-5; 509-16; 519-20; 522-24; 540-44.
  — *populaire:* 503-4; 511-16; 520-25; 540-41.
- *automne:* 52; 192; 218; 226.
- *Balance* (Zodiaque): 534.
- *bélier* (zoologie): 395-96; 481; 502; 528-29.
- *Bélier* (Zodiaque): 295-96; 411; 534.
- *bissextile:* 307; 320; 414.
- *Blanche (Lune —):* 395; 520-22.
- *Bœuf:* v. *Douze Animaux*, № 2.
- *Bois:* v. *(Cinq) Eléments; Planète de — =* Jupiter: 333; v. Index B: *(y)ī-gač.*
- *bouc* et *bouquetin:* 481; 488; 500-1; 528.
- *bouddhisme:* passim & 209-10; 235; 242; 244;251-73; 276-79; 295; 302; 312; 325; 352-53; 385-86.
- *brāhmī (alphabet —):* 302-12; 356-57.
- *byzantin:* v. *calendrier —.*
- *calendrier* passim &:
  — *agricole:* 532-33; 536-37.
  — *arabo-islamique:* 86; 373-77; 383-84; 405-11; 433-47; 557.
  — *byzantin:* 454-55; 457; 491-93; 538.
  — *chinois:* passim & 116-51; 223-24; 285-90; 387-88; 455.
  — *chinois civil:* 119-120; 331-32.
  — *chinois astronomique:* 119; 287-88; 331—32; 336—37; 368-70.
  — *chinois irrégulier:* 260-64; 333-46.
  — *des Douze Animaux:* v. *Douze Animaux.*
  — *iranien:* v. *Nawrūz*, Index D.
  — *islamique populaire:* 446-47.
  — *ǰelālī:* 406; 411.
  — *julien:* passim & 119-20; 506; 538.
  — *khotanais:* 238; 241.
  — *manichéen:* 246-48; 273-74; 354; 538.
  — *mongol:* 385-412.
  — *naturiste:* 118-19; 391-92; 527-31; 539-40.
  — *nestorien:* 413-29; 538.
  — *pastoral* 372; 380-84; 533; 536.
  — *des Pléiades:* v. *Pléiades.*
  — *des Quatre Saisons:* v. *Quatre Saisons.*
  — *sogdien:* 538.
  — *solaire chinois:* v. *année solaire.*
  — *syriaque:* 413-14; 538.
- *Cancer* (Zodiaque): 534.
- *Capricorne* (Zodiaque): 534.
- *cerf:* 395-96; 501-2; 528-29.
- *Chance (Lune de la —):* 395.
- *Cheval:* v. *Douze Animaux*, № 7.
- *cheveux (coupe des —):* 279.
- *chèvre:* v. *argali.*
- *chevreuil:* 391-92; 395-96; 501-2; 528-29.
- *Chien:* v. *Douze Animaux*, № 11.
- *chinois (calendrier —):* v. *calendrier.*
- *christianisme:* 236; 413-15; 430-31; 493-94; 511.
- *Classificateurs Dénaires chinois:* passim & 127; 239-40; 265; 284-86; 315; 326; *tableau des —:* 351.
- *Classificateurs Duodénaires chinois:* passim & 239-40; 265; 276; 314; *tableau des —:* 356.
- *comput ecclésiastique:* nestorien: 421-29; *romain:* 426.
- *concordance* (des calendriers chinois et turc): 130-151; exceptions: 260-64; 333-46.
- *conjonctions:* v. *Lune, Pléiades, Soleil.*
- *Coq:* v. *Douze Animaux*, № 10; v. *Poule.*
- *coq de bruyère:* 395-96; 530.
- *corbeau:* 530-31.
- *coucou:* 395-96; 530.
- *couleurs* (des Palais: astrologie): 277 (tableau); v. *Palais.*
- *Crocodile* (pour *Dragon*, q.v.): 373-74; 381.
- *Cycles calendériques:*
  - de 10: 114, 143, etc.; v. *Classificateurs Dénaires.*
  - de 12: 114, 122-24, etc.; v. *Classificateurs Duodénaires* et *Douze Animaux.*
  - de 60: 238-240; *tableau:* 239; v. *séries . . .*
  - de 180: 265-272; v. *Palais.*
  - de 7, de 28, et de 420: 267-68; 285; 323.
  - de 1260: 267-68; 285.
- *Cycle de Méton:* 78.
- *Cycles planétaires:* 323-24.

- *devise de règne:* chinoises: 118; 138-45; 148-49; 163; 246; 313-14; 353-54; bulgar (???): 491-95.
- *divination:* 235-37; 275-82; 310; 335-36; 373; 382-83; 495; v. *astrologie.*
- *divisions de l'année solaire:* 366-67; v. *Souffles* et *Zodiaque.*
- *divisions horaires:* v. *heure.*
- *Douze Animaux:* passim & 112-114; 121-130; 150-51; 219-21; 275-76; 279-82; 314-15; 352-53; 356; 359-61; 369-70; 372-73; 381-84; 387; 390-91; 399-412; 414-29; 432; 454-60; 464-97; 545-57.
  tableaux des —: 124; 289; 356; 402; 404; 488; v. liste ci-après:
  - № 1: *RAT:* v. Index B: *kuskü, sïčgan* & Index C: *somor.*
  - № 2: *BOEUF:* v. Index B: *ud, uy, sïgïr* & Index C: *šegor, sigor.*
  - № 3: *TIGRE:* v. Index B: *bars, pars, palang.*
  - № 4: *LIEVRE:* v. Index B: *tabïšgan tavïšgan.*
  - № 5: *DRAGON:* v. Index B: *lū, nāk, āvrān* & Index C: *veren(i).*
  - № 6: *SERPENT:* v. Index B: *ïlan, yïlan* & Index C: *dilom.*
  - № 7: *CHEVAL:* v. Index B: *yunt* & Index C: *dvan.*
  - № 8: *MOUTON:* v. Index B: *koyn, koń, koy* & Index C: *teku.*
  - № 9: *SINGE:* v. Index B: *bičin, pičin, maymūn.*
  - № 10: *COQ:* v. Index B: *takïgu, . . ., tavuk* & Index C: *tox.*
  - № 11: *CHIEN:* v. Index B: *it, īt.*
  - № 12: *PORC:* v. Index B: *lagzïn, toŋuz* & Index C: *doxs.*
- *Dragon:* v. *Douze Animaux,* № 5.
- *Dragon* (astronomie): Tête et Queue du Dragon *(Rāhu* et *Ketu):* v. *Nœuds.*
- *Eau:* v. *(Cinq) Eléments; Planète d'* — = Mercure: 333; v. Index B: *suv.*
- *éclipses de Soleil:* 140-42.
- *écritures:* v. *brāhmī, manichéenne, runiforme, sogdienne, syriaque.*
- *écureuil:* 530-31.
- *élan* (cervidé): 529.
- *Eléments (Cinq — chinois):* passim & 238-40; 254-55; 284-86; *tableau:* 326; variétés *yin* et *yang:* 325-27; — *des 5 Planètes:* 333.
- *Equation du Centre:* 320.
- *Equinoxe(s):* 120; 296-97; 320-21; v. *Précession.*
  — *de Printemps:* 80-81; 86; 120; 236; 259; 296-97; 321; 378; 406; 410-12; 439; 541; v. Index D: *Nawrūz.*
  — *d'Automne:* 79; 82; 296-97; 321; 400-1; 541; 543.
- *ères:* 86; 544;
  — *byzantine:* 454-55; 493;
  — *séleucide:* 414-28.
- *esprit vital:* 280-81.
- *été:* 50-52; 54-55; 81; 192; 218; 388-89; v. Index B *yāy* et *yāz.*
- *éternuement:* 27: 5-76.
- *femelle:* 327; v. *yin et yang.*
- *Feu:* v. *(Cinq) Eléments; Planète de* — = Mars: 333; v. Index B: *ōt.*
- *funérailles:* 143-150; 196-99; v. Index B: *yog.*
- *gazelle* (et *antilope):* 501; 527-29.
- *Gémeaux* (Zodiaque): 534.
- *héliaque (coucher* —): v. *Pléiades.*
- *hiver:* 52-55; 189; 378; 431; 434; 441-45; 499-500; 503-5.
- *heure:* 43; 356-57.
- *horoscope:* 276-79; 313-14; 495; v. *Palais.*
- *huppe* (oiseau): 395; 516; 530.
- *Indiction romaine:* 454-55; 457; 490.
- *intercalaire* (Lune): passim & 78-84; 86; 120; 157-58; 261; 288; 301; 333; 395; 509-11; 539-40; 542-44.
- *iranien:* v. *calendrier* —.
- *Islam:* 86; 352-53; 358-384; 414.
- *islamique:* v. *calendrier (arabo-islamique & islamique populaire).*
- *Isolée (Lune* —*):* 395.
- *jour:* passim & 39-44; 83-84; 193; 226; 265; 283-84; 334-35; 353-54.
- *Jour de l'An:* 395; v. *Blanche (Lune* —*)* et Index D: *Nawrūz.*

- *julien:* v. *calendrier* —.
- *Jupiter* (planète): 250; 264; 269; 284; 333-34.
- *khotanais:* v. *calendrier* —.
- *Lièvre:* v. *Douze Animaux,* № 4.
- *Lion* (Zodiaque): 257; 534.
- *Lune:* passim & 44-49; 83-84; 254-55; 284; 316; 394; 521; v. *mansions, Nœuds.*
  révolution de la —: *synodique:* 78; *sidérale:* 283.
  Nouvelle —: 47-48; 120; 220; 225; 345-48; 518-19; 538; *observable:* 83-84; 509-10; 519-20; *astronomique (néoménie):* 120; 344-48; 519-20.
  Pleine —: 45-46; 83-84; 353-54; 388-90; 519.
  — = *mois:* passim & 44-49; 83-94; 111; 538; v. *intercalaire, Blanche, Chance.*
- *magie:* 235; 244; 249-50.
- *manichéen:* v. *calendrier* —.
- *manichéenne (écriture —):* 234; 246.
- *manichéisme:* 209; 228-29; 235-36; 244-48; 273-74; 312.
- *mansions de la Lune (makṣatras):* 256-59; 264-68; 282-84; 292-93; 297-301; *tableau:* 299; v. Index D: *nakṣatras.*
- *Mars* (planète): 250; 264; 284; 333.
- *Mercure:* 250; 284; 324; 333.
- *mâle:* 327; v. *yin et yang.*
- *Métal:* v. *(Cinq) Eléments; Planète de* — = Vénus: 333; v. Index B: *altun, tāmir.*
- *mois:* passim & 44-49; 83-84; 294-95;
  — *lunaires:* 111; 428; v. *Lune.*
  — *solaires chinois:* 336-38; 366-67; v. *Souffles* (Zodiaque).
  — *solaires syriaques:* 414; 425; v. *calendrier.*
- *Mouton:* v. *Douze Animaux,* № 8.
- *neige:* 395-97.
- *néoménie:* v. *Nouvelle Lune astronomique.*
- *nestorianisme:* v. *christianisme.*
- *nestorien:* v. *calendrier* —.
- *nids:* 395-96; 530.
- *Nœuds* (de la Lune) = Tête et Queue du Dragon *(Rāhu* et *Ketu):* 250; 266; 276-77.
- *nombres:* 71-77; 130-131;
  — *cardinaux:* 71-77; 84; 132;
  — *ordinaux:* 74-75; 84; 132-36; 461-64; 492.
- *nuit:* 41-42; 193; 226; 283-84.
- *nycthémère:* 42-43; 283-84.
- *oiseaux:* 395-96; 530; 540; v. *aigle, coq, coq de bruyère, corbeau, coucou, huppe, poule, nids.*
- *ongles (taille des* —): 279-80.
- *opposition* (astronomique): v. *Pléiades.*
- *ours:* 531.
- *Palais (Neuf — astrologiques):* 267-72; 276-79; 292-93; 313-14; 324-25; 327-29; *tableaux:* 269; 277; 328.
- *Planètes:* 249-51; 264-72; 284-85; 292-95; 323-24; 333; *Cinq* —: 324; 333; *Sept* —: v. *semaine planétaire; Neuf* —: 250; 266; 276-77.
- *Pléiades:* 394; 498-525; 527-28; 540-41; leurs noms: 499-500; 508-9;
  conjonction Soleil- — & coucher héliaque: 394; 507; 517; 521-25; 540.
  conjonction Lune- —: 498-525; 543-44 (données babyloniennes: 509-511; données turques anatoliennes: 513-15; données turques sibériennes: 512-13; 520-23; données mongoles bouriates: 515-18).
  opposition Soleil- — & lever acronyque: 197; 394; 503-4; 507-8; 517; 540-44.
- *Poisson,* pour *Dragon* (*Douze Animaux,* № 5): 310; 382.
- *poisson* (zoologie): 307-9.
- *Poissons* (constellation et Zodiaque): 309-10; 534.
- *populaires (calendriers —):* 500-1; 512-19; 526-37; 557; v. *calendrier* islamique populaire.
- *Porc:* v. *Douze Animaux,* № 12.
- *Poule,* pour *Coq* (*Douze animaux,* № 10): 356; 382; 416.
- *précession des Equinoxes:* 197; 510-11; 522-23.

- *Présages (Douze — chinois)*, turc *kinčuman:* 286-92; 294; 305-7; 315-18; 334-37; 353-54; 400; *tableaux:* 287; 289.
- *printemps:* 49-50; 53; 189-90; 538-39.
- *Quatre Saisons:* 49-55; 77-81; 114-15; 119-20; 191-92; 373; 376-80; 383; 388-91; 431-51; 505-7; 517-18; 527; 538-42; 544.
- *Queue du Dragon (= Ketu):* v. *Nœuds.*
- *Rat:* v. *Douze Animaux,* № 1.
- *règnes (périodes de — turques):* 158-61; 163-64; 169-71.
- *reverdissement printanier:* 50; 60-65; 84-85; 114-15; 118-19; 402; 539-40.
- *ruminants:* 395-98; 500-5; 527-29.
- *runiforme (écriture —):* 88-227; 233-37.
- *Sagittaire* (Zodiaque): 534.
- *saisons:* v. *Quatre —.*
- *salpêtre (mois du —):* 395-96.
- *Saturne:* 250; 284; 292; 333.
- *Scorpion* (Zodiaque): 534.
- *séleucide:* v. *calendrier — & ère —.*
- *semaine planétaire:* 249-51; 265-66; 284-85; 292-95; 316; 333-34; 373, 376-77; 407-9; 425-26; 450.
- *séries* (dans le *Cycle de 60*), turc *bag:* 324-25; 334-35.
- *Serpent:* v. *Douze Animaux,* № 6.
- *sexagésimal (Cycle —):* v. *Cycle de 60.*
- *Singe:* v. *Douze Animaux,* № 9.
- *sogdien:* v. *calendrier —.*
- *sogdienne (écriture —):* 229; v. *uygur (écriture —).*
- *Soleil* (turc *kün,* désigne aussi le « *jour* », q. v.): 39-41; 250; 284; 319-20; 330; v. *année solaire.*
- *Solstices:* 40; 120; 320-21; — *d'été:* 82; 120; 197; 296-97; 320-21; — *d'hiver:* 82; 120; 296-97; 301-2; 305; 307; 320-21; 331-32; 367; 369.
- *Souffles (24 —,* chinois *k'i):* 24 divisions zodiacales de l'année solaire: 288-90; 295-97; 316-22; 330-32; 336-38; 366-69; v. Index B: *sirki, kunči.*
- *syriaque:* v. *calendrier —.*
- *syriaque (écriture —):* 413.
- *talismans:* 249-51.
- *Taureau* (Zodiaque): 534.
- *Terre:* v. *(Cinq) Eléments; Planète de — =* Saturne: 333; v. Index B: *toprak.*
- *Tête du Dragon (= Rāhu):* v. *Nœuds.*
- *Tigre:* v. *Douze Animaux,* № 3.
- *uygur (écriture —):* 229; 237-57.
- *Vénus:* 250; 284; 324; 333-35.
- *Verseau* (Zodiaque): 534.
- *Vierge* (Zodiaque): 534.
- *yin et yang:* 197; 327.
- *Zodiaque:* 534; v. *Souffles* & 284; 312; 316-22; 330; 338; 495; 534.

B) INDEX DES TERMES TURCS (Emprunts inclus)

- *adar* « mars » (syriaque): 425.
- *aditya* « Soleil » (sanskrit): 284; 316.
- *agïršak* « fusaïole »: 498.
- *Aleksandros xan* « Alexandre »: 419.
- *altun (aldun)* « or » & « métal » (chinois *kin*): 284-85; 313; 327.
  — *yulduz* « Vénus »: 333; *suprak* — « métal natif »: 324-27.
- *anurat,* Mansion (sanskrit): 264.
- *aŋarāk* « Mars » (sanskrit): 264; 284.
- *aram (ram)* « Première Lune » (iranien: « joie »): 294; 315-16; 334-35; 363.
- *arkar* « argali (femelle) »: 392; 499-500; 502-3; v. *kulǰa.*
- *arslan* « Lion » (Zodiaque): 534.
- *āy* « Lune », « mois »: passim & 44-49; 55; 111; 114; 431 .
- — *bašï* « Nouvelle Lune » & « menstrues »: 45; 48; v. *tolun* — & *yaŋï* —.
- *är(k)lig* « Vénus »: 499.
- *äräntir* « Gémeaux » (Zodiaque): 534.
- *āvrän* « dragon »: 777-78; v. *lū.*
- *äžim (žim, šim):* v. *šipkan* № 9.
- *bag* « paquet » (« série »): 324-25; 334-35.

- *balïk* « poisson », « Poissons » (constellation, Zodiaque): 307-10; 534; pour « dragon » *(lū):* 382.
- *bars (pars)* « Tigre » (Animal № 3): 113; 225; 235; 316-17; 346; 369; 372; 406; 415; 421-23; 432; v. *palaŋ*.
- *bašlag* « commencement » (d'un Cycle de 60 ans dans le Cycle de 180): 246; 264-65; 324-29; *baš* — « Premier — »; *ortun* — « — Médian » = 2^e).
- *bayram* « fête » (persan): 433.
- *bāšlin ayï* « mois du 5 » (kirghiz): 500-1; 512.
- *beše* « au 5 » (osmanlï), Lune: 513-14.
- *biči*, variante de *bičin* (I): 404.
- *bičin* (I) « Singe » (iranien) (Animal № 9): 195; 200-3; 213; 216-18; 238; 256; 373; 404-6; 415; 421-23; v. *biči, piči, pičin*.
- *bičin* (II) « Coupure » (turc *bič-* « couper »), lever acronyque des Pléiades: 499-500; 503-5; 507-9; 511; 517; 523-25; v. *ülgär*.
- *bire* « au 1 » (osmanlï), Lune: 513-15.
- *birdin ayï* « mois du 1 » (kirghiz): 500-1; 512.

birdiŋ ayï « mois du 1 » (baraba): 512-513.
- *braxsvadi (brāxsivādi)* « Jupiter » (sanskrit): 264; 284-5; 334.
- *bū:* v. *šipkan* № 5.
- *bud* « Mercure » (sanskrit): 284; 324; 346.
- *bugday bašï* « l'Epi de Blé » (la Vierge, Zodiaque): 534.
- *bugu* « cerf »: 500-2.
- *čadan* « scorpion » (Zodiaque): 534.
- *čagan* « (Lune) Blanche » (mongol): 520-23
- *čaxšapat, čaxšaput* « 12^e Lune » (skr. « prescriptions »): 294; 315, 334; 363.
- *či:* v. *kinčuman* № 9.
- *čip:* v. *kinčuman* № 6.
- *či-sün* (chinois *tche-chouen):* devise de règne: 313.
- *ču(u):* v. *kinčuman* № 2.
- *daniš*, Mansion (sanskrit): 300.
- *dokuza* « au 9 » (osmanlï), Lune: 513.
- *ellän-* « gouverner » (astrologie): 264-66.
- *erkäk* « mâle »: 327.
- *gräx* « planète » (sanskrit): 264; 292; 294; 324; 334.
- *Hïdrellez* « belle saison », coucher héliaque des Pléiades (osmanlï): 506; 511; 517; 524-25; 540-41.
- *ïl(k) yāz* « premier printemps »: 50; 54; 433; 441; 443.
- *ir:* v. *šipkan* № 2.
- *it (ït)* « Chien » (Animal № 11): 147-8; 196; 238; 243; 264; 292; 324; 327; 335; 348; 369; 373; 404; 415; 432.
- *īgač (yïgač)* « arbre », « bois »: 284-85; 333; 353; *yïgač yultuz* « Jupiter »: 333.
- *ïlan (yïlan)* « Serpent »: 415; 424; 432; v. *yïlan*.
- *ït (ït)* « Chien »: 147-48; 195-96; 373; v. *it*.
- *ǰätinin ayï* « mois du 7 » (kirghiz): 500-1; 512.
- *kap:* v. *šipkan* № 1.
- *Kasïm* « saison froide » (osmanlï), « novembre » (Turquie), arabe *qāsim:* lever acronyque des Pléiades (opposé à *Hïdrellez):* 505-7; 511; 517; 524-25; 540; v. *bičin* (II).
- *kay:* v. *kinčuman* № 11.
- *kečä* « soir », « nuit »: 41-42; 275.
- *ki:* v. *šipkan* № 6.
- *kičig* « petit »: a) « cave » (Lune de 29 jours): 294; 304; 334; b) *kičig ay:* nom de mois lunaires: 362; 364-69; s'oppose à *ulug*, q. v.
- *kin:* v. *kinčuman* № 1.
- *kinčuman:* les « *Douze Présages* » astrologiques chinois:

№ 1: *kin:* 287; 303; 306; 316.
№ 2: *ču(u):* 287; 303; 317-18.
№ 3: *man:* 287.
№ 4: *pii:* 287; 291-92; 349-50.
№ 5: *ti:* 287; 292-93; 350.
№ 6: *čip:* 287; 334.
№ 7: *pa:* 287; 294; 317-18; 335; 348.
№ 8: *küü:* 287; 305.

№ 9: *či:* 287; 317; 350; 353-54.
№ 10: *šiu (šiv):* 287; 303; 334-36.
№ 11: *kay:* 287; 317; 346.
№ 12: *pi:* 287; 291-92; 305; 349.
(Tableau et traductions turques: 287)
- *kivan* « Saturne » (irano-sogdien): 250.
- *kī:* v. *šipkan* № 7.
- *kīš* « hiver »: 52-55; 191; 378; 431; 433-35; 441; 443-45; 499; 503-5.
- *kolu* « instant » et division horaire (= *ratu* sogdien, environ 10 secondes): 256; 259-60; 264.
- *konuk* « hôte »; *ōz —(ī)* « esprit vital »: 280-82.
- *koyn (koń, koy)* « Mouton » (Animal № 8): 153; 157; 195; 224-25; 254; 294; 316; 355; 369; 373; 404; 408-9; 415.
- *koyan* (coman) « lièvre »: 432.
- *kozī* « agneau »; « Bélier » (Zodiaque): 534.
- *könäk* « seau »; « Verseau » (Zodiaque): 534.
- *kučīk* « écrevisse »; « Cancer » (Zodiaque): 534.
- *kulǰa* « mâle de l'argali (ovin) » (kirghiz): 500-3.
- *kunči* = chinois *tch'ong-k'i* « *k'i* central » (v. Index A: *Souffles*): entrée du Soleil dans un Signe du Zodiaque (cf. *sirki*): 288-90; 295-96; 309; 320-22; 366-68.
- *kuran* « chevreuil »: 500-2; 504.
- *kurban bayram* « Fête du Sacrifice » islamique (arabo-persan): 433; 435-40; 445.
- *kut* « bonheur (d'origine divine) »; « Elément » (= chinois *k'i;* d'où *kutlug* « heureux, bénéfique », et « qui a pour Elément . . . » (astrologie): 242; 254-56; 259; 264; 284-86; 292; 313; 324; 334-35; v. Index A: *Eléments.*
- *küi:* v. *šipkan* № 10.
- *kü(ü):* v. *kinčuman* № 8.
- *kün* « Soleil » et « jour »: passim & 39-44; 226; 275; 431; *kün ortu* « midi »: 275.
- *küskü* « Rat » (Animal № 1): 324; 355; 482-83; autre nom: *sīčgan*, q. v.; cf. bulgar *somor*, Index C.
- *kūz* « automne »: 52; 192; 218-19; 226; 378-79; 431; 433-34; 444-45.
- *lagzīn (lakzīn)* « Porc » (Animal № 12): 126; 147-48; 166; 196; 225; 247; mot étranger, remplacé ensuite par le turc *toŋuz*, q. v.
- *lū* « Dragon » (Animal № 5), chinois *long;* variante tardive: *luŋ:* 126-27; 153; 353; 369; 404; 415; v. *ävrän, balīk, nāk, luy.*
- *luy* « Dragon », du turc *lū;* v. ci-dessus.
- *mag* « Lune » (irano-sogdien): 250.
- *man:* v. *kinčuman* № 3.
- *maymūn* « Singe » (arabe): 432; v. *bičin.*
- *nagīd* « Vénus » (irano-sogdien): 250.
- *nāk* « Crocodile » (koutchéen), pour le « Dragon » (v. *lū):* 373; 381-82.
- *Odon* « Khotan »: 238.
- *oglak* « chevreau », « Capricorne » (Zodiaque): 534; *oglak ay* et *ulug oglak ay*, Lunes d'un calendrier pastoral: 373; 380.
- *ōna* « mâle de l'antilope » (kirghiz): 500-1.
- *ordu* « Palais » (astrologie); Neuf Palais sino-bouddhiques: 264; 292; 313; 324; v. Index A: *Palais.*
- *ormīzt* « Jupiter », planète (irano-sogdien *Ahuramazdā, xwrmzt'):* 250.
- *orta* « milieu », « médian »: 433; 435; 441; 443-45; v. le suivant:
- *ortun* « médian »: 264; v. *bašlag.*
- *ōt* « feu »: 254-55; 284-85; 325-26; 353; *očuktakī ōt* « feu du foyer »: 325-26; 353; *ōt yultuz* « Mars »: 333.
- *öd* « temps » et « heure »: 193-95; 242; 256; 260; 356-57.
- *ōz konuk(ī):* v. *konuk.*
- *pa:* v. *kinčuman* № 7.
- *pagar* « planète » (sogdien), *pagar-la* « corps planétaire »: 249-51.
- *palang* « Tigre »: v. *bars.*
- *pars* « Tigre »: v. *bars.*
- *pi* (I): v. *kinčuman* № 12.

- *pi(i)* (II): v. *šipkan* № 3.
- *pii* (III): v. *kinčuman* № 4.
- *pičі* (persan, du turc *pičin*) « Singe »: 200-3; v. *bičin* (I), et le suivant:
- *pičin* « Singe », variante du *bičin* (I), q. v.: 200-3; 213; 217-18; 406.
- *purvapulguni*, Mansion (sanskrit): 256-59.
- *ram:* v. *aram*.
- *sadabiš*, Mansion (sanskrit): 324.
- *safar*, Lune islamique: 433; 435-36; 439-42; 444-47.
- *sakīš* « compte »: 419; 427-28; cf. *saŋīš*.
- *samur* « zibeline »: 482; v. bulgar *somor*.
- *san* « nombre », « coefficient »: 324; 329-31.
- *saničar:* v. *šaničar*.
- *saŋīš* « compte », « calcul »: 324; cf. *sakīš*.
- *sazagan* « dragon » (coman): 432.
- *sin:* v. *šipkan* № 8.
- *sin-čau* = chinois *sin-tch'ao* « humidité nouvelle »: 334-37.
- *sirki* (variante: *tsirki*) = chinois *tsie-k'i* « *k'i* articulaire » (v. Index A: *Souffles*): passage du Soleil à 15° d'un Signe du Zodiaque (cf. *kunči*): 288-92; 294-97; 303; 305-7; 309; 316-22; 336-40; 366-68.
- *sičgan* « Rat » (Animal № 1) (nom plus ancien: *küskü*, q. v.): 369; 372-73; 404; 406-7; 415; 419; 423; 432; 483.
- *sīgīr* « *Bœuf* » (Animal № 2) (nom plus ancien: *ud*, q. v.): 432; 455; v. *uy;* v. bulgar *sigor, šegor*.
- *soma* « Lune » (sanskrit): 284-85; 335.
- *soŋu* « final, dernier » (coman); variante: *soŋ:* 433-35.
- *sövünč* « joie » (coman): 433; 437; 442-45.
- *suprak* « mine (minerai) »: v. *altun*.
- *suv* « eau »: 264; 284-85; 292; *suv yultuz* « Mercure »: 333.
- *šaničar (saničar)* « Saturne » (sanskrit): 284-85; 292.
- *šim = žim:* v. *šipkan* № 9.
- *šipkan* = chinois *chi-kan* « 10 *kan*, Dix Troncs », classificateurs dénaires:
  № 1: *kap:* 264; 284-85; 305; 350-51.
  № 2: *ir:* 284-85; 350-51; 353.
  № 3: *pi(i):* 284-85; 316; 335; 350-51; variante tardive: *piŋ:* 350.
  № 4: *ti:* 138-39; 284-85; 294; 316; 334-35; 346; 350-51; variante tardive: *tiŋ:* 350.
  № 5: *bu:* 284-85; 316; 323-24; 346; 350-51; variante tardive: *uu:* 353.
  № 6: *ki:* 255; 284-85; 350-51.
  № 7: *kī:* 284-85; 324; 350-51; variante tardive: *kiŋ:* 350.
  № 8: *sin:* 138-39; 253; 260; 284-85; 303; 350-51.
  № 9: *(ā)žim:* 138-39; 264; 284-85; 293; 305; 350-51; variante tardive: *šim:* 313; 353-4.
  № 10: *küi:* 253; 260; 284-85; 350-51. (Tableau et correspondants chinois: 351)
- *širyu* « étoile » (tokharien B): 307-9.
- *šiu (šiv):* v. *kinčuman* № 10.
- *šögün* = chinois *chang-yuan* « commencement supérieur »: 324; 327-29.
- *šün* = chinois *jouen* « intercalaire » (Lune): 158; 301.
- *šükür* « Vénus » (sanskrit): 284-85; 324; 334-35.
- *tabīšgan:* v. *tavīšgan*.
- *tagdakī toprak:* v. *toprak*.
- *takīgu:* « Coq » (Animal № 10): 225; 327; 356; variantes: *takīku:* 355; *takagu:* 373; 415; *tagaku:* 406; *taḫaku:* 404; *takuk:* 369; *tavuk:* 432 (coman; glosé « gallus »); le mot signifie aussi « poule ».
- *taŋ:* « petit matin »: 275.
- *tavīšgan (tabīšgan, tavīškan)* « Lièvre » (Animal № 4): 225; 242; 353; 369; 372-73; 404; 406-7; 415; 421; 485.
- *täkä* « bouc »: 500-1; v. bulgar *teku*.
- *tämir* « fer », « métal » (cf. *altun*): 286; 327.
- *ti* (I): v. *šipkan* № 4.
- *ti* (II): v. *kinčuman* № 5.
- *tir* « Mercure » (irano-sogdien): 250.
- *tiši* « femelle »: 327.

- *to* = chinois *t'ou* « terre »: 238.
- *tob(a)* « contrition » (arabe), in *tob-ay*, mois coman: 433; 437-38; 444-45; v. *tövbe*.
- *togustun ayï* « mois du 9 » (kirghiz): 500-1; 512; 518.
- *toŋuz* « Porc » (Animal № 12): 220; 225; 334-35; 353-54; 369; 373; 404; 415; 427; 432; 471; v. *lagzïn* et bulgar *doxs*.
- *toprak* « terre »: 255-56; 284-85; 324-26; *tagdakï toprak* « terre des montagnes »: 324-26; *toprak yultuz* « Saturne »: 333.
- *tövbe* « contrition » (arabe): 437-38; 444-46; v. *tob(a)*.
- *töz* « élément »: 286; 327; v. *kut*.
- *tsirki:* v. *sirki*.
- *tŭn* « nuit »: 41-42; 193; 226; 431.
- *türkčä* « à la turque » (calendrier —): 419; 427; 429.
- *ud* « Bœuf » (Animal № 2): 335; 346; 369; 372-73; 404; 415; v. *sïgïr* et *uy*.
- *ud* « Taureau » (Zodiaque): 534.
- *udarabatiravat (udarabatrbat)*, Mansion (sanskrit): 292; 324; pour les 27 ou 28 noms indo-uygur des Mansions de la Lune, v. ML 12-14 et notre t a b l e a u, p. 299.
- *ulug* « grand »: a) « (lune) pleine » = de 30 jours (par opposition à *kičig* « petit », pour « [Lune] cave »). b) *ulug ay:* noms de divers mois lunaires. Pour le sens « a) »: passim et 294; 304; 317; 334-35; 346. Pour les sens « b) »: 362; 364-68; 373; 380-81.
- *uu* = *bū:* v. *šipkan* № 5.
- *uy* « Bœuf » (Animal № 2): 382 (forme moderne, Sinkiang, de *ud*, q. v.).
- *üče* « Au 3 » (osmanlī), Lune: 513-14.
- *üčtün ayï* « mois du 3 » (kirghiz): 500-1; 512.
- *ülgār, ülkār* « Pléiades »: 499-500; 504-5; 509.
- *ülgü* « Balance » (Zodiaque): 354.
- *ya* « arc », « Sagittaire » (Zodiaque): 354.
- *yaŋï (ay)* « Nouvelle Lune »: 47; 220; 225-26; 294; 305; 316; 334-35; 353-55.
- *yāš* « quantième année d'âge »: 55-65; 84-87; 101-111; 115-116; 131; 172-90; 313; 431; 496; cf. *yïl*.
- *yāy* « été »: 51-52; 191; 218; 378-79; 431; 433-35; 440; 444-45.
- *yāz* « printemps »: 50-55; 191; 377-79; 431; 433-35; 440-41; 443-45; v. *il(k) yāz*.
- *yediye* « Au 7 » (osmanlī), Lune: 513-14.
- *yïgač:* v. *ïgač*.
- *yïl* « année (de calendrier) »: 65-71; 84-87; 112-14; 131; 173-78; 186; 401-2; 431; 496; variante: *il* (coman): 431.
- *yïlan* « Serpent » (Animal № 6): 213-14; 334-35; 369; 373; 404; 415-16; 424; 432; variante: *ïlan* (coman): 432; v. bulgar *dilom*.
- *yog* « funérailles »: 143-44; 147-150.
- *yula*, nom-titre: 472; v. bulgar *Dulo*.
- *yultuz (yulduz)* « étoile » et: a) « astérisme »: 256; 264; 292; 324; b) « planète »: 333.
- *yunt (yund)* « Cheval » (Animal № 7): 316-17; 334; 355; 369; 373; 404; 416; 423; v. bulgar *dvan*.
- *žim* = *äžim* = *šim:* v. *šipkan* № 9.

C) INDEX DES TERMES BULGAR
(non reconstruits)

- *Asparux (Àspärüx, Esperix, Isperix)*, Prince: 453; 460-61; 465; 468; 471; 474; 476-80; 488-90.
- *alem (elem)* « ultérieur », « onzième »: 454; 456-61; 464; 467; 477-78; 488-90.
- *altem (altom)* « sixième » (turc: *altï* « 6 »): 460-61; 464; 484; 490.
- *Avitoxol*, Prince: 459; 468; 470-71; 473-76; 490.
- *Balkar*, peuple: 66; 453.
- *Bat-Bayan:* v. *Bayan.*
- *Bayan*, Prince: 465; 468; 476.
- *Bezmer (Vezmer)*, Prince: 459; 465-66; 470; 474-76; 479; 490.
- *Binex (Vinex)*, Prince: 460; 467; 479; 481-82; 489; 492.
- *Bixtum (Vixtum)*, lignée des *Dulo:* 460.
- *Boris-Michel*, Prince: 470; 493-94.
- *Bulgar:* 55; 66-67; 69-71; 86; 452-97; 547-48.
- *čitem* « septième » (turc: *yeti* « 7 »): 460; 462; 464; 480-81; 489.
- *dilom* « Serpent » (turc: *yïlan*, Animal № 6): 459-60; 470-74; 483; 488; 490.
- *doxs* « Porc » (turc: *toηuz*, Animal № 12): 459; 471-74; 488; 490.
- *Dulo*, lignée (turc: *yula):* 459-60; 472-74; 476; 482; 484; 489; 491.
- *dvan* « Cheval » (turc: *yunt*, Animal № 7): 460; 485-89.
- *elem:* v. *alem.*
- *Ermi*, lignée: 459; 474.
- *Esperix:* v. *Asparux.*
- *Gostun* (alias *Organ*), Gouverneur: 459; 470-75; 484; 487; 490-92; 497.
- *Irnik*, Prince: 459; 470-76; 490-91.
- *Isperix:* v. *Asparux.*
- *Kormisoš*, Prince: 460; 466-67; 481-82; 484; 489.
- *Kovrat (Kobrat, Kurt)*, Prince: 452-53; 459; 465-66; 468-71; 474-76; 479; 495; 497.
- *Kurt:* v. *Kovrat.*
- *Omurtag*, Prince: 453-55; 490.
- *Organ(os):* v. *Gostun.*
- *Sabinos*, Prince: 467.
- *Sevar*, Prince: 460.
- *sigor:* v. *šegor.*
- *somar* « rongeur », « Rat » (Animal № 1) (turc *samur* « zibeline »): 460; 482-83; 488; 490.
- *šegor (sigor)* « Bœuf » (turc: *sïgïr*, Animal № 2): 454-55; 459-60; 464-70; 475; 488-90; 492.
- *šextem* « huitième » (turc: *säkiz* « 8 »): 460; 463-64; 485; 489.
- *Telec'*, Prince: 460; 482-83; 490.
- *teku* « bélier », « Mouton » (Animal № 8) (turc: *täkä* « bouc »): 460; 481; 488-89.
- *Tervel*, Prince: 460; 479-81; 485; 487; 489.
- *tox* « poule », « Coq » (turc: *tavuk*) (Animal № 10): 460; 484; 488-89.
- *tutom* « quatrième » (turc: *tört* « 4 »): 460-61; 464; 483; 490.
- *tvirem (tvirim)* « neuvième » (turc: *tokuz* « 9 »): 459-60; 462-64; 466; 470-75; 481; 484-85; 489-90; v. le suivant:
- *Tvirem*, Prince: 460; 481; 484-85.
- *Ugain*, lignée: 460; 490.
- *Ukil* (= *Vokil* ?), lignée: 460; 467; 482; 484; 489-90.
- *Umor*, Prince: 460; 479; 483-84; 490.
- *večem* « troisième » (turc *üč* « 3 »): 459; 461-62; 464; 468-71; 474-75; 490.
- *veren(i)* « Dragon » (turc: *ävrän*) (Animal № 5): 460; 464; 477-78; 488-89.
- *Vezmer:* v. *Bezmer.*
- *Vinex:* v. *Binex.*
- *Vixtun:* v. *Bixtun.*
- *Vokil* (= *Ukil* ?), lignée: 460; 467; 482; 484; 489-90.

D) INDEX DES TERMES DE LANGUES DIVERSES
(n'inclut pas les emprunts turquifiés)

CHINOIS:

1°) Termes classificateurs:

- Classificateurs dénaires, *kan* « Dix Troncs »: v. Index B: *śipkan*. Tableau: 351.
- Classificateurs duodénaires, *tche* « Branches », remplacés en turc par les *Douze Animaux* (q. v. Index A). Tableau: 356.
- Douze Présages: v. Index B: *kinčuman*. Tableau: 287.
- Eléments (Cinq —): v. Index A; chinois *k'i*, cf. ci-après:
- « Souffles », chinois *k'i:* 24 divisions de l'année solaire: v. Index A.

2°) Devises (périodes) de règne:

- *chang-yuan:* 246.
- *k'ai-houang:* 118.
- *k'ai-yuan:* 138-45; 148-49;
- *k'anghi:* 353-54.
- *tche-chouen:* 313-14.
- *tche-tche:* 314.
- *t'ien-cheou:* 163.
- *t'ien-li:* 314.
- *yen-yeou:* 314.

3°) Divers:

- *chang-yuan* (cf. plus haut): « Commencement Supérieur », premier cycle sexagésimal d'une série de 3 (Cycle de 180 ans): 324; 327-29.
- *jouen* « (Lune) intercalaire »: 158; 301.
- *kin* « or » et « métal » (l'un des Cinq Eléments): 286.
- *sin-tch'ao* « humidité nouvelle »: 334-37.
- *t'ou* « terre » (l'un des Cinq Eléments): 238.
- *yin* et *yang:* 197; 327.

IRANIEN:

- *Nawrūz* (persan): Equinoxe de Printemps: 373; 377; 380; 406; 410-12; 530; 534.
- *rām* « joie »; v. Index B: *aram*.
- *tumjāra* (khotanais), premier mois d'automne: 238; 241.

SANSKRIT:

- *Kṛttikā* « Pléiades »: 509
- *Ketu:* v. *Rāhu*.
- *nakṣatra:* Mansion de la Lune (27 ou 28 Mansions): 299 (cf. ML 12-14).
- *Rāhu* et *Ketu* « planètes sombres », respectivement Tête et Queue du Dragon (Nœuds de la Lune): 250; 266; 276-77.
- *raśi:* « Signe » (du Zodiaque): 312.
- *śikṣāpada* « prescription(s) »; nom de mois: 294.

SYRIAQUE:

- Noms de mois: *Āb* « août »: 426; *Ādār* « mars »: 425; *Ḥezīrān* « juin »: 425; *Ilūl* « septembre »: 427; *Nīsān* « avril »: 414 (mois babylonien: 510); *Tešrīn: Tešrīn* I. « octobre » et — II « novembre »: 426.

TOKHARIEN:

- *nāk* « crocodile »: 373; 381-82 (pour « Dragon », Animal № 5).
- *ścirye* « étoile », « constellation »: 307.

E) INDEX SELECTIF DES NOMS PROPRES

- *Abakan:* 88-90; 92-97.
- *Altaïens:* 79; 520-26.
- *Altay:* 88-89; 364.
- *Attila:* 472; 474-76; 490-91.
- *Avar:* 468; 474; 497.
- *Balkar:* 66; 453.
- *Baraba:* 512-13; 524.
- *Baykal:* 498; 524.
- *Bilgä kagan:* 137-50; 153-57; 172-79.
- *Bîrūnî:* 131-36; 359-72; 377; 556.
- *Bouriates:* 515-22.
- *Bugut:* 8; 119, 124-25; 546.
- *Bulgar:* 55; 66-67; 69-71; 86; 452-97; 547-48.
- *Čatalar:* 453-58.
- *Cha-tcheou = Touen-houang,* q. v.
- *Chine, Chinois:* passim.
- *Comans:* 430-51; 539.
- *Ču = Tchou,* q. v.
- *Eleges:* 88; 112-13.
- *El-teriš kagan:* 153-54; 158-61; 163-64.
- *Frunzé:* v. *Pišpek.*
- *Gengis-khan:* 386-92.
- *Ghaznévides:* 358-61; 370-71; 377.
- *Han:* 90; 128.
- *Hiong-nou:* 128-29.
- *Huns:* 69; 128-29; 472-76; 490-91.
- *Iénisséï:* 88-116; 364-65; 544-45.
- *Ikhe-Askhete:* 165-67.
- *Ikhe-Khushotu:* 161-65; 167.
- *Ili:* 372-73.
- *Jouan-jouan:* 69-70; 129; 496-97.
- *Kan-sou & Kan-tcheou:* 228-230; 232; 353-54.
- *Kapgan kagan:* 154; 159-60; 163-64; 168; 184.
- *Kara-khanides:* 358-60; 385.
- *Kara-Kitay:* 274; 291; 385-86; 413.
- *Kāšgarî:* 371-84; 556-57.
- *Khakas:* 88.
- *Khočo:* 228-31; 244-357; 385-86; 550-56.
- *Khotan:* 238-41.
- *Khoytu-tamïr:* 210-21.
- *Kin* (dynastie des *Jürčät):* 290-91; 385-90.
- *Kirghiz:* 85; 88-116; 182-227; 447-48; 500-4; 512; 518; 524; 544-45.
- *Kitay:* 189; 274; 385; v. *Kara-Kitay.*
- *Kŏl tegin:* 137-50; 153-57; 172-99.
- *Kurïkan:* 498.
- *Liao:* 385.
- *Mani:* 247-48.
- *Mésopotamie* (antique): 509-11; 524.
- *Ming:* 293; 315; 343-46; 348; 352; 406; 410; 412.
- *Minusinsk:* 88-90; 92-97.
- *Miran:* 249.
- *Mongolie:* 88-89; 117-99; 209-27.
- *Mongols:* 307; 313-15; 329; 335-36; 385-414; 515-25; 543; v. *Bouriates* et *Yuan.*
- *Oghouz:* 38-39; 185-86; 358; 371; 376-77.
- *Ongin:* 152-61.
- *Ottomans:* 505-7; 513-15; 524-25.
- *Pišpek (Frunzé):* 413.
- *Sibérie:* 430; v. *Abakan, Altay, Baraba, Baykal, Bouriates, Iénisséï, Minusinsk.*
- *Šine-usu:* 221-27.
- *Sin-kiang:* 228; 353; v. *Khočo & Uygur.*
- *Sogdiane, Sogdiens:* 89; 180; 251; 524; v. Index A: *sogdienne (écriture—).*
- *Song:* 261; 290; 335; 351-52; 386-99.
- *Souei:* 121-22.
- *Soyon* (cf. *Tuva):* 79.
- *Sŭji:* 88;96-97; 227.
- *Tabgač:* 129.
- *Talas:* 89; 92; 200-8.
- *T'ang:* 90; 114; 137-38; 141-42; 210; 264; 266-67; 272-73; 285; 291; 346; 351; 447-48; passim Chapitre III.
- *Tchou:* 413-14.
- *Tchouvaches:* 79; 452-97.
- *Tibet:* 95-96; 266-67; 271-72; 276-77; 293; 328.
- *Tonyukuk:* 85; 156-61; 167-71.
- *T'ou-kiue:* v. *Türk.*
- *Touen-houang (Cha-tcheou):* 228-44; 550.
- *Toyok:* 249-51.
- *Ts'ing:* 353-54.

- *Turfan:* v. *Khočo.*
- *Türgeš:* 92-93; 183-84; 204-7.
- *Turcs:* passim; v. le suivant:
- *Türk (T'ou-kiue):* 69-70; 85; 94-95; 117-210; 495-97; 546-48.
- *Tuva:* 88-89; 98-100.
- *Ulug Beg:* 361; 406; 410; 412; 557.
- *Uygur:* 86; 95-97; 209-357; 371; 377; 429; 496; 498; 547-56.
- *Wang Yen-tö:* 260-64; 341; 351-52.
- *Yin* (dynastie): 361-62.
- *Yuan* (Mongols): 307; 313-16; 323-24; 335; 343-46; 386-87; 399-403; 406-12.